



VIE

DE LA VÉNÉRABLE

ANNA-MARIA TAÏGI

SA VIE INTIME

SES VERTUS HÉROÏQUES, SES DONS SURNATURELS, SES PRÉDICTIONS, SES MIRACLES,

D'APRÈS

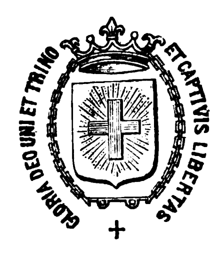
LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DU PROCÈS DE BÉATIFICATION

PAR

LE R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Trinitaire, Président du Couvent de Cerfroid (Aisne).

CINQUIÈME ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET ORNÉE DE TROIS GRAVURES.



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

V^VE H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI

VIE

DE LA

VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAÏGI

DU MÊME AUTEUR:

Vie de Saint Jean de Matha, Fondateur de l'Ordre de la T.-S. Trinité. In-12.

Vie de Saint Félix de Valois, Prince du sang royal de France, Fondateur de l'Ordre de la T.-S. Trinité. 5e édit. ornée d'un grand nombre de gravures et de plans; gr. In-8°.

Vie de Saint Michel des Saints, Trinitaire, canonisé en 1862. In-12.

Vie de la Vén. Elisabeth Canori-Mora, Romaine, du Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité. 3e édit. In-12.

Fleurs du désert, Vies de trois négresses, Amna, Zahara et Fadalcarim. 2e édit. In-12.

Notice sur le Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité, et sur les indulgences dont il est enrichi. 3e édit. In-12.

Le Guide du Pèlerin à Cerfroid. Brochure in-12.

Drames Historiques, tirés de la Bible et de l'Histoire de l'Eglise. In-12.

Vie abrégée de Saint Jean de Matha, in-12 de 75 pages.

Vie abrégée de la Vén. Anna-Maria Taïgi, in-12 de 82 p.





LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU

ANNA MARIA TAÏGI

du Tiers-Ordre de la T S Trinité

Morte à Rome le 9 Juin 1837

VIE

DE LA VÉNÉRABLE

ANNA-MARIA TAÏGI

ROMAINE

(1769-1837)

MEMBRE DU TIERS-ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ

SA VIE INTIME

SES VERTUS HÉROIQUES, SES DONS SURNATURELS, SES PRÉDICTIONS, SES MIRACLES,

D'APRÈS

LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DU PROCÈS DE BÉATIFICATION

PAR

LE R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Trinitaire, Président du Couvent de Cerfroid (Aisne).

CINQUIÈME ÉDITION, ORNÉE DE TROIS GRAVURES.



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

Vve H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI
ET CHEZ L'AUTEUR A CERFROID PAR GANDELU (AISNE).
1878

Conformément au décret, porté le 17 mars 1625, par le Pape Urbain VIII, l'auteur déclare que si quelquefois il qualifie de *sainte*, celle dont il publie la vie, il ne le fait que pour se conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent ce titre aux personnes recommandables par leurs vertus; qu'il n'attribue qu'une foi humaine aux révélations dont il est question dans son livre, et qu'il remet purement et simplement cet écrit au jugement et à la correction de la sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine, dont il est et veut demeurer toujours le fils très-obéissant.

APPROBATIONS ÉPISCOPALES.

Imprimatur

20 janv. 1869.

J. JULES, Ev. de Soissons et Laon.

Imprimi potest.

Tornaci, 28 Julii 1877

D. G. HALLEZ, Vic. Gen.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Très-Révérend Père,

Monseigneur l'Archevêque me charge de vous témoigner sa gratitude pour l'envoi que vous avez bien voulu lui faire de votre belle vie de la Vénérable Anna-Maria Taïgi. Les nombreux exemples de vertu que l'on trouve, les pieuses réflexions dont vous les accompagnez, en font une lecture non moins attrayante qu'utile pour tous les fidèles, mais surtout pour les épouses et les mères de famille.

Veuillez agréer, Très-Révérend Père, avec les félicitations et les remerciements de Son Excellence, ses vœux pour le succès de votre œuvre et sa bénédiction, et croyez aux sentiments de profond respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

COMPAUT, chan. hon , sec. part. de Mgr.

Reims, 3 mai 1878.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LAVAL.

Très-révérend Père,

Je viens de lire, avec le plus vif intérêt, votre quatrième édition de la vie de la Vénérable Anna-Maria Taïgi, et je fais les meilleurs vœux pour la voir se répandre dans mon cher diocèse de Laval. Les âmes pieuses y verront combien Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus obscur pour répandre dans son Eglise les plus vives lumières : comment par degrés cette sainte femme s'est élevée dans les plus hautes régions de la contemplation; et tous retireront de cette lecture, si attachante, de fortes et durables impressions pour le bien.

J'aime à vous féliciter, Très-Révérend Père, du service que vous venez de rendre à la cause de Dieu, et je vous envoie toutes mes bénédictions, avec l'assurance de mon affectueux dévoûment en Notre-Seigneur.

† Jules DENYS, Évêque de Laval.

Laval, 31 août 1877.

APPROBATION DU T.-R. P. ANDRÉ DE SAINTE-AGNÈS,

Vicaire-Général de l'Ordre des Trinitaires Déchaussés.

Nous soussigné, Fr. André de Sainte-Agnès, Vicaire-Général des religieux déchaussés de l'Ordre de la T.-S. Trinité pour la Rédemption des captifs, avons examiné l'ouvrage intitulé : *Vie de la Vén. Anna-Maria Taïgi*, etc., par le R. P. Calixte, Président de notre couvent de Cerfroid. Nous sommes heureux de reconnaître, dans cette nouvelle production de l'auteur, la pureté de zèle et l'exactitude de doctrine dont il a donné des preuves dans ses autres écrits; aussi permettons-nous volontiers l'impression de cet ouvrage, bien persuadé qu'il rendra un service signalé aux chrétiens de nos jours, en leur prouvant par des faits authentiques que l'héroïsme de la vertu est de tous les temps et de toutes les conditions sociales.

Donné en notre couvent de Saint-Chrysogone, le 28 janvier 1869, fête de sainte Agnès, patronne de notre saint Ordre.

P. Fr. ANDRÉ DE SAINTE-AGNÈS,
Vic.-Gén. des Trin. déch. et Postulateur de la Cause de Béatification d'Anna-Maria Taïgi.

Place du Sceau de l'Ordre.

P. Fr. Pierre, *Secrétaire*.

Le 3 août 1871, le T.-R. P. André nous adressait de Rome les lignes suivantes: « J'ai lu de nouveau, et très-attentivement, votre belle vie d'Anna-Maria, je l'ai trouvée en tout conforme aux procès apostoliques. Cette lecture m'a procuré une bien douce consolation, comme d'ailleurs à toutes les personnes qui ont pu prendre connaissance de votre livre. La cause de la Béatification de notre Vénérable se poursuit activement. On tient chaque semaine deux sessions dans notre couvent de Saint-Chrysogone. Les frais pour l'audition des témoins sont considérables, j'ose espérer qu'un bon nombre de vos lecteurs voudront nous aider de leurs aumônes pour le prompt achèvement d'une cause qui intéresse si vivement tous les fidèles. Le concours au tombeau d'Anna-Maria est toujours considérable, son corps se conserve frais et flexible. »

Quelques jours après, ayant demandé au T.-R. P. André de vouloir bien nous adresser les divers écrits publiés récemment à Rome au sujet d'Anna-Maria, nous en reçûmes, dès le 25 août, la réponse que voici : « Soyez tranquille, je vous tiendrai successivement au courant de tout ce qui peut vous intéresser dans cette cause, mais jusqu'ici ni le *Divin Salvatore* ni la *Civilta cattolica* n'ont rien donné qui ne soit déjà dans votre livre. La Vie italienne de la Vénérable est, de l'aveu de tous, trop abrégée, et les deux vies françaises, traduites en italien, sont, malgré leur mérite réel, moins complètes que la vôtre. Je vous le répète, c'est ce que nous avons, jusqu'à ce moment, de plus exact, de plus conforme aux documents authentiques du procès de Béatification. »

Le 29 septembre 1876, le R. P. Postulateur nous écrivait: « Le procès apostolique est enfin terminé ; nous attendons le décret sur l'héroïcité des vertus de notre Vénérable ; mais, comme un prodige éclatant dû à son intercession, a eu lieu à Rome, au mois de mai de la présente année, en faveur d'une personne de 26 ans atteinte au sein, depuis plus de 6 ans, d'un squirre qui avait dégénéré en cancer, le Promoteur de la foi, pour donner plus de force à ce décret des vertus héroïques, veut attendre que le miracle en question, dûment examiné, puisse être inséré déjà dans le procès apostolique, et c'est ce qui retarde encore la publication du décret après lequel nous soupirons tous. » Par une lettre du 12 janvier de l'année 1877, le T.-R. P. André de Sainte-Agnès nous a donné connaissance d'une nouvelle guérison extraordinaire, opérée par l'intercession de notre Vénérable à *Rocca di Papa* près Rome. On peut voir aux dernières pages de ce volume, le récit de ces faveurs signalées. Puis, en finissant sa lettre, le R. P. Postulateur nous conjurait de nouveau de recourir à la générosité de nos lecteurs et autres bienfaiteurs, en faveur de la cause de Béatification de la vénérable Anna-Maria.

Voici ce que nous écrivait, le 16 décembre 1877, le très-révérend P. André, relativement à la 4e édition du présent ouvrage : « Il y a plusieurs semaines déjà que j'ai achevé de lire l'exemplaire que vous m'avez envoyé de la nouvelle édition de la Vie de la Vénérable Anna-Maria. Elle m'a satisfait bien plus encore que les précédentes, et je n'ai rien pu y trouver à reprendre, après un examen fort minutieux. Je vous en fais donc mes sincères félicitations, et je ne m'étonne nullement

d'apprendre qu'il vous en arrive de toutes parts les éloges les plus flatteurs. Le prompt écoulement de cette édition vous obligera sans doute à en faire bientôt une cinquième. J'en bénis la très-sainte Trinité, et j'ose espérer que, parmi tant de lecteurs, se trouvera quelque personne fortunée qui puisse venir efficacement à notre secours. »

La 4e édition tirée à 2,000 exemplaires s'est écoulée en moins d'une année.

Nous donnons ici la copie authentique de la déclaration que nous a délivrée le T.-R. P. André de Sainte-Agnès, pour nous autoriser à solliciter avec instances, de NN. SS. les Evêques et de leurs diocésains, de nouvelles aumônes pour la Béatification de la vénérable Anna-Maria Taïgi.'

In nomine Sanctissimæ Trinitatis. Amen.

Infrascriptus Procurator Generalis Ordinis Excalceatorum sanctissimæ Trinitatis pro redemptione captivorum et causæ venerabilis servæ Dei Annæ-Mariæ Taigi Postulator, patefacit omnibus quod causa præfatæ venerabilis servæ Dei optime progreditur; imo jam in eadem causa ad finem properat Processus apostolicus super virtutibus in gradu heroico, ad obtinendum denique a Summo Pontifice, uti sperare fas est, decretum quo comprobentur ipsæ virtutes. Post hæc procedendum erit ad examen miraculorum pro illius Beatificatione. His positis, omnibus compertum est non leves expensas necessarias esse, ideoque subscriptus humillime commendat cunctis Christi fidelibus ut huic tam sancto operi suis elargitionibus concurrere velint pro sua pie-

Au nom de la Très-Sainte Trinité. Ainsi soit-il.

Le soussigné, Procureur Général de l'Ordre des religieux déchaussés de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs et Postulateur de la Cause de la vénérable servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, fait savoir à tous les fidèles que cette cause est en très-bonne voie et que même on est sur le point d'achever le procès apostolique relatif aux vertus qu'a pratiquées à un degré héroïque la susdite servante de Dieu. On a donc tout lieu d'espérer que l'on obtiendra bientôt du Souverain-Pontife le décret de confirmation de ces mêmes vertus. On pourra dès lors procéder à l'examen de ses miracles pour arriver à sa Béatification. Chacun peut se convaincre, d'après cela, que toutes ces procédures ont dû occasionner de bien

grandes dépenses. Aussi le soussigné prend-il la liberté de venir supplier humblement tous les fidèles du Christ de vouloir bien concourir par leurs aumônes à une si sainte œuvre et de montrer par là leur piété et leur dévotion envers Dieu, qui est glorifié dans ses Saints.

Donné à Rome au couvent de saint Chrysogone, le 7 janvier 1877.

P. FR. ANDRÉ DE SAINTE-AGNÈS, Procureur-Général et Postulateur de la cause.

tate et religione in Deum qui glorificatur in sanctis suis.

Datum Romæ apud S. Chrysogonum, die 7 januarii 1877.

P. FR. ANDREAS A S. AGNETE. Procurator Generalis et causæ Postulator.

PRÉFACE

I

CARACTÈRE SPÉCIAL DE LA VIE D'ANNA-MARIA. — APPRÉCIATION DE M. LOUIS VEUILLOT.

La sainte Eglise a été constamment exposée, depuis son origine, à des épreuves qui auraient dû, humainement parlant, la renverser et la détruire. Les persécutions, les guerres des infidèles, les hérésies, les schismes ont cherché, par tous les moyens, à disperser la grande famille catholique; toute l'histoire le démontre, et les événements accomplis sous nos yeux nous l'attestent de la manière la plus évidente. Cependant, l'Eglise a toujours résisté, et maintenant encore elle soutient avec avantage le combat qui lui est livré. Quel est donc le secret de cette force invincible? C'est la patience dans le support des injures, la prière et la confiance en Dieu; c'est, en un mot, la vertu de la croix.

Ces moyens de défense sont assurément, pour le spectateur inintelligent, sans proportion aucune avec la grandeur de la lutte, mais, plus les armes dont l'Eglise fait usage s'éloignent

des conseils de la prudence humaine, plus la main de sc
fondateur apparait à nos yeux. Le Christ a déclaré q
les efforts des méchants ne prévaudront jamais con
œuvre; la prophétie s'accomplit avec d'autant plus d'é
que les attaques dirigées contre le siége de la Foi sc
fréquentes et plus redoutables.

Dieu ne veut pas que la chair puisse s'exalter de
et se glorifier en elle-même; aussi choisit-il le plus
pour l'exécution de ses desseins, de bien faibles instr
afin de mieux confondre dans ses prévisions la sag
monde. Le triomphe est certain, mais il veut qu'on l'
par la prière, par l'immolation et l'esprit de sacrifice. Il
des grâces spéciales dans des âmes d'élite qui demeurent
inconnues, et c'est par elles qu'il exerce ses misérico
milieu de son peuple; comme Moïse, elles arrêtent le
Dieu se disposant à frapper de terribles coups; comr
Paul, elles s'offrent à la justice divine pour leurs f
reçoivent en elles les châtiments du Ciel, maladies, sou
corporelles, désolations d'esprit et autres tribulations,
vent apaiser la colère du Seigneur.

Dans les dernières années du dix-huitième siècle
commencement du siècle suivant, la société avait be
semble, plus qu'en tout autre temps, de ces âmes gé
qui consentent à être victimes pour de communes ex
L'orgueil de l'homme avait uni ses efforts à ceux des pu
de l'enfer, pour renverser de fond en comble et l'E
l'ordre civil tout entier. Dieu opposa à ces criminell
tives une foule de prêtres zélés, de religieux ferv
chrétiens vivant dans le monde, dont l'existence, r
toutes sortes de bonnes œuvres, s'est écoulée, la plu
temps, dans une profonde obscurité. La Ville Eternelle
du sang de tant de martyrs, cette ville qui est le ce
catholicisme et la résidence de son auguste chef, a nou
son sein un grand nombre de ces dignes confesseurs d

Parmi tant de saints personnages, qui ont tenu, pour ainsi dire, dans leurs mains, la source d'où s'épanchent sur le peuple chrétien la rosée divine et la grâce du pardon, plusieurs demeureront à jamais ignorés jusqu'au jour des grandes révélations. Quelques-uns, au contraire, ont été entourés, même de leur vivant, d'un certain éclat qui servait à faire ressortir les efforts qu'ils ont faits pour s'ensevelir dans l'oubli. Au nombre de ceux qui paraissent destinés à répandre d'assez vives lumières sur la conduite de la Providence, dans ces derniers temps, nous devons placer Anna-Maria Taïgi, morte à Rome le 9 juin 1837. Un décret du 8 janvier 1863 la déclare Vénérable et introduit la cause de sa Béatification.

« Celle dont le nom inconnu est ainsi annoncé au monde vingt-cinq ans après sa mort, était, par sa condition sociale, un peu moins qu'une simple femme; c'était une indigente, mariée à un homme de peine du palais Chigi. Il y a trente ans, on la voyait par les rues de la ville, vieille, infirme, allant visiter Notre-Seigneur dans une église, ou sur un lit de souffrances. Sa pauvreté correcte, un certain éclat de majesté, un certain regard des passants attiraient l'attention de l'étranger; il entendait dire avec respect, quelquefois avec dérision : « *C'est la Sainte.* »

» A Rome, comme partout, les saints rencontrent la double épreuve de l'admiration et du mépris; ils redoutent la première, ils aiment la seconde; ils franchissent l'une et l'autre, radieux d'humilité. La pauvre Anna-Maria n'avait pu faire qu'elle ne devînt un des plus grands personnages de Rome. Elle possédait le don des miracles, et répandait magnifiquement autour d'elle les guérisons, les consolations, la lumière. Elle ne demandait pour elle que d'obéir, d'aimer et de souffrir. Elle vivait du travail de ses mains. De nombreux témoins ont attesté les splendeurs de cette vie d'Anna-Maria. Elle avait été belle et brillante. Elle n'attendit point que cette fleur tombât : appelée, elle se rendit. Dieu l'emporta aussitôt dans l'amour, dans la lumière, dans l'extase; il lui donna la prière, les larmes, la

soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité[1]. »

Son existence fut donc grande et utile, non-seulement pour elle-même et pour les siens, mais pour l'Eglise et pour toute la société. La Providence nous offre en elle une pauvre femme, faible et abjecte aux yeux du monde, mais dont l'âme, chère et précieuse aux yeux de Dieu, devint le siége habituel des plus étonnantes merveilles de la grâce. Dieu s'en est servi pour confondre dans leurs desseins les esprits orgueilleux de notre temps. Pendant que des factions sanguinaires désolaient l'Italie et le reste de l'Europe, tandis que les infâmes machinations des sociétés secrètes, corrompant la masse du peuple, préparaient la ruine de toute autorité, de tout enseignement divin, et attiraient ainsi sur la terre les vengeances du Ciel, la pieuse femme, animée d'une foi ardente et d'une humilité sans égale, se prosternait le front dans la poussière et gémissait au pied des autels du Seigneur. Elle appelait sur elle les châtiments mérités par ses frères, et s'offrait à tout instant comme une victime expiatoire pour la conservation de sa chère ville de Rome et pour le salut de l'Eglise universelle.

Autour d'elle, les partisans du monde faisaient parade de leur science, de leurs lumières, des progrès sociaux accomplis de leur temps, des découvertes et innovations qui doivent, dit-on, illustrer à jamais le siècle présent. Notre Anna-Maria n'avait nullement pris part à ce mouvement des esprits, néanmoins elle se trouva tout à coup investie surnaturellement, par Dieu lui-même, d'une sagesse profonde, de connaissances universelles qui lui permettaient non-seulement de résoudre toutes les difficultés soulevées par la science contemporaine, mais encore de savoir le passé, l'avenir et ce qui avait lieu à l'instant même où elle parlait, dans les contrées les plus lointaines, et jusqu'au fond des cœurs.

Pendant 47 ans consécutifs, une lumière mystérieuse, sem-

(1) Louis Veuillot. — *Parfums de Rome.*

blable à un soleil, s'offrit à ses regards. Elle y découvrait l'état des consciences, les révolutions et les guerres, les projets des gouvernements, les conjurations des sociétés secrètes, les fautes des simples particuliers, les récompenses accordées après la mort aux âmes pures, et les punitions réservées par Dieu aux méchants. Au moyen de ce merveilleux soleil, la Servante de Dieu était devenue un docteur, un théologien, un prophète, un apôtre de charité au sein de l'Eglise.

« Voilà ce que Dieu fit voir dans Rome, durant cette longue période de tempêtes qui a commencé lorsque l'humble Anna-Maria prenait la voie des Saints. Pie VI mourait à Valence, Pie VII était captif à Fontainebleau. Devant Grégoire XVI, la révolution paraissait armée à la fois du poignard des sicaires, de la plume des diplomates et du sceptre des rois. On disait que le règne des Papes était fini; que la loi du Christ, que le Christ lui-même expirait; que la science aurait bientôt fait de reléguer parmi les fantômes ce prétendu Fils de Dieu, et de déchirer ses dictées, injurieuses à la raison humaine; qu'il n'aurait plus de Pontifes et ne ferait plus de miracles. Pendant ce temps, Dieu suscitait cette femme qui guérissait les malades en les touchant de la main, ou qui les soulevait de leur lit, par la vertu de ses prières; il lui donnait la connaissance du passé, du présent, de l'avenir. Elle annonçait le retour de Pie VII, l'élévation de Grégoire XVI, et voyait au delà de Pie IX. Elle était la réponse de Dieu à tous les victorieux du champ de bataille, de la politique et des académies, réponse faite tout bas, en confidence, pour consoler quelques amis effrayés, pour ramener ou affermir quelques âmes. Qu'importe à Dieu la force de la multitude? Il désarme une main dans la foule et tout est fait. Il a suscité Anna-Maria, il ne daigne pas la montrer, il la laisse dans la poussière de Rome. Elle existe pour ceux à qui il veut la donner actuellement; c'est assez. Elle ne sortira de l'obscurité que par la mort. Qu'importe la mort? la leçon d'une telle vie ne mourra pas; le miracle est vivant. » (L. V.)

C'est donc sur ce fait continu d'une existence tout à fait exceptionnelle que nous devrons, dans ces pages, arrêter l'attention de nos lecteurs.

Nous ne dirons rien, au reste, qui ne soit tiré des dépositions authentiques des témoins, et nous soumettons volontiers notre modeste travail au jugement du Saint-Siége, qui peut seul porter une décision sur les actions héroïques et les dons surnaturels des serviteurs de Dieu.

Nous osons recommander spécialement à nos lectrices de s'inspirer des vertus de notre Vénérable; car, puisque nous voyons de nos jours tant d'infortunées qui se laissent séduire par les artifices du monde, ne faut-il pas qu'il y ait, d'autre part, au sein des familles, un nombre toujours croissant de véritables chrétiennes pour élever, dans les principes de la foi, la nouvelle génération qui va nous suivre dans le sentier de la vie ? Anna-Maria sera réellement pour elles un modèle accompli.

Plusieurs mères de famille, considérant avec effroi la multitude des devoirs qui leur incombent, la difficulté de les remplir tous avec exactitude, se hâtent de proclamer qu'il est impossible, dans leur position sociale, d'atteindre à la perfection et à la sainteté, et il faut avouer que leur jugement trouve une espèce de confirmation dans le petit nombre de femmes qui se sont sanctifiées à la tête d'une nombreuse famille, laissant après elles sur la terre un époux qui n'ait été ni moine, ni martyr. Nous vénérons, il est vrai, sur les autels plusieurs mères chrétiennes, victimes glorieuses des persécutions : une sainte Félicité, une sainte Symphorose et d'autres encore : mais elles vécurent au temps des martyrs, et toujours elles voyaient levé sur leurs têtes le glaive des bourreaux.

Parmi les confesseurs de la sainte Eglise, nous trouvons aussi d'illustres épouses ; mais, ou elles ont conservé la virginité dans le mariage, comme sainte Pulchérie, sainte Cunégonde, sainte Delphine de Sabran et d'autres, ou bien, devenues

mères, elles demeurèrent libres plus tard par la mort de leurs époux et purent même embrasser la vie religieuse, comme on le raconte, entre autres, de sainte Françoise Romaine, de sainte Elisabeth de Hongrie, de sainte Hedwige, de sainte Brigitte, de sainte Chantal, etc.

Anna-Maria sera donc la première, si nous ne nous trompons, qui ait pu, avec le secours du Seigneur, arriver à la sainteté et aux honneurs des autels, étant mère de famille et d'une famille très-pauvre, mariée à un homme qui lui a survécu assez de temps pour témoigner lui-même juridiquement de la vie sans tache et des vertus de sa fidèle compagne.

La nouvelle habitante des cieux pourra donc être offerte comme un modèle parfait *de sainteté dans l'état de mariage, et de vie religieuse au milieu du monde.*

II

ÉLOGE DE LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA PAR S. S. PIE IX.

Le 4 mars 1874, Sa Sainteté Pie IX recevait, en audience au Vatican, les membres de la Pieuse-Union qui comprend tout ce qu'il y a de noble et de distingué parmi les dames romaines. La Présidente, madame la marquise Antici-Mattei, lut une touchante adresse, pour protester de leur dévoûment à la cause de l'Eglise et de la Papauté.

Le Souverain-Pontife, en les félicitant de ces excellentes résolutions, qui faisaient contraste avec les sentiments de bien d'autres personnes, voulut leur assigner comme modèle de la conduite que doit tenir une bonne chrétienne dans le monde et au sein de sa famille, la vie de deux femmes que quelques-unes d'entre elles avaient pu connaître :

Bien chères filles, leur dit Pie IX, armez-vous, oui, armez-vous d'un nouveau courage, et rappelez-vous les exemples de vertu que vous ont donnés deux femmes romaines[1]*, femmes fortes dans toute la rigueur du terme, qui sont mortes dans la première moitié de ce siècle, l'une en 1825, l'autre en 1837. On a déjà commencé les Causes de leur Béatification.*

La première a passé sa vie dans l'accomplissement des actes d'une charité et d'une patience vraiment héroïques, actes que lui fit pratiquer la personne qui lui était étroitement unie par les liens du mariage et pour laquelle elle adressa au Ciel de nombreuses prières, sans pouvoir jamais obtenir son amendement et sa conversion; mais, dès qu'elle fut enfin dégagée des liens de cette vie, et appelée à jouir de Dieu dans le paradis, elle put de là-haut obtenir le changement complet de son mari qui était resté sur la terre, et sa pénitence fut même si sincère, qu'ayant quitté le monde, il prit l'habit du patriarche saint François.

La seconde, morte, elle aussi, en odeur de sainteté, et dont une fille vit encore, se consacrait tout entière aux travaux domestiques et à la prière. Dieu lui avait accordé des faveurs extraordinaires, et, en particulier, la connaissance de faits à venir qui se sont vérifiés, et que l'obéissance l'a obligée à révéler, mais, sans qu'elle ait jamais perdu cet esprit d'humilité, cette simplicité qui est la condamnation de notre siècle où prédominent la matière, le mensonge et l'orgueil. Que ces exemples soient toujours pour vous un encouragement à suivre Jésus-Christ avec une nouvelle ferveur et à prendre la défense de sa cause.

(1) Elisabeth Canori-Mora et Anna-Maria Taïgi, l'une et l'autre mariées, mères de famille et membres de notre Tiers-Ordre Trinitaire. Nous donnons en entier, dans la Vie de la Vén. Elisabeth, l'adresse des dames romaines et la réponse fort remarquable du Souverain-Pontife.

III

QUELQUES MOTS SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

La présente édition se recommande par plusieurs importantes additions. Nous avons pu, lors de notre dernier séjour à Rome, recueillir beaucoup de renseignements encore inédits sur l'enfance et l'adolescence de notre Vénérable, sur sa vie de jeune fille, d'épouse et de mère de famille, sur son entière conversion et ses progrès dans la vie parfaite. Nous donnons ces divers documents, et, en outre, de nombreuses allocutions de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge à la vertueuse femme; d'autre part, nous notons avec précision tous les lieux successivement habités par elle à Rome, et les sanctuaires qu'elle y a particulièrement fréquentés, de telle sorte que le pieux pèlerin puisse désormais suivre pas à pas dans la Ville Eternelle les traces de la Vénérable Anna-Maria.

Les trente premiers chapitres, qui renferment ces additions, forment donc une œuvre tout à fait nouvelle[1]. La seconde partie du volume, qui donne les vertus héroïques, les dons srnaturels et les prédictions de la Servante de Dieu, a reçu aussi de notables améliorations, surtout par des notes explicatives au bas des pages. Nous devons avouer, néanmoins, que nous avons fort peu ajouté aux prédictions déjà fournies, par le motif que ces sortes de pièces ne servent qu'à alimenter la curiosité et

(1) La 3me édition a été traduite : en allemand par mademoiselle Campar de Cologne; en hollandais, par M. l'abbé Louis, Baron de Gratten; en anglais, par un anonyme d'abord, puis par MM. Smith Sligo et Thompson; en italien par Dom Ruggieri, bénédictin de Rome, sous les yeux et avec l'approbation du cardinal Dom Pitra, ce qui donne à notre propre travail plus de valeur que nous n'eussions osé l'espérer. Nous déclarons formellement que nous nous réservons le droit de traduction et de reproduction, même partielle, de la 4me édition, de la 5me et de toutes celles qui pourront suivre.

*

même à causer le désenchantement lorsque les faits annoncés d'avance ne se produisent pas assez tôt, au gré des lecteurs. Notre but est, avant tout, de les édifier et de les porter à l'imitation des vertus de notre héroïne. Notre travail, en un mot, n'est que le commentaire et l'explication des paroles du Saint-Père, que nous avons rapportées ci-dessus. Et, puisque l'auguste Pontife a bien voulu déclarer aux dames romaines, admises à son audience, et, dans leurs personnes, à toutes les femmes de l'univers catholique, que la vie de notre Vénérable est pour elles un exemple vivant des vertus qu'elles doivent pratiquer au sein de leurs familles, quelle que soit, d'ailleurs, leur condition sociale, nous osons croire qu'elles s'empresseront désormais de choisir notre humble Tertiaire pour leur modèle et aussi pour leur patronne.

Nous leur ferons à cet égard une confidence. Un jeune prêtre pieux et zélé, qui ne veut pas encore être connu, a essayé, pour renouveler sa paroisse, composée en majeure partie de familles vouées au travail, de former une association de femmes du peuple et de la placer sous le patronage spécial et l'invocation de la vénérable Anna-Maria[1], tout comme on a formé pour des personnes plus fortunées, les associations de Mères Chrétiennes, placées sous l'égide de sainte Monique ; et ce prêtre nous apprend que ses efforts sont sur le point d'être couronnés de succès. « Elles se sentent à l'aise, nous écrit-il, en la compagnie et sous les regards bienveillants d'une habitante des cieux qui, ayant vécu de nos jours et dans la pénurie de toutes choses, semble devoir éprouver en leur faveur plus de compassion et mettre plus d'empressement à les secourir. » Nous ne pouvons qu'approuver beaucoup cette industrie du zèle sacerdotal et, pour peu qu'elle trouve des imitateurs, le moment n'est pas éloigné où notre Vénérable couvrira de sa protection spéciale un bon nombre de ses compagnes.

(1) Une œuvre analogue a été établie à Armentières (Nord). M. l'abbé Coulomb qui la dirige a fourni à ce sujet d'intéressants détails au congrès de Chartres (10 septembre 1878).

IV

CE QUI RETARDE LA BÉATIFICATION DE LA VÉN. ANNA-MARIA.

Mais quand donc se fera la béatification de cette femme admirable, de cette thaumaturge des temps actuels? Quand pourra-t-on enfin l'invoquer sur les autels? Ce résultat si désirable, nous l'appelons nous-même de tous nos vœux, persuadé que nous sommes, qu'il marquera pour notre saint Ordre de la Très-Sainte Trinité, auquel elle appartenait comme Tertiaire Trinitaire, une période de renouvellement et de splendeur[1]. Nous savons que c'était là l'ardent désir de l'auguste Pontife Pie IX, désir que Sa Sainteté a manifesté plusieurs fois et de la manière la plus pressante à ceux qui s'occupent à Rome de la cause de notre Vénérable. Mais il faut le dire, ce résultat dépend moins en ce moment du Promoteur de la Foi, du Postulateur de la cause et du Souverain-Pontife lui-même, que de nos lecteurs. Un telle affirmation peut les surprendre. Nous allons nous expliquer.

Nous n'étonnerons sans doute personne, en disant que la poursuite de ces affaires de béatification et de canonisation entraine des dépenses énormes et qu'on ne peut éviter; enquêtes multipliées, déplacement des témoins, confection d'immenses dossiers, impression d'innombrables pièces écrites, etc. Or, le

(1) Un saint Prélat, Mgr Bourget, évêque de Montréal (Canada) nous disait, un jour, à Rome, relativement aux destinées de notre Ordre que certaines gens croient aujourd'hui accomplies : « Un Ordre qui a donné à l'Eglise de Dieu une âme, une sainte, une thaumaturge comme Anna-Maria, n'est pas encore réduit à la stérilité de la vieillesse; *Renovabitur ut aquilæ juventus sua.* » Puis, tandis que nous nous courbions sous sa bénédiction, Monseigneur ajouta : « *Viriliter age et sustine Dominum.* »

Postulateur de la cause, le père André de Sainte-Agnès, nous écrivait dernièrement que ce qui entrave en ce moment et retarde la marche de la cause de la vénérable Anna-Maria, c'est précisément le manque de fonds. Les membres survivants de la famille Taïgi sont tous dans la pauvreté. Nos religieux dépouillés d'un grand nombre de leurs maisons, ont grand'peine à se suffire à eux-mêmes. Nous sommes donc réduits à faire un pressant appel à la charité publique pour la continuation et l'heureux achèvement de cette cause de béatification qui intéresse tous les fidèles. Nous avons pu recueillir nous-même quelques aumônes dans ce but, et nous devons dire qu'elles nous sont venues surtout de la Belgique. Là, dans des églises et des chapelles, on voit des troncs avec cette désignation : *Offrandes pour la béatification de la vénérable Anna-Maria Taïgi*. Nous mentionnerons en particulier les chapelles des Dames de l'Adoration perpétuelle à Bruxelles et à Gand. Ces bonnes religieuses ont daigné prendre grandement à cœur cette belle œuvre; aussi ne sommes-nous point étonné de la rapide extension que prend leur congrégation, puisque Notre-Seigneur a déclaré lui-même à notre Vénérable qu'il aurait des bénédictions spéciales pour ceux qui s'intéresseraient à elle-même ou aux siens. Lorsque le produit de ces troncs nous a été remis, nous n'avons pu être que fort attendri de voir quelques sommes enveloppées dans des billets qui portaient en toutes lettres : *Pour une grâce*[1] *obtenue par l'intercession de la vénérable Anna-Maria*. Ou encore : *Offrande à la Vénérable pour m'avoir protégé dans*

(1) On trouvera à la fin de ce volume, indépendamment de la guérison instantanée opérée par l'intercession de notre Vénérable, dans le pensionnat des dames de l'Assomption à Lyon en faveur d'une de leurs élèves, d'autres guérisons toutes récentes et même actuelles, non moins authentiques qu'extraordinaires. Nous en prenons occasion pour recommander aux personnes qui auraient reçu du ciel de semblables faveurs par l'intermédiaire de notre Anna-Maria, de nous en informer sans retard, ou d'en envoyer la relation circonstanciée au T.-R. P. André, postulateur de la cause de Béatification, à Rome. On peut s'adresser à ce Père ou à nous-même pour avoir soit des scapulaires de la Très-Sainte Trinité, soit des gravures d'Anna-Maria, ou encore de ses reliques, c'est-à-dire des parcelles des linges qui

un voyage sur mer. Et les signataires étaient des gens du peuple, de pauvres ouvriers. L'un d'eux, dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, appelait déjà sa bienfaitrice : *Sainte Taïgi*. En généralisant un peu cette méthode de troncs dans les chapelles fréquentées, on arriverait bientôt au résultat que nous désirons tous[1].

Nous n'ignorons pas, certes, la multiplicité des bonnes œuvres déjà existantes ; mais est-ce donc une des moindres, celle qui consiste à attirer sur chacun de nous, sur notre patrie, sur l'Eglise entière la haute protection d'une âme qui, déjà si puissante ici-bas, sur le cœur de Dieu, ne peut que jouir d'un pouvoir encore plus étendu au céleste séjour? Si déjà elle se signale à notre attention et à notre vénération par tant de faits prodigieux, en faveur de ceux qui l'invoquent en particulier et

ont touché son corps. Ceux qui font le voyage de Rome peuvent en demander à la sacristie de la Basilique de San Grisogono in Trastevere annexée à notre maison mère.

(1) Nous avons pu dernièrement aller quêter dans le midi de la France, et jusqu'en Espagne, pour cette Béatification, et obtenir des religieuses de l'Assomption à Madrid, des dames du Sacré-Cœur et des dames Réparatrices à Pau, qu'elles placent, dans leurs chapelles, des troncs au profit de la cause de notre Vénérable. Plusieurs personnes guéries par son intercession nous ont aussi fait parvenir leurs offrandes.

M. le baron de Raincourt nous écrivait de Frohsdorf, le 20 juin 1878 : « T.-R. Père...., Monsieur le comte de Chambord a observé, en lisant votre belle vie de la vénérable Anna-Maria Taïgi que l'achèvement de la cause de sa Béatification n'est retardé que par le manque de fonds. Or, n'est-ce point là une de ces œuvres d'intérêt général, auxquelles Monseigneur se voit obligé, bien qu'à regret, à restreindre les effets de sa générosité? Pour Monseigneur, se poser la question, c'était la résoudre favorablement. Voilà pourquoi et comment je suis chargé de vous envoyer cinq cents francs....

« Daignez agréer, T.-R. Père...... »

Nous pouvons ajouter qu'à Rome, l'autorité religieuse a déjà permis de placer dans les églises et chapelles des troncs pour la Béatification de notre Vénérable, ce qui démontre qu'on y est assuré de l'heureuse issue de cette Cause. Pourquoi ne ferait-on pas de même dans les villes de notre France, toujours si généreuse pour toutes les bonnes œuvres? Nous osons espérer que l'exemple donné à Pau aura chez nous de nombreux imitateurs.

*

d'une manière privée, que ne fera-t-elle pas, dès qu'il nous sera permis de lui rendre un culte public et solennel? Et si l'immortel Pie IX désirait si vivement le prompt achèvement de cette Cause, n'est-ce point parce que son regard y découvrait le point de départ d'une série de triomphes pour la sainte Eglise? Nous osons donc nous persuader que nos lecteurs et tous ceux qui par une voie quelconque, auront eu connaissance des vertus et des dons surnaturels de notre Vénérable, voudront redoubler de zèle et de générosité pour venir à notre secours, soit en favorisant l'écoulement du présent volume dont les bénéfices sont destinés à solder les frais de béatification, soit en nous faisant parvenir des aumônes destinées à la même fin.

V

SOURCES CONSULTÉES PAR L'AUTEUR. POURQUOI IL DIT *notre* VÉNÉRABLE.

Nous dirons ici en quelques mots quelles ont été nos sources pour la rédaction de notre récit. Outre les Vies de notre Vénérable déjà existantes, nous avons eu sous nos yeux les documents originaux formant l'enquête juridique qui a servi de base à l'introduction de la cause, c'est-à-dire, avec les dépositions des témoins, plusieurs relations importantes écrites par des personnes dignes de foi, qui avaient connu intimement Anna-Maria. Les principales sont celle du cardinal Pedicini, vice-chancelier de l'Eglise Romaine, Préfet de la Progagande, et celle du Père Philippe-Louis de Saint-Nicolas, carme déchaussé, confesseur de la Vénérable pendant plus de 30 ans. Parmi les dépositions, nous avons consulté surtout celle du prêtre confident, Monseigneur Natali, celle de Domenico, mari d'Anna-Maria et celle de Sofia, sa fille aînée. Nous avons

profité aussi des articles donnés par Monseigneur Chaillot dans son excellente revue des *Analecta juris Pontificii*, articles qu'il avait puisés dans les mémoires des Postulateurs. Enfin, nous avons lu avec profit, et reproduit quelquefois par extraits, les renseignements fournis sur Anna-Maria par M. le chevalier Paul Mencacci dans le *Divin Salvatore*, aux années V, VI et VII de la collection de ce journal qui s'imprime à Rome.

Nous osons croire qu'on ne s'étonnera pas trop de nous voir dire souvent *notre* Vénérable, en parlant d'Anna-Maria. Chaque biographe peut assurément se servir de ce terme en nommant celui dont il trace la vie, parce qu'il a été obligé de s'identifier avec son héros pour arriver à le mieux connaître et à le faire apprécier du public. Il s'est même approprié en quelque sorte cette existence par son style, ses réflexions, en un mot par la vie qu'il lui donne dans son livre. Quant à nous, nous avons une raison de plus de dire *notre* au sujet de la vénérable Anna-Maria. En effet, elle a appartenu à notre Ordre, à notre famille religieuse, par le scapulaire de la Très-Sainte Trinité qu'elle avait reçu. Elle est donc réellement et doublement notre sœur, et c'est là uniquement, croyons-nous, le motif de cette faveur que le public pieux a bien voulu donner à notre chétif travail; il lui a paru, sans doute, qu'un religieux Trinitaire pourrait fournir sur la vie de la Servante de Dieu, qui fut membre de notre Tiers-Ordre, un plus grand nombre de ces détails intimes, de ces scènes d'intérieur, qui contribuent si puissamment à faire connaître la physionomie spéciale de chaque saint, et rendent, d'autre part, plus accessible à tous les fidèles l'imitation de ses vertus.

DÉCRET.

DECRETUM

Beatificationis et Canonisationis Ven. Servæ Dei Annæ-Mariæ Taïgi, Tertiariæ Ordinis SSmæ Trinitatis Redemptionis captivorum.

Qui potentiam sapientiamque suam ostensurus consuevit ut plurimum per infirma ac stulta mundi atterere sæculi fastum, impiorum elidere molimina, frangere conatus inferorum ; is hoc ævo nostro, ubi humana elatio infernæque vires coivisse visæ sunt ad subruenda, si fieri posset, Ecclesiæ fundamenta non modo, sed et ipsius civilis societatis, irrumpentibus undique fluctibus impietatis fæmellam objecit. Adhibuit ad hoc opus Annam - Mariam - Antoniam - Gesualdam Taïgi, honesto quidem loco natam, sed inopem, nuptam vulgari viro, familiæ curis implicitam, ac jugi manuum opere sibi suisque victum quærentem. Eam, quam

DÉCRET

Pour la Béatification et Canonisation de la Vénérable servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs.

Quand Dieu veut montrer sa puissance et sa sagesse, il emploie d'ordinaire ce qui aux yeux du monde est faiblesse et folie, pour abattre le faste du siècle, rendre vaines les entreprises des impies et briser les efforts de l'enfer. De nos jours, alors que l'orgueil de l'homme et les puissances infernales paraissaient avoir juré ensemble de saper, s'il était possible, non-seulement les fondements de l'Eglise, mais encore ceux de la société civile elle-même, il a opposé une simple femme aux flots de l'impiété qui débordaient de toutes parts. Il a employé à cette œuvre Anna-Maria-Antonia-Gesualda Taïgi, née de parents honnêtes, mais

pauvres, mariée à un homme du peuple, chargée des soins d'une famille, et ne trouvant de quoi se nourrir elle et les siens que dans le travail de ses mains. Choisie du ciel pour attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, un obstacle aux trames des impies et détourner les malheurs par ses prières, Dieu, après lui avoir ôté la poussière du siècle, se l'unit très-étroitement par la charité, fit briller en elle des dons merveilleux, et l'orna de vertus telles que, non-seulement les personnes pieuses de toutes les conditions, celles même du rang le plus élevé, mais encore les impies, en recevaient de bonnes impressions et concevaient bientôt une haute idée de sa sainteté. Or, cette opinion générale, dont toute la vie de la Servante de Dieu avait été honorée, s'étant répandue plus au loin et avec plus d'éclat après sa mort, arrivée le 9 juin 1837, on commença une enquête sur ce bruit public de vie sainte, de vertus et de dons surnaturels, et le procès en fut instruit à Rome par l'autorité ordinaire; cela fait, et tout ce qui était nécessaire étant prêt, sur la demande du T.-R. D. Clément-Marie Burratti, membre honoraire de la chambre de S. S. Pie IX, et postulateur de la cause, Son Eminence le cardinal Louis Altieri, rapporteur de la cause, dans l'assemblée or-

sibi elegerat animarum illicem, expiationis hostiam, obstaculum machinationibus, malorum deprecatricem detersam antea sæculi pulvere, arctissimo sibi junxit charitatis vinculo, miris illustravit charismatibus, iisque virtutibus auxit, quæ non modo pios homines e quovis societatis ordine, etiam supremo, passim allicerent, bene vero et impios, omnibusque magnam sanctitatis ejus inderent existimationem. Hæc porro communis opinio, quæ totam servæ Dei vitam exornaverat, cum latius multo splendidiusque percrebuisset post ejus mortem, quæ contigit die nona junii anni millesimi octingentesimi tricesimi septimi, in eamdem famam sanctitatis vitæ, virtutum et charismatum inquiri cœpit per processum, Ordinariâ auctoritate Romæ institutum.

Eo vero condito, ac necessariis omnibus paratis, instante adm. Rdo. Dno Clemente Maria Burrati, cubiculario honorario Sanctissimi Domini nostri Pii PP. IX, causæ postulatore, Emus et Rmus Dominus cardinalis Ludovicus Altieri causæ relator, in Ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis comitiis, ad Vaticanas ædes infra dicenda die coactis, dubium proposuit : « An sit signanda commissio introductionis causæ in casu et ad effectum de quo agitur? » Emi autem et Remi Patres sacris tuendis

Ritibus præpositi, omnibus accurate perpensis, auditoque voce et scripto R. P. D. Andrea Maria Frattini Sanctæ Fidei Promotore, rescribendum censuere : « Signandam esse commissionem si Sanctissimo placuerit. » Die 23 decembris 1862. De quibus postea facta a subscripto secretario Sanctissimo Domino nostro relatione, Sanctitas Sua rescriptum Sacræ Congregationis ratum habens, propria manu signare dignata est commissionem introductionis causæ Venerabilis servæ Dei Annæ-Mariæ Taïgi, die 8 januarii 1863.

C. Ep. Portu. Card. Patrizzi, S. R. C., Præfectus.

Loco † Signi.

Bartolini, S. R. C. *Sec.*

dinaire que la Sacrée Congrégation des Rites tint au Vatican, le jour ci-après marqué, proposa ce doute : « *S'il faut nommer une commission pour l'introduction de la cause, dans le cas et à l'effet dont il s'agit?* » Les Pères de la congrégation des Rites, après avoir bien pesé toutes choses et entendu ce que le R. D. André-Marie Frattini, promoteur de la Foi, avait à dire et ce qu'il avait écrit, « *déclara qu'il fallait nommer une commission si le Saint-Père l'agréait,* » 23 décembre 1862. Quelques jours après, un rapport ayant été fait au Saint-Père par le Secrétaire soussigné, Sa Sainteté approuvant le rescrit de la sainte Congrégation, daigna signer de sa main la commission pour l'introduction de la cause de la vénérable servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, le 8 janvier 1863.

C. Evêque de Porto, card. Patrizzi, Préfet de la S. C. des Rites.

† Place du Sceau.

D. Bartolini, Secrét. de ladite Congrég.

VIE DE LA VÉNÉRABLE

ANNA-MARIA TAÏGI

TERTIAIRE TRINITAIRE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I.

Honorabilité et infortune des parents de notre Vénérable.
Départ de Sienne pour Rome (1774).

Au début de ce travail qui a pour objet de fournir des détails précis, et jusqu'ici peu connus, sur la vie intime de la vénérable Anna-Maria Taïgi, une pensée vient naturellement à l'esprit du lecteur : c'est de nous demander si cette femme chérie de Dieu, qui a mené, au sein de l'indigence, une vie si admirable, était réellement née dans cette humble condition sociale, ou si elle y avait été réduite par des revers de fortune.

Notre Vénérable n'était point de basse extraction; elle sortait, au contraire, d'une famille fort honorable. Son grand-père, Pietro Gianetti, possédait en propre dans la ville de Sienne[1], une des plus

(1) C'est dans cette ville que naquit, en 1347, l'illustre vierge sainte Catherine de Sienne, dont notre Vénérable fut l'émule sous bien des rapports, mais surtout dans sa vie d'héroïque dévouement aux intérêts de l'Eglise et d'ardente dévotion pour la personne du Souverain-Pontife.

belles et des plus riches de la Toscane, une pharmacie qu'il dirigeait lui-même. Non moins actif qu'intelligent, il soutenait sa famille du produit de son commerce, et l'estime universelle, qu'il s'était acquise, l'élevait au-dessus de la condition des simples marchands. En un mot, il avait réussi à se créer, parmi ses concitoyens, une position indépendante, qui devait bientôt le conduire à une honnête aisance et même à la fortune; et, cependant, il faut l'avouer, il en arriva pour lui tout autrement : ses affaires prirent peu à peu une mauvaise tournure, et, à sa mort, il se trouvait chargé de dettes. Au lieu d'apporter à son fils Luigi quelques ressources, sa succession ne fut pour lui qu'un pénible embarras.

Dès ses premières années, Luigi Gianetti avait fréquenté assidûment les écoles publiques, dans le dessein de succéder à son père dans sa profession. Parvenu à sa majorité, il avait pris pour épouse, du consentement de ses parents, une jeune personne, Maria Masi, bonne chrétienne sans doute, mais peu fortunée, qui lui donna bientôt une petite fille. Elle naquit le 29 mai de l'an 1769[1], et fut

(1) Cette année 1769, qui donna à l'Eglise notre Vénérable, a vu naître aussi Napoléon Ier... Quarante ans après, Napoléon, devenu empereur des Français, était au faîte des grandeurs humaines, tandis que la pauvre Anna-Maria gouvernait péniblement à Rome sa lourde maison. Qui n'eût préféré alors le sort du Potentat à celui de l'humble mère de famille? mais que les rôles ont changé depuis lors ! Les exploits de l'un sont devenus, suivant ses propres prévisions, un thème de collège qu'un régent fait entrer à coups de férule dans la mémoire de ses élèves, tandis que les vertus de l'autre, perçant enfin l'obscurité dont elle les avait enveloppées, excitent déjà l'enthousiasme de quiconque se prend à les considérer de près. L'un, infidèle à la sublime mission que Dieu lui avait donnée, est devenu le fléau de ses contemporains par les hécatombes humaines que lui imposa sa folle ambition; les œuvres de son génie ne nous arrivent qu'accompagnées de tristes souvenirs. L'autre, docile à la voix du Ciel qui l'appelait à s'immoler pour le salut de ses frères, sera reconnue dans tous les âges pour une bienfaitrice insigne de l'humanité; nous trouvons aussi sur ses traces du sang répandu, mais c'est le sien propre dont chaque goutte exhale un parfum de vertu et possède le don de guérir. Il faut avouer, cependant, que ces deux existences commencées la même année, ont eu entre elles des points de contact. Elles se sont rencontrées autour de la chaire de saint Pierre, l'une pour la renverser, l'autre pour la défendre; mais tandis que l'homme puissant a été brisé dans cette lutte avec le vieillard du Vatican, l'humble femme a trouvé, au contraire, dans l'appui qu'elle lui a prêté

baptisée, dès le lendemain, dans l'église métropolitaine de Sienne, appelée aussi le Dôme. On lui donna aux fonts sacrés les noms de *Anna-Maria-Antonia-Gesualda.*

Luigi déploya, pour mettre ordre aux mauvaises affaires que son père lui avait laissées sur les bras, toute cette activité, cette énergie de volonté nécessaires à ceux qui doivent s'ouvrir eux-mêmes un chemin dans la vie, mais il ne put y réussir; il trouva de tous côtés des obstacles insurmontables, dut subir de cruelles déceptions et se vit finalement réduit à vendre le peu qu'il possédait pour satisfaire d'impitoyables créanciers: bientôt même il se trouva plongé dans la misère, et obligé, néanmoins, de pourvoir à la nourriture et à l'entretien de sa femme et de leur unique enfant, qui n'était guère alors âgée de plus de cinq ans.

Qu'allait devenir l'infortuné Luigi dans Sienne, sa patrie? Sa disgrâce y était trop connue du public, pour qu'il pût s'y livrer à une profession quelconque, sans avoir à subir chaque jour une honte intolérable. Après avoir réfléchi mûrement sur son malheureux sort, la pensée lui vint de fuir ces lieux où le succès avait si mal répondu à ses desseins, et d'aller porter au loin, dans un pays où il fût inconnu, ses regrets et le souvenir de ses malheurs. Il pourrait plus facilement y trouver, se disait-il, dans un labeur assidu, sa subsistance et celle de sa jeune famille. Il n'ignorait point que le travail est toujours pour l'homme de bonne volonté une ressource assurée et le moyen d'arriver à la considération.

Pour quiconque se contente de voir, aux faibles lueurs de la

par ses prières et son esprit d'immolation, le principe de sa glorification actuelle. Enfin, Anna-Maria a été comme Napoléon un instrument puissant dont Dieu s'est servi de nos jours pour le gouvernement du monde, mais avec cette différence, que le Potentat a été la verge dont se sert le père de famille irrité quand il veut châtier des serviteurs indociles et qu'il rejette loin de lui, après s'en être servi, tandis que la pauvre femme a été cette douce messagère de paix, chargée de porter à des enfants un instant égarés des paroles de miséricorde et de pardon. Qui donc aujourd'hui, en présence de ces résultats, ne préférerait, à la renommée déjà bien obscurcie du moderne conquérant, la gloire si pure et toujours durable qui jaillit du sépulcre de notre vénérable Anna-Maria? Il a été dit : *In memoria æterna erit justus.... Desiderium peccatorum peribit.*

raison, le côté extérieur et superficiel des événements humains, la catastrophe de la famille Gianetti n'a rien que d'ordinaire et de fortuit ; mais le chrétien éclairé par la foi, sait que Dieu gouverne à son gré toutes les créatures. Il voit donc ici un enchaînement de circonstances, ménagées par la Providence pour produire sur un plus vaste théâtre, et au sein même de la capitale du monde chrétien, les vertus et les dons surnaturels de notre héroïne.

En effet, une fois décidés à quitter leur patrie pour aller demander à un pays étranger le soutien de leur existence, les époux Gianetti durent se demander vers quel endroit ils dirigeraient leurs pas. Ils convinrent que le mieux pour eux serait de cacher leur misère dans le sein d'une grande ville. C'est là un refuge naturel et toujours assuré pour les infortunes qui veulent être oubliées. Au milieu du bruit de la foule, et dans les agitations de la multitude, les malheureux peuvent donner un libre cours à leur tristesse et à leurs larmes. De plus, dans ces grands centres de population, où la richesse abonde, leur détresse peut trouver plus facilement, avec l'obscurité, et des secours et du travail.

Or, parmi les villes dont les noms se présentèrent aux choix de Luigi et de Maria, nulle autre ne leur parut réunir pour eux autant d'avantages que celle de Rome. Ils avaient appris que la charité chrétienne s'y exerce sur de vastes proportions et avec une inépuisable fécondité, et, d'ailleurs, son immense étendue et le nombre toujours croissant de ses habitants, leur permettraient plus facilement d'y demeurer inconnus à tout le monde, sans risquer, néanmoins, d'y manquer jamais du nécessaire.

Dès qu'ils eurent pris ce parti, ils se mirent en mesure de le suivre au plus tôt, et certes, il ne leur fallut pas longtemps pour faire leurs préparatifs de départ. Ayant recueilli le peu de linge qui leur était resté, ils en firent trois paquets, l'un plus gros pour Luigi, l'autre moindre pour Maria, et un troisième plus faible encore pour la petite Anna-Maria ; puis, ayant tracé sur leurs fronts le signe de la croix, ils se mirent en route, au nom du Seigneur, mais avant le lever de l'aurore, pour n'être vus de personne ; et, partant à pied, ils sortirent de Sienne, par la porte qui s'ouvre sur la route de Viterbe.

Et ce fut ainsi que, pleins de courage et de résignation à la volonté du Seigneur, ils commencèrent leur pèlerinage vers la Ville Eternelle. Luigi avait chargé sur les épaules son pesant fardeau, à la façon des militaires, Maria portait le sien sur la tête, et leur tendre enfant faisait de même pour les quelques hardes qui lui étaient échues.

C'est Dieu qui règle toutes choses ici-bas, et qui les dispose toujours pour notre plus grand bien, encore que fort souvent nous ne puissions comprendre sur le moment tout le profit qui devra en résulter pour nous. Dieu se sert de tout pour arriver à ses fins, et nos malheurs sont ordinairement, entre ses mains, le moyen le plus efficace pour nous conduire à notre salut.

CHAPITRE II.

Incidents du voyage. — Arrivée des parents de notre Vénérable à Rome avec leur jeune enfant (1774).

Joyeuse et souriante, sans préoccupation aucune de l'avenir, Anna-Maria se tenait au milieu de ses parents, bien étonnée, d'ailleurs, de les voir constamment l'un et l'autre, tristes et abattus, ne répondre à ses diverses questions que par de courtes paroles, entrecoupées de soupirs et de gémissements.

Luigi avait, au reste, de bons motifs pour n'être point sans inquiétude. Les temps lui semblaient gros de tempêtes, non-seulement pour la petite caravane dont il était le chef, mais encore pour le monde entier, et surtout pour la sainte Eglise. On était alors en l'année 1775: l'esprit du mal préludait déjà aux désastres qu'il devait bientôt rendre universels et, pour ainsi dire, irrémédiables.

Dans cette ville de Sienne, qu'il venait de quitter, Gianetti avait vu les Jésuites obligés, par ordre même de l'autorité ecclésiastique, à quitter la direction du beau collége Toléméi et à se séculariser,

comme d'ailleurs dans tous les autres Etats, à l'exception de la Russie, où une reine schismatique leur donnait asile.

Le Pontife romain, qui siégeait alors sur le trône de saint Pierre, avait cru devoir faire ce sacrifice à la paix, mais il put bientôt s'apercevoir que ce n'était là, en réalité, qu'une funeste concession, faite aux ennemis de l'Eglise et de la vertu. Les sectaires, enhardis par ce premier succès, ne s'arrêtèrent dans leurs criminelles exigences que lorsqu'ils eurent couvert l'Europe de deuil et de ruines, et renversé dans la boue et le sang le trône et l'autel.

Luigi ne pouvait assurément prévoir tant de malheurs, mais un vague pressentiment lui inspirait cependant de fortes craintes pour l'avenir. Il ne donnait donc qu'une attention fort distraite aux paroles de sa compagne et aux innocentes reparties de leur chère enfant.

Les deux époux avançaient lentement dans leur marche, soit à cause de leur propre fatigue, soit par égard pour l'âge encore si tendre de la petite Annette. Celle-ci ne portait plus sans peine son fardeau, mais tantôt se prenant à la robe de sa mère, tantôt soutenue et soulagée par son père qui lui tendait la main, elle continuait gaîment son chemin, sans jamais se plaindre de la fatigue, et sans en rien laisser paraître dans ses paroles ni dans sa contenance.

Le nom seul de Rome semblait l'exalter et lui donner des forces pour supporter jusqu'au bout une si longue course. Peut-être, dans le ravissement de sa prière enfantine, le Seigneur lui laissa-t-il entrevoir déjà quelque chose des destinées qui l'attendaient dans sa nouvelle patrie. Quoi qu'il en soit, ce fut en marchant ainsi à petites journées, en passant les nuits dans de chétives hôtelleries, qui les recevaient par charité, que nos pieux pèlerins purent enfin arriver à Rome.

Ceux qui les virent y entrer, purent croire que c'était là une famille bien à plaindre, peut-être coupable et poussée dans la Ville Eternelle par cette honteuse indigence, qui est le fruit ordinaire de l'inconduite; et, cependant, il n'en était rien, et, parmi les membres qui la composaient, se trouvait une âme infiniment chère à Dieu, une âme sur laquelle ses regards s'arrêtaient du haut du

ciel avec une singulière complaisance, parce qu'elle devait être sa coopératrice pour le salut d'un grand nombre de pécheurs, et l'instrument privilégié de ses desseins de miséricorde et d'amour.

Oh! que les apparences sont donc trompeuses! et que les jugements des hommes sont vains et méprisables! Mais au reste, ces rebuts, ces dédains n'ont-ils pas accueilli aussi sur la terre étrangère cette autre famille composée d'un nombre égal de personnes, quand elle dut réaliser son pèlerinage à Bethléem et, plus tard, en Egypte? Telle est donc ici-bas la condition du juste. L'opprobre et les humiliations lui sont nécessaires pour mettre le comble à sa vertu.

Parvenu heureusement à Rome, mais privé de toute ressource d'argent, d'appui et de protection, Luigi dut y prendre un logement dans le *Rione dei Monti,* qui est le quartier hanté de préférence par les pauvres, parce que les loyers y sont moins chers[1].

(1) La famille Gianetti a dû entrer à Rome par la *Porta del Popolo,* située au nord de la ville, non loin du Tibre. C'est là que vient aboutir la route de Florence à Rome, par Viterbe. De cette porte, et, après avoir traversé la grande place du Peuple, on pénètre dans Rome par plusieurs rues dont deux offrent pour nous plus d'intérêt : le *Corso* que nous rencontrerons plus tard quelquefois dans notre récit et la *Via del Babuino* qui conduit à la place d'Espagne, d'où, en prenant, un peu à gauche par le grand escalier, une rue appelée *Sistina,* on arrive en droite ligne, jusqu'au quartier des Monts.

Rome a été divisée sous les empereurs romains, puis sous les papes et jusqu'à nos jours, en 14 quartiers ou *Rioni.* Celui des Monts, ainsi appelé parce qu'il renferme dans son enceinte plusieurs de ces monticules qui ont fait donner à Rome le nom de Ville aux sept collines, s'étend depuis le côté gauche du Forum, la colonne Trajane, la rue du Quirinal et la porta Pia, jusqu'à l'autre extrémité de Rome. C'est dans cet amas de maisons comprises entre le Forum ou *Campo Vaccino* et sainte Marie-Majeure, que se trouvent la rue *delle Vergini, la via Graziosa,* l'église de *San Pietro in Vincoli,* celle de Notre-Dame des Monts et la paroisse de Saint-François-de-Paule.

Remarquons en passant que ce quartier des pauvres a été habité souvent, au moment même où la famille Gianetti y demeurait, par un autre partisan de la pauvreté, le B. Joseph Benoît Labre qui, mort à Rome en 1783, repose maintenant dans l'église de Notre-Dame des Monts, aux pieds d'une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, devant laquelle on l'avait vu souvent prier et quelquefois ravi en extase. Malgré le silence à cet égard des témoins qui ont raconté la vie

Il y habita la rue *delle Vergini;* nous ne pouvons dire avec assurance, quelle fut la maison qu'il y choisit, on en a perdu le souvenir, mais ce que nous devons faire remarquer, c'est qu'au moment où la famille Gianetti mettait le pied dans Rome, le Souverain Pontife Pie VI venait à peine d'y être élu Pape, après un long conclave qui n'avait pas duré moins de cinq mois.

Nos pèlerins trouvèrent la Ville sainte dans l'enthousiasme de la joie, et les Romains tout occupés encore des fêtes qui avaient signalé l'élection du nouveau Pontife. Celui-ci, doux et bienveillant pour tous, mais rempli néanmoins d'énergie et de dignité, faisait oublier déjà à ses sujets les amères tristesses qui avaient marqué les dernières années de son prédécesseur et les longues incertitudes de la vacance du Siége apostolique.

La population de Rome était revenue à la bruyante expansion de son contentement habituel: l'argent était abondant, il circulait de toutes parts. On pouvait sans trop de peine se procurer les commodités de la vie, et les moins fortunés avaient, au moins, du pain à satiété. C'était pour nos pèlerins une heureuse coïncidence. Elle contribua, sans doute, à leur adoucir ces rudes épreuves qui attendent inévitablement sur le sol étranger quiconque doit s'y faire, surtout dans l'âge mûr, de nouvelles connaissances et un nouveau genre de vie. Alors, en effet, arrivent ces douloureuses anxiétés, ces déceptions qui, pour un cœur déjà ulcéré par le malheur, tournent si vite au découragement, s'il n'est parvenu déjà à jeter solidement son ancre dans le port assuré de la confiance en Dieu.

de notre Vénérable, nous osons croire qu'Anna-Maria se sera rencontrée, devant cette image de Marie, avec le bienheureux Labre et que le spectacle des vertus du pèlerin français, surtout de son héroïque détachement des choses de la terre, n'aura point été perdu pour elle. Anna-Maria avait 14 ans au moment de la mort du Bienheureux en 1783. Elle n'a quitté le quartier des Monts qu'à 16 ans, pour entrer en service chez la dame Maria Serra.

Une note que nous trouvons dans la vie anglaise d'Anna-Maria par M. Thompson, nous apprend que Maria Masi, mère de notre Vénérable, avait tenu à honneur d'aider à ensevelir le Bienheureux Labre, ce qui nous confirme dans cette pensée qu'Anna-Maria a dû connaître ce grand Serviteur de Dieu.

Les époux Gianetti purent donc, grâce aux circonstances dont nous avons parlé, rencontrer à Rome ce qu'ils étaient venus y chercher : une subsistance assurée, et, au milieu de la satisfaction générale, l'oubli de leurs propres infortunes [1]. Luigi trouva pour lui une place de domestique dans une bonne maison. Maria put aussi faire agréer ses services dans quelques familles honorables, mais à la condition qu'elle serait de retour chez elle avant la nuit, pour apprêter à son logis le repas du soir. Luigi n'y rentrait que beaucoup plus tard.

Et le Seigneur toujours bon, toujours miséricordieux pour ceux qui se confient entièrement en lui, avait soin de les pourvoir de ressources suffisantes pour vivre, pour payer le loyer de leur

(1) Louis Gianetti ne venait point à Rome en artiste, mais, lors même qu'il eût été, comme la plupart de ses concitoyens, amateur des beaux-arts, il aurait difficilement échappé à cette espèce de mécompte, de désenchantement qui attend l'étranger à Rome. « Qu'on ne s'y trompe point, nous dit un pieux auteur, ce n'est pas à sa première entrée dans Rome que le voyageur découvre ce que cette ville, réellement exceptionnelle, renferme d'admirable et de grand. Le pèlerin s'attend à ne voir autour de lui, dans la Ville Eternelle, que des rues monumentales, des palais, de nobles édifices, mais il sent bientôt ses rêves s'évanouir quand il a mis le pied dans Rome ; il rencontre sur son passage, il est vrai, quelques œuvres magnifiques, empreintes du cachet parfois si varié de la Renaissance, mais, du reste, il n'aperçoit devant lui que des rues étroites, souvent tortueuses, des places parfois irrégulières, des quartiers déserts, où s'élève, çà et là, quelque antique monastère, perdu ou oublié, quelque palais jadis somptueux. Attendez pourtant, quelques jours encore, laissez faire, à ce voyageur si désireux de voir des magnificences, quelques excursions seulement dans l'intérieur de Rome ; laissez-le se familiariser un peu avec ces rues et ces places d'un nouveau genre, permettez-lui de pénétrer dans les vieilles basiliques, de jeter un coup d'œil sur les trésors des musées, et s'il a le bonheur de conserver dans son âme une étincelle de foi, accordez-lui d'épancher son cœur aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, sous ces voûtes sacrées qui ont vu à genoux les générations de tant de siècles. Soyez sans inquiétude ; à son insu, il se prendra d'admiration et d'amour pour l'antique ville des Papes. Bientôt, il aura un souvenir affectueux pour presque chacun des monuments qu'il aura contemplés, et quand il sera sur le point de retourner dans son pays, il sentira son cœur se serrer de je ne sais quelle tristesse, et il se dira tout bas : « Adieu, grande et sainte cité, oh ! quand te reverrai-je encore ? » *Rome et ses monuments*, par le chanoine de Bleser, Louvain, 1870.

modeste habitation et pour suffire à leur entretien, dans l'humble position où sa main les avait placés. Le bonheur domestique habitait sous leur toit. Il n'est autre, d'ailleurs, que la complète satisfaction de nos désirs. Ceux de la famille Gianetti ne pouvaient être que fort bornés, après les rudes épreuves qu'elle venait de subir.

Elle avait appris, par une douloureuse expérience, à ne point mettre son espoir dans les biens et les jouissances de ce monde qui peuvent en un instant nous manquer, mais en Dieu seul dont l'appui nous est toujours assuré, si nous lui sommes fidèles, et sa satisfaction tenait de celle qu'éprouvait jadis saint François d'Assise lorsque, dépouillé de tout, il s'écriait : « Oh! c'est bien maintenant que je puis dire en toute vérité : Notre Père, qui êtes aux cieux! »

CHAPITRE III.

Anna-Maria, jeune élève à l'école des Maestre Pie. — Ses heureuses qualités. Son application (1775 à 1780).

S'il est une ville au monde qui soit abondamment fournie d'institutions publiques et privées, de colléges, de monastères pour l'éducation gratuite des enfants pauvres de l'un et de l'autre sexe, c'est, sans contredit, la ville de Rome[1]. Dès la fin du siècle dernier

(1) Les écoles gratuites de Rome procurent l'instruction à 7,580 enfants. Il faut, d'ailleurs, remarquer que, outre les écoles libres tenues par des séculiers ou par des communautés religieuses d'hommes ou de femmes, il y a dans chaque paroisse de Rome des écoles dites paroissiales où tous, garçons et filles, peuvent être admis gratuitement ou avec une légère rétribution, sur la seule présentation du curé. Léon XII, par sa constitution de 1825, a tracé la règle à suivre dans les divers établissements d'instruction secondaire ; on y voit qu'il a connu et réalisé dès lors tous les progrès qui n'ont pu voir le jour que longtemps après, en France

on y avait fondé, dans chaque quartier, pour les garçons et pour les filles, des écoles confiées à des religieux ou à des personnes pieuses, liées ou non par des vœux, et qui, vivant en communauté, se dévouaient par état à l'instruction de la jeunesse.

Dans le quartier ou *Rione dei Monti*, l'éducation des petites filles était confiée à ces institutrices, que leur zèle et leur dévouement ont fait surnommer à Rome *le Maestre Pie*, les pieuses maîtresses[1]. Elles tenaient leur école dans la *Via Graziosa*, qui, ainsi que *la Via delle Vergini*, où la famille Gianetti avait son habitation, se trouvait sur la paroisse de Saint-François-de-Paule, près de *San Pietro in Vincoli*.

Luigi s'empressa d'aller demander au curé de la paroisse de faire admettre à l'école de la *Via Graziosa* sa chère petite Annette, pour la raison, lui dit-il, que, devant donner lui-même ainsi que sa femme tout son temps au service d'autrui, il se verrait forcé de laisser livrée à elle-même, toute la journée, cette jeune enfant qui n'avait encore que six ans. Le digne pasteur consentit volontiers à parler aux maîtresses en faveur d'Anna-Maria, et le lendemain elle fut admise au nombre des enfants qui fréquentaient cette école.

Dès le matin, Maria donnait à la jeune fille, dans un petit

et dans d'autres pays ; comité d'examen, inspection, caisse de retraite, tout a été dès lors prévu.

(1) Ce sont les *Pie operarie* fondées à Rome depuis près de 200 ans pour l'éducation des filles et qui ont actuellement dans cette ville une douzaine d'écoles, dont les principales sont celle du *Gesu* et celle de Saint-Thomas *in Parione*. On a pris l'habitude à Rome de les appeler seulement *Maestre Pie*. Bien que séculières, elles ont toutes le même costume noir, de forme très-ordinaire et très-modeste. Elles ont sur la tête un bonnet noir qui couvre entièrement les cheveux. Nous ne saurions dire si l'instruction qu'elles donnent à leurs élèves est fort développée, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elles savent leur inspirer cette humilité, cette simplicité qui préparent si bien la jeune fille à une vie sérieuse et à la vertu, et nous ne doutons pas que ce ne soit en partie aux bonnes habitudes qu'Anna-Maria avait contractées chez ces maîtresses, qu'elle a dû la régularité de sa conduite dans l'âge mûr. Celle de leurs écoles qu'elle fréquentait alors se trouve au N° 13 de la *Via Grazioza* à gauche en venant de la *Via Urbana*. On nous y a montré la place qu'elle y occupait habituellement, car son souvenir y est encore vivant.

panier, un morceau de pain avec des fruits ou des restes du repas de la veille, puis elle la conduisait elle-même à la classe, tandis qu'elle se rendait, de son côté, chez les diverses personnes qui avaient loué ses services. Quand elle avait accompli sa tâche de chaque jour, elle revenait sur le soir à l'école pour y reprendre sa petite fille. Il faut dire, du reste, que notre Annette était réellement une charmante enfant, gentille, d'un extérieur agréable et même plus distingué que ne semblait le comporter sa condition présente. Elle était douée de ces grâces naïves, de cette vivacité intelligente qui font le charme de l'enfance, et d'autre part, on remarquait déjà en elle une retenue, une maturité de jugement qui étaient évidemment au-dessus de son âge.

Elle avait la mémoire heureuse et l'esprit pénétrant; elle saisissait avec une merveilleuse facilité, les instructions qu'on lui donnait. Dès la première fois qu'on lui racontait un fait de la sainte Ecriture ou un trait de la vie des Saints, elle le retenait si bien dans son souvenir, qu'elle pouvait ensuite le reproduire en termes exacts et choisis. Aussi fit-elle en peu de temps de rapides progrès dans la connaissance de la doctrine chrétienne, qu'on lui expliquait dans la classe et à l'église. Mais elle ne profitait pas moins dans les travaux de couture et autres de ce genre, adaptés à son âge encore si tendre et à sa condition; surtout elle apprit à dévider la soie et à la mettre en bobines, ce qui était un métier fort lucratif, avant que la multiplicité des machines à vapeur et des fabriques eût laissé sans travail tant de bras parmi les gens du peuple.

Respectueuse envers ses bonnes maîtresses, Annette obéissait à leurs moindres volontés. Elles l'aimaient donc beaucoup, et, appréciant ses bonnes dispositions, elles s'appliquaient sans relâche à former à la piété son esprit et son cœur. Notre petite écolière avait appris à rendre exactement à Dieu ses devoirs par la prière du matin et du soir. A peine levée le matin et avant même que sa mère l'eût avertie que le moment de la dire était arrivé, elle se prosternait à deux genoux à côté de sa couche et y récitait avec beaucoup d'attention et de ferveur, les dévotes oraisons qu'on lui avait enseignées ou qu'elle avait déjà pu apprendre elle-même. Elle faisait de même le soir avant de se mettre au lit.

Les époux Gianetti avaient pris la louable habitude de dire en famille le saint Rosaire, et jamais ils n'omettaient, si fatigués qu'ils fussent des travaux de la journée, de s'acquitter, le soir, de ce pieux devoir, en compagnie de leur jeune enfant. On aurait pu la voir alors agenouillée devant une image de la très-sainte Vierge et les mains jointes, réciter avec une touchante piété les *Pater* et *Ave* qui composent le chapelet. Lorsque ensuite elle eut appris à l'école les divers mystères du rosaire, elle se faisait un devoir de les annoncer à haute voix, ce qui était pour ses parents un indice des progrès qu'elle réalisait peu à peu dans la dévotion, sous la direction de ses maîtresses.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de raison, vers sept ans, ces pieuses femmes qui déjà lui avaient enseigné la manière de se confesser, les qualités d'une bonne confession et de plus les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, la conduisirent souvent avec elles au sacré tribunal. Mais est-ce à l'église de Saint-François-de-Paule, sa paroisse, ou à celle de Saint-Martin, paroisse de ses bonnes maîtresses, ou à celle des religieuses Philippines, qu'Anna-Maria a fait sa première confession? Nous ne saurions le dire; toujours est-il qu'elle apprit si bien dès lors à se confesser, qu'elle continua toujours depuis à retirer de la réception de ce sacrement un grand profit spirituel.

Domenico, qui fut plus tard le mari de notre Vénérable, nous trace en quelques mots dans sa déposition quels furent les débuts de sa compagne dans la piété : « Ses parents, nous dit-il, étaient bons chrétiens. Ils firent donner, j'en suis sûr, une excellente éducation à leur fille, ils lui firent administrer les saints Sacrements en temps opportun, mais je ne sais pas précisément l'époque ni le lieu où elle fut baptisée et confirmée. Je sais cependant, de science certaine, qu'ils la conduisaient à l'église de très-grand matin pour entendre la sainte messe. Elle passa son enfance et son adolescence auprès de ses parents. Elle se confessa fréquemment, je le suppose. »

On voyait se développer peu à peu, dans notre Anna-Maria, avec le cours des années, ces aimables vertus, qui avaient semblé, d'abord, n'être chez elle que le produit tout naturel de l'ingé...

de son caractère. Elles avaient leur foyer et leur siége principal dans sa belle âme, mais elles finirent par resplendir au dehors, jusqu'au point d'attirer sur cette heureuse enfant une espèce de vénération en quelque sorte prématurée.

La rare modestie de son maintien, la timide rougeur de ses joues, la douceur de ses regards, tout enfin respirait en elle les suaves parfums de l'innocence, et portait à la piété quiconque s'arrêtait à la considérer avec quelque attention; on eût dit un habitant des cieux sous les traits d'un pauvre enfant du peuple. Et ces gens grossiers qui ordinairement consument leur temps dans la rue ou sur le seuil de leurs demeures, pour y faire leur travail et souvent pour y jaser à leur aise sur le compte d'autrui, comme cela se pratique surtout dans le quartier des Monts, ces gens, en voyant passer devant eux plusieurs fois par jour notre petite Annette, gaie et souriante, mais toujours si modeste et si réservée, un fichu sur la tête et à la main un panier de provisions, s'arrêtaient pour la regarder, et se disaient entre eux :

« — Oh! Dieu! la belle enfant! Il ne lui manque qu'un jupon blanc, garni de bleu et à franges dorées; avec cela on la prendrait vraiment pour la fille d'un noble seigneur. — Mais qui est-elle, donc? » demandait à son tour, avec quelque insistance, une revendeuse qui, suspendant tout de bon son travail, se plantait là au beau milieu de la rue, les mains appuyées sur les flancs; et elle s'entendait répondre de toutes parts : « C'est une jeune étrangère qui parle fort bien et fréquente l'école des maîtresses de la *via Graziosa*. Oh! qu'elle est donc aimable! qu'elle est belle et gentille cette heureuse enfant!... »

Annette ne supposait pas même qu'on pût parler d'elle, mais sa mère qui la tenait par la main le comprenait bien, et c'était pour elle une bien douce satisfaction. Au reste, plus grand encore était son contentement lorsqu'en introduisant sa fille dans la classe, et en la confiant à ses dignes institutrices, elle entendait celles-ci lui dire, en lui ouvrant leurs bras : « Viens donc, mon petit ange, oh! viens, ma chère enfant! » Et chacune d'elles s'empressait à l'envi de lui témoigner à sa façon la joie qu'elle ressentait de son arrivée.

CHAPITRE IV.

Précoces vertus d'Anna-Maria. — Elle reçoit la confirmation et fait sa première communion (1780).

Ce qu'il y avait, d'ailleurs, de plus digne de louanges dans notre jeune fille, ce n'étaient point les qualités naturelles qui brillaient aux yeux des hommes, mais bien cette candide pureté, cette innocence baptismale dont son âme était revêtue aux yeux du Seigneur. Elle se sentait portée intérieurement et comme poussée par la voix de la grâce, à embellir chaque jour davantage son âme par l'acquisition de nouvelles vertus, et à se livrer, dans ce but, aux pratiques de piété propres à son âge.

Nous avons dit avec quelle ferveur elle récitait les prières du matin et du soir, en compagnie de ses parents; notons aussi le maintien plein de dignité qu'elle observait pendant les prières qui se faisaient à l'école. C'était un usage pour les petites filles qui la fréquentaient de réciter avec leurs maîtresses une partie des prières tout haut et à genoux et les autres à voix basse, quand elles étaient assises à leurs places ou occupées à leur travail; or, pour toutes celles que ces enfants faisaient ensemble et à haute voix, comme les neuvaines, le chapelet, les divers actes des vertus chrétiennes, de foi, d'espérance, de charité, Annette se faisait toujours remarquer parmi ses compagnes par son attention, son recueillement, sa dévotion. Elle répondait d'une voix claire et distincte et en articulant exactement chaque mot.

Notons également ici l'ardeur de sa piété quand elle assistait à la sainte messe. Elle y accompagnait ordinairement sa mère, et, pendant tout le temps que durait le saint sacrifice, elle demeurait agenouillée sur le sol, priant constamment dans le plus profond recueillement. Dès qu'elle sut lire, elle eut grand soin de se servir de ces formules de prières, composées à l'usage des personnes qui

veulent suivre le prêtre à l'autel : jamais du reste, elle ne se distrayait de ses oraisons pour regarder ceux qui entraient ou qui sortaient, ni pour savoir comment étaient vêtues les jeunes filles de son âge, placées à ses côtés.

Quand ses regards n'étaient pas fixés à terre ou sur le célébrant, ou encore dans son livre, elle fermait les yeux de son corps pour ouvrir plus parfaitement ceux de son âme sur la méditation des vérités éternelles. Ce qui se passait dans son cœur pendant qu'elle était à l'église et dans ses communications intimes avec son doux Sauveur, nul ne saurait nous le dire, mais nous pouvons néanmoins le présumer par l'innocence de ses mœurs, par l'ardeur de sa piété qui prenait chaque jour de nouveaux accroissements, et surtout par la satisfaction qu'éprouva toujours Anna-Maria, dans le cours de sa vie, à revenir par la pensée sur ses premières années.

Nous savons déjà combien était ponctuelle l'obéissance qu'elle prêtait non-seulement aux ordres exprès, mais même aux simples désirs de ses parents ; il suffisait que Maria, sa mère, lui manifestât sa volonté, pour qu'aussitôt la jeune fille laissât là son travail et tout ce qu'elle avait à la main, dans la vue de faire plus promptement ce qu'on attendait d'elle. Chacun peut se faire facilement une idée des difficultés du service dans une famille pauvre, qui ne pouvait se procurer aucun secours étranger. Anna-Maria mettait la main à tout.

Souvent sa mère était de mauvaise humeur par suite des nombreuses déceptions qu'elle avait rencontrées dans la vie, de l'état de gêne qui en était pour elle la conséquence, et de la nécessité où elle se voyait réduite de s'employer, contre ses habitudes, au service d'autrui ; elle était donc souvent insupportable non moins à elle-même qu'à ceux qui l'entouraient, mais il n'arrivait jamais qu'Annette se permît de lui répondre sur le même ton, ni de lui faire aucune observation pénible. Quand sa mère, n'agréant point son travail, lui commandait de le refaire, elle s'y remettait avec autant de bonne volonté et de plaisir, que si elle n'avait fait que de le commencer.

Enfin, elle ne donna jamais à ses parents le moindre sujet de

mécontentement, ce qui est fort rare dans les familles pauvres, surtout de la part de petites filles qui, après avoir passé à l'école toute la journée, éprouvent naturellement à la sortie de la classe un besoin urgent de faire du mouvement, d'échanger quelques paroles avec leurs compagnes et de se livrer avec elles à quelques jeux innocents. Pour Annette, il n'en n'était point ainsi; à peine revenue à la maison, elle pliait soigneusement le fichu qu'elle avait porté sur la tête en sortant, et le plaçait en un coin avec le panier de provisions. Puis, tout aussitôt, elle se mettait à aider sa mère dans les travaux du ménage.

A la vue de ces affectueuses attentions de son enfant, il arrivait souvent à Maria de rentrer en elle-même et de recouvrer une si douce, si parfaite tranquillité, qu'elle se surprenait alors à se dire intérieurement et comme si elle eût parlé à sa fille: « Tes maîtresses ont, certes, bien raison de t'appeler un ange, car tu es vraiment pour moi un ange consolateur. »

Cependant les *maestre pie* mettaient leurs soins à préparer Anna-Maria à recevoir la confirmation[1]. Elles lui enseignaient cette partie du catéchisme qui traite de ce sacrement, et, trouvant

(1) Nos lecteurs français doivent ne point oublier que ces faits se passent à Rome, où la confirmation précède la première communion, comme d'ailleurs dans toutes les contrées de la chrétienté, à l'exception de la France. On nous a cité, à ce propos, un mot charmant de Sa Sainteté Pie IX. Dans une réception, une dame française présenta son jeune enfant à la bénédiction du Saint-Père, qui daigna demander d'abord si l'enfant avait déjà reçu la confirmation: « Il a fait sa première communion, répondit la mère avec quelque embarras, mais il n'a pas été confirmé. — « Ah! je comprends, repartit Sa Sainteté avec un gracieux sourire, vous appartenez à un pays, où l'on veut être général avant d'avoir été caporal. » Il faut dire, cependant, que déjà quelques évêques français, et entre autres Mgr de Meaux, sont revenus à l'usage d'administrer le sacrement de confirmation à des enfants qui, n'ayant point encore été admis à la Table-Sainte, donnent quelques preuves d'intelligence et de piété et risqueraient de n'être point confirmés si on les faisait attendre jusqu'à une autre visite du Prélat dans la paroisse. N'est-ce point parce qu'on a été trop difficile à cet égard que, dans la dernière guerre, les aumôniers et infirmiers militaires ont trouvé dans les hôpitaux, en France et en Allemagne, un si grand nombre de nos soldats qui n'avaient point encore reçu la confirmation?

bientôt que leur élève était suffisamment instruite à cet égard, elles avertirent la mère de lui trouver une marraine pour la confirmation, d'après l'usage, fort louable d'ailleurs, qui se pratique encore en Italie. Cette nouvelle mit au comble de la joie la jeune fille qui, peu de temps après, fut confirmée dans l'église patriarcale de Saint-Jean de Latran. Elle était alors âgée de onze ans. Dans une âme si bien disposée, les effets du sacrement de confirmation se rendirent sensibles aux yeux de tout le monde, mieux encore que ne l'avaient été ceux du sacrement de pénitence.

Mais, en nous voyant constater les rapides progrès de notre Anna-Maria dans la piété, peut-être croira-t-on qu'elle était douce et paisible de caractère, triste et mélancolique, et par conséquent plus portée naturellement au recueillement et à la vertu : certes, il n'en était rien. Elle était, au contraire, d'un naturel vif et ardent; la tranquillité, le recueillement lui coûtaient plus qu'à d'autres qui sont d'une humeur rêveuse et d'un tempérament lymphatique, mais elle savait déjà s'imposer de la retenue par principe de vertu. Elle ne profitait pas moins d'ailleurs, dans les ouvrages manuels qu'on lui enseignait. Sa rare intelligence venait au secours de son application, et pour difficiles que fussent les travaux d'aiguille ou autres qu'on lui montrait, il lui suffisait de les avoir examinés attentivement pour pouvoir les imiter ou même les reproduire tout aussitôt.

C'est une erreur assez générale de croire qu'une jeune fille a de l'intelligence et du talent, par cela seul qu'elle est espiègle, impertinente, et qu'elle ne craint point de répliquer, même de mauvaise grâce, à ses parents et à ses maîtresses, de manière à faire le tourment de ceux qui la dirigent à la maison et en classe. Dans cette persuasion qu'elle promet beaucoup par son babil et ses caprices, au lieu de la corriger de ces saillies de sa mauvaise humeur, on se contente d'en rire, on fait même l'éloge de ses vivacités, de ses effronteries; mais que peut-on attendre d'une pareille éducation, si ce n'est des vices précoces, des habitudes détestables qui étoufferont jusqu'aux germes des bonnes qualités que pouvait avoir cette enfant?

Chez Annette, au contraire, la vivacité du caractère était tem-

pérée et réglée par le souverain respect qu'elle portait à ses parents, et par la vive et affectueuse reconnaissance dont elle était pénétrée envers ses bonnes maîtresses : il en résultait pour elle dans sa conduite un heureux mélange de force et de douceur, de bienveillance et d'énergie, qui donnait à sa modestie habituelle un inconcevable attrait; car c'est le propre de l'ingénuité et de l'innocence du jeune âge de donner à la vertu des charmes plus puissants.

Chaque dimanche, Annette se rendait dans l'après-midi à l'église paroissiale pour y entendre l'explication de la doctrine chrétienne, et les fréquentes instructions qu'elle y reçut sur le divin sacrement de nos autels, finirent par lui inspirer un ardent désir d'être admise à la participation du corps sacré de Notre-Seigneur. Elle le manifesta à ses maîtresses, mais il lui fut répondu qu'elle était encore trop jeune pour une telle faveur, ce qui ne laissa pas de l'attrister beaucoup, d'autant plus que sa mère et le confesseur lui firent la même réponse.

Les personnes auxquelles s'était adressée notre Anna-Maria, croyaient faussement qu'il y a pour tous les enfants indistinctement un âge fixe et précis pour leur admission à la première communion, de telle sorte donc que, parmi les dispositions requises de leur part pour cette grande action, se trouverait celle d'avoir, au moins, douze ans révolus. En admettant cette règle comme invariable, il arrive assez fréquemment que le démon prend possession du cœur des jeunes enfants par le péché, avant que le divin Sauveur n'y ait fait son entrée par le sacrement de son amour. Pour être admis à la communion il faut, sans doute, qu'un enfant sache ce qu'il va faire, et qu'il puisse discerner ce pain céleste de la nourriture ordinaire ; il faut, en un mot, qu'il sache apprécier le don céleste, inestimable, que nous fait le divin Sauveur en devenant l'aliment de nos âmes ; mais il en est qui, à douze ans, sont encore bien étrangers aux choses de Dieu, tandis que d'autres, à peine âgés de neuf ans, sont déjà fort avancés dans la connaissance de notre sainte religion.

Tout cela dépend du développement plus ou moins précoce de leur intelligence et de leur raison, de l'éducation qu'ils ont reçue,

comme aussi des exemples qu'ils ont eus sous les yeux, au sein de leur famille, et des habitudes qu'on leur a fait prendre dès leur enfance, lesquelles les ont inclinés dès lors vers le monde et ses frivolités, ou du côté de la vraie dévotion et des pratiques de la piété. Or, notre Anna-Maria ne trouvait rien dans sa famille qui la portât à la dissipation; à l'école, ses regards ne rencontraient que des exemples d'édification, et, ne s'étant jamais elle-même liée d'une façon bien intime avec aucune de ses compagnes de classe, elle avait conservé son cœur plus dégagé des affections naturelles même légitimes, et plus libre par conséquent, de se donner uniquement à Dieu. Le Saint-Esprit, qui était son guide intérieur, lui avait appris de bonne heure à fermer les yeux du côté de la terre et de ses habitants, pour les tenir ouverts sur les choses de l'éternité. Par là elle avait pu s'établir dans un grand détachement des créatures et dans une constante pureté de mœurs, ce qui était assurément une excellente préparation pour être admise à la participation de l'adorable Eucharistie.

Après avoir donc adressé au Seigneur de ferventes prières, Annette manifesta son ardent désir de faire sa première communion au vénérable curé de la paroisse de Saint-François-de-Paule, qui l'ayant mûrement examinée, fut tellement convaincu de la légitimité de sa demande, qu'il prit sur lui de hâter le moment de son admission à la Table-Sainte. Anna-Maria qui avait tant soupiré après cette faveur, s'y disposa dès lors avec la plus vive ardeur et la plus douce consolation. Elle assista à toutes les instructions de la paroisse qui avaient pour but de préparer ses compagnes à la réception de la sainte Eucharistie, mais elle ne négligeait point, d'autre part, de se liver, tant à la maison qu'à l'église, à de ferventes méditations sur l'immense amour que nous témoigne le divin Sauveur, en demeurant constamment parmi nous, et en venant, vrai Dieu et vrai homme, habiter réellement dans notre cœur, avec son corps, son âme et sa divinité.

Il paraît qu'Anna-Maria a fait sa première communion dans sa onzième année, peu après avoir été admise à la confirmation; nous n'avons pu en avoir une parfaite certitude, car, malgré les doux souvenirs qui lui revenaient de ses premiers ans, notre Véné-

rable se gardait bien d'en parler, dans un âge plus avancé, dans la crainte de s'attirer par là des louanges. Nous avons pu savoir néanmoins, qu'au sortir de son enfance, elle faisait déjà la méditation avec la plus grande ferveur, et nous sommes convaincu qu'elle n'avait appris de nul autre que du Saint-Esprit lui-même cette manière d'occuper saintement son âme; ce fut là, dans ces doux entretiens avec Notre-Seigneur, qu'elle puisa ces sentiments affectueux, cette ardente dévotion qu'elle témoigna toujours depuis lors pour le sacrement de l'Eucharistie.

Inutile de faire observer ici qu'elle avait fait précéder sa première communion de la confession générale et du douloureux aveu de ses fautes, que nous ne pouvons appeler des péchés, car il est certain que, par une faveur spéciale de Dieu, accompagnée d'ailleurs de sa fidèle correspondance à la grâce, notre Anna-Maria a été constamment préservée de toute faute grave. On peut même conclure, de ce qu'elle a été obligée de déclarer elle-même sur ses premières années, que le Seigneur prit dès lors un tel soin de son innocence, qu'il la préserva même de toute faute vénielle, commise de propos délibéré.

CHAPITRE V.

Anna-Maria petite ménagère. — Son activité dans les occupations domestiques (1781).

C'est pour mieux caractériser d'un seul mot le genre des occupations auxquelles dut se livrer notre Anna-Maria, pendant les années de son adolescence, que nous lui donnons actuellement cette dénomination de petite ménagère. Par là nous voulons faire entendre une jeune fille qui, dans le sein de sa famille, s'occupe avec diligence de toute sorte de travaux, et parvient, en mettant

au service de ses parents toute sa bonne volonté, à les satisfaire parfaitement.

Après sa première communion, Anna-Maria ne demeura plus que fort peu de temps à l'école des pieuses maîtresses; sa mère voulut dès lors, mais non sans avoir obtenu à cet égard l'agrément de son mari, la placer dans un ouvroir où elle pourrait, tout en continuant à s'instruire dans les travaux de couture, faire en même temps quelques profits pour venir en aide à sa famille, et surtout pour suffire à son propre entretien.

La mère chercha donc quelque personne de confiance sur les soins et la surveillance de laquelle on pût compter. Elle eut le bonheur de rencontrer par le fait deux honnêtes filles, déjà un peu avancées en âge, qui travaillaient pour le public et vivaient du produit de leur labeur. Elles avaient sous leurs ordres comme ouvrières un certain nombre de jeunes filles auxquelles elles enseignaient tous les ouvrages convenables à leur sexe, et qu'elles faisaient entrer en participation de leurs gains. Le nom et la personne d'Anna-Maria ne leur étaient point inconnus, elles l'accueillirent donc fort volontiers au nombre de leurs ouvrières.

Levée toujours de bon matin, Annette, après avoir fait ses prières accoutumées, s'occupait à balayer les chambres, à mettre partout de l'ordre et de la propreté; puis, quand elle n'avait plus rien à faire dans l'intérieur du ménage, elle se rendait chez ses maîtresses pour y continuer son travail habituel, tandis que Maria sa mère, déchargée déjà à la maison d'une bonne partie de sa besogne, allait vaquer avec plus de tranquillité à ses divers emplois au dehors. Le Seigneur avait béni les efforts d'Anna-Maria pour venir au secours de ses parents; elle put bientôt réaliser de légers bénéfices, et, en rapportant à la fin de chaque semaine quelques sous à la maison, augmenter pour sa part le modeste pécule de la pauvre famille et grossir ses épargnes.

Ses maîtresses étaient, d'ailleurs, très-contentes d'elle, de son bon caractère, de son humble docilité à tous les avis qu'on lui donnait, non moins que de sa dextérité dans tous les travaux qui lui étaient confiés, ce qui leur attirait à elles-mêmes des louanges pour l'excellente direction qu'elles donnaient, disait-on, à leurs

élèves. Ces pieuses personnes témoignaient hautement leur admiration pour les belles qualités qu'elles avaient remarquées dans Anna-Maria, surtout pour cet heureux mélange d'une ineffable douceur avec l'activité d'un tempérament tout de feu, et les saillies d'un caractère plein de générosité et d'ardeur. Elles la proclamaient la meilleure, la plus parfaite des jeunes filles qu'elles eussent jamais connues, aussi lui vouèrent-elles la plus vive affection, le plus durable attachement.

Lorsque de son ouvroir Anna-Maria était de retour à la maison, on eût dit qu'elle venait tout simplement de se divertir ou de se livrer au repos, tant elle mettait d'empressement à s'employer aux occupations domestiques, à celles même qui sont les plus pénibles, et elle s'en acquittait avec tant de prudence et d'à-propos, qu'elle devinait, pour ainsi dire, la manière de voir de sa mère et allait au-devant de ses désirs. La joie et le contentement qu'elle éprouvait pendant ces diverses occupations, rayonnaient sur toute sa personne et procuraient une douce satisfaction à ceux qui en étaient les témoins, et si de temps en temps la mère voulait donner un coup de main à sa fille, celle-ci s'empressait de lui dire : « Non, non, maman, tenez-vous tranquille à votre place ; j'ai été moi-même assise toute la journée : laissez-moi faire, je suis jeune et robuste, Dieu merci ! contentez-vous de me donner des ordres, je ferai tout ce que vous voudrez, et comme il vous plaira ; de cette façon, ce sera vous-même qui agirez par mes mains. N'est-ce pas, bonne maman, que nous ferons ainsi ? »

Il va sans dire que notre Annette ne proférait point ces paroles avec jactance ni affectation, encore moins par dépit ni par moquerie, comme le font quelquefois certaines jeunes personnes mal élevées, quand elles se voient forcés de supporter les fatigues du ménage. Elles finissent par s'y résigner, mais de si mauvaise grâce, qu'elles font éprouver à leurs pauvres mères bien plus de dégoûts et de désagrément qu'elles ne leur apportent de réel soulagement. Anna-Maria, au contraire, donnait ces assurances de si bon cœur et avec tant d'amabilité que sa mère s'en réjouissait, et, tout en prenant un moment de repos, elle ne pouvait détacher ses regards de sa chère enfant qui, sans hésitation aucune, se met-

tait à laver la vaisselle, à apprêter les aliments et à porter du bois ou du charbon pour alimenter le foyer. Cette vue soulageait la pauvre mère et lui faisait oublier les nombreuses privations qui résultaient pour elle de son dénûment.

Le père retournant au logis après les fatigues de la journée, éprouvait aussi un suave contentement d'y être l'objet des plus délicates attentions de sa fille. Il faut dire que Gianetti n'avait jamais pu, même après plusieurs années qu'il avait passées comme domestique, s'habituer tout à fait à ce genre de vie laborieuse qu'il était obligé de mener, et il se prenait quelquefois à regretter ces loisirs, ces mille commodités dont il jouissait jadis à Sienne; aussi éprouvait-il jusqu'au fond de l'âme une inexprimable consolation, en se voyant servi avec tant de ponctualité et d'affection par sa chère Annette. A peine avait-il mis le pied sur le seuil de la porte d'entrée, que déjà il la voyait accourir devant lui, le visage épanoui de bonheur, le sourire sur les lèvres, et le saluant de la manière la plus aimable, comme si son absence eût déjà été de longue durée: elle le débarrassait aussitôt de ce qui pouvait le gêner, de son chapeau, de son manteau qu'elle allait mettre à l'écart; puis, revenant auprès de lui, elle s'informait avec sollicitude de ce dont il pouvait avoir besoin.

Quand venait l'heure des repas, elle approchait de la table le siége de son père; elle en faisait autant pour sa mère, et, après leur avoir servi le potage, elle prenait place auprès d'eux, mais non sans avoir imploré d'abord la bénédiction du Seigenur. A table, Anna-Maria était encore l'âme de la conversation par la précaution qu'elle avait de fournir tantôt à son père, tantôt à sa mère, l'occasion de parler de leurs affaires, et, par de bonnes réflexions, par des reparties pleines de sagesse et d'à-propos, elle leur témoignait sa propre satisfaction de prendre part à leurs causeries.

Luigi n'avait point encore achevé le potage, que déjà Anna-Maria était sur pied pour présenter sur la table les mets qu'elle avait ordinairement préparés elle-même. Elle s'asseyait ensuite de nouveau, et, s'adressant à son père: « Comment trouvez-vous ce plat? » lui disait-elle fort gracieusement: « Vous plaît-il? » — « Mais sans doute, répondait Luigi, il est bien cuit, bien

apprêté. » Puis il ajoutait : « Mais, mon enfant, où as-tu donc appris à si bien faire la cuisine ? » — « Ma mère m'en a appris un peu, répondait-elle en souriant, mais le reste me vient d'ailleurs ; voici ce que je fais quand je me mets à la cuisine : je dis un *Ave Maria* à la très-sainte Vierge pour implorer son secours et tout va bien alors. » Gianetti souriait de cette repartie, ainsi que son épouse, et, par la douce expression de son regard, il semblait dire à Annette : « C'est bien, mon enfant, continue toujours à faire ainsi. »

Et cette conduite de sa fille, cette amabilité, ces prévenances donnaient à Luigi tant de contentement au milieu de ses épreuves, qu'il avouait volontiers que les plus belles heures de sa journée étaient celles qu'il passait au sein de sa famille. Bien différent en cela de ces pauvres ouvriers qui, après de longs et rudes labeurs, ne trouvent, en rentrant chez eux le soir, que reproches amers, querelles, injures et autres scènes de désordre : ils ne peuvent qu'en être péniblement affectés, surtout dans l'état de fatigue et quelquefois d'irritation où ils se trouvent déjà, et le foyer domestique devient alors pour eux, sinon un enfer anticipé, du moins un très-dur purgatoire.

Le ménage des époux Gianetti nous offre un tout autre spectacle. Heureuse au sein de sa médiocrité, cette famille jouit de la paix véritable, parce qu'elle demeure intimement unie à Dieu. Elle sait que les richesses, les repas somptueux et toutes les délices de la vie, ne donnent point par eux-mêmes le vrai contentement, si l'on ne possède en même temps l'amitié du Seigneur ; aussi, laissant à d'autres ces superfluités, auxquelles le cœur s'attache si facilement, elle se confie avant tout à la divine Providence, bien assurée d'en recevoir toujours ce qui lui est nécessaire.

Une fois le repas achevé, Anna-Maria se levait aussitôt, et, après un moment d'actions de grâces à la bonté du Seigneur, elle s'empressait de plier soigneusement le linge de table, et de le remettre à sa place habituelle ; puis, au lieu de se livrer au repos, elle s'approchait de la fenêtre pour y reprendre son travail de couture. Enfin elle mettait constamment le plus grand soin à éviter à sa mère la moindre fatigue et à soulager son père, autant qu'elle le pouvait, du fardeau de ses afflictions.

Une fois par semaine, elle s'occupait à laver le linge, et il nous est dit qu'elle se rendait elle-même pour cela aux fontaines publiques; seulement elle faisait en sorte d'y être accompagnée par sa mère, dont la présence était pour elle une sauvegarde contre les dangers que les jeunes personnes rencontrent en ces lieux; mais elle ne lui permettait point de prendre sa part de ce travail. Elle avait soin, du reste, de ne s'y trouver qu'aux heures où elle savait qu'il y aurait peu de personnes, surtout de ces blanchisseuses de profession qui ordinairement observent bien peu de réserve dans leurs paroles.

Concluons ces observations que nous avons cru devoir faire sur la vie intime d'Anna-Maria pendant les années de son adolescence, en disant que ce furent précisément son empressement à s'employer aux travaux domestiques, au sein de sa famille, et aussi l'habileté qu'elle y déploya, qui lui firent donner alors par ses propres parents ce surnom de *Donnina di casa,* expression particulière à la Toscane, et qu'on ne peut traduire dans notre langue que par ce titre de petite ménagère que nous lui avons conservé.

CHAPITRE VI.

Anna-Maria commence à prier pour l'Eglise (1782) — Elle surmonte par la modestie et la prière son penchant à la vanité.

Ce fut vers ce temps-là que notre Vénérable, assistant avec sa mère, dans l'église de la paroisse, à l'explication de l'Evangile, entendit le curé annoncer, du haut de la chaire, le prochain départ pour Vienne du Pape Pie VI. C'était, si nous ne nous trompons, le premier dimanche de mars de l'an 1782, ou du moins, le dernier du mois de février. Le zélé pasteur fit, en cette occasion, à ses ouailles une pathétique exhortation pour les porter à prier instamment le Seigneur pour le succès du voyage du Vicaire de

Jésus-Christ. Anna-Maria demeura vivement frappée de ces paroles de son curé, mais sans pouvoir se rendre bien compte des causes et de la nature de cette profonde impression.

C'était sans doute la première fois qu'elle éprouvait de pareils sentiments, vu qu'elle n'avait point encore accompli sa treizième année. Elle se mit donc à prier avec ardeur pour le Pape, et pour la sainte Eglise, et ses supplications devinrent à cet égard d'autant plus ferventes, qu'elle apprit bientôt de ses maîtresses les persécutions que l'empereur Joseph II suscitait à l'Eglise dans ses Etats, ce qui ne pouvait qu'être un sujet de grande affliction pour le Souverain-Pontife. N'ayant rien pu obtenir jusque-là ni par ses lettres, ni par ses Nonces, le Saint-Père avait pris le parti de se rendre en personne à Vienne, pour y traiter de vive voix avec le jeune empereur. Celui-ci, imbu des principes de la philosophie du XVIII[e] siècle, écoutait avec trop de complaisance les conseils de son ministre Kaunitz, homme sans foi ni conscience, qui voulait faire de son souverain un réformateur de la sainte Eglise.

Notre jeune fille pria donc tous les jours pour le Saint-Père, soit seule, soit en compagnie de ses parents, le matin et le soir, et dans d'autres occasions. Ayant ensuite appris, par les fréquentes nouvelles que l'on recevait de l'Autriche, que le voyage du Pèlerin apostolique n'était qu'un continuel triomphe, elle en ressentit une vive consolation et redoubla encore la ferveur de ses oraisons, d'autant plus que toutes les fois qu'elle adressait au Ciel des prières dans cette intention, elle éprouvait aussitôt au fond du cœur une douceur ineffable, qui était à ses yeux un indice que sa prière était agréable à Dieu. Elle sentait alors germer dans son âme mille saints désirs de se sacrifier entièrement à Dieu pour la conservation du Pape, pour le triomphe de l'Eglise, et de s'exposer à toute sorte de tribulations et de tourments pour l'expiation des péchés que commettent tant de mauvais chrétiens. Et, bien qu'elle ne sût point encore suffisamment en quoi devait consister son sacrifice et à quoi elle s'obligeait en le faisant, il lui semblait, néanmoins, que ce serait une chose très-méritoire de l'accomplir.

Le Pape Pie VI ne put rien obtenir de ce malheureux empereur, si ce n'est des promesses vaines et illusoires; cependant, il résulta de ce voyage du Saint-Père de très-salutaires effets. La foi se ranima en Autriche, les progrès du joséphisme furent arrêtés; mais l'on remarqua que cet empire, devenu hostile à l'Eglise, commença dès lors à déchoir. On ne peut se faire une idée de l'allégresse, du contentement qu'éprouva Anna-Maria, quand elle vit les préparatifs que faisaient les Romains pour recevoir dignement leur bien-aimé Pontife, à son retour à Rome. En cet heureux jour, la pieuse jeune fille ne put s'empêcher d'aller elle-même au-devant du Saint-Père, pour prendre sa part de l'allégresse commune, et, sans doute, ce fut la première fois que ses parents lui permirent d'assister à une fête publique. Mais hâtons-nous de ressaisir le fil de la vie intime de notre Vénérable.

Tous les gains que réalisait Anna-Maria, en travaillant sous la direction de ses dernières maîtresses, elle les confiait invariablement à sa mère, lui laissant le soin de la pourvoir de tout ce qu'elle jugerait lui être nécessaire en fait de linge, non moins que de vêtements et de parures propres à son âge et à sa condition. Maria ne prodiguait point ces ressources qui étaient le fruit du travail de sa chère Annette, mais, néanmoins, elle avait soin qu'elle fût toujours habillée décemment, et comme ses vêtements lui allaient toujours à ravir, soit à cause de sa taille, qui était si bien prise, soit par suite de la bonne grâce et de la dignité de son maintien, il arrivait que tout le monde l'en félicitait et que ses parents eux-mêmes lui en témoignaient naïvement leur satisfaction : « Oh! comme cette robe te va bien! que tu es donc belle! » lui disaient-ils, et ces imprudentes expressions de leur contentement eurent pour effet, avouons-le, de jeter dans le cœur de notre innocente jeune fille les premiers germes de cette grande séduction qui entraîne tant de personnes, la séduction de la vanité!

Mais hâtons-nous d'ajouter qu'Anna-Maria aima la vanité sans arrière-pensée: elle se paraît avec bonheur pour étaler sa toilette au grand jour, pour montrer un vêtement qui faisait ressortir la fraîcheur et les agréments de sa jeunesse; mais ce n'étaient là chez elle que des impressions passagères qui ne purent altérer

un seul instant l'innocence de sa belle âme. Elle voulait paraître un peu dans le monde, bien décidée pourtant à y observer toujours les règles de la plus sévère retenue. Le monde lui souriait, parce que sa candeur et son inexpérience l'empêchaient d'apercevoir sous des fleurs les épines semées sur tous les sentiers de la vie, et, sans nul soupçon des périls et des déceptions qui s'y rencontrent, elle se représentait vivement les joies qu'elle y pourrait goûter.

Elle atteignait alors sa seizième année (1785). L'amabilité de son caractère, la distinction de son langage [1], la vivacité de son esprit, sa naïve candeur l'exposèrent bientôt à tous les périls que rencontrent les jeunes filles au printemps de leurs jours. Elle n'en fut préservée que par un effet de cette miséricordieuse tendresse du Seigneur qui la préparait de loin à de si hautes destinées. Les louanges qui accueillaient partout ses moindres actions, furent peut-être ce qui lui ouvrit les yeux. Quoi qu'il en soit, les attraits du plaisir avaient bien pu éblouir un instant ses sens, mais ils ne parvinrent jamais à séduire et à captiver son cœur. Eclairée des lumières d'en haut, elle aperçut à temps l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas.

Ce qui l'aida à résister aux charmes décevants de la vanité, toujours si puissants sur le cœur de la femme, ce fut, sans doute, le soin qu'elle eut de ne jamais omettre ses prières accoutumées du matin et du soir, d'assister à la sainte messe, non-seulement les jours de fête, mais encore, de bon matin, dans la semaine, avant d'aller au travail, et surtout de fréquenter les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie tous les dimanches, aux principales fêtes, et toujours avec les sentiments de la plus tendre dévotion. D'autre part, elle continuait à se montrer animée à l'égard de ses parents d'une humble obéissance et de la plus parfaite affection; elle n'oubliait point, du reste, que la modestie est le complément

(1) L'accent des habitants de Sienne et la pureté de leur diction sont célèbres en Italie, et même dans la Toscane, qui, sous ce rapport, se distingue des autres contrées de la Péninsule. Anna-Maria avait retenu cette beauté de langage, surtout en compagnie de sa mère.

des plus belles parures, qu'elle est le voile de la vierge chrétienne et la plus sûre protection de son innocence.

En un mot, la pensée de Dieu et du devoir neutralisait en elle ce qu'il pouvait y avoir de dangereux dans les souvenirs et les impressions qui lui venaient du monde; et le soin jaloux qu'elle avait constamment de la pureté et de l'embellissement de son âme, rendait moins périlleuse pour elle l'attention qu'elle accordait à la beauté du corps.

Plût à Dieu que tels fussent aussi les sentiments des jeunes filles qui font leur entrée dans le monde! on n'en verrait pas un si grand nombre s'engager dans la voie qui mène à la perdition. Combien, parmi elles, qui, sous des dehors brillants, cachent une âme avilie et difforme aux yeux du Seigneur! et qu'il serait petit le nombre de leurs admirateurs, si la main de Dieu, les dépouillant tout à coup de ces trompeuses apparences, les montrait ce qu'elles sont réellement devant lui par les dispositions intimes de leur conscience!....

CHAPITRE VII.

Anna-Maria femme de chambre chez la dame Maria Serra. Sa conduite toujours exemplaire (1787).

Anna-Maria passa environ six ans chez ces personnes âgées du quartier des Monts qui lui apprenaient à se perfectionner dans les travaux propres aux femmes. Elle les avait constamment édifiées pendant tout ce temps-là par une conduite irréprochable, et avait donné à ses compagnes un exemple touchant des plus belles vertus. Au reste, elle n'avait point passé tout ce temps avec ses maîtresses dans les mêmes conditions pour le travail. Durant les premières années, elle avait été reçue chez elles en qualité d'élève, ou si l'on veut, d'apprentie, et pour rémunération de ses fatigues,

elle se contentait d'une faible partie de leurs gains; dans la suite elle n'alla à leur ouvroir que de temps en temps, le plus souvent elle travaillait à la maison pour son propre compte et réalisait par là plus de profits.

Anna-Maria avait atteint de la sorte ses dix-huit ans. Elle se faisait remarquer de plus en plus parmi les jeunes filles de son âge par les agréments de sa personne, non moins que par sa bonne éducation; chaque jour imprimait à ses manières, à ses discours, à sa tenue un caractère plus marqué de vraie distinction, ce qui ne laissait pas de paraître fort extraordinaire et surprenant dans une personne de sa condition. Enfin, il se faisait autour d'elle un concert unanime de louanges, auquel sa voix seule faisait défaut, parce qu'elle n'avait jamais pu s'imaginer qu'il y eût en cela de sa part le moindre mérite.

En ce temps-là, Gianetti son père était employé comme domestique chez une dame respectable, Maria Serra, qui habitait le palais Mutti, au pied de *Monte Cavallo*. Apprenant un jour que cette dame avait besoin d'une femme de chambre, il lui offrit de prendre en cette qualité sa propre fille. Il lui fit observer qu'elle n'avait encore été au service d'aucun maître, mais que, d'ailleurs, elle était douée d'une remarquable aptitude à apprendre tout ce qu'on lui enseignait; qu'il ne lui convenait point à lui, son père, de faire son éloge, mais qu'elle avait contenté tous ceux qui avaient été en rapport avec elle; au demeurant bonne fille, point capricieuse, douce comme un ange, et qu'il était persuadé, par avance, que Madame en serait très-contente si elle daignait l'accepter.

La Signora dit à Luigi qu'elle ferait bien volontiers la connaissance de sa fille; qu'il lui serait assurément très-agréable de l'avoir dans son logis, si elle lui plaisait, puisque de cette façon, il pourrait lui-même exercer sur son enfant une surveillance de tous les instants. La dame Serra s'arrêta alors un moment à réfléchir en elle-même, puis elle ajouta : « Ecoutez, Luigi, il ne me déplairait pas du tout de prendre encore chez moi votre femme, parce qu'elle pourrait me rendre aussi beaucoup de services. »

Fort content de ces avances, Gianetti revint ce jour-là plus tôt

que de coutume à la maison et n'eut rien de plus pressé, en rencontrant sa fille, que de lui dire, en présence de sa mère : « Dis-moi donc, Anna, serais-tu bien aise de te placer comme femme de chambre chez une personne bien respectable? » — « Je n'ai d'autre volonté que la vôtre, dit aussitôt la jeune fille, et si je puis, en acceptant quelque part du service, vous aider plus efficacement, vous et ma bonne maman, je ne demande pas mieux. » Gianetti reprit : « Je t'ai proposée à la dame Serra, qui cherche une femme de chambre, et elle m'a répondu, qu'elle veut tout d'abord te voir; qu'elle aimerait bien à avoir ensemble chez elle le père et la fille, et qu'elle accepterait même encore ta mère. » — « Mais, ajouta tout à coup Maria, comment pourra faire notre Annette qui n'a jamais servi ailleurs que chez nous? » — « C'est bien ce que j'ai observé à Madame, répondit Gianetti, mais comment donc me suis-je formé moi-même? On essaie d'abord, puis si on s'est trompé on recommence, et l'on poursuit jusqu'à ce qu'on ait réussi : notre fille ne manque pas d'intelligence, Dieu merci! » — « Je veux bien essayer, dit à son tour Anna-Maria, conduisez-moi demain chez cette dame, je vous promets de faire tout mon possible pour la contenter. »

Dès le lendemain, en effet, Gianetti, prenant avec lui sa fille, la conduisait au palais Mutti. Anna-Maria s'était parée de ses plus beaux habits de fête, qu'elle avait disposés avec une certaine élégance. La dame Serra ne l'eut pas plus tôt vue, qu'elle en fut enchantée. Elle se mit à la considérer attentivement de la tête aux pieds; tout en elle lui paraissait irréprochable, mais ce qui, en particulier, causait son admiration, c'était cette grâce charmante d'une beauté qui s'ignore, grâce qui n'appartient qu'à la pudeur, mêlée d'innocence, de la première jeunesse. Elle se hâta donc de dire à Gianetti qu'elle la prenait à son service. — « Faites venir aussi, ajouta-t-elle, votre femme, car je veux que vous puissiez surveiller avec sollicitude et conserver pur de tout fâcheux contact, comme si vous étiez en votre propre logis, ce bel ange que le Seigneur vous a confié. » Et, bien qu'Anna-Maria lui renouvelât l'objection déjà présentée par son père : qu'elle n'avait jamais servi d'autres personnes que ses parents, et qu'elle ne pouvait par

conséquent être capable de grand'chose, la dame repartit qu'elle savait déjà tout cela, mais qu'elle était bien persuadée qu'en l'espace de quelques jours, elle aurait facilement appris à faire son service, et qu'elle ne doutait nullement de son aptitude à remplir les obligations de ce nouvel emploi, dès qu'on les lui aurait fait connaître.

« Elle ne désirait point d'ailleurs, observa-t-elle, une femme de chambre de l'ancien régime, ou comme l'on dit dans le grand monde, une femme de bon ton, mais une jeune fille bonne chrétienne, qui ne fût point sujette aux caprices, aux étourderies trop ordinaires à cet âge, une personne enfin telle que vous êtes vous-même, lui dit-elle, pieuse, docile et obéissante. » — « Oh! pour cela, exclama tout à coup Gianetti, ce n'est pas pour la vanter que je le dis, mais mon Annette est obéissante jusqu'au scrupule, c'est une bonne chrétienne, comme je vois que Madame la désire. » A cette affirmation, le visage d'Anna-Maria s'enflamma comme un brasier, et la dame Serra, à laquelle une telle rougeur ne pouvait déplaire, ajouta: — « C'est donc bien convenu, je vous attends pour demain, et, à moins d'impossibilité, vous emmènerez aussi votre mère. »

Gianetti dut s'occuper, d'abord, de rendre les appartements qu'il avait loués au quartier des Monts, et il y réussit sans trop de peine. Il donna connaissance au curé de la paroisse qui lui avait témoigné un si vif intérêt, de la bonne fortune que la Providence lui avait ménagée, et sans retard, il se transporta au palais Mutti avec son petit mobilier. D'ailleurs, il n'accepta pour lui et sa femme, dans le palais, qu'une seule chambre, parce qu'Anna-Maria eut son logement à côté de celui de sa maîtresse.

Cet arrangement était surtout du goût de Maria qui n'aurait pas hésité à suivre son mari dans le purgatoire s'il l'avait fallu, pour se soustraire au genre d'occupations qu'elle avait eu jusque-là à Rome. Il lui en coûtait extrêmement, nous le savons, d'être au service d'autrui, mais surtout d'aller en tant de maisons différentes pour s'y assujettir aux emplois les plus humiliants de la domesticité. Elle ne finissait donc point de louer maintenant la bonne idée qu'avait eue son mari de proposer leur Annette pour

femme de chambre, comme aussi l'empressement de celle-ci à accepter cet emploi. On ne lui demandait désormais à elle que d'exercer une sorte de surveillance dans la maison, de soigner le linge, de le donner à blanchir et de faire d'autres petits travaux de ce genre, ce qui ne lui semblait plus du tout pénible, vu surtout que la dame Serra était seule et se contentait de peu. Giannetti, de son côté, était dans la jubilation d'avoir pu faire, comme l'on dit, d'une seule pierre deux coups, c'est-à-dire d'avoir placé sa fille et remédié aux bizarres caprices de sa femme, qui avaient en grande partie leur origine dans la vie laborieuse qu'elle avait dû mener jusque-là pour vivre.

A l'heure convenue, Anna-Maria entrait chez la signora, et, après avoir déposé, dans la chambre qui lui fut désignée, le petit paquet de son linge et de ses robes, elle passa quelques heures auprès de cette dame, pour recevoir les instructions relatives à son emploi. Inutile que nous les reproduisions ici. La jeune fille les retint si bien, que sa maîtresse n'eut point à y revenir une seconde fois. Elle parvint même à la contenter si bien que la dame Serra disait ensuite n'avoir jamais eu en sa vie de femme de chambre qui l'eût servie avec tant de docilité, et lorsque d'autres dames venaient lui faire visite, elle ne tarissait point en éloges sur son Anna-Maria « qui, disait-elle, m'a été confiée par Dieu lui-même pour me consoler et me fortifier dans mes vieux jours. »

Le plus souvent ces visiteuses, filles d'Eve, manifestaient le plus vif désir de voir et de palper pour ainsi dire, ce fruit si rare d'une femme de service qui méritait tant de louanges, et la maîtresse du logis se faisait un plaisir de les contenter. Appelée par elle, Anna-Maria s'empressait d'accourir, et elle se présentait de si bonne grâce, il y avait tant de sérénité sur son front et dans son regard, tant de propreté sur ses habits, de réserve et en même temps d'aisance dans son maintien, qu'elle enchantait toutes ces personnes qui la considéraient.

Mais il faut dire, d'ailleurs, que la dame Serra aidait de tout son pouvoir Anna-Maria à se maintenir dans la bonne voie. Elle lui permettait de s'approcher des sacrements le dimanche et à toutes les fêtes ; de plus, d'assister tous les jours, en temps opportun, à

la sainte messe, dans l'une des églises qui avoisinent le palais Mutti, pourvu qu'elle y fût accompagnée de sa mère. Elle veillait encore à la garde de son innocence, en n'admettant jamais auprès d'elle de ces filles mondaines dont les paroles et les actions, qui ne respirent que la mollesse et la sensualité, sont un continuel danger pour la vertu. D'autre part, elle se gardait bien de lui rien dire, de lui rien commander qui pût offenser même de loin ses sentiments de religion.

Assez souvent, en effet, des jeunes personnes de mœurs innocentes, et sorties de familles pieuses, prennent du service chez des gens de condition élevée, qui n'ont de la foi et de la vertu que les apparences. Or, il arrive que ces candides adolescentes, par suite de la trop grande liberté qu'on leur laisse, ou parce qu'elles voient tourner en dérision leurs pratiques de piété et qu'on les tient trop longtemps éloignées des sacrements, quittent la bonne voie et perdent, avec la simplicité de leur foi, l'innocence du cœur et la pureté des mœurs. En cessant d'être fidèles à Dieu, elles se laissent aller à la coquetterie, puis elles dérobent à leurs maîtres, pour contenter les besoins toujours croissants de leur vanité ; bref, elles finissent presque toujours par mener une vie de désordres et de scandales.

Que les maîtres veuillent donc bien y réfléchir. Tout serviteur qui apprend chez eux à mépriser Dieu et son culte, finira invariablement par les mépriser et les tromper à leur tour. La dame Serra n'eut jamais à se plaindre de sa femme de chambre parce qu'elle la considérait et la soignait bien plus comme sa propre fille que comme une domestique. Peut-être même se figurait-elle déjà qu'elle pourrait la conserver constamment auprès de sa personne, jusqu'à ses derniers moments, et que sa chère Anna-Maria lui fermerait les yeux; mais les desseins de Dieu sont souvent bien différents de ceux de ses créatures, et c'est que nous allons voir se vérifier une fois de plus.

CHAPITRE VIII.

Anna-Maria modèle des jeunes filles que Dieu appelle au mariage.
Elle est fiancée (1789).

Il y avait près de trois ans que notre Anna-Maria était au service de la dame Serra, et, dans ce palais Mutti, elle allait et venait fréquemment pour les besoins de son emploi. Elle avait fini, bien qu'involontairement, par captiver l'attention des passants. Ils se sentaient attirés sur les pas de notre ingénue par le charme puissant qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

Mais quand ensuite ils en vinrent à considérer de plus près cet ensemble de rares perfections dont le Ciel l'avait douée, et surtout cette angélique modestie qui ne répondait à tant d'hommages que par un redoublement de prudence et de circonspection, ils passèrent rapidement de la curiosité au respect, du respect à la vénération. Ils durent avouer que rien n'est aimable comme la vraie piété et que rien ne peut imprimer à une faible créature un cachet tout spécial d'ineffable beauté. Nous ne croyons donc point qu'aucun de ses admirateurs ait jamais osé adresser à la vertueuse jeune fille le moindre mot mal sonnant, ni se permettre devant elle aucun propos contraire à la pudeur.

Ce fut vers ce temps-là que, sur les conseils de ses parents ou peut-être par une secrète inspiration qui lui venait du ciel, Anna-Maria commença à demander instamment à Notre-Seigneur dans ses prières et ses communions, de lui faire connaître sa très-sainte volonté sur le genre de vie qu'elle devait prendre ici-bas. Quand ensuite elle en parla à son confesseur, celui-ci lui fit d'abord diverses questions sur la nature de ses penchants, et, dès qu'il eut appris d'elle-même l'existence qu'elle avait menée jusqu'alors, il lui déclara que, puisqu'elle n'avait jamais eu l'idée de la vocation religieuse, elle était assurément appelée du Ciel à suivre la voie

commune et à entrer dans le mariage, mais que, d'ailleurs, elle devait laisser entièrement à Dieu le soin de son avenir et qu'il ne manquerait pas d'envoyer au-devant d'elle l'homme qui devait être son époux.

Il est hors de doute, que ce digne prêtre qui, en se faisant l'interprête de la volonté divine, tenait à Anna-Maria ce langage, était convaincu au fond de son cœur que ce lis éclatant de blancheur était bien plutôt fait pour embaumer l'enceinte d'un cloître que pour végéter dans les arides sentiers du monde, mais c'était Dieu lui-même qui mettait sur les lèvres de son ministre la décision que nous venons de rapporter, et nous verrons bientôt l'événement justifier ses paroles.

Notre Anna-Maria n'était point de ces imprudentes jeunes filles qui croient pouvoir se préparer par la dissipation à l'acte le plus solennel et le plus important de leur vie. Loin de se relâcher en rien dans l'accomplissement de ses devoirs après la décision qu'on lui avait donnée, elle s'appliqua, au contraire, de plus en plus à l'oraison et à la fréquentation des sacrements, pour mériter de recevoir pour époux un homme craignant Dieu, avec lequel elle pût vivre dans une sainte union, au sein de la médiocrité; car, bien loin de songer jamais à s'élever au-dessus de sa condition, elle aima toujours mieux soutenir son existence par le produit de son travail.

Dieu envoya au-devant d'elle un certain Domenico Taïgi [1],

(1) Le P. Balzofiore, augustinien de Rome, auteur d'une vie italienne de notre Vénérable, observe que, au lieu de Taïgi, on devrait dire Taeggio, vrai nom de famille, dit-il, de Domenico, qu'il a toujours retenu sur la liste des serviteurs de la famille Chigi. Il ajoute que ce nom fut altéré lorsque les jeunes filles de la Vénérable, se rendant aux écoles publiques, étaient appelées Taïgi par leurs compagnes. Cette altération, si elle a eu lieu, doit remonter plus haut, car dans l'extrait des actes de mariage de la paroisse Saint-Marcel, que nous donnerons bientôt, on trouve déjà le nom de Taïgi. Il faut donc supposer que ce sont les autres serviteurs de la famille Chigi qui auront défiguré le nom de leur compagnon Domenico; mais il reste toujours à expliquer comment le P. Mazetti, curé de la paroisse Saint-Marcel, qui avait sous les yeux des pièces officielles venant de Milan, a pu mettre dans l'acte un nom altéré, sans qu'il y ait eu la moindre réclamation de l'époux ni

Milanais, attaché au service de la famille Chigi [1], excellent jeune homme, sans doute, de mœurs irréprochables et d'une piété exemplaire, mais pauvre, rustre et grossier : il descendait, pourtant, de

des témoins. Nous avons également copié dans la sacristie de Saint-Marcel les actes de baptême des quatre premiers enfants de notre Vénérable. Nous les donnons plus loin, et on y verra que Domenico n'y porte pas une seule fois le nom de Taeggio.

Le P. Balzofiore produit en faveur de Domenico des titres remontant à 1438, qui établissent l'antiquité et la noblesse de la famille des Taeggi; en 1499, Louis XII, roi de France et duc de Milan, conférait à Barthélemy Taeggio l'office de trésorier à Novare; en 1509, le même souverain confirmait, comme duc de Milan et en faveur de Paul Taeggio, toutes les faveurs accordées par ses prédécesseurs à cette famille. Plus tard, elle se trouva comprise parmi les 200 premières familles de Milan sur un catalogue dressé par *Marco dei Ciochi*, chancelier de l'archevêché. En 1553, Ambrogio Taeggio, comte Palatin, fondait de concert avec Jérôme Calchi, un collége fameux, confié dès lors aux Barnabites, et qui existe encore de nos jours. Les descendants des deux fondateurs ont le droit d'y faire élever gratuitement leurs enfants. Quelle que soit la valeur de ces observations du Père Balzofiore, il est certain que le nom de Taïgi a prévalu et qu'il paraît devoir être toujours celui de notre vénérable Anna-Maria.

On lisait dans le *Rosier de Marie*, à la date du 15 avril 1878 : « Nous avons la douleur d'apprendre la mort du Révérend Père Balzofiore, religieux augustin, qui vient de s'éteindre à Castellamare. En lui la *Campana di San Pietro* perd son zélé directeur, la chaire de Rome perd à son tour un prédicateur de grand mérite, et la littérature italienne un écrivain distingué. C'est un apôtre qui s'en va et un travailleur qui succombe. »

(1) Quand on vient de la place du Peuple dans le *Corso*, on trouve vers le milieu de cette rue, à droite, la place Colonna. Elle tire son nom de la colonne Antonine qu'on y voit au centre. Quatre palais occupent les quatre côtés de cette place. Le palais Chigi forme en partie le côté du nord, et une de ses façades donne sur le *Corso*. Construit par Jacques *della Porta* et par C. Maderne, le palais Chigi est un des plus beaux de Rome : sa bibliothèque est très-intéressante ainsi que sa galerie de tableaux, dont le principal est une Conversion de saint Paul par Le Guerchin. La famille des princes Chigi est une de celles qui ont donné des souverains à Rome chrétienne et des papes à l'Eglise, entre autres Alexandre VII. Elle possède, comme d'autres grandes familles romaines, deux chapelles particulières qu'elle entretient à ses frais : l'une, comprise dans l'église de *Santa Maria del popolo*, est la deuxième à gauche en entrant : bâtie et dessinée par Raphaël, c'est une des plus belles de Rome : l'autre est située dans l'église *Santa Maria della Pace*, c'est la première en entrant à droite. On y voit aussi de belles peintures de Raphaël.

cette illustre famille des Taeggi, autrefois l'une des premières de Milan, dont les souverains l'avaient successivement comblée d'honneurs et de dignités.

Domenico portait tous les jours le dîner à la dame Serra. Taïgi et Gianetti se rencontraient ainsi fort souvent, et ils avaient, comme il arrive ordinairement en pareille circonstance, lié entre eux des relations amicales. Depuis quelque temps Domenico cherchait l'occasion de se marier, mais il voulait trouver dans une compagne ces qualités solides qui assurent le bonheur d'une maison.

La fille de Gianetti, qu'il trouvait facilement sur son passage, avait captivé ses regards; à force de la considérer, il en devint sérieusement épris. Elle avait une bonne santé, elle était active, agréable, intelligente; il pensa qu'elle devait fixer son choix; mais, quelque estime qu'il eût pour elle, il ne se permit point encore, néamoins, de lui adresser aucune parole affectueuse, ni de faire allusion devant elle à ses projets pour l'avenir. Domenico était d'un âge un peu plus avancé que celui d'Anna-Maria; il était robuste et bien fait de sa personne, bien vu de ses maîtres et fort estimé des autres domestiques.

Avant de s'occuper davantage de la réalisation de ses désirs, il voulut, d'abord, consulter Dieu dans la prière, prendre l'avis de son confesseur, puis enfin demander au Prince si ce projet n'était point contraire à ses intentions, et s'il pourrait, lui Domenico, prendre femme tout en continuant à demeurer à son service. Il puisa dans la prière la conviction que c'était bien là la volonté de Dieu; le confesseur approuva pleinement sa résolution, et le Prince, de son côté, lui laissa toute liberté à cet égard.

Il commença dès lors, à prendre sur la famille et sur les qualités personnelles de la jeune fille des renseignements plus précis. Ils furent très-satisfaisants. Tous ceux auxquels il s'adressa lui dirent qu'Anna-Maria était une personne incomparable, le type et le modèle des jeunes filles chrétiennes, pieuse, douce de caractère, fort habile d'ailleurs, bien capable d'élever une famille, de conduire un ménage et de rendre un homme heureux. Il alla même prendre des informations auprès des deux filles âgées dont Anna-Maria avait suivi les leçons et partagé les travaux pendant six

ans, et elles lui en firent un si bel éloge, qu'en sortant de chez elles, il était résolu de s'ouvrir bientôt de son projet au père de la jeune fille. C'est ce qu'il fit, en effet, dès le lendemain.

A cette proposition, Gianetti, qui connaissait bien Domenico ses profonds sentiments de piété et les avantages de sa position pour la jeune fille qui deviendrait son épouse, lui répondit : « Votre proposition me sourit, j'en suis même très-satisfait, mais il faut savoir avant tout si Anna-Maria l'accepte également. »

Anna-Maria était, avons-nous dit, une candide jeune fille, simple et naïve, sans malice aucune ; néanmoins, en voyant de quelle manière la regardait depuis quelque temps le jeune Milanais, qui, chaque jour, venait à la maison, la timidité et l'embarras avec lequel il lui adressait la parole, elle avait pu s'apercevoir que Domenico songeait à elle. Lors donc que son père lui fit part des projets de Taïgi, au lieu de s'en étonner beaucoup, elle répondit avec assurance : « Permettez-moi de réfléchir à cette affaire pendant quelques jours et de consulter le Seigneur. Je vous donnerai ensuite ma réponse à cet égard. En attendant, veuillez prendre des informations sur ce jeune homme ; s'il est bon chrétien, ce sera un motif de plus pour moi de ne point rejeter sa demande. »

Gianetti rapporta fidèlement à Taïgi les paroles de sa fille ; elles ne firent qu'accroître encore la haute estime qu'il avait conçue de la prudence et de la maturité de jugement d'Anna-Maria. La première chose que fit celle-ci ce fut de parler de cette affaire à son confesseur, qui convint des bonnes qualités du jeune homme, puisque, avant de lui parler à elle de ses intentions, il en avait causé avec son père. « Ma fille, ajouta le ministre de Dieu, c'est l'archange Raphaël qui vous a procuré cet époux, comme jadis il avait conduit Tobie au-devant de Sara. Hâtez-vous de vous informer de sa conduite, et, s'il est réellement bon chrétien, acceptez franchement sa demande, Dieu bénira votre union. »

Voilà ce qui se passait dans les familles chrétiennes, du temps de nos bons aïeux ; quand on avait à prendre des décisions importantes, et surtout avant les mariages, on avait recours à la prière et on consultait volontiers le prêtre, le confesseur, dans lequel on

voyait l'interprête le plus sûr, le plus autorisé des volontés divines. Anna-Maria et Domenico avaient la foi ardente de nos pères, et ils étaient persuadés que, devant la détermination qu'ils allaient prendre, en vue de leur avenir temporel et éternel, ils devaient d'abord recueillir leurs pensées en présence de Dieu et interroger son représentant.

Luigi n'avait pas manqué de parler de ce projet de mariage à sa femme qui y donna aussitôt son consentement, assurant d'ailleurs, qu'elle avait pu déjà présumer les intentions de Domenico à cet égard, en voyant de quelle façon ce brave jeune homme avait arrêté depuis quelque temps ses regards sur leur chère Annette: « Que Dieu les bénisse, ajouta-t-elle, car pour moi je leur souhaite toute sorte de félicités. »

Anna-Maria en parla de son côté à la dame Serra[1], qui, après

(1) Les biographes de notre Vénérable disent tous, et nous avons dit nous-même dans nos précédentes éditions, que la dame dont Anna-Maria était la femme de chambre, s'appelait Maria Marini et qu'elle habitait le palais Maccarani. (Un auteur anglais, qui, sans autorisation préalable, a traduit presque littéralement notre 3me édition qu'il s'est appropriée, appelle ce palais Maccaroni, sans s'apercevoir peut être qu'il va faire rire beaucoup, à ses dépens, les Napolitains). La famille qui portait à Rome le nom de Maccarani paraît s'y être éteinte, mais il reste encore deux palais de ce nom; nous avons pu nous assurer que ni l'un ni l'autre n'a servi d'habitation à notre Vénérable. Nous sommes arrivé néanmoins à préciser quelle était à Rome sa demeure, au moment de son mariage. Dans cette ville, tout curé est obligé de dresser chaque année la liste de tous ceux qui habitent comme propriétaires ou locataires chaque maison de sa paroisse, et, en outre, de noter, à côté du nom de chacun de ses paroissiens, son âge, sa condition, etc. On nomme ce registre *Stato delle anime*. Or, en feuilletant celui de la paroisse Saint-Marcel, à l'année 1789, nous avons trouvé à la page 12, les renseignements que voici:

Casa dei Sig. Mutti, 1o piano.	
Signora Maria Serra, Genovese, maritata.	33 anni
Luigi Gianetti, senese, ammogliato, servo.	45
Maria-Anna, sua figlia, zitella, cameriera.	20
Anna Leoni quondam Dom^a^, romana.	21

Ce palais Mutti qui ne se distingue ni par sa forme ni par son ampleur, se trouve isolé de toute habitation, entre la *Piazza della Pilota* au nord, et les deux rues *del*

lui avoir fait un tendre reproche de ce qu'elle voulait la quitter, lui dit que, mieux que personne elle pourrait lui procurer des renseignements exacts sur Taïgi, en allant les demander à la famille du prince Chigi; et comme toutes les informations n'eurent que d'excellents résultats, Anna-Maria dit à son père qu'il pouvait donner à Taïgi l'assurance de son propre consentement et de la satisfaction qu'elle éprouvait de lui donner sa main.

Cette réponse mit Domenico au comble de la joie, et, dès le même jour, en présence du père, de la mère et de la signora, les deux jeunes gens engagèrent mutuellement leur parole de se prendre pour époux. Domenico se chargea d'en avertir le curé de la paroisse qu'habitait la famille Gianetti, afin que l'on procédât aux premières cérémonies du mariage par la publication des bans. En attendant, Anna-Maria s'occupa avec sa mère à composer le mieux qu'elles purent son trousseau de nouvelle mariée.

La dame Maria leur vint puissamment en aide dans cette circonstance, malgré le déplaisir qu'elle éprouvait de se voir privée bientôt de son excellente femme de chambre, et, comme elle disait, de son ange gardien.

Vaccaro et *del Annello*, qui vont de la dite place à la rue du *Corso*. Il a trois entrées ; la principale, qui est sur la *via del Annello*, porte le nº 105.

Cette question élucidée, il en restait pour nous encore une autre. Comment se fait-il, nous disions-nous, que cette dame Maria qui avait à son service trois personnes, reçût néanmoins ses aliments d'un palais voisin, puisque c'était en les lui apportant que Domenico avait fait la connaissance d'Anna-Maria ? Le *stato* dit bien que cette dame était mariée, mais il ne dit pas que son mari habitât avec elle ni qu'il fût mort; il nous vint donc ce soupçon que la pension alimentaire qu'elle recevait pourrait bien avoir été le signe et la rémunération de quelque faiblesse de sa part, et nous pûmes acquérir bientôt la plus complète certitude que nous ne nous étions point trompé. Nous ne saurions dire combien de temps elle a demeuré dans cet état, mais nous avons pu savoir qu'à sa mort, arrivée dans un âge fort avancé, elle jouissait d'une bonne réputation de bienfaisance et de vertu. Il est à présumer que notre Vénérable, qui n'a pu ignorer toujours l'irrégularité de sa conduite, lui aura obtenu du ciel, en retour des témoignages de bienveillance et d'affection qu'elle en avait reçus, la grâce du repentir et de la persévérance dans la bonne voie.

CHAPITRE IX.

Mariage d'Anna-Maria (1790). — Troubles politiques en France et à Rome.

Unie déjà à Domenico Taïgi par la cérémonie des fiançailles, Anna-Maria eut dès lors pour lui les plus tendres sentiments d'estime et de respect, mais sans se départir en rien de cette prudente réserve, qui avait veillé jusque-là à la garde de ses sens. Elle portait, nous le savons, au festin nuptial la robe sans tache de son innocence baptismale, et, néanmoins elle voulut encore se disposer à la réception du sacrement de mariage par de ferventes prières, par une confession générale de toute sa vie et par la sainte communion.

Domenico se présenta, lui aussi, au pied des saints autels avec un cœur pur et orné des plus beaux sentiments de piété. Il nous rend compte lui-même en quelques mots, dans sa déposition, des circonstances qui ont précédé et accompagné son mariage : « Lorsque je voulus me marier, nous dit-il, je pris des informations sur la Servante de Dieu et sur sa famille. Les renseignements ayant été excellents, je me décidai à l'épouser. Elle avait alors environ dix-huit ans[1]. Elle servait une certaine dame Maria. Comme je portais

(1) Domenico fait bien de dire « environ 18 ans », car par le fait notre Vénérable avait alors 20 ans 7 mois et 8 jours, étant née le 29 mai 1769. Il est bon de remarquer que Domenico avait 91 ans, quand il fit sa déposition : il n'est pas bien étonnant que sa mémoire, déjà affaiblie par l'âge, lui ait fait commettre quelques erreurs de détail. Il nous semble qu'il se trompe aussi, quand il avance, quelques lignes plus bas, qu'il demanda la main d'Anna-Maria à ses parents, après avoir eu de la jeune fille l'assurance qu'elle l'épouserait. La piété d'Anna-Maria, bien connue de Domenico, ne permet pas de supposer qu'il ait osé demander à Anna-Maria ce consentement ni même lui parler de mariage avant d'en avoir causé avec ses parents. Nous avons cru devoir suivre à cet égard le sentiment de l'auteur qui

le dîner chaque jour à cette dame, je conclus le mariage en un mois. Je la demandai tant à son père qu'à sa mère qui servaient dans la même maison, après avoir eu l'assurance de la jeune fille qu'elle m'épouserait. Je sais qu'elle pria Dieu afin de connaître sa volonté. Je le fis de mon côté. Je me souviens encore qu'elle était habillée décemment et convenablement. »

Le mariage se fit en l'église paroissiale de Saint-Marcel[1] le 7 janvier de l'an 1790[2] le lendemain de l'Epiphanie. Ce fut le curé de Saint-Marcel qui donna à nos époux la bénédiction nuptiale. Il est bien probable qu'Anna-Maria fut accompagnée et présentée à l'autel par la dame Serra qui, bien qu'attristée de cette séparation, aura tenu à honneur de relever par sa présence l'éclat de la cérémonie et de donner à sa femme de chambre un

nous a fourni dans le *Divin Salvatore* de si précieux renseignements sur l'enfance et la jeunesse de notre Vénérable.

(1) En venant de la place du Peuple dans la rue du *Corso*, on trouve l'église Saint-Marcel presque au bout de cette rue, du côté gauche. Cette église fut bâtie l'an 305, sur l'emplacement de la maison de sainte Lucine, par le pape saint Marcel, qui y consomma ensuite son martyre. L'an 1373, elle fut cédée par le pape Grégoire XI aux religieux Servites, ou serviteurs de Marie, qui la reconstruisirent en 1519. Près de la porte d'entrée, on vénère une image miraculeuse connue sous le nom de *Madonna del Parto*. A l'ordre des Servites a appartenu saint Philippe Benitii, qui le propagea beaucoup. Sainte Lucine, disciple de saint Paul, de famille sénatoriale, soutenait de sa fortune ses frères dans la foi, et mettait un soin particulier à recueillir les restes des martyrs, pour les conserver dans ses propriétés.

(2) Quelques biographes de la Vénérable Anna-Maria placent son mariage en l'année 1789. Voici l'acte authentique que nous avons extrait des registres de mariage de la paroisse Saint-Marcel :

Die 7, mense januarii, anno 1790.

Denuntiationibus prœmissis, tribus continuis diebus festivis, nempe... de licentia vices gerentis de Urbe, habita die... Ergo, fr. Mazetti, parochus Sti Marcelli de Urbe. Dominicum Taïgi filium quondam Petri, Mediolanensem, parochiæ sanctæ Mariæ in Via, et puellam Annam Mariam Gianetti filiam Aloysi, senensis, hujus parochiæ interrogavi de mane in hac ecclesia, eorumque mutuo consensu habito, solemniter per verba de præsenti, matrimonio conjunxi, præsentibus testibus ad id specialiter vocatis, nempe... atque in missæ celebratione fuerunt sponsi benedicti ex ritu S. M. E. Fr. M. Mazetti.

dernier témoignage de son intérêt pour elle et de son affection.

Tous les regards étaient fixés sur Anna-Maria, dont la modestie et le recueillement disaient suffisamment quelles étaient les secrètes dispositions de son cœur. On ne pouvait douter, en effet, qu'elle ne fît en ce moment à Dieu le sacrifice complet et irrévocable de sa liberté et de sa volonté propre, en faveur de celui que la main de la Providence lui avait donné pour compagnon inséparable de son existence. Tous les assistants considéraient avec la plus vive satisfaction un de ces mariages réellement chrétiens que Dieu comble de ses plus rares faveurs, parce qu'il en a été l'auteur, comme il en est l'unique et dernière fin.

Cette jeune fille qu'ils ont sous les yeux apporte à son époux un cœur vierge encore et qui n'a battu que pour Dieu. Ses parures sont le fruit de son labeur quotidien. Celui qui va partager ici-bas ses destinées, n'a été par elle accepté que parce qu'elle l'a trouvé vertueux et ami du travail. Ils vont l'un et l'autre à l'autel avec une âme dégagée de toute affection terrestre; leurs intentions sont droites et pures, aussi osent-ils demander dans la simplicité de leur cœur, au souverain dispensateur de toutes choses, cette bénédiction qui doit les sanctifier dans l'état qu'ils vont embrasser. Ils n'y sont poussés ni par un calcul d'intérêt, ni par aucune autre passion; l'amour profane qui trouble tant de cœurs, n'a point déterminé leur choix[1], mais ils ont porté dans cette affaire, si importante pour eux, l'esprit de sagesse et d'oraison.

(1) La sainte Ecriture ne reproche point à Jacob d'avoir préféré Rachel à Lia à cause de sa beauté, mais d'autre part, elle met sous les yeux des époux cette sentence : *Vana est pulchritudo, mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* La beauté est vaine, il suffit de quelques années, parfois de quelques jours pour la flétrir, la vertu seule demeure pour compenser des ans l'inévitable outrage. Si la beauté et la fortune sont unies à la vertu, ce n'est que mieux, mais à vrai dire, ce n'est pas l'ordinaire. Voilà pourquoi on conseille d'une manière générale aux futurs époux d'avoir égard, avant tout, à la vertu, parce qu'elle peut suppléer à tout le reste, tandis que rien ne saurait la remplacer pour donner le bonheur aux conjoints sous le toit domestique.

Domenico était, dit-on, un très-joli homme, on l'appelait *le bel angiolino ;* il avait de beaux cheveux noirs, tous bouclés, et était d'une taille moyenne. Anna-Maria ne faisait pas difficulté d'avouer qu'en l'acceptant pour époux, elle avait eu égard

Plût à Dieu que leur conduite rencontrât de nos jours un plus grand nombre d'imitateurs! On verrait moins parmi nous de ces mariages qui, formés par le caprice, ne subsistent que par la contrainte et n'apportent à ceux qui les ont contractés qu'infortune et repentir. La rosée des bénédictions divines qu'ils n'implorèrent jamais, ne vient point tempérer l'ardeur de leurs afflictions, et, lors même que Dieu, toujours libéral envers ceux qui l'oublient, accorderait à de tels époux l'abondance des biens de la terre, ils ne goûteraient point encore ici-bas le vrai bonheur, parce qu'il n'y a chez eux ni union du cœur et des sentiments, ni prière commune en présence du Seigneur.

On a pu remarquer plus haut, par la déposition même de Domenico, qu'il ne s'était écoulé qu'un mois entre la demande en mariage et la cérémonie religieuse. Anna-Maria n'avait eu que le temps de parler deux ou trois fois à son fiancé, avant de l'épouser au pied des autels. Elle n'avait donc pu connaître ni son naturel ni ses penchants; et, par le fait, leurs caractères, leurs goûts, leurs habitudes étaient assez différents. Anna-Maria possédait une âme élevée, généreuse et ardente, un cœur sensible et reconnaissant, un esprit prompt à concevoir les choses et toujours prêt à les exécuter. Elle était aimable, réservée, polie en toute sa conduite.

à cette beauté extérieure. Il était *sotto credenzier* au palais Chigi, c'est-à-dire homme de peine à l'office, domestique du cuisinier, portant des charges sur son dos, ce qui avait fini par le voûter. L'humilité de ces fonctions n'empêchait point le Prince d'aimer beaucoup Domenico. C'était toujours lui qu'il emmenait lorsqu'il prenait part aux conclaves. Domenico a pu ainsi assister à trois conclaves. Lors de l'élection de Pie IX, en 1846, il était déjà à la retraite et pensionné par la famille Chigi; néanmoins, le Prince lui demanda encore de l'accompagner, mais ses enfants le dissuadèrent d'y aller, parce qu'il était déjà trop âgé. On disait quelquefois à Domenico, en faisant allusion à son emploi et à la confiance que lui témoignait le Prince, qu'il entrerait en paradis portant la famille Chigi sur son dos. Il est mort en 1853, à l'âge de 93 ans. Il habitait alors avec ses filles, rue des Quatre-Fontaines, nº 29, dans une maison qui est une dépendance du palais Barberini, au dernier étage.

On lit dans *l'Univers* du 16 mai 1877 : « Vendredi, est mort à Rome le prince Sigismond Chigi qui avait le titre de maréchal de la sainte Eglise romaine, et de gardien perpétuel du Conclave. Il était âgé de 79 ans. »

Domenico, au contraire, quoique pieux au fond, avait dans son naturel un mélange singulier de rudesse et de bonhomie. Lent à comprendre, il était entêté dans ses résolutions.

Evidemment la société la plus intime qui puisse exister, une union indissoluble comme celle qui s'établit entre les époux par le mariage, demande pour le repos et le contentement des deux conjoints, une certaine conformité dans les idées, les vues, les sentiments, les instincts. Il faut avouer que, sous ces différents rapports, les époux Taïgi ne se ressemblaient point, et cependant ils purent encore jouir dans leur intérieur d'une grande somme de bonheur, parce qu'ils surent compenser ce manque de conformité dans le caractère et l'humeur par un égal amour du devoir, et par les vifs sentiments de religion dont ils étaient l'un et l'autre animés.

Domenico chérissait tendrement son épouse et celle-ci accordait généreusement son affection à son mari, mais, lors même qu'une tendresse réciproque n'eût pas rapproché et fondu en un seul ces deux cœurs, un sentiment qui leur était commun aurait suffi à les unir fortement : ils priaient ensemble aux pieds des mêmes autels, ils participaient aux mêmes sacrements, ils avaient la même foi, les mêmes espérances, tous deux regardaient comme la grande, l'unique affaire de leur vie le service de Dieu et le salut de leur âme. Voilà le meilleur trait d'union qui pût exister entre eux, et il suffit amplement à les rendre heureux ici-bas, malgré toutes les difficultés qu'ils rencontrèrent dans la vie [1].

(1) Nous citerons ici, pour appuyer nos propres réflexions, un passage du discours de Sa Sainteté Pie IX aux pèlerins de Toulouse (30 avril 1876) : « Non, il n'est pas vrai que la diversité des caractères et des penchants doive être un obstacle à l'union des cœurs et à la paix. Rappelez-vous ce char mystique qu'a vu Ezéchiel, lequel était traîné par quatre animaux divers. La férocité du lion marchait d'accord avec la sagesse de l'homme, et l'agilité de l'aigle avec la lenteur du bœuf. Des natures si diverses ne faisaient, pourtant, aucun obstacle à la marche paisible et uniforme que tous avaient. Malheur au char si quelqu'un de ces animaux eût voulu lui donner l'impulsion conforme à son caractère, mais le char marchait régulièrement, parce qu'il était conduit et dirigé par un seul et même esprit, celui de Dieu. Humiliez-vous donc tous aux pieds du Seigneur, et faites-lui le généreux sacrifice de vos propres opinions ; Dieu alors inspirera vos conseils et vous guidera vers le but désiré. »

Le prince Chigi avait vu de bon œil que Domenico prît pour épouse la femme de chambre de la signora Maria, laquelle était bien connue pour sa vertu; il en fut même si satisfait qu'il lui assigna, pour lui et sa nouvelle famille, une habitation dans son palais, et le logea dans ces chambres du rez-de-chaussée, qui étaient destinées aux personnes de confiance attachées à sa maison.

Anna-Maria y entra le jour même où se célébra son mariage à l'église, et avec elle y vint aussi sa mère Maria, du consentement de Taïgi, qui n'ayant à Rome aucun parent, fut bien aise de voir sa belle-mère tenir compagnie à sa jeune épouse; de son côté, Gianetti, qui continuait à demeurer chez la dame Serra, se trouva, lui aussi, très-content de voir sa femme accompagner leur fille pour la faire profiter de son expérience et de ses conseils. Anna-Maria passa ainsi dans le propre palais du Prince les premières années de son mariage, et ce fut là que naquirent tous ses enfants, à l'exception toutefois de la dernière fille, nommée Maria. Ce fut là aussi qu'elle commença à goûter, au sein de la vie de famille, la plus délicieuse paix domestique, tandis que sur la scène du monde, et à Rome même, régnaient le désordre et l'affliction.

Pour se rendre compte des fâcheuses circonstances où l'on se trouvait alors, il suffit de rappeler ici que ce fut précisément à l'époque du mariage d'Anna-Maria avec Domenico, en 1790, que commencèrent en Europe les événements qui semèrent partout, à la fin du siècle dernier, le deuil et les ruines. A Paris, l'Assemblée nationale, convoquée par le roi Louis XVI, pour la tenue des Etats Généraux, s'était érigée de sa propre autorité en Assemblée constituante, où furent proclamés les *Droits de l'homme*, autrement dits *les Principes de 89*, qui, n'admettant plus les devoirs de l'homme envers Dieu, jetèrent dans l'anarchie la France et avec elle l'Europe tout entière.

Bientôt eut lieu la sécularisation de tous les biens du clergé et des ordres religieux, par la *Constitution civile* dite *du clergé* qui n'avait d'autre but que de détruire les fondements de l'Eglise et se trouvait, par conséquent, entachée de schisme et d'hérésie. On supprima tous les chapitres des églises particulières, les abbayes, les couvents, les prieurés; les religieux et les religieuses furent

chassés de leurs habitations, leurs biens confisqués et leurs chapelles profanées. Les évêques et les curés durent être élus par le peuple et à la pluralité des voix, sans recourir à Rome. Cinquante mille prêtres environ refusèrent de prêter serment à la *Constitution civile du clergé*, et furent, pour ce motif, déclarés rebelles à l'Etat, maltraités, exilés, mis en prison et poursuivis de toutes les façons.

Pie VI avait condamné cette constitution schismatique; par esprit de vengeance, on le dépouilla d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Le Pape eut beau protester auprès des cours de l'Europe contre l'injustice de ce procédé du gouvernement français. Les souverains d'alors firent la sourde oreille à ses réclamations, ils laissèrent s'effectuer la spoliation de l'Eglise, mais peu de temps après, ils furent eux-mêmes dépouillés de leurs trônes, de leurs possessions et de leur autorité. Quatre ans ne s'étaient pas écoulés, que déjà l'assemblée constituante condamnait au dernier supplice le roi Louis XVI, qui monta sur l'échafaud le 21 janvier de l'an 1793. Pie VI ne craignit pas de faire son éloge devant les cardinaux dans le consistoire du 17 juin 1793. Il y réprouva la conduite de l'assemblée, ses principes, ses procédés envers le Saint-Siége, tandis qu'il exalta comme un martyr le roi de France, victime infortunée des fureurs populaires.

La République française, athée par principe et composée entièrement de sectaires, conçut une haine furieuse contre l'autorité spirituelle et temporelle du Saint-Siége. Elle résolut en conséquence de mettre en œuvre contre ce gouvernement toute sorte d'artifices et de violences, de telle façon que Pie VI dût être le dernier des Papes.

Alors commencèrent pour Rome des temps bien calamiteux et des vicissitudes politiques dont nous nous ferons un devoir d'entretenir nos lecteurs, à mesure que nous avancerons dans le cours de notre récit. Anna-Maria en éprouva naturellement le fâcheux contre-coup au sein de sa famille, mais l'ardeur de sa confiance en Dieu la soutint constamment au milieu de ces rudes épreuves.

CHAPITRE X.

Ce qu'il faut entendre par la vie mondaine d'Anna-Maria, par sa vanité et ses remords (1790).

Une fois installée dans son petit appartement du palais Chigi, Anna-Maria s'était occupée tout d'abord à le mettre en ordre et à le disposer de telle sorte que son mari pût le trouver à son goût et s'y plaire, car, bien qu'il fût, comme nous l'avons dit, homme de peine, Domenico éprouvait cependant un grand contentement à voir régner chez lui la décence et la propreté.

Anna-Maria s'étudia dès lors à avoir toujours pour lui beaucoup de déférence, de respect et d'affection. Sans volonté propre, elle était toujours prête à obéir à un caprice de sa part, aussi bien qu'à un désir raisonnable. Son obéissance à l'égard de son mari alla même jusqu'au scrupule et jusqu'à lui ravir la paix de la conscience. Voici quelle en fut l'occasion.

Le mariage est dans toutes les familles une occasion de dépenses; quoique pauvre, Taïgi avait donné à sa jeune épouse, comme c'est l'usage, quelques parures plus recherchées, des pendants d'oreilles, des colliers d'or et de perles. Il paraît même que la signora Maria Serra avait fait présent à Anna-Maria d'une semblable parure en corail et or. Domenico aimait à se montrer en public avec sa femme, jeune, élégante et bien mise. Il en était fier et cherchait, auprès de ses amis et de ses connaissances, une approbation de son heureux choix.

Ce fut pour lui plaire qu'Anna-Maria se livra pendant quelque temps encore, après son mariage, à la vanité, aux divertissements et à une sorte de dissipation extérieure. C'était pour lui obéir qu'elle paraissait en public, parée de ses plus beaux ornements, portant étalées sur sa personne les parures qui contribuaient à relever encore sa grâce naturelle et sa beauté; mais il ne faudrait

pas croire, d'ailleurs, qu'elle ait jamais manqué à ses devoirs de femme chrétienne. Son cœur était pur de toute affection au péché, et, dans sa conduite, il n'y avait rien qui outrepassât les bornes de la modestie et de l'honnêteté.

Nous ne pouvons donc admettre comme exacte la description qu'a donnée un des biographes[1] d'Anna-Maria du genre de vie qu'elle aurait mené, suivant lui, après son mariage et jusqu'à sa parfaite conversion. Voici, en effet, ce qu'on lit dans son ouvrage. « Si les préoccupations de son mariage avaient donné à Anna-Maria de plus sérieuses pensées, elles ne l'avaient cependant pas guérie de l'amour des vanités mondaines. Sa position de nouvelle mariée sembla même donner un nouvel essor à son entrain naturel pour les plaisirs, pour la parure et pour les fêtes. Son âme tout entière était sous l'impressiou habituelle de ce que le Saint-Esprit, au livre de la Sagesse, appelle si bien la fascination de la bagatelle, et, sans entraves, elle laissait aller à ce courant, son imagination et son cœur. Taïgi avait donné à sa jeune épouse quelques parures plus recherchées : Anna-Maria ne laissa pas passer le moment de montrer ses robes et ses colliers et de paraître dans tout l'éclat de sa toilette. De son côté, Domenico secondait volontiers les empressements de sa compagne. Née à Sienne, élevée à Rome, Anna-Maria était italienne de race, de sang et d'enthousiasme : toujours prête à la dissipation, toujours vive à la joie, toujours ardente au plaisir, riant, chantant, folâtrant et satisfaite de faire briller sa fraîcheur de vingt ans, sous le charme des

(1) R. P. Bouffier. Mgr Luquet, prenant trop à la lettre le nom de pécheresse que se donnait Anna-Maria et les regrets qu'elle manifestait sur les années antérieures à sa conversion, insinua dans son livre que notre Vénérable avait eu une jeunesse presque aussi orageuse que celle d'une Marguerite de Cortone. Il reconnut plus tard son erreur qu'il déplora amèrement. Les filles de la Vénérable ont protesté contre cette appréciation. Toutes les pièces du procès de béatification constatent, en effet, que jamais Anna-Maria n'est arrivée à une faute grave, quels qu'aient été d'ailleurs, sur son cœur, les attraits des plaisirs des sens. L'historien dont nous reproduisons maintenant les paroles, a été sans doute plus modéré que Mgr Luquet dans le jugement qu'il a porté sur la Servante de Dieu, mais il nous a paru, néanmoins, qu'il s'est encore trompé.

atours que lui permettait son modeste état. Si ses souvenirs de jeune fille lui rappelaient quelquefois des dangers courus, maintenant qu'elle s'était donné un protecteur, elle se croyait, sous son ombre, à l'abri de toute crainte. Les affaires de son salut l'inquiétaient peu, elle les laissait au dernier rang de ses préoccupations, et, quand elle avait donné à la religion et à ses pratiques de piété leur mesure et leur heure, elle se croyait tout à fait quitte envers Dieu et parfaitement libre de l'oublier en s'amusant. Elle éprouvait bien çà et là quelques inquiétudes et quelques remords, mais elle les poussait du pied pour les écarter de son chemin et elle apaisait sa conscience et sa foi en remettant à l'âge des rides les sérieux devoirs de son salut. »

Il nous semble que cette description donne une fausse idée des dispositions d'Anna-Maria avant et après son mariage. Nous osons croire que notre Vénérable n'en est jamais arrivée à s'inquiéter peu de son salut, ni à se montrer toujours prête à la dissipation, toujours vive à la joie, toujours ardente au plaisir. Il y a là des exagérations que nous avons dû signaler, pour ne point laisser s'accréditer cette opinion que la vénérable Anna-Maria eût déjà terni son innocence, quand s'opéra ce qu'on a appelé sa conversion. Il est vrai qu'elle s'accusa alors elle-même de fautes graves, et qu'elle crut devoir les expier par de rudes et longues macérations, mais elle ne parlait et n'agissait ainsi que par esprit de pénitence et d'humilité, et, bien loin qu'il y ait jamais eu dans sa conduite des fautes de cette nature, nous prétendons, au contraire, qu'on ne peut pas même y trouver des péchés véniels.

En effet, toutes les plus grandes fautes d'Anna-Maria se réduisent à ceci : qu'elle était portée à la vanité, qu'elle aimait à paraître bien vêtue, et qu'elle cherchait, avec les fruits de son travail et le produit de ses gages, à se procurer de beaux habits pour les moments où elle se montrait en public. Mais les témoins qui ont fait ces déclarations ont attesté que, néanmoins, elle fut toujours très-réservée, fort modeste dans sa conduite, et animée constamment d'une humble obéissance et d'une filiale affection à l'égard de ses parents. Ils ont ajouté que, tout en se laissant aller à la vanité, elle continuait à recourir à la prière, à fréquenter les

sacrements, et qu'à l'église, on la voyait toujours fort recueillie, ne levant jamais les yeux sur les personnes qui l'entouraient, ne tournant jamais la tête de côté et d'autre.

Or, telle n'est point la conduite d'une jeune personne réellement légère et vaniteuse. Celle-ci fait voir clairement, par les mouvements de sa tête et de ses yeux, par le maintien de toute sa personne, qu'elle veut à tout prix paraître aimable et attirer les regards; que ses pensées sont bien loin de Dieu et qu'elle songe à tout autre chose qu'à l'aimer et à l'adorer, même dans son saint temple. De plus, une jeune personne adonnée sérieusement à la vanité s'occupe à suivre les modes nouvelles, si peu modestes qu'elles soient; elle ne craint point de se jeter dans les intrigues d'une vie toute mondaine; elle est hautaine, médisante envers ses compagnes et désobéissante à l'égard de ses parents; elle leur répond de mauvaise grâce, et même avec effronterie, dès qu'ils se hasardent à lui faire quelque observation, et pour tout dire, en un mot, on voit décroître sa dévotion à mesure qu'elle se livre au monde et à ses plaisirs.

Rien de tout cela, nous le savons, n'a pu être imputé à notre Anna-Maria. Il faut donc en conclure que le mot de vanité appliqué ici à sa conduite extérieure, avait un tout autre sens que celui qu'on lui donne dans le commerce ordinaire de la vie. Mais au reste nous voulons être plus explicite encore dans notre réponse, et démontrer par les paroles mêmes et les explications de celui des témoins qui a parlé le plus explicitement de la vanité d'Anna-Maria, que cette disposition n'impliquait chez elle aucune espèce de culpabilité et que nous devons admettre à cet égard toute sorte de circonstances atténuantes en sa faveur.

Ce témoin, c'est Don Rafaele Natali, prêtre fort recommandable par l'ardeur de sa foi, l'intégrité de ses mœurs et son exacte probité. Il vécut dans la même maison que notre Vénérable pendant l'espace de vingt-deux ans, depuis l'an 1815 jusqu'en 1837. Il a déposé, dans les procès apostoliques, sur ce qu'il a entendu raconter lui-même plusieurs fois à Anna-Maria, lorsque, s'étant adonnée tout à fait à la pratique de la piété, elle vivait dans une étroite union avec Dieu. Ce témoignage ne peut que nous être fort pré-

cieux; car lorsqu'une sainte âme s'accuse elle-même, surtout en dehors de la confession, si elle n'exagère par ses fautes, du moins elle leur donne la couleur exacte sous laquelle elle les a vues à la lumière de Dieu. Elle y reconnaîtra un défaut de correspondance à la grâce divine, une noire ingratitude envers le Seigneur, qui a été pour elle le plus généreux des bienfaiteurs.

Voici donc ce que nous dit à cet égard l'abbé Natali: « Comme elle aimait la vanité, elle revint auprès de sa mère, dans l'espoir d'y satisfaire plus facilement ses goûts avec le produit de son travail. » Plus loin encore: « Etant devenue fort habile dans les travaux d'aiguille, elle quitta ses maîtresses pour aider ses parents, et aussi pour satisfaire un peu son penchant pour la vanité. » Il mitige ensuite ses premières expressions par les paroles que voici: « Je présume qu'elle aimait beaucoup à pratiquer la propreté dans ses habits, suivant l'habitude des femmes de la Toscane, mais je ne crois pas que jamais, dans sa manière de se vêtir, elle se soit livrée à aucune immodestie; elle faisait, d'ailleurs, beaucoup de prières et se montrait en tout très-obéissante à ses parents. » Peu après le digne prêtre ajoute encore: « Elle se mit au service d'une dame en qualité de femme de chambre et s'y trouva exposée à de grands périls, mais jamais elle n'y succomba. »

Voilà tout ce que nous trouvons dans la déposition de Mgr Natali, sur le sujet en question. Or, nous doutons fort que l'on puisse déduire de ce témoignage qu'Anna-Maria a réellement péché par vanité, puisque le témoin, pour ne laisser dans notre esprit aucune impression défavorable, adoucit lui-même ses premières appréciations en disant que, si elle contentait son penchant pour la vanité, c'était du moins au moyen des épargnes réalisées par son propre travail, puis en observant, qu'étant originaire de la Toscane, elle agissait ainsi, sans doute, par amour pour la propreté, ce qui enlève à sa conduite toute espèce de malice et de culpabilité, vu que la propreté, au lieu d'être un vice, est au moins une vertu naturelle.

Observons d'ailleurs, que le moment où elle s'y livra davantage, ce ne fut ni pendant qu'elle était à la maison paternelle, ni lorsqu'elle devint femme de chambre chez la dame Serra, mais bien pendant les premières années de son mariage, et cette circons-

tance suffirait à elle seule pour innocenter tout à fait sa conduite. On sait, en effet, que les vêtements les plus somptueux d'une jeune épouse, les atours dont elle se pare, les modes qu'elle adopte, n'ont rien en soi de répréhensible si elle a pour but en cela de plaire à son mari, d'attirer son affection, pourvu, néanmoins, qu'elle y observe toujours la décence et la modestie. Et, si le mari a donné l'ordre formel ou même manifesté le simple désir qu'elle soit revêtue de ces parures, on peut dire que dès lors elles deviennent pour elle non-seulement honnêtes et permises, mais obligatoires et indispensables. Or, c'était là précisément le cas où se trouvait Anna-Maria.

Domenico, nous le savons, aimait à sortir après son mariage, le soir des jours de fête, et à se montrer en public avec sa jeune femme parée de ses plus riches ornements; il était fier de la produire dans les endroits que fréquentait la foule. Anna-Maria devait donc y paraître dans tout l'éclat de sa toilette, car quels dégoûts, quels déplaisirs n'aurait-elle pas causés à son époux si elle avait refusé de condescendre à ses désirs? Il en résulte que sa conduite en cela n'était nullement blâmable.

Nous ne voulons point prétendre, néanmoins, que notre Anna-Maria soit devenue dès lors une Esther ni une Judith, qui avaient en si grande horreur les habits somptueux dont elles se parèrent pour paraître l'une devant Assuérus, l'autre, sous la tente d'Holopherne, dans le dessein de sauver leur peuple; mais nous disons que, si l'on ne peut accuser de vanité ni l'une ni l'autre de ces saintes femmes, bien qu'elles se fussent revêtues extérieurement d'habits superbes et élégants, pour mieux atteindre leur but qui était fort louable, de même on ne peut accuser de faute, ni incriminer en aucune façon la conduite de la Servante de Dieu, puisqu'en relevant par l'éclat des parures les grâces de vingt ans, elle n'avait d'autre dessein que d'obéir à son mari et de lui plaire, pour resserrer de plus en plus les liens intimes et sacrés qui les unissaient déjà. Nous avouons volontiers, néanmoins, que ces vaines pompes, où elle se trouvait engagée, constituaient pour elle une voie semée de périls et de dangereux écueils, où son innocence aurait fini par sombrer, si la main du Seigneur ne l'en eût retirée

à temps, par les secrets et salutaires remords qu'il ne cessait d'exciter dans son cœur.

Mais, dira-t-on alors, comment a-t-elle pu avoir plus tard, pour ces actions, innocentes en elles-mêmes, de si vifs remords dans l'âme, qu'elle en ait fait une longue et rude pénitence? C'est qu'elle comprit, à la faveur de cette lumière que Dieu lui donna, quand il l'eût attirée entièrement à lui, que ce goût de paraître toujours bien vêtue, le soin qu'elle avait mis à se procurer de beaux habits par son travail, et le plaisir qu'elle avait trouvé à faire, comme l'on dit, bonne figure en public, n'avaient pu échapper aux regards de Dieu, bien que ce ne soient pas là des défauts bien choquants ni des fautes graves, aux yeux d'une femme du monde, fût-elle même bonne chrétienne. Elle connut alors, par les inspirations qui lui venaient du ciel, que ce sont là des choses qui déplaisent beaucoup à Dieu, dans les âmes dont il veut posséder tout à fait le cœur et les affections.

CHAPITRE XI.

Anxiétés d'Anna-Maria par lesquelles Dieu veut la dépouiller de l'esprit du monde.
(1790.)

Le Seigneur qui voulait posséder sans partage le cœur d'Anna-Maria, pour en disposer selon les desseins de sa miséricordieuse bonté, ne cessait point, dès qu'elle se montrait au public avec ses parures, de lui faire ressentir au fond de la conscience une secrète amertume et parfois de cuisants remords, dont la candide jeune femme ne savait saisir alors ni la nature ni la cause, bien qu'elle pût, d'ailleurs, se rendre le témoignage de n'avoir jamais cherché à s'élever au-dessus de sa condition, ni d'avoir agi, dans toute sa conduite extérieure, contre les prescriptions de la prudence et de la plus sévère pudeur.

Elle n'avait adopté des allures mondaines que par complaisance pour son mari et quelquefois sur son ordre formel, et, néanmoins toutes les fois qu'elle se parait de ses atours, pour sortir avec Domenico, ou quand, revenue à la maison, elle se dépouillait de ses joyaux, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver dans son cœur un certain dégoût pour toutes ces parures. Elle n'accordait assurément que peu de soins à sa chevelure et à la disposition de ses bijoux, mais tandis qu'elle arrangeait quelques fleurs sur son front, et, autour du cou, des colliers de perles et sa chaîne d'or, il lui semblait entendre résonner dans son intérieur ces paroles: « Ne laisseras-tu donc jamais de côté ces vaines frivolités? »

Puis lorsque, après avoir achevé sa toilette, elle donnait un dernier coup d'œil sur le miroir pour s'assurer que tout était bien disposé, elle se troublait aussitôt, et, bien qu'elle ne fût nullement préoccupée de sa beauté, ni du désir de s'attirer les regards, elle entendait néanmoins, dans son cœur, une voix qui lui disait: « Que fais-tu donc là, malheureuse! Veux-tu donc, toi aussi, être du nombre de ces infortunées qui me ravissent les âmes pour les engager dans la voie de la perdition? » — « Oh! certes, répondait-elle aussitôt, je serais bien fâchée d'être pour qui que ce soit une occasion de scandale. Je ne cherche point des admirateurs, et il me semble que j'évite, dans la façon de me vêtir, tout ce qui peut offenser les regards du prochain. Oh! mon Dieu! que voulez-vous donc que je fasse? » Et il lui paraissait qu'on lui répondait que ces vanités étaient déplacées chez elle et que Dieu ne pouvait les souffrir de sa part.

Ces luttes intestines la jetaient dans de si vives angoisses, qu'elle ne trouvait désormais que du déplaisir dans ses sorties et ses promenades avec Domenico; aussi ne pouvait-elle que s'y montrer triste et silencieuse. Quelquefois son mari la reprenait en des termes qui l'humiliaient beaucoup: « Il paraît bien, lui disait-il, que tu ne m'accompagnes qu'à contre-cœur. Tu sais bien que j'ai beaucoup de fatigues à supporter pendant la semaine, et que je n'ai pas même le temps de m'asseoir pour prendre à mon aise une bouchée de pain; c'est ici la seule récréation qui me reste, le seul passe-temps qui fasse trêve à mes labeurs, et tu voudrais

le remplir d'amertume avec ta tristesse et ton silence absolu ? »

A de telles paroles, la pauvre Anna-Maria ne pouvait que s'affliger, des larmes montaient à ses yeux et gonflaient ses paupières. Elle aurait voulu parler ouvertement de son malaise, mais ne le jugeant point encore à propos, elle faisait effort sur elle-même pour secouer cette inquiétude qui lui venait de ses remords, et, tâchant de se rassurer sur l'état de sa conscience, par la droiture de ses intentions, elle finissait par recouvrer sa gaieté et son enjouement habituels. Elle prenait dès lors une part active à la conversation et se hâtait de dire à son mari : « N'irons-nous pas assister au salut, dans quelque église? » — « Oui, sans doute, nous y irons, répondait Domenico, je ne veux point me priver aujourd'hui en un jour de fête, de ce dont je ne puis profiter les jours de travail; oui, nous irons visiter Notre-Seigneur quelque part. »

A son retour à la maison, il semblait à Anna-Maria qu'elle avait recouvré tout de bon son premier contentement, mais à mesure qu'elle renfermait dans son écrin les joyaux dont elle s'était parée, voilà que tout à coup la même voix retentissait encore dans son cœur, avec les mêmes reproches suivis de semblables remords.

Anna-Maria ne négligeait point, au reste, de déclarer en confession cette alternative de trouble et de repos dans l'état de sa conscience. Le confesseur lui demandait alors si elle était modeste dans ses habillements, si elle n'accordait point trop de soins à sa chevelure, si elle ne se donnait point des airs de vanité, si elle ne mettait point trop de soin à sa toilette, et si, en la faisant, elle n'avait point des intentions condamnables, par exemple de vouloir plaire à d'autres qu'à son mari; et, comme la jeune femme lui faisait à cet égard les réponses les plus rassurantes, le confesseur finissait par lui dire : « Il n'y a rien là qui doive vous inspirer des craintes fondées, ce sont de purs scrupules. Contentez-vous d'obéir à votre mari. »

Puis il ajoutait : « Lui feriez-vous faire, par hasard, pour vos parures, des dépenses qui soient au-dessus de ses ressources? Ne tâchez-vous point de l'y amener en le cajolant ? et s'il vous refuse, lui faites-vous mauvaise mine? lui montrez-vous de l'humeur?

Enfin ne rendez-vous pas impossible, par de semblables procédés, la paix domestique ? » — « Non, mon bon Père, répondait aussitôt Anna-Maria, non, je vous l'assure, je me contente de ce qu'il me donne, j'y ajoute le produit de mon travail, et c'est ainsi que je pourvois à mon entretien. » — « C'est bien, lui disait-il, continuez à faire toujours ainsi, seulement prenez bien garde à éviter toute familiarité avec d'autres hommes qu'avec votre mari, fussent-ils ses plus intimes amis. Honnête, bienveillante avec tout le monde, mais toujours prudente et réservée, voilà quelle doit être votre règle de conduite. »

Au sortir du saint tribunal, l'innocente jeune femme rassurée par son confesseur, allait sur sa parole faire la sainte communion, mais, avant la fin de la journée, les reproches se faisaient entendre de nouveau et les remords troublaient encore la paix de sa conscience. Pour les éloigner, Anna-Maria repassait alors dans sa mémoire ce que lui avait dit son confesseur et ce qu'elle lui avait répondu, et, comme ces réminiscences et les réflexions dont elle les accompagnait étaient impuissantes à lui rendre la tranquillité de l'âme, elle se disait : « Mais peut-être mon confesseur est-il dans l'erreur à mon égard ? » — « Soit, reprenait-elle aussitôt, mais, en supposant même qu'il se trompe, je ne risque point moi-même de m'égarer, en suivant ses conseils. Il peut se faire aussi que je ne me sois point suffisamment expliquée, et dès lors il n'est pas étonnant qu'il ne puisse me donner une bonne décision. Il me semble bien, cependant, que je lui ai tout dit et que je n'ai pas eu l'intention de lui rien cacher. Que dois-je donc lui dire encore ?... O Seigneur Jésus, venez à mon secours ! » Tels étaient ses raisonnements, mais, néanmoins, ses inquiétudes ne finissaient pas.

A ceux qui s'étonneraient de ces fréquentes alternatives de trouble et de paix, de remords et de tranquillité, que nous venons de remarquer dans notre Vénérable, nous répondrons que ce serait bien peu connaître le cœur humain que de supposer qu'il est naturellement docile à l'action de la grâce divine ; celle-ci doit vaincre, en effet, les résistances de la nature, non-seulement pou retirer l'homme de la voie mauvaise, mais aussi pour le

avancer dans le chemin de la vertu; et, pour détacher complétement notre cœur de la terre et de ses fausses douceurs, de manière à le gagner irrévocablement à son service, Dieu se sert avec avantage de ces dégoûts, de ces tristesses, quelquefois incompréhensibles, qu'il répand sur nos rapports avec les créatures, mais il respecte l'exercice de notre liberté. Il veut que ce soit de plein gré que nous le recevions dans la demeure de notre cœur, et, jusqu'à ce moment fortuné, il se réduit au rôle d'un Souverain qui, fort de ses droits, mais retenu loin de ses états par l'ingratitude et l'aveuglement de ses sujets, attend patiemment sur la frontière, qu'on lui ouvre les portes de sa capitale, où il devra faire le bonheur de ses sujets.

Anna-Maria, nous le savons, n'avait jamais expulsé Dieu de son cœur; elle ne lui en refusait pas la possession, mais elle hésitait à soumettre à son doux empire toutes les puissances de son âme; de là ces inquiétudes et ces remords, si bien exprimés par ce mot, devenu célèbre, de saint Augustin : *Irrequietum cor nostrum donec requiescat in te :* « Oui, Seigneur, notre cœur ne peut goûter ici-bas de repos véritable qu'en le prenant en vous et en votre amour. »

Anna-Maria ne fut affranchie de ce malaise que le jour où, obéissant tout à fait à la voix du Seigneur, qui l'appelait à un genre de vie plus parfait que celui des autres chrétiens, elle dit généreusement adieu, pour lui plaire, à toutes les pompes terrestres. Nous allons raconter avec quelques détails, quelle fut l'occasion de cet heureux changement.

CHAPITRE XII.

Heureuse rencontre que fait Anna-Maria sur la place Saint-Pierre à Rome. (1790.)

C'était en un beau jour de fête. Le peuple romain, avec cette foi ardente que nul effort contraire n'a pu arracher encore de son cœur, accourait en foule et ivre de joie à sa chère basilique de Saint-Pierre[1]. C'est un spectacle unique au monde, et que ne peut oublier quiconque a eu le bonheur d'en être témoin. Anna-Maria s'y rendait aussi, appuyée sur le bras de son mari, et parée avec toute la recherche que lui permettait son humble condition. Après avoir longé la *Via di Borgo* qui va du fort Saint-Ange au Vatican, elle traversait la place de Saint-Pierre[2].

(1) « Les paysans et le peuple romain aiment tendrement cette merveilleuse église de Saint-Pierre. Ils y viennent avec joie. Peuple et paysans, ils sont beaux dans ces splendeurs de Dieu et de l'homme ! Cela a été bâti pour honorer leur Christ, et leur Christ l'a ainsi voulu. Ici ils sont grands, chacun d'eux a toute la stature humaine. Qu'on ne leur reproche point une certaine nonchalance, ils sont chez eux, chez le fils du charpentier, chez le batelier de Galilée, chez l'ouvrier de Tarse, ils sont les premiers appelés les bienheureux pauvres. Vous qui portez les noms de maîtres ou de seigneurs, vous qui sortant d'ici, trouverez des aises et des magnificences, vous êtes dans un lieu terrible, en présence du juge redoutable, inclinez-vous et tremblez. » (L. V. *Parfums de Rome.*)

(2) Au sortir du pont Saint-Ange, dit un auteur, la rue suit le quai quelques centaines de pas, puis revient à droite, laissant voir à son extrémité une façade grecque, couronnée d'un immense dôme, c'est Saint-Pierre. Avancez, avancez, le monument grandit et les formes se dessinent. Voici la place la plus belle de l'univers avec sa ceinture de magnificences : en face de soi la basilique Vaticane dans sa royale majesté ; à droite, à gauche, la colonnade du Bernin, circulaire à quatre rangs et portant sur sa corniche un diadème de Saints, de Papes, d'Evêques, de religieux, magnifiques statues au nombre de 192 ; au centre l'obélisque de Sixte-Quint, en granit oriental, d'un seul jet, transporté d'Egypte sous Caligula : désormais il sert de piédestal à la croix triomphante, immortalisé par sa sublime

Une vague inquiétude la tourmentait, en pensant que cette vanité qu'elle étalait aux yeux du monde ne pouvait plaire au Seigneur, surtout dans ce temple où elle venait l'adorer. La grâce divine qui ne lui avait jamais fait défaut, devenait en ce moment plus pressante pour l'attirer enfin à une vie de complet renoncement[1]. Au milieu de cet immense concours de fidèles, elle se trouve tout à coup à côté d'un religieux appartenant à la congrégation des Servites ou Serviteurs de Marie.

inscription *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, et flanqué à distance de deux superbes fontaines, qui lancent une double gerbe d'eau, emblème de la grâce jaillissante. Enfin sur le second plan, on a le palais du Vatican à droite et à gauche les sacristies de Saint-Pierre. Tout cela forme un ensemble aussi harmonieux que grandiose. En ce même lieu, il y a 18 siècles, s'étendaient le palais, le cirque et les jardins de Néron. Sol composé d'os de martyrs !... — Même à première vue, l'impression que produit la Basilique de Saint-Pierre dépasse tout ce qui en a été dit et tout ce qu'on a lu ; malgré les dimensions partout colossales, l'harmonie est telle, qu'on se surprend encore à trouver l'édifice moins vaste et presque simple. Or, le vestibule seul contiendrait aisément Notre-Dame de Paris. Avant de rien regarder dans l'intérieur de Saint-Pierre, le pèlerin qui y entre, surtout si c'est pour la première fois, marche droit à l'autel de la confession. Là, fortement ému, il se tient longtemps prosterné dans une prière silencieuse. *Bonum est hic esse!*... Oh ! qu'il fait bon être ici ! se dit-il instinctivement en lui-même. (*Rosier de Marie, 1869.*)

(1) Saint Thomas distingue trois degrés dans le renoncement : le premier consiste à détester et à combattre le péché mortel, avec les vices et les occasions prochaines qui peuvent nous y faire tomber ; le deuxième degré consiste à détester pratiquement le péché véniel, à se corriger des défauts naturels et à s'abstenir même des plaisirs permis ; le troisième consiste à renoncer aux moindres imperfections, à vivre dans une grande délicatesse de conscience, dans le pur amour de Notre-Seigneur et dans une mort totale à soi-même et au monde.

Le premier degré, indispensable au salut, est seul de précepte formel, sa violation mènerait en enfer ; le second, qui est celui de la piété ordinaire, est de précepte relatif, sa violation ne pourrait perdre que les âmes infidèles à une vocation supérieure ; le troisième, celui des âmes intérieures et des saints, est de pur conseil ; c'est un mystère d'amour entre Dieu et l'âme fidèle. La négligence dans cette voie contriste le cœur de Jésus et arrête l'essor de la sainteté. Pour une âme appelée à la perfection, cette négligence peut même devenir le commencement de sa perte. « La perfection, dit sainte Térèse, est parfois nécessaire à certaines âmes pour être sauvées. » Telle était, croyons-nous, Anna-Maria.

Ce bon père, que l'on appelait le P. Angelo, s'avançait posément, plein de réserve et de modestie, à la façon des religieux, sans arrêter ses regards sur les personnes qui l'entouraient. Il ne connaissait point Anna-Maria, rien ne pouvait donc le porter à s'occuper de cette jeune femme qui passait à côté de lui; néanmoins, au moment où il la rencontra[1], il se trouva porté tout à coup, par un mouvement involontaire, à la regarder en face, et, en même temps, il entendit au dedans de lui comme une voix mystérieuse qui lui disait clairement: « Fais attention à cette femme; je la mettrai un jour entre tes mains; tu dois la ramener entièrement à moi. Elle se sanctifiera, parce que je l'ai choisie pour être une sainte. »

Ces paroles remplirent d'une ineffable consolation l'âme du bon Père qui répondit aussitôt à cette voix intérieure : « Oui, mon Dieu, je ferai de mon côté, avec le secours de votre grâce, tout ce qui dépendra de moi pour le salut de cette âme. Je vous remercie, ô Seigneur, de m'avoir choisi pour être en cela l'instrument de votre miséricorde. » Et, en attendant le moment déterminé par la Providence, il garda fidèlement dans son cœur, comme autrefois Marie à Bethléem, le souvenir des paroles qu'il avait entendues.

Anna-Maria s'était aperçue que l'homme de Dieu l'avait regardée fixement, mais, sans tirer vanité de cette attention qu'on lui avait accordée, comme font ordinairement ceux qui ont de leur personne une haute opinion, elle se sentit, au contraire, portée à rentrer en elle-même, et, comparant son état avec celui de ce digne religieux, elle se mit à réfléchir sur la grande différence qu'il y avait entre elle et lui. Elle se dit qu'il appartenait entièrement à Dieu, et que sans doute, il s'était étonné de la voir uniquement occupée

(1) Nous ne saurions dire avec précision en quel endroit de la place Saint-Pierre a eu lieu cette rencontre du père Angelo et de notre Vénérable, mais il est certain que le fidèle qui, à Rome, veut suivre les traces de cette vertueuse femme, ne peut qu'être vivement ému en se trouvant sur cette même place où la bonté divine a commencé à manifester sensiblement son action envers Anna-Maria par l'avertissement céleste donné au père Angelo.

du monde, de ses pompes, de ses vanités; qu'il était, lui, sur la route qui conduit directement au ciel, tandis qu'elle suivait peut-être elle-même une voie tout opposée. « Mais ce coup d'œil qu'il a jeté sur moi, se disait-elle ensuite, ne serait-ce point un secret avertissement du Seigneur? »

Tout en roulant ces pensées dans son esprit, elle entra dans la basilique de Saint-Pierre, où, s'étant agenouillée devant le saint Sacrement, elle éprouva plus que jamais de vifs remords sur le genre de vie qu'elle menait; bien qu'elle n'osât le condamner absolument, elle ne pouvait néanmoins l'approuver tout à fait, à cause des reproches que lui en faisait sa conscience. Elle prit alors la résolution de s'adresser à un autre confesseur, pour voir quel serait le jugement qu'il porterait sur ses remords et sur les causes qui les produisaient.

Nulle rencontre ne pouvait donc être pour elle plus heureuse que celle qu'elle venait de faire; la grâce divine venait de lui faire concevoir le dessein de prendre les conseils d'un autre directeur spirituel, et, d'autre part, la main du Seigneur lui désignait déjà pour ainsi dire ce directeur, choisi entre mille, qui devait la conduire heureusement au port du salut.

Il est certain, en effet, que tous les confesseurs ne conviennent point à toute sorte de pénitents. On trouve assez fréquemment des confesseurs, même d'une sainte vie, qui ne savent nullement guider certaines âmes à la perfection que Dieu exige d'elles. Adoptant pour tous ceux qui s'adressent à eux ces principes de conduite qui conviennent généralement aux bons chrétiens, pour leur faire suivre dans le monde une vie commune, ils refusent de s'occuper des inspirations que certains pénitents, les femmes surtout, disent avoir, et des voies particulières par lesquelles il plait quelquefois au Seigneur de se faire connaître à eux.

Nous ne prétendons pas, néanmoins, condamner la conduite du confesseur d'Anna-Maria à l'égard de sa pénitente, vu que les décisions qu'il lui donnait convenaient parfaitement à une jeune femme ordinaire, qui s'accuse de vanité dans ses habits, tout en observant les règles de la modestie et les habitudes des personnes de sa condition, et qui, d'ailleurs, n'agit ainsi que parce qu'elle

sait que telle est la volonté ou du moins le désir de son mari. On ne peut donc qu'approuver les décisions du confesseur à cet égard, et, sans doute, il n'en aurait pu donner de meilleures à Anna-Maria qu'en s'occupant avec une extrême diligence à rechercher et à connaître la cause des remords de ces fautes, qui en réalité n'avaient du mal que l'apparence; et, ce qu'il regardait comme de purs scrupules, aurait pu dès lors le mettre sur la voie pour arriver à connaître les desseins particuliers du Seigneur sur cette jeune épouse.

CHAPITRE XIII.

Anna-Maria à l'église Saint-Marcel. (1790.)

Le Seigneur s'était clairement expliqué au religieux Servite relativement à Anna-Maria, mais il n'avait pas encore daigné faire connaître sa volonté à cette jeune femme elle-même, et, tandis que, prosternée devant le saint Sacrement, puis à la confession de Saint-Pierre, elle se décidait à changer de confesseur, le Seigneur lui laissait ignorer que celui qui lui était destiné était précisément ce même Père Servite qui l'avait regardée fixement hors de la Basilique. Il la laissa donc encore livrée à elle-même, pour la rendre par sa propre expérience, plus circonspecte dans le choix d'un confesseur, et lui apprendre à ne point s'arrêter désormais au premier venu. Voici, au reste, ce qui lui arriva.

Après sa visite à Saint-Pierre, ne sachant de quel côté se diriger pour trouver un nouveau confesseur, la jeune femme se rendit quelques jours plus tard dans une église voisine. Elle y trouva un prêtre qui confessait, et, comme il y avait autour de lui peu de personnes, elle s'agenouilla près du saint tribunal, en attendant que son tour arrivât. Elle profita de ce moment d'attente pour se bien examiner, car elle voulait non-seulement déclarer à l'homme

de Dieu toutes ses fautes, mais encore lui rendre compte de tout ce qui se passait dans son intérieur.

Dès que son tour fut arrivé, elle se présenta avec empressement au confessionnal, mais elle sentit son cœur se glacer et les paroles expirer sur ses lèvres, dès qu'elle eut commencé son accusation. En effet, à peine avait-elle proféré, et avec un sentiment de profonde douleur, ces paroles : « Voici, mon Père, à vos pieds une grande pécheresse, » qu'il lui fut répondu, de la manière la plus désobligeante et sur un ton sévère : « Allez-vous-en, vous n'êtes pas de mes pénitentes. »

Nous voulons bien excuser la façon d'agir de ce prêtre, car peut-être il était un de ceux qui, ayant des heures fixes pour des emplois publics, dans certaines congrégations, ne peuvent s'entretenir longtemps avec tout le monde, ou qui, dirigeant déjà un certain nombre de pénitents, s'aperçoivent qu'ils ne pourront venir à bout de confesser les personnes qui s'adressent ordinairement à eux, s'ils consentent à recevoir aussi les étrangers ; néanmoins, nous ne pouvons approuver ni sa manière d'agir envers notre Anna-Maria, ni les raisons qu'il lui donnait pour ne point l'entendre en confession.

A quoi sert cette dureté envers de pauvres pécheurs, si ce n'est à les éloigner de plus en plus du tribunal de la pénitence ? Qui sait ? peut-être ont-ils longtemps hésité avant de venir trouver le confesseur ; s'ils se voient par lui si mal accueillis sous prétexte qu'on ne les connaît point, n'est-il pas à craindre qu'ils ne s'en aillent pour ne plus revenir ?

Dans une circonstance où Notre-Seigneur s'était trouvé en présence d'une femme tombée dans le crime, il lui avait dit, en parlant des pharisiens de son temps : « Où sont donc ceux qui t'accusaient ? ils ne t'ont point condamnée ? eh bien ! moi non plus je ne te condamnerai point, mais garde-toi bien de pécher dans la suite. » Une autre fois encore, il avait affirmé d'une grande pécheresse : « Que beaucoup de péchés lui avaient été pardonnés, parce qu'elle avait beaucoup aimé. » Il avait dit aussi : « Que, dans le royaume de son Père, la conversion et la pénitence d'un seul pécheur, causent plus de joie aux élus que la persévérance d'un grand nombre de justes. »

. Voilà ce qu'a fait et dit le Seigneur, en présence de l'orgueil pharisaïque et par pitié pour l'humble faiblesse qui avoue ses égarements; et, pour une âme bien moins coupable, pour une âme dont le salut éternel dépend peut-être de l'acte accompli par elle en ce moment, le ministre d'un Dieu de paix oserait refuser la miséricorde et le pardon!.... Quelle leçon, grand Dieu! pour ceux que vous appelez au redoutable ministère de la direction des consciences, et comme elle fait bien comprendre la portée de cette parole que Notre-Seigneur adressait plus tard à Anna-Maria elle-même: « De tels confesseurs perdent les âmes, et c'est pour cela que je me fais souvent moi-même leur directeur. »

Monseigneur Luquet, qui nous fournit ces réflexions[1], ajoute: « Mais peut-être ce prêtre au cœur dur redoutait-il de voir se dérouler devant lui la longue et lamentable histoire de fautes contre les mœurs, fautes, hélas! trop fréquentes dans le triste monde où nous vivons; mais précisément, plus il croyait cette âme infidèle et coupable, plus il devait lui montrer de condescendance et de charité pour l'aider à sortir de l'abîme. »

Quoiqu'il en soit, sans se rebuter tout à fait du procédé de ce confesseur, Anna-Maria lui demanda de vouloir bien l'entendre par charité, promettant, d'ailleurs, d'avoir bientôt fini. Le prêtre y ayant consenti, la jeune femme lui dit alors quelques-unes de ses fautes seulement[2]; mais elle se garda bien d'entamer avec lui

(1) Vie de la servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, page 29.

(2) Le promoteur de la foi a cru devoir, dans le Procès de Béatification, incriminer cette confession comme défectueuse, vu qu'Anna-Maria y avait omis volontairement quelques péchés et que, d'autre part, on ne dit point qu'elle ait remédié ensuite à ce manque d'intégrité. L'avocat de la cause, Mgr Mercurelli, lui répondit que les vanités du monde auxquelles s'était livrée Anna-Maria, et dont le souvenir la tourmentait plus que toute autre chose n'avaient point été pour elle une faute grave, ce qu'il prouva par l'exemple de sainte Thérèse: d'où il résultait que cette omission, de la part de la Vénérable, n'avait nullement nui à l'intégrité de sa confession. Il ajouta que, du reste, ce que nous savons de la confession d'Anna-Maria nous le tenons de Mgr Natali lequel l'avait appris de la Vénérable elle-même, qui, sans doute, a dû vouloir présenter les choses sous un jour défavorable, vu qu'en parlant d'elle-même et de sa conduite, elle ne disait jamais que du mal pour

ce qui la tourmentait le plus, nous voulons dire ses remords. Elle reçut l'absolution et s'en alla plus troublée qu'auparavant. Son esprit se trouva livré alors à une extrême agitation. Elle se regardait comme abandonnée de tout le monde, sur la voie qui mène à la perdition.

C'était là assurément une grande humiliation pour notre Vénérable: « Mais, nous dit un pieux auteur, quand Dieu a quelque grand dessein sur une âme, il commence par la purifier en l'humiliant. Il ne confie ses missions extraordinaires qu'à une pureté parfaite, à une profonde humilité [1]. » Ainsi voulut-il agir à l'égard d'Anna-Maria qu'il destinait à être un vase d'élection et un admirable instrument de ses miséricordes.

Nous voudrions pouvoir mettre ici sous les regards de nos lecteurs le cœur de cette innocente femme pour leur bien faire comprendre quels étaient alors les tourments de sa belle âme. Il n'y avait dans ce cœur ni mouvement de colère, ni ressentiment pour la façon si étrange dont le confesseur l'avait accueillie; au

s'attirer des humiliations. C'est le propre des saints, observa l'avocat, bien plus que des méchants, de se croire et de se dire pécheurs. Ceux-ci savent à peine ce que c'est qu'offenser Dieu, ils sont accoutumés à faire peu de cas des plus grandes fautes, tandis que les justes, toujours préoccupés de la présence de Dieu, de sa majesté, de sa bonté, de son amour sentent bien qu'on ne peut regarder comme légère aucune des offenses que l'on commet contre lui, et chaque faute, si faible qu'elle soit, fût-elle même involontaire, leur paraît être un noir péché d'ingratitude envers un Dieu si bienfaisant.

Les saints ne sont point, assurément, privés de cette lumière accordée à tout chrétien qui vit selon la loi de Dieu; ils savent bien distinguer les fautes mortelles des péchés véniels et des simples imperfections, surtout quand il s'agit des actions les plus ordinaires de la vie. Ainsi donc, bien qu'Anna-Maria se crût coupable devant Dieu, elle connaissait bien, cependant, et par ses seules lumières et par les avis qu'elle avait reçus plusieurs fois de ses confesseurs, que ces vanités qu'elle se reprochait n'étaient pas des fautes mortelles; si donc elle n'en parla point au confesseur qui l'avait accueillie avec si peu de bienveillance, elle ne fit pas pour cela une confession défectueuse; il lui arriva seulement de ne pas dire tout ce qu'elle se proposait de déclarer pour recouvrer la tranquillité de son âme, tout ce qui pesait sur sa conscience, et que le confesseur lui avait dit plusieurs fois n'être que de vains scrupules.

(1) Vie de saint Paul de la Croix, fondateur des Passionnistes.

contraire, elle se regardait comme une grande pécheresse qui ne méritait que les rebuts et les plus durs châtiments, mais ce qui l'affligeait surtout, c'est qu'étant une brebis égarée, comme elle en avait l'intime persuasion, elle ne pût trouver un pasteur charitable, qui voulût la remettre dans la bonne voie, et que, tandis qu'elle y revenait de son propre mouvement, elle s'en vît rejetée comme n'appartenant plus, par ses fautes, au bercail de Jésus-Christ.

Cette réflexion faillit lui faire perdre courage et la jeter réellement hors de la voie du salut. En effet, la plus funeste des tentations est sans contredit celle du découragement. Quand l'ennemi du salut nous a ôté l'espoir de faire du progrès dans la vertu, il nous pousse d'autant plus facilement dès lors dans l'abîme du vice, qu'il ne trouve plus en nous aucune résistance.

Le découragement est l'ennemi capital de la volonté humaine dans l'accomplissement du devoir. Que serait devenue Anna-Maria si elle y eût cédé?... Fort heureusement elle trouva dans sa foi et son humilité, la force de surmonter cet obstacle. Elle donna d'abord un libre cours à ses larmes et son cœur se trouva soulagé, puis élevant fréquemment les yeux vers le ciel, elle demanda instamment à Dieu miséricorde et pardon. Elle lui protestait qu'elle était décidée à changer de vie et à ne plus faire désormais que sa très-sainte volonté.

De si ferventes prières ne pouvaient point ne pas être agréables à Dieu qui avait déjà tout disposé pour les exaucer. Anna-Maria finit par se tranquilliser. Elle recouvra la sérénité habituelle de son âme, et, pendant qu'elle était à réfléchir, il lui vint à la pensée que peut-être dans l'église Saint-Marcel, son ancienne paroisse, et où elle avait été mariée, elle trouverait parmi les religieux qui la desservent, quelque âme charitable qui accueillerait favorablement son repentir. « Et qui sait, se disait-elle en elle-même, s'il ne m'arrivera pas de rencontrer celui de ces Pères qui m'a regardée fixement quand je me rendais à Saint-Pierre? »

S'étant arrêtée à ce projet, elle voulut l'exécuter le premier jour qu'elle eut de libre, et se rendit en effet à Saint-Marcel. C'était la main du Seigneur qui l'y conduisait, c'était là que l'attendait sa

miséricordieuse bonté. A peine entrée dans l'église, elle se mit à adorer profondément Notre-Seigneur, lui demandant avec une foi pleine de confiance, de la diriger vers le confesseur qui pouvait le mieux lui servir de guide et de soutien. Puis, voyant non loin de là un confessionnal entouré de beaucoup de pénitents, elle s'en approcha, dans la pensée que celui qui avait su gagner la confiance de tant de personnes, ne pouvait qu'être plein de charité pour les pauvres pécheurs.

C'était précisément le P. Angelo[1] que nous connaissons déjà, et auquel le Seigneur avait manifesté, sur la place Saint-Pierre qu'il devait lever les yeux sur cette jeune femme. Nous savons qu'il avait obéi à l'inspiration céleste, et le souvenir de cette personne ne s'était point effacé de sa mémoire; il avait encore présente à l'esprit l'impression qu'il avait ressentie en arrêtant sur elle ses regards; chaque jour il l'attendait à son confessionnal.

A peine Anna-Maria se fut-elle mêlée aux personnes qui attendaient pour se confesser, que le P. Angelo la vit; il la reconnut aussitôt, et en même temps, il se sentit tout enflammé de zèle et de charité pour travailler au salut de l'âme, sur laquelle il savait que le Seigneur avait de si grands desseins. Anna-Maria n'eut pas longtemps à attendre. Dès que son tour fut arrivé, elle s'approcha, non sans émotion, mais d'ailleurs pleine de confiance, de la grille du confessionnal, et déjà elle était sur le point de commencer son accusation, lorsque tout à coup et sans lui laisser le temps de parler, le confesseur lui dit, mais avec l'accent de la plus grande bonté: « Ah! vous êtes enfin venue, âme chérie du ciel! Bon courage, ma fille, le Seigneur vous aime, il vous veut toute à lui. »

Ces douces paroles furent pour la pénitente comme un baume et un rayon de lumière. Elles lui dilatèrent le cœur. Elle tremblait d'émotion et n'osait croire à son bonheur. Après un moment d'hési-

(1) Le P. Angelo ou Jean Ange Verardi, de Bologne, était *sotto-curato* vicaire de la paroisse Saint-Marcel, quand Anna-Maria vint s'adresser à lui. Il avait alors trente-neuf ans, et son confessionnal était le second à droite en entrant. Sa mémoire est encore en vénération au couvent des Servites, attenant à l'église Saint-Marcel.

tation : « Mon père, dit-elle timidement au confesseur, mon père, vous ne pouvez me connaître, c'est la première fois que je me présente à vous ; vous me prenez assurément pour une de vos pénitentes. » — « Non, non, répondit le P. Angelo, je ne me trompe point. » Et il se mit à lui raconter comment en un tel jour de fête, il l'avait rencontrée sur la place Saint-Pierre : il dit ce que lui avait manifesté alors le Seigneur, ajoutant qu'il était dans la ferme persuasion que cette inspiration et cette voix intérieure ne pouvaient venir que de Dieu. En un mot il lui fit connaître en détail ce que nous avons nous-même raconté.

Anna-Maria ne pouvait retenir ses larmes, et le confesseur n'était pas moins ému. Ils admiraient et bénissaient l'un et l'autre cette touchante bonté du Seigneur qui dispose toutes choses avec suavité pour le salut des âmes. Revenue pour ainsi dire à la vie, des portes du tombeau, Anna-Maria se mit alors à dérouler sous les yeux de son père spirituel tous les phases de son existence. Elle mit à nu devant ses yeux les replis les plus cachés de son cœur. Le Père n'eut pas de peine à comprendre le prix de cette âme que le Seigneur lui confiait, non pour la convertir, comme elle le disait naïvement elle-même, en prétendant que l'église Saint-Marcel avait été le lieu de sa conversion, mais pour la conduire aux plus hauts sommets de la perfection. Il saisit alors parfaitement le sens de ces paroles qu'il avait entendues sur la place Saint-Pierre : « Tu devras la ramener entièrement à moi. » Il vit qu'il s'agissait non point de la retirer de l'état de péché pour la réconcilier avec son Dieu, mais seulement d'achever de la détacher du monde, pour en faire la portion chérie du Seigneur.

Après avoir entendu la confession générale d'Anna-Maria, le P. Angelo ne savait ce qu'il devait admirer davantage ou de cette fleur d'innocence, conservée intacte au milieu des dépravations du siècle, ou de cette profonde humilité qui donnait à sa pénitente la douleur et les larmes du plus sincère repentir. Il ne trouva pas même dans son accusation l'ombre de péché, si ce n'est qu'elle s'était mise dans un danger, lointain il est vrai, d'offenser Dieu, par la légère complaisance qu'elle avait éprouvée quelquefois de paraître en public avec une mise élégante ; mais il put se con-

vaincre d'ailleurs, qu'elle n'avait jamais eu en cela aucune fin condamnable ni outrepassé les règles de la plus sévère modestie, et que jamais, non plus, les soins qu'elle avait donnés à sa personne ne lui avaient attiré, dans les compagnies qu'elle fréquentait, la moindre parole inconvenante. Inutile de dire tout le soin que prit dès lors le P. Angelo de cette belle âme, et avec quelle prudence il la dirigea, pour qu'elle ne s'exposât point à déplaire à son mari par un abandon trop subit de ses anciennes habitudes, qui par elles-mêmes n'étaient point blâmables.

Anna-Maria partit de l'église parfaitement consolée. Elle goûta dès lors, au fond du cœur, cette paix qui surpasse toute satisfaction terrestre; elle se sentit portée plus que jamais à se donner sans réserve à Dieu, puisque, dès son retour dans le bercail de Jésus, elle venait d'être accueillie avec tant de bénignité par ce souverain Pasteur. De ce moment date aussi dans la vie d'Anna-Maria la cruelle vengeance qu'elle voulut exercer sur son corps pour toutes les fautes de ses années déjà écoulées, vengeance qui dura, comme nous le verrons, jusqu'à ses derniers jours[1].

(1) Un mot encore sur la nature et les causes de ces remords qui portèrent notre Vénérable à pratiquer une si rude pénitence. Par remords nous entendons ici ce reproche qu'éprouve en elle-même l'âme chrétienne pour avoir abandonné plus ou moins la loi de Dieu. C'est là le principal moyen qu'emploient la justice et la miséricorde divines pour attirer le pécheur à la pénitence. Aussitôt après la faute et sans que personne l'en ait repris, il en sent déjà certains reproches dans son cœur, lors même qu'elle aurait été commise dans le secret, et ce sentiment est plus ou moins vif, selon que la conscience du délinquant est plus ou moins délicate et que le Seigneur éclaire plus ou moins cette âme sur la nature du mal commis et sur la grandeur des perfections divines. D'où il peut se faire, ce qui arrive, en effet, que certaines âmes aient reçu du ciel le privilége de voir des fautes ou du moins un déplaisir pour Dieu, là où d'autres n'en voient nullement et ne peuvent imaginer qu'il y en ait, et cela parce que celles-ci sont peu avancées encore dans les voies de la perfection, ou parce que le Seigneur leur a refusé des lumières spéciales, bien qu'elles soient justes à ses yeux. Nous en donnerons pour preuve l'exemple de saint Louis de Gonzague. Il avait conçu pour certaines de ses actions un remords si vif qu'il tomba évanoui, en les manifestant pour la première fois à son confesseur et qu'il crut devoir les expier toute sa vie sur sa propre chair, tandis que les autres ne pouvaient y voir des fautes réelles. Sa mère voyant ses

Lorsqu'une âme revenue des voies de l'erreur veut se donner entièrement à Dieu, le premier attrait qu'elle ressent est celui de la pénitence. A l'aspect des ruines que le péché a faites dans son cœur et dans son intelligence, elle se sent pressée d'abattre toutes ces idoles des passions auxquelles elle avait rendu un culte criminel, et de relever en elle les autels du vrai Dieu; sachant par une funeste expérience que le vice, pour la dominer, est entré par les sens, elle veut d'abord châtier le corps et le réduire à l'impuissance de lui être désormais un instrument de mort.

Anna-Maria entra résolûment dans cette voie de sacrifices que Dieu ouvrait devant elle. En effet, à peine revenue de sa confession, et se voyant seule dans sa demeure, elle se prosterna à terre devant un petit autel qu'elle avait élevé dans son appartement,

chemises ensanglantées par les dures flagellations auxquelles il se soumettait, voulut lui en faire de doux reproches, mais le saint enfant lui répondit avec humilité et conviction : « Laissez-moi, ô ma mère, laissez-moi satisfaire à Dieu pour mes fautes. » La même horreur du péché fondée sur une égale connaissance des perfections infinies de Dieu, inspira à saint Michel des Saints, religieux Trinitaire, canonisé en 1862, les mêmes sentiments de repentir et de pénitence. Il n'avait jamais offensé gravement le Seigneur, et cependant il se soumit dès son enfance aux plus effrayantes austérités.

Voici, d'autre part, ce que nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Gênes, relativement à cette connaissance intime que Dieu donne à certaines âmes, au sujet du mal qui peut se trouver en elles. « L'amour pur, dit la sainte, prit soin de moi ; il me gouvernait en tout, et me purifiait chaque jour davantage de toutes mes imperfections intérieures et extérieures ; il les consumait peu à peu, et, quand il m'avait purifiée de l'une d'elles, il me la montrait ; il a l'œil si pur, il voit si loin, que je suis étonnée des grandes imperfections qu'il trouvait en moi, et il me les faisait voir si clairement que j'étais obligée de les avouer et de m'en confesser. Il me montrait beaucoup de choses imparfaites et souillées, qui eussent semblé à d'autres et à moi pures et parfaites. Il trouvait faute à tout, et me disait : « Je veux que tu ne fasses aucune chose où tu puisses être toi-même. » L'amour a pour ennemi tout ce que la créature aime ; il veut tout consumer, sans aucune compassion pour l'âme ni pour le corps ; si on le laissait faire, il retrancherait tout en un instant, parce qu'il voit que ce serait le plus grand bien de l'homme qu'il aime ; mais, comme il connait sa faiblesse, qui ne pourrait supporter une opération si forte tout à coup, il retranche peu à peu tout ce qui est imparfait. » (*Vie de la Sainte, chap. 41.*)

dès les premiers jours de son mariage avec Domenico. Là elle commença par se soumettre à une cruelle flagellation, puis, avec la tête frappant de grands coups sur le sol jusqu'à en faire jaillir du sang : « Satisfais à Dieu, ô tête immonde, s'écriait-elle, pour tant de frivoles parures dont tu as osé te charger, pour le faste et les vains ornements que tu as étalés. »

Plusieurs fois elle répéta cet exercice de pénitence, et même elle ne s'en serait point contentée, si le P. Angelo ne se fût hâté de contenir sa ferveur dans les bornes de la discrétion.

Elle obtint facilement de Domenico de ne plus faire des promenades d'agrément ni des visites de pure récréation, donnant pour motif de son abstention tantôt son état de fatigue pendant ses grossesses, tantôt les soins qu'elle devait à sa jeune famille. Plus tard elle mitigea un peu sur ce point ses résolutions, par complaisance pour son époux et pour ses enfants.

Le changement opéré dans sa conduite était donc bien réel, mais ce n'était point encore assez pour sa générosité. Elle voulut qu'il fût connu publiquement, et que ceux qui avaient été témoins de ses écarts, le fussent aussi de son repentir et de ses nouvelles pratiques. Avec le consentement de son mari, elle se dépouilla de ces vains ajustements qui lui avaient plu autrefois et qui étaient maintenant pour elle un véritable tourment. Elle se revêtit comme la dernière femme du peuple d'une robe simple et grossière; mais, sous ces haillons du pauvre, la beauté de son âme ne brillait que plus vivement aux yeux de son divin époux.

Domenico se montra satisfait de ce changement qui s'était opéré dans sa compagne; c'est lui-même qui nous l'atteste dans sa déposition : « Environ un an après notre mariage, dit-il, la Servante de Dieu encore à la fleur de sa jeunesse, quitta par amour pour Dieu tous les ornements qu'elle portait, les anneaux, pendants d'oreille, colliers, etc., et adopta le costume le plus simple qu'elle put. Elle m'en avait demandé la permission que j'accordai de grand cœur, parce que je la voyais entièrement adonnée à la piété. »

CHAPITRE XIV.

Admission d'Anna-Maria dans le Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité. (1790.) Prodiges qui ont lieu en cette occasion. — Soleil miraculeux.

Toute l'économie de notre salut roule sur l'action de la grâce en nous et sur notre coopération. Seconder la grâce, ne rien lui refuser, telle est la part que nous devons prendre dans l'œuvre de notre sanctification. Anna-Maria finit par le comprendre, et dès lors nous voyons se réaliser en elle les plus étonnantes merveilles.

Depuis quel temps le Seigneur ne désirait-il point posséder entièrement ce cœur? mais il voulait le recevoir du libre consentement d'Anna-Maria. Elle, de son côté, voulait bien le lui donner, nous dirons même mieux, elle le lui avait déjà donné, et cette innocence de mœurs qu'elle avait conservée jusqu'à ce jour, démontre évidemment que ce cœur n'avait point cessé, depuis le baptême, d'être le temple du Saint-Esprit; mais cette donation n'était point encore assez large, assez irrévocable pour que le Seigneur pût faire du cœur de sa Servante un instrument convenable de ses desseins d'amour, et de là venaient ces remords incessants, ces vifs reproches de la conscience que le Seigneur lui faisait éprouver au sujet du monde et des plaisirs qu'elle y avait goûtés, en un mot, de cette poussière du siècle dont elle était encore couverte; de là aussi cette crainte des jugements de Dieu, ces appréhensions pour son salut éternel qui la tourmentaient quelquefois.

Que serait-il arrivé si la Servante de Dieu se fût bornée dans son offrande? si elle eût continué à se montrer sourde aux sollicitations de la grâce? Son existence eût pu, sans doute, s'écouler entre les bornes du devoir et de l'honnêteté, mais dès qu'elle est décidée à pousser la générosité jusqu'aux dernières limites, dès qu'elle se livre sans réserve à l'action divine, la grâce s'empare

de son âme et y répand ses faveurs avec la plus étonnante profusion.

« Jeune encore et brillante, elle n'attend point que cette fleur soit tombée pour se donner au Seigneur. Appelée, elle se rend. Dieu l'emporte aussitôt dans l'amour, dans la lumière, dans l'extase; il lui donne la prière, les larmes, la soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité[1]. » Au lieu d'une chrétienne ordinaire, d'une mère de famille semblable à tant d'autres, nous aurons une femme forte de plus à proposer à l'admiration de ses contemporains et des siècles futurs. Combien plus de saints n'y aurait-il pas dans l'Eglise de Jésus-Christ si le Seigneur trouvait toujours dans ses serviteurs une fidèle et entière correspondance à la grâce! La plupart d'entre eux ne mettent au service du Seigneur qu'une volonté toujours chancelante, ils redoutent la croix et les ignominies qui l'accompagnent, aussi sont-ils à peine chrétiens, tandis qu'ils pourraient être des saints et de grands saints.

Adonnée à un genre de vie humble et pénitente, Anna-Maria commençait à y trouver une si grande abondance de consolations qu'elle ne pouvait se rassasier d'en bénir le Seigneur. Voici un fait qui nous prouve quelles étaient dès lors sur cette âme d'élite les faveurs du Ciel. Anna-Maria se trouvait un jour à la maison avec sa mère qui, lisant à haute voix un livre de piété, arriva à un endroit où il était parlé des rigueurs du jugement dernier. A cette lecture, la jeune femme se sentit saisie d'un si vif sentiment de douleur et d'amour, qu'il lui sembla que son cœur était comme broyé sous l'action de la grâce divine; ses yeux devinrent deux sources de larmes, les douceurs de l'amour divin, unies à un profond sentiment de repentir, l'inondèrent d'ineffables délices, et la voix de son céleste époux vint y mettre le comble par ces douces paroles : « Voilà, ô ma fille, ô mon épouse chérie, voilà ce Dieu qui te poursuit continuellement pour te faire arriver au salut, et qui, depuis le sein de ta mère, t'a choisie pour la sainteté. Tu ne dois aimer nul autre que moi, et je serai moi-même ton guide dans

(1) Louis Veuillot, *Parfums de Rome.*

la voie de la perfection. Voilà pourquoi quand tu vivais au milieu des vanités du monde, je ne t'ai jamais abandonnée, pourquoi aussi je t'ai préservée d'une infinité de périls, de la mort même, car je t'aime tendrement, et tu apprendras un jour à connaître mieux Celui qui te parle. »

Confuse de tant de bonté et ne sachant comment y correspondre, Anna-Maria s'humiliait profondément devant le Seigneur. Elle le remerciait avec effusion de l'avoir enfin arrachée, par l'action toute-puissante de sa grâce, à cette fascination des choses du monde qui l'avait rendue jusque-là trop peu sensible aux biens de l'éternité. Elle s'occupait avec une continuelle sollicitude de ses affaires domestiques et apportait dans ses diverses occupations une si grande allégresse d'esprit et en même temps une si douce union avec Dieu, qu'elle semblait être plutôt en oraison qu'occupée à son travail. Elle se rendait de fort bon matin en quelque église voisine pour y entendre la sainte messe et y faire la sainte communion, dans la mesure que lui traçaient son père spirituel et ses propres occupations; et, tandis qu'elle contentait ainsi les besoins de sa piété, tout en remplissant exactement ses devoirs domestiques au sein de sa famille, elle sentit naître dans son cœur un désir qui a d'abord de quoi nous surprendre, et qui démontre, du moins, la sincérité de l'offrande qu'elle avait faite de tout son être à Dieu.

Ce n'était point encore assez pour cette généreuse chrétienne d'avoir brisé avec les maximes et les pratiques du monde. Dans la ferveur et la sincérité de son retour à Dieu, elle aurait voulu rassasier au fond d'un cloître, les nouveaux besoins qui la tourmentaient. Elle désira donc vivement être religieuse, mais voyant bien que, dans l'état de vie qu'elle avait déjà embrassé, ce vœu ne pouvait plus recevoir sa complète réalisation, elle demanda à son confesseur le moyen de participer, au moins en quelque manière, aux avantages de la vie monastique. Le P. Angelo lui dit qu'elle pourrait bien y parvenir en se revêtant de l'habit de Tertiaire de quelque Ordre religieux. Elle mettrait cet habit sous ses vêtements ordinaires, en paraissant en public, et, dans son intérieur, elle suivrait autant que possible, les règles et

saintes coutumes de l'Ordre auquel elle se serait affiliée comme Tertiaire.

Il faut dire, au reste, que le P. Angelo avait demandé d'abord à sa pénitente si ce désir ardent qu'elle avait d'être religieuse n'était accompagné d'aucun autre dessein ultérieur, ou si elle avait en cela quelque but particulier. Notre intrépide chrétienne avait répondu avec beaucoup de candeur à son père spirituel : « Je me sens un très-vif désir de m'offrir au Seigneur, de manière à lui appartenir sans retour et à être devant lui comme une victime expiatoire pour tant de péchés qui se commettent tous les jours dans le monde. » Il n'en avait pas fallu davantage au P. Angelo pour saisir le secret mobile de cette démarche dont Anna-Maria ne comprenait point elle-même toute la grandeur et le mérite : « C'est bien, lui dit-il, faites en sorte d'obtenir de votre mari la permission de devenir Tertiaire. Oui, assurément, c'est Dieu qui vous veut ainsi, c'est-à-dire *Religieuse au milieu du siècle.* »

Anna-Maria n'en demanda pas davantage ; très-satisfaite des paroles de son confesseur, elle mit dès lors tout en œuvre auprès de Domenico pour obtenir de lui d'être Tertiaire des Trinitaires déchaussés. Domenico finit par condescendre à ce désir : « Elle était très-dévote aux saints mystères, dit-il dans sa déposition, mais surtout à celui de la très-sainte Trinité, c'est pourquoi elle me demanda la permission de prendre l'habit de Tertiaire de cet Ordre, j'y consentis volontiers. Le P. Ferdinand du couvent de San Carlino[1] la reçut, mais à la condition qu'elle remplirait tou-

(1) L'Ordre de la Très-Sainte Trinité pour la rédemption des captifs a été fondé en 1198 par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois. La réforme de cet Ordre a été faite en 1599 par le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, béatifié en 1819. Les Trinitaires réformés ou déchaussés possèdent à Rome quatre couvents, *San Grisogono in Trastevere*, *Santa Maria delle fornace*, *Santa Marta et San Carlino alle quattro fontane*. Les trois premiers sont habités par des Italiens, le quatrième, par des Espagnols. On l'appelle *San Carlino* ou petit Saint-Charles pour distinguer sa chapelle dédiée à saint Charles Borromée des autres églises plus grandes qui portent ce nom à Rome. On prétend que cette chapelle de San Carlino, et le couvent qui y est annexé, n'occupent pas plus d'espace que l'un des piliers de la coupole de Saint-Pierre. C'est la première grande œuvre exécutée à Rome par

jours ses obligations d'épouse et de mère, attendu qu'une femme mariée n'est plus maîtresse d'elle-même, mais soumise à l'homme. Telles furent nos conditions, elle les observa toujours avec une prompte obéissance et une entière fidélité. » Cette réponse qui n'est pas exempte de forfanterie dénote, néanmoins, un bon chrétien, puisqu'elle se base sur le témoignage bien connu de saint Paul[1] relativement à l'obéissance due par la femme à son mari.

Le T.-R. Père Général de l'Ordre consentit à l'admission d'Anna-Maria comme Tertiaire Trinitaire, et tout fut disposé pour qu'elle pût bientôt recevoir le saint habit dans l'église de *San Carlino*. Les témoins de ce fait n'ont point déterminé l'époque précise où il s'est passé, mais on peut présumer que ce fut en l'année qui suivit le mariage d'Anna-Maria avec Domenico[2]. Nous en connaissons, au reste, toutes les circonstances. Un témoin oculaire, le R. P. Jean de la Visitation, homme d'une éminente vertu, qui fut depuis ministre général des Trinitaires déchaussés, a eu soin de nous dire dans sa déposition, quelle fut alors, dans la Servante de Dieu, l'abondance des consolations divines qui, débor-

Borromini. La façade surtout offre un spécimen du style incorrect et bizarre de cet artiste. Le maître-autel est orné d'un tableau de Pierre Mignard, représentant la Trinité. L'autel qui est à droite, en entrant, possède actuellement un beau tableau peint par une dame romaine et représentant Notre-Seigneur qui échange son cœur avec celui de saint Michel des Saints. Près de l'église de *San Carlino* en allant vers Sainte Marie-Majeure, se trouve l'église de Saint-Denis, qui, avant 93, appartenait avec le couvent qui y est annexé aux Trinitaires français. C'est là que mourut le R. P. Jérôme de Halies ou du Saint-Sacrement, breton, auteur de la réforme française de l'Ordre en 1600. On vénère dans cette église une image de la Vierge qui a appartenu à saint Grégoire-le-Grand.

(1) Voir Epître aux Corinthiens.

(2) Dans la vie italienne d'Anna-Maria imprimée dernièrement à Monza et qui n'est, d'ailleurs, que la traduction de l'opuscule de Mgr Luquet, il est dit que l'admission de notre Vénérable comme Tertiaire Trinitaire eut lieu en 1808 ; c'est là une erreur. On convient, en effet, que la Servante de Dieu était déjà Tertiaire quand elle eut l'apparition du soleil mystérieux, et qu'elle en jouit pendant l'espace de 47 ans : or, comme sa mort a eu lieu en 1837, il faut nécessairement reculer son admission dans le Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité jusque vers la fin de 1790, moins d'un an après son mariage.

dant de son âme, se manifestèrent au dehors par des effets merveilleux.

« Anna-Maria, nous dit-il, était dans un moment de grande ferveur, la sensibilité de son cœur et l'ardeur de sa dévotion étaient excitées au plus haut point par la nouveauté de cette cérémonie, déjà si émouvante en elle-même, mais surtout par la perspective du dépouillement total qu'elle allait faire au pied des autels de tout ce qu'elle avait aimé dans le siècle, pour se revêtir sans retour des insignes de la pénitence et de la pauvreté. Dès le commencement de la cérémonie, elle éprouva dans tout son être une commotion extraordinaire. En vain s'efforçait-elle d'arrêter ses larmes et ses sanglots, de comprimer ses élans d'amour et ses soupirs enflammés. Rien ne semblait pouvoir calmer l'agitation de son esprit, la voix de l'obéissance fut seule capable d'y parvenir.

» Le P. Ferdinand qui lui donnait le saint habit était alors son confesseur. Il lui commanda de mettre fin à ces mouvements extérieurs de dévotion qui nuisaient au bon ordre de la fonction sainte. A l'instant même toute agitation cessa, au grand étonnement des assistants, et la Vénérable passa tout à coup des démonstrations involontaires d'une dévotion inusitée à un état de parfaite tranquillité, où l'on ne voyait plus sur sa figure que le doux rayonnement d'une extase céleste, et pendant tout le reste de la cérémonie qui fut assez longue, elle observa constamment le plus profond recueillement. On pouvait cependant entrevoir quelles étaient alors, dans son âme, les secrètes opérations de la grâce. Les heureux témoins de cette scène conçurent la plus haute idée d'Anna-Maria, et la considérèrent dès lors comme une sainte âme, privilégiée de Dieu[1]. »

(1) Il est à regretter assurément que ni la déposition de ce témoin ni aucun autre document ne nous ait dit si Anna-Maria a reçu, en entrant dans notre Tiers Ordre, un nom de religion différent de ceux qu'on lui avait donnés au baptême. Nous savons que la Vénérable Elisabeth Canori-Mora fut appelée *Sœur Jeanne-Félicie*, quand elle devint Tertiaire Trinitaire. Il est à présumer qu'Anna-Maria aura tenu à conserver les prénoms qu'elle avait déjà.

Dès le moment où Anna-Maria se vit liée plus étroitement au service de Dieu par son affiliation à un Ordre religieux, sa charité ne connut plus de bornes. Ses prières devinrent plus longues, ses méditations plus ferventes, ses pénitences plus rigoureuses ; le désir d'imiter Jésus-Christ crucifié et de s'unir intimement à lui devint dès lors l'unique préoccupation de son esprit. Et le Seigneur, répondant à sa générosité par un accroissement de grâces sensibles, commençait dès lors à favoriser fréquemment sa pieuse Servante par de célestes allocutions qui la préparaient peu à peu à de plus hautes faveurs : « Tu dois savoir, lui disait un jour le divin Maître, qu'en te parlant je produis en toi la douceur, la paix, la componction et l'humilité. »

Voulant, une autre fois, lui démontrer l'importance de la vertu d'humilité et la nécessité où elle était de baser sur cette vertu l'édifice de sa perfection, Jésus lui dit : « Sache bien, ma fille, que quelque désir qu'il ait de m'aimer, si l'homme n'entre pas dans la voie droite de l'humilité, il trébuche sans cesse et ne sait ni ne peut jamais parvenir à mon amour. L'homme porte en soi une poussière dont son cœur est enveloppé ; c'est l'amour-propre qui couvre comme d'un voile les yeux de l'âme et gâte ainsi toutes ses actions. L'homme est plein d'orgueil et je n'ai que faire des superbes et des orgueilleux. Les humbles seuls me plaisent, je leur prodigue le trésor de mes grâces. Quiconque veut goûter mes délices, doit mépriser le monde et s'attendre à être par lui méprisé comme je l'ai été moi-même. Je fais ma demeure dans les âmes humbles remplies de simplicité, plus elles sont basses et peu cultivées et plus je m'y plais, mais pour ces hommes sages et doctes qui ont la tête pleine des fumées de l'orgueil, je les abaisse et tu sais ensuite où je les envoie. Là finit leur fausse sagesse et leur ostentation. O ma fille ! j'exalte ceux qui s'humilient, ils se rendent dignes de mon royaume et je leur dévoile tous mes secrets. Aime donc le mépris, car c'est là le véritable fondement des vertus. Quiconque animé d'une foi vive et d'un vrai zèle saura supporter le mépris du monde, je le regarderai comme mon vrai disciple et mon fils bien-aimé. »

Ces célestes exhortations soutenaient Anna-Maria dans la voie

crucifiante où elle était entrée. Animée d'une ardeur toute juvénile, il lui semblait que rien désormais ne pourrait lui ravir la félicité dont elle jouissait. Le tendre époux des âmes daigna alors lui donner cette importante leçon : « Les âmes, lui dit-il, doivent s'humilier et n'être pas si confiantes quand elles sont dans la ferveur, car l'âme qui se trouve en cet état s'empresse de faire des promesses, puis quand la froideur arrive, elle devient timide, peureuse et ne va plus en avant. Toute âme qui débute dans la vie spirituelle doit parler ainsi : « Oh ! Dieu ! vous qui êtes si grand, » si puissant, faites de votre serviteur ce qui vous convient pourvu » qu'il accomplisse votre volonté. Je suis décidé à endurer tout ce » que vous voulez que je souffre, mais souvenez-vous, néanmoins, » que je ne suis bon à rien. » Les âmes qui tendent à la perfection ne doivent jamais perdre de vue que Pierre, mon apôtre bien-aimé, fit ses promesses dans un moment de grande ferveur, puis, quand arriva le moment de l'épreuve, il oublia mon amour. Souviens-toi, ma fille, de ce que je t'ai dit plusieurs fois que les hommes sont comme la banderolle qui flotte au haut des tours. Si ma grâce ne les retenait, ils tourneraient à tout vent. »

Au reste, il ne faut pas croire que dès lors la grâce eût tellement triomphé dans Anna-Maria de ses goûts naturels, qu'elle n'eût à subir de temps en temps quelque défaillance dans la voie douloureuse. Elle éprouva que si le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger, si la souffrance est la nourriture des élus, d'un autre côté, les répugnances de la nature causent souvent, même aux plus généreux, une contrainte bien dure. C'est ce que nous découvrons par ces doux reproches que lui adressa dans une circonstance le divin Maître : « Tu t'es trop empressée, ô ma fille ! réprime ce naturel impétueux, vis en paix et mets le monde sous tes pieds. »

Plus d'une fois pour l'encourager le Seigneur daigna lui dire : « Rappelle-toi que si une âme cherche à fuir la croix que je lui ai donnée pour son avantage et pour son bien, je la charge alors d'une autre bien plus pesante. Quoi ! ma fille, tu es si désireuse de souffrir et puis tu te laisses ainsi accabler par la tristesse !... mais tu sais bien que tu devras souffrir jusqu'à la fin. »

Et encore : « Ah ! fille ingrate ! qui n'as pas voulu te rappeler tant et de si bons enseignements que je t'ai donnés ! Tu t'es laissée vaincre par la tristesse et le manque de confiance. Ne te souvient-il donc plus que ton doux Sauveur est là devant toi, ouvrant ses bras pour te recevoir ? Une personne sage et prudente dit, en quelque circonstance fâcheuse qu'elle se trouve : « Je l'ai bien mérité, mais ce n'est rien. » Elle ne s'agite point intérieurement comme telle autre. Je te l'ai dit bien des fois : Pour acquérir ma paix et ma tranquillité, il faut déposer son propre jugement, courber la tête et se remplir de ma sainte humilité.

Et la pieuse femme faisant de ces préceptes divins la règle de sa conduite, se rendait de plus en plus digne des faveurs du Ciel ; ce fut en effet en ce temps-là qu'eut lieu l'événement extraordinaire que nous allons raconter.

Fort peu de temps après son admission dans le Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité[1], elle se trouvait un jour prosternée devant le crucifix ; son oraison avait été plus prolongée que de coutune et sa main n'avait point épargné les coups de discipline sur ses épaules nues. Tandis que la voix de son sang encore fumant criait pitié pour les pauvres pécheurs dont elle s'était constituée la médiatrice, tout à coup elle voit devant ses yeux une grande lumière, brillante comme le soleil, plus haute que sa tête de deux palmes[2] environ : « Mon Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt, ne serait-ce point une tromperie du démon ? » Elle ne tarda pas à se rassurer au fond de son cœur, et à se convaincre que ce n'était point là une illusion. Elle s'arrêta même à contempler ce globe lumineux, qu'elle avait devant elle à si peu de distance, et dont elle put faire ensuite à son confesseur la plus minutieuse description.

Nous dirons nous-même la nature et les effets de cet étrange phénomène, unique et sans exemple dans la vie des saints. Notons pour le moment que, quand elle vit ce soleil pour la première fois,

(1) Le témoignage du confesseur donne même à croire que ce fut la première fois qu'elle prit la discipline, quand elle revint à sa maison après avoir reçu à San Carlino l'habit du Tiers Ordre Trinitaire.

(2) Mesure commune en Italie, égale au travers de la main.

Anna-Maria remarqua que sa lumière, quoique éblouissante, était voilée encore de quelques légers nuages. Une voix intérieure lui apprit aussitôt que le rayonnement de cette clarté augmenterait de plus en plus, à mesure qu'elle purifierait davantage elle-même son cœur, et que, d'ailleurs, cette lumière lui était accordée pour tous les jours qu'elle passerait encore sur la terre. Nous allons voir la Servante de Dieu, profitant de l'avertissement céleste, s'efforcer chaque jour d'avancer dans la voie de la perfection, par sa fidélité à faire fructifier en elle la grâce de sa vocation.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

L'esprit de pénitence pratiqué dans le monde et au sein de la famille fut la grâce de conversion dans la vénérable Anna-Maria.

Fidélité à la grâce divine, voilà quel est, avons-nous dit précédemment, tout le secret de la vie spirituelle. Or, la première grâce à laquelle il importe surtout d'être fidèle, c'est la grâce de conversion. On entend par là cet attrait particulier qui, en nous retirant du monde, ou en nous y faisant mener une vie plus régulière, nous découvre la voie par où Dieu veut nous faire marcher désormais. La grâce de conversion appelle les uns à une vie d'oraison et de recueillement continuels, les autres à une vie d'action et de charité extérieures au profit du prochain, d'autres encore aux austérités de la pénitence.

Cette première grâce est ordinairement le fondement de toutes les autres destinées à une âme, elle est la semence des grâces futures, et domine dans l'âme pendant tout le reste de la vie, car, s'étant ajustée pour réussir au tempérament et à la complexion de l'individu, elle garde sur lui un certain empire, à cause de sa facilité d'opération. L'air qu'a respiré notre corps en naissant est toujours le meilleur pour conserver ou rétablir la santé; de même l'attrait intérieur, qui a fait naître notre âme à la vie spirituelle, conserve toujours sur elle, et même sur le corps qu'elle anime, une plus grande puissance d'action. Aussi un directeur habile

doit-il, pour conduire sûrement les âmes, faire une attention extrême aux grâces diverses qui ont opéré leur conversion, afin de les porter à y être constamment fidèles[1].

L'esprit de pénitence et de mortification continuelles de la nature fut le caractère dominant de la grâce de conversion dans Anna-Maria, mais avec cette particularité, néanmoins, qu'elle devait la faire fructifier dans le monde et au sein de sa famille, et ce sera par sa fidélité à suivre cette voie, tracée devant elle par la Providence, que nous la verrons atteindre ce haut degré de perfection, auquel le Seigneur l'avait prédestinée.

Anna-Maria a été certainement une de ces âmes que Dieu destine à réconcilier le monde avec la piété, un de ces phares lumineux qu'il place de loin en loin pour indiquer aux voyageurs d'ici-bas leur chemin au milieu des ténèbres et des incertitudes de la vie, une de ces protestations vivantes qu'il lance de temps en temps contre la mollesse du siècle, en lui démontrant par des faits, récents et authentiques, que l'héroïsme de la vertu est de tous les temps, de tous les âges, de toutes les conditions sociales, et qu'il n'est point nécessaire, par conséquent, pour mener une vie irréprochable, de s'enfuir dans les déserts, ni de s'enfermer dans l'enceinte des cloîtres, comme on affecte trop souvent de le déclarer. Et ce raisonnement, on le trouve surtout sur les lèvres des mères de famille. A la vue des nombreux devoirs qu'elles ont à remplir et des difficultés qu'elles doivent surmonter pour s'en acquitter toujours avec exactitude, elles se prennent à dire, peut-être de bonne foi, qu'il leur est impossible, dans leur position, d'opérer leur salut, et d'atteindre à la perfection. Or, la vie de la vénérable Anna-Maria leur prouvera précisément le contraire.

Nous nous attacherons à leur démontrer ici, non pas par de longs raisonnements, mais par la logique et l'autorité de faits bien avérés, comment une femme solidement vertueuse peut, sans se dépouiller de ces formes extérieures de bienveillance, de dou-

(1) Voir *Guide de la parfaite religieuse*, par M. l'abbé SANSON, aumônier de ses sœurs Trinitaires à Plancoët. (Côtes du nord.)

ceur, d'amabilité, qui donnent tant de charmes à la vertu dans les personnes du sexe, pratiquer en toute occasion la mortification des sens et le détachement absolu des créatures; comment elle peut, au milieu des occupations les plus distrayantes, se ménager, au fond du cœur, un sanctuaire caché de prière et de recueillement, où son âme retrouve à tout instant le calme et le repos; de quelle manière enfin une telle femme peut, tout en conservant avec les personnes qui l'entourent, les relations que ses devoirs et la charité lui imposent également, parvenir à une si étroite union avec Dieu, qu'elle ne voie plus que lui en toutes choses, et qu'elle ne converse en réalité qu'avec lui seul, alors même qu'elle semble se livrer davantage aux créatures.

Ce fut l'enseignement que donna jadis à Tobie l'archange Raphaël, lorsque, après avoir rendu à son fils et à lui-même les services les plus signalés, qui semblaient avoir réclamé exclusivement ses soins et son attention, il lui déclara que, néanmoins, il n'avait point cessé de se tenir avec les autres anges en présence du Seigneur, et que ces occupations extérieures, qui avaient paru l'absorber, ne l'avaient point empêché de rendre constamment à Dieu ses devoirs de louange et d'adoration.

Le divin Sauveur a voulu nous inculquer la même vérité par cet oracle : *Regnum Dei intra vos est.* Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. Oui, qui que vous soyez, et quelle que soit votre place dans l'échelle sociale, roi ou sujet, riche ou pauvre, homme et femme du monde ou religieux, il dépend toujours de vous, et de vous seul, de faire régner Dieu dans votre cœur et d'exercer sur les puissances de votre âme un pouvoir souverain, en domptant vos penchants déréglés, et en coopérant à la grâce divine pour les soumettre au joug du devoir.

C'est ce que pratiqua à un si haut degré de perfection l'âme privilégiée dont nous racontons les vertus. Il faut dire, d'ailleurs, que notre Vénérable avait reçu directement du Ciel, dès ses débuts dans la vie d'épouse et de mère de famille, des enseignements spéciaux sur l'importance qu'il y a pour tout chrétien à animer et féconder les œuvres extérieures par les bonnes dispositions de l'esprit et du cœur: « Souviens-toi bien, lui dit un jour le divin

Maître, de ces trois choses qui constituent la substance de la perfection : Un amour pur et exempt de toute affection naturelle, une constante fidélité aux inspirations de ma grâce et un parfait abandon entre les mains de ma Providence. » Le Sauveur lui dit aussi, dans une autre occasion : « Le plus grand des mérites consiste à se trouver au milieu du monde et à tenir le monde sous ses pieds ; l'âme qui veut devenir mon épouse doit mourir à tout ce qui est créé. »

La Vierge-Mère daigna aussi joindre ses avis à ceux de son divin Fils pour apprendre à sa fidèle Servante qu'elle était appelée à pratiquer ici-bas l'abnégation d'elle-même, et à cacher ses austères vertus sous les apparences d'une vie toute commune : « Sache bien, ô ma fille ! lui dit-elle un jour, que tu n'auras ici-bas qu'un jour bon sur cent mauvais, parce que tu dois ressembler à mon fils Jésus ; tous ceux qui lui ont été chers ont souffert beaucoup ; ils se sont fait une continuelle violence pour surmonter leurs penchants naturels. Quant à toi, tu devras t'attacher avant tout à faire sa volonté et à lui soumettre constamment la tienne dans le genre de vie qu'il lui a plu de te faire suivre ; c'est là ta vocation spéciale. Il faut que chacun puisse se convaincre plus tard, en considérant de près ta conduite, qu'il est possible de servir Dieu dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, sans faire extérieurement de grandes pénitences, pourvu, d'ailleurs, qu'on lutte vigoureusement contre les passions et que l'on se conforme en tout à la sainte volonté de Dieu. Souviens-toi bien qu'il est bien plus méritoire de renoncer à la volonté propre et de se soumettre complétement à celle de Dieu que de faire les plus grandes mortifications corporelles. »

Nous verrons les autres avertissements célestes dont fut favorisée la pieuse femme, revenir souvent sur ce même sujet, à cause même de l'importance qu'il y avait pour Anna-Maria de donner à ses pénitences corporelles toute leur valeur par la mortification de l'esprit, et d'imprimer de bonne heure à toutes ses actions, un cachet spécial de soumission entière au bon plaisir divin.

Citons encore à ce propos l'avis qui lui fut donné, un jour qu'elle se trouvait à s'entretenir des choses de la piété avec une

autre personne qu'elle guidait dans la voie de la perfection : « La vertu, leur avait dit Notre-Seigneur en se découvrant à elles, ne consiste pas seulement dans les pénitences corporelles, mais encore et surtout, dans la mortification de la volonté propre. Elle consiste à dérober, autant que possible, aux regards des hommes, les œuvres que vous faites. Le vrai serviteur de Dieu se contente de savoir que ses œuvres sont connues du Père céleste. Tant que vous vivrez en ce monde, sachez-le bien, vous devrez vous attendre à vous trouver tantôt dans la joie, tantôt dans la douleur; il faut donc vous disposer à tout recevoir, à tout supporter, le mal comme le bien, avec une égale résignation, et même volontiers et de gaîté de cœur. Si vous voulez m'imiter, gardez-vous bien de rechercher pour votre corps les délicatesses de la vie, et, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose, en un mot, que vous fassiez, dirigez toujours vers moi votre intention et songez que je suis là présent devant vous et que je vois toutes vos actions; soyez bonnes et charitables pour le prochain, soyez humbles, soyez patientes, voilà que je vous donne ma bénédiction. »

Heureuses les âmes qui savent mettre en pratique ces divines leçons, dans le secret d'une vie toute cachée en Dieu; vie triste et mélancolique, au dire du monde et de ses partisans, mais vie qui, en réalité, procure dès ici-bas, les plus pures comme les plus profondes jouissances. Nous n'en voulons pour preuve que cette admirable sérénité qui brilla toujours sur le front de notre Vénérable, ce sourire plein de charmes qui effleura constamment ses lèvres, et sa permanente égalité d'humeur dans les plus pénibles circonstances de la vie. De telles dispositions étaient évidemment une révélation involontaire de son intérieur. C'était un rayonnement du bonheur suprême qu'elle goûtait dans son cœur, par le parfait accomplissement de ses devoirs.

Des devoirs spéciaux incombent à la femme chrétienne par son titre d'épouse et par celui de mère de famille. Nous en parlerons successivement et nous démontrerons qu'elle doit à l'exemple d'Anna-Maria puiser, dans l'esprit de sacrifice et de mortification, la force de remplir dignement ses diverses obligations.

CHAPITRE II.

Anna-Maria modèle des épouses chrétiennes dans son obéissance et son respect pour son mari et ses vieux parents.

La jeune fille devenue épouse quitte ses parents pour suivre son mari et s'attacher uniquement à lui. En prenant congé des jeunes époux, parents et amis ont exprimé leurs vœux : « Soyez heureux » leur a-t-on dit, mais, observe un judicieux auteur[1], on aurait pu leur dire avec bien plus de raison : rendez-vous heureux, car vous portez en vous la source de votre félicité ici-bas et dans le ciel.

Le bonheur, nous le savons, réside uniquement dans le contentement du cœur, contentement que chacun peut se procurer par l'accomplissement exact de ses devoirs. Or, le premier devoir de la femme chrétienne c'est une humble soumission à celui que le Ciel lui a donné pour compagnon de sa vie.

Quand le Tout-Puissant voulut donner à notre premier père une compagne, il le toucha, remarquent les saints docteurs, non au front où s'élabore la pensée, mais à ce côté vivant qui est le siége de l'affection. Née du cœur de Dieu et du cœur de l'homme, la femme doit à l'un et à l'autre une soumission filiale et toute d'amour. Tel fut le genre d'obéissance que pratiqua à l'égard de son mari la vertueuse femme dont nous racontons la vie. Dès le moment où elle l'eut reçu de la main de Dieu pour guide et pour soutien de son existence, elle fit entre ses mains, et pour tous les jours de sa vie, une renonciation complète de sa volonté, et cette obéissance, pleine, entière et confiante, ne se démentit pas un instant; jamais elle ne discuta, ni n'éluda les ordres de son époux;

(1) M. l'abbé Brucelle, curé à Marest-Dampcourt, diocèse de Soissons, dans son *Directoire de la femme chrétienne*, excellent ouvrage auquel nous avons fait quelques emprunts dans ce chapitre et dans les suivants.

jamais elle ne lui ferma un seul pli de son cœur, de ce cœur si ardent à aimer, mais non moins constant dans ses affections. Toujours elle vit en lui le représentant de Dieu, dont l'autorité à ce titre devait être pour elle inviolable et sacrée.

« Anna-Maria, nous disent les témoins entendus dans le procès juridique, rendait à son époux l'obéissance la plus exacte comme à un supérieur et à un ange gardien que le Ciel lui avait donné. Elle savait plier ses goûts aux siens, et, bien qu'ils ne fussent pas toujours les mêmes, elle obéissait, néanmoins, toujours promptement et avec beaucoup de grâce. Rien assurément ne lui était plus cher que ses pratiques de piété, cependant, si son mari lui demandait quelque service, elle renonçait aussitôt à ses dévotions pour lui être agréable. »

« Par amour pour Dieu, dit Domenico, elle se privait de boire, mais si je lui disais : « Marianne, bois, ou, tu n'as pas bu, » elle se mettait à sourire et m'obéissait aussitôt. Je l'ai toujours trouvée docile et soumise comme une brebis. » Il dit encore : « Ma femme était éloignée de tous les plaisirs du monde, même les plus licites. Je lui disais quelquefois : « Marianne, allons à tel endroit où à tel autre ; » elle ne m'en témoignait aucun mécontentement, et se rendait à mes désirs avec une douce affabilité, comme par exemple, quand je voulais aller voir les marionnettes, ou quelque autre divertissement de ce genre; mais ensuite, m'étant aperçu qu'en venant m'accompagner, elle le faisait plutôt pour me complaire et pour m'obéir que pour y prendre sa part de satisfaction, et que, par conséquent, c'était pour elle un sacrifice, je la laissai en paix. »

Ainsi donc, dès le premier jour où elle mit le pied dans la demeure de Domenico, Anna-Maria s'habitua à le regarder comme son maître et son seigneur. Elle se considéra comme obligée à le servir avec autant de dépendance et de soumission qu'elle en avait mis jadis au service de ses parents. Elle s'attacha dès ce moment à se surmonter, à faire abnégation de ses goûts et de sa manière de voir, pour accomplir en tout les ordres et les moindres désirs de son mari. Il résulta de là, qu'en peu de temps Anna-Maria fut la maîtresse absolue du cœur et de la maison de Domenico, où rien dès lors ne se fit sans son agrément. Il est certain, en effet, que,

bien mieux que tout autre moyen, la douceur et l'obéissance affectueuse donnent à la femme, sur le cœur et les volontés de son époux, cet ascendant, cet empire dont elle se montre quelquefois si jalouse.

Nous aurons occasion encore de parler de cette haute influence que la vertu d'Anna-Maria lui donna sur les résolutions de son mari. Hâtons-nous d'ajouter que, non contente d'user avec Domenico de ces voies de condescendance et de douceur qui eurent toujours pour elle de si heureux résultats, notre Vénérable sut les pratiquer aussi, et de la manière la plus édifiante, à l'égard de ses vieux parents. « Je dépose, dit Domenico, qu'elle eut toujours pour ses parents tous les soins possibles et l'affection la plus tendre. » Nous savons que c'était du plein consentement de Taïgi que la mère d'Anna-Maria était venue demeurer avec eux, mais, comme la bizarrerie de son caractère la portait souvent à être d'un sentiment opposé à celui de son gendre et à résister à ses volontés, Anna-Maria se trouvait par là dans un pénible embarras, vu qu'elle leur devait à l'un et à l'autre, amour, obéissance et respect. Si elle prenait le parti de sa mère, elle risquait d'irriter son mari, si elle obéissait aveuglément à celui-ci, elle indisposait contre elle sa propre mère. Que faire dans cette alternative?

Se fondant sur ce principe que son mari était son chef et qu'elle lui devait, à ce titre, une constante soumission, Anna-Maria tâchait avant tout de le tenir content, puis elle faisait en sorte, par son exquise douceur, de persuader à sa mère qu'elle avait dû, par devoir de conscience, accomplir ses obligations de femme mariée, pour mettre en pratique les leçons de justice et de vertu qu'elle avait jadis reçues de ses parents. Il n'y avait dès lors pour personne aucun froissement d'amour-propre. La mère n'en concevait ni dépit, ni ressentiment; au contraire elle était très-édifiée et comme flattée de voir sa fille pratiquer si bien ses devoirs d'épouse, devoirs qu'elle avait peut-être elle-même mis quelquefois en oubli vis-à-vis de Luigi son mari.

Les filles de notre Vénérable attestent, dans leur déposition juridique, que leur pieuse mère a dû bien souvent mettre en œuvre sa patience et sa piété filiale pendant les longues années

que Maria, leur grand'mère, passa dans le domicile des époux Taïgi. Bien loin de lui manquer jamais de respect, Anna-Maria n'oubliait point de lui rendre tous les petits services dont elle avait besoin ou qu'elle pouvait désirer. Quand Domenico rentrant chez lui rapportait de la table des princes Chigi des restes de mets plus délicats, Anna-Maria avait soin de choisir ce qu'il y avait de meilleur ou ce qu'elle savait être du goût de sa mère, pour lui en faire présent, mais avec tant de bonne grâce que Domenico lui-même en était bien aise. Il se mettait alors à dire : « Que Dieu en soit béni ! nous avons pu contenter la mère ! » Et, quand il voyait que la Servante de Dieu savait si bien prendre cette pauvre femme, même par ses travers d'esprit, pour la rendre supportable et tranquille, il en éprouvait un réel plaisir qui augmentait encore son estime et son affection pour son épouse, et il remerciait alors le Seigneur de l'inestimable trésor qu'il avait placé au sein de sa famille.

Luigi Gianetti qui, à la mort de la signora Maria Serra, se trouvait débile et maladif, avait pu obtenir, nous ne savons par quel moyen, un lit perpétuel, comme l'on dit à Rome, dans l'hôpital Saint-Jacques, et, avec la petite pension viagère que lui avait laissée en mourant la dame Maria, il pouvait assez bien se suffire. Néanmoins, il était presque toujours dans la maison de sa fille. Anna-Maria parla des besoins de son père à Domenico qui, bon chrétien et excellent cœur, quand il n'était pas contrarié, permit volontiers à sa femme de faire pour Luigi ce qui pouvait lui être agréable. Anna-Maria tenait toujours en réserve pour son père quelques restes des repas, dont elle se privait volontiers pour lui ; elle lui préparait quelques bagatelles qu'elle savait être de son goût, et, quand il arrivait, elle les lui présentait aussitôt avec toute l'affection de son cœur ; mais, quoi qu'elle fît, Gianetti n'était jamais satisfait.

Non contente encore de lui donner tout ce qu'elle pouvait recueillir de meilleur, elle ajoutait en le lui offrant, et du ton le plus amical : « Cette friandise doit vous plaire, elle est très-bonne pour vos dents ; nous autres pauvres, nous ne pouvons en avoir que fort rarement. » Elle lui donnait même quelquefois, comme

l'atteste son mari, quelque petite pièce de monnaie pour s'acheter à son gré ce qui pouvait lui plaire davantage, mais tant de prévenances et de bontés ne le rendaient pas plus raisonnable.

Pendant les dernières années que le pauvre Luigi passa en ce bas monde, il plut au Seigneur de lui envoyer un mal affreux, dégoûtant, la lèpre. Bien souvent Anna-Maria, pour le soulager, le lavait et le nettoyait avec la plus filiale tendresse, elle lui faisait prendre aussi, dans le même but, des bains chauds, ensuite elle le peignait avec la plus grande patience, comme si c'eût été un jeune enfant, et, après l'avoir changé de linge et approprié : « Maintenant, lui disait-elle fort tendrement, vous allez vous trouver bien mieux. » — « Et, cependant, dit Taïgi, ce pauvre vieux ne se montrait nullement aimable, ni reconnaissant envers sa fille, pour tous les soins qu'il en avait reçus. Il acceptait toutes ces preuves du plus tendre amour filial comme des choses qui lui étaient dues, et jamais il ne payait d'une parole affectueuse tout ce qu'on faisait pour lui. » Notre Vénérable, qui n'agissait que par amour pour Dieu, ne s'en offensait nullement, elle faisait même semblant de ne point s'en apercevoir, et, quand Domenico impatienté lui disait : « Mais vraiment, ton père est un homme qui n'a pas de cœur, » elle tâchait de l'excuser sur son âge, sur ses infirmités et aussi sur les amers souvenirs qui lui restaient de sa première fortune.

Dans la dernière maladie de son père, Anna-Maria redoubla d'attentions à son égard. Elle alla souvent le visiter à l'hôpital Saint-Jacques, bien qu'il soit à deux milles d'Italie du palais Chigi qu'habitait alors Anna-Maria. Elle lui fit administrer les derniers sacrements après l'avoir disposé elle-même à les recevoir avec fruit, et l'assista avec la plus grande charité en de doux entretiens, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Après sa mort, elle pria et fit prier pour lui dans sa famille, elle fit célébrer à son intention quelques messes et lui procura d'autres suffrages, afin que son âme pût jouir bientôt de la gloire éternelle. « Quand ma belle-mère tomba malade, ajoute Domenico, ma femme s'empressa de lui faire administrer les derniers sacrements, ce qui était une de ses premières pensées en cas de maladie, et, après l'avoir assistée

nuit et jour jusqu'à son dernier soupir, elle voulut après sa mort garder elle-même le corps et le préparer pour la sépulture. Elle eût soin, d'ailleurs, comme pour son père, de procurer à son âme beaucoup de prières pour hâter le moment de sa délivrance. On eut dit vraiment, conclut Domenico, que Dieu n'avait donné à la Servante de Dieu de tels parents que pour éprouver davantage sa haute vertu. »

Quelle leçon pour tant de jeunes femmes qui, ayant dans leur intérieur leurs propres parents ou ceux de leur mari, les condamnent à vivre dans les privations et dans les larmes, et abreuvent d'amertume leurs derniers jours. Il y a là une injustice et une ingratitude qui ne peuvent que leur attirer présentement la malédiction de Dieu, et plus tard la même avarice et la même dureté de la part de leurs enfants. Ah! plutôt qu'elles imitent la conduite admirable de notre Anna-Maria, sa douceur, sa tendresse, son respect envers ses parents et son mari.

Mais s'il fallait encore leur proposer un autre exemple d'une épouse, d'une mère que les contrariétés ne rebutent pas, nous leur dirions : Regardez l'Eglise. Qu'y a-t-il au monde de plus faible en apparence? Pourtant, voilà dix-neuf siècles qu'elle résiste contre tous les suppôts de l'enfer armés contre elle. D'où lui vient sa force? De son ineffable douceur, non moins que de sa prière; la douceur ramène entre ses bras ceux dont la prière a obtenu la conversion. Imitez-la, et, si des lèvres de votre époux ou de vos parents tombent parfois de dures paroles, s'ils vous adressent d'injustes reproches, étouffez toute impression violente, et ne répondez que par plus de prévenance et d'affabilité; le remords viendra peser sur leur conscience et leurs lèvres finiront par vous justifier.

CHAPITRE III.

Anna-Maria modèle des épouses chrétiennes dans sa constante affection pour son mari.

Destinée à être épouse et mère, vouée à la mission sublime d'exercer dans la famille et la société le doux ministère d'une aimable conciliation, la femme a reçu du ciel, dit saint Augustin, un trésor de tendresse qui toujours s'épanche et jamais ne s'épuise. A l'homme la force et la raison, à la femme le cœur et l'affection. Ne nous étonnons dès lors nullement de voir la femme plus sensible que l'homme aux enseignements d'une religion toute d'amour, et plus portée que lui aux pratiques de la piété. Qu'est-ce, en effet, que la piété et la sainteté requises d'un chrétien? C'est l'art d'aimer ce qu'il faut, ou, comme dit encore le même docteur, c'est l'amour bien ordonné.

Or, de ce trésor d'affection la femme chrétienne doit assurément donner à Dieu la première, la meilleure part, mais ce qui lui en reste doit appartenir uniquement à son mari; encore faut-il qu'elle l'aime en Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire par devoir, par principe de religion, car une simple sympathie naturelle aurait bientôt pris fin. Il n'est pas nécessaire assurément que cette tendresse soit toujours aussi vive, aussi sensible que dans le début, mais elle doit toujours rester vraie et sincère.

Telle fut celle qu'accorda constamment à son mari la Vénérable Anna-Maria. Nous avons dit l'ardente affection d'Anna-Maria pour son mari, quand nous avons raconté la célébration de leur mariage en l'église Saint-Marcel; mais comme l'amour, quand il est réel, ne se contente pas de résider au fond du cœur, et qu'il cherche à se montrer au dehors par les œuvres, nous dirons ici avec quel soin la Servante de Dieu saisissait toutes les occasions pour témoigner à son époux quels étaient pour lui sa tendresse et son dévoû-

ment. Sa promptitude à contenter les désirs de Domenico n'était surpassée que par son empressement à les connaître et à les deviner, avant même qu'ils fussent exprimés.

Comme Domenico rentrait fort tard de son service, et quelquefois même deux heures après minuit, Anna-Maria, après avoir soigneusement préparé le souper qu'il devait encore prendre, se mettait à travailler pour l'attendre et plus souvent encore à prier. Domenico lui avait conseillé souvent de ne point rester là et de se mettre au lit; lors donc qu'il la trouvait encore levée : « Pourquoi, lui disait-il, m'attends-tu si longtemps? pourquoi ne pas te coucher tranquillement, puisqu'il faut que tu sois sur pied tout le long du jour? » Anna-Maria lui répondait aussitôt de la façon la plus aimable : « Mais qui donc te soignera, si moi-même je ne suis là? Ne faut-il pas que tu puisses prendre bien ton repas pour recommencer demain ton service? je dois donc tenir tout prêt pour le moment où tu arrives. Prends tranquillement ta nourriture sans te soucier d'autre chose; soupe à ton aise, puis après nous irons prendre notre repos dans la paix du Seigneur. »

A ces mots, Domenico, rayonnant de joie de se voir le continuel objet de tant d'affection, allait s'asseoir à sa place accoutumée, mangeait de bon appétit parce que tous les aliments avaient été bien préparés, et, dans l'expansion de son contentement, il se mettait aussitôt à raconter les événements de la journée, dans la persuasion où il était qu'il devait égayer un peu par là l'isolement de sa femme, et la récompenser ainsi des délicates attentions qu'elle avait pour lui. Anna-Maria ne perdait pas une de ses paroles, mais, tout en l'écoutant attentivement, elle avait soin, de temps en temps, d'élever vers Dieu l'esprit de son mari par quelque bonne réflexion mise à propos dans la conversation; puis elle lui présentait de l'eau bénite, récitait avec lui la prière du soir, et ne cessait de lui prodiguer ses soins que quand elle le voyait endormi.

Domenico ne laissait pas que d'être fort sensible à ces bons procédés, il en éprouvait souvent une grande satisfaction, et ne pouvait s'empêcher alors de se dire au fond du cœur : « Mais vraiment, elle me veut du bien, elle m'aime réellement; » aussi

ne négligeait-il point dans l'occasion de prendre chaudement sa défense, et de lui montrer ainsi tout l'attachement qu'il avait pour elle. « Si je m'apercevais, dit-il, qu'on la molestât, on le payait cher. » En voici une preuve. Un jour de fête, Domenico passait avec elle dans la rue pour se rendre à une cérémonie religieuse, lorsqu'un des soldats qui étaient là pour maintenir le bon ordre, heurta rudement Anna-Maria. Domenico ne s'en est pas plutôt aperçu qu'il se jette sur le soldat, et l'accable de violents reproches; puis lui enlevant son fusil, il se met à le battre de telle façon qu'il l'aurait peut-être assommé, si on ne le lui eût enlevé d'entre les mains.

Nous ne prétendons point assurément qu'un mari doive se porter à de telles voies de fait pour témoigner à sa femme son affection, mais on voit au moins par ce trait le vif désir qu'avait Domenico de montrer à sa femme qu'il savait payer de retour les tendres soins dont il était de sa part le continuel objet. On y voit aussi tout ce qu'il a fallu à notre Vénérable de patience, de constance dans ses efforts, pour réduire à la douceur un homme d'un naturel si fougueux ; et, ce qui lui a permis d'arriver à un si beau résultat, c'est sans contredit le prestige que lui donnait auprès de son mari le spectacle d'une conduite toujours irréprochable. Cette pureté de mœurs sera toujours pour un époux le plus sûr garant de l'affection de sa compagne. Elle se manifeste, il est vrai, par l'ensemble de sa vie ; les soins, les attentions, la révèlent et servent à l'entretenir, mais elle ne sera réelle et durable qu'autant qu'elle est basée sur les sentiments religieux. Un mari pourra être certain qu'il possède le cœur de son épouse, s'il la voit solidement unie à Dieu par une sincère dévotion, qui, en la faisant agir constamment par devoir de conscience, empêchera son affection de venir se briser contre divers écueils et de faire un triste naufrage.

Un de ces écueils, le plus dangereux peut-être, c'est la trop grande facilité que se donnent beaucoup de femmes d'agir familièrement avec toute sorte de personnes, de se produire et d'attirer les regards. De telles habitudes ne peuvent que faire naître des soupçons, de fâcheux dégoûts qui nuisent à la tranquillité et au bonheur des familles. Voici la leçon que leur donne à cet égard

notre Vénérable : « Ce n'était point uniquement, nous dit-on, en employant des voies de douceur et d'obéissance, de réserve et de discrétion que la Servante de Dieu pouvait jouir dans son ménage d'une paix inaltérable, elle y parvenait surtout par l'exquise pureté de sa conscience qui se traduisait en une conduite toujours sans tache ; son époux pouvait, selon la parole du Sage[1], reposer en elle son cœur en toute sûreté. »

Après les attestations qu'il nous a déjà fournies ailleurs, sur l'innocence des mœurs de sa compagne, Domenico ajoute : « Quelquefois en rentrant, pour changer d'habits, je trouvais la maison remplie de gens. Aussitôt ma femme laissait là tout ce monde, seigneurs et prélats qui venaient la consulter, et s'empressait d'accourir pour m'essuyer et me servir avec affabilité et contentement. On voyait bien qu'elle le faisait de tout son cœur, jusqu'à vouloir arranger les cordons de mes souliers. Ma maison était fréquentée par beaucoup de gens, surtout dans les premiers temps, mais je pouvais être parfaitement tranquille et fermer les yeux, je savais ce qu'était ma femme et comment elle pensait et agissait. Je m'abstenais même de la questionner. Je savais que ces personnes ne venaient que pour demander des prières ou des conseils ; elle était ma consolation et celle de tout le monde. »

Ainsi donc, en toute occasion, Anna-Maria sut, avec le secours de la grace, garder une telle ligne de conduite, que le repos du foyer domestique, bien loin d'en recevoir la moindre atteinte, n'eut pas même à supporter le plus léger refroidissement. Taïgi connaissait suffisamment la vertu de sa femme : sa profonde piété, qui lui faisait fréquenter souvent les sacrements, et d'autre part, son esprit de pénitence et de mortification des sens, qui la portait à éviter toute indiscrétion. De plus nous savons de lui-même que, bien loin de voir de mauvais œil ce concours de personnes dans la maison, il en concevait, au contraire, une plus haute opinion de sa femme.

Il lui arrivait assez souvent d'entrer chez lui à d'autres heures qu'à celles où il venait ordinairement, et cela, non pour la sur-

(1) Paraboles de Salomon, chap. 31.

prendre, ni pour savoir quelles étaient les visites qu'elle recevait, mais uniquement par nécessité; or, il la trouvait toujours, nous dit-il lui-même, occupée à son travail. D'ailleurs, elle ne demeurait point seule avec les personnes qui venaient la consulter, mais elle gardait auprès d'elle sa mère ou ses filles, et, si quelqu'un avait à lui parler secrètement, elle se retirait dans un angle de l'appartement où était sa mère, ou bien, si elle restait seule avec les visiteurs, elle avait soin de laisser ouverte la porte de l'appartement et de se tenir auprès de cette porte, qui communiquait avec une autre pièce, d'où on pouvait la voir sans entendre ce qui se disait.

Telle était l'extrême prudence d'Anna-Maria, dans ses rapports avec les étrangers, et, néanmoins, elle ne put échapper aux morsures des mauvaises langues. Domenico nous atteste que des voisines qui voyaient de mauvais œil tant de personnes de distinction hanter leur pauvre logis, se mirent à déchirer la réputation de sa femme et à répandre sur son compte les bruits les plus calomnieux. Bref, l'éclat de sa vertu offusquait les petits esprits. Anna-Maria leur pardonnait volontiers ces attaques et priait même pour eux. C'est ce que doit faire toute femme chrétienne. Forte de son innocence et de l'estime de son mari, elle doit se soucier fort peu des injures qui lui viennent du dehors.

CHAPITRE IV.

Anna-Maria modèle des épouses chrétiennes dans sa prudence pour conserver la paix domestique. — Elle excuse son mari auprès des étrangers.

Saint Philippe de Néri avait coutume de dire que, pour une famille chrétienne : *Mieux vaut une once de paix qu'un chariot plein d'or*. Il avait, certes, bien raison, car si, au milieu même des aises et des commodités de la vie, on ne jouit pas de la paix et du

contentement, à quoi tout cela peut-il servir? La discorde, les inimitiés entre membres d'une même famille rendent la vie amère et font de la maison un enfer anticipé. Chacun en convient, surtout les mères de famille, qui sont les premières victimes de ces dissensions, et cependant, il en est peu parmi elles, qui veuillent comprendre que cette précieuse paix domestique résulte surtout de la guerre qu'elles doivent se faire à elles-mêmes pour surmonter leurs penchants déréglés, leur mauvaise humeur, de manière à ne donner à ceux qui les entourent que des exemples de patience et de douceur.

Il devra leur en coûter assurément pour être toujours prévenantes envers des personnes qui sont quelquefois si peu sensibles aux bons procédés, mais elles trouveront dans leur cœur, si elles savent bien le sonder, trop de capacité pour la bienveillance et la compassion, pour qu'elles ne puissent, avec le secours de la grâce qui ne leur manquera jamais, arriver à se vaincre elles-mêmes et à supporter courageusement les défauts d'autrui. « Pour posséder ma paix et ma tranquillité, disait un jour le divin Sauveur à sa fidèle servante Anna-Maria, il faut déposer son propre jugement, courber la tête et se remplir de ma sainte humilité. » — « Souviens-toi, avait-il ajouté, que tu dois être prudente en toutes choses, car là où se trouve la vraie prudence, là aussi on voit la véritable vertu, et l'esprit malin n'y trouve point entrée. »

« Le malin esprit, lui avait-il été dit une autre fois, est un esprit de contradiction. Celui qui en est dominé ne vit en repos ni le jour ni la nuit; mon esprit, au contraire, est un esprit d'amour et de paix, plein de condescendance pour tout ce qui n'est pas péché. Etre condescendant aux faiblesses d'autrui pour le bien de la paix et des familles, c'est là une grâce particulière que je n'accorde pas à tout le monde. Sache donc, ô ma fille, que celui qui possède ma paix, possède toutes choses. Plusieurs âmes, pour jouir de ce grand bien, font de rudes pénitences. Nul ne peut arriver à la félicité dont jouissent mes élus, s'il ne s'est efforcé de se faire simple comme un petit enfant, et s'il n'a acquis tout d'abord, la vraie, la vraie, la vraie charité. Celui qui possède la

charité, ô ma fille, a la patience. La charité est active, elle opère avec zèle et amour. Elle ne parle mal de personne, parce qu'elle craint de perdre cette perle précieuse de mon amitié. Elle comprend tout, elle voit tout, elle s'aperçoit de tout, mais elle couvre tout de son manteau. Elle excuse les défauts du prochain, compatit à ses peines et se dit en elle-même : Hélas ! mon Dieu, je serais pire encore, si vous ne veniez à mon secours. » Anna-Maria sut tirer de cet avis un admirable profit.

Elle avait, ce semble, plus que toute autre femme, dans son intérieur, des éléments d'inquiétude et de discorde, non-seulement de la part de son mari, mais aussi du côté de sa mère qui continuait à habiter avec elle, et de son père, qui venait la voir fréquemment. Elle sut néanmoins, par son inaltérable patience, par sa bonne humeur, jouir constamment avec eux du trésor inestimable de la paix. Le caractère quelquefois si étrange de Domenico, faisait assurément un pénible contraste avec celui d'Anna-Maria, toujours paisible et doux ; il était opiniâtre dans sa manière de voir, et, une fois qu'il avait adopté une opinion, rien ne pouvait le faire revenir. Il entrait en fureur à la moindre objection, et, si on continuait à le contrarier, il devenait intraitable.

Anna-Maria voyant que toute résistance était superflue, n'opposait à toutes les exigences et à la rudesse de son mari qu'un humble silence. Elle cédait devant lui par humilité, mais non point avec mauvaise humeur comme font tant d'autres femmes, encore moins avec ce ton hautain, ces paroles dures et choquantes qui ne servent qu'à aigrir encore davantage un naturel déjà emporté. Elle prenait alors un air de douce affabilité, des regards suppliants et tâchait même d'amener le sourire sur ses lèvres ; c'était une de ces réponses dont l'Eprit-Saint nous dit qu'elles brisent la colère de l'homme. En effet, Domenico se trouvant satisfait ne tardait point à se calmer, et la crainte d'avoir mécontenté sa compagne, toujours si bonne pour lui, faisait naître dans son cœur le remords et amenait sur son front une vive rougeur. Il lui disait alors : « Au reste, fais un peu en cela ce que tu voudras, car moi je n'y entends rien. » Et Anna-Maria, sans avoir

l'air de s'apercevoir de cette défaite de son mari, reprenait aussitôt de sa voix la plus caressante : « Pour moi je ferais de cette manière, es-tu de cet avis? es-tu content? »

Il faut noter d'ailleurs, que cette aménité, ces prévenances d'Anna-Maria à l'égard de son mari ne furent pas l'œuvre d'un jour, ni d'une année; elle dut en faire usage plus ou moins tous les jours de sa vie. Ecoutons Domenico rendre compte lui-même des bons effets que produisait sur lui cette conduite de sa femme: « Sa grande délicatesse a fait, dit-il, qu'il n'y a jamais eu de différend sérieux entre elle et moi. Elle savait avertir charitablement, et je lui dois de m'être corrigé de quelques défauts. Elle donnait les avertissements avec une charité incomparable. Toutes ses manières produisaient un charme qui obligeait irrésistiblement à la contenter toujours, pour le bien de la famille.

» Voyait-elle quelqu'un inquiet ou troublé? elle ne disait rien, mais attendait qu'il fût calme, et alors elle faisait tout doucement réfléchir et donnait de très-bons avis de patience et d'humilité. Au reste, je l'ai dit, ces altercations étaient rares; ma pauvre femme était si prudente que dès qu'elle s'apercevait de quelque petit différend, elle s'empressait de l'étouffer avec une bonté qui cimentait encore mieux la paix et l'harmonie. Il m'arrivait assez souvent de rentrer fatigué, triste et de mauvaise humeur. Elle avait le talent de me tranquilliser. Bref, elle savait bien se taire, mais elle savait encore mieux parler au besoin. » — « Enfin, dit-il ailleurs, ma femme a toujours fait régner une paix céleste dans la famille, quoique nous fussions nombreux et de caractères bien différents, surtout lorsque Camillo, mon fils, vint demeurer avec nous, les premiers ans de son mariage. La belle-fille était d'une humeur assez difficile, parce qu'elle voulait commander en maîtresse, mais la Servante de Dieu savait si bien contenir tout le monde dans les limites, que tout ce que je pourrais en dire serait peu de chose. »

Une autre déposition nous donne quelques détails de plus sur les prévenances d'Anna-Maria pour son époux. « Assez souvent, nous y est-il dit, Domenico rentrait le soir chez lui après toute une journée de travail dans le palais du Prince, et se trouvait

accablé, brisé par la fatigue, ou bien il était inquiet, de mauvaise humeur par suite de contestations qu'il avait eues avec les autres domestiques, ou pour tout autre motif; mais il trouvait toujours dans Anna-Maria le soulagement, les conseils, les consolations dont il avait besoin. Ce qu'elle avait fait jeune encore pour son père, Anna-Maria l'accomplissait alors envers son mari, s'étudiant toujours à mieux connaître ses goûts pour les contenter, ses peines pour les adoucir. Elle allait au-devant de lui quand il devait rentrer, et à peine mettait-il le pied sur le seuil de leur demeure, qu'elle était déjà là pour le recevoir. Elle le saluait par de bonnes et affectueuses paroles, et s'étudiait à deviner, par l'air de son visage, s'il avait du chagrin et quelle pouvait en être la cause. Elle lui disait aussitôt avec son amabilité accoutumée : « N'est-il pas vrai que tu as eu aujourd'hui beaucoup de fatigues à endurer? » Et Domenico de lui répondre : « Oh! c'est bien vrai! je n'en puis plus. » — « Eh bien, ajoutait gracieusement Anna-Maria, assieds-toi donc, repose-toi à loisir, car ici tout va bien, comme à l'ordinaire. » Cette manière d'agir, ces paroles, lui ouvraient le cœur, le tranquillisaient, et quels que fussent les déplaisirs qu'il avait éprouvés dans la journée, il les oubliait facilement quand il se voyait l'objet de tant et de si douces attentions de la part de sa femme. »

Si le chagrin et la mauvaise humeur de Domenico provenaient de disputes pour affaires d'intérêt, ou de reproches qu'il croyait n'avoir point mérités, la prudente Anna-Maria le laissait parler tout à son aise, puis, quand il avait soulagé son cœur par ses confidences, elle l'exhortait tout doucement à la patience, et lui enseignait à mieux faire une autre fois; mais ces avis, elle les lui donnait avec beaucoup d'humilité pour n'avoir pas l'air de faire la leçon, de sorte que Domenico ne tardait pas à recouvrer la tranquillité et cet air de bonhomie particulier aux Milanais.

Telles étaient les industries de notre Vénérable, pour conserver à sa famille le bienfait de la paix domestique ou pour la lui faire recouvrer, si de fâcheux accidents étaient venus la troubler; conduite bien opposée à celle que tiennent certaines femmes qui, toujours inquiètes et querelleuses, ne savent se contenter de rien

et remplissent d'amertume les courts instants que leurs maris viennent passer au sein de leur famille, après une journée de pénible labeur; bien souvent une bonne parole, un sourire de bienveillance avait suffi pour les retenir au foyer domestique et les empêcher d'aller se reposer et s'égayer ailleurs, mais ils n'ont trouvé chez eux que des visages froids, des récriminations toujours imprudentes, lors même qu'elles seraient fondées, et dès lors, cédant facilement aux excitations de leurs compagnons de travail, ils vont consumer avec eux, en parties de plaisir, puis en débauches, leurs gains qui devaient soutenir et alimenter la famille. A qui la faute?

Non contente d'employer à l'égard de son mari cette douceur qui pouvait seule le calmer, Anna-Maria évitait encore avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu lui causer la moindre peine, et si, malgré toutes ses précautions, elle recevait de sa part quelque injure, elle la cachait prudemment dans son cœur et tâchait de l'oublier aussitôt; au moins n'en parlait-elle à personne, pas même à ses parents. Dieu seul était le confident de ses douleurs, et ce n'était qu'au pied des autels et dans la prière qu'elle cherchait un soulagement efficace à ses peines, bien différente en cela de tant de femmes qui, ne trouvant point dans leur intérieur, et souvent par leur faute, les satisfactions qu'elles s'étaient promises, ont l'imprudence de mettre des personnes étrangères dans le secret de leurs afflictions. Mais peuvent-elles compter sur leur discrétion? Recevront-elles de leur part quelques consolations efficaces? Conserveront-elles même leur estime? Non, mille fois non. Le monde n'aime que ceux qui sont heureux, ou qui feignent de l'être; les visages tristes lui sont à charge, parce qu'il se sent impuissant à leur rendre la sérénité, et Dieu seul, ou celui qui le représente auprès de nous, peut nous donner ici-bas le repos et la paix du cœur.

Nous venons d'achever ce que nous avions à dire d'Anna-Maria comme épouse. On y voit que notre Vénérable ne chercha point dans le mariage, ce que tant de filles peu sensées de nos jours veulent y trouver; une vie d'indépendance absolue et de liberté sans frein; un état de continuelles jouissances, qui ne serait nul-

lement assujetti à des devoirs, ni mélangé de douleurs. Elle savait que le mariage est une servitude, douce et riante si l'on veut, mais non moins réelle. Elle vit dans l'anneau nuptial qu'elle reçut au doigt, le jour où le prêtre, au nom de Dieu, accepta ses serments, un emblême frappant de l'existence qui s'ouvrait devant elle; c'était en effet, le premier anneau de la chaîne indissoluble qu'elle venait de s'imposer volontairement elle-même, et dont le dernier était déjà rivé dans le tombeau.

CHAPITRE V.

Anna-Maria modèle des mères de famille dans les soins qu'elle donne à ses jeunes enfants.

Lorsque, par suite de la fécondité que le Ciel lui accorde, la jeune femme devient mère, elle doit s'occuper sans retard du bien spirituel et temporel de son enfant. Dès lors commence pour elle une série de devoirs, qui exigeront de sa part un dévouement absolu. Au père l'autorité et la puissance; à la mère l'amour et la douleur dans le sacrifice.

Rien de puissant comme l'amour, aussi Dieu le verse t-il à flots dans le cœur de celui qu'il destine à une difficile mission. Telle est celle de la mère dans la famille; c'était bien ainsi que l'avait comprise Anna-Maria. Elle se montra constamment en cela, comme sous d'autres rapports, à la hauteur de ses devoirs. Sa maison était un vrai sanctuaire, où Dieu régnait en souverain. La pieuse femme y exerça toujours, sous ses yeux, ce triple apostolat de prière, d'amour et de sacrifice, dévolu à la mère chrétienne. La grâce, en touchant son âme, lui avait appris que le moyen le plus simple et le plus assuré pour arriver au salut, se trouve, pour chacun de nous, dans l'accomplissement exact des devoirs de son état, et, dès son entrée dans le mariage, elle avait accepté sans

réserve comme sans faiblesse toutes les charges de sa nouvelle position, tous les soins et les soucis qui accompagnent la maternité et en tempèrent les plus suaves contentements.

Domenico Taïgi nous a laissé de bien précieux détails sur les vertus cachées que la Servante de Dieu a pratiquées comme mère de famille; sa déposition présente un intérêt particulier, par le caractère de simplicité et de véracité qu'on y découvre. Après les attestations qu'il nous a déjà fournies, il ajoute : « Que son épouse, malgré son attrait pour les austérités, avait soin, pendant ses grossesses, de prendre plus de nourriture; qu'elle s'abstenait de jeûnes et de fatigues excessives, et qu'elle prenait, en un mot, toutes les précautions que réclamait son état. » Elle se tenait alors plus éloignée encore que de coutume des divertissements bruyants, des émotions trop vives, tandis que d'autre part, elle s'adonnait avec une nouvelle ardeur à la prière soit pour obtenir au fruit de ses entrailles des inclinations vertueuses, soit pour écarter de sa voie les fâcheux accidents qui auraient pu, en privant son enfant de la vie du corps, le priver également du saint baptême. Elle puisait aussi dans la réception des sacrements des forces contre les craintes du moment, et les douleurs à venir; puis, dès qu'elle avait reçu entre ses bras ce doux trésor qui était comme un rayonnement de sa propre vie, oubliant toutes ses angoisses, elle offrait à Dieu par un mouvement spontané de son cœur, ce tendre enfant que la bonté divine venait de lui confier.

Anna-Maria put jouir d'une heureuse fécondité. « Sept enfants sont nés de notre mariage, dit Domenico, quatre garçons et trois filles : *Camillo, Alessandro, Luigi* et *Pietro, Marguerita, Sofia* et *Maria.* Camillo est mort à 42 ans, Alessandro à 35 ans, Luigi à un an et demi, Pietro à 25 mois. Il n'y a plus en vie que deux filles, les plus jeunes, qui vivent avec moi. Maria est nubile, Sofia est veuve de Paolo Micali de Mantoue, maître de chambre de l'éminent cardinal Barberini. Tous ces enfants ont été allaités par la Servante de Dieu. Elle eut soin de les faire baptiser à peine nés, et confirmer en temps opportum[1]. »

(1) Procès fol. 1071 summ. V, § 284. Nous devons avouer que Sofia, dans sa

Nous nous contenterons, pour le moment, de donner ces indications sommaires sur la famille d'Anna-Maria. Elles suffisent, pour nous faire apprécier combien lourdes étaient les charges qui

déposition, donne, pour les enfants de notre Vénérable, des renseignements un peu différents de ceux fournis par Domenico. « Elle eut, dit Sofia, sept enfants, trois garçons et quatre filles. Les trois premiers, *Serafina, Luigi et Luisa* ne me furent pas connus, car *Serafina* et *Luigi* moururent au bout de quelques mois et *Luisa* à l'âge de cinq ans, quand je n'étais point encore née. Puis vinrent Camillo et Alessandro, après lesquels je naquis, et la dernière fut Maria qui accomplit le nombre de sept. Camillo mourut du vivant de sa mère, Alessandro après son glorieux trépas. » Dans notre embarras, nous avons eu recours au registre des baptêmes de la paroisse Saint-Marcel. Or voici ce qu'on y lit :

Taigi Anna Felice Maria nacqui il 25 settembre 1790 dai conjugi Domenico nato in Milano, e Maria Gianetti di Sienna, e fu battezzata il 26 d°.
Taigi Camillo nato dei suddeti, il 19 febbraio 1793.
Taigi Alessandro nato il 7 maggio 1795.
Taigi Luigi nato il 20 settembre 1797.

Le dit registre n'a point les actes de baptême des derniers enfants de la Vénérable, et le temps nous a manqué pour faire des recherches. Nous avons appris depuis, que Maria, la dernière, est née et a été baptisée dans la paroisse de *San Lorenzo in Lucina*, et les deux précédents dans celle de *Santa Maria in Via*, où nous pourrons plus tard prendre de suffisantes informations. Camillo appelé à servir sous les drapeaux, se maria à son retour, mais il mourut sans laisser d'enfants ; il habitait alors Piazza Polarolo, paroisse de *San Lorenzo in Damaso*. Alessandro devenu chapelier s'était marié ; il est mort de la phtisie à l'hôpital, à l'âge de 50 ans, laissant quatre enfants tous assez peu fournis des biens de la fortune, mais bons chrétiens.

Sofia, morte en 1870, avait eu plusieurs enfants, entre autres cette Peppina guérie miraculeusement par la Vénérable, comme nous le verrons bientôt. Une autre fille de Sofia a été emmenée par la duchesse de Bauffremont à Udine, où cette dame avait fondé un couvent de religieuses. Elle y prit l'habit, et, en 1863, elle y est morte à l'âge de trente cinq ans en odeur de sainteté. On conserve une lettre du confesseur qui atteste la pureté de sa vie et sa sainte mort.

Maria, la dernière des enfants de la Vénérable, est née en 1810 et n'a jamais été mariée. Elle a toujours eu avec elle quelqu'un des enfants de sa sœur, surtout Peppina. Elle change souvent de logement ; nous l'avons vue, en 1869, au numéro 29 de la rue des Quatre-Fontaines ; en 1874, dans une petite rue près du palais Farnese, et, dès le mois de décembre de la même année, elle était *Via San Venanzio dei Camerinesi*, numéro 17, près le Capitole. Elle pourrait, sans doute, donner

pesaient sur notre Vénérable, vu qu'elle n'avait pour toutes ressources assurées que les six écus que gagnait par mois Domenico; il est vrai qu'il pouvait emporter chaque jour quelques restes de la table du Prince, mais on devait les partager entre plusieurs domestiques, et Domenico, étant un des derniers, n'en recevait qu'une faible part. C'était avec de si faibles revenus que notre Vénérable devait nourrir et entretenir son mari, ses enfants, sa mère et même souvent son vieux père. Aussi se vit-elle forcée, dès les premiers jours où elle entra chez Domenico, de travailler rudement de ses propres mains, pour suppléer à ce que ne pouvaient lui fournir les gages de son mari. Mais, Notre-Seigneur, réalisant en sa faveur sa divine promesse : « Cherchez avant tout le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroit, » ne la laissa jamais manquer du nécessaire.

Un des témoins nous fait observer que, pendant quatorze années, la Servante de Dieu fut constamment ou enceinte ou occupée à allaiter quelque nouveau-né. Loin donc de redouter, comme tant d'autres, une nombreuse famille, elle se sentit toujours au cœur assez de force et de confiance en Dieu pour l'accepter comme une bénédiction. Point pour elle de ces froids calculs par lesquels l'avarice veut concentrer sur un seul enfant les biens et les caresses de ses parents. Dieu, pour les déjouer, livre souvent à la mort cet unique héritier, et dès lors le deuil et l'affliction viennent s'assoir au foyer domestique; et, s'il survit ce n'est fort souvent que pour abreuver de fiel, par son inconduite et ses caprices d'enfant gâté, l'existence de ceux qui lui ont donné le jour. Point pour Anna-Maria de ces craintes excessives qu'ont certaines

beaucoup de renseignements intimes sur sa vertueuse mère, mais il n'est pas facile de l'aborder. C'est une sainte âme, mais qui a plutôt hérité de la rudesse de son père Domenico que de l'exquise urbanité d'Anna-Maria. Une dame de Paris que nous avions chargée de la questionner à notre intention, pendant son séjour à Rome, s'est vue renvoyée plusieurs fois. Elle s'avisa enfin, en faisant l'éloge de la Vénérable, dont elle avait devant elle le buste en cire, de parler de ses beaux yeux bleus et d'ajouter que, d'ailleurs, sa fille lui ressemblait parfaitement en ce point. Dès lors Maria devint un peu aimable et donna les éclaircissements qu'on lui demandait.

femmes de voir disparaître trop tôt leur santé et leur fraîcheur de vingt ans. Elle savait que la beauté pour la femme chrétienne consiste surtout en cette douce majesté, cette bonne humeur, ce contentement que lui donne le repos de la conscience par le parfait accomplissement de tous ses devoirs.

Cette fonction de nourrice renouvelée plusieurs fois peut assurément affaiblir la mère, et creuser sur ses joues et sur son front des rides précoces; mais, si elle est généreuse et dévouée, si elle a dans son cœur un peu de ce qu'on appelle la tendresse maternelle, elle aimera mieux s'imposer ce surcroît de fatigues, que de confier son trésor à des mains mercenaires. C'est le vœu de la nature, c'est une loi de la Providence. C'est l'exemple qu'ont donné toutes les mères qui se sont rendues recommandables par leur piété et leur sainteté : la reine Blanche, mère de saint Louis, sainte Chantal et tant d'autres que nous pourrions nommer ici. La mère qui nourrit achève de créer son enfant; et celle qui le livre à une étrangère, n'est mère qu'à demi. Elle n'aura que ce qu'elle mérite si plus tard son enfant vient à la dédaigner.

A la mère appartient le soin d'élever son enfant, et de tous les enfantements celui-là n'est ni le moins long ni le moins laborieux. A elle est échue la mission de disposer cette jeune âme aux visions de la foi, et de la former de bonne heure aux pratiques de la religion; à elle, en un mot, d'ombrager constamment cette jeune fleur du regard vigilant de sa tendresse, et de la garantir contre tous les souffles qui pourraient la flétrir. Voici quelles furent à cet égard les habitudes de notre Vénérable.

Quand elle avait donné le jour à un nouveau-né, il lui semblait entendre le Seigneur lui dire, comme autrefois la fille de Pharaon à la Mère de Moïse : « Recevez cet enfant et nourrissez-le-moi, c'est moi-même qui vous donnerai votre récompense des soins que vous aurez eus pour lui. » Dans cette persuasion, Anna-Maria mettait toute son attention et ses efforts à diriger de bonne heure vers le ciel sa patrie ce tendre nourrisson, qui lui était plus cher que nulle autre chose au monde, non-seulement parce qu'il était, aux yeux de sa foi, l'enfant de Dieu et de l'Eglise, le fruit du sang et des mérites de Jésus-Christ, mais aussi parce que le Seigneur,

pouvant lui redemander à tout instant ce précieux dépôt, elle voulait n'avoir point trop à redouter d'en rendre compte au souverain Juge. Elle savait que l'âme de l'enfant est comme une cire molle qui reçoit toutes les impressions, sans jamais opposer de résistance; aussi s'efforçait-elle de n'en donner aux siens que de bonnes. Tout en les portant entre ses bras, elle les recommandait à Dieu et les lui offrait du fond du cœur. Elle leur répétait souvent les doux noms de Jésus et de Marie, et faisait en sorte que ce fussent là leurs premières paroles.

Figurons-la-nous tenant sur ses genoux ces petits anges, leur enseignant à distinguer les images de Jésus et de Marie, à leur faire la révérence, à leur envoyer des baisers, puis pliant leurs petites mains, et les joignant en signe de dévotion, devant les croix et les statues. Jamais elle ne leur donnait le sein sans avoir fait sur eux le signe de la croix, portant leur main droite sur le front et disant avec eux : *Au nom du Père.* Bien que les dépositions des témoins ne soient point entrées dans beaucoup de détails à cet égard, nous pouvons bien penser que ces chers petits, avant de pouvoir articuler des mots, savaient déjà, quand on leur demandait où est le bon Dieu, lever leur main et de l'index montrer le ciel. De même, il est hors de doute qu'avant de pouvoir parler tout à fait, ils savaient déjà réciter avec leur bonne mère : *Je vous salue, Marie,* et faire des oraisons jaculatoires comme : *Loué soit Jésus-Christ! Béni soit le saint nom de Dieu! O Marie! vous êtes notre Mère!* Anna-Maria, se faisant la première institutrice de ses enfants, leur apprenait la doctrine chrétienne, les principaux mystères de notre sainte religion et les prières du matin et du soir. Elle savait rompre de bonne heure leurs volontés, leurs caprices et leur inspirer tout l'amour, tout le respect qu'ils devaient à leurs grands-parents, non moins que l'obéissance qui était due à son mari et à elle-même.

Si nous parlons un peu longuement de cette première éducation, c'est pour répondre à une plainte d'un grand nombre de mères de famille. Elles prétendent que de nos jours les enfants naissent plus que jamais avec la malice dans le cœur, et avec un esprit d'insubordination qui leur fait rejeter toute autorité. Il est certain

que nous venons tous au monde infectés du péché originel et soumis à la concupiscence. Notre âme, si on lui laisse la liberté de déployer tous ses penchants, ressemblera bientôt à certains terrains laissés en friche; elle ne donnera que des ronces et des chardons. C'est ce qu'on paraît ignorer aujourd'hui. Aussi néglige-t-on beaucoup trop cette première éducation de l'enfance, et c'est de là que viennent les désordres dont on se plaint. Or, élever un enfant, c'est avant tout, le tailler, le cultiver et l'émonder, c'est-à-dire le corriger. Malheur à la mère, dont la tendresse trop cruelle redoute de faire verser quelques pleurs à un enfant capricieux! Il faut que l'enfant, s'il est indocile, apprenne à plier sa volonté, et à demander pardon quand il a failli; si on le flatte pour l'apaiser quand il est méchant, si on lui obéit quand il commande, si on ploie quand il résiste, il sera bientôt le tyran de sa bonne et de ses camarades, en attendant qu'il devienne le tourment de sa mère, et la honte publique de son père.

Telle n'était point la conduite d'Anna-Maria. Quand ses enfants avaient commis quelque faute et que la douceur de ses conseils ne suffisait point pour les amender, elle savait prendre ce ton de fermeté qui convient à l'autorité maternelle. Elle exigeait d'eux fort sérieusement qu'ils fissent ce qui leur avait été commandé, et, au besoin, elle savait employer à propos une forte correction et même une punition corporelle. Elle ne redoutait point de leur faire verser quelques larmes pour procurer leur amendement. Domenico, au reste, se gardait bien d'interposer son autorité, lorsque sa femme était réduite à châtier leurs enfants; il la laissait faire, ou, s'il parlait, c'était pour prendre le parti de la mère et approuver ce qu'elle avait ordonné. Quelquefois, cependant, et quand il s'apercevait que sa femme en était bien aise, il intervenait pour délivrer ceux qui avaient été mis en pénitence, si d'ailleurs il les voyait repentants.

Trop souvent, en effet, si les corrections infligées aux enfants ne produisent point leur effet, c'est par défaut d'entente à ce sujet entre les parents; ce que l'un a ordonné, l'autre, sans motif suffisant, le révoque; l'un veut dans tous les cas user de rigueur, l'autre ne connaît que l'indulgence; de là cet état de fluctuation qui rend

l'autorité vaine et illusoire. Nous pourrions parler aussi de cette énorme imprudence des parents qui se permettent de désapprouver devant leurs enfants, et sans information préalable, des mesures sévères qu'ont dû quelquefois prendre contre eux ceux qui, en dehors de la famille, sont chargés de les instruire et de les corriger; mais ce sujet nous entraînerait trop loin et nous nous hâtons de donner quelques détails de plus sur la conduite de notre Vénérable à l'égard de ses enfants.

CHAPITRE VI.

Anna-Maria modèle des mères de famille, dans la surveillance qu'elle exerce continuellement sur ses enfants.

Une mère selon le cœur de Dieu, instruite de ses devoirs, et généreuse à les accomplir, veille avec une pieuse sollicitude sur son enfant, et, non contente de lui avoir donné le jour, elle veut lui donner une seconde vie par l'éducation. Or, l'éducation, pour être bonne, doit comprendre l'esprit et le cœur : l'esprit, pour l'embellir des connaissances qui pourront plus tard lui être utiles, le cœur, pour y étouffer le germe des passions et des vices, et y implanter l'amour du bien et de la vertu. De nos jours, l'éducation est généralement incomplète, non certes par manque d'instruction, mais parce que le cœur de l'enfant demeure sans culture; on néglige, au foyer domestique, d'y semer la parole de Dieu, de l'instruire des devoirs du chrétien, puis on charge de son éducation morale des maîtres souvent incapables de la diriger, de sorte que l'enfant se trouve bientôt livré à lui-même et à ses instincts dépravés, sans guide, sans soutien, sans frein et sans Dieu.

Qu'attendre d'un pareil système? ce que nous voyons tous les jours. Des jeunes gens, des hommes sans foi, sans principes religieux, qui ne rêvent qu'indépendance, et qui, sous les dehors de

l'honnêteté, cachent une âme avilie et de honteuses passions. Assurément la faute en est aux parents qui se dispensent trop facilement de surveiller de près l'éducation donnée à leurs enfants et qui cessent trop tôt de les suivre de l'œil, lorsque la nécessité de leur faire une carrière les a éloignés d'eux. Telle n'était point la conduite de notre Vénérable, et nous allons la voir ne pas perdre de vue un seul instant ceux qui lui devaient le jour.

« Anna-Maria, nous est-il dit, avait bien soin, chaque matin, dès que les enfants étaient levés, de leur faire dire la prière, puis, dès qu'ils avaient pris les soins nécessaires pour la propreté, elle les conduisait elle-même ou les faisait conduire par sa mère à l'école, et de temps en temps elle s'informait de leur conduite et de leurs progrès auprès des maîtres et des autres élèves. Voilà ce qu'elle faisait pour les garçons. Quant aux filles, elle se chargeait de leur donner elle-même l'éducation religieuse et les premières notions des travaux manuels pendant leurs jeunes années. »

Elle mettait, d'ailleurs, le plus grand soin à former le cœur et l'esprit de ses enfants, de telle sorte qu'ils devinssent de bons chrétiens ; elle tâchait, en conséquence, non moins par les exemples que par ses paroles, de leur donner ces habitudes de modestie, de réserve et de piété qui sont le propre des enfants de Dieu. Elle veillait constamment à les empêcher de voir et d'entendre les choses qui auraient pu altérer leur innocence ou troubler leur imagination. Dans ce but, elle interdisait l'entrée de sa maison à ces personnes qui, par la trop grande liberté de leurs allures ou de leurs paroles, ou par des plaisanteries de mauvais goût, offensent la naïve simplicité des petits enfants, lesquels retiennent dans leur mémoire tout ce qu'ils entendent, et, par l'avide curiosité de leur esprit, vont bien au delà du sens naturel des paroles et des bons mots dont on rit. Il nous semble la voir, au moment où ses enfants vont sortir de la maison pour aller à l'école, les faire mettre à genoux devant l'image de la très-sainte Vierge pour implorer sa bénédiction, et les obliger à faire de même quand ils rentrent de l'école à la maison. C'est ce que faisaient aussi les petites filles avant et après leur classe, bien qu'elles ne sortissent point au dehors. Puis, quand ses fils étaient devenus plus grands, la bonne

et tendre mère continuait encore à prendre auprès de leurs professeurs des renseignements exacts sur leur conduite morale, leurs progrès dans les études, leur soumission et leur docilité aux avis qui leur étaient donnés. Ecoutons maintenant Domenico rendre témoignage de la sollicitude de sa compagne envers leurs enfants.

« Elle remerciait continuellement Dieu, dit-il, de tous ses bienfaits, surtout de l'avoir fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, et elle apprenait à nos enfants à avoir de la gratitude envers Dieu pour une si grande faveur. Lorsqu'un prêtre venait chez nous, j'ai remarqué qu'elle se levait et allait baiser sa main ; elle la faisait baiser aussi par les enfants, et avec le plus grand respect. La Servante de Dieu prit tous les moyens de bien instruire ses fils et ses filles pour la première confession et la première communion. Elle envoya une de ses filles faire une retraite chez les religieuses du Divin-Amour avant sa première communion, l'autre fut envoyée au monastère du Saint-Enfant-Jésus; les garçons, préparés par leur mère, firent leur première communion à la paroisse; grâce à la vigilance de la Servante de Dieu, tous nos enfants ont eu une conduite régulière et chrétienne; les filles fréquentaient les sacrements une fois par semaine, les garçons deux ou trois fois par mois. »

Dans une autre déposition, il nous est dit : « La Servante de Dieu soignait tous les enfants comme la plus tendre des mères. Lorsqu'ils parvinrent à un certain âge, elle voulut que les garçons apprissent un métier selon leur condition, afin qu'au lieu d'être à charge à la société, ils fussent des hommes vraiment utiles et bons. Elle les plaça dans des ateliers dont elle connaissait le bon esprit; l'un devint chapelier, l'autre entra au service de Mgr Mastaï, auditeur de la chambre apostolique. Elle n'approuvait pas le système de notre siècle où tout le monde veut s'élever au-dessus de sa condition et dirige l'éducation des enfants en vue des emplois civils. Le plus souvent ils ne peuvent y atteindre, ou bien s'ils les obtiennent, ils ne peuvent en tirer les ressources nécessaires à leur subsistance, ce qui fait que, trompés dans leurs espérances, et se trouvant déjà trop âgés pour commencer une autre carrière, ils tombent dans la misère et quelquefois dans toute sorte de désor-

dres. » Il est certain, en effet, que c'est parmi ces mécontents et ces déclassés, que les sectaires et tous les fauteurs du mal recrutent leurs plus chauds partisans.

Ayant parmi ses enfants des garçons et des filles, Anna-Maria dut songer à éloigner d'eux tout danger de mal, en évitant qu'ils eussent jamais sous les yeux la moindre immodestie. Elle porta sur ce point, nous disent les témoins, ses précautions fort loin. Non-seulement elle faisait coucher les garçons dans un appartement séparé de celui des filles, mais pour préserver encore mieux leur innocence, elle entourait chaque lit de rideaux. Matin et soir, elle allait elle-même faire le tour de ces petites alcôves pour apprendre à ses enfants, dès leurs premières années, à s'habiller et à se déshabiller modestement.

C'était le moment qu'elle choisissait de préférence pour leur faire quelque reproche sur des manquements de la journée; pendant qu'elle ajustait les couvertures derrière les épaules, elle s'approchait de l'oreille du coupable et, à demi-voix, elle lui transmettait ses avis et ses reproches, mais du ton le plus doux, de sorte qu'on l'écoutait toujours avec grand plaisir; et quand elle n'avait ni avis à leur donner, ni reproche à leur faire, ses enfants étaient presque attristés de la voir se retirer en silence. Anna-Maria jouissait de les voir dans ces bonnes dispositions, et, faisant sur eux le signe de la croix avec de l'eau bénite, elle leur disait avant de les quitter: « Dormez vite, car je n'ai rien aujourd'hui à vous dire, si ce n'est que vous soyez toujours bien sages. » Au reste, elle suivait la même ligne de conduite avec Domenico, quand elle avait à lui faire quelque observation.

Puis, avant de se mettre elle-même au lit, Anna-Maria visitait de nouveau les enfants qui dormaient déjà, pour les recouvrir s'il en était besoin, et c'était alors aussi qu'elle donnait satisfaction à sa tendresse pour eux, car après les avoir recommandés à Dieu et à la Vierge Marie, après avoir fait de nouveau sur eux le signe de la croix, elle déposait sur leur front une bonne caresse.

Elle ne laissa jamais sortir seul son fils aîné, du moins jusqu'au moment où il entra en apprentissage chez un chapelier. Quand il devait aller à l'école, ou à la sainte Messe, ou à la promenade, elle

s'y rendait avec lui, ou bien elle le faisait accompagner par une personne de confiance. Elle fit de même pour l'autre, tant qu'il ne fut point entré au service. Elle continua, quand ils furent plus âgés, à veiller sur tous leurs pas avec la même sollicitude, s'informant du lieu où ils allaient, et des personnes qui les accompagnaient. Quant à ses filles, on peut dire qu'elle en prit encore plus de soin. Non-seulement elle les forma à une vraie et solide piété, mais elle leur enseigna de plus tous les travaux manuels convenables aux femmes, dans lesquels, nous le savons, Anna-Maria était fort habile. Elles n'allaient jamais seules à la messe, mais avec leur mère ou quelque autre personne de la maison.

« Sachant, nous dit le prêtre confident, qu'un des principaux désordres qui perdent les jeunes personnes, c'est de les laisser aller sur les places publiques et dans les boutiques, elle ne permit jamais que ses filles fussent exposées à ce danger. Elle allait acheter elle-même tout ce qu'il fallait, ou bien elle priait un ami de la famille, Luigi Antonini, de lui rendre ce service. Elle donna constamment à ses enfants le nécessaire pour la nourriture et le vêtement. En un mot, elle les éleva et prit soin d'eux avec la plus active sollicitude. Si tous n'ont pas tourné aussi bien qu'elle pouvait le désirer, ce n'est pas sa faute assurément. »

Ces dernières paroles, qui contredisent un peu l'assertion de Domenico, nous laissent croire qu'il ne s'agissait pas d'écarts bien notables de la part des enfants de la Vénérable, puisque le père ne les avait point aperçus. Au reste, la réflexion du confident doit servir d'encouragement aux mères de famille et soutenir leur foi. Puisque Anna-Maria, avec un dévouement si pur, si maternel, n'a pu faire persévérer constamment ses enfants dans la ligne du devoir, il n'est pas étonnant sans doute, que d'autres mères moins actives, moins vertueuses, ne voient point leurs efforts couronnés de succès; cependant, si leurs premiers soins sont demeurés infructueux, il leur reste toujours, pour ramener ces jeunes prodigues, la prière, les gémissements du cœur. Anna-Maria employa avec profit ce dernier moyen. Aussi mérita-t-elle d'entendre Notre-Seigneur lui dire un jour : « Je sauverai tes enfants parce qu'ils sont de ton sang; d'ailleurs, ils sont pauvres et les pauvres sont

mes amis; oui, je les sauverai, quoiqu'ils aient beaucoup de défauts. »

C'est dans le même sens qu'un vertueux prélat avait dit autrefois à sainte Monique : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » — « Tel est le sort d'une mère, disait encore un éloquent prédicateur[1], de n'obtenir que par ses pleurs en faveur de son fils, le don exquis de la pureté, et c'est à peu près ce qui a lieu pour le lis qui ne reçoit et ne conserve sa blancheur que par l'humeur et les larmes de la tige qui le soutient. » Une mère a donc entre ses mains le sort de ses enfants; ce que n'ont pu faire ni ses conseils ni ses bons exemples, souvent ses prières et ses larmes le réalisent.

Domenico nous parle d'une autre précaution de la Servante de Dieu à l'égard de ses enfants. « A l'époque du mariage de Sofia avec le sieur Micali, afin d'avoir le temps de tout conclure et pour donner aux futurs l'occasion de se connaître, ma femme permit que le fiancé fréquentât la maison environ deux mois avant la célébration du mariage, et qu'il parlât à Sofia, mais toujours en sa présence. Nul autre jeune homme ne fréquenta notre maison en vue d'épouser nos filles. Lorsque les deux garçons voulurent se marier, leur mère prit des informations sur les jeunes personnes qu'ils voulaient épouser; les renseignements ayant été favorables, elle donna son consentement et moi aussi. La fête consista simplement en un repas de famille. » Cette dernière remarque d'un homme craignant Dieu n'est peut-être pas inutile en ce temps-ci où une malheureuse habitude s'est établie, au sein des plus modestes ménages, celle de dépenser en un seul jour, au repas de noces, l'argent et la vertu qui sont les fruits des labeurs de bien des années.

Disons encore qu'Anna-Maria exigeait de ses enfants qu'ils eussent constamment pour leur père le plus grand respect, la plus parfaite soumission. Elle leur en donnait, d'ailleurs, l'exemple en observant à l'égard de ses parents, qu'elle avait encore auprès d'elle, tous les soins de la plus tendre piété filiale, bien que son

(1) Fromentières.

âge et sa position parussent quelquefois devoir l'en dispenser. Elle savait qu'elle fortifiait sa propre autorité en entourant le chef de la famille de tout le prestige et de toute l'influence qui lui étaient dus.

Enfin, elle n'omit jamais rien de ce qui pouvait contribuer à tenir unis à Dieu ces tendres objets de son amour, étant bien convaincue qu'elle ne pourrait jamais mieux assurer leur sort ici-bas contre les incertitudes de l'avenir, qu'en leur laissant pour patrimoine la foi, la vertu, la crainte de Dieu, précieux héritage qui, n'étant point limité aux bornes du temps, rend bénie, dans le cœur et sur les lèvres des enfants, la mémoire de ceux qui leur ont donné le jour.

CHAPITRE VII.

Anna Maria, modèle des mères de famille, par son amour du travail et de l'économie domestique.

Un autre devoir essentiel de la femme chrétienne, au sein de la famille, c'est celui du travail et de l'économie domestique. L'obligation du travail est inscrite à la première page de nos livres saints. Enfants d'Adam, nous sommes tous condamnés comme lui à un rude labeur. Les occupations sont diverses, sans doute, mais le travail est imposé à tous. Il y a longtemps qu'on a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices; si une personne laborieuse est tentée par un démon, celle qui ne fait rien est assiégée par mille esprits mauvais.

L'idéal de la vie heureuse aujourd'hui c'est la vie inoccupée, mais le sentiment du siècle n'est pas celui de l'Esprit-Saint. Au dernier chapitre des Proverbes, cet Esprit de vérité nous donne, par la bouche du Sage, le type de la véritable mère de fami[lle,] nous traçant un admirable portrait de la femme fort[e]

semble que c'est bien là le portrait de notre Vénérable, qui, par son activité dans le travail et par ses autres qualités, a réalisé le type de la femme modèle.

En elle, nous dit le texte sacré, *repose le cœur de son époux.* Nous avons vu que Domenico jouissait amplement de ce bonheur de pouvoir compter en toute assurance sur la vertu de sa compagne ; mais, de plus, connaissant parfaitement quelle était sa prudente sollicitude pour les intérêts de la famille et même son habileté dans la direction des affaires temporelles, il mit entre ses mains toutes les ressources dont il pouvait disposer. « Je la laissais gouverner, dit-il dans sa déposition, car je voyais bien qu'elle s'en acquittait à merveille ; je lui avais donné toute liberté d'agir, néanmoins elle voulait avoir mon avis avant de faire la moindre chose. Elle avait des mains d'or, pour moi je ne pensais à rien[1]. Elle me faisait des pantalons, des redingotes, etc. »

Semblable à un vaisseau marchand, continue l'écrivain sacré, *elle attire de tous les côtés des biens dans sa maison.* Notre Anna-Maria mettait une prudence extrême à ménager les ressources qu'elle avait entre les mains et à s'en procurer de nouvelles par son travail. Elle joignait aux gages de son mari, les faibles gains qu'elle pouvait réaliser elle-même, et, sans s'écarter en rien de cette sage économie, de cette frugalité que lui imposait sa modeste condition, elle veillait à ce que rien ne manquât à sa famille. Toujours elle fut la consolation de son mari pendant les neuf lustres qu'ils passèrent ensemble sur cette terre, avec une famille nombreuse et au milieu des circonstances les plus critiques. Aussi a-t-il pu lui donner constamment les plus grands éloges, et attester qu'il possédait en elle un véritable trésor.

Il est vrai que le grand amour de notre Vénérable pour la pauvreté, et son immense confiance en Dieu, l'empêchèrent de profiter de mille occasions favorables qu'elle eut, pour s'enrichir et pourvoir abondamment les siens de tout ce qu'ils auraient pu désirer ici-bas, mais une prudence consommée lui fournit toujours le moyen de concilier, avec la pratique du dépouillement total des

(1) Procès, fol. 143 summ. N. VIII, § 17.

choses de la terre, l'obligation qui incombe à chaque mère de famille de procurer suffisamment à ceux qui l'entourent tout ce que peut réclamer leur position; et, d'ailleurs, en apprenant par ses exemples et ses leçons à son époux et à ses enfants, à se contenter du strict nécessaire, elle leur fut d'une bien plus grande utilité que si, en leur procurant le bien-être et les richesses, elle leur eût permis de les dépenser en folles prodigalités. Les louanges que le mari d'Anna-Maria donna constamment à sa manière d'agir prouvent bien qu'elle savait admirablement conduire le train de sa maison et rendre autour d'elle tout le monde satisfait et content.

Le Sage, faisant l'éloge de la femme forte, continue ainsi : *Sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit, elle la tient allumée pour continuer son travail. Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lève avant le jour, et, quand le soleil paraît, elle a déjà pourvu à la nourriture de ses domestiques, afin que rien ne les retarde dans leurs occupations.* C'est là précisément ce que faisait Anna-Maria. Une de ses filles nous atteste qu'elle veillait bien avant dans la nuit, et que le matin, elle se levait ordinairement avant le jour pour aller à l'église, de telle sorte qu'elle ne donnait habituellement que deux ou trois heures au sommeil. Après avoir consacré à Dieu les prémices de sa journée et satisfait à ses dévotions, notre Vénérable mettait en ordre toute sa maison, préparait le déjeuner pour ses petits enfants, disposait le travail de ses filles, et le soleil levant la trouvait assise devant une petite table, heureuse et tranquille, parce qu'elle avait déjà pourvu à tout, et se livrant à ses propres travaux. « Elle était très-active dans l'accomplissement de ses devoirs de mère, nous dit un de ses directeurs; j'allai la voir tous les jours pendant bien des années et je la trouvais toujours occupée à son ménage ou à d'autres travaux. Quand la maladie la forçait à garder le lit, elle s'occupait à rapiécer du linge, mais elle ne demeurait jamais oisive. Dieu lui avait donné pour toutes sortes d'ouvrages un talent suffisant, même une certaine habileté qu'elle savait bien mettre à profit. Elle acceptait le travail moins comme un châtiment dû au péché ou un remède à l'ennui, que comme une véritable satisfaction. »

Elle savait bien, d'ailleurs, qu'il ne suffit pas à une mère de famille de donner des ordres et des avis, mais qu'il lui faut mettre la main à l'œuvre, pour que son exemple rende plus facile et plus douce aux autres leur tâche de chaque jour. En effet, ce n'est pas la personne qui donne le plus d'ordres qui est toujours la mieux servie, mais bien celle qui montre que le travail ne lui fait pas peur. Le serviteur dès lors est moins porté à jeter sur la position de son maître ou patron un œil d'envie et à murmurer contre la Providence qui lui a fait une position inférieure.

Anna-Maria eut aussi de temps en temps des femmes de service, et nous savons qu'elle les soignait comme ses propres enfants. Elle prenait une large part à leurs labeurs quand ses infirmités habituelles le lui permettaient, et elle s'y employait avec un courage tout viril.

Au temps de l'invasion française, lorsque survint une cherté excessive des vivres, suite ordinaire de la guerre, comme Domenico avait cessé de recevoir ses émoluments habituels, notre Vénérable dut redoubler encore le travail de ses mains, pour faire face aux dépenses de sa pauvre famille. Elle façonna des corsets de femme, des jupons, des bottines, des chaussons et autres travaux de ce genre qu'elle vendait à un prix relativement assez élevé, et de la sorte, elle put, sans trop de dangers, traverser cette rude époque et sauver ainsi de la famine ceux qui lui étaient chers, tandis qu'à ses côtés d'autres familles languissaient dans la plus extrême détresse.

Domenico nous atteste aussi qu'en ce temps-là, comme le pain était très-rare à Rome, il fallait faire queue longtemps chez les boulangers, et que sa pauvre femme, malgré son état habituel de maladie, ne craignait pas d'aller passer, au milieu des frimas de l'hiver, des heures entières à attendre à la suite des autres personnes, pour avoir de quoi contenter tous les membres de sa famille.

Ce n'est pourtant pas par avarice, dit encore le Sage au sujet de la femme forte, *qu'elle se donne tant de fatigues et de peines, car elle ne laisse pas d'ouvrir sa main à l'indigent et de tendre ses bras vers le pauvre, pour lui faire de nombreuses aumônes.*

Telle fut la conduite de notre Anna-Maria car même au temps des calamités publiques, et malgré son état habituel de pénurie, elle trouva toujours le moyen de venir au secours de son prochain; nous donnerons plus loin d'abondantes preuves de cette disposition de notre Vénérable.

Concluons en disant qu'elle mérite surtout qu'on lui applique ces autres paroles que l'Ecriture Sainte applique à la femme forte: *Ses enfants ont publié hautement son bonheur, son mari a fait publiquement son éloge.* Ce sont, en effet, les enfants d'Anna-Maria qui nous ont donné tous les détails intimes que nous avons pu fournir sur la vie domestique de la Servante de Dieu pour établir non-seulement ses éminentes vertus, mais pour démontrer de plus qu'elle a joui ici-bas, au milieu même des austérités dont elle a accablé son corps, de la plus grande somme de bonheur que les partisans du monde chercheraient en vain dans ses voluptés sensuelles. Son mari, enchérissant encore sur les louanges que d'autres avaient pu faire de la Vénérable, a protesté constamment qu'elle avait été sa consolation et celle de tout le monde, et qu'en la perdant, il a perdu son unique bien, son plus grand trésor. Il lui a survécu une douzaine d'années, et on rapporte qu'en ses vieux jours, il ne pouvait parler de cette compagne chérie qu'en versant des larmes d'attendrissement, au souvenir des années si fortunées qu'il avait passées avec elle au domicile conjugal.

Les dernières paroles du Sage sont un avertissement important pour toutes les personnes du sexe : *La grâce est trompeuse, la beauté est vaine; on ne loue que la femme qui craint le Seigneur.* Anna-Maria, nous le savons, ne rechercha jamais que la beauté de l'âme, par la pureté de la conscience; et, par là, elle est arrivée à mériter l'estime, l'amour et la vénération non-seulement de ses contemporains, mais de tous ceux qui d'âge en âge seront épris de l'unique beauté vraie et durable, celle de la vertu.

CHAPITRE VIII.

Anna-Maria modèle des mères de famille par l'ordre et la propreté qu'elle fait régner dans son intérieur.

Il semble, vraiment, que Dieu ait voulu donner en spectacle au monde, dans la personne d'Anna-Maria, l'alliance des vertus les plus éminentes et des dons surnaturels les plus extraordinaires, avec la pratique des devoirs les plus humbles et même les plus vulgaires, les plus matériels de la vie commune. Nous venons de voir la Servante de Dieu réalisant en elle le type de la femme forte par son application à la loi du travail; nous allons la suivre de nouveau au sein de sa famille, où elle nous ravira encore d'admiration par la pratique constante de deux qualités précieuses, qui atteignent de bien près au mérite de la vertu, nous voulons dire l'esprit d'ordre et la propreté.

« La vie des Saints ! Dieu présent partout, visible, agissant; la nature partout vaincue et, en même temps, ici les vulgarités et les angoisses de la plus chétive existence populaire. C'était une Thérèse, une contemplative, une vraie amante, mais point de cellule; un mari à servir, grossier quoique honnête homme, beaucoup d'enfants, mille soucis, des maladies fréquentes, des ennemis, des calomniateurs. Elle gouvernait sa lourde maison et n'y faisait pas régner seulement l'ordre, mais la sainte joie; l'indigence y demeura, la misère n'y entra point. Anna-Maria savait être toute et toujours à Dieu[1]. »

L'ordre et la propreté sont la richesse et le luxe des pauvres. Ce sont de précieuses qualités qui préparent admirablement à l'acquisition des vertus, parce qu'elles supposent de l'énergie et de la décision dans la volonté. On ne peut appeler chrétienne une

1) Louis Veuillot, *Parfums de Rome*.

famille en laquelle l'ordre ne règne point. Ce n'est là qu'une misérable réunion de personnes diverses, quelles que soient, d'ailleurs, leur position sociale et l'abondance de leurs richesses.

D'où peuvent provenir ces plaintes amères que font entendre un si grand nombre de pères et de mères de famille qui croient être dans un coin de l'enfer, quand ils se trouvent au foyer domestique? La cause unique de ce malaise, c'est le manque d'ordre et de subordination dans cette famille. On n'y remplit point les devoirs du chrétien envers Dieu, les époux ne se respectent point entre eux, les divers membres de la famille ne savent point se reconnaître comme les enfants du même Père qui est aux cieux; de là le trouble, la confusion. La demeure des époux Taïgi, au contraire, était rellement la maison de l'ordre; c'était une maison chrétienne, la maison du Seigneur.

Notre Vénérable en y entrant y avait établi la plus parfaite régularité, aussi le Ciel y répandait-t-il abondamment ses dons; on y goûtait une paix délicieuse qui en faisait une sorte de paradis. « Anna-Maria, nous dit un témoin, aimait beaucoup la propreté dans son petit mobilier qui était d'ailleurs fort simple. » Dès qu'on avait franchi le seuil de cette humble habitation, on voyait la propreté régner partout, on était enchanté de l'ordre qu'on y avait établi, soit pour l'arrangement des ustensiles et autres menus objets, soit dans la distribution des quelques meubles que possédait la famille. On ne tardait point à s'apercevoir qu'une âme intelligente et ferme veillait sur cette demeure et y exerçait son action. En pénétrant dans l'intérieur, on remarquait partout les mêmes dispositions d'ordre et de propreté. On eût dit un sanctuaire, où tout est solennel et sacré.

Nous avons dit que le prince Chigi assigna à Domenico, quand il se maria, un logement dans son propre palais. Il se trouvait au rez-de-chaussée. Or, il est arrivé à plusieurs des personnes qui entrèrent dans cet appartement, comme aussi dans les autres qu'habita successivement notre Vénérable, d'éprouver un ineffable sentiment de paix et de tranquillité et de se trouver sous cette impression, douce et religieuse à la fois, qui saisit le cœur à la visite d'un cloître ou de toute autre enceinte sanctifiée par la

prière et la pénitence. On pouvait jeter les yeux de toutes parts, rien de profane n'y offensait les regards ; aucune de ces gravures dangereuses, de ces peintures lascives que des familles, d'ailleurs respectables, osent admettre aujourd'hui, dans la crainte de s'éloigner trop des goûts du siècle. Anna-Maria avait plus de souci de l'innocence de ses enfants que de tous les jugements que pourraient porter sur elle les gens qui la visitaient.

On pouvait dire en toute vérité, et tous les visiteurs en convenaient, que la demeure d'Anna-Maria était une maison chrétienne des anciens temps, par la simplicité qui y régnait non moins que par le parfum de piété que l'on y respirait. On voyait appendues çà et là aux murs de la chambre les images des saints protecteurs de la famille, lesquelles, bien que propres et expressives, n'étaient que fort simples.

Tout au fond de sa chambre, Anna-Maria avait élevé, dès les premiers jours de son mariage, un petit autel qui était l'oratoire de la famille, où l'on s'agenouillait en commun le matin et le soir. En haut se trouvait un crucifix, un peu plus bas une image de la bonne Mère, devant laquelle brûlait constamment une lampe, d'après la pieuse coutume si chère aux Romains; les gradins de ce petit autel, toujours bien nettoyés, portaient des chandeliers garnis de cierges, et de plus, quelques vases avec des fleurs.

Plus près de la porte, était placé un petit vase rempli d'eau bénite. Notre Vénérable en prenait pour bénir ses enfants, quand ils sortaient de la maison ou qu'ils y rentraient. Elle en prenait aussi fort souvent, pour faire le signe de la croix sur elle-même; le matin elle en donnait aux autres, dès qu'ils étaient sortis du lit, et le soir également quand ils allaient se coucher. Elle avait établi aussi l'usage de dire en entrant : *Loués soient Jésus et Marie.* « C'était, dit Domenico, le salut qu'elle nous donnait le matin et le soir, en baissant la tête avec respect. »

Le ménage des époux Taïgi était donc celui de gens pauvres voués au travail, mais c'était, d'autre part, un vrai sanctuaire où Dieu régnait en souverain, et même, puisque déjà nous avons dit d'Anna-Maria qu'elle était, par sa ferveur au service de Dieu, comme une religieuse au milieu du monde, nous pourrions ajouter

ici que sa maison ne ressemblait pas mal à un petit monastère, tellement elle était bien réglée, bien disposée comme une communauté religieuse dont notre Vénérable était l'âme et la vie. Il y avait des temps fixés pour la prière et le recueillement, d'autres pour la fatigue et le travail, puis des intervalles pour le repos et la récréation, et enfin des heures déterminées pour les repas, le lever et le coucher. En un mot, tous les moments du jour et de la nuit étaient si sagement distribués, que l'on pouvait bien s'y croire dans un cloître.

L'ordre qu'Anna-Maria sut toujours maintenir dans sa maison lui avait ouvert la voie la plus simple et aussi la plus sûre pour l'accomplissement des devoirs de son état; elle trouvait toujours du temps pour s'acquitter avec exactitude de ses obligations de mère de famille et de chrétienne.

La pauvre maison d'Anna-Maria, qui renfermait ce qu'elle avait de plus cher au monde, était devenue pour elle un vrai sanctuaire. Dieu était le Père et le Maître de cette humble famille, Anna-Maria ne se regardait que comme son indigne servante; c'était le nom qu'elle prenait et tous ses soins tendaient à ce que Dieu y fût chaque jour mieux connu, mieux aimé d'elle et des siens. Et elle tenait pour certain que ce Dieu de bonté qui nourrit les petits oiseaux de l'air, et donne au lis des champs une parure plus splendide que celle des rois, veillerait toujours à la subsistance de ceux qui lui étaient entièrement dévoués.

Voilà donc ce que doit savoir faire la mère de famille, sage et bonne chrétienne. Au lieu de rechercher au dehors des distractions périlleuses, elle doit mettre sa gloire et sa joie à bien gouverner ce petit royaume qu'on appelle une maison. Elle mettra tout son génie au service de son cœur, pour que, sous son empire, la paix règne dans l'ordre, et que la propreté extérieure des personnes et des meubles soit un indice de la pureté des âmes. Enfin, elle fera en sorte que ses visiteurs puissent se retirer, comme autrefois ceux qui allaient trouver chez elle notre Vénérable, profondément édifiés de ce qu'ils auront vu dans son intérieur.

CHAPITRE IX.

Anna-Maria modèle des mères de famille par sa confiance inaltérable dans le secours du Seigneur.

Anna-Maria eut à surmonter, dans sa vie d'épouse et de mère, une infinité de difficultés. Dans son intérieur, le caractère parfois si difficile de ceux qui l'entouraient, sa constante pénurie, des maladies fréquentes; elle sut faire face à tout par sa patience, sa douceur, sa prudence et son continuel dévouement. D'autres obstacles lui vinrent du dehors. L'Eglise, de son temps, était partout attaquée, mais surtout à Rome qui en est le centre et le cœur; troubles incessants dans la ville, le Pape chassé et dépouillé de ses Etats. Or, au milieu de ces tristes vicissitudes, elle sut non-seulement conserver la paix, la tranquillité, mais encore attirer d'abondantes bénédictions sur sa famille, et ce fut en apprenant à ceux qui la composaient à se confier en tout à la divine Providence, à voir son action dans tous les événements humains, et à ne jamais désespérer ni des maux de l'Eglise ni de leurs propres calamités.

Par suite du désastreux traité de Tolentino que le général Bonaparte avait imposé à Pie VI, le gouvernement pontifical s'était vu forcé d'augmenter beaucoup les impôts, parce que la perte des Légations lui avait enlevé la majeure partie de ses ressources. Il en résulta un grand mécontentement dans le peuple, surtout à Rome. Les républicains en profitèrent pour grossir encore les murmures qui commençaient à s'élever contre l'administration du Saint-Père; il y eut des révoltes au sein même de la ville de Rome, et des officiers français se mirent à leur tête, dans le but d'amener les soldats du Pape à le trahir; mais, comme tous leurs artifices n'avaient aucun succès, les révoltés en vinrent aux armes. La petite troupe pontificale repoussa la violence par la force et le général Duphot trouva la mort dans la mêlée.

Le Directoire de Paris envoya dès lors le général Berthier avec une armée pour occuper Rome, et le 13 février 1798, jour auquel tombait le 23e anniversaire de l'élection de Pie VI, la République fut proclamée à Rome, sur le pont Saint-Ange; on éleva une statue de la Liberté qui foulait aux pieds la tiare pontificale et d'autres symboles de notre sainte religion. Le Saint-Père se vit réduit, bien qu'il fût âgé de quatre-vingt-un ans et convalescent, à partir de Rome, pendant la nuit du 19 au 20 février, et à prendre la route de la Toscane. Le 25, il arrivait à Sienne, où il demeura jusqu'au 1er juin. De Sienne, on le transporta dans la Chartreuse de Florence, puis à Parme, à Turin, et de là à Briançon; de Briançon il fut transporté à Grenoble et enfin à Valence, où le 29 août de l'an 1799, l'auguste Pontife mourut de la mort des justes.

D'après les calculs des sectaires, Pie VI devait être le dernier des Papes, mais le Ciel confondit ce criminel espoir. La République installée à Rome avec sept consuls n'avait su faire que du désordre, tarir les sources de la prospérité publique, et affamer par là le pauvre peuple. Mais, au milieu de ces calamités, et au sein de la détresse générale, la Providence veilla toujours attentivement sur la pauvre famille Taïgi. Domenico se vit privé, il est vrai, de beaucoup de recettes casuelles qui faisaient un appoint considérable à son faible traitement, et Anna-Maria dut redoubler d'activité dans son travail, mais le Seigneur bénit si largement ses labeurs, qu'elle put toujours placer et à un bon prix les travaux de couture et autres petits ouvrages qu'elle façonnait de ses mains, de telle sorte que son mari s'apercevait à peine des pertes qu'il avait faites; aussi, de concert avec sa femme, remerciait-il de grand cœur le Dieu tout-puissant qui les comblait de ses bienfaits.

Notre Vénérable redoublait ses prières, elle augmentait ses pénitences et demandait très-instamment à Dieu la paix de l'Eglise et le triomphe de la bonne cause. Elle réunissait fréquemment, au pied de son petit autel, tous ses chers enfants et leur faisait réciter quelque bonne prière au très-doux Jésus, à la sainte Vierge et aux apôtres saint Pierre et saint Paul, protecteurs de Rome. Ils recouraient aussi avec une tendre confiance à saint Joseph, chef et conducteur de la sainte Famille, qu'ils avaient chargé de veiller

spécialement sur eux, dans ces temps difficiles. Or, pendant toute la période qui s'écoula entre l'enlèvement et la captivité de Pie VI et l'arrivée à Rome de son successeur, on put voir les bénédictions du Seigneur se répandre, pour ainsi dire sensiblement, sur la Vénérable et sur les siens.

Malgré la difficulté des temps, aucun membre de la pieuse famille n'éprouva le moindre accident. Domenico put se tirer sain et sauf des plus pénibles embarras. En effet, la populace en délire entraînait dans les plus sales orgies de jour et de nuit tous ceux qu'elle trouvait sur son passage, et malheur à quiconque essayait de lui résister, ou seulement refusait de la suivre. Le mari de notre Vénérable avait dû se montrer quelquefois dans les rues pour les besoins de son service, néanmoins il avait pu éviter de prendre part à aucun de ces excès et on l'avait toujours laissé libre de circuler à son gré. Ses enfants, pieux et obéissants, continuaient à faire au foyer domestique sa consolation et celle de leur mère. Celle-ci avait pu fréquenter les églises et les sacrements, comme à son ordinaire, sans rencontrer le moindre empêchement. Elle ne pouvait qu'y voir une preuve bien évidente de cette touchante bonté du Seigneur qui avait veillé sur eux tous. Aussi s'efforçait-elle par tous les moyens de lui en témoigner sa reconnaissance.

C'était assurément un beau spectacle de la voir, le soir, tandis que tout le reste de la ville était dans le tumulte et parfois dans la consternation, s'entourer de ses chers enfants pour leur apprendre à rendre gloire au Seigneur et à le remercier des faveurs célestes dont il les comblait, tandis que tant d'autres familles à côté d'eux gémissaient sur la disparition ou les égarements de quelques-uns de leurs membres; et il nous semble que dans ces réunions a dû avoir lieu parfois, entre la pieuse mère et ses enfants, un dialogue semblable à celui que l'on nous rapporte sur les premières années du bien-aimé Pontife Pie IX.

L'enfant avait sept ans environ lorsque se passaient en Italie les funestes événements dont nous parlons. Sa mère, une vertueuse femme, lui faisait ajouter chaque soir à la prière accoutumée un *Pater* et un *Ave* pour la délivrance de Pie VI alors prisonnier de la République française, et elle le faisait prier en même temps pour

la France. L'enfant étonné de ce qui lui semblait une contradiction, dit un jour à la comtesse, sa mère : « Mais, maman, est-ce que les Français ne sont pas des méchants, puisqu'ils retiennent le Pape prisonnier? pourquoi donc me faites-vous prier pour eux? — Mon enfant, répondit la mère, c'est une raison de plus de prier pour eux; ce n'est pas leur faute, d'ailleurs, s'ils retiennent le Pape en prison; c'est le gouvernement qui est méchant. — Faut-il prier pour le gouvernement? reprit l'enfant. — Sans doute, lui fut-il répondu, Notre-Seigneur a bien prié en mourant pour ceux qui le crucifiaient. »

Dialogue sublime dans sa simplicité!... Il nous montre l'angélique Pie IX apprenant de bonne heure que les peuples chrétiens, celui de la France en particulier, demeurent toujours attachés du fond de leurs entrailles à la chaire de Pierre, mais qu'ils sont gênés dans l'expression de leur amour et de leur fidélité par la politique antichrétienne de leurs gouvernants. De plus, ces réponses faites à l'auguste Pontife encore enfant, nous donnent le vrai type de la femme chrétienne, de la véritable mère de famille, faisant de la prière, de la confiance en Dieu, en un mot de la pratique de la religion, la base des enseignements qu'elle donne à son enfant; lui apprenant à voir dans les calamités publiques des châtiments causés par les péchés des hommes plutôt que des événements fortuits; sachant, en un mot, découvrir et montrer le doigt de Dieu dans tout ce qui se passe ici-bas.

Telle fut aussi notre Anna-Maria. Mais, au reste, si sa résignation avait été grande dans la mauvaise fortune, quelle ne fut pas sa joie quand elle put annoncer enfin à sa jeune famille que le nouveau Pontife allait arriver! En effet, la République française avait été vaincue en Italie et ailleurs par les alliés, et Venise était demeurée libre. Dieu le voulut ainsi, pour que, trois mois seulement après la mort de Pie VI, les membres du Sacré-Collége pussent se réunir en conclave et choisir un successeur au pape défunt. Dès le 1er décembre de l'an 1799, ils étaient réunis dans la dite ville de Venise, et le 14 mars de l'année suivante, ils élisaient à l'unanimité le cardinal Chiaramonti qui prit également le nom de Pie et fut le septième du nom. Lorsque les Français furent ensuite chassés

de Rome et avec eux tous les révolutionnaires qu'ils favorisaient, Pie VII fit son entrée solennelle dans sa capitale, le 3 juillet de l'année 1800.

Il y avait quelques mois seulement que le nouveau Pontife avait pris possession de Rome et de ses états, lorsque Anna-Maria quitta la demeure qu'elle avait occupée dans le palais Chigi depuis l'époque de son mariage, c'est-à-dire pendant une dizaine d'années. Le Prince ayant remarqué que les appartements qu'il avait cédés alors à Domenico étaient devenus insuffisants, par suite de l'accroissement continuel de sa famille, lui assigna pour habitation dans la ruelle *del Sdrucciolo*[1] une maison, modeste sans doute, mais dans laquelle il serait moins à l'étroit. Anna-Maria s'y transporta aussitôt avec le reste de sa famille. Elle eut grand soin d'y établir dès l'abord et d'y faire régner ce bon ordre et cette propreté qui édifiaient si puissamment ceux qui allaient la visiter; et là aussi le Seigneur continua de répandre sur elle ses plus douces faveurs. Elle en fut même comblée à tel point, que la réputation de sa sainteté, dépas-

(1) Ce mot *sdrucciolo* signifie glissoire, et, en effet, cette ruelle est en pente. Elle fait le tour du palais Chigi qu'elle isole des autres maisons du côté du nord et du couchant. Elle forme à l'endroit où se réunissent les deux ailes du palais, un angle au fond duquel se trouvait la petite maison habitée par Anna-Maria. Nous voudrions pouvoir dire à nos lecteurs que la famille Chigi a précieusement conservé, par esprit de reconnaissance, cette maison qui a abrité une sainte âme, dont les prières et les pénitences, si chères à Dieu, ont tant de fois détourné de la ville de Rome (et du palais Chigi assurément) les fureurs populaires et autres fléaux de la justice divine. Il n'en est rien. Cette maison témoin de tant de prodiges, et qui serait devenue plus tard un sanctuaire si cher à la piété des fidèles, tandis qu'elle aurait continué à être pour ses propriétaires le plus puissant des paratonnerres, cette maison a été démolie. On nous écrivait dernièrement qu'en cet endroit s'élève actuellement un vaste bâtiment. Plaise au Ciel qu'il soit aussi habité par des saints! Anna-Maria passa dans cette maison de la ruelle du Sdrucciolo, depuis l'an 1802 jusqu'en 1828. En la quittant, elle alla habiter au palais Righetti, vis-à-vis du palais Chigi, de l'autre côté du *Corso*; puis elle fut logée, pendant un an à peu près, au Quirinal, par la raison que l'abbé Natali, son confident, y habitait déjà avec le cardinal Barberini dont il était le secrétaire. De là elle se transporta à la *Via del Burro*, n. 7, près Saint-Ignace, chez un nommé Fiorelli. Enfin, elle vint demeurer dans la maison située en face de l'église *Santa Maria in via lata*, dont elle est séparée par le *Corso*. C'est là qu'elle est morte en 1837.

sant bientôt l'enceinte du foyer domestique, se répandit au loin et lui attira dès lors la visite d'un grand nombre de personnes qui recouraient à ses conseils et à ses prières dans leurs embarras.

Elle put bien dès ce moment transmettre à ses fils spirituels, pour leur direction dans le monde, ces avis qu'elle avait reçus pour elle-même de la bouche du divin Maître : « L'âme qui veut vivre de la vie de l'esprit ne doit point avoir toujours le compas à la main en s'appliquant aux choses de Dieu ; c'est ainsi qu'agissent ceux qui aiment le monde, ils ont peur que la terre leur manque sous les pieds. Celui qui se confie en moi et qui m'aime est plus riche que les rois de la terre ; il jouit de ma grâce en ce monde et de mon royaume éternel en l'autre. » Elle a dû aussi, pour les encourager à supporter vaillamment les épreuves de la vie, leur répéter ces paroles qui l'avaient si souvent soutenue elle-même : « Ce n'est point quand il est assis en paix et respecté de tous, que l'on connaît le vrai soldat ; tout le monde à ce prix pourrait faire le soldat ; mais c'est lorsqu'il fait sentinelle debout, quand il se prive de manger, de boire, de dormir, quand il combat fidèlement pour son souverain de qui il attend la récompense de son dévouement. La constance et la fermeté sont des indices auxquels on reconnaît ceux qui veulent servir sincèrement le Seigneur. »

CHAPITRE X.

Anna-Maria modèle des mères de famille par sa sublime résignation dans le malheur.

« Le malheur et la douleur, a dit Bossuet, ajoutent à la grandeur la plus sublime je ne sais quoi d'achevé et de parfait. » C'est, en effet, dans l'infortune bien plus que dans la prospérité que l'on peut mesurer la stature et la valeur d'une âme. Ce genre de perfection, cette couronne ne devait point manquer à notre Anna-

Maria, afin que, là aussi, en face de la mort et au pied de la croix, elle pût être proposée comme modèle aux mères de famille.

Sur les sept enfants que Dieu lui avait donnés, elle dut faire la part du paradis. Trois fois la mort vida son berceau, mais, au sein de cette douleur, qui n'a point d'égale pour une mère, douleur qu'elle ressentit d'autant plus vivement que l'éminente pureté de son cœur donnait à son amour plus d'énergie et de vivacité, elle se montra encore pleine de courage et de résignation. Elle fut, d'autres fois, violemment contrariée dans ses plus chères affections; mais toujours elle se tint, comme la Mère des douleurs, debout sur son calvaire, c'est-à-dire livrée à cette indicible affliction qui ne trouve plus ni larmes ni paroles pour s'exprimer, mais qui se concentre entièrement dans le cœur, pour se répandre devant Dieu, dont elle attend sa seule consolation possible ici-bas : l'espoir de revoir, au moins au ciel, ceux qui lui ont été ravis.

« Je me souviens, dit Domenico, de la circonstance où mon fils Camillo fut pris pour la conscription par un moyen frauduleux; ma femme resta longtemps sans pouvoir parler. Elle sentait vivement la douleur, néanmoins elle demeura silencieuse et résignée, sans se plaindre de personne, pas même de celui que nous avions de bonnes raisons de croire la cause de cette fraude, et qu'elle rencontra depuis plusieurs fois. Lorsque mon fils Alessandro fut mis en prison pour une bagatelle, ma pauvre femme en fut affligée, il est vrai, mais elle resta en paix et garda le silence; de même lorsque nous perdîmes les enfants qu'elle aimait beaucoup ; elle les habilla de ses propres mains, comme elle avait fait pour sa vieille mère et son père défunts. »

Une autre relation nous donne quelques détails de plus sur le premier fait; nous les reproduisons ici, pour démontrer de plus en plus à nos lecteurs que l'ardente piété de notre Vénérable n'avait nullement affaibli dans son cœur ces sentiments de tendresse et de dévouement que chaque mère doit mettre au service de ceux qui lui doivent le jour. Il manqua un jour à Anna-Maria un de ses fils, son bien-aimé Camillo, qu'elle avait élevé avec tant de soin et formé de si bonne heure à la crainte de Dieu. C'était en ces temps de lugubre mémoire, où l'ambition d'un seul homme avait

renversé les trônes les plus anciens, couvert l'Europe entière de ruines et de sang, et arraché des larmes de douleur à un si grand nombre de mères de famille. Camillo, pris par la conscription, était destiné à partir pour l'armée du Nord, qui allait soutenir une lutte sanglante dans de lointaines et barbares contrées. La ruse et la surprise n'avaient point été étrangères à cette désignation. Le cœur de la pauvre femme était en proie à la plus amère désolation, non point précisément à cause des souffrances corporelles réservées à son cher enfant, mais surtout à la vue des dangers qu'allait courir son âme au milieu de cette soldatesque, composée de tant d'éléments de désordre, ne respirant que fureur et carnage, et livrée aux excès des plus viles passions.

Rapide comme l'éclair, elle vole à la caserne, pour y voir au moins encore une dernière fois son Camillo, et lui donner avant le départ une dernière bénédiction. Que de pieux conseils, que de paroles d'encouragement ne se proposait-elle point de lui faire entendre en ce moment suprême! Pauvre mère! elle ne put rien obtenir et dut s'en retourner sans avoir pu seulement le voir, même de loin. Elle ne proféra point la moindre plainte, mais, telle était la violence qu'elle avait dû imposer à son cœur, qu'à peine rentrée dans sa chambre, elle éclata en sanglots : « O Jésus, s'écria-t-elle, vous êtes ma seule espérance! sauvez, sauvez mon fils, et ne permettez pas, ô Rédempteur des hommes! que ce soit en vain que j'aie supporté pour lui tant de peines. » Une si ferme confiance méritait d'être exaucée. Dieu consola son humble servante, en lui donnant l'assurance que son enfant retournerait dans quelques jours. Il revint bientôt, en effet, sain et sauf; il n'avait pris part à aucun combat.

Il plut à Dieu de soumettre notre Vénérable à une autre rude épreuve par la mort inopinée du sieur Paolo Micali, mari de Sofia, qu'il laissa veuve encore jeune avec six enfants tous en bas âge, et sans ressources pour les élever et les entretenir. Le premier soin d'Anna-Maria, en cette douloureuse circonstance, avait été de procurer à son gendre le bonheur de faire une sainte mort, puis elle prit avec elle dans sa maison la pauvre mère avec ses petits enfants, et même une domestique que Sofia avait dû se procurer

pour les gros travaux du ménage qu'elle ne pouvait point faire elle-même. Tout en suivant chez elle la Servante de Dieu, Sofia ne pouvait s'empêcher de se dire en elle-même, au milieu de ses larmes et de ses soupirs : « Comment ma mère, qui est déjà si gênée, pourra-t-elle me nourrir avec mes enfants? » Anna-Maria, qui lisait dans son cœur la cause de son chagrin et de ses appréhensions, lui dit tout à coup : « A quoi penses-tu, ma fille? oh! que tu as peu de foi! que tu as peu de confiance en Dieu! Tu dois bien savoir qu'il n'abandonne jamais personne; oui, mets en lui toute ta confiance et tranquillise-toi sur ton avenir. Dieu y pensera, tu auras tout ce qu'il faut. Tu sais bien qu'il m'a toujours donné le nécessaire à moi et à mes enfants; sois assurée qu'il fera de même pour toi et pour ces chers petits enfants qu'il t'a confiés. » Puis, la serrant tendrement entre ses bras : « Pour moi, ajouta-t-elle, je ne t'abandonnerai jamais. » Et ce fut ainsi qu'après avoir découvert les plus secrètes pensées de son cœur, elle parvint à lui inspirer la plus vive confiance dans le secours du Seigneur.

Dieu bénit d'autres fois encore l'ardent dévouement d'Anna-Maria pour les siens, et ce fut en opérant par ses mains des guérisons miraculeuses en faveur de divers membres de sa famille. « Je me souviens, dit Domenico dans sa déposition, que Peppina, fille de Sofia, se fit mal à un œil, je ne sais plus comment. Le chirurgien qui la visita nous dit que la prunelle était déchirée et qu'il désespérait de la guérison de cette enfant; il ajouta que l'inflammation de cet œil pouvait se communiquer à l'autre, et qu'il y avait bien à craindre que la malade ne perdît en même temps les deux yeux. On peut facilement se représenter quel fut le désespoir de Sofia, et la peine qu'elle éprouva en faisant le récit du fait à sa mère. Anna-Maria, sans trop s'émouvoir, fit le signe de la croix sur l'œil malade de Peppina avec l'huile de la lampe de sainte Philomène. Elle mit la main sur la tête de l'enfant, puis elle l'envoya au lit. Peppina ne tarda pas à s'endormir et passa une nuit fort tranquille, sans plus ressentir de douleur; le lendemain matin, quand elle s'éveilla, l'œil était si parfaitement guéri, qu'elle put aller, le jour même, à l'école des *Maestre Pie* du *Gesu*. Le chirurgien, avant d'ajouter foi à un fait si miraculeux, voulut

faire diverses expériences sur l'œil de Peppina, pour s'assurer qu'elle voyait, après quoi il ne put faire moins que d'avouer qu'une guérison si complète et si instantanée n'avait pu avoir lieu sans un vrai miracle. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'elle s'était opérée pendant l'hiver, et lorsque la rigueur de la saison aurait dû la rendre plus difficile. »

Voici un autre fait par lequel il plut à Dieu de glorifier sa Servante au sein de sa famille. Il s'opéra en faveur de Domenico, et c'est lui-même qui nous le fournit dans sa déposition. Il se trouvait par une matinée d'hiver dans l'église Saint-Marcel, assistant à une messe, lorsqu'il fut pris tout à coup d'un grand malaise dans toute sa personne. Il sortit aussitôt de l'église et se hâta de regagner son logis qui n'en était pas bien éloigné, mais à peine arrivé, il tomba sur le sol, et, perdant tout à fait connaissance, il se trouva comme mort. On le mit au lit, puis on appela le curé et le médecin, qui jugèrent l'un et l'autre qu'il avait été frappé d'apoplexie et qu'il était sur le point de mourir. Peu de temps après il reprit l'usage de ses sens et « sans me souvenir de rien, dit-il lui-même, je trouvai près de mon lit le curé et ma femme, qui tenait la main sur mon front et priait pour moi la très-sainte Vierge Marie. Sa prière fut exaucée de Dieu, puisque, sans aucun remède humain, je recouvrai immédiatement la santé, sans qu'il me soit resté ni à la tête ni ailleurs aucune lésion, aucune trace du coup que je m'étais donné. Je tiens pour certain que c'est la Servante de Dieu qui m'a obtenu cette guérison prodigieuse et instantanée. Je sus depuis que le curé, me trouvant sans pouls, m'avait donné l'absolution, sous condition, comme l'on dit. »

Voici encore un fait du même genre, rapporté par Sofia, fille de la Vénérable, en faveur de laquelle il avait été opéré. « Il m'arriva, dit-elle, dans les premiers temps de mon mariage, d'être attaquée d'une très-forte fièvre, que l'on appelle, à Rome, pernicieuse. Elle présentait de si mauvais symptômes, que le médecin ordonna de recourir aux derniers sacrements; j'avais perdu tout à fait la connaissance, et mes parents, profitant d'un moment où ils virent que j'étais revenue à moi, me dirent de me confesser, ce que je fis, bien que je ne m'en souvienne nullement. Ma mère, cependant,

s'approcha de mon lit, et faisant le signe de la croix avec la relique qu'elle portait toujours sur son cœur, elle me dit de ne rien craindre, que je guérirais de cette maladie, et que j'élèverais une famille. A peine m'eût-elle signée, que la fièvre cessa, je repris connaissance et trouvai sur moi la relique dont ma mère s'était servie en ma faveur. « Qu'y a-t-il donc? » demandai-je à mon mari qui était là; il me répondit que ma mère venait de partir, après m'avoir bénie avec la relique, puis il me répéta tout ce qu'elle m'avait dit, car je n'en avais pas saisi une seule parole. Je ne m'en étais pas même aperçue. Dès lors la fièvre cessa, je me trouvai guérie et capable de reprendre, à l'instant même, mes occupations, si on ne s'y était opposé. »

Telles sont les paroles de Sofia; au reste, elle éprouva dans d'autres occasions encore, le pouvoir surnaturel de sa mère. Elle était sujette à ressentir de temps en temps, dans la région de l'estomac, de si violentes douleurs, qu'en ces moments-là elle ne pouvait ni marcher ni faire son travail dans le ménage; il lui survenait en même temps une oppression si forte, qu'elle ne pouvait plus respirer qu'avec une extrême difficulté. Un jour, sentant venir ces douleurs, elle s'empressa de se rendre chez sa mère, et, après lui avoir exposé son mal, elle lui recommanda de prier à son intention, parce qu'elle se trouvait en ce moment plus souffrante que jamais. Anna-Maria toucha alors de sa main le siége du mal et dit : « Au nom de la très-sainte Trinité, demandez pour moi cette grâce par charité. » — « Je crois, dit Sofia, qu'elle s'adressait, en parlant ainsi, à la très-sainte Vierge, mais le fait est que son attouchement et sa prière me délivrèrent, et que je pus retourner chez moi promptement et à mon aise. » Elle nous assure qu'elle se trouva dès lors guérie pour toujours de cette infirmité, sans avoir besoin désormais de recourir à aucun remède pour s'en garantir.

Après nous avoir raconté ce fait, Sofia ajoute que notre Vénérable guérit aussi de la même façon son père Domenico d'une très-vive douleur de tête qui le forçait à sortir de la maison, et à courir çà et là dans les rues de Rome comme un insensé. Anna-Maria n'eut pas plus tôt fait sur lui le signe de la croix avec la relique, qu'il en fut délivré pour toujours. Et ce fut par de tels faits et d'autres

encore dont le récit nous entraînerait trop loin, que Dieu se plut à récompenser l'affectueuse tendresse et le dévouement que notre Vénérable avait mis constamment au service de son mari et des autres personnes de sa famille.

CHAPITRE XI.

Anna-Maria modèle des mères de famille par le soin qu'elle a de faire rendre au Seigneur le culte public qui lui est dû.

On a dit quelquefois que la mère chrétienne est l'*Ange de la famille*. Elle mérite surtout ce beau nom, lorsque, par ses leçons et ses exemples, elle sait porter ses enfants à rendre fidèlement au Seigneur le culte public qui lui est dû, et à sanctifier les jours qu'il s'est réservés. Dans la famille Taïgi, Domenico ayant confié à sa femme l'administration intérieure de leur ménage, lui avait laissé par là même le soin de faire observer les fêtes de la sainte Eglise. Anna-Maria s'acquitta toujours de cet emploi avec la plus active sollicitude.

Dans la soirée des samedis et des veilles des fêtes de précepte, elle prenait toutes ses dispositions pour être libre le lendemain. Elle retirait des placards le linge propre, nettoyait les vêtements du dimanche, et plaçait le tout auprès du lit de chacun des membres de la famille. Elle préparait, en outre, toutes les choses nécessaires pour la cuisine, de manière à les avoir ensuite sous la main, au moment opportun. Tout était prévu dans la maison et disposé avec le plus grand soin. En un mot, elle doublait les fatigues des samedis et des veilles, pour pouvoir donner le lendemain plus de temps à la dévotion.

Voici quel était, aux jours de fête, l'ordre de sa journée. Levée avant l'aube, et pendant que tout le monde dormait encore dans la maison, elle se rendait ordinairement à l'église de la *Madona*

della Pieta en face du palais Chigi, de l'autre côté de la *Piazza Colonna*, et là, elle donnait un libre cours à sa piété. De retour à la maison avant que Domenico se fût levé, elle l'aidait patiemment à se vêtir, à faire sa toilette, puis elle l'envoyait entendre la sainte messe, le plus souvent à l'église de la paroisse, où il pouvait recevoir l'explication du saint Evangile. Ensuite, elle faisait lever les petits enfants, les habillait et les conduisait elle-même ou les faisait conduire par sa mère à la sainte messe, dès qu'ils avaient atteint trois ou quatre ans ; et ces innocentes créatures, déjà instruites par elle de l'importance de cette action, se formaient ainsi peu à peu aux habitudes de la piété chrétienne. Une fois les aliments préparés, elle s'occupait du déjeuner de Domenico qui devait, à son retour, aller faire bientôt son service au palais.

Anna-Maria prenait alors un moment pour réunir autour d'elle tous ces chers enfants auxquels elle faisait une courte lecture de piété, accommodée au degré de leur intelligence, ou bien quelque récit édifiant. Ensuite, elle leur permettait de se livrer à quelque jeu innocent de leur âge, mais sans sortir de la maison. Après le déjeuner, elle conduisait ou faisait conduire ses enfants à l'explication du catéchisme. A leur retour, elle les menait à la promenade, ou bien ils y allaient avec leur père, et cette récréation était toujours terminée par la visite à quelque église ou par le salut du très-saint Sacrement, qu'ils allaient recevoir dans quelque sanctuaire. Les dernières heures de la journée se passaient dans les prières vocales ou dans la lecture de livres pieux, vies des saints ou autres, mais, au milieu du recueillement et de cette douce harmonie, qui est l'âme de la vie de famille pour des chrétiens.

Dès que les enfants commençaient à grandir, une de leurs habitudes pour la sanctification des fêtes, c'était la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle prenait pour elle-même le soin de les instruire à cet égard, et, aux leçons qu'ils recevaient de leurs maîtres et du pasteur de la paroisse, elle joignait des réflexions et autres pratiques qui les leur gravaient plus profondément dans l'esprit. Elle leur faisait faire avec soin l'examen de conscience et tâchait d'exciter dans leurs jeunes cœurs une vraie douleur de leurs fautes. Quand ils étaient en âge d'être

admis à la première communion, elle leur fournissait de petits livres de dévotion, propres à les préparer à la réception de l'Eucharistie et à faire dévotement leur action de grâces; et le plus souvent elle les accompagnait à la sainte table, les aidant elle-même par d'ardentes affections, avant et après la réception du divin Sacrement, pour leur faire prendre l'habitude de s'en approcher toujours dignement. Quand il survenait quelque solennité, elle en avertissait son mari, et, par de salutaires conseils, elle tâchait de le porter à s'approcher ce jour-là des sacrements. Quand les enfants furent plus grands, après l'instruction du soir, qu'elle allait entendre avec eux le plus souvent à la Minerve, elle les conduisait à quelque église un peu éloignée, ce qui leur servait de récréation, ou bien elle allait faire avec eux une visite au Saint-Sacrement, exposé pour la cérémonie des Quarante-Heures. Ces diverses pratiques de dévotion, bien distribuées, n'étaient à charge à personne; les enfants les faisaient volontiers, et Anna-Maria y trouvait un doux et continuel aliment pour sa piété.

« Au sujet de la sanctification des fêtes, dit Domenico, ma femme montrait une exactitude incomparable. Les jours ordinaires, elle travaillait, lavait et faisait le ménage, avec une activité qui aurait pu fatiguer quatre femmes, mais les jours de fête et le dimanche, elle s'abstenait de toute œuvre servile. Elle employait tout son temps à prier, à se faire lire des livres de piété, et entendait plusieurs messes. Quand ses enfants étaient de retour du catéchisme de la paroisse, elle les conduisait au sermon, à la bénédiction, puis à la promenade. Dans le courant de la journée, elle ne faisait que le strict nécessaire, les lits et la cuisine, mais elle veillait toujours à ce que les fêtes fussent sanctifiées par tous les membres de la famille. » Il ajoute ailleurs : « Quand j'avais un peu de temps libre, nous nous rendions tous ensemble à la sainte bénédiction ; bien des fois, le soir, nous allions aux Quarante-Heures, où le Saint-Sacrement était exposé. »

La famille Taïgi ne connaissait donc aucune de ces récréations bruyantes, si fréquentes à Rome, quand elle jouit de la liberté. Le peuple alors y participe avec toute l'expansion d'un cœur satisfait, montrant par là aux nombreux étrangers, qui visitent la Ville des

Papes, qu'il est réellement le peuple le plus heureux, le plus content du monde, sous le sceptre du Pontife-Roi. Jamais Anna-Maria ne témoigna à son mari le moindre désir d'assister à ces récréations; elle s'en montra, au contraire, toujours fort éloignée, et nous savons pertinemment que, bien qu'elle ait habité pendant plus de dix ans, au palais Chigi, des appartements dont les fenêtres donnaient sur le *Corso*, c'est-à-dire à ces grandes grilles du rez-de-chaussée, elle se garda bien de s'y montrer jamais aux fêtes du carnaval, qui sont pour les Romains des jours de grands divertissements. Néanmoins, si Domenico lui témoignait le désir d'assister à quelque innocent spectacle avec les enfants, et voulait qu'elle fût elle-même de la partie, elle y consentait aussitôt.

Quelquefois, pour être agréable à ses filles, elle les conduisait à la promenade, mais on devait la terminer par une visite au Saint-Sacrement dans quelque église. Quand elle allait faire avec elles une visite à des personnes de leur connaissance et de leur condition, elle acceptait parfois pour leur plaire un peu de vin et des châtaignes qu'on leur offrait. Il arriva qu'une de ces visites eut lieu le vendredi; à son retour à la maison, elle fut réprimandée par le Seigneur de ce qu'elle eût osé se livrer à la joie et prendre du délassement, en un jour consacré au souvenir de la Passion. Elle manifesta à ses filles ces doux reproches; on évita depuis lors de faire aucune sortie à pareil jour, et cet usage s'est conservé dans la maison comme une tradition de famille.

Aux jours de fête, quand, sur le soir, tous les enfants étaient rentrés à la maison, leur pieuse mère faisait ses délices de se livrer avec eux à de joyeuses récréations, animées par cette vivacité de langage et cette promptitude de reparties qui sont propres au jeune âge; mais la Servante de Dieu savait les retenir toujours dans les bornes d'une sage modération, et, après quelques instants de délassement, elle faisait une courte lecture de piété, dont elle donnait ensuite le commentaire et l'explication. C'était alors surtout qu'Anna-Maria laissait déborder, sur son jeune auditoire, les trésors d'amour que renfermait son cœur. Elle rappelait à ses enfants les grâces ineffables dont les avait comblés la bonté du Seigneur, tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus, surtout dans les

temps si malheureux que l'on traversait alors. Elle leur rappelait que, pour répondre dignement à tant de marques de la protection de Dieu, ils devaient le servir toujours fidèlement. Puis, quand l'heure n'était pas déjà trop avancée, elle leur redisait en quelques mots les réflexions, les faits intéressants qu'elle avait entendus à la prédication du matin, ou bien les explications de la doctrine chrétienne; et ces pieux entretiens des dimanches et des fêtes faisaient goûter une joie indicible à tous ceux qui y prenaient part.

Mais il y avait aussi, du reste, d'autres semblables réunions dans la semaine, et surtout pendant les longues soirées d'hiver. Anna-Maria s'occupait alors à la couture avec ses filles, mais elle saisissait l'occasion de mettre son mot dans la conversation que tenaient son mari et ses enfants sur les événements de la journée, tout en se reposant de leurs fatigues. Chacun, d'ailleurs, parlait en toute liberté et de l'abondance de son cœur; les enfants faisaient avec naïveté leurs observations, mais tout le monde gardait le silence et attendait avec un sentiment de joie quand la bonne mère de famille prenait la parole à son tour pour les entretenir, avec son amabilité et sa prudence habituelles, de la religion, de ses bienfaits, ou bien de quelque vertu qui avait trait au sujet de la conversation; et chacun se retirait sous le charme de ses observations et avec le vif désir de l'entendre encore d'autres fois.

Or, en voyant ce qui se passait alors dans cette heureuse famille, ne sommes-nous point en droit de dire : Sont-ce là des choses dont la pratique soit impossible ou même bien difficile ? Toute mère qui se dit sincèrement chrétienne ne pourrait-elle pas en faire autant ? Ce n'est pas précisément parce que Anna-Maria était une femme incomparable, une sainte âme, qu'elle tint la conduite que nous venons de voir, mais ce fut en agissant ainsi pour la sanctification de ceux qui l'entouraient au foyer domestique, qu'elle devint le modèle accompli des personnes de son sexe et de sa condition, et chacune d'elles pourrait assurément l'imiter dans cette sorte d'apostolat qu'elle exerça vis-à-vis de son mari et de ses enfants.

Le dimanche et les fêtes de l'Eglise sont pour un grand nombre

des occasions de désordre et de péché; le jour que le Seigneur s'est réservé et que nous devons employer à nous occuper de nos destinées éternelles, est devenu plus que jamais le temps des affaires matérielles, et pour quelques-uns même, le temps des plaisirs les plus condamnables; il est indispensable que nous revenions à cet égard aux saintes pratiques des anciens jours, si nous ne voulons éprouver les justes effets de la colère du Seigneur, et les mères de famille pourront, à l'exemple d'Anna-Maria, contribuer beaucoup à cet heureux retour.

Peut-être n'auront-elles pas toutes le courage de la suivre hardiment dans la voie des humiliations, de la pauvreté absolue et des austérités corporelles; c'est là, assurément, le privilége du petit nombre; mais elles devront toujours, au moins, l'imiter dans l'accomplissement journalier de ses devoirs de famille, et c'est par là qu'elles pourront profiter pour elles-mêmes de cet avertissement que la très-sainte Vierge donna, comme nous l'avons vu, à notre Vénérable, dès son entrée dans la vie parfaite: « Il faut que chacun puisse se convaincre, d'après ta propre conduite, qu'il est possible de servir Dieu dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, pourvu qu'on lutte vigoureusement contre ses passions, et que l'on s'efforce de se conformer en tout à la sainte volonté de Dieu. »

Nous allons terminer ce que nous avions à dire sur la vie de notre Anna-Maria comme épouse et mère de famille, en rapportant ici les paroles par lesquelles Domenico a voulu clore et comme résumer sa déposition sur les vertus de sa fidèle compagne: « Je ne sais pas trop m'expliquer, dit-il, je suis vieux, mais si j'étais jeune encore, et que je voulusse parcourir le monde entier pour trouver une femme semblable, il me serait bien impossible de la rencontrer. Je crois que le Seigneur l'a mise dans le paradis, aussitôt après sa mort, pour sa grande bonté et ses éminentes vertus, et j'espère qu'elle y priera pour moi et pour toute ma famille. »

Plut à Dieu que de semblables éloges pussent sortir de la bouche de tous ceux qui ont soumis leur existence aux saintes lois du mariage! Celle que l'on a si justement appelée l'Ange de la famille

ressaisirait l'empire qui lui est dévolu au foyer domestique; le grand fleuve de la vie humaine serait purifié dans sa source, et nous verrions la société entière, si fortement ébranlée sur ses bases, entrer enfin dans une nouvelle ère de paix et de prospérité.

CHAPITRE XII.

Anna-Maria modèle des personnes qui tendent à la perfection, par la pratique exacte du renoncement à la volonté propre.

Après avoir montré dans notre Vénérable le vrai modèle des épouses chrétiennes et des mères de famille qui veulent s'acquitter des devoirs propres à leur condition, il nous reste à faire voir en elle le type achevé de tout chrétien généreux, qui tend ici-bas à la plus haute perfection, au milieu du monde ou dans le recueillement du cloître. Elle avait entendu et compris la parole du divin Maître: « Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix tous les jours et me suivre. » Et ce fut en méditant cette parole, en la réalisant dans la pratique quotidienne de la vie, qu'elle parvint au haut degré de sainteté auquel le Seigneur l'avait appelée.

Le renoncement dont il est ici parlé s'appelle aussi abnégation de soi, dépouillement du vieil homme, esprit de pénitence, mortification; mais, quel que soit le nom qu'on lui donne, il est, sans contredit, nécessaire à quiconque veut vivre en chrétien, et souverainement indispensable à celui qui veut, en outre, s'élever comme notre Vénérable, à l'apogée de la vertu. C'est l'avis que nous donne le livre de l'Imitation, avis tant de fois répété dans les livres ascétiques et qui est devenu un des axiomes de la vie spirituelle: « Sâchez bien, nous dit-il, que vos progrès dans la vertu seront proportionnés à la violence que vous exercerez sur vous-même. »

La foi nous apprend que nous sommes tombés, par la faute originelle, sous l'empire du mal qui est le péché; notre volonté est en état de révolte contre Dieu, d'opposition constante au bien; nous portons dans notre cœur des penchants mauvais, qui forment pour nous comme une seconde nature; c'est donc à ces instincts pervers du cœur, c'est à cet orgueil de la volonté que nous devons renoncer, si nous voulons avoir en nous la vie de l'âme, la grâce de Dieu; hors de là, il n'y a que révolte, vie de péché et, au bout d'une telle existence, le châtiment éternel avec les mauvais anges, qui ne sont damnés que parce qu'ils ont voulu suivre leur volonté propre, au mépris de celle de Dieu. De là la parole si vraie de saint Bernard : « Otez la volonté propre, il n'y aura plus d'enfer. »

« La vie chrétienne, nous dit l'auteur du Combat Spirituel, consiste dans l'amour de Dieu et la haine de nous-même; dans notre soumission non-seulement à Dieu, mais, par amour pour lui, à toute créature. Elle consiste dans le dépouillement de toute volonté propre, dans l'abandon absolu au bon plaisir divin. »

C'est bien ce qu'avait compris, avons-nous dit, notre Vénérable, et nous allons voir avec quelle perfection elle a su réduire en pratique cette doctrine; mais disons d'abord quels furent les enseignements qu'elle reçut directement à cet égard de Notre-Seigneur.

« Ma fille, lui dit-il un jour, le profit spirituel ne consiste ni dans la pénitence, ni dans la fréquente participation aux sacrements, ni même dans la componction du cœur, mais dans la persévérante union de la volonté avec la mienne. Ceux qui veulent suivre ma voie, marcher sur mes traces et être vraiment à mon service, doivent contredire en tout et partout leur volonté propre. Ce sont là mes vrais serviteurs; ils obtiennent de moi tout ce qu'ils veulent. — Il m'est plus cher de vous voir souffrir avec patience, et pratiquer l'abnégation de vous-mêmes, que de vous voir faire toutes les pénitences imaginables. — La pénitence et les désirs de se mortifier sont bons, mais lorsque l'âme est humble, soumise et obéissante; j'aime beaucoup vous voir renoncer à votre volonté propre, en marchant après moi.

» Mortifie ta volonté propre et fais la mienne; là, tu trouveras la véritable voie du salut. Ce que j'aime au-dessus de tout autre chose, c'est ce renoncement, ce dépouillement de la volonté. Fais les choses que tu ne voudrais point faire, laisse de côté celles qui te plairaient; une seule violence de ce genre m'est bien plus agréable qu'une année entière de pénitences. Sache bien, ma fille, que tu ne dois plus dire désormais: « Je veux ceci, une telle chose me plaît; telle autre chose m'est pénible, je ne veux point la faire. » Ce sont là les discours du monde et de ses partisans. »

Persuadée de la vérité de ces enseignements, Anna-Maria en avait fait la règle unique de sa conduite. A peine revenue de sa vie mondaine, elle se livra sans retard comme sans réserve à l'action de la grâce et entra résolument dans la voie du renoncement, qui consista pour elle en une profonde et sincère détestation de sa vie antérieure et en de vifs remords qu'elle conçut et entretint au fond du cœur, pour tant d'offenses qu'elle disait avoir faites à Dieu.

Ce ne fut donc ni l'ardeur de son tempérament ni cette sorte d'enthousiasme propre aux personnes sincèrement revenues à Dieu, qui la portèrent à user des pratiques de la mortification, mais bien la haine, le mépris qu'elle avait conçus d'elle-même et qu'elle manifestait, d'ailleurs, dans sa conduite extérieure. Ce fut surtout son ardent amour pour Jésus, et pour Jésus crucifié, qui lui donna ce mâle courage de contrarier sans cesse ses penchants et de surmonter ses répugnances. Elle savait bien que Dieu exigeait d'elle ce genre de mortification, et ce fut par sa fidélité à suivre cet appel du Seigneur, qu'elle parvint à triompher de toutes les résistances de la nature, et à posséder son âme dans une inaltérable paix.

Elle aimait à pratiquer la mortification corporelle, comme nous le verrons bientôt; mais, sachant qu'elle n'est méritoire qu'autant qu'elle est inspirée et soutenue par celle de l'esprit, elle eut soin, pour se rendre plus agréable à Dieu, d'exercer tout d'abord sur les puissances de son âme la vigilance et la contrainte qu'elle pratiquait à l'égard des sens et des facultés du corps. Elle veilla sur son imagination pour réprimer ses écarts, sur sa volonté pour ne

lui accorder aucune satisfaction dangereuse, sur son naturel ardent et fougueux, pour le réduire à la douceur. Enfin elle veilla exactement sur son cœur, pour ne point laisser s'égarer sur les créatures sa sensibilité et son besoin d'affection, ou, du moins, pour ne les aimer qu'en Dieu et pour Dieu.

Il faut avouer que cette lutte avec les puissances de l'âme, quoique moins cruelle en apparence que celle qui est engagée avec le corps par les austérités, demande au contraire dans sa continuité plus de force et d'énergie de la part du combattant. L'âme guerroie alors contre elle-même; il faut qu'elle se traite continuellement en ennemie. Aussi, que de personnes qui reculent d'effroi devant la perspective d'une pareille lutte! mais la victoire est à ce prix, et la mortification des sens ne peut pleinement s'accomplir qu'autant que l'âme a déjà appris à se vaincre elle-même. Cette double mortification, quand elle a la charité pour compagne et pour motif, est un moyen très-efficace pour obtenir les dons du ciel, et l'homme qui la pratique, ressemble à cet holocauste du prophète Elie sur lequel descendit le feu céleste, ou à cette terre détrempée d'eau, dont il est parlé dans le livre des Machabées, et que les rayons du divin soleil enflammèrent. Anna-Maria l'avait parfaitement compris.

« Elle avait fait avec sa volonté, nous est-il dit dans le procès juridique, le pacte formel de ne se jamais donner aucune satisfaction sensuelle, de ne se permettre aucune complaisance, non-seulement dans ce qui est défendu ou simplement dangereux, mais même dans ce qui est permis et innocent. Son application à dominer ses penchants était continuelle. « *Pour acquérir l'amour de Dieu,* disait-elle, *il faut toujours ramer contre le courant et ne jamais cesser de contrarier sa volonté propre.* » Belle maxime qui rappelle ces remarquables paroles de saint Grégoire: « Dans ce monde, l'âme humaine est comme un navire, qui remonte le cours d'un fleuve: il ne lui est jamais permis de rester en place, parce qu'elle retourne en arrière, si elle n'avance pas vers la source. »

Cette vérité servait de règle de conduite à notre Vénérable, et par là, elle a pu parvenir à enchaîner toutes les inclinations per-

verses de la nature. Elle avait soumis à l'empire de la foi ses désirs et ses goûts aussi bien que ses craintes et ses répugnances. Elle dirigeait tous ses mouvements intérieurs par des motifs surnaturels. Elle était même parvenue à mettre un frein aux épanchements de l'amour maternel, et, par principe de vertu, elle s'appliquait à modérer cette joie du cœur qu'éprouve instinctivement une mère à voir grandir sous ses yeux ses chers enfants, sur lesquels reposent de si douces espérances pour l'avenir.

A l'égard des personnes pour lesquelles elle ressentait de ces sympathies parfaitement innocentes qui n'ont d'autre mobile que la gloire de Dieu, elle modérait sa satisfaction par une grande réserve ; s'il s'agissait, au contraire, de gens pour lesquels elle éprouvait quelque antipathie, ou qui l'avaient censurée, ou offensée de quelque manière, elle les traitait avec cordialité et affection, dans les limites de la prudence et de la modestie. C'est ainsi qu'elle savait tempérer l'amour-propre, le mortifier et le soumettre au devoir. Or, c'est là assurément l'apogée de la perfection et une pénitence très-méritoire, du genre le plus élevé.

Ce n'est pas tout encore. Anna-Maria, comme nous le verrons bientôt, savait se mortifier jusque dans les choses spirituelles. Si, à la sainte communion, son âme se trouvait plongée dans les délices, elle les interrompait brusquement, après l'action de grâces, pour éviter toute satisfaction et briser la nature. Si, au contraire, elle éprouvait le dégoût, la sécheresse, l'ennui, alors, pour se vaincre, elle prolongeait sa prière et son tourment, et le Seigneur récompensait cette générosité par un accroissement constant de ses célestes bienfaits.

CHAPITRE XIII.

Anna-Maria modèle des personnes qui tendent à la perfection, par la pratique de la patience et de l'humilité.

De toutes les mortifications d'un chrétien, la plus parfaite et la plus méritoire est, sans doute, celle qui combat directement l'orgueil, source de tous nos maux, c'est-à-dire, la sainte vertu d'humilité. On la définit : Un sentiment profond et éclairé de notre misère, qui fait que nous nous méprisons nous-mêmes et que nous aimons, ou que, du moins, nous supportons patiemment le mépris que l'on fait de nous. Tout le monde aime cette belle vertu et reconnaît volontiers qu'elle est la source du bonheur ici-bas et la porte du ciel; mais, quand il faut en venir à la pratique, comme par les actes qu'elle nous impose, elle fait souffrir horriblement notre orgueilleuse nature, et qu'elle entraîne à sa suite l'abjection, les mépris, les délaissements, une âme ordinaire s'en dégoûte facilement et lui refuse les sacrifices qu'elle demande.

Telle ne fut point notre Vénérable. Le divin Sauveur, qui voulait faire d'elle un vase d'élection, avait eu soin de lui inculquer de bonne heure la nécessité de cette vertu et les moyens de l'acquérir. « Ma fille, lui disait-il un jour, la perfection ne consiste pas dans la lecture des livres de piété, mais bien dans la pratique sincère de l'humilité, et, pour l'acquérir, il faut courber cette tête superbe et ouvrir sa main sur les nécessités du pauvre, en pensant que tout doit finir ici-bas; oui, il vous faut avoir une grande compassion pour le prochain, dans la pensée que vous n'êtes tous devant moi que des indigents qui vivez de mes aumônes. »

Une autre fois, qu'Anna-Maria avait eu recours à l'éternelle Bonté, en faveur d'une âme au bien de laquelle elle prenait un vif intérêt, il lui fut répondu : « Qu'elle soit humble avec tous, soumise à tous, et obéissante à tous. » Anna-Maria prit pour elle-

même ce salutaire conseil; aussi mérita-t-elle que l'on rendît d'elle, plus tard, ce consolant témoignage : « Bien qu'elle fût douée de grandes lumières et enrichie de si précieux dons, qu'il suffisait de l'approcher ou de la faire consulter pour reconnaître en elle une sagesse extraordinaire; néanmoins, son humilité était si profonde, qu'elle obéissait en tout et pour tout, non-seulement à son confesseur, mais encore, autant qu'il était possible, à toutes les personnes de sa famille. »

Le sentiment profond de sa misère, sentiment qu'à l'égal des âmes les plus parfaites devant Dieu, elle éprouvait constamment au fond du cœur, lui servait de mobile pour s'humilier et se confondre devant l'éternelle justice : « *J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi!* » Telles étaient les expressions d'amer regret qui s'échappaient de son cœur. « Moins on se considère soi-même, a dit saint Grégoire le Grand, moins on se déplaît, mais plus on s'examine à la lumière de la grâce divine, mieux on reconnaît en combien de choses on est répréhensible. » Anna-Maria l'éprouva de la manière la plus heureuse pour la perfection de sa pénitence et la profondeur de son humilité.

Dans une de ses ineffables communications avec le Seigneur, elle avait entendu le divin Maître lui dire : « Quiconque vit dans la crainte ne tombera point; mais celui qui ne craint pas, est déjà tombé. » C'était, en d'autres termes, la parole de la sainte Ecriture : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Elle comprit la portée de cette divine leçon et sut fidèlement la mettre en pratique par la défiance d'elle-même, par la fuite des occasions de péché, en un mot, par la pratique constante de la plus profonde humilité, et par là elle obtint que la grâce fût définitivement et complétement victorieuse en elle.

Du reste, si elle fut humble, si elle vécut dans une continuelle défiance d'elle-même, elle sut en même temps éviter le danger également fatal qu'on trouve dans la pusillanimité, cet autre fruit de l'orgueil, dans cette crainte humaine dont parle l'Apôtre quand il dit : « L'amour chasse la crainte. » Le divin Epoux lui avait fait connaître ce dernier péril, en lui disant : « Si tu aimes, tu dois craindre, mais ta crainte doit être filiale et pleine de confiance.

Prends garde, ma fille, et ne t'épouvante pas, car si l'ennemi s'aperçoit que tu sois effrayée, il t'aura bientôt vaincue. »

Admirable mystère de la grâce dans les âmes, que cette marche assurée entre deux écueils! Qu'il sera beau, un jour, d'en voir développer les merveilles et les grandeurs, alors que le voile de nos sens aura été déchiré et que nous verrons Dieu face à face et sans ombres!...

C'est encore une merveille non moins étonnante que cet amour du mépris, si intimement enraciné par la grâce dans le cœur des vrais imitateurs de Jésus-Christ, au milieu même des agitations de l'orgueil. Anna-Maria en offrit une remarquable preuve : « Celui qui veut être mon disciple, lui avait dit le divin Sauveur, doit marcher sur mes traces; celui qui souffre les humiliations avec esprit de foi et un véritable amour, celui-là est mon disciple et mon fils. Ce n'est point en recherchant ses aises que l'on peut arriver au ciel. Souffre donc avec humilité le mépris et l'abjection pour mon amour, garde un profond silence et courbe la tête en disant : « Je mérite bien toutes ces choses et plus encore, car mon Epoux en a souffert bien d'autres. » Sache bien que tu dois désirer constamment les humiliations et que c'est par cette voie que tu dois te sanctifier. »

Ceux qui connurent intimement notre Vénérable, purent se convaincre de sa fidélité à profiter de ces précieuses leçons. Elle mettait dans toutes ses actions tant de rectitude et de pureté d'intention, qu'elle ne cherchait jamais autre chose qu'à plaire à son Dieu. Elle rapportait constamment tout à lui, soit dans les guérisons merveilleuses qu'elle opérait, et dont nous aurons bientôt à parler, soit dans les autres occasions où il lui arrivait de procurer des consolations au prochain. C'était encore le même sentiment d'humilité qui engageait Anna-Maria à fuir bien plus qu'à rechercher la faveur des grands et leurs bienfaits.

Nous verrons que Marie-Louise de Bourbon, reine d'Etrurie, avait une vénération particulière pour Anna-Maria. Lorsqu'elle la rencontrait dans les rues de Rome, fût-elle accompagnée de sa cour, elle s'arrêtait pour lui dire quelques paroles agréables, ou pour lui envoyer de sa voiture de gracieux saluts; la reine, en un mot,

la traitait avec une bonté familière et toute cordiale, mais la pieuse femme faisait, de son côté, tout ce qu'elle pouvait pour éviter ce grand honneur; lorsqu'elle voyait venir de loin l'équipage de cette princesse, elle se hâtait de se cacher sous quelque porte cochère pour la laisser passer avec son cortége.

L'on ne saurait douter qu'elle n'ait puisé aussi dans son humilité la franchise toute chrétienne, la noble assurance avec laquelle elle parlait aux puissants du monde, quand la charité exigeait qu'elle approchât d'eux ou qu'elle leur fît tenir quelque message. Mais surtout sa profonde humilité se manifesta par l'admirable résignation dont elle fit preuve dans les insultes et les calomnies qu'elle eut souvent à supporter; bien différente en cela de ces esprits superbes et orgueilleux dont lui parlait un jour le Sauveur:

« L'homme, lui disait-il, qui se considère comme sage, prudent et instruit, n'est autre chose à mes yeux que vent et fumée. Ces gens-là sont amoureux d'eux-mêmes; ils sont soumis tant que les choses vont à leur gré, mais si les événements ne secondent point leurs désirs, ils sont impatients et orgueilleux. Au lieu de considérer si attentivement, comme ils le font, les défauts des autres, ils feraient bien mieux de s'occuper des leurs. Ils sont attachés au point d'honneur, à la propre estime, à la réputation; et ils voudraient avec cela être mes disciples? » Ce fut en profitant de ces divines leçons, que notre Vénérable finit par devenir, comme on peut s'en convaincre par l'exemple de sa vie, douce et humble de cœur, simple et naïve comme ces petits enfants, pour lesquels le royaume des cieux doit s'ouvrir dans toute sa splendeur.

Anna-Maria apprit aussi à l'école du divin Sauveur une autre vertu qui est la compagne de l'humilité, et qui est, comme elle, le produit de la mortification de la volonté, nous voulons parler de la patience. « Qui est humble, est patient, lui avait dit Notre-Seigneur, et celui qui a la patience se sanctifie. » Et encore: « La véritable sanctification consiste à supporter avec patience les épreuves intérieures et extérieures. Une âme qui souffre patiemment les tribulations qui lui viennent des créatures est plus grande, à mes yeux, qu'une âme pénitente. Oh! ma fille, tout le monde désire mon amour, tout le monde désire posséder ma paix,

tout le monde veut goûter mes délices, mais le voile d'amour-propre qui couvre les yeux de l'esprit fait qu'on recherche en même temps les biens temporels, les commodités de la vie et les honneurs. Que sert-il de dire : « J'ai du bonheur à être humilié; par amour pour Dieu, je serais disposé à tout souffrir, vu que mes péchés méritent l'enfer. » Puis, à peine ai-je soumis à la plus légère épreuve ceux qui tiennent ces discours, qu'ils s'agitent, s'inquiètent et manquent de résignation. Est-ce là vraiment une réelle fidélité à mon service? Mon vrai disciple est celui qui, toujours égal à lui-même, souffre au dedans et au dehors, sans jamais proférer une parole, sans se permettre la moindre plainte avec qui que ce soit. Il faut préférer la pénitence qu'impose la patience avec tous, à toute autre mortification, et celui qui possède la patience jouit ici-bas de tous les biens, en attendant qu'il soit couronné dans le ciel. »

Ces belles paroles ne sont que le commentaire et l'explication de celles que nous trouvons dans les saintes Écritures : *Patientia opus perfectum habet.* C'est la patience qui constitue la perfection.

Ce fut par l'application de ces principes que notre Anna-Maria parvint à supporter avec tant de courage les diverses épreuves que le Seigneur lui ménagea dans son intérieur et au dehors. Jamais elle n'eut recours, comme nous l'avons dit, aux consolations humaines, sachant bien que c'est là s'appuyer sur un roseau brisé qui blesse la main de l'imprudent qui s'en sert. « Celui qui goûte les consolations intérieures, lui avait dit un jour son céleste guide, n'en doit désirer nulle autre ici-bas. » Et ce mot d'encouragement suffit pour soutenir et redoubler sa confiance en Dieu.

Nous ne pouvons mieux achever ces considérations sur la nécessité et les avantages de la patience, qu'en rapportant l'éloge qu'en fait un saint Evêque[1]. « O patience, s'écrie-t-il, tu mets ta gloire moins à multiplier les vertus qu'à les rendre parfaites; c'est toi qui viens au secours de la virginité et fais qu'aucun souffle impur n'en flétrisse jamais la fleur; toi qui rends heureuse la pauvreté par le support de ses maux; toi, enfin, qui es le rempart de la foi, le soutien de la vérité, de l'espérance, la source de la charité. Heureux donc à jamais celui qui saura te posséder toujours! »

(1) Saint Zénon, évêque de Vérone.

CHAPITRE XIV.

Anna-Maria, modèle des personnes qui tendent à la perfection, par sa fidélité à pratiquer la mortification des sens.

Quand le Verbe divin s'incarna, ce fut pour immoler son humanité sainte et s'anéantir dans les opprobres, les douleurs et la mort. La croix sanglante fut le signe qu'il laissa sur la terre à ses sectateurs. Depuis lors ses fidèles disciples n'ont cessé d'offrir et d'immoler à Dieu leur vie dans un continuel sacrifice. Le sacrifice, voilà donc toute l'histoire religieuse du monde ; voilà la destinée du chrétien. Or, nous offrons ce sacrifice soit par la mortification intérieure dont nous venons de parler, soit par la mortification du corps et de ses facultés. L'une est l'appui de l'autre et toutes deux sont indispensables, car, puisque dans l'homme le corps a été vicié comme l'âme par le péché originel, il est nécessaire assurément qu'il subisse aussi ce travail de purification, d'expiation, qui peut encore le rendre agréable à Dieu.

Mais n'est-ce pas trop demander dans un siècle énervé et douillet comme le nôtre? Pourquoi recourir encore aux austérités corporelles? ne vaut-il pas mieux s'en tenir à la mortification du cœur? Celui qui raisonne ainsi fait bien voir qu'il ignore les besoins de notre temps. C'est précisément parce qu'on y est trop sensuel, qu'il faut réagir contre ce funeste penchant, et recourir pour cela aux moyens énergiques qui, en d'autres siècles, ont produit les grands caractères et les saints.

Si l'on nous objectait la faiblesse des santés actuelles, nous donnerions pour réponse la vie entière de notre Vénérable. Elle a vécu de nos jours; aucun obstacle ne lui a manqué, ni la fréquence des maladies, ni les embarras du ménage, et cependant elle a renouvelé les austérités des anciens jours; ce qui démontre que c'est moins la santé, la force du tempérament qui manque aujour-

d'hui pour les pénitences corporelles, que le courage et l'esprit de foi qui les font entreprendre.

Saint Vincent de Paul nous dit que « Celui qui s'abrite derrière la mortification du cœur pour refuser l'emploi de celle qui convient au corps, fait bien voir qu'il les ignore également l'une et l'autre, et qu'il n'en pratique aucune. » — « Si un ange, dit saint Jean de la Croix, venait vous annoncer que les mortifications extérieures sont inutiles, ne le croyez pas, alors même qu'il ferait des miracles. » Citons encore le sentiment de saint François de Sales, que sa bénignité habituelle a fait croire opposé à la pratique de la mortification corporelle. Or, il dit positivement qu'il n'y a de bonne dévotion que celle qui combat la nature et crucifie les sens. Il insiste sur la mortification des sens et des inclinations naturelles, et il recommande l'usage de la discipline comme favorisant merveilleusement la dévotion[1].

Tels étaient aussi sous ce rapport le sentiment et la pratique de notre Vénérable. Elle y était, d'ailleurs, puissamment excitée par les exhortations directes de son divin Epoux qui lui apprit un jour : « Que les croix volontaires et extérieures sont quelquefois le prix auquel il faut acheter la grâce qui nous donne la force de supporter sans faiblir les peines du cœur et de l'esprit. » — « Vois, ma fille, lui dit une autre fois son doux Sauveur, vois quelles ont été mes propres souffrances. Innocent agneau, j'ai voulu endurer la peine non-seulement d'être exposé à la honte devant tout un peuple, mais d'être garrotté comme un voleur, d'être traîné

(1) Il la prenait lui-même si fortement, que son domestique employait une aiguière d'eau chaque matin, pour laver l'instrument et en ôter le sang. Voir *Retraite spirituelle*, par le P. Jean, page 242. — « La vie chrétienne, la vie parfaite est une guerre à mort déclarée à l'amour-propre. Quand elle tourne ses armes contre la chair, elle trouve pour limites, la conservation de ce corps qu'il faut laisser vivre ; à l'intérieur, au contraire il n'y a rien à ménager, l'orgueil, la recherche de soi, une sensibilité excessive, tout cela est bon à détruire sans pitié ; mais cette destruction est de beaucoup la plus laborieuse, et ceux-là seuls y travaillent sérieusement qui se sont déjà élevés, par la mortification des sens, au-dessus des faiblesses de la nature et de la sensualité » — *Vie de la Mère Marie-Thérèse*, par M. D'Hulst, vic. gén. de Paris.

de tribunal en tribunal, sans que l'éclat de mes miracles arrêtât la rage de mes bourreaux ; vois comment ils ont déchiré mon corps et la cruelle mort que j'ai dû souffrir, et tout cela pour des ingrats ! »

Anna-Maria excitée par le souvenir de ce qu'elle appelait les fautes de sa vie passée et par la vive impression qu'elle conservait des souffrances de son Dieu, entra résolûment dans la voie des tribulations et des croix volontaires, et dès qu'elle y eut mis le pied, elle la parcourut jusqu'au bout, sans jamais regarder en arrière. Elle suivit de près les traces sanglantes du Sauveur, qu'elle voyait ouvertes devant elle.

Après avoir fait le sacrifice de toutes ses volontés, des commodités de la vie, et des plus intimes désirs de son cœur, elle se soumit humblement au bon plaisir de son divin Epoux, son unique chef, et au directeur de sa conscience, seul interprête de la volonté de Dieu sur elle; puis, comme preuve sensible de ses sentiments intérieurs, elle étendit sa mortification aux choses les plus usuelles de la vie. Elle avait bientôt compris que l'apprentissage de la milice chrétienne doit se faire par les jeûnes; que la sensualité dans les aliments est la plus ancienne peste du genre humain, la mère du vice; et que la gourmandise nous ayant chassés du ciel, nous devons, pour y rentrer, prendre le chemin de l'abstinence et de la sobriété.

Son pain fut dès lors, comme celui du prophète, couvert de cendres et arrosé de ses larmes, c'est-à-dire qu'elle ne prenait sa nourriture qu'au milieu de mille privations volontaires, et en faisant au Seigneur le sacrifice de ce qu'il pouvait y avoir dans les aliments de meilleur et même de bon. Elle régla la quantité de sa nourriture et se réduisit même à si peu de chose, qu'elle n'aurait pu, sans un secours spécial du Seigneur, se maintenir en santé et soutenir les fatigues que lui imposait son humble condition. Remarquons d'ailleurs que, pendant les quatorze premières années de son mariage, elle eut constamment de jeunes enfants à élever. Elle persévéra néanmoins, autant qu'il lui était possible, dans cette privation d'aliments, sans que, pour cela, elle ait jamais nui ni aux enfants qu'elle portait dans son sein, ni à ceux qu'elle devait nourrir de son lait.

Voici, du reste, quelles étaient, pour les repas, ses habitudes de chaque jour. Le matin, à son retour de l'église, elle prenait une petit tasse de café, dans lequel elle trempait un petit morceau de pain ; à déjeuner, elle ne s'asseyait presque jamais à la table commune, et, sous prétexte de servir les autres, elle demeurait debout. Elle prenait ainsi quelques cuillerées de soupe, mais, avant que son mari et sa mère eussent achevé de manger leur potage, elle allait prendre à la cuisine le plat que la Providence leur avait ménagé. Elle le portait sur la table, et, se tenant debout à sa place, elle faisait les portions qu'elle présentait à son mari et à sa mère, réservant pour les enfants ce qui pouvait leur suffire.

Après cette distribution, elle prenait pour elle quelques petits morceaux de ce qui restait, et le mangeait sur pied, à la façon, pour ainsi dire, des oiseaux, pour être prête à porter sur la table les quelques mets plus délicats que Domenico avait rapportés du palais Chigi. Elle commençait par en choisir la meilleure part. qu'elle destinait à sa mère : « Voilà, d'abord, pour la bonne maman, disait-elle. Qu'en penses-tu, Domenico ? » — « Mais certainement, répondait celui-ci tout content, il faut, d'abord, servir les plus âgés. Mais pourquoi ne t'assieds-tu donc point ? pourquoi ne te reposes-tu pas un peu à ton aise ? »

Anna-Maria, toujours pleine d'esprit, répondait aussitôt : « Que fait donc le domestique du Prince quand celui-ci prend son repas ? ne se tient-il pas devant lui attentif à le servir ? ne suis-je pas devenue ta servante depuis que tu m'as acceptée pour ton épouse dans l'église Saint-Marcel ? ne suis-je point obligée aussi de servir la bonne maman ? » Domenico se mettait à sourire de ces réparties, et Anna-Maria, toute joyeuse aussi, servait les enfants, puis elle versait à boire à son mari et à sa mère. Elle donnait aux autres du fromage râpé pour assaisonner le potage, suivant l'usage d'Italie, mais elle feignait de l'oublier pour elle-même. Et c'était par de semblables industries qu'elle parvenait à pratiquer de fréquentes privations et des austérités, qui passaient la plupart du temps inaperçues.

Le soir, elle se contentait d'un peu de salade ou de quelques

petits poissons, s'il s'en trouvait; et sur de si chétifs repas, elle trouvait encore à ménager la part des indigents. Elle avait soin, d'ailleurs, de recueillir les morceaux de pain, pour en faire profiter ceux qui étaient plus pauvres qu'eux.

L'eau était sa boisson ordinaire, mais elle y versait quelquefois un peu de vin pour ne point se faire remarquer. Quand c'était Domenico qui versait à boire, Anna-Maria acceptait volontiers un peu de vin, mais elle y mêlait beaucoup d'eau: « parce que, disait-elle, le vin est alors plus salutaire à la santé. »

Un tel régime de vie qu'elle observa continuellement peut passer assurément pour un jeûne rigoureux et non interrompu. Néanmoins, notre Vénérable ne s'en contentait pas. Aux jeûnes prescrits par l'Eglise, elle en ajoutait bien d'autres, et elle ne prenait en ces jours-là, après le café du matin, qu'un peu de potage vers midi.

« J'ai observé, dit Domenico, que ma femme se mortifiait dans la nourriture, le vendredi plus que les autres jours, elle qui d'ordinaire ne mangeait pas plus qu'une sauterelle. Elle faisait de même le samedi en l'honneur de la très-sainte Vierge, pour laquelle elle avait beaucoup de dévotion. » Il nous est dit ailleurs qu'elle jeûnait parfois aussi le mercredi, en l'honneur de saint Joseph. En outre, elle entreprenait assez souvent des jeûnes extraordinaires de quarante jours et même davantage, tantôt pour obtenir une grâce concernant le bien public, tantôt pour la conversion d'une âme, ou pour le soulagement de celles du Purgatoire. Et cette abstinence, qui assurément constituait déjà une grande pénitence pour une femme jeune et à la fleur de son âge, obligée à supporter de continuelles fatigues, cette abstinence ne lui suffisait point encore. Elle trouvait le moyen d'y ajouter d'autres mortifications, car elle choisissait toujours pour elle, sur les aliments qui formaient les repas de la famille, ceux qui étaient moins bons: « parce qu'ils excitaient davantage, disait-elle, son appétit. »

Quant à ce qu'apportait Domenico de la table du Prince, Anna-Maria n'y touchait point pour elle-même, mais, si elle ne pouvait faire moins que d'en accepter un peu, pour ne point déplaire à

son mari, elle n'y goûtait qu'après deux ou trois jours, lorsque ces aliments avaient déjà perdu toute leur saveur, qu'ils avaient aigri ou s'étaient gâtés; et comme ses filles lui disaient quelquefois que ces friandises, si on ne les mange point à temps, prennent mauvais goût et sentent mauvais, elle répondait que tout est bon et vient à propos pour celui qui a bon appétit, ou bien elle leur disait: « Aujourd'hui je me trouve bien, je n'ai besoin de rien; demain j'aurai peut-être faim, et je serai bien aise alors de l'avoir encore. » Et cette mortification du goût, elle la poussa à un tel point, à force de remporter des victoires sur elle-même, qu'elle avait fini par ne plus faire de distinction entre les différentes sortes d'aliments. « Ma mère, dit une des filles de la Vénérable, avait l'habitude de garder de la viande qu'elle mangeait après deux ou trois jours, malgré ce que nous lui disions, que cette viande ne valait plus rien, qu'elle avait de l'odeur et commençait à se corrompre. » Un autre témoin ajoute: « Je l'ai vue prendre de la morue gâtée, la mâcher avec les arêtes et la donner ensuite aux animaux, quand elle avait vaincu les répugnances de la nature. »

On peut supposer, d'ailleurs, que c'était le Seigneur lui-même qui exigeait d'elle un pareil genre de mortifications, et ce qui nous le démontre, c'est qu'elle avait pour cela l'approbation de son confesseur, auquel Anna-Maria se gardait bien de jamais rien cacher, et que d'autre part, malgré toutes ces privations, Dieu lui conserva une assez bonne santé, dans ces années précisément où la nature semble avoir besoin d'une meilleure nourriture pour recouvrer les forces qu'elle perd sous le poids de fatigues incessantes. Mais à ces pénitences elle en ajoutait encore d'autres, non moins pénibles, qu'elle savait se procurer.

Non contente de supporter réellement la faim, et de ne satisfaire son appétit qu'en l'aiguisant pour ainsi dire davantage, elle voulut souffrir aussi la soif, et la soif la plus ardente, qu'elle s'efforçait de rendre encore moins supportable. Avec son tempérament vif et chaud, elle sentait le besoin plus que tout autre de recourir souvent à des rafraîchissements. Elle se fit, néanmoins, une règle invariable de ne boire que pendant les repas, si grande que fût l'ardeur de sa soif. Puis, quand arrivait le moment tant

désiré, où elle aurait pu satisfaire ce besoin, elle trouvait encore le moyen de se vaincre et de se mortifier. Après avoir versé l'eau dans le verre, elle en avalait quelques gouttes qui réveillaient la soif et l'augmentaient sans la satisfaire; puis elle s'arrêtait pour servir les enfants, et ne reprenait le verre que lorsqu'elle avait cessé de sentir ce premier mouvement qui l'avait poussée à contenter sa soif.

Souvent elle passait toute une journée sans prendre une seule goutte d'eau, même pendant les chaleurs de l'été, qui à Rome sont quelquefois fort incommodes. Nous savons qu'il lui arriva même de ne point boire du tout pendant une semaine entière, et l'intolérable tourment qui en résultait pour elle, Anna-Maria l'offrait à la justice divine, en expiation des offenses qu'elle reçoit continuellement de la part des pécheurs. Tel était, en certaines circonstances, le feu qui consumait son estomac, par suite de cette longue privation de boisson, qu'il lui échappait de dire qu'elle se serait volontiers plongée dans une source d'eau fraîche; mais elle se gardait bien, toutefois, d'avouer quelle était la cause de ces cuisantes ardeurs. Elle avait ainsi le talent d'ajouter peine sur peine, et, dans un seul acte, de remporter plusieurs victoires.

Elle recommandait beaucoup à ses enfants, et aux personnes qui venaient lui demander des conseils, l'habitude qu'elle avait contractée elle-même de ne rien prendre hors des repas. Son divin Epoux avait daigné lui dire un jour : « Quoique cette mortification de la bouche ne semble rien, Dieu, cependant, l'agrée beaucoup, et quiconque veut avoir la douceur des communications célestes et la tranquillité de l'esprit doit mortifier son palais. Celui qui satisfait la gourmandise, renouvelle, autant qu'il est en lui, les amertumes de la passion du Sauveur qui, entre autres souffrances et insultes, dut endurer alors de la part de ses bourreaux, une horrible infection dans sa bouche divine. »

Telles étaient ses industries pour briser la nature sur la qualité comme sur la quantité des aliments et de la boisson; aussi disait-elle souvent : « *Celui qui veut aimer Dieu, doit se mortifier en tout temps, en tout lieu, en tout et pour tout.* »

palement dans la nourriture, parce que la sensualité dans le manger a été le principe de nos malheurs dans le jardin de délices. » Maxime très-juste qui lui servait de règle pour elle-même et qu'elle tâchait de faire adopter par les autres. Elle disait aussi dans le même sens, et en parlant du corps, que « *Plus l'âne est avide, plus il devient urgent de lui serrer la bride.* »

Nous avons dit que pour sa famille, pour son mari surtout, Anna-Maria avait soin que les aliments fussent toujours bien préparés. Sa sollicitude à cet égard embrassait aussi les domestiques et autres personnes qu'elle prenait pour l'aider[1]. Elle craignait toujours qu'elles ne souffrissent pour la nourriture, et voulait les voir manger sous ses yeux. Quand elle n'était pas retenue au lit par ses fréquentes maladies, elle leur donnait elle-même à déjeuner; pour les autres repas, elles avaient une portion plus que suffisante de ce que l'on servait aux membres de la famille. En un mot, sévère pour elle-même, elle n'avait que douceur et affection pour les personnes qui l'approchaient.

CHAPITRE XV.

Anna-Maria modèle des personnes qui tendent à la perfection, par ses austérités et mortifications corporelles.

Bien qu'Anna-Maria mît tous ses soins à cacher ses jeûnes et ses mortifications, elle ne put faire, néanmoins, que les membres de sa famille ne s'en aperçussent quelquefois, et on se permettait alors de lui en faire des remontrances, mais elle savait trouver de si bons motifs pour excuser sa conduite, qu'elle réduisait tout le monde au silence.

Quand on lui représentait qu'elle prenait trop peu de nourri-

(1) Procès fol. 143. § 128. 160.

ture à dîner, elle disait : « Je mange tout aussi bien que vous, et le mouvement que je me donne pour servir m'aide à mâcher et à digérer les aliments, de telle sorte qu'avec les quelques bouchées que je prends, je me trouve aussi bien rassasiée que vous qui êtes assis tranquillement à table. » Pour expliquer son jeûne presque continuel du soir, elle disait que, si elle mangeait peu dans la soirée, c'était pour mieux dormir la nuit : « puisque l'on prétend, ajoutait-elle, que l'air de Rome oblige à avoir l'estomac léger. » Mais elle ne pouvait faire taire toujours Domenico qui, en la voyant boire avec tant de parcimonie et même ne faire que semblant de boire, ne pouvait s'empêcher de la semoncer : « Que fais-tu donc là ? » lui disait-il quelquefois avec ce ton brusque qui lui était familier ? « Que veut dire tout cela ? tu t'amuses avec ton verre ! hé ! bois donc vite, pourquoi ne bois-tu pas ? » Alors Anna-Maria, souriant à Domenico, se mettait à boire, mais de telle sorte que l'on pût s'en apercevoir.

Domenico raconte que leur plus jeune fille, Maria, lui faisait quelquefois remarquer que sa mère ne buvait point ; alors il lui remplissait le verre et voulait qu'elle bût en sa présence ; mais, quand Anna-Maria se fut aperçue que cette enfant l'espionnait, elle la prit à part un jour, et lui dit du ton le plus tendre : « Ma fille, ce n'est pas bien de regarder à table qui mange et qui ne mange pas, qui boit et qui ne boit pas ; c'est là une habitude vicieuse dont il faut se corriger. »

Domenico avait appris jadis de sa belle mère qu'Anna-Maria aimait beaucoup les sucreries et les douceurs. Il lui en apportait souvent. Notre Vénérable, reconnaissante de ce qu'on voulait bien penser à elle, acceptait de la meilleure grâce du monde ce qui lui était offert et en témoignait beaucoup de gratitude, mais à peine y avait-elle goûté qu'elle s'empressait de le donner à sa mère ou aux enfants. Dans les grandes chaleurs, il lui apportait quelquefois des sorbets à la glace, ou quelque boisson rafraîchissante. Elle remerciait du fond du cœur, mais, dès qu'elle avait porté un sorbet à la bouche, elle le rejetait aussitôt en disant : « Oh ! que c'est froid ! » A ces mots, Domenico ne pouvait s'empêcher de rire aux éclats, et, haussant les épaules, il lui disait : « Mais quoi ! as-tu

perdu le bon sens? Tu dis que c'est froid, que c'est gelé! mais c'est bien pour cela que je te l'apporte. Décidément tu n'entends rien à rien. » Et il s'en retournait cher le Prince, branlant la tête, et sans rien comprendre à la conduite de sa femme. Quant aux boissons rafraîchissantes, après les avoir approchées de ses lèvres, notre Vénérable s'empressait de les donner à celui de ses enfants qui était à côté d'elle: « Oh! comme c'est bon! lui disait-elle, viens donc, mon bel ange, viens goûter comme c'est bon ce que nous a apporté papa. »

Tel était le soin qu'elle mettait à pratiquer en toutes choses la plus austère mortification. Il devait nécessairement en résulter à la longue, et pour tous les membres de sa famille, une grande édification, et son mari se vit réduit enfin à admirer comme les autres, les exemples de vertu qu'il avait continuellement sous les yeux. Nous dirons même que le soin qu'elle mettait à cacher ces austérités finit par éveiller, dans les enfants surtout, la curiosité, et par les porter à les observer avec plus d'attention; aussi est-ce d'eux principalement que nous tenons tout ce que nous avons pu raconter à cet égard.

Au reste, sa pénitence ne consistait point uniquement à se mortifier dans le goût et l'appétit, mais elle s'étudiait aussi, et avec non moins d'empressement, à pratiquer la mortification dans les autres sens du corps, qui auraient pu lui apporter quelquefois des satisfactions honnêtes et légitimes.

La garde qu'elle exerçait sur sa vue tenait du prodige. Non-seulement elle n'arrêtait jamais ses regards sur un objet dangereux, mais elle se privait même de considérer les choses indifférentes, les objets de piété qui pouvaient présenter un aliment à la curiosité. Elle portait la tête presque droite, mais sans raideur ni affectation, et, abaissant un peu ses regards, elle donnait ainsi à son visage une expression de modestie, qui inspirait la dévotion et le respect à quiconque s'arrêtait à la considérer. Un témoin nous assure « qu'elle tenait les yeux plus particulièrement baissés quand elle conversait avec des hommes, de sorte qu'ils auraient pu croire qu'ils avaient à traiter avec une jeune fille et non point avec une femme mariée. »

Domenico nous dit aussi : « La Servante de Dieu gardait fidèlement ses sens, et surtout ses yeux, et, malgré sa vivacité, elle ne connaissait que moi son mari. Elle n'allait jamais à la promenade avec nul autre que moi ; je n'ai jamais remarqué de sa part la moindre immodestie. Elle ne se permit jamais de caresses ni de baisers sensuels ; au milieu des plus rudes travaux du ménage elle était vêtue aussi modestement que si elle eût dû se montrer en public ; dans ses souffrances, elle se maintint si réservée et circonspecte qu'elle semblait une religieuse. » Elle agissait de la sorte par esprit de mortification, et, sans doute aussi, pour donner constamment dans sa famille le bon exemple de la retenue et du renoncement à toutes ces petites aises de la vie, que se permettent si facilement les gens du monde.

Elle veillait exactement à ne laisser sortir de sa bouche aucun mot qui eût pu être interprêté en mal, ou laisser dans l'esprit d'autrui une fâcheuse impression. Elle ne souffrait pas qu'on dît en sa présence la moindre chose capable de faire tort au prochain. Bien des fois, elle avertit ses enfants de se corriger du défaut de critiquer l'un et l'autre, bien qu'ils le fissent par légèreté, par zèle inconsidéré, ou pour demander conseil.

Mais, non contente encore d'imposer à sa langue, et en général à tous ses sens, une continuelle sujétion, Anna-Maria ne donnait pas même à son corps ce repos qui paraissait nécessaire pour l'accomplissement de ses devoirs. Elle le fatiguait le jour et la nuit, bien persuadée que c'est là un esclave qui n'est soumis à la domination de l'âme qu'autant qu'on lui fait sentir continuellement le poids de ses chaînes. « Elle était très-active, nous dit un des directeurs de notre Vénérable ; j'allais la voir souvent et la trouvais toujours occupée de son ménage. » Une de ses filles ajoute : « Pendant la nuit, ma mère ne dormait presque pas, elle avait l'habitude de veiller pour faire oraison. » Une autre fille d'Anna-Maria dit, « que sa mère se levait ordinairement avant le jour et qu'elle ne dormait habituellement que deux heures. » Domenico avoue de son côté « que revenant de son service vers les trois heures du matin, il trouvait souvent encore sa femme en prières devant la Madone. »

Néanmoins il nous assure qu'elle déployait dans les travaux du ménage une étonnante activité.

Peut-être Anna-Maria compensait-elle ce manque de sommeil dans la nuit en prenant, après le repas du midi, ce repos si cher aux peuples méridionaux? Il n'en est rien, les témoins sont unanimes à constater que notre Vénérable profitait de ce moment pour lire et méditer, tandis que le reste de la famille se livrait alors au sommeil. Mais où pouvait-elle donc puiser l'énergie nécessaire pour soutenir sans accablement un si rude labeur ? Nous ne saurions en douter, dans ses rapports continuels avec Dieu, dans ses prières non interrompues, qui imprimaient à tout son être une force surhumaine.

Mais, d'ailleurs, ce n'est pas tout encore. A ces diverses pratiques de pénitence que nous venons d'énumérer, il faut joindre le lourd fardeau des mortifications extérieures qu'Anna-Maria imposait à son corps par les cilices garnis de pointes aigües, les disciplines qu'elle prenait jusqu'au sang, les chaînes de fer dont elle se ceignait les flancs, les couronnes d'épines qui ensanglantaient sa tête, etc. Et, ne pouvant encore par là contenter cette sainte haine qu'elle portait à son corps, elle demandait souvent, et avec instances, à son confesseur de lui permettre l'usage plus fréquent de ces pénibles exercices, même d'en essayer de nouveaux; mais le prudent directeur ne consentait à la satisfaire qu'autant qu'il pouvait croire que ces demandes venaient d'une véritable inspiration céleste, et toujours à la condition qu'elle agirait à l'insu de tous les membres de la famille. Elle prenait donc les plus grandes précautions à cet égard et réussisait assez bien à dérober à autrui la connaissance de ces macérations corporelles. Elle cachait fort soigneusement[1] ses instruments de pénitence, puis, au cœur de la nuit, elle allait accomplir ses pieuses flagellations.

(1) Ce n'a été qu'après la mort de notre Vénérable que l'on a pu en avoir connaissance. « Elle était soumise à son confesseur, dit Domenico, pour les pénitences extérieures ; seulement après sa mort, on a trouvé sur elle les instruments qui étaient à son usage. » Nous avons vu entre les mains d'un chanoine de Marseille sa ceinture de fer encore teinte de son sang.

Ces mortifications qu'elle pratiqua avec tant de ménagements pour les regards d'autrui, mais avec si peu de réserve pour elle-même, assignent assurément à notre Vénérable une place distinguée parmi les plus austères pénitents de l'Eglise. Les annales de la sainteté la classeront parmi ces chrétiens généreux qui, non contents de détacher leur cœur du péché et de tout ce qui peut être une occasion de chute, non contents encore d'éviter toute faute vénielle et d'accepter avec une humble résignation tous les sacrifices que leur impose la Providence divine, vont au-devant des épreuves les plus pénibles, recherchent les croix, les embrassent avec amour et portent volontiers sur leur chair les stigmates de la Passion.

Oui, l'histoire ecclésiastique la mettra au nombre des plus illustres imitateurs de Jésus. A tous ceux qui, vivant dans le monde, ou passant leurs jours dans la retraite, veulent sérieusement opérer leur salut, elle dira : « Voyez et faites comme cette humble femme qui, chargée, dans un ménage pauvre, du soin d'un mari et de nombreux enfants, n'en a pas moins gravi avec ardeur les degrés successifs qui l'ont conduite à la perfection. Elle fut un modèle parfait *de sainteté dans l'état du mariage,* et un exemple non moins accompli *de vie religieuse au milieu du monde.* »

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Vertus théologales de notre Vénérable. — Sa foi.

L'apothéose de la raison humaine et le mépris de toute autorité sont les erreurs capitales de notre siècle. La foi réside, sans doute, encore au fond de bien des cœurs, mais elle y est combattue et presque annihilée par un détestable orgueil qui repousse toutes les vérités révélées et lutte contre les livres saints, les dogmes chrétiens et les traditions de nos pères, consacrées par tant de miracles, éclatants et par l'adhésion d'un si grand nombre de siècles. De là est venu cet esprit de vertige qui porte des mécréants à s'établir les arbitres de la religion, à détruire les institutions les plus saintes, le sacerdoce catholique, la papauté, et à rompre tout commerce de l'homme avec son Créateur.

Certes, l'Eglise catholique présente au monde un tout autre spectacle, par cette foi vive et ardente qu'elle allume et entretient dans le cœur de ses véritables enfants. La foi donne la vraie science des énigmes de la vie. Elle enfante l'espérance qui élève nos regards vers le ciel, elle produit dans l'âme une charité féconde qui opère des prodiges. Ce que la racine est à l'arbre et la base pour un édifice, la foi le devient pour la vie chrétienne, et pour les vertus qui servent à l'embellir.

Le premier fondement de la foi, c'est la ferme croyance à l'existence de Dieu et de ses attributs. La foi vive et constante en ce

Maître souverain, qui voit tout, qui remplit tout, qui est présent à tout, conduit à la sainteté celui qui médite sérieusement une si importante vérité. Elle sanctifia Abraham, à qui le Seigneur avait dit : « Marche en ma présence et tu seras parfait. »

Que dirons-nous des merveilles qu'enfanta dans la vénérable Anna-Maria la méditation continuelle de la présence de Dieu? Le Seigneur avait imprimé cette vérité dans son esprit dès le commencement de son appel à la vie parfaite; mais, de plus, par un trait tout particulier de son amour pour cette créature privilégiée, il daigna la favoriser, pendant tout le reste de sa vie, de l'aspect d'un soleil radieux qui, figurant la divine Sagesse, c'est-à-dire le Créateur lui-même, lui imposait la douce nécessité d'avoir toujours devant les yeux la présence de Dieu rendue visible pour elle. Cette pensée la portait à observer constamment une parfaite conformité de sa volonté avec celle du divin Maître.

Dans cette vue, elle ne fit jamais rien pour éloigner les croix, les souffrances et les humiliations que le Seigneur lui envoyait; elle patientait, en attendant que Celui qui avait chargé ses épaules de si pesants fardeaux, daignât lui-même les enlever ou du moins en alléger le poids. Elle obtenait presque toujours les grâces spirituelles ou temporelles qu'elle demandait pour le prochain, mais si, après avoir prié pour ses frères, Dieu mettait du retard à exaucer ses vœux, loin de s'en troubler, elle adorait les desseins du Très-Haut et s'humiliait devant lui et devant les hommes, bien persuadée que Dieu dispose toujours tout pour notre plus grand bien, quelle que soit, d'ailleurs, l'issue de nos demandes.

En un mot, cette vive persuasion de la présence de Dieu présidait à toutes ses actions, même les plus simples et les plus indifférentes. Elle était et fut toujours son étoile polaire sur la mer du monde, sa lumière dans les obscurités de la vie, sa force dans les douleurs. On peut conjecturer par là quels durent être ses progrès dans la perfection et l'héroïsme de sa foi[1].

(1) Un acte de vertu est appelé héroïque, d'après la doctrine de saint Thomas, non point parce qu'il diffère des autres actes de vertu, mais parce qu'il les surpasse par la perfection avec laquelle il a été fait. Et ce que l'on dit de l'acte, à plus forte

« Cette vertu, nous dit son confesseur, brilla avec tant d'éclat dans Anna-Maria, qu'on peut assurer sans crainte qu'elle fut une de ces âmes qui vivent de la foi, selon la belle expression de l'Apôtre : *Justus ex fide vivit.* » La foi régna en souveraine sur toutes les puissances de son esprit et de son cœur ; elle mettait, d'ailleurs, le plus grand soin à l'alimenter constamment par la prière et les autres pratiques de la vie chrétienne et à la défendre contre toutes les attaques des ennemis de notre salut.

Elle nourrissait dans son cœur une profonde gratitude envers Dieu pour le don inestimable qu'il lui avait accordé en la faisant naître au sein de la véritable Eglise, et, revenant par la pensée sur toutes les circonstances de sa vie, elle remerciait le Seigneur de ce que, par suite des disgrâces et des malheurs de sa famille, il avait daigné la conduire à Rome, c'est-à-dire au centre de la foi catholique, à la source des grâces célestes et des trésors inépuisables de la sainte Eglise de Jésus-Christ. Aussi demandait-elle souvent à Dieu, et avec instances, de lui faire connaître ce qu'elle pourrait faire, en retour d'un si grand bienfait.

raison peut-on le dire de l'habitude ou de l'exercice continuel de la vertu. Lors donc que quelqu'un pratique une vertu d'une manière plus parfaite que ne le font ordinairement les bons chrétiens, on peut dire de lui qu'il pratique cette vertu à un degré héroïque, ou qu'il la possède à un degré éminent ; aussi lorsque, pour la béatification des saints, on procède à l'audition des témoins, comme il s'en trouve toujours parmi eux un grand nombre qui, n'ayant pas fait d'études de théologie, ne comprennent point la valeur de ces termes : *vertu héroïque*, on s'attache à leur faire entendre, par des explications, qu'une vertu est ainsi appelée lorsque celui qui la pratique s'y porte avec facilité et allégresse, avec courage et générosité, mais surtout avec persévérance, même dans les cas les plus difficiles. D'après ces principes, ceux qui avaient connu notre vénérable Anna-Maria et vécu avec elle avaient pu facilement se convaincre, par ses paroles, et ses actions, que sa foi, son espérance et sa charité étaient réellement suréminentes ; et l'ensemble de sa vie, dont tous les actes étaient inspirés par ces trois vertus, et animés constamment par des motifs surnaturels, a dû leur fournir une preuve plus évidente encore qu'elle a porté jusqu'à un véritable héroïsme la pratique des vertus théologales. « Les dons surnaturels, nous dit saint Augustin, ne sont point le partage de tous les saints, et Dieu l'a voulu ainsi pour prévenir cette erreur qui ferait consister tout le prix de la sainteté dans les privilèges extérieurs qui lui donnent du lustre et non dans les œuvres, dans les actes de vertus qui en sont la substance essentielle. »

La vivacité de sa foi et l'ardeur de son amour pour Dieu lui faisaient éprouver une indicible amertume à la vue des offenses que commettent chaque jour les chrétiens contre le souverain Bien. Elle répétait souvent, et avec un vif désir d'être exaucée, ces paroles de l'oraison dominicale : *Sanctificetur nomen tuum.* Que votre nom, Seigneur, soit partout béni et sanctifié! Et, comme son zèle pour la gloire divine s'enflammait d'autant plus que le Seigneur lui faisait voir plus distinctement le mal qui se commettait chaque jour sur la terre, elle offrait généreusement de rigoureuses pénitences et la ferveur de ses adorations pour compenser cet oubli, cette froideur des hommes à l'égard de leur Créateur [1].

Elle désirait ardemment que le monde entier embrassât la religion catholique, et un des plus grands supplices de son cœur était de penser que tant de peuples vivent encore loin de la vraie foi et se perdent pour toute une éternité. Elle priait assidûment pour la conversion des infidèles, la destruction des hérésies et le triomphe final de la sainte Eglise, et, pour donner à ses prières plus d'efficacité, elle recourait à la médiation de la très-sainte Vierge et de tous les Saints, en union avec tous les élus de la terre. Dans un ravissement extatique, la très-sainte Vierge lui dicta elle-même une prière qui a pour but principal la propagation de la foi [2].

Le zèle qu'eut cette sainte femme pour la gloire de Dieu et le salut des hommes est réellement admirable; plusieurs fois elle s'offrit à endurer toute sorte de tortures, et même à verser son sang, afin que Dieu fût connu et aimé dans le monde entier. Tel était aussi l'ardent désir que nourrissait dans son cœur sainte Térèse de Jésus, et nous voyons, dans le procès de sa béatification, que ce fut pour les examinateurs un motif plausible pour en conclure l'éminence de ses vertus. Il est vrai que la hâche du bourreau n'a point tranché les jours de ces deux héroïnes, mais il ne leur a manqué assurément ni le courage ni le mérite du martyre. Saint Cyprien nous dit : « L'ardent désir que l'on a de répandre son

(1) Procès, fol. 1031, Summ. V. § 199, 297.
(2) Nous la donnons plus loin.

sang pour la foi supplée au martyre, vu que le Seigneur nous apprécie bien moins d'après nos actions elles-mêmes que par le motif qui nous fait agir. »

Nous dirons bientôt quel fut le cortége d'amertumes et de douleurs qu'apportèrent à Anna-Maria les généreuses oblations qu'elle fit souvent d'elle-même en faveur des infidèles et des pécheurs; mais aussi quelle n'était point la joie de son cœur quand elle apprenait que des hérétiques retournaient à la vraie foi, que des pécheurs se convertissaient ou que des Juifs et des païens embrassaient notre sainte religion!... Elle entrait alors dans un saint enthousiasme, et, oubliant momentanément, pour ainsi dire, la réserve et le silence dont elle s'était fait une loi au sujet des faveurs célestes qu'elle recevait, elle perçait les voiles de l'avenir et dépeignait avec les plus vives couleurs les temps heureux où la foi, étendant enfin son empire sur toutes les contrées de la terre, il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un unique pasteur. Elle annonçait avec un accent prophétique ce que Dieu lui avait révélé : la destruction totale des hérésies, la conversion des infidèles, le triomphe final de l'Eglise, pendant lequel il plaira à Dieu de se faire connaître d'une manière admirable, puis la ferveur et le zèle des nouveaux chrétiens....

Anna-Maria savait bien qu'il ne suffit pas pour le chrétien de courber son intelligence sous le joug de la foi, mais qu'il doit surtout mettre en pratique ce qu'elle lui enseigne, et montrer par ses œuvres la sincérité de ses croyances. Animée de ces sentiments, elle fit toujours dans sa condition tout ce qu'elle put, par ses exemples et ses exhortations, pour faire aimer et respecter le Seigneur, et pour amener à la connaissance et à l'adoration de son saint nom quiconque se mettait en rapport avec elle. Elle savait profiter de toutes les occasions pour enseigner à ceux qui les ignoraient encore les vérités de la religion. A ceux qui étaient plus instruits, elle parlait aussi de Dieu et de ses bienfaits, afin d'accroître en eux la connaissance et l'amour de leurs devoirs de chrétiens. Tous ses conseils, en un mot, tous ses entretiens, même de pure civilité, n'avaient d'autre but que de porter au bien ceux qu'elle fréquentait. Elle avait, néanmoins, des soins

tout particuliers, des paroles plus douces, plus persuasives pour ceux qu'elle voyait les plus délaissés.

En allant visiter les malades, Anna-Maria avait grand soin de leur rappeler les fins de l'homme et les mystères de la foi. Elle enseignait ces vérités avec patience et amour aux ignorants qu'elle trouvait dans les hôpitaux. Elle répétait souvent aux gens de service qu'elle avait dans la maison, l'obligation où ils étaient de fréquenter les sacrements et de remplir tous leurs devoirs de religion. Elle leur donnait tout le temps d'assister à la messe, au sermon et de faire d'autres dévotions.

« Anna-Maria, nous est-il dit dans une déposition, prononçait toujours avec le plus profond respect les noms de Dieu et de Jésus, les noms de la sainte Vierge et des Saints. » Nous savons que l'invocation des noms de Jésus et de Marie était usitée dans cette pieuse famille au lever du matin, et quand on entrait au logis. Si, en sortant, notre Vénérable entendait blasphémer, on la voyait aussitôt frémir et se troubler par la grande peine qu'elle en éprouvait, et si les blasphémateurs étaient des gens audacieux ou pris de vin qu'elle ne pût admonester, elle tâchait de réparer l'offense faite au Seigneur par les plus expressives et les plus ferventes oraisons jaculatoires, qu'elle suggérait aussi aux personnes de sa compagnie. Elle apprenait à ses enfants à faire de même, et lorsque, en les accompagnant, elle entendait des paroles injurieuses à Dieu, à la sainte Vierge ou aux Saints, elle répétait avec eux : « Béni soit le nom de Jésus ! Béni soit le nom si doux de Marie ! » Elle ne se permettait jamais de manifester à personne de l'indignation, si ce n'est aux blasphémateurs.

Maria, la dernière des filles de notre Vénérable, voulant nous donner une idée de la vivacité de la foi de sa mère, nous parle de l'extrême attention qu'elle mettait à faire le signe de la croix[1]. Elle enseignait à ses enfants à faire toujours de même, ayant soin, d'ailleurs, de leur rappeler de temps en temps les grands mystères que le signe de la croix nous représente, et elle leur donnait ces explications avec tant de force et d'énergie, qu'elle faisait bien

(1) Procès, fol. 565. Summ. V. § 157.

voir quelle était à cet égard la profondeur de ses convictions. Un autre témoin nous dit : « Je l'ai toujours trouvée si bien instruite des enseignements de notre mère la sainte Eglise, que j'en étais surpris et tout confondu. »

Anna-Maria rejeta toujours avec une extrême horreur tout ce qui est condamné par l'Eglise comme contraire à ses divins enseignements. Elle détournait la vue des livres défendus et les faisait disparaître s'il lui était possible. Elle éprouvait une peine extrême de voir de son temps à Rome les fêtes profanées, les églises fermées, les ministres du Seigneur méprisés, outragés et même enfermés dans les prisons. Quelle n'était point aussi sa douleur de voir s'élever sur les places publiques de Rome ces arbres de la liberté, qu'elle savait bien n'être que le signe de l'asservissement du peuple et du libertinage de ceux qui le dominent.

La foi vive et agissante qui animait l'esprit de notre Vénérable et échauffait son cœur, se manifesta surtout par la vie laborieuse et pénitente qu'elle embrassa, malgré les résistances de la pauvre nature [1]. Dès le premier appel du Seigneur, elle renonça à toutes les satisfactions les plus simples et les plus innocentes. Elle crucifia son corps par les macérations, son esprit par l'abnégation de la volonté jusqu'au dernier jour. Malgré les efforts de son humilité pour cacher ce qui pouvait paraître extraordinaire dans l'ardeur de ses convictions, elle ne parvenait pas toujours à tromper les regards de ceux qui en observaient attentivement les effets extérieurs. Il leur était facile de reconnaître la profondeur de sa foi par les actes multipliés qu'elle en produisait.

Enfin, elle puisait dans la vivacité de sa foi et de sa confiance en Dieu un grand amour de la vérité. Respectueuse par éducation et par humilité, mais en même temps franche et loyale, quand il s'agissait de dire la vérité, elle ne connut jamais ni la dissimulation, ni le mensonge, ni l'adulation vis-à-vis des grands. Elle ne pouvait souffrir les moyens termes, les prétextes ni les flatteries. « Celui qui sert Dieu, disait-elle, doit être humble et respectueux, mais franc et sincère en même temps. »

(1) Attest. du cardinal. Ped. Procès, fol. 1031.

Elle ajoutait souvent qu'il est indigne d'un chrétien de recourir à la duplicité. Ses lettres à la reine d'Etrurie, Marie-Louise[1], et à d'autres hauts personnages, prouvent sa constante sincérité. Nous la verrons bientôt refuser les offres de cette princesse, afin de conserver la liberté de servir Dieu et de ne point s'exposer, en contractant des obligations avec les grands du siècle, à trahir ou à dissimuler la vérité qui ne plaît pas toujours. Le mari d'Anna-Maria nous dit : « Je n'ai jamais découvert sur ses lèvres la plus petite ruse, ni le mensonge le plus léger. Elle réprimandait les gens de service à ce sujet et surtout les enfants. »

Le cardinal Fesch, de trop célèbre mémoire, désirait beaucoup connaître Anna-Maria et la faire connaître à sa sœur, Mme Lætitia, mère de Napoléon Ier. Il lui fit dire de prier pour lui et pour sa sœur, et de lui faire part ensuite des lumières qu'elle aurait reçues de Dieu à leur égard[2]. Anna-Maria fit ce que lui avait demandé le Cardinal. Elle déclara sans s'émouvoir que Son Eminence devait avertir sa sœur de méditer sur ces trois points : *Ce qu'elle a été*...

(1) Nous devons donner ici quelques renseignements historiques sur cette Marie-Louise de Bourbon, duchesse de Lucques et reine d'Etrurie, dont le nom reviendra quelquefois sous notre plume à cause des relations qu'elle a eues avec Anna-Maria. Par le traité de Lunéville, signé en 1801, entre la République française et l'Autriche, la Toscane fut érigée en royaume d'Etrurie et donnée au jeune prince Louis de Parme, qui mourut en 1803. Ce royaume fut gouverné dès lors par sa veuve Marie-Louise, fille de Charles IV, roi d'Espagne, qui administrait comme tutrice de son fils en bas âge. En 1807, elle dut résigner ce pouvoir en vertu d'un traité passé entre la France et l'Espagne. En 1808, le royaume d'Etrurie fut absorbé par l'empire français et forma trois départements. On pourrait s'étonner de voir cet état subir en si peu de temps tant de désastres et de péripéties, et disparaître même de la carte d'Italie depuis l'invasion des Piémontais ; mais on devra se rappeler que ses souverains, ducs ou rois, n'ont souvent usé de leur autorité que pour contrarier l'action de l'Eglise Romaine dans leurs possessions, surtout au moyen des fameuses *Lois Léopoldines*. Or il a été dit : *Deus non irridetur*. Non, ce n'est pas impunément que les hommes, rois ou sujets, se moquent de Dieu, de son Eglise ou de ceux qui la gouvernent. Cette licence n'est pas même accordée à des ministres dans une République. Demandez à M. J. S. ce qui lui en a coûté pour avoir avancé que le Pape avait menti !... Et, cependant, le Souverain-Pontife calomnié lui avait accordé publiquement un généreux pardon.

(2) Procès, fol 816 Summ. IX. § 159.

Ce qu'elle est.... Ce qu'elle sera bientôt.... Puis elle ajouta en particulier, qu'on ferait bien de lui dire de se préparer à la mort. L'événement ne tarda pas à justifier la sainte hardiesse de notre Vénérable.

CHAPITRE II.

Profond respect d'Anna-Maria pour les sacrements de l'Eglise. Sa prodigieuse obéissance à son confesseur.

En découvrant au chrétien fidèle la nécessité absolue de la grâce divine pour l'œuvre du salut, la foi lui donne en même temps un vif désir de la produire et de l'alimenter dans son cœur, par tous les moyens que Dieu a mis à sa disposition. Notre Vénérable n'ignorait point que les Sacrements sont les sources principales des grâces du Seigneur; de là venait l'empressement qu'elle mit toujours à recourir à ces fontaines sacrées, ouvertes au sein de l'Eglise.

Le souvenir de son baptême, tenait, nous le savons, la pieuse femme dans une perpétuelle action de grâces; cet insigne bienfait de l'amour de son Dieu excitait les transports de son cœur. Elle eut aussi une grande estime et un profond respect pour tous les autres Sacrements, en particulier pour celui de Confirmation, qui donne la force de résister aux assauts du démon et de confesser publiquement la foi de Jésus-Christ; aussi voulut-elle faire confirmer ses enfants en bas âge, surtout quand ils se trouvèrent en danger de mort. Elle ne vénérait pas moins le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle le fit administrer à tous les malades qu'elle soigna et principalement à son père et à sa mère à leur lit de mort.

Nous verrons bientôt quelle était l'ardeur de son amour pour le sacrement de l'Eucharistie. Elle recevait celui de la Pénitence

avec tous les sentiments d'une parfaite componction. Les larmes abondantes qu'elle répandait alors, larmes d'amour et de reconnaissance non moins que de douleur et de repentir, montraient sa profonde gratitude envers le Seigneur pour un si grand bienfait accordé aux pécheurs. Pendant ses fréquentes maladies elle trouvait son plus grand soulagement dans l'absolution sacramentelle. Dans les pieuses instructions qu'elle donnait à sa famille et aux personnes qui fréquentaient sa maison, elle insistait sur la fréquente confession.

« Elle aurait désiré, dit son confesseur[1], ne jamais communier

(1) Outre le confesseur qui était chargée spécialement de la direction de sa conscience, Anna-Maria eut toujours auprès d'elle, par une disposition particulière de la Providence, un prêtre pieux et instruit qui rendait compte au confesseur de la Vénérable des operations de Dieu en elle. Après monseigneur Pedicini, qui remplit cette fonction jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut créé cardinal, Anna-Maria eut pour prêtre confident l'abbé Natali, du diocèse de Macerata. Le P. Philippe-Louis, dernier confesseur d'Anna-Maria, dit, dans sa déposition, au sujet de l'abbé Natali : « Il est aujourd'hui mon pénitent, je l'ai chargé de prendre note de tout ce qui se passerait en la Servante de Dieu, et j'ai engagé celle-ci à ne jamais rien lui cacher. » C'est ce qu'à fait Anna-Maria ; néanmoins, elle a dit quelquefois au prêtre confident qu'elle ne pouvait lui manifester tout, mais qu'elle en parlerait à son confesseur, car elle était d'une extrême réserve en matières de conscience, surtout au sujet des personnes qui étaient connues par cet ecclésiastique.

Dans le procès juridique, le Promoteur de la Foi, chargé de présenter les objections contre l'introduction de la cause de béatification d'Anna-Maria, n'a pas manqué de réclamer contre la présence de cet abbé Natali, dans la famille Taïgi, mais il lui fut répondu qu'il n'y avait là ni imprudence, ni danger de scandale. Anna-Maria avait déjà 46 ans. Sa parfaite moralité nous a été attestée par son mari. l'abbé Natali avait lui-même 35 ans, et jouissait d'une excellente réputation de science et de vertu. Il était venu, non de son propre mouvement, ni à la demande d'Anna-Maria, mais sur les ordres de son évêque, le vénérable Mgr Strambi, regardé par tout le monde à Rome comme un saint, et qui avait lui-même dirigé la Servante de Dieu, pendant quelque temps.

Au reste, il faut noter que les âmes les plus favorisées du Ciel ont un plus grand besoin que les autres de conférer souvent avec leurs directeurs afin de se garantir de toute illusion. Sainte Térèse nous en fait la remarque au chapitre XXVII de sa vie, où elle assure que Dieu lui-même lui avait imposé cette conduite pour ses révélations. Anna-Maria chargée des soins d'une nombreuse famille ne pouvait voir son confesseur que tous les huit jours. Elle aurait donc été privée de tous [illegible]

sans se confesser, surtout dans les premiers temps de sa vie, mais, dès que j'eus connu suffisamment la délicatesse de sa conscience, je lui ordonnai de communier tous les jours et de se confesser seulement toutes les semaines. Au jour fixé pour la confession, elle se levait de grand matin, quelque temps qu'il fît, afin de mettre en ordre son petit ménage, puis elle venait dans notre église de la Victoire. C'est ce qu'elle a fait pendant bien des années, tant que sa santé le lui a permis[1]. »

Arrivée au saint tribunal, elle perdait le souvenir de tout ce qui avait pu la préoccuper dans le monde et au sein de sa famille. Pour elle, le confesseur n'était autre que Jésus-Christ lui-même, et toute son attention se portait à lui ouvrir son âme, comme si chaque confession eut dû être la dernière de sa vie. S'imaginant alors qu'elle n'était pas moins coupable que la Magdeleine, ou la femme de Samarie, ou la chananéenne, et se considérant toujours comme une grande pécheresse, elle se tenait humblement prosternée aux pieds du divin Sauveur, dont elle implorait la miséricorde et attendait le pardon. Or, par ces vifs sentiments de foi qu'elle apportait au saint tribunal, on peut facilement conclure quelles devaient être la sincérité de son accusation et la profondeur de sa contrition. Il lui suffisait, d'ailleurs, de quelques instants pour manifester à son confesseur l'état de sa conscience;

si elle n'avait eu ceux du prêtre confident, qui était toujours à sa portée. Elle y trouvait l'avantage d'être assurée de marcher dans la bonne voie, et de faire la volonté de Dieu en obéissant à son ministre ; de plus comme cette voie était tout à fait extraordinaire, il fallait qu'il y eût auprès d'elle un témoin intime de la pureté de ses intentions et de sa conduite, afin qu'on pût raisonnablement ajouter foi à ce qu'elle rapportait de ses intimes communications avec le Seigneur. Ce témoin pourrait aussi rendre compte de l'accomplissement des prédictions de la Vénérable, et enfin, en sa qualité de prêtre, il la soutenait puissamment contre les assauts du démon. L'abbé Natali parle longuement, dans sa déposition, de ces persécutions des puissances infernales contre Anna-Maria. Elles avaient lieu surtout pendant la nuit, et souvent il était réduit à dormir tout habillé sur un canapé, pour accourir au secours de la Vénérable et mettre en fuite les démons par ses prières, et en jetant sur eux de l'eau bénite.

(1) Procès, fol. 575. Summ. V. § 157, etc.

car, ayant constamment le regard fixé sur les opérations de son âme ou, comme dit l'Ecriture sainte, la tenant entre ses mains par une vigilance continuelle, il lui était facile de se faire bientôt connaître parce qu'elle se connaissait bien elle-même.

Ainsi donc avec elle point de ces longueurs fastidieuses, qui sont, au moins, une perte considérable de temps pour le confesseur et pour les pénitentes. Bien souvent celles-ci ne cherchent que les satisfactions de leur amour-propre dans les détails dont elles enveloppent leurs aveux en confession. Anna-Maria, au contraire, n'y recherchait que le soulagement de sa conscience et la grâce de Dieu; aussi pouvait-elle y trouver toujours ces deux grands bienfaits.

Elle recommandait la confession fréquente à son mari avec une douce affabilité, mais elle l'imposait à ses enfants au nom de son autorité maternelle, et souvent elle les accompagnait au saint tribunal. Dès qu'il y avait un malade un peu grave dans la maison, elle le disposait aussitôt au sacrement de pénitence parce qu'elle voulait qu'on le reçût en pleine connaissance, et avant que le mal eût fait des progrès, ajoutant, ce qui est d'ailleurs fort vrai, que les remèdes et les médecines produisent un bien meilleur effet sur le corps, quand l'âme est dans son assiette et tranquille. Elle savait amener à cette pratique de la confession les malades qu'elle allait visiter au-dehors et tâchait de les réconcilier au plus tôt avec Dieu[1].

Anna-Maria conseillait à tout le monde de mettre tout le soin possible dans le choix du confesseur, lequel doit unir à une conduite exemplaire la science au moins suffisante pour discerner les besoins des âmes; mais, une fois ce choix fait, elle voulait qu'on s'en tînt là, et blâmait ouvertement les personnes qui courent après les confesseurs et prédicateurs en renom, pour une vaine satisfaction d'amour-propre. Le désir de la perfection est trop souvent le moindre de leurs soucis. Elles cherchent, au contraire, auprès de quiconque les écoute pour la première fois une indulgence que le confesseur ordinaire ne peut toujours leur accorder.

(1) Procès, fol. 818. N. V. § 217.

Au début de sa vie spirituelle qu'elle appelait sa conversion, elle eut pour confesseur le Père Angelo, que le Ciel lui-même lui avait désigné. Or, après, il paraît qu'elle s'adressa quelque temps au Père Ferdinand de Saint-Louis, religieux Trinitaire, qui lui avait donné, dans l'église de *San Carlino,* l'habit du Tiers-Ordre de la Trinité. Elle se confessa ensuite à un Père Passioniste, qui lui avait été indiqué par le vénérable Mgr Strambi; mais, comme le couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, où résidait ce religieux, était fort éloigné, elle comprit que la volonté de Dieu était qu'elle s'adressât à un autre prêtre, et ce fut le Père Passioniste lui-même qui lui conseilla de choisir l'abbé Salvatori, qui était attaché à l'église Saint-Ignace. Elle s'adressa à lui pendant plusieurs années, qui furent marquées par un grand nombre de faveurs célestes; mais, comme ce prêtre agissait de manière à la faire connaître de tout le monde, et que par suite, elle ne pouvait plus jouir d'un seul instant de repos et de liberté, ni chez elle ni au dehors, pas même à l'église, où l'on venait la consulter, elle dut, sur un ordre du Ciel, quitter ce confesseur trop peu prudent à son avis, et s'adresser de nouveau au Père Ferdinand qu'elle quitta après quelques années, pour se mettre sous la direction du Père Philippe-Louis de saint Nicolas, Carme déchaussé du couvent de Sainte-Marie-de-la-Victoire[1], qui la dirigea pendant trente ans et plus, jusqu'à sa mort[2].

(1) L'église de Notre-Dame de la Victoire se trouve dans la rue de la *Porta Pia.* Bâtie en 1605 par Paul V, en l'honneur de saint Pierre, et pour les Carmes déchaussés, qui ont là un de leurs couvents; elle a pris son nom actuel à la suite de la victoire remportée, en 1620, à Prague sur les protestants par Maximilien de Bavière, qui donna alors à cette église 20 drapeaux et une riche couronne. Plusieurs souverains lui donnèrent aussi d'autres drapeaux : Clément XI, Philippe d'Espagne, Marie-Térèse d'Autriche; et enfin les chevaliers de Malte, après la délivrance de Rhodes, y envoyèrent le grand pavillon du Sultan. Plusieurs papes témoignèrent une grande dévotion pour ce sanctuaire. Dans la seconde chapelle à gauche se trouve l'autel de la Trinité, où notre Vénérable eut la vision dont nous parlerons au Liv. III, chap. IX. Le crucifix placé à côté est une copie faite par Camucini sur l'original du Guide, qui ornait autrefois cette chapelle et qui aujourd'hui fait partie de la galerie du duc de Northumberland.

(2) « Je souhaiterais qu'une inscription marquât le confessional où durant trente

Au reste, ces divers changements de confesseurs ne furent dictés chez Anna-Maria ni par les caprices de son imagination ni par la désobéissance à leurs ordres. Elle se régla toujours en cela d'après la volonté de Dieu, manifestée par des lumières surnaturelles, dont elle fit part à ses confesseurs et qu'ils ratifièrent. Elle dut aussi se soumettre quelquefois à des exigences qui lui étaient imposées par l'accomplissement de ses devoirs domestiques.

Le respect qu'elle portait au ministre de Dieu, quel qu'il fût, était tellement basé sur la foi, qu'elle ne l'aurait jamais contredit et encore moins quitté, alors même qu'elle eût trouvé ailleurs un saint à miracles, qui lui aurait procuré les plus grandes satisfactions spirituelles.

Nous avons déjà dit la parfaite soumission d'Anna-Maria aux ordres et aux simples désirs de son mari; l'obéissance qu'elle rendit à son confesseur tenait réellement du prodige. Elle lui avait donné un tel empire sur les puissances de son âme, qu'un signe du confesseur, ou même sa seule intention, suffisait pour arrêter Anna-Maria dans ses actions extérieures et la faire changer de détermination. Elle pratiquait volontiers le jeûne et l'abstinence, mais lui commandait-on de prendre ses repas ou de changer de nourriture, elle le faisait aussitôt, sans réplique. Elle aimait l'exercice de l'oraison, mais elle cessait de s'y livrer dès qu'on lui en faisait l'observation. Dans ses fréquentes extases, les bruits extérieurs, les violentes secousses ne pouvaient la faire revenir à elle-même, seule l'obéissance lui faisait toujours recouvrer l'usage de ses sens. Elle allait, venait, parlait ou gardait le silence selon les désirs, même secrets, de ceux qui avaient autorité sur elle.

années, se confessa la vénérable Anna-Maria Taïgi. Ce confessionnal, c'est l'enclume sur laquelle Dieu forgea une âme sainte, un acier plus victorieux que la noble épée de Sobieski. » Louis Veuillot. (*Parfums de Rome*). Le confessionnal du P. Philippe-Louis était celui du milieu à gauche, tout près de l'autel de la Trinité. En 1874, des religieux Carmes que nous avons interrogés à ce sujet, se souvenaient encore d'avoir vu Anna-Maria à ce confessionnal. Le P. Philippe-Louis, mort depuis quelques années, a laissé une réputation de haute vertu.

« Dans la visite des sept basiliques[1], elle savait, ajoute le confesseur, se comporter pour les repas comme les autres, sans contrainte ni affectation; si je lui disais de manger d'une chose ou de l'autre, elle le faisait aussitôt et en souriant, bien qu'elle prévît quelquefois que son estomac en souffrirait. Bien des fois, ayant commencé des jeûnes de quarante jours, elle les interrompait, après en avoir fait le tiers ou la moitié, et prenait du gras, dès que je le lui ordonnais. Tout cédait en elle à la vertu d'obéissance. Le Seigneur lui manifesta plusieurs fois qu'il agréait beaucoup cette humble soumission du jugement qui, unie à la mortification du corps, servit merveilleusement à purifier son âme et à rendre tous ses sens parfaitement assujettis à la domination de l'esprit. »

Le logement de la Servante de Dieu était devenu trop petit pour sa nombreuse famille. Elle l'aurait conservé, néanmoins, volontiers par esprit de pauvreté, mais elle se hâta d'en prendre un autre, dès que son confesseur le lui eut enjoint. Il dut aussi lui conseiller de changer de demeure, lorsque sa fille devenue veuve rentra dans la famille avec ses enfants.

(1) Pour comprendre la distinction des églises de Rome, il faut savoir qu'il y a entre elles une hiérarchie d'honneur. Le premier rang appartient à l'église Saint-Sauveur ou Saint-Jean de Latran, métropole de toute la chrétienté, et, en particulier, du patriarcat d'Occident. Viennent ensuite celles de Saint-Pierre au Vatican, de Saint Paul hors les murs, de Sainte-Marie-Majeure, représentant les métropoles des trois patriarcats d'Orient et formant, avec Saint-Jean de Latran, les quatre églises patiarcales, savoir: *Lateranensis*, *Vaticana*, *Ostiensis*, *Liberiana*. Si on y ajoute les basiliques de Saint-Sauveur *extra muros*, de Sainte-Croix *de Jérusalem* (Sessoriana) et de Saint-Sébastien *extra muros*, on aura les sept églises ou basiliques dont la visite, faite en 24 heures, est une dévotion fort usitée et très-riche en indulgences. Après, viennent les six basiliques mineures, Saint-Laurent *in Damaso*, Santa-Maria *in Cosmedin*, les Douze-Apôtres, Saint-Pierre *in Vincoli*, Santa-Maria *del popolo*, puis 10 collégiales, desservies, comme les basiliques, par des chapitres. On appelle stationales celles où se font les stations du carême indiquées au missel, c'est à-dire les précédentes et une cinquantaine d'autres. Beaucoup de ces églises sont un titre cardinalice et complètent avec dix-sept autres, le nombre de soixante et dix, qui est celui des cardinaux. Beaucoup sont paroissiales, et en y ajoutant une centaine d'autres églises moindres, on a, pour la ville de Rome, trois cent soixante-cinq églises ou oratoires, c'est-à-dire autant que de jours dans l'année.

Voici un autre trait de cette continuelle et passive obéissance; c'est le prêtre confident qui nous le fournit : « Le duc Altemps, dit-il, avait voulu, avant son mariage avec la princesse Caradori, faire une retraite au couvent de Saint-Bonaventure[1]. Il me pria de le suivre; je demeurais donc dans le couvent, sans faire la retraite, et j'allais voir Anna-Maria tous les jours, vers le soir. Je la trouvai, un jour, au lit avec de grandes douleurs dans les jambes qui étaient enflées, et la laissai dans cet état, souffrant plus que jamais. Le lendemain matin, j'éprouvai une grande agitation d'esprit, jusqu'à ne pas oser célébrer la sainte messe; je recourus à Dieu et commandai à Anna-Maria, en vertu de l'obéissance, de se guérir immédiatement par le mérite de cette vertu, de sortir du lit, et de venir me voir à Saint-Bonaventure. Moins d'une heure après, entendant sonner à la porte du couvent, je courus et trouvai Anna-Maria qui, toute essoufflée par la marche rapide qu'elle venait de faire, me dit en souriant : « Ne me faites plus de tours de ce genre, car, étant mère de famille, je ne puis pas perdre mon temps à venir de si loin. » Elle me tranquillisa et retourna bien vite à sa maison. »

Nous avons dit avec quelle promptitude elle mit fin à son agitation le jour de son admission comme tertiaire Trinitaire, dès que son confesseur l'en eut avertie. Cet empire souverain qu'elle avait acquis sur les mouvements purement naturels, que l'on parvient si difficilement à dominer, montre suffisamment à quel haut degré d'obéissance et d'abnégation de sa volonté était parvenue la Servante de Dieu ; et ce qui, à notre avis, dénote chez elle la perfection de cette vertu, c'est que, malgré les lumières surnaturelles qu'elle avait reçues du Seigneur pour savoir se diriger en toute circonstance, elle n'hésitait point à changer de ligne de conduite, dès que son confesseur le lui avait commandé ou seulement suggéré. Elle imitait en cela la conduite du divin Enfant Jésus qui, bien qu'il connût toutes choses mieux que ses créatures,

(1) Le couvent de Saint-Bonaventure, où dut se rendre Anna-Maria, se trouve sur le mont Palatin près de l'arc de Titus, derrière le palais des Césars ; il n'y a pas moins d'une lieue de là au centre de Rome, où résidait Anna-Maria.

avait pourtant voulu attendre, pour fuir la cruauté d'Hérode, qu'un ange vînt avertir saint Joseph des dangers qui le menaçaient et de la nécessité de partir pour l'Egypte. La pieuse femme regardait son confesseur et ceux qui la commandaient, comme autant d'anges visibles, auxquels Dieu avait confié ses destinées ici-bas. Elle leur était soumise comme à Dieu lui-même.

CHAPITRE III.

Esprit d'oraison dans notre Vénérable. — Son recueillement absolu pendant la prière.

Un maître de la vie spirituelle nous dit que l'ardeur dans la prière est une conséquence et un signe évident d'une foi vive. *Basis orationi fides viva.* On ne peut connaître Dieu sans l'aimer et on ne peut l'aimer sans se sentir embrasé du désir de louer et de célébrer ses perfections infinies. L'âme fidèle trouve dans cet exercice de la prière des charmes ineffables ; elle y goûte combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent ; elle y soupire après le moment où rien ne sera plus capable d'arrêter l'ardeur de ses transports. Le Sauveur, en nous disant de prier sans cesse, a voulu nous faire comprendre le besoin que nous avons de recourir incessamment à son divin secours, et l'obligation où nous sommes de lui être toujours unis d'intention, afin que nos actions soient comme une prière continuelle.

Anna-Maria rendit fidèlement à Dieu le tribut de ses adorations. Son cœur était comme un autel, d'où s'élevait constamment vers le ciel l'encens de ses prières. « La Servante de Dieu, dit Domenico, croyait fermement tout ce que croit un bon catholique, tout ce que l'Eglise nous enseigne. Dans les prières que nous faisions en commun, elle récitait les actes de foi, d'espérance et de charité, mais sa foi était si vive, le ton de sa prière tellement animé,

qu'elle parlait à Dieu et à la très-sainte Vierge comme si elle les eût vus. »

Notre Vénérable posséda donc au plus haut degré le don de la prière. Son union avec Dieu par l'oraison n'était jamais interrompue; chacune de ses paroles, chacune de ses actions était inspirée par le désir de plaire à Dieu et de lui gagner des âmes. Nous en avons une preuve dans la déposition de Luigi Antonini, qui fréquenta si souvent la maison d'Anna-Maria [1]. Il nous dit que, « dès la pointe du jour, elle faisait précéder ses diverses occupations de la prière, qu'elle les poursuivait en priant et que la prière était encore le complément de ses actions dans la soirée, et à la fin de la journée. » Ce fut donc avec une extrême exactitude qu'elle accomplit le précepte du divin Sauveur que nous avons cité: c'était dans sa famille la principale affaire et comme la seule occupation de ceux qui la composaient. La pieuse femme était si souvent occupée à s'entretenir avec Dieu, au moins mentalement, que tous ses regards, ses gestes, ses soupirs, son repos même étaient une prière qui portait les autres à s'unir à elle dans cette oraison de tous les instants; aussi venait-on chez elle pour apprendre à prier et à sanctifier toutes ses actions par la prière.

Voici ce que dit, à cet égard, le cardinal Pedicini, qui fut si longtemps le témoin assidu de toutes ses actions [2]: « Comme celui qui cherche dans la mer des objets précieux est forcé à relever constamment la tête sur l'eau, pour respirer l'air qui lui conserve la vie, de même la Servante de Dieu, obligée de s'occuper sur la terre des intérêts matériels de sa famille, se voyait réduite à la douce nécessité de tenir à chaque instant son esprit élevé au-dessus des eaux bourbeuses de la mer de ce siècle, pour respirer à pleins poumons cet air vivifiant qui la soutenait. »

« Je puis assurer, ajoute Mgr Natali, que la vie d'Anna-Maria fut une continuelle présence de Dieu, et une oraison non interrompue. Dès le moment où je la connus, je la trouvai enrichie

(1) Procès. fol. 1579. Summ. N. V. § 339.
(2) Procès. fol. 1679. Summ. V. § 225.

par Dieu d'un don extraordinaire d'oraison. Elle était continuellement occupée à des prières vocales, à des oraisons jaculatoires ou en de saintes méditations; sa vie entière n'était qu'une prière, et on pouvait bien, d'ailleurs, s'en apercevoir en la voyant continuellement recueillie et l'esprit en Dieu. Il était, certes, bien agréable d'habiter avec elle, parce que tout se faisait dans son intérieur avec l'invocation respectueuse du saint nom de Dieu. Jamais on ne la vit, dans les églises surtout, s'asseoir pour prier. Elle évitait tout geste, tout mouvement qui aurait pu la distraire un seul moment de la pensée de Dieu. Son attitude, son maintien extérieur, n'avaient en soi rien d'extraordinaire, et, cependant, elle attirait tous les regards par la perfection qu'elle donnait à chacune de ses actions, même les plus communes. »

« Lorsqu'elle priait, dit encore un autre témoin, elle ne répondait point aux questions qu'on lui adressait; on aurait dit une statue inanimée, tant était grand son recueillement extatique en présence du Seigneur, et l'on pouvait bien s'apercevoir qu'elle priait avec une confiance exempte de toute hésitation. L'ardeur de sa foi et de sa confiance en Dieu amenait alors sur ses lèvres les expressions les plus affectueuses, et cette ferveur, cette confiance, elle savait les communiquer aux autres personnes qui priaient avec elle. Elle avait coutume de dire que, si le Seigneur ne vient point à notre secours aussitôt que nous le désirons, c'est parce que nous nous adressons à lui avec une foi bien chancelante et avec timidité. Dieu était pour elle le plus tendre des pères, le plus aimable des époux, l'ami le plus intime et le plus fidèle, le trésor de la vie et de l'éternité, son tout, en un mot. »

Nous avons déjà dit qu'elle se rendait à l'église de grand matin, lorsque tout le monde dormait encore chez elle. Dans la journée, et autant que le lui permettaient les soins du ménage, elle s'enfermait dans quelque église écartée pour y être plus libre dans ses dévotions. Dans l'après-dîner, elle se livrait de nouveau chez elle, ou dans quelque sanctuaire, à la prière ou à de pieuses lectures, et nous savons que son mari, rentrant chez lui fort tard, la trouvait encore livrée à ces saintes occupations.

« J'ai observé, dit la belle-fille de la Vénérable, pendant tout le

temps que j'ai passé auprès d'elle, vingt ans environ, qu'elle ne savait parler que de Dieu et des choses de Dieu; je l'ai toujours trouvée éloignée des entretiens qui se rapportaient aux affaires de ce monde. Aussi, quand elle pouvait diriger elle-même la conversation et parler à son aise selon l'abondance de son cœur, on la voyait tout heureuse et ravie. A peine avait-elle ouvert la bouche sur les bontés de Dieu et prononcé le nom de Jésus, son doux Sauveur, qu'aussitôt le feu intérieur qui la consumait se révélait sur les traits de son visage; elle paraissait tout embrasée et comme transportée d'une sainte ivresse. »

Si, d'un côté, le maintien si recueilli de notre Vénérable pendant la prière, à l'église et ailleurs, si son attention à ne parler que des choses de Dieu, nous attestent son esprit d'oraison et sa profonde piété, nous en trouvons, d'autre part, une nouvelle preuve dans le soin extrême qu'elle mettait à gagner pour soi et pour les autres des indulgences, qui sont un si grand bienfait pour tous les fidèles vivants et défunts, comme complément de la satisfaction due à Dieu, lorsque le péché a été pardonné. Notre Vénérable s'était fait inscrire à un grand nombre de pieuses associations et de confréries, enrichies par le Saint-Siége de grâces spirituelles. Nous avons dit déjà que le dimanche, aux jours de fête et fréquemment dans la semaine, elle se rendait avec sa famille aux églises ou oratoires, où l'on peut gagner ces précieuses faveurs. C'était dans ce but qu'elle faisait souvent la visite des sept basiliques, celle des crucifix du Colisée[1],

(1) Le Colisée fut bâti l'an 72 par Vespasien et dédié, l'an 80, par Titus, après la prise de Jérusalem. Ce monumeut de forme circulaire, et qui servait d'amphithéâtre, vit couler dans son arène jusqu'en 523, le sang des bêtes féroces, des gladiateurs, et souvent aussi celui des chrétiens.

Benoît XIV le consacra à la mémoire des martyrs qui y avaient versé leur sang pour la foi. Tous les papes jusqu'à Pie IX, l'ont successivement entretenu et reparé. Benoît XIV y érigea le Chemin de la croix et saint Léonard de Port-Maurice y établit ensuite la confrérie qui, tous les dimanches et les vendredis, y fait solennellement ce pieux exercice, deux heures avant l'*Ave Maria*. Les confrères partent de leur oratoire, situé au Forum ; une grande croix de bois marche en tête, portée ordinairement par le cardinal, protecteur de la confrérie, revêtu comme les autres du sac de la pénitence. La procession des confrères est suivie de celle des *Sorelle*

de Saint-Paul hors les murs [1], de Sainte-Cécile [2] de la prison Mamertine [3], etc. Elle récitait dans la même intention le *Trisagion*

ou consœurs, qui s'avance comme la première, précédée de la croix que porte une dame romaine. Le double cortège se dirige lentement vers le Colisée, au chant des hymnes et des cantiques. Arrivées au centre de l'arène, les deux processions se rangent autour de la grande croix, sur le piédestal de laquelle monte un religieux du couvent de Saint-Bonaventure au mont Palatin pour prêcher. On s'arrête successivement devant chaque station, où le prédicateur prend la parole d'une manière toujours véhémente et pathétique. Puis les deux processions rentrent chacune dans son oratoire. Cet exercice de piété a été enrichi d'innombrables indulgences. Anna-Maria allait souvent vénérer le crucifix de la croix centrale. Avant elle, le bienheureux Benoit-Joseph Labre s'était distingué par sa dévotion au crucifix du Colisée, et il avait même, pendant un certain temps, établi sa demeure dans les ruines de ce monument.

(1) Saint Anaclet, quatrième successeur de saint Pierre, avait inhumé, à l'endroit même où s'élève actuellement la basilique de Saint-Paul hors les-murs, les reliques de cet apôtre, recueillies, aussitôt après son martyre, par sainte Lucine. Constantin y avait fait bâtir une basilique qui fut restaurée et agrandie par d'autres empereurs. Les papes se plurent à l'orner, mais le 16 de juillet 1823, elle devint la proie d'un incendie que notre Anna-Maria avait prédit (voir Livre IV, chapitre XI). Elle a été restaurée et Pie IX la consacrait le 10 décembre 1864, après la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Nous aurions trop à dire si nous voulions parler des marbres précieux, mosaïques et autres richesses de la nouvelle basilique. Anna-Maria s'y rendait souvent, bien qu'il n'y ait pas moins d'une lieue de chemin pour y venir à pied du centre de Rome où elle habitait. La chapelle du crucifix, qui se trouve à la droite de l'abside, renferme une statue de sainte Brigitte. Le crucifix, sculpté en bois par Cavallini au XIVe siècle, est toujours l'objet d'une grande vénération de la part des fidèles, qui viennent le visiter, surtout le Vendredi-Saint et le premier jour de chaque mois, alors que cette sainte image est découverte. Sainte Brigitte eut plusieurs révélations devant ce crucifix, qui, dit-elle, lui adressa même la parole. La position et l'expression de la tête diffèrent essentiellement de celles des autres crucifix. Le cou est violemment tourné vers la droite, la bouche est entr'ouverte comme si elle venait de parler avec effort, et le regard témoigne d'une indicible douleur.

(2) L'église Sainte-Cécile, attenant au couvent du même nom, se trouve dans le *Transtevere* près du *Ponte roto*. Outre un beau crucifix, on y vénère et on y admire, sous le maître-autel, une remarquable statue de la sainte en marbre blanc.

(3) La prison Mamertine où furent détenus saint Pierre et saint Paul, avant leur martyre, est une excavation sous terre, où l'on descend par un escalier. Elle

en l'honneur de la Très-Sainte Trinité[1], puis, au son de la cloche, l'*Angelus* trois fois par jour; les prières pour les défunts, tous les soirs, une heure environ après le dernier coup de l'*Angelus;* celles pour les agonisants, tous les vendredis vers les trois heures après-midi et, en outre, bien d'autres prières que la sollicitude des Souverains-Pontifes a successivement pourvues de riches indulgences.

Or, s'il est vrai, comme le dit Suarez, que celui qui montre beaucoup d'empressement à profiter de ces faveurs, affirme l'énergie de sa croyance en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en ses mérites et au pouvoir qu'il a donnés à son Eglise de remettre les péchés, quelle excellente preuve n'avons-nous point encore là de la vivacité de la foi de notre Vénérable, de sa soumission aux enseignements de l'Eglise, et de sa profonde piété ?

Enfin, Anna-Maria accordait aussi une haute estime et un grand respect à tous les rites sacrés et aux sacramentaux de la sainte Eglise, en particulier à l'eau bénite. Elle en prenait pour faire le signe de la croix, en sortant de sa maison et en y rentrant. Elle s'en servait aussi pour bénir son lit et celui de ses enfants. Les *Agnus Dei,* les cierges bénits, les images et les reliques des saints étaient l'objet de sa vénération. Elle n'aimait pas qu'on laissât les images de piété, les médailles et les chapelets entre les mains des enfants, quand ils s'en servent pour jouer ; c'était à ses yeux une profanation. Tout ce qui sert au culte divin, était pour elle vénérable et sacré.

Telles sont les excellentes habitudes de piété que notre Vénérable avait contractées sous l'impulsion de la grâce; mais, plus sa vertu était précieuse devant le Seigneur, plus aussi il était nécessaire, d'après les paroles de l'ange Raphaël à Tobie, qu'elle fût soumise aux épreuves de la tentation.

se trouve à l'entrée du Forum, non loin du Capitole et c'est maintenant une chapelle très fréquentée ; au-dessus a été bâtie l'église de Saint-Pierre *in carcere,* où l'on vénère un crucifix miraculeux, qui attire beaucoup de fidèles. C'est là que se rendait Anna-Maria.

(1) C'est la prière *Sanctus, Sanctus, Sanctus,* etc., enrichie de beaucoup d'indulgences.

CHAPITRE IV.

La Servante de Dieu est tentée contre la foi par les pécheurs qu'elle veut convertir.

Ce que nous avons dit déjà de la foi d'Anna-Maria est plus que suffisant pour démontrer qu'elle la possédait au plus haut degré; mais, comme l'Epoux céleste appelait son humble Servante à exercer une haute influence et une sorte de mission spéciale au milieu de ses contemporains, il permit que sa vertu, basée sur la foi, fût soumise aux plus terribles épreuves de la part du démon et de ses suppôts, afin que son zèle à la défendre brillât davantage au sein de l'Eglise, pour l'instruction des autres fidèles.

Le démon, ennemi juré de la nature humaine, tente à tout instant, ou directement ou par des moyens détournés, de nous faire sortir du droit chemin pour nous entraîner avec lui dans la damnation éternelle. Cette célèbre vision qui montra à saint Antoine les filets du malin esprit tendus de toutes parts sur le globe, de manière à ce que nul ne puisse les éviter, nous explique et la rage des puissances de l'enfer contre nous, et leur habileté à dresser sous les pas de chacun de nous les piéges qui pourront plus facilement le faire tomber; mais remarquons que, si l'ennemi de tout bien poursuit de ses attaques le solitaire dans le désert et ceux qui, comme saint Antoine, s'éloignent du monde pour ne songer qu'à leur propre salut, à plus forte raison s'acharne-t-il contre ceux qui se dévouent au ministère de la conversion des pécheurs.

C'est ce qui nous explique les difficultés extrêmes qu'ont à surmonter les ouvriers évangéliques et tous ceux qui, dans une œuvre quelconque, travaillent à faire le bien. Nous ne devons donc point nous étonner de voir notre Vénérable tourmentée sans relâche, lorsqu'elle priait en son particulier pour sa propre sanctification,

mais surtout lorsque, exerçant le seul genre d'apostolat permis à son sexe et à sa condition, elle offrait ses oraisons, ses travaux, ses pénitences pour le retour à Dieu des pauvres pécheurs, ou quand elle s'entretenait avec eux pour les amener à une parfaite conversion.

Nous nous réservons de raconter plus loin les assauts que le démon livra directement à la Servante de Dieu. Nous dirons seulement ici les embûches qu'il lui dressa par l'intermédiaire de quelques hommes pervers.

Il nous est dit dans une déposition : « Outre les tentations communes à toute âme qui sert fidèlement son Dieu, Anna-Maria dut en subir d'autres bien terribles. Elle souffrait beaucoup dans ses rapports avec les pécheurs endurcis qu'elle voulait convertir : ces malheureux proféraient les maximes les plus contraires aux dogmes et à la morale de l'Eglise. Ils s'armaient contre elle des plus spécieux arguments, inventés par la perfidie et la subtilité des hérésiarques et des impies de tous les temps. »

Ils croyaient trouver dans Anna-Maria une pauvre ignorante qu'il leur serait facile de séduire par leurs sophismes, mais ils ne tardaient pas à s'apercevoir de leur méprise. Elle les accueillait toujours avec bienveillance, et, après les avoir patiemment écoutés, elle démasquait leurs perfides desseins et leur découvrait leurs plus secrètes pensées, le malheureux état de leur âme et le sort plus malheureux encore qui les attendait dans l'éternité. Quelques-uns se jetaient alors immédiatement à ses pieds, la suppliant d'implorer pour eux la miséricorde de Dieu. D'autres plus endurcis méprisaient ses avis, se moquaient d'elle et la menaçaient même de leur vengeance. Anna-Maria n'en avait nul souci. Elle tâchait, par de douces paroles, de les ramener à la raison, et ne les laissait point sortir qu'elle ne leur eût inspiré quelque bonne résolution.

Rarement ils résistaient à ses charitables avis, et quelques-uns même, après une résistance désespérée, finissaient par s'avouer vaincus par tant de douceur. Il y en eut qui, touchés plus vivement de la grâce divine, voulaient réparer par une rétractation publique le mauvais exemple de leur vie passée. Ils publiaient

hautement le miracle qui s'était opéré en eux et exaltaient le nom de celle qui en avait été l'instrument providentiel. Mais nous devons ajouter que l'éclat donné à ces conversions devenait aussi pour notre Vénérable un sujet de peines d'un autre genre.

Beaucoup de personnes instruites, qui ne connaissaient point encore suffisamment Anna-Maria, trouvaient fort inconvenant et dangereux qu'une simple femme du peuple, qui n'était point versée dans les études théologiques, se hasardât à disputer sur les choses de la foi avec des sectaires et des impies, qui parviendraient peut-être à la confondre, au grand préjudice de la religion ; on parla même d'avoir recours à l'autorité ecclésiastique, pour réprimer ce que l'on appelait un scandale. L'humble femme, qui ne faisait rien sans une inspiration particulière de Dieu, ni sans l'agrément de ses directeurs, supportait avec une indicible patience tous ces obstacles qui lui venaient soit du côté des mécréants, soit de la part de personnes bien intentionnées sans doute et vertueuses, mais abusées pour le moment ; et Dieu qui la soumettait à ces épreuves pour affermir sa foi, les lui faisait toujours heureusement surmonter.

Parmi les malheureux pécheurs qui durent à Anna-Maria leur conversion, trois surtout exercèrent plus particulièrement sa patience et sa douceur. Le premier fut un prêtre[1] qui, venu à Rome après un long séjour chez des protestants, en avait rapporté des principes directement opposés à la foi catholique et surtout au gouvernement de l'Eglise, et au célibat ecclésiastique. Les dépositions des témoins attestent, néanmoins, qu'à Rome sa conduite paraissait irrépréhensible, et qu'au milieu de ses égarements, il avait conservé de bonnes mœurs.

Ayant entendu parler souvent, dans les réunions qu'il fréquentait, de notre Anna-Maria, comme d'une sainte femme qui lisait dans les cœurs, annonçait les choses à venir, voyait les personnes qui lui étaient inconnues et en faisait la description comme si elles eussent été sous ses yeux, il se dit un jour en lui-même :

(1) Procès. fol. 831. Summ. N. VIII. § 149.

« C'est impossible! Rome a toujours eu ses Sibylles, et, bien qu'il y ait dans cette ville beaucoup de science sacrée et profane, il faut avouer, cependant, que les Romains ajoutent foi, la plupart du temps, aux paroles de femmelettes à moitié folles, comme si c'étaient là des oracles! »

Ayant appris, pourtant, qu'un grand nombre de personnes allaient visiter Anna-Maria, qu'elle les recevait toutes avec charité, sans leur demander ni même vouloir accepter la moindre chose ni pour elle-même ni pour d'autres, et que chacun de ses visiteurs la quittait content et édifié de ce qu'il avait vu, le prêtre en question se décida à en faire lui-même l'essai. Il s'informe de sa demeure, de l'heure à laquelle il pourra la trouver moins occupée, en un mot il prend toutes ses précautions pour pouvoir lui faire une longue visite, sans risquer de la gêner dans son intérieur. Il réussit en cela au delà de ses espérances; une personne lui offrit de le conduire dans la maison d'Anna-Maria.

Au jour et à l'heure convenus, le prêtre entrait chez la Servante de Dieu. Dès qu'il eut franchi le seuil de cette humble demeure, le visiteur se trouva tout étonné et pour ainsi dire attendri; ses regards ne rencontraient qu'un ameublement bien simple et les ustensiles qui servent au ménage d'une famille pauvre; mais tout était si bien arrangé, qu'il s'aperçut bien tout aussitôt qu'à la tête de cette maison se trouvait, pour la diriger, une personne intelligente, active, économe de son temps, mais non point de ses fatigues. L'ordre régnait partout, et dans chaque coin de cette demeure; on y respirait un certain parfum de religion et de piété.

Il trouva Anna-Maria assise devant une petite table sur laquelle étaient ses instruments de travail, et, de plus, quelques étoffes pliées avec soin. Vêtue fort modestement, elle portait un habit de laine blanche[1] à manches larges et retroussées; elle avait sur

(1) Il faut savoir que la Vénérable Anna-Maria, devenue tertiaire Trinitaire avait pu obtenir de notre T.-R. Père Général la permission de porter extérieurement, en assistant aux offices et réunions de la confrérie, en faisant la sainte communion et même en vaquant à ses occupations dans sa maison, le costume complet

les épaules un grand mouchoir blanc dont les bouts venaient se croiser sous la poitrine qu'ils couvraient entièrement jusqu'au cou. Ils étaient retenus à leur extrémité par un tablier qui lui ceignait les reins. Elle avait la tête bandée et serrée par un linge blanc, à cause des douleurs qu'elle y ressentait ainsi qu'aux oreilles, et sur ce linge elle portait une petite coiffe nouée sous le menton et ornée tout autour, par-devant, d'une étroite liste de même étoffe, qui était frisée en forme de ruche. Sur la table de travail, parmi les instruments de couture, étaient un chapelet et un petit crucifix. La figure et tout l'extérieur d'Anna-Maria respiraient la douceur et la bonté. Son regard était plein de vie, mais d'une vie toute céleste.

A cet aspect, le prêtre demeura tout étonné et comme stupéfait. Il avait sous les yeux un spectacle qu'il n'avait jamais trouvé ailleurs, et qu'il n'avait pas même pu imaginer. Il fut invité à s'asseoir et Anna-Maria, prenant la première la parole, lui demanda fort gracieusement, et avec son air habituel de douce piété, ce qu'il désirait d'elle.

On ne nous a point transmis l'entretien qui eut lieu alors entre la Servante de Dieu et le visiteur, mais nous savons, néanmoins, qu'elle ne tarda pas à lui parler des doutes qui s'élevaient dans son esprit au sujet de la religion, et qu'il demeura tout ébahi, en voyant que la pauvre femme lisait réellement dans les replis de son cœur, et qu'elle savait dissiper tous les sophismes qui l'avaient trompé et auxquels il était resté fortement attaché jusqu'alors, par la raison, disait-il, qu'il n'avait jamais trouvé personne qui eût pu lui en donner une solution satisfaisante.

Il sentait le besoin d'un retour à la vérité, mais les longues

de notre Tiers-Ordre, avec robe de laine blanche, scapulaire de même étoffe et de même couleur, orné sur la poitrine d'une grande croix bleue et rouge. Un tel accoutrement pour une mère de famille choquerait un peu dans les temps actuels, même en Italie et à Rome, mais il il faut dire, d'ailleurs, que notre Vénérable cessait de porter cet habit religieux pendant ses grossesses, afin d'éviter tout prétexte de scandale, même pharisaïque. C'est avec le costume de sœur Trinitaire qu'elle a été inhumée après sa mort.

années qu'il avait passées loin de Dieu et dans l'oubli de ses devoirs, formaient pour lui une chaîne trop forte pour qu'on pût espérer de la voir se dénouer et encore moins se rompre et se briser en un instant. Il eut, nous le savons, plusieurs entretiens avec Anna-Maria et il en sortait chaque fois convaincu de son erreur; mais, une fois revenu dans sa demeure, il retombait dans son infidélité et ne pouvait se résoudre à seconder énergiquement en lui l'action de la grâce divine pour en venir à une sérieuse résolution.

Anna-Maria lui dit un beau jour : « Vous n'avez plus de temps à perdre, mon bon Monsieur, la fin de vos jours arrive à grands pas. » Il fut ému de cette déclaration, cependant il ne s'amenda point encore tout à fait. Peu de jours après son dernier entretien avec Anna-Maria, il fut pris tout à coup d'une grave maladie. La Vénérable lui envoya dire qu'il n'en relèverait point. Cette annonce si claire et si précise lui fit prendre enfin une généreuse résolution. Il abjura ses erreurs, fit une confession générale de toute sa vie avec de grands sentiments de contrition, et à sa mort qui survint bientôt après, on put avoir une espérance fondée de son salut éternel.

La conversion dont nous venons de parler n'avait coûté à notre Vénérable que peu de temps et d'efforts, mais elle dut attendre pendant une vingtaine d'années, au moins, celle d'un pauvre homme[1] que des malheurs domestiques et de mauvaises affaires avaient réduit presque au désespoir; il avait un bon cœur et ne manquait pas, dans sa jeunesse, d'assister à la messe, le dimanche et les jours de fête. Il faisait alors ses pâques et ne donnait à personne de mauvais exemples. Le démon se servit de l'extrême pénurie à laquelle il se trouva réduit, pour le précipiter dans l'impiété.

Il connaissait depuis plusieurs années Anna-Maria, et il lui avait fait plusieurs visites au temps de sa prospérité. La Servante de Dieu lui avait indiqué clairement plusieurs fois ce qui, en lui, déplaisait au Seigneur; elle l'avait pressé vivement de s'amender,

(1) Procès. fol. 183. Summ. N. VIII, 149 et N. V. § 67.

mais jamais il n'avait voulu suivre ces bons conseils. Elle lui avait représenté avec énergie, mais toujours inutilement, que cette manière d'agir ne pouvait que lui procurer ici-bas la plus triste existence, à laquelle succéderait, dans l'enfer, une éternité de malheurs. Le bon effet de ces paroles ne durait que fort peu de temps, car une fois revenu dans sa maison, où il n'avait autour de lui que l'aspect de la misère, il retombait dans ses habitudes de blasphème et s'en prenait au Ciel même de ses infortunes.

Anna-Maria, qui le voyait aller toujours de mal en pis, ne se lassait point d'offrir à Dieu pour lui les plus ferventes prières et de rudes pénitences. Elle ne lui épargnait point, d'ailleurs, les plus touchantes exhortations à la résignation chrétienne, et, plus d'une fois, elle le retint au moment même où il allait se donner la mort. Cet homme reconnaissait lui-même que, s'il ne s'était point encore délivré de la vie, il le devait uniquement à la Servante de Dieu, qu'il appelait pour cela son ange gardien. Ses entretiens avec Anna-Maria eurent lieu surtout vers la fin de la vie de notre Vénérable, et souvent il la trouvait chez elle gravement malade et livrée à de grandes peines d'esprit; néanmoins, elle ne refusa jamais de le recevoir pour lui procurer quelque soulagement.

Le Ciel finit par agréer les prières qu'elle avait faites pour la conversion et le salut de cette âme. Aidé de la grâce du Seigneur, l'infortuné dont nous parlons finit par revenir sur ses pas; il apprit à se résigner à son sort, à vivre chrétiennement, puis, ayant survécu à la Vénérable, il put raconter lui-même tout ce qu'elle avait fait pour le gagner à Dieu et à la vertu. « Elle avait fait en sa faveur, disait-il avec une vive émotion, bien plus que jadis sainte Monique pour son cher Augustin. »

Cette conversion ne fut point un fait isolé; il se renouvela fréquemment pour d'autres pécheurs: mais que de larmes et de prières, de fatigues et de combats, ne coûtaient point à notre Vénérable de semblables succès! Elle dut souvent, en effet, rompre chez les uns des habitudes criminelles, dévoiler chez d'autres des supercheries et d'odieux mensonges, et prémunir des gens simples et confiants contre des oppresseurs puissants. Elle vit par suite s'armer contre elle tous ceux qui se trouvaient contrariés dans

leurs passions, ou lésés dans leurs intérêts par l'ardeur de son zèle et de sa charité; mais, bien loin de se déconcerter pour si peu, elle continuait toujours à se livrer, avec la même énergie et par les mêmes moyens, à la conversion des pécheurs.

Les actes du procès de béatification d'Anna-Maria nous parlent encore, entre autres, d'un certain jeune homme[1] qui, bien qu'il eût reçu d'abord une excellente éducation, se livra bientôt aux plus mauvais penchants, et mena une vie tout à fait scandaleuse. Il avait géré, sous le gouvernement des Français à Rome, divers emplois élevés et fort lucratifs, mais tout ce qu'il gagnait, il le dépensait aussitôt en objets de luxe et en débauches. Lors du retour des Pontifes Romains dans leurs Etats, ses intérêts privés le conduisirent dans la Ville Eternelle, où l'attendait la miséricorde du Seigneur.

Un prélat, le vénérable Mgr Strambi, ayant eu connaissance de son genre de vie, avait voulu essayer de le ramener à Dieu, mais tous les efforts de sa charité avaient été vains et inutiles. Les traits les plus sensibles de la miséricorde de Dieu, les menaces les plus terribles de sa justice, n'avaient pu attendrir ce cœur de pierre, et Mgr Strambi avait perdu tout espoir de le voir rentrer dans la bonne voie. Il ne s'en était point caché à une personne qui était venue le supplier de faire encore une tentative auprès de cet infortuné. Il avait abandonné toute pratique de religion et ne croyait même plus à Dieu ni à l'existence d'une vie future. Ce fut alors que le pieux prélat fit demander à Anna-Maria de s'intéresser au salut de cette pauvre âme.

Déjà Anna-Maria avait prié beaucoup pour sa conversion, comme elle le déclara elle-même à la personne qui vint lui parler de ce jeune incrédule. Avant même de l'avoir vu entrer dans son habitation, elle le connaissait déjà et savait l'état de sa conscience: aussi avait-elle offert à Dieu pour lui beaucoup de pénitences. Il faut dire, d'ailleurs, qu'il avait toujours conservé, au milieu de ses désordres, un cœur plein de compassion pour les malheureux. Il savait s'apitoyer sur leur sort et les soulager.

(1) Procès. fol. 833. Summ. N. VIII, § 130 et N. V. § 68.

Notre Vénérable accueillit donc favorablement la demande qu'on lui faisait. Un prêtre conduisit chez elle le jeune homme qui se prêta, d'ailleurs, volontiers à cette démarche, à cause des merveilles qu'il avait entendu raconter d'Anna-Maria; mais, dans son esprit, il avait formé la ferme résolution de faire tout son possible pour la pervertir, au lieu de se laisser convertir par elle.

En entrant dans cette pauvre demeure d'Anna-Maria, il lui sembla qu'il s'était comme avili de s'être laissé conduire dans un tel réduit, et pour y conférer avec une personne d'un extérieur si vulgaire. La Vénérable ne l'eut pas plus tôt aperçu devant elle, que, fixant sur lui ses regards, elle connut aussitôt les projets qu'il formait dans son esprit : « Veuillez croire, Monsieur, lui dit-elle, que vous ne vous êtes point déshonoré, en venant dans cette chétive habitation pour y parler avec une pauvre femme du peuple; c'est Dieu lui-même, oui, ce grand Dieu que vous ne voulez point connaître, bien qu'il soit présent en vous, qui vous a conduit ici pour que vous le connaissiez une bonne fois, que vous vous repentiez enfin de la vie coupable que vous avez menée jusqu'ici, et que vous éprouviez les effets de sa miséricorde. »

A ces paroles, prononcées d'un ton ferme et animé, le jeune homme pâlit; il se sentit pendant quelques instants le cœur tellement oppressé, qu'il ne pouvait presque plus respirer; mais, reprenant bientôt sa hardiesse, il se mit à parler avec son insouciance accoutumée, et même sur un ton railleur. Anna-Maria put toujours réfuter victorieusement ses raisonnements, et, après un assez long entretien, il sortit confus de lui-même, soucieux et bien plus agité qu'il ne voulait le laisser paraître.

Nos lecteurs ont pu comprendre déjà que cet infortuné était affilié aux sociétés secrètes, dans lesquelles il occupait même un rang assez élevé, et c'était ce qui avait fait dire, avec beaucoup de raison, à Mgr Strambi, que sa conversion était presque impossible. En effet, de retour chez lui, après cette première entrevue avec notre Vénérable, et affranchi du trouble qu'il avait éprouvé, il reprit ses premiers desseins, et revint bientôt, pour les réaliser, chez Anna-Maria, qui le reçut avec encore plus de bienveillance. Elle le supplia alors de ne plus résister à la grâce et de répondre enfin

aux avances de la miséricorde divine. Mais le jeune homme, étouffant dans son cœur les bons sentiments que pouvaient y éveiller ces douces paroles, feignit de ne point en saisir le sens, et, après avoir posé à la pieuse femme bon nombre de questions et objections dont il n'attendait pas même la solution, il sortit sans prendre aucune bonne résolution.

Sur ces entrefaites, Anna-Maria, interrogée par son directeur sur le résultat de ses entretiens avec cet impie, lui répondit qu'elle payait bien cher la grâce qu'un tel pécheur devait recevoir. Elle en vint à dire que tout l'enfer s'était déchaîné contre elle à cette occasion, et qu'il lui serait impossible d'énumérer tous les artifices que le démon avait employés à l'égard de ce malheureux pour l'empêcher de recouvrer sa liberté d'action. Elle déclara quel devait être pour lui le moment du triomphe de la grâce divine, et tout ce qu'elle avait prédit à ce sujet se vérifia exactement.

« Elle m'avoua un jour, déclare le prêtre confident, que la bonté divine prendrait ce jeune homme par les cheveux, c'est-à-dire qu'après une longue maladie il perdrait connaissance, dès qu'il se serait confessé, de peur que le démon ne le fît retomber de nouveau dans les mauvaises habitudes de sa vie ; et qu'ainsi ce trophée de la miséricorde divine serait sauvé, mais qu'en attendant, il fallait continuer de prier et de souffrir pour lui. Tout s'accomplit à la lettre. Je m'informai des circonstances de sa mort auprès de sa famille et de son confesseur, le chanoine Ambrogio Campana de Macerata, qui vint à Rome et m'assura que tous les détails donnés par la Servante de Dieu s'étaient réalisés. »

CHAPITRE V.

Espérance inébranlable de la Servante de Dieu.

Un docteur de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, voulant nous indiquer la source de l'espérance chrétienne, nous dit que cette vertu puise sa vie et sa force dans l'ardeur de la foi. *Sanguis fidei est spes.* D'après ce principe, l'espérance de notre Vénérable ne pouvait que revêtir un caractère héroïque.

« Quoiqu'elle eût pris, nous disent les témoins, tous les moyens d'arriver au ciel, en faisant de sa vie un continuel exercice d'œuvres de piété, elle ne fondait, néanmoins, l'espérance de son salut éternel que sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites de Jésus-Christ; aussi l'entendait-on souvent invoquer avec ardeur le très-précieux sang du Rédempteur comme son unique ressource, et recourir à l'intercession de la sainte Vierge et des saints protecteurs[1]. Elle ne comptait que sur le secours divin pour opérer le bien, et disait souvent : « L'homme par lui-même, et sans la grâce, ne peut faire que le mal. »

Toutes les personnes qui ont connu intimement Anna-Maria, sont unanimes à avouer que non-seulement elle donnait à connaître, par ses paroles, que toutes ses pensées n'avaient d'autre but que d'arriver à obtenir la vie éternelle par les mérites de Jésus-Christ, mais que même elle faisait naître, dans ceux qui l'écoutaient, les mêmes sentiments, les mêmes désirs. En l'entendant parler du paradis, et c'était là le sujet ordinaire de sa conversation, il était facile de se persuader qu'elle ne désirait autre chose et qu'elle ne faisait nul cas des biens d'ici-bas.

Elle s'exprimait alors avec une ardeur, une animation, qui fai-

(1) Procès. fol. 173. Summ. N. VI. § 12.

saient bien voir qu'elle parlait de l'abondance de son cœur : « Mais, qu'est-ce donc, disait-elle, que tout ce monde avec ses plaisirs ? Si vous le considérez de près, vous reconnaîtrez facilement qu'il n'est pour chacun de nous qu'une vallée de deuil et de larmes, même pour ceux qui, ayant le malheur de ne point aspirer au bonheur du ciel, veulent trouver sur la terre leur paradis. Tout ce qui est ici-bas, tout passe. La seule éternité n'aura point de fin, et nous sommes créés pour ce bonheur éternel. Que nous serions donc malheureux de le perdre ! mais, au reste, ceux-là seuls le perdent qui le veulent bien. »

Elle attribuait uniquement à ses célestes médiateurs les grâces qu'elle recevait et dont elle se reconnaissait, d'ailleurs, profondément indigne. Elle ne pouvait concevoir que la terre voulût la porter, et, dans les bas sentiments qu'elle avait de sa personne, elle priait Dieu de la garder, de soutenir sa faiblesse, et de lui accorder la persévérance au milieu des épreuves de la vie. Souvent elle s'écriait : *Peccavi, Domine, miserere mei.* O Seigneur, je ne suis qu'une pécheresse, ayez pitié de moi ! mais plus était sincère et profonde la conviction de son humilité, plus son espérance en Dieu se montrait vive et énergique, et plus aussi étaient abondants les secours qu'elle recevait du Ciel.

Le souvenir de ses fautes passées causait à son âme les plus amères douleurs. Elle s'efforçait de les expier par les plus rudes pénitences et par une complète résignation dans les maux que Dieu lui infligeait. Elle alla même plus loin et nous la verrons appeler sur elle les plus atroces tourments et se constituer victime de la justice de Dieu pour l'expiation des péchés du monde entier. Ce genre de vie pénitente, accepté librement, démontre d'une manière évidente que ses espérances résidaient uniquement dans la vie future, et que ses vœux et ses désirs tournés vers le ciel, n'avaient pour objet que les biens de l'éternité. Aussi désirait-elle ardemment voir arriver le terme de son pèlerinage, pour quitter cette vallée de larmes si pleine de dangers et s'unir irrévocablement à son Dieu.

Des pauvres, des grands du monde, des princes de l'Eglise venaient lui demander conseil ou secours. Ils la trouvaient aux

humbles soins de son ménage, souvent malade. Elle ne refusait ni son dernier morceau de pain, ni l'heure la plus précieuse de son temps, et n'acceptait ni présents ni hommages. Les plus puissants patrons n'avaient pu la décider à faire sortir ses enfants de la condition où ils étaient nés. A bout de ressources, elle avertissait Dieu. Dieu envoyait alors le nécessaire. « Souvent nous avons vu la misère de près, disait son mari, mais jamais rien ne nous a manqué. » Elle trouvait bon de vivre ainsi au jour le jour, comme les oiseaux des champs [1], et de n'avoir d'autre grenier que celui du Père céleste, dans la ferme espérance que ce Dieu, qui les pourvoit de tout, aurait d'elle le même soin.

Nous ne serons donc plus étonnés de la voir constamment jeter des regards de mépris sur les biens et les trésors d'ici-bas. Elle ne voulait pas même admettre pour elle et pour les siens une honnête médiocrité. Sa famille était nombreuse et ses ressources fort légères. Elle se trouva donc souvent plongée dans la misère, mais, bien loin de déplorer cette triste position, elle refusa toujours des aumônes considérables de la part de personnes riches, qui voulaient la connaître et récompenser dignement des grâces signalées qu'elles avaient obtenues par son entremise. « Je ne sers pas Dieu par intérêt, disait-elle, remerciez la sainte Vierge ou tel autre saint et non pas moi. » Et quelques instances qu'on lui fît d'accepter au moins pour les pauvres, elle répondait aux bienfaiteurs : « qu'ils pouvaient bien distribuer eux-mêmes leurs aumônes. » Jamais elle n'accepta aucun secours en pareil cas « afin, disait-elle ensuite, de ne point mêler l'argent avec les œuvres de Dieu et de ne point s'écarter du sentier royal de la pauvreté. » Les occasions de ces refus ont été fréquentes.

Elle porta si loin cette entière confiance en Dieu, que, même en ce temps de grande disette qui suivit la chute de Napoléon en 1815, et dont le triste souvenir s'est perpétué sous ce nom d'*année de la famine*, elle ne se permit jamais, au milieu de ses plus urgentes nécessités domestiques, de rien demander aux hommes, ni de compter sur leur appui, mais elle se confiait uni-

(1) Summ. N. VI. § 184.

quement en Dieu ; et, à celles de ses voisines, amies et connaissances qui lui trouvaient tort de refuser les offres qu'on lui faisait, vu qu'il a été dit : « Aide-toi et le Ciel t'aidera, » elle répondait invariablement, mais toujours de la manière la plus aimable : « Nous ne pouvons mettre notre espérance qu'en Dieu et en Dieu seul. Les hommes sont tous comme ces banderolles qui flottent au haut des tours, ils tournent à tout vent, Dieu seul ne change jamais[1] ; il a dit : Celui qui se confie en moi ne sera jamais confondu ; Dieu seul est stable et ferme dans ses promesses. » Quant au proverbe qu'on lui objectait : « Aide-toi et le Ciel t'aidera, » elle l'expliquait dans ce sens que nous devons faire, d'abord, tout ce que nous pouvons, et que dès lors nous avons le droit de compter sur l'assistance et le secours de Dieu.

Parmi les personnes qui la visitaient plus fréquemment, il s'en trouvait aussi qui voulaient lui faire un cas de conscience de souffrir ainsi et de faire souffrir ses enfants et les autres membres de sa famille, en voulant demeurer dans la pauvreté, tandis qu'elle aurait pu si facilement, et en disant une seule parole, sortir de son état de gêne. « De grâce, leur disait-elle, ne faites pas cet affront à Dieu de penser qu'il veuille nous abandonner, après avoir été jusqu'ici si bon pour nous ; il nous a toujours donné le nécessaire et je suis bien assurée que son secours ne nous manquera jamais ; je me regarderais bien certainement comme coupable si, renonçant un instant à mettre en Dieu toute ma confiance, j'avais recours aux personnes de ce bas monde. » Cette affirmation jetait dans l'étonnement ceux qui avaient voulu lui donner des conseils, et le plus souvent ils se disaient en eux-mêmes, en la quittant : Quelle sainte femme ! quelle foi, quelle héroïque espérance ne lui faut-il pas pour agir toujours ainsi ? Au reste, bien qu'elle comptât avant tout sur la Providence pour l'entretien de sa famille, elle ne restait point, comme nous l'avons dit, les mains aux flancs, mais elle travaillait jour et nuit pour gagner ce qu'elle pouvait et, lorsque le travail ne suffisait plus, elle recourait à Dieu avec l'assurance de tout obtenir, parce qu'elle avait fait de son côté tout ce qui

(1) Procès. fol. 1550. N. VI. § 82, 85. 111.

dépendait d'elle. « Il est vrai de dire, observe Domenico, que ma pauvre femme, tout en priant Dieu, ne restait point oisive. Elle n'attendait pas que la corbeille arrivât du ciel sans rien faire, mais elle joignait le travail à l'oraison, afin de ne pas tenter le Seigneur, en prétendant qu'il fît pour elle de continuels miracles. »

Le Seigneur mettait quelquefois à l'épreuve cette ferme espérance de sa fidèle Servante, mais il ne l'abandonna jamais, et il vint souvent à son secours d'une manière frappante dans toutes sortes d'affaires qui l'intéressaient elle-même, ou qui concernaient les personnes qu'on lui recommandait. Dans une circonstance, pressée par le besoin, elle priait avec ferveur devant le crucifix de Saint-Paul hors-les-murs. Elle entendit dans son recueillement extatique une voix qui lui dit : « Retourne à ta maison, tu trouveras le secours. » En effet, à son retour, on lui remit une lettre du marquis Bandini, écrite de Florence, et accompagnée d'une petite traite.

Une autre fois, se trouvant réduite à une grande pénurie, elle était allée, suivant sa coutume en pareille occurrence, prier avec ferveur dans une église. Or, tandis qu'elle était là à dire, et avec un entier abandon, au Seigneur : « Votre indigne servante attend de vous, ô mon Dieu, le pain de ce jour, » elle entendit frapper à sa porte et, ouvrant aussitôt, elle y trouva un inconnu qui lui remit un papier, dans lequel se trouvait une lettre de change que lui envoyait de fort loin un grand seigneur. On lui disait dans la lettre : « J'ai appris que vous êtes dans le besoin, permettez-moi de venir à votre secours[1]. »

Plusieurs témoins attestent qu'ils s'étaient sentis eux-mêmes poussés par une force supérieure, et sans avis ni demande préalables de sa part, à porter ou à envoyer à la Vénérable quelque argent, parce que la pensée leur était venue tout à coup à l'esprit qu'elle était dans la nécessité. Anna-Maria prenait, sur l'argent qui lui était envoyé, ce qui pouvait lui être nécessaire pour elle

(1) Procès. fol. 504. Summ. N. VI. § 24. 25.

et les siens pour la journée présente, mais le surplus, elle le distribuait aussitôt à d'autres pauvres.

Cette ferme et entière confiance qu'elle avait en la divine Providence, notre Vénérable tâchait de l'inspirer à tous ceux qui la fréquentaient. Elle ne voulut pas que le prêtre son confident fit usage de puissantes recommandations pour obtenir pour lui-même des bénéfices ecclésiastiques. L'empereur d'Autriche écrivit trois fois au chevalier de Gianotte, qui remplissait l'office d'ambassadeur à Rome, pour faire recommander l'abbé Natali au Pape Léon XII. La pieuse femme ne voulut pas même que le chargé d'affaires en parlât à la Daterie, au nom de l'empereur. Elle dissuada aussi ce même prêtre d'accepter deux bénéfices de patronage, vacants par la mort du cardinal Pallota. Ses parents firent des démarches, mais Anna-Maria l'avertit qu'elle priait Dieu de l'empêcher de réussir. En effet, Grégoire XVI fit savoir que son intention était de donner les deux bénéfices, qui étaient à Macérata, à un ecclésiastique du pays. Aussitôt le prêtre confident, suivant le conseil de la Vénérable, se fit un devoir de les céder au Saint-Père, qui promit une compensation à Rome. Le pape oublia sa promesse; Anna-Maria défendit qu'on la lui rappelât. Elle disait à son confident qu'il devait se contenter de vivre comme il le faisait, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu pour une famille pauvre; elle ajoutait qu'il devait mettre en Dieu seul toutes ses espérances, et ne jamais quitter la voie des humiliations.

Tel était aussi le conseil qu'elle donnait aux personnes qui recouraient à elle pour obtenir du Ciel quelque faveur. Nous donnerons entre autres, comme preuve, le fait suivant[1]. Une dame de Rome, de condition fort honorable, s'était aperçue que son mari, infidèle à ses devoirs d'époux et de chrétien, avait fait une mauvaise connaissance qui lui occasionnait de fréquentes dépenses, au détriment de sa propre famille. Elle vint trouver Anna-Maria et lui demanda le secours de ses conseils et de ses prières. Cette dame avait supporté jusque-là en silence et avec assez de résignation l'inconduite de son mari.

(1) Procès. fol. 193. N. VI. § 21.

Notre Vénérable la confirma dans cette bonne résolution, puis elle lui recommanda de recourir au Seigneur par d'instantes supplications, l'assurant qu'elle prierait elle-même, de son côté, dans le même but; mais elle l'avertit, d'autre part, que jamais elle ne pourrait obtenir de Dieu la grâce qu'elle demandait si sa prière n'était accompagnée de la ferme espérance d'être exaucée : « La prière, ajouta-t-elle, plaît infiniment au Seigneur, puisque c'est là le moyen qu'il nous a enseigné lui-même pour obtenir ce dont nous avons besoin, mais, ce qui arrache proprement de ses mains les grâces que nous en attendons, c'est l'entière confiance, l'espérance certaine que nous les obtiendrons de sa bonté.

Ces paroles furent un puissant encouragement pour la pauvre dame, qui se mit dès lors à prier instamment le Seigneur pour la conversion de son mari; mais elle lui demandait en même temps cette confiance pleine et entière, qui obtient tout ce qu'elle veut, d'après l'assurance que lui avait donnée Anna-Maria. Tandis qu'elle priait ainsi depuis plusieurs jours, la connaissance des dérèglements de son mari parvint à l'autorité ecclésiastique, qui fit saisir et emprisonner pour quelque temps les deux complices. Ils profitèrent bien peu de cette correction, car bientôt après leur élargissement, au mépris de la défense qui leur en avait été faite, ils se donnaient rendez-vous par un billet dans un jardin de Rome.

Au jour dit, le coupable se dirigeait vers l'endroit désigné, lorsque, avant d'y arriver, il voulut aller faire une visite à Notre-Dame-de-Bon-Conseil, dans l'église de Saint-Laurent *in Lucina*. C'est ce qui arrive à certains chrétiens, qui, ne voulant point encore renoncer à de criminelles habitudes, ne laissent pas, néanmoins, de pratiquer quelques dévotions, lesquelles leur semblent pouvoir s'allier avec leur conduite si peu régulière et rendre moins piquants les remords de leur conscience.

Tandis que cet homme récitait ainsi ses prières devant l'autel de la sainte Vierge, il put s'apercevoir, sans être vu, que parmi les personnes qui faisaient dans l'église la sainte communion à cette heure, se trouvait celle même qui lui avait donné un rendez-vous; il en fut si vivement frappé, qu'il ne put s'empêcher de

faire, à l'instant même, cette réflexion : qu'une telle femme, qui ne craignait point, comme Judas, de trahir si hardiment le Sauveur Jésus, ne manquerait pas de le trahir bientôt lui-même. Aussi, cessant dès lors d'avoir avec elle aucun rapport, il revint sur ses pas, se réconcilia sincèrement avec Dieu et persévéra depuis dans la bonne voie. Ayant appris ensuite qu'il devait cet heureux changement aux prières d'Anna-Maria, il conçut pour elle la plus haute vénération et chercha à acquérir, lui aussi, conformément aux leçons de notre Vénérable, une entière et inaltérable confiance en Dieu.

CHAPITRE VI.

Anna-Maria pratique à un haut degré la pauvreté, le détachement des choses de la terre.

L'Esprit-Saint nomme bienheureux l'homme qui ne court pas après l'or et l'argent, et qui ne met pas son espérance dans les richesses périssables de la terre. Quels éloges ne mérite donc point notre Vénérable qui, refusant constamment ce que le monde peut offrir de plus séduisant, vécut toujours humble et cachée, sous l'étendard de la croix! Fortement appuyée sur l'ancre de la divine espérance et s'abandonnant à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité, elle ferma les yeux sur les choses de la terre pour les tenir invariablement fixés vers le ciel.

Voici d'abord, sur l'esprit de détachement de la pieuse femme, l'attestation du prêtre confident : « J'ai eu le bonheur, dit-il, de voir intimement la Servante de Dieu, pendant plus de trente ans, jusqu'à la fin de ses jours. Non-seulement j'ai pu admirer sa conduite extérieure, mais j'ai été aussi en mesure de connaître son intérieur; son confesseur lui avait ordonné de me découvrir toutes ses dispositions, afin que j'en prisse note pour la gloire de

Dieu. Or, Anna-Maria pratiqua si parfaitement le détachement des biens de la terre et de tous les intérêts de cette vie, qu'elle mérita sous ce rapport les plus grands éloges et une admiration sans réserve. »

C'est déjà beaucoup d'avoir l'âme détachée des choses de ce monde, et de se servir des biens créés sans y attacher son cœur; mais lorsque, au milieu de la pénurie et de la misère, sous le poids de besoins urgents, pour soi ou pour les siens, besoins que l'on pourrait abondamment satisfaire, on refuse l'argent et les secours; lorsque, malgré une continuelle tentation, on s'abstient de se les procurer et qu'on réprime jusqu'au désir de les avoir, c'est vraiment montrer la vertu la plus parfaite, l'héroïsme le plus signalé; c'est faire le sacrifice le plus méritoire et s'imposer le martyre d'esprit le plus douloureux. Telle fut toujours la règle de conduite d'Anna-Maria. Sa fidélité à n'en dévier jamais lui acquit plusieurs fois les louanges de la Reine des humbles.

Domenico nous dit dans sa déposition : « Une foule de personnes de distinction venaient chez moi pour consulter ma femme, des nobles, des prélats et autres. Je lui disais : « Pourquoi ne songes-tu pas à parler à telle ou à telle autre personne pour notre famille, surtout à cette princesse Marie-Louise qui est si bonne et que tu vois si souvent? On pourrait nous aider. » Elle me répondait sur-le-champ : « Oh! mettons notre confiance en Dieu; espérons en Dieu;[1] » et autres paroles semblables qui me fermaient la bouche. Sa foi, sa confiance en Dieu étaient si grandes que nous n'avons jamais manqué de rien, même aux époques les plus critiques. Dieu en soit mille fois béni! Il me semblait qu'elle obtenait un miracle continuel en subvenant à tous les besoins d'une famille aussi nombreuse. Qu'aurais-je pu faire avec mon traitement de six écus par mois, si je n'avais pas eu la Servante de Dieu? Je lui avais remis le soin de la maison, je la laissais faire et aller où elle voulait, parce que j'avais remarqué que, quand elle avait prié ou pratiqué quelque bonne œuvre, la Providence venait à notre secours. »

(1) Procès. fol. 1549. Summ. N. VI. § 131.

La reine Marie-Louise voulait, en effet, avoir souvent auprès d'elle Anna-Maria, parce qu'elle avait pu apprécier la valeur de ses conseils. Sachant bien que la pieuse femme ne consentirait jamais à se séparer de sa famille, elle lui fit l'offre obligeante d'employer Domenico dans son palais avec un bon traitement[1], car il n'avait, comme il le dit lui-même, que six écus par mois dans la famille Chigi. Anna-Maria remercia poliment sa bienfaitrice, et ne voulut jamais sortir de sa position. « Non, non, lui disait-elle; je prie Votre Majesté de nous laisser dans notre médiocrité. Le Seigneur nous veut dans l'état où nous sommes: j'ai une entière confiance en son secours, mon espérance ne sera point trompée, et jamais rien ne nous manquera de ce qui nous est nécessaire. » L'on put voir par là son détachement des biens et des honneurs de ce monde, et cet esprit de profonde sagesse, qui la portait à vouloir rester libre pour pouvoir mieux servir le Seigneur.

La même princesse se plaignit un jour à Anna-Maria de ce que, malgré sa pénurie, elle ne lui demandait jamais rien, et, ouvrant un tiroir plein d'or, elle lui dit: « Prenez, prenez, *Nanna mia*[2], ce que vous voulez. » La pauvre femme se mit à sourire avec naïveté: « Que vous êtes simple, Madame! je sers un maître qui est bien plus riche que vous. Je me confie en lui et il pourvoit à mes besoins de chaque jour avec une ineffable bonté; jugez vous-même si je puis le laisser pour m'attacher à ces babioles. » Loin de s'offenser de cette réponse, la Reine en fut fort édifiée, et, les larmes aux yeux, elle lui répondit: « Vous avez raison; ce que vous dites là est bien vrai. »

Elle rejeta de la même façon les offres d'un catholique anglais, haut placé, auquel elle avait rendu quelques services. Il voulait lui faire pour le reste de ses jours une pension viagère, comme témoignage de sa gratitude, et parce qu'il éprouvait une grande peine de voir cette pieuse femme réduite à lutter journellement contre la misère. Les refus obstinés d'Anna-Maria ne firent qu'augmenter

(1) Process. fol. 1549. Summ. N. VI. § 331.
(2) Process. fol. 242. Summ. N. VI. § 37, 38.

encore l'estime de ce haut personnage pour sa vertu, surtout pour son héroïque confiance en Dieu. Il voulut, au moins, lui faire arriver quelques secours, mais secrètement et par des personnes inconnues; et il s'aperçut que l'inspiration qu'il avait eue de faire cette charité lui était venue précisément au moment ou la Vénérable se trouvait dans un plus pressant besoin pour sa famille, ce qui le confirma dans cette pensée que c'était bien Dieu qui lui avait suggéré cette idée, à cause de l'entier abandon que la digne femme avait fait à la divine Providence de tout ce qui la concernait.

Dans une circonstance où elle éprouvait aux pieds de fortes douleurs, le prêtre confident crut devoir lui procurer un tapis tout usé, mais elle refusa de s'en servir pour ne point sortir de ses habitudes de simplicité. Notre-Seigneur loua fort cette conduite de notre Vénérable, dans un entretien qu'il eut avec elle. Elle ne voulut jamais accepter de fauteuil, et, bien que dans les derniers temps de sa vie elle se trouvât souvent fort oppressée, elle continua à se servir d'une chaise bien simple, sans coussin ni dossier. Sa petite chambrette ne ressemblait pas mal, nous est-il dit, à la cellule d'une religieuse capucine[1].

« Environ un an avant sa mort, dit le cardinal Pedicini, sachant qu'elle était très-gênée dans son domicile et qu'elle avait grande peine à en solder le loyer, je lui fis offrir un appartenent plus vaste au-dessus du mien, dans l'immense palais de la Chancellerie[2]. Assurément elle pouvait compter de recevoir d'autres secours que le logement, mais elle me remercia de la manière la plus courtoise. Le cardinal Fesch lui fit de semblables offres de service, mais sans plus de succès. »

Cette ferme espérance en Dieu qu'elle avait si fortement enracinée dans son propre cœur, Anna-Maria tâchait de l'inspirer aux autres par son exemple et ses paroles. Avec quel esprit de foi et de confiance ne récitait-elle pas les actes des vertus théologales, le *Pater* et ses autres prières, à l'église et au sein de sa famille[3]!

(1) Attest. du card. Ped. Summ. p. 259
(2) Summ. p. 78. § 34.
(3) Procès. fol. 504. Summ. N. VI. § 69.

Avec quelle ardeur ne faisait-elle pas, même en présence des personnes étrangères, ses oraisons jaculatoires, au milieu de son travail ! Les assistants ne pouvaient qu'en être eux-mêmes enflammés d'amour pour Dieu et d'espoir en son secours ; mais quand elle en venait, de plus, à leur expliquer la nature, les propriétés de cette belle vertu d'espérance, ses avantages, sa nécessité, sa parole devenait tellement pressante et comme brûlante, que l'on eût dit, assurent les témoins, qu'elle approchait de leur cœur une fiole remplie de feu, pour les embraser des flammes de la sainte espérance.

Dans ses visites aux malades, elle n'avait jamais fini de les exciter à attendre leur guérison, non point des médecins ni de leurs remèdes, mais de Dieu seul qui est l'auteur de la vie; et, quand elle parvenait à leur inspirer cette suprême confiance en Dieu, elle réussissait ordinairement aussi à obtenir leur retour à la santé.

Les caractères indécis et timides ne lui convenaient pas. « Elle disait qu'il faut servir Dieu avec exactitude et ferveur de l'âme, mais aussi avec amour et confiance, sans se laisser abattre par cette crainte excessive qui porte au découragement. Le démon, ajoutait-elle, en profite pour rendre difficile le chemin de la vertu et le service d'un Dieu si bon, si aimant et si miséricordieux envers ses créatures. »

Plusieurs fois elle entreprit des pèlerinages aux Basiliques et autres sanctuaires, sans avoir le sou pour solder les petites dépenses que lui occasionnaient ces diverses visites, mais elle priait Dieu et le chargeait d'y songer. Or, la journée ne s'écoulait point sans qu'elle reçût quelque secours inattendu. Que de fois aussi n'arriva-t-il pas qu'elle commençât ces excursions avec un temps pluvieux qui n'annonçait rien de bon ! Anna-Maria, se confiant en Dieu qui est le maître des éléments, ne se décourageait pas, et ordinairement on avait une belle journée ; sa ferme confiance dissipait les nuages et ramenait la sérénité. La pluie survint quelquefois, mais il est inouï que quelqu'un de la pieuse société en ait souffert dans sa santé. Souvent elle entreprit des pénitences corporelles que des obstacles soudains auraient dû, ce semble, faire

abandonner ou, du moins, diminuer; mais sa grande confiance en Dieu la faisait triompher, et, après des maux d'estomac, des fièvres, de violents maux de tête, elle recouvrait à l'improviste une complète guérison, et pouvait achever heureusement des jeûnes rigoureux et autres pénitences qu'elle avait commencés.

C'était assurément une chose surprenante et digne d'admiration de la voir entreprendre et poursuivre avec tant de hardiesse et de courage les affaires les plus désespérées, qui concernaient le bien public ou le salut des personnes privées. Voulait-elle obtenir des grâces spirituelles? un cortége de prières, de pénitences, de jeûnes accompagnait sa demande. S'agissait-il d'affaires temporelles? Elle employait, d'abord, tous les moyens humains que suggère la prudence, et, dès lors, sa confiance était sans bornes dans le secours divin. Elle avait pour principe que « lorsque l'homme a fait tout ce qu'il peut, c'est à Dieu de faire le reste et même de faire tout. » Elle disait aussi que « l'espérance de la vie éternelle doit être accompagnée d'une crainte salutaire et de la coopération continuelle des bonnes œuvres. » Et, dans toutes les affaires, elle faisait l'application de ces maximes.

C'était, d'ailleurs, l'avertissement que lui avait donné le divin Sauveur en ces termes : « Quand tu vois des difficultés dans les affaires que tu as à traiter, lorsque tu y trouves des peines et des obstacles, sache bien que ce sont là des épreuves passagères, qui te rendent chère à mon cœur, et qui auront une heureuse issue, si tu m'en remets la direction. Les choses faciles semblent bonnes tout d'abord, mais il se trouve en elles un venin caché d'amour-propre qui les corrompt. Elles commencent par réussir, mais bientôt elles vont de mal en pis. »

Anna-Maria faisait de ces principes la règle de sa conduite. Dans les plus grandes peines, que ses larmes ou son attitude trahissaient quelquefois, elle ne cherchait jamais de consolations humaines. Parfois elle disait : « Je n'ai jamais espéré dans les créatures, mais uniquement en Dieu qui ne m'a jamais délaissée, et j'ai la ferme confiance qu'il ne m'abandonnera pas non plus à l'avenir. » Voici quelques oraisons jaculatoires qu'elle avait souvent sur les lèvres : « *O Jésus, mon espérance, ayez pitié de moi! Marie, Mère de la*

sainte espérance, priez pour moi! Jésus, père et soutien des pauvres, ayez pitié de moi![1] »

« Elle était, nous dit Domenico, très-résignée à toutes les dispositions divines. Dans les occasions les plus douloureuses, elle ne se tourmentait point et n'éclatait pas en sanglots, comme font d'ordinaire tant d'autres femmes, mais elle gardait le silence et se contentait de dire : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » En outre, elle m'animait et m'encourageait à souffrir par amour pour Dieu. Si c'était des choses qui la concernaient, elle demeurait dans le silence et la prière. Combien de croix cette âme n'a-t-elle pas eues ! »

Concluons en disant que l'ardente sollicitude avec laquelle la pieuse femme travailla toute sa vie à sa propre sanctification et au salut du prochain, provenait des profondes racines que la belle vertu d'espérance avait jetées dans son cœur. Elle savait que c'est là une vertu qui imprime à l'humaine faiblesse et à notre misère native une force toute divine, et que par elle nous pouvons pénétrer les cieux pour obtenir de Dieu, et lui arracher, pour ainsi dire de vive force, tout ce que nous voulons. Aussi que n'obtint-elle point, sous le double rapport de la gloire de Dieu et du salut de ses frères ! Grands et petits, nobles et roturiers, riches et pauvres, tous ressentaient plus ou moins les effets de son zèle. Elle ne cessait de prier pour eux, qu'elle n'eût obtenu de son divin époux l'assurance que la grâce était accordée, bien que souvent elle dût elle-même la payer fort cher dans son propre corps.

(1) Procès. fol. 504. Summ. N. VI. 79.

CHAPITRE VII.

Perfection de l'amour de Dieu dans la vénérable Anna-Maria. Ses fréquentes extases.

A une foi ardente, à une espérance ferme et inébranlable, était unie, dans le cœur de la Servante de Dieu, la charité la plus parfaite. Ce fut là véritablement sa vertu dominante et caractéristique, bien qu'elle possédât toutes les autres à un degré éminent. Dieu était la fin dernière et unique de ses actions, de ses paroles et des affections de son cœur. En toutes choses, elle s'efforçait de plaire à Dieu et à Dieu seul; et, non-seulement elle lui consacra toutes ses affections, mais même, par amour pour lui, elle se rendit l'esclave des créatures et fit une guerre sans trève et sans repos à son corps et à sa volonté. « La charité s'élevait dans le cœur de la Servante de Dieu, observe un témoin, comme une flamme tellement brûlante, qu'on eût dit que son intérieur était un volcan. »

Son esprit, habitué à planer dans les sphères supérieures, lui rendait partout sensible la présence de ce Dieu dont l'amour faisait ici-bas ses délices. L'univers entier était pour elle un grand livre où elle voyait partout écrit le nom du divin Maître. Le souffle léger du zéphir, le chant mélodieux d'un oiseau, le parfum d'une fleur, le doux murmure d'un ruisseau, le scintillement des étoiles dans la voûte des cieux, la pâle clarté de la lune dans le silence des nuits, un insecte, un brin d'herbe, toutes les créatures en un mot, lui parlaient du Bien-Aimé de son cœur, de ses grandeurs, de son ineffable beauté. Loin donc d'avoir à se faire violence pour le chercher, c'en était une, au contraire, pour elle, de s'en détacher un seul instant. Cette pensée de Dieu la suivait partout, et toute sa joie et son bonheur étaient de pouvoir demeurer recueillie dans la méditation des bontés de son Créateur.

« Les saints vivent d'une vie entièrement supérieure. Ils sont libres, la terre et le monde n'ont plus de séductions qui les lient. Ils contemplent des merveilles que nos yeux ne voient pas, ils entendent des harmonies qui ne descendent point à nos oreilles. Que peuvent être nos voluptés, comparées aux délices de ces âmes dont la conversation est avec Dieu? En vérité, Dieu nous a placés dans un exil magnifique, et la terre, quoique punie du péché de l'homme, est encore pleine de splendeurs et de joie, mais le trésor sans prix, l'ornement incomparable de la terre, c'est la sainteté. Jésus y a laissé cette plante arrosée de son sang divin[1]. »

L'Epoux céleste, ravi de trouver dans cette âme d'élite une si fidèle correspondance aux inspirations de sa grâce, avait daigné lui dire plusieurs fois, en retour de sa générosité : « Qu'il voulait demeurer d'une manière spéciale dans son cœur et y établir son siége et sa demeure; qu'il serait toujours avec elle et ne la quitterait jamais. » Pourrions-nous décrire quels furent, après cette assurance, le bonheur sans mélange de l'humble Servante de Dieu et l'ardeur de sa reconnaissance pour une faveur dont elle s'estimait tout à fait indigne? Plus que jamais son cœur éclata en transports d'amour; plus que jamais elle vit se présenter continuellement aux regards de son esprit, cet objet infiniment aimable qui avait ravi son cœur.

Les amants mondains lisent partout le nom de leur idole; comment la Servante de Dieu aurait-elle pu se séparer de l'amour divin qu'elle portait profondément gravé dans son âme? Tous les êtres de la création étaient autant de bouches de feu qui l'embrasaient de plus en plus, autant de langues éloquentes qui lui parlaient de la bonté de son Dieu. L'exercice de la contemplation devint pour elle un besoin continuel; elle redoubla ses prières pendant le jour et déroba au repos de la nuit quelques heures de plus, pour payer au Seigneur le tribut de sa gratitude en ferventes adorations.

Nous parlerons bientôt de l'ardeur de sa dévotion pendant la sainte Messe, à la communion et dans d'autres exercices de piété;

(1) Louis Veuillot. *Parfums de Rome.*

mais nous devons mentionner ici, comme preuve de l'intime union qui exista entre cette âme et son Dieu, la lutte continuelle et souvent sensible qu'elle dut soutenir dès lors pour résister aux extases et aux ravissements qui la surprenaient même en public, et jusque dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Ses ascensions dans la vertu avaient été franches et généreuses, et il plut à Dieu de les entourer d'un éclat inaccoutumé, en rendant lumineuses et éclairées dans l'œuvre de sa sanctification, les voies de la Providence qui sont ordinairement obscures et cachées. Son cœur se trouva sous le charme de ces attraits surhumains qui, dans l'Eglise, sont le partage exclusif des grands contemplatifs.

« O merveilleux combat de l'amour! s'écrie ici le confesseur d'Anna-Maria; l'humble femme se mettait à nettoyer la maison, et aussitôt son divin Epoux se présentait à ses yeux. A cette vue, elle s'empressait de détourner ses regards et alors la voix de son Bien-Aimé frappait ses oreilles; elle en entendait les doux accents, et cherchait encore à fuir; mais bientôt ne pouvant plus résister à ses invitations, elle demeurait en extase, privée de l'usage des sens et tenant toujours en main les objets qu'elle avait saisis. Elle restait là, immobile comme une statue, sans s'en apercevoir. Quand elle reprenait connaissance, elle se hâtait de réparer le temps perdu, en redoublant d'activité. »

Sofia, fille d'Anna-Maria, assure dans sa déposition, que parfois elle a vu sa mère soulevée en l'air pendant qu'elle balayait leur chambre ou qu'elle enlevait des murs les toiles d'araignée. Elle demeurait là avec son balai, le crin en haut, le manche entre les mains. Ses regards fixés vers le ciel étaient immobiles[1]. Sofia, qui d'abord ne comprenait rien à cet état de sa mère, lui disait : « Mais il n'y a là rien de sale! Vous ne le voyez peut-être pas, mais moi je le vois bien. »

« D'autres fois, c'était dans sa cuisine que se produisait cet entraînement de l'amour divin. Elle était occupée à préparer le repas de sa famille, lorsque tout à coup le torrent des consolations spirituelles l'obligeait à s'appuyer contre le mur et même à s'asseoir.

(1) Procès. fol. 150. Summ. N. VII § 77.

Quelquefois, l'extase la prenait à table, étant debout et occupée à servir. Elle semblait frappée du tonnerre et demeurait longtemps immobile, le couteau et la fourchette à la main, et les regards fixés sur un objet invisible.

» Dieu avait mis sur les yeux de son mari et sur ceux des enfants un bandeau qui les empêchait de connaître ce qui se passait alors dans la pieuse femme. Cet homme grossier l'appelait, et, ne recevant point de réponse, il la secouait fortement et redoutait une attaque d'apoplexie. Quelquefois, persuadé qu'elle se trouvait mal, il la pressait de prendre des infusions calmantes ; mais, quand il vit que ces accidents se renouvelaient assez fréquemment, il les attribua à des convulsions ou à un simple assoupissement, ou plutôt, il ne savait guère à quoi s'arrêter; puis lorsque la Servante de Dieu, revenant à elle-même, reprenait sa gaieté et son sourire habituels, il lui disait : « Comment donc peux-tu dormir à table? On dirait que tu es toute pétrie de sommeil ! » et autres reproches de ce genre[1].

» Afin de ne pas causer du dérangement et de la surprise dans la famille, elle cherchait par tous les moyens à éviter ces ravissements, mais comment y parvenir ? Sofia, sa fille aînée, qui avait un peu plus de pénétration que les autres, concevait des soupçons sur l'état réel de sa mère, et disait qu'elle était en prière, mais la petite Maria, voyant que la pieuse femme ne donnait plus signe de vie, s'écriait : « Maman est morte !... maman est morte !... »

« Le soir, pendant la récitation du chapelet en famille, souvent

(1) Dans sa relation que nons avons citée fort souvent, Domenico nous dit : « Je crois bien que ma femme fut gratifiée de dons surnaturels ; quant aux extases, je n'ai guère pu m'en apercevoir. » Ce brave homme est mort comme nous l'avons dit, à l'âge de 93 ans. Sur la fin de ses jours, ennuyé des féquentes questions qu'on lui faisait au sujet de la Vénérable, il refusait de répondre ou se contenait de dire avec admiration : « *Era davero una buona dona*, c'était vraiment une bonne femme, » puis il ajoutait en haussant les épaules : « *ma sempre 'dormiva*, mais elle dormait toujours. » Si l'on voulait tirer de lui quelque chose de plus, il fallait dire du mal de sa pieuse compagne ; aussitôt il prenait sa défense avec animation, puis il finissait par donner tous les éclaircissements qu'on attendait de lui.

les mêmes extases avaient lieu, et lorsqu'on avertissait Anna-Maria que c'était fini, elle était encore sans connaissance, et il fallait attendre qu'elle eût repris l'usage de ses sens. Le mari, dans son ignorance, recommençait ses reproches et disait : « Que c'était une honte de s'endormir ainsi pendant la prière, lorsqu'on avait d'ailleurs toute la nuit pour se livrer au sommeil. » S'il y avait là quelqu'un qui connût l'état surnaturel d'Anna-Maria, par exemple le prêtre confident, il s'empressait d'occuper l'attention du mari par des discours de son goût, jusqu'à ce que la Servante de Dieu sortît spontanément de son recueillement[1]. »

« En allant la voir le matin, dit le cardinal Pedicini, il m'est arrivé souvent de la trouver en extase, et j'étais obligé d'attendre patiemment qu'elle revînt à elle-même. Le ravissement la saisissait quelquefois aussi au milieu de notre conversation ; je devais attendre de nouveau. Il n'y avait que la voix de l'obéissance qui pût la rappeler immédiatement à elle-même, mais le prêtre confident n'y recourait qu'en cas de nécessité. »

Telle était la flamme de l'amour divin dont la pieuse femme était embrasée ; tous ses efforts pour s'en distraire demeuraient impuissants. Ces ravissements provenant des consolations célestes durèrent plusieurs années, et devinrent même si fréquents, que la Servante de Dieu se vit contrainte de s'en plaindre affectueusement à son divin Epoux : « Laissez-moi en paix, lui disait-elle avec une sainte liberté ; Seigneur, retirez-vous et laissez-moi à mes occupations ; je suis mère de famille, retirez-vous, retirez-vous. » Vains efforts ! pendant qu'elle se débattait ainsi, le plus simple objet, le chant d'un oiseau lui rappelait son Dieu, toute la nature lui parlait un langage qui n'est compris que des saints, et, malgré toutes les distractions qu'elle cherchait, bientôt elle était encore vaincue par les attraits de l'amour divin, dont les chaînes l'enveloppaient et la retenaient de toutes parts comme une victime[2].

Elle devait se faire accompagner dans les rues par quelque

(1) Procès. fol. 150. Summ. N. VII. § 25.

(2) Procès. fol. 150. Summ. N. VII. § 30.

personne de confiance; elle ne pouvait pas compter sur elle-même, car la moindre chose suffisait pour enflammer son cœur et lui causer un ravissement; si elle entendait une douce harmonie ou un chant mélodieux, elle se sentait aussitôt languir d'amour, et, s'appuyant sur le bras de sa compagne, elle se hâtait d'entrer dans l'église la plus voisine pour exhaler devant le Saint-Sacrement cette vive ardeur qui la consumait.

Au reste, toutes ces faveurs extraordinaires devinrent une rude épreuve pour son humilité, et pour sa charité envers le prochain. Les uns en parlaient favorablement, tandis que d'autres en avaient fort mauvaise opinion. La pieuse femme souffrait beaucoup de voir offenser ainsi son Dieu. Pour ne point donner lieu à ces calomnies, elle évitait de se trouver en public, ou du moins elle s'efforçait de réprimer alors les ardentes aspirations de son cœur, mais elle ne pouvait pas toujours y parvenir. Le ravissement lui était aussi facile, aussi commun, que la prière vocale l'est pour nous. On eût dit réellement que l'âme voulait sortir et se séparer du corps qu'elle animait.

Ce qui nous démontre encore la perfection de son amour pour Dieu, c'est qu'elle parvint à se mortifier précisément en ce qui fait l'objet des plus ardentes aspirations des âmes pieuses, c'est-à-dire dans la jouissance des délices que leur procure ici-bas une union très-intime avec leur doux Jésus; elle put y arriver, néanmoins, parce qu'elle savait que Dieu attendait encore d'elle ce sacrifice. Lors donc que son âme était comblée des célestes consolations, ce qui lui arrivait ordinairement au moment où elle s'approchait de la sainte Table ou à la communion même, elle entendait le divin Sauveur lui demander de renoncer à ces douceurs du paradis qu'il avait versées lui-même dans son cœur pour l'enivrer de joie et de consolation, et Anna-Maria, docile à cette invitation, s'empressait d'abréger le temps de son action de grâces, ou bien, dès la fin de la messe à laquelle elle avait fait la sainte communion, elle prenait congé de son doux Jésus, coupait court à la satisfaction ineffable qu'elle goûtait en sa compagnie, et s'imposait ainsi la plus dure mortification que l'on puisse imaginer.

Nous aurions peine à y ajouter foi, si nous ne trouvions le fait

attesté par plusieurs témoins entendus dans le procès de Béatification ; nous ne croyons pas, en effet, que d'autres saints aient jamais pratiqué ce genre de torture, de leur propre choix et par esprit d'abnégation. Nous lisons, il est vrai, dans la vie de saint Louis de Gonzague, que les supérieurs, pour éprouver son obéissance, lui ordonnaient quelquefois d'éloigner de lui cette pensée de Dieu qui le dominait continuellement, et de se distraire ; il le faisait par esprit de soumission, mais c'était pour lui un pénible effort, tandis que, chez notre Vénérable, cette suspension des jouissances célestes était tout à fait volontaire et instantanée.

Anna-Maria se conserva donc toujours extrêmement mortifiée au milieu même des délices qui souvent inondaient son âme. Elle les interrompait pour remplir les devoirs de son état, ou pour d'autres raisons, et c'était là assurément une preuve évidente de la sincérité de son amour pour Dieu. En effet, le véritable amour consiste bien moins à ne point détourner sa pensée de la personne aimée et à l'avoir toujours présente à son esprit, qu'à lui soumettre sa volonté et à ne faire que ce qui lui plaît. L'unique intention d'Anna-Maria était, nous le savons, de plaire continuellement à Dieu, de procurer sa gloire et de rapporter à lui seul toutes choses. De là procédait cette paix inaltérable dont elle put jouir dans toutes les vicissitudes de la vie. Comme elle rapportait tout à Dieu et que sa volonté était, pour ainsi dire, perdue et anéantie dans celle du souverain Maître, elle ne pouvait que demeurer tranquille et contente, au sein des plus grandes contrariétés, parce qu'elle y voyait la réalisation des desseins de Dieu et des siens.

Une autre preuve non équivoque de son ardente charité, ce fut, sans contredit, la haine implacable qu'elle eut toujours pour toute sorte de fautes. Telle était l'horreur que lui causait le péché, qu'elle ne connaissait pas d'autre mal au monde. Elle conjurait continuellement son divin Epoux de la faire mourir, plutôt que de permettre qu'elle l'offensât. Dans une lettre qu'elle écrivit à son confesseur[1] pour une affaire, elle protesta qu'elle était prête

(1) Procès. fol. 857. Summ. N. VII. § 120.

à monter sur l'échafaud et à subir toute la confusion et les tourments imaginables, plutôt que de commettre la moindre faute vénielle. Elle inspirait cette horreur du péché à ses proches, particulièrement à ses enfants spirituels.

Cette vive crainte du péché accompagne naturellement l'amour, car plus l'amour est grand et intense dans un cœur, plus il comprend le prix d'un pareil trésor et plus il redoute d'en être privé par sa faute. Quand Anna-Maria revenait par la pensée sur ces années, où elle avait accordé trop d'attention au monde et à ses vanités, elle s'armait d'une sainte indignation contre elle-même, et se flagellait rudement, demandant à Dieu pardon et miséricorde à chaudes larmes, et se reconnaissant indigne non-seulement de ses dons surnaturels, mais même d'exister sur la terre.

C'est à ce même amour vraiment séraphique que l'on doit attribuer les saints et vifs désirs qu'elle eut toujours de voir Dieu aimé et connu dans le monde entier; à ce prix et pour atteindre ce but, elle eût volontiers assumé sur elle seule toutes les souffrances possibles, et par le fait, elle se constitua en état d'holocauste perpétuel, afin que l'amour de Dieu rencontrât dans les âmes l'écho qu'il doit y trouver.

Nous savons que son ardente charité et son zèle inoui pour la gloire de Dieu méritèrent à notre Vénérable ce don inappréciable de distinguer, parmi les personnes qui l'approchaient, celles qui étaient fidèles à leurs devoirs et chères à Dieu, des autres qui, souillées de quelque faute grave, étaient privées de l'amitié du Seigneur et de sa paix; les premières exhalaient pour elle une odeur toute suave, et comme un parfum du ciel qui la réjouissait; les autres, au contraire, ne lui envoyaient qu'une insupportable puanteur[2]. La présence de ces dernières la troublait et lui causait une très-sensible douleur que la prudence la forçait quelquefois à dissimuler en public, mais, une fois seule, elle éclatait en sanglots et s'écriait comme la vierge du Carmel, sainte Magdeleine de Florence : « Mon Dieu n'est pas aimé! le bien infini n'est pas aimé, la charité par essence n'est ni connue ni aimée des hommes!... »

(1) Procès. fol. 1136. Summ. N. VII. § 144

Nous savons que ni les misères de la vie ni la maladie ne pouvaient lui faire perdre la sérénité de son âme. Une seule chose la troublait, la vue du pécheur, la pensée de l'ingratitude des hommes à l'égard de leur créateur et de leur continuel bienfaiteur. Elle en était inconsolable.

Oh! elle aimait véritablement Dieu *de toute son âme,* cette heureuse créature qui demeurait des heures entières immobile devant les autels, les yeux fermés, les lèvres muettes, et tout absorbée dans une délicieuse contemplation! Elle aimait Dieu *de tout son cœur,* puisque ses yeux devenaient comme deux sources de larmes amères, quand elle méditait sur la Passion de Jésus-Christ. Elle l'aimait *de toutes ses forces,* étant toujours prête à supporter, avec une constance invincible, le mépris du monde et les plus rudes travaux, pour procurer la conversion des pécheurs, l'extinction des inimitiés, la paix dans les familles et l'observance des lois divines. Elle aimait donc parfaitement son Dieu, mais Dieu l'aimait à son tour et la comblait, nous venons de le voir, des plus douces faveurs de sa tendresse. Le chapitre suivant nous donnera des preuves non moins convaincantes de ce mutuel amour.

CHAPITRE VIII.

Dévotion de la vénérable Anna-Maria pour la Sainte-Eucharistie. Ses ravissements après la sainte communion.

Si déjà la vue de chaque objet de la création était capable de produire dans l'âme de notre Vénérable des élans d'amour qui la dérobaient à la vie des sens, que dirons-nous de sa foi, de sa piété, de ses ardeurs envers Jésus dans le mystère de nos autels! Celui dont elle admirait dans l'univers entier la toute-puissance et la bonté, l'Eucharistie le lui donnait tout vivant. Elle pouvait le prier, l'adorer, lui parler, l'entendre, le recevoir sur ses lèvres

et le garder dans son cœur. Pour elle, ici-bas, quelle source intarissable de vrai bonheur!

L'Eucharistie était pour elle ce qu'elle doit être pour tout chrétien animé d'une foi vive, le centre de tous les mystères du Sauveur Jésus. Là, elle retrouvait les amabilités du saint Enfant à Bethléem, sa vie cachée de Nazareth. Là, elle était témoin des humiliations du Calvaire. La seule vue de la sainte Hostie lui faisait verser des larmes d'attendrissement, en rappelant à sa mémoire l'immense amour de Jésus-Christ, qui le porte à vouloir se donner à nous en nourriture, pour nous unir étroitement à lui, de manière à ne faire avec nous qu'une seule et même chose.

Aussi le cardinal Pedicini[1], qui a été si longtemps le confident des plus secrètes pensées d'Anna-Maria, ne craint-il pas d'affirmer: « Que les transports de son cœur envers ce grand mystère sont aussi difficiles à croire que difficiles à raconter, et que les paroles manquent pour exprimer les sentiments de son cœur auprès des saints Tabernacles et les divines faveurs dont il y était comblé. »

Animée de la foi la plus vive, elle se mettait à prier à deux genoux et avec la plus grande ferveur, dès son entrée dans une église. Elle ajoutait à un profond recueillement une modestie angélique qui ravissait les assistants. Elle tenait les yeux presque fermés, mais parfois son visage paraissait tout en feu et comme rayonnant. La tête et les épaules étaient légèrement inclinés, et le voile blanc qui lui couvrait ordinairement la tête, achevait de la dérober presque entièrement aux regards. Aucun bruit ne pouvait la distraire et elle ne s'apercevait de rien, tandis qu'elle était abîmée de la sorte dans la contemplation de ce grand mystère d'amour. Elle tenait les mains jointes sous la poitrine et dans ses mains un mouchoir blanc qui les enveloppait presque tout à fait. Dans ses doigts était entrelacé un chapelet. On eût dit une statue, si profonds étaient son recueillement et sa modestie; seulement des larmes abondantes, mêlées aux soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, révélaient de temps à autre aux assistants qu'une âme habitait encore ce corps, en apparence immobile. Des témoins ont

(1) Procès. fol. 1105. Summ. V. § 302.

même raconté que, se trouvant à côté d'elle dans l'église, ils avaient entendu un bruit sourd dans son estomac[1], comme si le cœur eût voulu briser les côtes qui le retenaient et s'élancer vers le Dieu de l'Eucharistie. D'autres ont affirmé qu'elle avait le sens intime de la présence de son Bien-Aimé et qu'elle discernait, sans le savoir à l'avance, les autels où reposaient les saintes Espèces. En entrant dans une église, elle allait droit à la chapelle où était le Saint-Sacrement, bien que souvent on l'eût changé de place[2].

Voici un fait qui vient à l'appui de cette assertion. Anna-Maria était allée, un jour, à l'église Saint-Ignace[3] pour y faire la sainte communion. Depuis la suppression de la Compagnie de Jésus, un certain prêtre séculier disait la messe dans cette église. Voyant venir souvent à la sainte Table cette femme qu'il ne connaissait que de vue et pour lui avoir donné plusieurs fois la communion à sa messe, il lui vint à l'idée, on ne sait trop pourquoi, que c'était là une hypocrite, et, dans cette persuasion, il eut la coupable malice de la communier avec une hostie non consacrée[4]. Notre Vénérable, en s'approchant de l'autel, n'avait point ressenti, cette fois, ces puissants attraits de son doux Jésus, ni sa divine présence : « O mon Jésus! disait-elle dans son cœur, je ne vous trouve point. » Elle s'arrêta, bien persuadée qu'elle se trompait, car elle ne pouvait supposer une pareille impiété dans un ministre du Seigneur; mais le fait n'était que trop vrai, et le divin Sauveur l'en avertit lui-même et lui ordonna d'en donner connaissance à son confesseur. D'ailleurs, cette manifestation eut cet heureux résultat, de procurer la conversion du coupable. La Vénérable, privée ce jour-là de la nourriture de son âme et du soutien de sa vie, se rendit aussitôt chez son confesseur et lui fit part de ce qui lui était arrivé dans la matinée. Le R. P. Salvatori, qui la dirigeait alors,

(1) Procès. fol. 130. Sum. N. VII. § 16.

(2) Sum. 99. Dans la vie de saint François de Borgia, le P. Bartoli nous assure que ce saint avait reçu de Dieu le même don.

(3) L'église Saint-Ignace se trouve près le Corso. Elle est attenante au collège romain.

(4) Procès. fol. 307. Summ. XVII. § 19.

prit part à sa douleur; il fit venir le prêtre en question qui avoua le fait, et, après lui avoir fait une sévère réprimande, il lui déclara que cette femme qu'il avait regardée comme une hypocrite, était une sainte âme dont il ferait bien dorénavant d'imiter les vertus.

Par l'ordre de son confesseur, elle faisait tous les jours la sainte communion. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elle y portait les plus excellentes dispositions : la vigilance sur tous les mouvements de son cœur, une prière fervente et prolongée, l'horreur des moindres souillures, en un mot, toute la générosité d'un ardent amour; mais aussi le divin Sauveur la favorisait-il alors des plus riches faveurs de sa tendresse.

Voyez-la dans cette église de Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, où elle avait reçu avec tant de ferveur le saint habit du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité. Elle est là tout absorbée dans la contemplation de l'extrême bonté de Dieu qui a trouvé, dans la sainte Eucharistie, un moyen de vivre parmi nous, et de se faire le compagnon de notre exil. Elle attend le moment fortuné où elle se rassasiera au céleste banquet. Déjà le prêtre se retourne, tenant en main l'Hostie trois fois sainte : « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu; voici Celui qui efface les péchés du monde. » Il n'avait point achevé ces paroles que déjà la parcelle consacrée, se détachant des mains du prêtre, demeure suspendue en l'air quelques instants, puis, à la vue de tous les assistants, va se placer sur la langue de la Servante de Dieu[1]. Les paroles expirèrent sur les lèvres du prêtre qui, tout ému, ne savait que faire. Quand il vit que l'Hostie

(1) Procès. fol. 252. Summ. VII. § 31 et 101. Ce fait miraculeux a été accompagné de circonstances que nous ne devons pas omettre ici; elles ont été rapportées dans le procès de béatification par le R. P. Jean de la Visitation, qui fut ensuite Ministre général de notre saint Ordre. Celui qui avait dit la messe était religieux franciscain; il prit en mauvaise part cette faveur signalée que la divine bonté venait d'accorder à la Servante de Dieu. Scandalisé de ce fait si nouveau pour lui, il n'eut rien de plus pressé, en rentrant à la sacristie, que de raconter ce qui venait de se passer, prétendant que c'était là un sortilége, une tromperie du démon. Le P. Antoine et un autre Père Trinitaire se hâtèrent de lui couper la parole. On le convainquit de sa trop grande simplicité,

s'était donnée elle-même à cette pauvre femme, il continua à distribuer la sainte communion aux autres personnes, qui la reçurent dès lors avec de grands sentiments de foi et d'amour de Dieu.

On nous raconte encore que notre Vénérable, s'étant rendue un jour, pour y faire la sainte communion, dans l'église de l'Enfant-Jésus [1], confiée aux religieuses oblates du même nom, Notre-Seigneur se découvrit à elle dans la sainte hostie et sous l'aspect le plus aimable. Elle vit distinctement dans cette hostie un très-beau lis dont les fleurs, toutes fort odorantes et de la plus éclatante blancheur, s'épanouissaient; l'une d'elles, la plus belle, la plus ouverte, formait comme un trône au divin Sauveur, qui de là faisait rayonner la suave splendeur de son ineffable beauté. Anna-Maria contemplait avec délices le Bien-Aimé de son cœur, qui tournait vers elle des regards pleins de tendresse, pour donner à comprendre qu'il voulait lui parler. Elle redoubla d'attention et entendit le Seigneur lui dire : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, je suis tout à toi. » Une autre fois, à Saint-André *Della Valle* [2], le divin Jésus se montra aussi à son humble Servante dans l'hostie consacrée. Il était environné d'une éclatante lumière [3] et couvert d'un manteau splendide comme la pourpre des rois. Ces délicates attentions de son Dieu comblaient de joie notre Vénérable.

Quelle douleur, au contraire, ne dut-elle pas éprouver lorsque, dans une visite semblable faite à son doux Jésus, elle l'entendit tout à coup se plaindre à elle et lui dire : « Si tu savais, ô ma fille, qu'ils sont peu nombreux ceux qui, en me visitant, me consolent. Dans cette foule de peuple que tu vois en ce moment à l'église, à peine y a-t-il deux âmes qui soient véritablement sincères

et il finit par devenir un admirateur enthousiaste des vertus et des mérites d'Anna-Maria.

(1) L'église de l'Enfant-Jésus ou *Del sagro Bambino* se trouve dans une petite rue, non loin de la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

(2) L'église Saint-André *Della Valle* est au midi de la place Navone près du *Ponte Sisto* ; desservie par les Théatins, elle est fort grande et se distingue surtout par son dôme.

(3) Procès. fol. 252. Summ. VII. § 41, etc.

dans leur amour; les autres sont également disposées à venir à l'église ou à se rendre au théâtre et aux fêtes du monde. Ah! si j'en venais à te découvrir le fond de leur cœur, tu ne pourrais supporter la puanteur qui s'en exhale[1] ! »

Mais Jésus ne rompait pas toujours, pour se montrer à Anna-Maria, le voile des mystères eucharistiques, et le plus souvent il se révélait uniquement aux regards de son âme, par des visions extatiques ou de célestes allocutions. Elles avaient lieu principalement après qu'elle avait fait la sainte communion. Voici à cet égard un fait dont le cardinal Pedicini nous assure qu'il prit note, à l'instant même où il se passa.

« La Servante de Dieu avait communié à l'église de la Madone *della Pieta,* sur la place Colonna. A peine eut-elle reçu la sainte Hostie, que, surprise par la flamme du céleste amour, elle tomba évanouie et privée entièrement de l'usage des sens, comme si elle eût été morte. Une foule de personnes, qui se trouvaient là, furent témoins de cet événement. Anna-Maria, remplie de confusion, s'en plaignit doucement à son divin Epoux qui lui répondit : « Tu dois t'attendre à souffrir ces peines bien d'autres fois encore. »

« En effet, continue le même Cardinal, il me serait impossible de dire le nombre des extases, des ravissements[2] d'amour divin qu'elle éprouva, et presque toujours après la communion. Dès

(1) Procès. fol. 252. Summ. VII. § 47, etc.

(2) On confond trop souvent, dans le langage ordinaire, ces mots : *contemplation, extase, ravissement;* ils expriment, cependant, des états de l'âme bien distincts. Dans la simple contemplation, l'âme ne sort point des limites naturelles de ses facultés, et, malgré l'union intime de l'esprit et du cœur avec Dieu, on conserve alors l'usage de tous ses sens, et une parfaite liberté de quitter Dieu pour Dieu, en revenant aux occupations ordinaires de la vie ; mais il y a un état de contemplation plus profonde, dans lequel l'entendement et la volonté sont tellement élevés et absorbés en Dieu que l'âme sort, pour ainsi dire, de ses propres limites, s'attache à son objet par un recueillement et un amour d'un ordre supérieur, laisse là le corps privé de l'usage de ses sens, et même, dans certains cas, le soulève et le tient suspendu sans aucun point d'appui visible. C'est ce qu'on appelle *extase* et on lui donne le nom de *ravissement* s'il y a de la part de Dieu une certaine violence sur l'âme et sur ses facultés.

Tous ces états supposent un ardent amour de Dieu dans celui qui les éprouve.

qu'elle avait reçu Notre-Seigneur, le ravissement s'emparait d'elle. Ordinairement elle était instruite et consolée par la voix divine; ses premiers accents produisaient une extase qui la rendait immobile pendant quelque temps. Plusieurs fois, après lui avoir donné la sainte communion, je devais, afin qu'elle ne se fît pas trop remarquer, lui transmettre tacitement de l'autel l'ordre de réprimer les mouvements de son cœur, qui éclatait en ardents soupirs, surtout dans les églises petites et peu fréquentées, comme celle de la place Colonna. Il lui en coûtait beaucoup de réprimer cette ardeur. Je voyais son visage ruisseler de sueur, même pendant l'hiver[1]. »

« Le plus souvent, Dieu, exauçant son désir, lui donnait la force de se faire violence; alors elle tombait dans un paisible et suave évanouissement et demeurait longtemps immobile, sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. Si l'extase commençait avant la communion, elle revenait à elle-même dès que le prêtre s'approchait avec la sainte Hostie; elle la recevait fort dévotement et rentrait aussitôt dans sa douce contemplation. »

« Dans les églises désertes et éloignées, comme à Notre-Dame-de-la-Victoire, à Saint-Paul hors-les-murs, à l'autel du Crucifix ou à l'église Sainte-Cécile, je n'arrêtais pas sa ferveur. Je l'ai vue bien des fois tomber après la sainte communion, comme si elle eût été foudroyée, et rester longtemps dans cette position. Alors, tout

Or, cet amour provoque la contemplation et le ravissement, mais sans les produire; il produit, au contraire, l'extase, même par voie directe, à cause de cette plus vive perception qu'acquiert alors le sujet des grandeurs et des perfections divines. Le ravissement est opéré avec une sorte d'action impétueuse par la puissance divine, tandis que l'extase a son origine dans les puissances de l'âme exaltées par l'action de la grâce, et s'opère avec la plus grande suavité; mais l'un et l'autre de ces deux derniers états soustrait également son sujet aux lois physiologiques, et produit des symptômes qui peuvent être confondus avec les accidents de certaines maladies, de manière à tromper même des personnes versées dans la spiritualité. Quant aux effets de l'extase et du ravissement qui sont contraires aux lois physiques, à celle, par exemple, de la pesanteur des corps, il est aussi facile de les constater, qu'il est impossible de les produire naturellement.

(1) Procès. fol. 869. N. XVII. § 19, etc.

en demeurant à genoux, elle repliait sur les jambes le reste du corps, et, appuyant les épaules contre quelque banc ou contre le mur, elle inclinait la tête sur une des épaules pour regarder le ciel, tandis que ses bras et ses mains retombaient vers la terre. Quand elle goûtait ces douces expansions de l'amour divin, si on s'approchait d'elle, on ressentait aussitôt l'impression d'une paix divine; d'autres fois on éprouvait dans le cœur un sentiment profond d'amour de Dieu, accompagné de componction; quelquefois c'était un parfum céleste. Les mêmes opérations extatiques se produisaient chez la Servante de Dieu pendant les visites au Saint-Sacrement et surtout à l'exposition des Quarante-Heures. Elle entrait souvent alors dans un long ravissement. »

A vrai dire, le ravissement ne cessait pas, parce que la présence de son Dieu la suivait partout. Délaissée quelquefois, elle le savait là pourtant, et toute souffrance lui était douce, parce qu'elle lui venait de son bien-aimé Jésus et la conduisait à lui. Don de l'amour, don éternel !...

« Bien des fois, dit le prêtre confident, j'ai été moi-même témoin oculaire de ces sommeils surnaturels de la Servante de Dieu, lorsque je faisais avec elle la visite des sept Basiliques, en compagnie du cardinal Pedicini, surtout à Saint-Paul hors-les-murs. La même chose arrivait dans d'autres églises, au son de la voix céleste. Lorsque nous devions immédiatement continuer le pèlerinage, je n'avais d'autre moyen, pour la faire revenir de son abandon en Dieu, que de lui adresser tacitement un commandement, au nom de l'obéissance. Aussitôt elle rentrait en elle-même et coupait court à toutes les allocutions célestes, dans lesquelles lui étaient révélés les plus grands secrets concernant l'Eglise et les choses pour lesquelles elle priait[1]. »

Un dernier fait relatif à ces extases, prouvera que la Servante

(1) « Ce retour instantané d'une personne extatique à la vie réelle des sens, produit en vertu de l'obéissance par la voix de l'autorité légitime ecclésiastique, a toujours été regardé par l'Église comme une vraie marque de l'esprit de Dieu, dans la personne en qui l'on voit ces sortes d'extases. » *Biographie de Louise Lateau*, par M. Henri Van Looy, 3me édition, chez Casterman, Tournai, 1877.

de Dieu était alors insensible à toute sorte de bruit, en dehors de l'obéissance. Un certain jour, Anna-Maria était allée à la susdite église de la Madone *della Pieta*[1], et selon sa coutume, elle y avait fait la sainte communion. Or, il arriva que, pendant son action de grâces, une alerte eut lieu sur la place Colonna, parmi les soldats français qui alors tenaient garnison à Rome. Cette alerte dégénéra bientôt en sédition, et les autres troupes, logées dans les casernes voisines, durent s'y réunir immédiatement pour rétablir le bon ordre. On en vint aux mains, puis aux armes. Il y avait là des milliers de soldats dont les cris confus, ajoutés au son des tambours et au cliquetis des armes, causèrent au peuple une frayeur et une consternation indicibles. Tout le monde fuyait pour se mettre à l'abri; en un instant, toutes les fenêtres et les boutiques furent fermées, les portes barricadées, et toutes les issues soigneusement gardées.

Le sacristain de l'église *della Pieta,* voulant aussi se prémunir, frappait avec ses clefs sur les portes en criant : « *Presto, presto, fuori subito, sangue.* Vite, vite, sortez tout de suite, nous sommes en révolution, il y aura du sang. » A ces paroles foudroyantes, tous ceux qui étaient dans l'église sortirent aussitôt et regagnèrent tout de suite leur logis. Le sacristain épouvanté ne se donna pas même le temps de regarder si tout le monde s'était retiré, et après avoir fermé à double tour et bien barricadé les portes, il courut, lui aussi, se cacher, car la peur lui avait mis un bandeau sur les yeux. Anna-Maria, qu'il n'avait point aperçue, était demeurée dans l'église, jouissant de son intime union avec son doux Jésus, et sans avoir rien entendu de ce qui venait de se passer. Le tumulte avait déjà cessé et la foule commençait à s'écouler, lorsque, étant revenue de son extase, et, après avoir fait son dernier acte d'adoration, elle se disposa à s'en aller. Elle demeura fort étonnée de trouver solidement fermées les portes de l'église et ne savait à quoi l'attribuer.

Plus étonné encore fut le sacristain quand il entendit frapper à la porte de la sacristie. Sortant de sa cachette, il accourt aussitôt

(1) Procès. fol. 3 Summ. XVII. § 6, etc.

tout tremblant, et, sans ouvrir encore, il demande, par le trou de la serrure : « Qui est là ? que me veut-on ? » Entendant que c'est une voix de femme qui répond et qui demande humblement à sortir de l'église, il se décide à ouvrir la porte de la sacristie. En voyant Anna-Maria, il se demande comment elle a pu rester dans l'église avec le vacarme qu'il avait fait pour faire sortir les autres, et comme, d'ailleurs, le tumulte avait cessé au dehors, il se hâte de lui ouvrir la porte, sans lui dire un mot. Les curieux s'étaient retirés, mais la place était encore encombrée de soldats, l'arme au bras, qui empêchaient la circulation. La matinée était déjà avancée. Anna-Maria traversa la place au milieu des soldats, uniquement protégée par celui qui est le Père des fidèles chrétiens et le Dieu puissant des armées. Arrivée à sa maison, elle y trouva Domenico et leurs enfants, grandement en peine à son sujet, et ce fut seulement alors, et par eux, qu'elle apprit ce qui s'était passé.

Anna-Maria avait toujours éprouvé quelque confusion quand ses extases lui survenaient en présence de témoins ; non point à cause des mépris que l'on pouvait faire d'elle-même, elle en était, au contraire, fort satisfaite, mais par suite des manques de charité que cela pouvait occasionner de la part de quelques gens ignorants. Les uns, admirant sa ferveur, l'attendaient aux portes des églises pour se recommander à ses prières, d'autres disaient ouvertement qu'elle était hypocrite et possédée du démon ; aussi, après avoir terminé son action de grâces, regardait-elle modestement si les personnes qui avaient pu la remarquer étaient encore dans l'église, et, saisissant le moment propice, elle s'enveloppait de son voile blanc, qui lui couvrait la tête et le visage, et, timide et confuse, elle sortait à la dérobée pour rentrer bien vite à son logis.

A Rome comme partout, les saints rencontrent la double épreuve de l'admiration et du mépris ; ils redoutent la première, ils aiment la seconde, ils franchissent l'une et l'autre, radieux d'humilité.

Cette crainte d'être pour le prochain une cause de scandale, l'obligeait à mener, pour ainsi dire, une vie errante. Elle ne se

rendait pas toujours dans les mêmes églises, mais elle allait communier tantôt dans l'une, tantôt dans une autre. Dieu lui en fit des reproches ; il lui ordonna de ne s'inquiéter ni des moqueries ni des observations d'autrui, et de ne rien craindre puisqu'il était toujours avec elle ; il lui dit que, si d'autres l'offensaient, elle n'en était point la cause, et qu'elle devait retourner à son église habituelle de la Madone *della Pieta*, sur la place Colonna. Elle obéit promptement, car elle fut toujours très-soumise aux ordres divins dont elle avait soin d'instruire son confesseur.

Dieu permit, cependant, pour exercer sa patience, qu'elle fût censurée et même accablée d'insultes dans cette même église *della Pieta*. Elle fréquentait de préférence cette église parce qu'elle était peu éloignée de sa demeure et que, d'ailleurs, on l'ouvrait toujours de bon matin. Le démon, ne pouvant empêcher Anna-Maria de s'y rendre, porta un de ses adeptes qui y venait aussi, à l'empêcher, au moins, d'y faire la sainte communion. C'était un homme déjà un peu âgé et qui jouissait d'une certaine aisance. Dès qu'il voyait Anna-Maria s'approcher de la sainte Table, il allait se mettre à côté d'elle, et, quand elle était sur le point de faire la sainte communion, il arrachait violemment la nappe de ses mains, et la faisait tomber à terre. La Vénérable ne disait pas un mot à ce méchant homme, mais, revenant à sa place, elle y poursuivait sa prière et faisait la sainte communion à une autre messe. Voyant qu'il ne gagnait rien avec elle, celui qui la tourmentait ainsi finit par la laisser tranquille.

Le démon ne se tint pas pour battu, et chercha dès lors à exciter contre la pieuse femme le prêtre qui disait la messe à cette heure-là. Bien qu'il eût vu déjà nombre de fois, surtout en hiver, la Servante de Dieu faire la communion de ses mains et toujours avec beaucoup de dévotion, il lui vint un jour à l'idée de ne plus la lui donner quand elle se présenterait de nouveau. Et c'est ce qu'il fit. Quand vint le moment de la communion, il la distribua à plusieurs autres personnes, mais, arrivé à Anna-Maria il passa outre. La Servante de Dieu garda le silence, mais, en retournant de l'autel, elle suppliait avec larmes son doux Sauveur de ne point la priver ce jour-là du bonheur de le recevoir dans son cœur, et

elle attendit patiemment de pouvoir contenter ses désirs à une autre messe. Ce ne fut point, au reste, l'affaire d'un seul jour, car ce prêtre voyant qu'Anna-Maria continuait à vouloir communier à sa messe, persistait, de son côté, à la lui refuser. Quand elle se présentait seule à la sainte Table, il ne se donnait point la peine d'ouvrir le tabernacle, et si d'autres y venaient, il les communiait, mais sans faire attention à notre Vénérable.

Les choses allaient ainsi depuis plusieurs jours, et Anna-Maria, toujours résignée, se gardait bien de s'en plaindre à personne, lorsqu'il advint que le prêtre, son confident, eut connaissance de l'outrage qu'on lui faisait subir. Le jour suivant, il se rend de très-bon matin à la porte de l'église *della Pieta,* et lorsqu'il voit entrer le prêtre en question, il lui dit en peu de mots de vouloir bien remplir ses devoirs à la sainte messe, ajoutant qu'on ne peut refuser la communion à quiconque la demande, si ce n'est à des personnes notoirement indignes de la recevoir; mais le prêtre, ne faisant nulle attention à celui qui lui parlait, osa, cette fois encore, refuser la sainte communion à notre Vénérable, en présence de l'abbé Natali. Celui-ci en est indigné, et, dès que la messe est achevée, il se rend à la sacristie où, ayant pris ce prêtre en particulier, il lui demande compte de ce refus public de la communion, en le menaçant, s'il continue, de le dénoncer aux supérieurs ecclésiastiques.

Le célébrant fort surpris de voir un prêtre, honorablement connu dans Rome, s'intéresser à cette pauvre femme, se trouble et ne peut répondre un seul mot. Revenu à lui, il s'humilie, reconnaît sa faute, puis, rentrant dans l'église, il s'approche d'Anna-Maria et lui demande pardon des injures réitérées qu'il lui a faites, en ne lui accordant pas la sainte communion. Notre Vénérable se tourne vers lui, mais d'un air si doux qu'il put bien juger que c'était réellement une sainte âme : « Que le Seigneur, lui dit-elle, nous pardonne à tous nos péchés. Si vous me connaissiez à fond, vous me refuseriez bien autre chose que la sainte Eucharistie; vous ne me permettriez pas même de mettre les pieds dans cette église, où ne doivent venir que des âmes pures, en présence du Dieu trois fois saint qui y fait sa demeure. » Ces paroles le firent rentrer sérieu-

sement en lui-même; il se retira confus et repentant, et, depuis lors, Anna-Maria eut toute liberté pour s'approcher de la sainte Table à sa messe.

Le confident croyait avoir causé un grand plaisir à la Servante de Dieu, en la délivrant d'une semblable persécution. Ce fut tout le contraire; au sortir de l'église, elle témoigna une grande tristesse comme si elle eût perdu un trésor : « Qu'avez-vous fait? lui dit-elle, qu'avez-vous fait? » Impatienté par tout ce qui venait d'arriver, le prêtre répondit vivement : « Si vous prenez plaisir à être insultée, c'est bien; prenez-le pour l'amour de Dieu, mais moi, je ne dois pas le permettre quand je m'en aperçois; suivez votre voie, je dois suivre la mienne, nous ne pouvons pas marcher d'accord sur ce point. »

Telle était Anna-Maria dans ses relations avec le monde surnaturel. Le siècle pervers ne peut comprendre une si haute vertu; nous n'en sommes point étonnés. Il se vante de tout savoir, de pouvoir tout expliquer, mais les mystérieuses opérations de Dieu dans la sanctification des âmes dépassent encore le cercle de ses connaissances, et, tandis qu'il ne peut offrir à nos regards que d'impuissants athées ou des matérialistes insensés, qui vivent et meurent comme des brutes, qui blasphèment ce qu'ils ignorent et dessèchent dans les cœurs l'unique source de la félicité privée et publique, c'est-à-dire l'amour et la pratique du bien, l'Eglise du Christ, au contraire, offre à notre admiration, parmi tant d'autres personnages illustres, une véritable amie de Dieu et de l'humanité, notre Vénérable Anna-Maria Taïgi, qui a puisé dans sa vertu une science, des jouissances et un triomphe qui dureront toute une éternité.

CHAPITRE IX.

Dévotion d'Anna-Maria à la très-sainte Trinité, au Sacré Cœur et à la Passion de Notre-Seigneur Jésus Christ.

La charité d'Anna-Maria, en la tenant éloignée de tout ce qui pouvait avoir l'ombre du mal, la portait, d'autre part, et avec une infatigable ardeur, vers les pratiques de la piété chrétienne, qui ont pour objet les mystères de notre sainte religion. Parlons d'abord de la dévotion toute spéciale que notre Vénérable eut pour celui de la très-sainte Trinité, dès les premiers temps de sa conversion.

Il est certain que cet auguste mystère de la Trinité mérite les adorations de tout chrétien, comme étant le premier de tous, la source et le terme des autres; néanmoins, l'expérience nous apprend que, si tous les fidèles ont la foi et la croyance d'un tel mystère, ils n'en pratiquent pas tous le culte et la dévotion, c'est-à-dire qu'ils n'ont point pour la très-sainte Trinité cet amour tendre et confiant qui non-seulement porte la volonté à l'adoration, mais obtient encore du cœur un culte d'affection et de dévouement.

Ce culte semble réservé uniquement pour les âmes peu communes, auxquelles la sublimité de leur esprit et la pureté de leur cœur permettent de regarder en face, et à travers les ombres de la foi, les augustes profondeurs de notre Dieu dans la Trinité des personnes. Divers entretiens qu'eurent avec Anna-Maria des hommes fort instruits dans la théologie, leur firent connaître qu'elle était une de ces âmes privilégiées, pour lesquelles la Trinité sainte semble n'avoir plus de voiles. Aussi était-ce avec les plus vifs élans d'amour, qu'elle lui offrait ses adorations.

Elle montra toujours envers l'ineffable Trinité la foi la plus vive, la dévotion la plus affectueuse. Elle s'anéantissait devant un

si grand mystère et, en nommant chacune des trois personnes divines, une profonde inclination de tête était le signe extérieur de l'hommage qu'elle lui faisait de son être tout entier. Elle avait peine à contenir son enthousiasme quand elle parlait sur ce sujet. Elle le témoignait par la vivacité de ses expressions, et par le feu de son âme qui rayonnait sur les traits de son visage.

Non contente, d'ailleurs, d'éprouver elle-même ces sentiments, elle faisait tout son possible pour les faire partager par ceux qui étaient avec elle en des rapports habituels. Elle tâchait de les convaincre de cette vérité que, par l'adoration et l'invocation de la très-sainte Trinité, on met en fuite tous les démons de l'enfer ligués contre nous, et que l'on rend vaines et inutiles toutes leurs embûches. Elle assurait de plus que nous obtiendrons toute sorte de grâces, en les demandant au Père éternel par son divin Fils, si, d'ailleurs, nos prières sont animées d'une foi vive; et elle conseillait à tout le monde d'en faire l'essai.

Voici, du reste, quelle a été, sur ce point, l'attestation du cardinal Pedicini[1] : « Anna-Maria, nous dit-il, honorait et vénérait tout particulièrement le mystère de la très-sainte Trinité; elle rendait des hommages pleins de foi et d'amour à chacune des trois personnes divines. Elle offrait au Père éternel le sang très-précieux de son divin Fils, pour le remercier de l'avoir créée, et de lui avoir ouvert la voie du salut, en la faisant naître dans le sein de l'Eglise catholique. Elle l'offrait surtout pour la conversion des pécheurs et la propagation de la vraie foi. Elle suppliait le Fils de Dieu, par son incarnation dans le sein de la très-pure Vierge Marie, par le lait dont elle le nourrit petit enfant, par ses travaux et ses fatigues, enfin par ses souffrances et sa croix, de dissiper les ténèbres des hérésies et d'éclairer du flambeau de la foi les juifs et les infidèles pour les faire entrer dans le giron de l'Eglise. A ses prières ordinaires au Saint-Esprit elle ajoutait fréquemment des neuvaines spéciales pour lui demander de renouveler la face de la terre et d'accorder son saint amour à tous ceux qui marchent dans la nuit du péché. Elle le conjurait d'allumer les flammes de son feu

(1) Procès 1031. Sum. N. V § 2, 58, etc.

divin dans tous les cœurs, mais spécialement dans celui des ouvriers évangéliques. »

Nous avons déjà dit que l'ardeur de sa piété avait porté Anna-Maria à se faire recevoir dans le Tiers-Ordre de la très-sainte Trinité. Elle en portait fidèlement le petit habit ou scapulaire, et assistait régulièrement aux réunions et aux offices de la confrérie. Elle tâchait, par tous les moyens en son pouvoir, de propager cette dévotion. Elle se faisait un extrême plaisir de visiter les églises et les autels dédiés à la très-sainte Trinité, et les tableaux qui représentent ce grand mystère. La seule vue des images, chiffres et emblèmes adoptés par la piété des fidèles comme symboles de la Trinité des personnes divines, suffisait pour la transporter en esprit jusqu'au trône du Dieu trois fois saint, où elle lui présentait ses adorations.

Toutes les fois qu'elle visitait les églises des religieux Trinitaires, elle se sentait excitée à prier avec toute la ferveur de son âme pour les esclaves chrétiens; et nous sommes certains que le Seigneur, pour enflammer de plus en plus son zèle en faveur d'une œuvre si méritoire, lui fit connaître que plusieurs esclaves étaient redevables de leur délivrance à ses pénitences et à ses oraisons.

Elle ne faisait rien sans le rapporter à la gloire de la très-sainte Trinité. Dans les premières années, il lui arrivait souvent d'avoir à écrire des lettres. Elle les commençait toujours par ces mots : *Louée soit la très-sainte Trinité!* C'était aussi l'invocation qu'elle faisait au début de toutes ses actions. Dans la visite des malades, si on lui disait de faire sur eux le signe de la croix[1], ou de les toucher avec sa Madone, elle ne manquait pas d'invoquer, d'abord, avec amour et respect, la très-sainte Trinité pour en obtenir, par l'entremise de la très-sainte Vierge, la grâce que l'on désirait; et, par le fait, l'ardeur de sa foi en cet auguste mystère, opéra un

(1) Voici les paroles dont elle accompagnait le signe de la croix qu'elle faisait sur les malades: *Benedicat te potentia Patris, sapientia Filii, amor Spiritus Sancti. Amen.* On raconte que saint Joseph de Cupertin se servait de la même formule de bénédiction.

grand nombre de guérisons surprenantes, dont je pris note, nous dit son confesseur, à l'époque où elles avaient lieu.

Dans les affaires difficiles qu'on lui recommandait, elle invoquait aussi la très-sainte Trinité pour en obtenir le secours désiré, et à ceux qui recouraient à elle pour le succès de ces affaires, elle ne manquait pas d'observer que ce qui pourrait surtout les faire réussir, c'était de ranimer leur foi en la très-sainte Trinité, de concevoir une vive contrition de leurs fautes et d'en faire une bonne confession. Plusieurs fois le Seigneur daigna faire connaître à sa fidèle Servante combien lui était agréable le culte filial qu'elle rendait au mystère de la très-sainte Trinité et son zèle à répandre partout cette dévotion.

« Un jour, nous dit son confesseur, qu'elle priait dans notre église de Notre-Dame de la Victoire devant un autel où se trouve exposé le tableau de la très-sainte Trinité, elle fut ravie en extase et entendit la voix de son céleste Epoux, qui l'invitait à l'adoration de ce sublime mystère, si incompréhensible à nous tous, qui voyageons encore en ce monde. Les lumières qu'elle reçut dans cette extase, furent telles qu'on peut se le figurer, par tout ce qui est connu d'elle et des faveurs divines dont elle fut l'objet. »

Après la très-sainte Trinité, Jésus, le doux Sauveur du monde, occupait le premier rang dans la dévotion de notre fervente chrétienne. Elle avait compris que le mystère du Dieu fait homme est le fondement de notre sainte religion. Elle aima donc Jésus, comme son maître et son Dieu, comme son père et son ami, son espérance et son salut.

Du culte rendu à la divine Eucharistie et à l'humanité sainte du Sauveur, découle nécessairement la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Anna-Maria, qui connaissait bien la révélation faite à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, tâchait, dans les visites fréquentes qu'elle rendait à Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, de compenser, par la ferveur de ses adorations, l'ingratitude de la plupart des hommes envers ce Cœur qui les a tant aimés[1]. De là le plaisir qu'elle trouvait à aller vénérer les images

(1) Procès. fol. 129. Summ. N. V. § 11.

et tableaux du Sacré-Cœur partout où ils sont exposés. De là cette pieuse habitude de faire certaines pratiques spéciales de dévotion tous les vendredis de l'année, et surtout le premier vendredi du mois.

Elle avait parfaitement compris le sens de cette dévotion, qui est d'expier pour soi et pour les autres, en union au sacrifice de Notre-Seigneur; aussi apportait-elle à ses pieds, en venant l'adorer, tout un cortége de vertus: l'humilité, le zèle, l'esprit de sacrifice et le désir ardent d'être une victime réelle pour les péchés des hommes, afin de se rendre semblable à ce divin Sauveur qui s'est fait victime pour nous devant son Père céleste.

Elle sortait de là le cœur tout enflammé d'amour pour Jésus et rempli du désir de tout faire désormais pour le dédommager des outrages qu'il reçoit, surtout dans le sacrement des autels. Cette dévotion était donc pour elle ce qu'elle doit être pour toute personne dévouée au culte du Sacré-Cœur, c'est-à-dire, un moyen de croître toujours dans l'esprit de sacrifice, et d'enflammer le prochain de l'amour de Jésus-Christ. Le divin Maître voyait avec complaisance ces témoignages de ferveur de sa fidèle épouse; il agréait ces offrandes, et répandait avec plus d'abondance encore les trésors de ses grâces dans le cœur d'Anna-Maria.

Notre Vénérable avait toujours été vivement frappée de la considération des mystères de l'Incarnation, de la naissance et de l'enfance du divin Sauveur, et lorsque le cours de l'année ecclésiastique ramenait les différentes fêtes qui en sont le touchant souvenir, elle se sentait consumée du désir de répondre, aussi dignement qu'il lui serait possible, à de si grandes preuves de l'amour d'un Dieu. Tout le temps de l'Avent était consacré par elle, selon l'intention de l'Eglise, à se disposer à la venue du Rédempteur. Les jeûnes et les autres mortifications corporelles lui servaient de préparation à la fête de la Noël.

Tous les jours de la neuvaine préparatoire, de grand matin, elle sortait de sa maison, et, sans se laisser arrêter par le mauvais temps, la pluie ou le froid[1], elle se rendait à son église accoutumée

(1) Procès. fol. 223. Summ. N. V. § 62, etc.

de la Madone *della Pieta* pour y méditer sur le saint Enfant Jésus, y réciter publiquement en son honneur les prières d'habitude et y recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement, comme c'est l'usage dans les neuvaines. Dès son entrée dans l'église, elle se figurait être dans l'étable de Bethléem; et Jésus-Hostie, victime d'amour dans son saint tabernacle, devenait pour elle le divin Enfant qui naquit pour nous dans la grotte. Elle se pénétrait ensuite des sentiments qu'ont dû avoir les bergers, en venant lui faire leurs adorations. Elle présentait à Jésus le tendre amour de saint Joseph, qui fut le premier adorateur du Dieu fait homme. Elle lui offrait aussi le cœur de sa très-sainte Mère, qui l'adora à peine né, avec des transports d'amour qui surpassaient ceux des brûlants séraphins. C'était dans ces sentiments que notre Vénérable s'approchait de la sainte table, et au moment où elle recevait la sainte communion, il lui semblait qu'elle pressait sur son cœur le petit Jésus, dont les caresses enfantines la comblaient de délices.

C'était aussi un pieux usage d'Anna-Maria d'exposer, dans son oratoire particulier, une image du saint Enfant Jésus en relief, et, quand elle avait un moment libre, elle allait se prosterner à ses pieds, puis, aux heures accoutumées, le matin et le soir, elle venait avec toute sa famille y faire la prière commune, qu'elle accompagnait souvent de douces larmes d'attendrissement, et même de soupirs et de gémissements. Elle aimait à étudier, en présence de son Dieu abîmé dans la pauvreté volontaire, les enseignements de la crèche, et ce fut là que, plusieurs fois, elle entendit une voix mystérieuse l'exhorter à imiter généreusement le dénûment de l'Enfant-Dieu.

Non-seulement l'enfance de Jésus, mais toute sa vie à Nazareth auprès de sa sainte Mère et dans la boutique de Joseph, était l'objet des méditations de la pieuse Anna-Maria, de son amour et de son imitation. Tout son désir était de réaliser en elle quelque chose des perfections de cette vie cachée du Fils de Dieu. Non contente de faire sa prière en union avec celle de Jésus, elle tâchait aussi d'imiter, en la faisant, la posture, le maintien qu'a dû prendre alors le divin Sauveur. Son travail, ses occupations

domestiques, toutes ses actions, en un mot, elle les faisait comme elle s'imaginait qu'avait dû les faire Notre-Seigneur. Jésus était en tout son exemple, son modèle, auquel elle tâchait de se conformer dans sa manière de parler, de marcher, de traiter avec le prochain. Jésus était son guide et sa lumière dans les obscurités de la vie ; aussi voulut-elle le suivre constamment comme un fidèle disciple, l'aimer et lui obéir comme une tendre épouse, décidée à n'appartenir jamais qu'à lui seul.

Après Bethléem, après la pauvre demeure de Nazareth, venaient pour elle, dans ses affections, le Calvaire et la Croix. Jésus crucifié était son refuge, son unique repos dans ses peines. On eût dit qu'elle avait fixé son séjour au pied de la croix, et que sa vie entière s'écoulait dans la contemplation des humiliations et des souffrances de son doux Sauveur. L'Agneau de Dieu saturé d'opprobres sur l'autel de son sacrifice, et victime pour nous d'un prix infini, était, nous attestent unanimement les témoins de la vie d'Anna-Maria, l'objet ordinaire de ses méditations, et elle avait continuellement sous les yeux de son esprit les scènes douloureuses de la Passion du Fils de Dieu. Ce souvenir, qu'elle entretenait avec tant d'amour, ranimait son courage dans la voie étroite du salut. Elle n'omettait rien, d'ailleurs, de ce qui pouvait l'aider à accroître en elle la connaissance et l'amour de Jésus crucifié.

Elle aimait souverainement à faire sa lecture dans les livres qui traitent de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à parler de ses souffrances avec les sentiments de la plus vive compassion, et à visiter souvent les églises de Rome où l'on vénère les plus insignes images de Jésus crucifié, ou les instruments de la Passion, comme la colonne de la flagellation à Sainte-Praxède, la sainte Croix à la Basilique Sessoriane, la *Santa Scala* et autres[1]. En

(1) Le *Scala Santa* est l'escalier du palais de Pilate que Notre-Seigneur monta et descendit 4 fois, dans la matinée du jour de sa Passion. Il est formé de 28 marches en marbre blanc veiné, inconnu à Rome, mais fort commun en Syrie. Sainte Hélène le fit venir de Jérusalem avec 3 portes et 2 colonnes, pour les placer dans le palais de Latran. Au XVI[e] siècle, Sixte-Quint chargea Fontana de les entourer de ce portique. La *Scala Santa* est au milieu. On la monte à genoux et de

faisant la visite des sept Basiliques, elle s'entretenait, avec les personnes qui l'accompagnaient dans ce pèlerinage, de la voie douloureuse de Jésus jusqu'au Calvaire.

La croix avait, nous le savons, une place d'honneur dans la maison de la Servante de Dieu. Elle possédait une parcelle du bois de la vraie Croix, et chaque jour, avec ses enfants, elle la vénérait et la baisait avec beaucoup de respect. Elle avait dans son oratoire domestique une belle image de Jésus souffrant, et portait suspendu à son cou un crucifix, comme c'est l'usage des femmes chrétiennes, mais cette croix n'était pas pour elle, comme pour tant d'autres, un simple ornement, une vaine parure; c'était un vrai et continuel souvenir de l'amour de son Dieu.

Une de ses pratiques favorites était de faire le chemin de la croix[1] dans quelque église, et elle choisissait de préférence pour cela celles qui sont solitaires et silencieuses, parce qu'elles favorisent davantage la foi et la piété. Là, elle pouvait donner un libre cours aux élans de son cœur, et, absorbée dans les douleurs et les larmes, elle passait de longues heures dans cette méditation de la voie suivie par le fils de Dieu chargé de sa croix. Lorsque ses occupations ou ses infirmités l'empêchaient de sortir de sa chambre, elle y faisait néanmoins le chemin de la croix, plus ou moins longuement, selon le temps qu'elle y pouvait consacrer. Elle s'était fait inscrire dans la confrérie du Colisée et ne manquait pas, autant que possible, d'assister publiquement à ces exercices si bien faits pour ranimer la dévotion, puisqu'ils ont lieu sur un sol tout imbibé du sang d'un si grand nombre de martyrs; et, tout en méditant alors sur la passion du Sauveur, elle se sentait disposée à donner sa vie, comme les premiers athlètes de la foi, pour la défense et le soutien de notre sainte religion.

Elle avait aussi, nous l'avons déjà vu, la dévotion d'aller vénérer le soir, nu-pieds, pendant quarante jours consécutifs, le crucifix

nombreuses indulgences sont attachées à cette pratique. On arrive par là au *Santa Sanctorum* qui renferme une célèbre image de Notre-Seigneur en bois de cèdre, que l'on porte en procession dans la Ville, au temps des grandes calamités.

(1) Procès. fol. 1031. Summ. N. V. 270.

miraculeux de la prison Mamertine, et deux ou trois fois par mois, celui de Saint-Paul hors-les-murs [1]. Il nous est raconté qu'un jour, Anna-Maria, priant dans l'église de Saint-André *della Valle*, où se trouvait exposé en ce moment le crucifix de Saint-Laurent *in Damaso* [2], une voix céleste lui dit : « Que désires-tu faire? veux-tu suivre Jésus pauvre, nu et dépouillé de tout, ou bien ce même Sauveur triomphant et glorieux? Dis, que choisis-tu? » Anna-Maria, pleine de confiance et d'amour, répondit : « J'embrasse la croix de mon Jésus. Je la porterai comme lui au milieu des peines et des ignominies, et j'attends de sa main le triomphe et la gloire dans l'autre vie. »

Une autre fois qu'Anna-Maria était à s'entretenir avec une personne également fort pieuse, Jésus se montrant tout à coup à elles, leur dit : « Oh! mes filles, qui voulez-vous aimer? qui voulez-vous suivre? un Dieu nu et souffrant, ou un Dieu qui vous remplise de consolations? » Puis, sans leur donner le temps de faire leur choix, le Sauveur ajouta : « Sachez, mes filles, que vous devez combattre le monde, la chair et le démon, afin que vous appreniez à connaître votre propre faiblesse, la sottise du monde et le peu de consistance de ses partisans, la fourberie du démon et aussi l'inanité de ses attaques contre mes fidèles serviteurs. Ce ne sera qu'en résistant à ces trois ennemis, que vous pourrez acquérir la vertu, et ce sera aussi par là que vous apprendrez à connaître le prix et l'efficacité de ma grâce. »

(1) Procès. fol. 818. Summ. N. V. § 210. Voir plus haut ce qui est dit du Colisée, de la prison Mamertine, de Saint-Paul-hors-les-murs.

(2) Procès. fol. Summ. N. V. § 863.

CHAPITRE X.

Dévotion d'Anna-Maria à la très-sainte Vierge, surtout à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

La grande et vive foi d'Anna-Maria ne pouvait que faire naître dans son cœur une tendre dévotion pour Marie, la Mère de Dieu, qu'un grand Docteur de l'Eglise a appelée *le Sceptre de la foi orthodoxe*. Au reste, romaine par le cœur et par son éducation, notre Vénérable avait puisé dans sa patrie d'adoption ce culte sincère et touchant envers la très-sainte Vierge, dont les habitants de la Ville Eternelle donnent en toute occasion de si éclatants témoignages. Elle avait pour l'auguste Mère du Sauveur l'amour le plus filial, la confiance la plus entière, le plus complet abandon. Elle l'aimait, disent tous les témoins, comme un enfant bien né aime la plus tendre des mères. Elle l'appelait toujours de ce doux nom : « Ma chère Mère, *la mamma mia cara.* »

Quiconque parlait un instant avec la pieuse femme s'apercevait bientôt que le nom de Marie était pour elle ce qu'était jadis pour le grand Docteur, saint Bernard, le saint nom de Jésus : un rayon de miel pour ses lèvres, une suave mélodie pour ses oreilles, un tressaillement de joie pour son cœur. Elle avait un soin particulier, en sa qualité d'enfant de Marie, de témoigner à cette Mère chérie l'amour qu'elle lui portait et de lui rendre tous les hommages qui étaient en son pouvoir. Elle célébrait avec une tendre piété toutes ses fêtes qui, à Rome surtout, sont nombreuses. Elle s'y préparait par une neuvaine de prières et de mortifications, et, la veille, elle pratiquait un jeûne rigoureux. Son mari nous atteste qu'elle jeûnait aussi tous les samedis en l'honneur de la très-sainte Vierge, et cet usage s'est perpétué dans sa famille comme un pieux héritage. Mais, au reste, ces prières ne la dispensaient pas de celles

qu'elle faisait chaque jour avec ses enfants devant la statue de Marie, dans son oratoire domestique.

Les témoins nous assurent que lorsqu'elle parlait de la très-sainte Vierge Marie, les mots ne lui manquaient jamais et que ses paroles devenaient alors éloquentes, non moins que pieuses et attendrissantes[1]. Il était beau de l'entendre quand elle entreprenait d'énumérer les priviléges dont Marie a été enrichie par le Saint-Esprit, mais sa voix s'animait davantage encore quand elle parlait de l'amour maternel de Marie pour nous tous. Elle tâchait de faire passer sa propre conviction à cet égard dans le cœur de ses auditeurs et de leur inspirer à tous la plus tendre dévotion envers la très-sainte Vierge, mais c'était surtout à l'égard de ses propres enfants qu'elle usait de toutes les industries de son zèle, pour enraciner de bonne heure dans ces chères âmes un ardent amour pour Marie.

Dès leurs premières années, elle leur racontait souvent comment le divin Sauveur, du haut de la croix, nous a donné à tous Marie pour Mère; comment Marie nous a acceptés pour ses enfants et nous considère toujours comme tels. Elle leur expliquait les vertus de cette bonne Mère, surtout celles qui sont spéciales pour le jeune âge, et leur apprenait à les imiter et à les réduire en pratique. Nous avons à cet égard l'attestation de l'une de ses filles dont nous donnerons ici les paroles : « Telle était la dévotion de notre mère pour la très-sainte Vierge, que, non contente de la posséder dans son cœur, elle nous en entretenait constamment pour nous la faire apprécier et pratiquer; mais, au reste, son exemple était plus puissant encore que ses paroles pour nous porter à imiter les vertus de cette auguste Reine. »

Anna-Maria vénérait profondément tous les mystères de la vie de la très-sainte Vierge, mais en particulier le privilége ineffable de son Immaculée Conception. Elle avait aussi une certaine prédilection pour la considération des douleurs de la très-sainte Vierge, et la vue de Marie au pied de la croix excitait dans son cœur une profonde émotion et tirait des larmes de ses yeux. La peine qu'elle

(1) Summ. N. V. § 6, 25, 38, etc.

en ressentait était si poignante, qu'elle en perdait quelquefois l'usage de ses sens et semblait anéantie; et ce qu'elle racontait, au sortir de ces défaillances causées par la douleur et la compassion, faisait voir que nul autre que Marie elle-même n'avait pu lui communiquer ces connaissances intimes, qu'elle possédait sur les indicibles douleurs éprouvées par le Cœur immaculé de cette tendre Mère, pendant le cours de la Passion de son divin Fils. Elle vénérait donc avec une affection toute spéciale celles des images de Marie qui la représentent plongée dans la douleur, les yeux remplis de larmes et le cœur transpercé d'un glaive.

Nous savons que, dans son oratoire, était une image de la très-sainte Vierge, devant laquelle elle tenait toujours une lampe allumée, comme témoignage de son ardent amour pour une si bonne Mère, et que Dieu montra par des effets miraculeux combien lui était agréable cette vénération de son humble Servante, car il communiqua à l'huile de cette lampe la vertu de guérir les infirmes sur lesquels notre Vénérable en faisait des onctions. Elle ne quittait jamais cette image de Marie qu'elle avait pris l'habitude de porter sur son cœur, et conservait aussi fort précieusement les divers scapulaires de Marie qu'elle avait successivement reçus. Elle saluait affectueusement les images de sa bonne Mère qu'elle rencontrait dans les rues, aux angles des maisons[1].

Elle fréquentait volontiers les églises et les chapelles dédiées à la très-sainte Vierge, ou celles qui possèdent des statues ou images miraculeuses, mais elle se rendait encore de préférence à celles où Marie est honorée sous le nom de Notre-Dame de Pitié ou de Miséricorde, ou sous celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs, parce que ces titres expriment mieux, disait-elle, l'amour maternel de Marie à notre égard, en même temps qu'ils nous invitent plus

(1) Rien n'est touchant, pour l'étranger qui visite Rome, comme de voir toutes ces statues de la très-sainte Vierge, et d'autres saints, qui ornent les coins des maisons, les devantures des magasins et même le fond des plus chétives boutiques. Assez souvent on entretient devant ces statues une lampe allumée. Les dominateurs actuels de Rome n'ont pu encore, malgré leur manie de vouloir tout réformer, faire renoncer les habitants de la Ville des Papes à ce témoignage extérieur de leur profonde dévotion.

particulièrement à lui donner notre amour et notre confiance, comme pécheurs. Bref, elle attribuait à l'intercession de Marie tout ce qui lui arrivait d'heureux, et, dès qu'elle avait obtenu pour elle-même ou pour d'autres ce qu'elle lui avait demandé, se prosternant à ses pieds dans le plus profond sentiment de son néant, elle la remerciait avec effusion de larmes de ses continuelles bontés, et, non contente encore de ce témoignage secret de sa gratitude, elle ne cessait en public d'exalter les grandeurs et le pouvoir souverain de son insigne bienfaitrice. Ses paroles, qui étaient alors une preuve de la vivacité de sa dévotion envers la très-sainte Vierge, ne pouvaient qu'éveiller la même affection, la même confiance dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

Voici encore ce que le cardinal Pedicini nous dit sur le même sujet :

« L'amour constant et profond que notre Vénérable nourrissait dans son cœur envers la très-sainte Vierge, la portait à recourir à sa puissante protection dans les tribulations, les souffrances, les maladies et dans tous ses besoins. La Mère de Dieu, agréant ces humbles hommages de sa fille bien-aimée, lui donna bien souvent des marques sensibles de sa prédilection, en la consolant dans ses peines, en la favorisant même par de tendres et affectueuses allocutions.

« Un jour, Anna-Maria était en prière dans l'église d'Ara-Cœli[1]; elle entendit une voix douce et gracieuse sortir d'une image de la très sainte Vierge peinte sur une colonne au fond de l'église. Cette voix lui dit : « Ma fille, ne crains rien, je veille sur toi, au milieu

(1) L'église de l'*Ara-Cœli* a été bâtie sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin. Elle se trouve au sommet du Capitole et a été dédiée par saint Grégoire-le-Grand à la très-sainte Vierge. On va y vénérer une célèbre statue de l'Enfant-Jésus ou *Sagro Bambino*. Dans une chapelle circulaire dédiée à sainte Hélène, une inscription porte que ce fut là que la Vierge Mère, portant son Fils entre ses bras, apparut à l'empereur Auguste, au milieu d'un cercle d'or. Le couvent qui est attenant est la résidence du Général commun aux deux branches franciscaines des réformés et des observantins. La façade de l'eglise est précédée d'une escalier de 124 marches que les fidèles montent souvent à genoux par dévotion. Il est dit qu'Anna-Maria le faisait quelquefois.

de la mer agitée que tu traverses. Dis au P. N.... que je me trouve ici sans lumière, et que je veux être particulièrement honorée en ce lieu. Si les Pères ne font pas ce que je leur recommande, je les y obligerai par des miracles. „ Anna-Maria remplit fidèlement sa mission, mais sans pouvoir obtenir ce qu'elle demandait. Alors la sainte image commença à multiplier ses faveurs par des prodiges qui réveillèrent la piété et l'ardeur des fidèles; les ex-voto et les dons permirent bientôt de l'honorer comme on le fait aujourd'hui. C'est la Madone du frère Petronio; ce religieux en prit dès lors un soin particulier.

« Dans une extase, l'auguste Marie daigna dicter elle-même à son humble Servante la belle prière que nous reproduisons ici :

„ Prosternée à vos pieds, ô grande Reine du ciel! je vous vénère avec le plus profond respect, et je confesse que vous êtes Fille du Père, Mère du Verbe divin, Epouse du Saint-Esprit. Vous êtes la trésorière et la distributrice des divines miséricordes; votre cœur est rempli de charité, de douceur et de tendresse pour les pécheurs; c'est pourquoi nous vous nommons *Mère de la divine Pitié.* Je me présente donc à vous avec une grande confiance, ô Mère compatissante! me voici dans l'affliction et l'angoisse; daignez me montrer combien véritablement vous m'aimez, en m'accordant la grâce que je vous demande, si elle est conforme à la volonté divine et au bien de mon âme. Je vous en supplie, arrêtez vos regards très-purs sur moi et sur tous ceux qui se sont recommandés spécialement à mes prières.

„ Voyez quelle guerre terrible font aux âmes la chair, le monde et le démon, et combien est grand le nombre de ceux qui se perdent; souvenez-vous, ô tendre Mère, que nous sommes tous vos enfants, rachetés par le précieux sang de votre Fils unique. Priez avec ardeur, je vous en conjure, la très-sainte Trinité de m'accorder la grâce de toujours vaincre le démon, le monde et mes mauvaises passions, cette grâce efficace qui sanctifie les justes, convertit les pécheurs, détruit les hérésies, éclaire les infidèles, et conduit les juifs à la vraie foi.

„ Demandez, ô Mère très-aimante! cette faveur à l'infinie bonté du Très-Haut, par les mérites de votre divin Fils, par le lait que

vous lui avez donné, par le dévouement avec lequel vous l'avez servi, par les larmes que vous avez répandues, par la douleur que vous avez éprouvée en sa très-sainte Passion. Obtenez-moi ce grand don, que le monde entier ne forme qu'un seul peuple et une seule Eglise, qui donne gloire, honneur et actions de grâces à la très-sainte Trinité et à vous qui êtes notre médiatrice. Que cette grâce me soit accordée par la puissance du Père, la sagesse du Fils et la vertu du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

» Mère compatissante, voyez le danger extrême de vos enfants.

» Mère qui pouvez tout, ayez pitié de nous.

» *Ave Maria* (trois fois).

» Père éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Fille.

» Fils éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Mère.

» Esprit, saint et éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Epouse. *Gloria Patri.* »

« Je portai moi-même, dit le cardinal Pedicini, cette prière au Souverain-Pontife [1]. Pie VII y attacha des indulgences précieuses. Elle fut imprimée sous le nom de quelques personnes pieuses, parce qu'Anna-Maria ne voulut pas y être nommée. Elle se répandit dans l'Italie et au loin, dans la chrétienté. »

(1) A l'audience du 16 mars 1809.

CHAPITRE XI.

Dévotion de la Servante de Dieu aux apôtres et à d'autres saints; aux âmes du Purgatoire, etc. Son dévouement à l'Eglise, au Pape, etc.

Indépendamment des inspirations et instructions qu'elle reçut de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge, Anna-Maria fut favorisée aussi, nous dit le cardinal Pedicini, des apparitions et allocutions des saints Apôtres. Elle vénérait profondément dans saint Pierre et saint Paul les promulgateurs de la foi dans la ville de Rome.

« Les martyrs et les confesseurs, les saintes vierges et les saints patrons avaient part à sa dévotion; entre autres le chaste époux de Marie, saint Joseph, chef de la sainte famille, protecteur spécial des âmes qui tendent à la perfection dans le silence et le recueillement, saint Philippe de Néri, saint François de Paule, saint Louis de Gonzague, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre de la très-sainte Trinité, et la glorieuse martyre sainte Philomène[1]. »

« Tous les anges, et principalement saint Michel, prince de la milice céleste et défenseur de la foi, saint Gabriel, saint Raphaël, étaient l'objet de la dévotion d'Anna-Maria. Son ange gardien la guidait et l'aidait continuellement, d'une manière surnaturelle et quelquefois même sensible, dans le chemin de la vertu, et aussi dans la direction de son petit ménage, en lui apprenant à bien faire toutes choses et à gouverner sa famille. La vertueuse femme mettait le plus grand soin à écouter et à suivre les inspirations

(1) Ce fut par l'intercession de sainte Philomène qu'elle guérit Domenico, son mari, d'une attaque d'apoplexie et une de ses petites-filles blessée à l'œil; la relation de ces deux prodiges, accompagnée des preuves à l'appui, fut envoyée à Mugnano pour être insérée parmi les glorieux trophées de cette illustre vierge-martyre.

de son bon ange; elle lui témoignait fréquemment la profonde gratitude dont elle était pénétrée à son égard. »

Anna-Maria aimait et chérissait tendrement les saintes âmes du Purgatoire, qui subissent loin de Dieu de longs et cruels tourments, avant de pouvoir pénétrer dans la céleste patrie. Le cœur de notre Vénérable, ému par le sort de ces infortunées, s'épanchait pour elles en prières, en pénitences et en toute sorte de bonnes œuvres. Elle appliquait à leur soulagement tout le fruit de ses pratiques de dévotion, qui étaient, nous le savons, si agréables à Dieu; messes, communions, prières, pénitences, tout était pour les pauvres âmes du Purgatoire. Elle avait, pour ainsi dire, établi sa demeure sur le seuil de ce séjour de douleur, afin de pouvoir plus facilement délivrer ou du moins soulager les saintes âmes qui l'habitent, en répandant sur elles les trésors de l'Eglise, les saintes indulgences. Le cardinal Pedicini va plus loin et nous atteste que, à son avis, Anna-Maria, pour procurer la délivrance de ces âmes, s'était mise réellement elle-même dans un continuel et très-dur purgatoire, par les œuvres satisfactoires qu'elle accomplissait en leur faveur.

Très-souvent elle faisait pour leur soulagement le chemin de la croix dans le cimetière du Saint-Esprit et dans celui de Saint-Jean-de-Latran. Ayant appris de son divin Epoux que cet exercice est extrêmement agréable au Père céleste, elle tâcha de s'y livrer, surtout au moment de ses plus grands besoins spirituels et temporels. Elle était persuadée que Dieu daignerait la secourir dans ses propres tribulations, si elle consolait elle-même des âmes destinées à être dans le ciel ses épouses; plusieurs fois, en effet, elle ressentit ce secours divin d'une façon tout à fait miraculeuse. Souvent aussi le Seigneur permit que les âmes délivrées par ses soins, vinssent la remercier avant de s'envoler au ciel, et qu'elle fût témoin de leur entrée dans le séjour de l'éternel bonheur; ce qui lui faisait éprouver une indicible consolation.

Un jour, elle voulut communier à Saint-Jean-de-Latran pour une défunte qui lui avait été recommandée et dont elle avait vu clairement les extrêmes souffrances dans le Purgatoire. Pendant la première messe célébrée par son confesseur, elle fut tourmentée

vivement dans le corps et dans l'âme, néanmoins; elle ne cessa pas de prier, offrant ses souffrances à la justice divine. Mgr Pedicini dit ensuite une seconde messe. Au *Gloria*, elle éprouva un excès de joie lorsque l'âme délivrée du Purgatoire s'approcha d'elle, toute rayonnante de lumière, et lui dit : « Je te remercie, ma bonne sœur, de ta charité. Je me souviendrai de toi dans le ciel où, grâce à tes prières, je vais être heureuse pour toute une éternité. » La bonne Anna-Maria en fut toute ravie, et telle était la satisfaction qu'elle en ressentait, qu'elle en pensa mourir de bonheur.

« Ma pieuse mère, dit Sofia[1], l'aînée des filles d'Anna-Maria, avait l'habitude d'aller souvent au cimetière du Saint-Esprit[2]. Ses visites avaient lieu pendant quarante jours consécutifs. Elle les faisait, quelle que fût la saison, toujours pieds nus, malgré le soleil, la pluie, le froid et la boue. Elle récitait sur chacune des 300 sépultures trois *requiem* et une prière. J'étais ordinairement

(1) Procès. fol, 498. Summ. V. § 134.

(2) Malgré le silence des dépositions à cet égard, nous croyons qu'Anna-Maria se sera rendue souvent aussi à ce cimetière que l'on voit dans le couvent des Capucins, situé non loin de l'église de Notre-Dame de la Victoire. C'est une salle souterraine dont l'aspect cause, d'abord, une vive émotion. Le sol est occupé par des fosses surmontées d'une petite croix, tandis que la voûte et les parois sont ornées d'ossements humains qui forment des dessins variés, des rosaces, des guirlandes, et même des lustres suspendus. Le pourtour des caveaux est garni de tibias, rangés avec symétrie, et formant de distance en distance des niches spacieuses semblables à celles des catacombes. Là, dans l'attitude de la prière ou du sommeil, apparaissent des morts anciens ou nouveaux, revêtus de leur bure grossière, et le crucifix à la main. Dans une des dernières chapelles, on aperçoit les squelettes de deux jeunes princes Barberini, soutenant une couronne.

Les Romains aiment assez ces sortes de représentations dans leurs cimetières Pendant l'octave des morts, après la Toussaint, on y voit la reproduction, au moyen de bustes, qui sont quelquefois de haute stature, des scènes les plus intéressantes de la vie des saints ou des faits de l'ancien Testament, qui peuvent avoir quelque rapport avec l'état des âmes du purgatoire. Nous avons su, en 1858, à Rome, que l'année précédente on avait représenté dans le cimetière du Saint-Esprit la délivrance de ces âmes souffrantes, en reproduisant une des rédemptions de captifs opérées dans la Barbarie, par notre illustre fondateur, saint Jean de Matha.

sa compagne dans ce pieux exercice. Pendant que ma mère priait sur les tombes, je parcourais le cimetière, je faisais le chemin de la croix, et j'allais ensuite l'attendre dans la chapelle du Rosaire. »

La femme Agnès Androver atteste[1] que la Servante de Dieu lui disait souvent : « Ayez une grande dévotion aux âmes du Purgatoire, surtout aux âmes des prêtres; faites dire des messes pour elles quand vous le pouvez. Prenez l'habitude de réciter à leur intention cent *requiem* tous les jours. En assistant à la sainte messe, offrez-la pour leur soulagement. Cette dévotion vous préservera de bien des malheurs, vous et votre famille. » — « Je me mis à suivre ce conseil, ajoute Agnès, et j'ai pu dans la suite en éprouver les heureux effets pour moi, pour mes enfants et mes parents, en plusieurs circonstances de la vie. »

Maria, la plus jeune des filles de notre Vénérable, parle aussi dans sa déposition[2] de la dévotion extraordinaire de sa mère pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et de son zèle à repandre partout les prières et pratiques pieuses auxquelles sont attachées des indulgenees applicables aux défunts : « Elle avait coutume, dit Maria, de réciter pour les défunts deux prières qu'elle ajoutait aux cent *requiem* de la manière que voici. Après les cinquante premiers, elle disait : « O plaies sacrées de mon Seigneur Jésus qui lui avez causé tant de douleur et coûté tant de sang, plaies augustes qui fûtes une preuve si évidente de l'amour immense de ce doux Sauveur, ayez pitié de ces pauvres âmes du Purgatoire, et de moi, pauvre pécheresse. » Après les cinquante autres *requiem*, elle ajoutait : « Saintes âmes, qui de ce monde êtes allées dans le Purgatoire, d'où vous êtes attendues dans le Paradis, vous demanderez pour moi des grâces quand vous paraîtrez devant Dieu. » Elle récitait ces deux prières avec un grand sentiment de foi, et il paraît bien qu'elle les avait elle-même composées. »

A l'Eglise qui souffre dans le lieu d'expiation, Anna-Maria unissait dans son amour l'Eglise qui lutte encore sur la terre, pour la conservation du dépôt de la vérité qu'elle a reçu de son céleste

(1) Procès. fol. 189. Summ. N. VIII. § 28.
(2) Procès. fol. 498. Summ. V. § 164.

Epoux. En toute occasion, elle prenait sa défense contre ceux, quels qu'ils fussent, qui méprisaient ses enseignements et blâmaient ses préceptes. Elle observait ses prescriptions avec une fidélité qui allait jusqu'à la rigueur, et quand, dans la famille, il fallait s'écarter de ses saintes ordonnances, pour ce qui tient aux jeûnes, aux abstinences, elle ne se contentait pas de l'avis des médecins, souvent trop complaisants pour donner des dispenses. Il lui fallait, non-seulement une permission, mais un ordre formel du confesseur[1].

Ce profond respect qu'elle avait pour notre mère commune, la sainte Eglise, Anna-Maria le portait à tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique. Elle avait en particulier la plus haute vénération pour le Souverain-Pontife. Elle ne parlait de lui qu'avec la plus humble déférence, et une de ses paroles était celle-ci : « Il est Dieu sur la terre! » Elle priait incessamment pour sa conservation, conjurant le Seigneur de l'assister, de le revêtir d'une force toute divine et de le délivrer des piéges de ses ennemis.

Dans ce but, elle offrait au Père Eternel le précieux sang de Jésus-Christ, auquel elle était très-dévote, de ferventes prières et toutes les croix que la Providence lui ménageait. Elle y ajoutait de rudes pénitences qu'elle s'imposait volontairement, et de pieux pèlerinages aux sanctuaires les plus venérés de Rome, surtout celui de Saint-Paul hors-les-murs, et la visite des sept Basiliques qu'elle faisait en marchant nu-pieds. Qui pourrait dire les larmes qu'elle versait alors, et les célestes communications qu'elle recevait pendant ces longues heures de recueillement!

Prosternée au pied des autels, ou retirée, dans le silence de la nuit, au fond de sa chambre, elle conjurait le Seigneur de protéger la nacelle de l'Eglise contre la violence des flots soulevés par l'impiété. Dans les prières qu'elle faisait à cette intention, elle mentionnait, après le Souverain-Pontife, les cardinaux, les évêques, les prélats, les religieux, tous les prêtres et particulièrement les curés et son confesseur[2].

(1) Procès. fol. 889. Summ. N. VIII. § 165.

(2) Procès. Summ. N. V, § 20, 47, 51, etc.

Le respect qu'elle avait dans son cœur pour les ministres du Seigneur, elle le témoignait publiquement, même dans les rues, en baisant la main des prêtres de sa connaissance, qui bien souvent étaient ses fils spirituels. Si des prêtres entraient dans sa maison, elle se levait, allait au-devant d'eux et leur offrait la première place, les traitant avec les plus grands égards, en présence même de personnes que le monde estime supérieures aux prêtres par la fortune, les titres, ou les dignités extérieures. Elle ne souffrait jamais que l'on critiquât devant elle les paroles ou les actions des ministres de Dieu.

« Tous les ecclésiastiques, nous dit le cardinal Pedicini, avaient la meilleure place dans son cœur. Outre le caractère commun à tous les chrétiens, elle reconnaissait en eux les ministres du Dieu vivant, les oints du Seigneur, la portion choisie de l'Eglise. En parlant des ecclésiastiques, elle avait coutume de dire : « Ils sont ministres de Dieu, et, par conséquent, toujours dignes de nos respects : à l'article de la mort, de qui aurons-nous besoin, sinon du prêtre? »

CHAPITRE XII.

Ardent amour du prochain dans notre Vénérable.

Le monde ne cesse de nous parler de sa philanthropie. Comment se fait-il donc que l'on ne trouve dans son sein que haine, ambition, esprit de vengeance, vol, rapine, oppression du faible, fraude et mauvaise foi? C'est que la philanthropie du monde ne procède pas de l'éternelle vérité, qui seule peut donner une sanction aux droits et aux devoirs de l'homme ici-bas. Elle puise ses inspirations dans les affections humaines, toujours vaines et changeantes, dans l'intérêt privé, ou tout au plus dans une vaine gloire qui n'a nulle consistance. Un tel sentiment ne peut enfanter ni l'esprit de

sacrifice, ni le désintéressement, ni les privations volontaires, mais seulement l'amour de soi, ou d'autres passions qui se réduisent à un pur égoïsme.

La charité chrétienne, au contraire, fille du Calvaire, toujours prudente et douce, laborieuse et patiente, forte et généreuse, se dépouille pour autrui de tout ce qu'elle possède, et pousse son dévouement, s'il le faut, jusqu'au martyre. Elle donne tout, et croit toujours n'avoir point encore fait assez. Rien ne la rebute dans la prodigieuse activité qu'elle déploie au profit des malheureux.

Tels furent dans Anna-Maria les caractères de sa charité envers ses semblables. Elle était généreuse et s'étendait jusqu'à ceux qui la méconnaissaient; elle était universelle et comprenait dans son expansion le genre humain tout entier. Par amour pour Dieu, notre Vénérable se faisait la servante de tous, assistait les malades avec une indicible tendresse, et ne craignait point, quand elle était malade elle-même, d'aller soigner d'autres infirmes.

« Lorsque la Servante de Dieu était appelée chez les malades, nous dit son mari, elle s'y rendait sur-le-champ, quelque temps qu'il fît. Je lui avais donné pleine permission à cet égard; je me souviens que, les premières années, elle ne pouvait prendre un morceau de pain en repos, parce qu'on la demandait de tous côtés. Elle allait partout, car elle était très-active. Vers la fin de sa vie, les maladies qui l'accablaient ne lui permirent pas de continuer ainsi. Elle se traînait pourtant, autant que ses forces le lui permettaient, sans faire distinction de personnes; bien plutôt, les pauvres étaient préférés. Sa grande peine était de ne pouvoir secourir les misères d'autrui comme elle l'aurait voulu. Afin de pouvoir soigner les malheureux, sans faire tort à sa famille, elle travaillait la nuit, aux époques les plus critiques. Elle gagnait ainsi quelque chose de plus et donnait quelques secours avec ma permission; Dieu bénissait notre ménage en accordant le nécessaire par un miracle presque continuel. »

Voyant la personne de Jésus-Christ dans son prochain et surtout dans les pauvres, elle les traitait avec la charité et les égards qu'elle aurait eus pour son céleste Epoux. En lui et pour lui elle

aimait toutes les créatures d'une manière éminente et bien supérieure à la loi de la nature.

Une de ses filles nous atteste qu'un jour, un pauvre s'étant présenté à la porte de leur habitation, pour y recevoir l'aumône, la grand'mère le renvoya sans lui rien donner[1]. Anna-Maria, absente en ce moment, l'ayant appris à son retour, en éprouva la plus vive douleur : « Au nom du Ciel, ma bonne mère, lui dit-elle, ne renvoyez jamais personne sans lui faire la charité. A défaut d'autre chose, vous trouverez toujours du pain dans cette armoire; donnez à qui vous en demande. » En effet, le pain ne manqua jamais dans l'armoire, parce que le Seigneur eut soin de l'y multiplier au gré de notre Vénérable.

On est attendri en la voyant, déjà chargée d'une nombreuse famille, s'intéresser si fort au sort des pauvres; jamais ils ne lui demandèrent en vain quelques secours, et, lorsque la famine de 1798, occasionnée par la proclamation de la république à Rome, eut jeté tant de familles dans la dernière misère, elle redoubla son travail de jour et de nuit, nous disent unanimement les témoins, pour subvenir non-seulement aux besoins des siens, mais pour soulager aussi tant de pauvres mendiants qui accouraient à sa porte.

Souvent elle s'ôtait le pain de la bouche pour sustenter quelques malheureux; plus souvent encore elle conduisait chez elle ceux qu'elle rencontrait sur la route à demi morts de faim. Elle les faisait manger le mieux qu'elle pouvait; si leurs habits étaient déchirés, elle leur en fournissait d'autres et tout ce qu'il leur fallait, sans témoigner la moindre répugnance. Cette femme portait réellement en elle une âme virile, et tous ceux qui l'ont connue de près, ont pu donner l'assurance que sa vie fut un continuel et laborieux apostolat de charité.

Un jour qu'il faisait grand froid, Anna-Maria sortait de l'église de la Madone *della Pieta*, en compagnie de l'abbé Natali, pour rentrer chez elle, lorsqu'elle rencontra dans la rue un pauvre jeune homme dont l'aspect ne pouvait qu'inspirer le dégoût[2]. Il se

(1) Procès. fol. 930. Summ. N. VIII. § 124.

(2) Procès. fol. 263. Summ. N. VIII. § 63.

trouvait presque nu, tellement étaient déchirés et réduits en lambeaux les vêtements dont il se couvrait. Il grelottait de froid. Sa face était blême et presque livide, ses yeux étaient noyés dans les larmes au fond de leur orbite, et ses cheveux en désordre étaient souillés de paille et de boue. De longues privations l'avaient excessivement amaigri, et ses bras croisés sur la poitrine semblaient vouloir y retenir un reste de vie et de chaleur prêt à s'en échapper. On eût dit vraiment un fantôme et une image réelle de la mort; et, comme d'ailleurs il s'exhalait de sa personne une forte odeur de pourriture et de fumier, nul n'osait l'approcher; on détournait de lui les regards quand on le rencontrait quelque part. On le fuyait, on le poursuivait même, bien loin de songer à lui donner un morceau de pain ou quelque autre secours.

« Anna-Maria se garda bien, observe le prêtre confident, de manquer cette bonne occasion de faire la charité. Elle fut saisie, en le voyant, d'une vive compassion, parce qu'il lui sembla tout aussitôt avoir sous les yeux son doux Jésus, réduit en ce misérable état par les barbares soldats du prétoire, et, lui adressant la parole avec sa douceur accoutumée : « Venez avec moi, lui dit-elle, venez en ma demeure qui n'est pas loin d'ici, et je vous y rendrai tous les faibles services qui sont en mon pouvoir. » C'était peut-être la première fois que cet infortuné entendait une parole affectueuse, depuis qu'il avait été réduit à une si profonde misère. Il se mit donc à suivre notre Vénérable jusqu'à son habitation.

» La première chose qu'elle fit, ce fut d'allumer un bon feu, de faire approcher son hôte et de le restaurer par un peu de nourriture; ensuite elle lui donna des vêtements propres, choisis parmi ceux de ses enfants, et, quand il se fut changé de tout, de la tête aux pieds, elle le fit asseoir devant une table bien garnie; puis, lorsqu'il fut sur le point de se retirer, elle lui donna encore une aumône en argent. Le pauvre jeune homme, stupéfait de se voir l'objet de tant de soins qu'il n'avait encore rencontrés nulle part, ne trouvait point d'expressions pour témoigner à sa bienfaitrice toute sa gratitude, mais les larmes qui coulaient de ses yeux disaient assez quels étaient les sentiments de son cœur.

» Anna-Maria, d'ailleurs, n'avait point omis, tout en donnant

à cet homme tous les soins matériels dont il avait un si grand besoin, de nourrir son âme de quelques bonnes paroles de religion, et ce fut aussi en lui recommandant de vivre toujours en bon chrétien et de mettre en Dieu toute sa confiance, qu'elle lui permit de s'en aller. Elle avait mis dans cet office de charité, conclut l'abbé Natali, autant d'empressement et de respect que s'il se fût agi d'un personnage de distinction. »

Allant à l'église Sainte-Marie de la Consolation[1], Anna-Maria rencontra une pauvre femme renversée à terre et répandant de la bave par la bouche. Nul des passants n'y faisait attention ; la pieuse femme s'empressa de la relever et se mit à essuyer avec son mouchoir l'écume et la sueur froide qui la couvraient. L'infirme ressentait un grand mal d'estomac; Anna-Maria courut à une boutique chercher quelque soulagement, et elle ne quitta cette pauvre femme que lorsqu'elle la vit parfaitement remise.

Cette action de charité avait attiré l'attention des passants; ils s'étaient rangés en cercle autour de la malade, et, vivement émus par le dévouement d'Anna-Maria, ils voulurent y contribuer en faisant parmi eux une collecte dont le montant fut remis à la pauvre malade. Après s'être acquittée de ce devoir de charité, la Vénérable se rendit à l'église, et, à peine s'était-elle mise à genoux pour adorer le très-saint Sacrement, qu'elle y fut ravie en une extase pendant laquelle le divin Rédempteur lui exprima, à plusieurs reprises, ses remercîments pour cet acte de charité qu'elle venait d'exercer envers lui, dans la personne de cette pauvre femme étendue dans la rue. Le linge dont Anna-Maria s'était servie pour essuyer la bouche et le visage de cette infortunée, exhala depuis lors une très-suave odeur, comme si on y eût versé des eaux de senteur.

Jamais elle ne fit acception de personnes dans les soins qu'elle distribuait à autrui. Elle entrait avec le même plaisir dans le

(1) L'église *Santa Maria della Consolata*, ou Notre-Dame de Consolation, se trouve dans l'hôpital du même nom près du Forum. Fondé, au XV[e] siècle, cet hôpital a été restauré par Pie IX. Anna-Maria s'y rendait quelquefois.

(2) Procès, *fol.* 263. Summ. N. VIII. § 65.

palais des grands et dans le pauvre réduit de l'artisan, dès qu'il y avait du bien à faire; et, quand sa présence n'était point nécessaire dans les maisons des particuliers, elle se rendait dans les hôpitaux, surtout à celui des femmes à Saint-Jean, ou à celui de Saint-Jacques des Incurables, ou encore à l'hôpital de Notre-Dame de Consolation. Il était beau et touchant de la voir là, assise auprès du lit des malades, leur présenter avec la plus tendre bienveillance, et de ses propres mains, leurs aliments, leurs remèdes, et s'abaisser même à leur rendre les plus humiliants et les plus pénibles services. Elle soulevait les infirmes entre ses bras pendant qu'on faisait leur lit, elle les aidait à expectorer quand ils en avaient besoin ; bref, elle accomplissait à leur égard tout ce que fait pour des enfants chéris la plus tendre des mères. Aussi lui en témoignaient-ils toujours la plus vive reconnaissance. A son aspect, les pauvres malades tendaient vers elle leurs bras comme vers l'ange de la charité. Elle avait soin, d'ailleurs, d'y porter toujours pour les convalescents quelques mets plus délicats, des biscuits ou du bon vin, toutes choses qu'elle était allée demander pour eux à quelque riche bienfaiteur.

Souvent elle se faisait accompagner dans ces visites aux hôpitaux par ses filles, pour leur apprendre de bonne heure la commisération chrétienne par son exemple, tout en leur inculquant à cet égard les saintes maximes de la religion. Sofia, une des filles de notre Vénérable, qui suivait assez souvent sa mère à l'hôpital des Incurables, nous cite un fait dont elle fut plusieurs fois témoin.

Parmi les infirmes recueillies dans cet établissement, s'en trouvait une plus malheureuse que les autres. Son visage avait disparu, pour ainsi dire, sous les plaies cancéreuses qui corrodaient ses yeux et ses oreilles. Il n'y restait plus que l'ouverture de la bouche, toute couverte d'ulcères, et c'était par là qu'elle recevait le peu de nourriture liquide qui la sustentait. Sur l'ordre exprès des médecins, les infirmières la dérobaient par un voile à tous les regards, parce qu'il était impossible de supporter l'aspect de cette face, réduite à n'être plus qu'un amas de pourriture; mais une voix douce comme celle d'un chérubin, la voix d'Anna-Maria, venait de temps en temps faire entendre à cette infortunée quelques paroles de com-

passion, et alors elle supportait avec moins d'amertume, même avec quelque plaisir, son douloureux isolement.

« C'était à l'égard de cette malade, dit Sofia[1], que ma mère exerçait de préférence son ardente charité; aussi, dès que l'infortunée entendait le bruit des pas de ma mère, elle en éprouvait une grande consolation, et, malgré sa grande difficulté de parler, elle se hâtait de témoigner, le mieux qu'elle le pouvait, toute sa gratitude à sa bienfaitrice. Anna-Maria, se plaçant à ses côtés, la lavait, l'essuyait et lui donnait quelques petites douceurs pour la fortifier; puis elle l'animait à souffrir patiemment pour l'expiation de ses péchés qui peut-être étaient, lui disait-elle, la cause du triste état où elle se voyait réduite. Enfin, elle tâchait de ranimer sa confiance en Dieu, en lui disant que sans doute le Seigneur voulait lui faire faire en ce monde son purgatoire, pour lui donner le beau ciel en l'autre vie. »

L'abbé Natali nous affirme que toutes les personnes qui recouraient à notre Vénérable, même dans les cas les plus désespérés, la quittaient toujours pleines de résignation et contentes, avant même d'avoir obtenu ce qu'elles désiraient, parce qu'elle savait les convaincre que le meilleur moyen pour recevoir du Ciel ce que l'on demande, c'est d'être tout d'abord bien soumis au bon plaisir divin.

« Elle avait, nous dit le cardinal Pedicini, un don particulier pour consoler les affligés. S'il s'agissait de choses spirituelles, pour lesquelles ses lumières la rendaient une excellente maîtresse, quiconque recourait à elle, était sûr de se retirer pleinement consolé. Pour les choses temporelles, elle ne se contentait pas de montrer une compassion stérile et de donner des consolations dépourvues d'effet, mais elle employait volontiers ses relations pour aider le prochain, quoiqu'elle fût si délicate à en user, quand il s'agissait d'elle-même.

» Elle priait ardemment pour le soulagement des affligés; si c'étaient des gens accablés par la misère et qu'elle n'eût pas le moyen de les secourir, elle surmontait la honte et demandait

(1) Procès. fol. 512. Summ. N. VIII. § 111.

l'aumône pour eux. Elle s'est adressée plusieurs fois à moi dans ce but, et je me suis empressé de lui faire plaisir. »

« Elle savait, nous dit le confesseur d'Anna-Maria, compatir aux fautes des autres et excuser l'intention, lorsqu'elle ne pouvait excuser l'acte. Elle observait surtout cette règle de conduite auprès des personnes qui allaient lui raconter leurs chagrins. Elle les écoutait avec patience et affection, leur laissant toute liberté de se soulager, puis elle leur donnait de bons avis et s'efforçait d'accommoder toujours toutes choses pour le bien de la paix, pour le maintien de l'harmonie et de la charité. Elle exhortait ces personnes à être compatissantes pour les manquements des autres, et à employer leur temps à recommander à Dieu leur mari ou leurs frères, au lieu de le perdre ainsi en plaintes inutiles. Elle ajoutait que l'affabilité, la patience et la prière triomphent de tout; qu'elle ne manquerait pas, de son côté, de les recommander à Dieu, mais qu'en attendant on devait mettre en pratique les avis qu'elle avait donnés. Enfin, elle faisait observer que nous sommes capables nous-mêmes, si Dieu ne nous retient, de faire bien pis que ceux dont nous nous plaignons, et que, par conséquent, nous devons être toujours pour eux charitables et bons.

» En somme, pour une affaire ou pour une autre, qu'il s'agît de procès, de maladies, de misères, de malheurs domestiques ou publics, nul ne se retira jamais d'auprès d'elle sans être consolé. Ses paroles produisaient toujours un heureux effet, à cause des lumières célestes qu'elle possédait; mais elle aidait surtout les malheureux par les prières et les pénitences qu'elle s'imposait pour eux. Aussi, que de malades ne guérit-elle pas! que de gens réduits au désespoir ne retira-t-elle pas du bord de l'abîme, pour les remettre entre les mains de Dieu!

» Enfin, nous dirons que le cœur de notre Vénérable, toujours bon et affectueux, étendait ses soins jusqu'aux bêtes privées de raison. Elle les aimait et les chérissait parce qu'elles sont des créatures du bon Dieu. « D'ailleurs, disait-elle, ces pauvres animaux n'ont de paradis qu'en ce monde; il est bien juste que nous tâchions de leur rendre la vie un peu douce. » Anna-Maria avait reçu, nous allons le voir, le don de guérir les malades; quelquefois

elle en fit usage en faveur des animaux, priant la bonté divine de les guérir d'une rupture aux jambes ou d'autres maux qui les tourmentaient. »

CHAPITRE XIII.

Anna-Maria reçoit de Notre-Seigneur le pouvoir de guérir les maladies corporelles. Guérisons qu'elle a opérées.

Les dépositions des témoins entendus dans le procès canonique pour la béatification de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, renferment une infinité de guérisons miraculeuses opérées par elle et dûment constatées. Nous nous contenterons d'en rapporter ici quelques-unes des plus remarquables. Le cardinal Pedicini qui nous les fournit dans sa déposition ajoute : « J'en laisse plusieurs centaines dont je pris note au moment même où elles avaient lieu, et des milliers qui n'ont pas été écrites. Elles furent opérées surtout pendant les premières années, après la conversion d'Anna-Maria. Elle allait alors de tous côtés visiter les malades, par ordre de son confesseur. »

Mais avant d'en venir à la narration de ces faits miraculeux, nous dirons, d'abord, en quelle occasion elle reçut du Ciel ce pouvoir ineffable de guérir. Anna-Maria était encore logée au rez-de-chaussée du palais Chigi ; c'était peu de temps après sa conversion. Notre Vénérable était gravement malade et l'on craignait pour ses jours. Un matin, vers l'aube, Notre-Seigneur se montra tout à coup à elle, portant une tunique violette et un grand manteau bleu dont les plis couvrirent tout le lit d'Anna-Maria ; sa grâce et sa beauté étaient ravissantes[1]. Ayant pris la main droite de la Vénérable, il la serra très-étroitement dans les siennes, et il eut

(1) Procès. fol. 507 Summ. N. XVII. § 14.

avec elle un long entretien. Ce fut en ce moment, si heureux pour Anna-Maria, que le Seigneur se déclara son Epoux et qu'il lui communiqua le don de guérir les malades par le seul contact de cette main droite qu'il avait tenue longtemps dans les siennes; et, avant de la quitter, le Seigneur lui dit : « Tu peux te lever, car tu es guérie. » Lorsque le divin Sauveur disparut à ses yeux, Anna-Maria en éprouva dans son esprit une si forte commotion, qu'elle ne put s'empêcher de jeter un grand cri, qui éveilla tous les gens de la maison; ils coururent à elle, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Elle les rassura et leur dit : « Ne craignez rien, notre doux Sauveur m'a parfaitement guérie. Ce n'est point un cri de douleur que j'ai poussé, mais un cri d'allégresse et de consolation. » Elle quitta, en effet, le lit et put sortir de la maison pour faire ses dévotions accoutumées. Tout le monde en était dans un profond étonnement. Quand ensuite elle dut faire connaître la grâce que le Seigneur lui avait accordée, elle raconta, non sans verser beaucoup de larmes d'attendrissement, ce que nous venons de dire nous-même. Plusieurs fois elle a décrit à son confesseur toutes les circonstances de cette apparition.

Nous avons déjà dit qu'Anna-Maria, appelée auprès du lit des malades, invoquait la très-sainte Trinité, faisait dévotement sur eux le signe de la croix, puis leur faisait baiser avec respect l'image de la très-sainte Vierge qu'elle portait. Nous pourrions peut-être nous demander ici pourquoi notre Vénérable, gratifiée par Notre-Seigneur lui-même, comme nous venons de le voir, du don de guérir, employait néanmoins, comme moyen de guérison, cette statue de la Madone, et nous croyons pouvoir répondre que c'était là un subterfuge de son humilité, afin que les malades revenus à la santé et les témoins de ces prodiges, les attribuassent à toute autre cause qu'à ses propres mérites.

Une dame fort riche et attachée à l'auguste maison Albani, à Rome[1], avait été attaquée d'atroces douleurs à la poitrine, lesquelles finirent par lui occasionner sous l'un des seins une tumeur cancéreuse, accompagnée d'une très-forte fièvre, qui ne lui laissait

(1) Procès. fol. 380. Summ. N. XVIII. § 11.

de repos ni le jour ni la nuit. Cette femme se voyait donc réduite à se mettre entre les mains des chirurgiens et à subir une opération très-douloureuse, indépendamment de la vive répugnance qu'elle éprouvait de se découvrir devant les hommes de l'art. Son confesseur, qui connaissait assez bien notre Vénérable, et savait par le bruit public les guérisons miraculeuses qu'elle avait opérées, dit à la malade : « Prenez courage et confiez-vous en Dieu; j'irai moi-même trouver aujourd'hui une Servante de Dieu qui est en grande réputation de sainteté, et je lui dirai de prier pour vous. Je crois bien qu'elle me donnera quelque remède qui, appliqué à votre tumeur, pourra, sans aucun doute, vous en délivrer. » La malade se sentit toute consolée à cette asssurance de son confesseur. Elle le supplia d'aller bientôt voir cette bonne âme, et, en attendant, elle demanda elle-même instamment à Dieu de glorifier sa fidèle Servante par la guérison de son mal.

Le prêtre se rendit, en effet, à la maison d'Anna-Maria, et après lui avoir fait connaître la position de sa pénitente, il la supplia de lui remettre quelque remède qui pût la guérir. Anna-Maria, qui était bien convaincue et qui affirmait constamment que de son propre fond elle n'avait que misère et péché, répondit : « Je lui donnerai quelque chose qui vient de ma Madone. » Et, à ces mots, elle prit une goutte de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de la très-sainte Vierge, puis, en la donnant au prêtre, elle lui dit : « Portez cette huile à la malade et dites-lui d'en oindre la partie attaquée, et, si elle a, d'ailleurs, une entière confiance en Marie, elle verra ce que peut faire pour ses serviteurs cette auguste Reine. » Tandis que le prêtre s'en allait, Anna-Maria, de son côté, priait pour la dame malade, et le Seigneur lui fit connaître que la guérison était accordée. En effet, sur le soir on appliqua l'huile sur le siége du mal; pendant la nuit, la tumeur s'ouvrit d'elle-même et il en sortit une si grande abondance de matières pourries, qu'au jugement de personnes qui s'y connaissaient, la gangrène n'aurait pu tarder beaucoup à s'y mettre. Cette rupture de la tumeur ne lui avait causé aucune douleur, et, en quelques heures, elle se trouva parfaitement guérie, sans qu'il lui restât au sein la moindre trace de son mal.

A peine revenue à la santé, cette dame voulut faire la connaissance de sa bienfaitrice, et, par l'entremise de son confesseur, elle obtint de lui faire une visite. Après mille remercîments, que la Vénérable accepta, non pour elle-même mais pour la très-sainte Vierge, elle lui fit ses offres de services. Anna-Maria se contenta de la promesse qu'elle voulut lui faire de fournir l'huile de la petite lampe de sa Madone. En effet, le jour suivant, elle s'empressa de lui en apporter une bouteille : « Lorsqu'elle sera achevée, ajouta-t-elle, je la remplirai de nouveau, et je ferai ainsi tant que Dieu me laissera sur cette terre. » Elle accompagna ce don de mille petites attentions, et des paroles les plus aimables. La Servante de Dieu ne put s'empêcher de sourire de toutes ces belles apparences de zèle : « Doucement, ma fille, lui dit-elle, n'allez pas si vite ; ce zèle sera bientôt refroidi, et vous changerez de conduite à mon égard. Souvenez-vous bien de la promesse que vous avez faite à la Madone, car si vous y manquez, il vous arrivera malheur. »

Cette femme ne prit pas garde alors aux avertissements que lui donnait Anna-Maria, mais le fait est qu'elle ne tarda pas à changer de dispositions. Non-seulement elle ne lui fit plus aucune visite, mais elle la fit même avertir qu'elle ne pourrait plus fournir l'huile promise, parce que la diminution de ses ressources la forçait à observer désormais la plus stricte économie dans ses dépenses. Anna-Maria ne fit aucune observation sur ce manque de parole, elle n'en éprouva aucune peine ; le Seigneur prit lui-même son parti et punit, mais toujours en père tendre et miséricordieux, cette femme oublieuse et ingrate ; il lui envoya des châtiments qu'elle dut subir en cette vie. A peine avait-elle fait avertir Anna-Maria de son impuissance à fournir désormais l'huile de sa lampe, qu'elle reçut avis de son fermier que tous les animaux de sa basse-cour, coqs, poulets et autres, avaient été trouvés morts, on ne savait de quel mal. Peu de jours après, étant descendue elle-même dans sa cave qu'elle avait fournie d'excellent vin, elle trouva, tous les barils défoncés et le liquide répandu par terre jusqu'à la dernière goutte. Quelques mois plus tard, elle fut attaquée dans son propre corps d'une maladie, dont la durée lui occasionna les

plus grandes dépenses. Il s'y joignit d'autres désastres encore, qui la réduisirent à la dernière misère.

Tous ces faits sont attestés par plusieurs témoins, mais surtout par l'éminent cardinal Pedicini, qui en donne toutes les circonstances dans sa déposition. Le Seigneur voulait faire voir par là avec quel soin jaloux il veillait à la protection de sa fidèle Servante. Anna-Maria, ayant appris les châtiments qu'avait attirés à cette dame son ingratitude, en éprouva une vive compassion. Elle se hâta par d'ardentes prières, de calmer la colère du Seigneur et d'obtenir à cette pauvre femme une entière résignation à la volonté divine. Elle reconnut que c'était là la juste punition de son infidélité, et dès lors la justice de Dieu s'apaisa pour faire place à sa miséricorde.

Dans le couvent des saints Dominique et Sixte, vivait une bonne religieuse de la très-noble famille des princes Doria[1]. Elle fut attaquée tout à coup d'atroces douleurs à l'un des seins, qui enfla outre mesure et prit peu à peu une couleur jaunâtre, tirant sur le noir. La pauvre religieuse était dans une peine extrême sur les suites de son mal. Sa virginale modestie lui faisait redouter de se mettre entre les mains d'un chirurgien, et de se découvrir devant lui; d'autre part, elle craignait que l'obéissance ne la forçât à subir la visite des hommes de l'art. Elle n'osait donc parler de son mal à la supérieure, ni même à l'infirmière du monastère. Comme elle connaissait déjà notre Vénérable, et qu'elle savait que c'était là une âme du bon Dieu, dont elle avait ouï dire tant de bien dans l'enceinte même du cloître, où Anna-Maria laissait toujours dans ses visites un grand parfum de sainteté, elle lui fit savoir de venir la voir au plus tôt, parce qu'elle avait grand besoin de lui parler, mais en secret.

Anna-Maria ne tarda pas à venir, et la religieuse put lui raconter son mal et l'extrême répugnance qu'elle avait à s'en ouvrir à d'autres personnes qu'à elle : « C'est pourquoi, ajouta-t-elle, vous devez penser à me guérir. » Anna-Maria, tout émue et confuse, lui répondit : « Mais qui croyez-vous donc que je sois?

(1) Process. fol. 38, Summ. N. XVIII. § 12, etc.

Vous savez bien que je ne suis qu'une pauvre femme et, qui pis est, une misérable pécheresse. » — « C'est inutile, reprit la religieuse, vous êtes ce que vous êtes, mais je veux que vous m'obteniez ma guérison ; je vous l'ai dit, vous devez y penser, c'est votre affaire. » — « La foi, la foi, dit alors la Vénérable, oui, il faut que vous ayez une grande foi en Jésus-Christ Notre-Seigneur, Dieu de miséricorde et de consolation, et en la très-sainte Vierge Marie notre bonne Mère. Tranquillisez-vous, je vous enverrai un peu de l'huile de la lampe qui brûle devant son image. » En effet, à peine de retour chez elle, prenant un peu de coton, elle l'imbiba d'huile dans la lampe, puis elle le porta elle-même à la mère Doria et lui dit d'en oindre la partie malade en se confiant en Marie. La bonne religieuse prend l'huile, s'enferme chez elle, et, après une ardente prière, pleine de confiance, elle met le coton sur son mal. La douleur cesse à l'instant, l'inflammation diminue, et bientôt elle recouvre son premier état de santé. Le cancer avait disparu, sans que personne en eût eu connaissance dans le couvent.

Mais plus remarquable encore fut, à cause des circonstances qui l'accompagnèrent, la guérison qu'Anna-Maria obtint pour une religieuse oblate de l'Enfant-Jésus[1] en la délivrant d'un ulcère au sein qui commençait à se gangrener. Le mal avait déjà fait tant de progrès qu'il était nécessaire d'en venir à une douloureuse incision pour sauver la vie de la patiente. Les religieuses de ce couvent, ayant appris que l'on parlait beaucoup d'Anna-Maria, comme d'une sainte femme, par l'entremise de laquelle il avait plu au Seigneur d'opérer d'éclatantes guérisons, lui firent dire de vouloir bien prier pour une de leurs sœurs, à laquelle on devait faire une incision le lendemain. Anna-Maria leur fit répondre que le Seigneur viendrait à son secours.

Il faut dire que la malade n'avait pas grande confiance en notre Vénérable. Elle la regardait, disait-elle, comme une bonne chrétienne, mais non point comme une sainte à miracles. Elle l'avait vue maintes fois dans le monastère, et rien, dans son extérieur, ne lui avait semblé dénoter une sainte. Le confesseur de la malade lui

(1) Procès, fol. 380, Summ. N. XVIII. § 15.

reprocha vivement ses doutes vis-à-vis d'Anna-Maria, puis il se mit à lui raconter diverses guérisons que la pieuse femme avait obtenues du Seigneur dans les cas les plus désespérés, et par là il parvint à persuader à sa pénitente qu'elle pourrait bien, elle aussi, obtenir la même grâce, par les mérites de la Servante de Dieu.

Sur ces entrefaites, Anna-Maria leur envoya un peu de l'huile de sa lampe, et la religieuse s'en oignit aussitôt le sein au siége du mal. Miracle! le lendemain matin, à l'heure où le chirurgien devait venir pour faire l'incision, elle se trouva parfaitement guérie, et ce prodige fit d'autant plus de bruit à Rome, que la bonne religieuse qui avait été guérie ne cessait plus de dire qu'elle n'avait pas eu foi au pouvoir d'Anna-Maria; qu'elle l'avait d'abord regardée comme une femme ordinaire, mais que maintenant elle la tenait pour sainte et pour une grande sainte.

Le prêtre confident nous raconte qu'Anna-Maria fut un jour appelée chez une femme, dont la fille, encore jeune, était très-dangereusement malade[1]. Elle s'y rendit aussitôt, et l'abbé Natali l'accompagna. A son arrivée dans cette maison, la Vénérable y trouva la mère fort découragée, parce que les médecins ne lui avaient laissé aucun espoir sur l'état de sa fille. Elle se recommanda donc avec larmes à notre Vénérable, la suppliant au nom de Dieu et de la très-sainte Vierge, de faire pour sa fille tout son possible, parce qu'elle ne pourrait, disait-elle, survivre à son malheur, si elle venait à la perdre. Anna-Maria fut très-émue de ces paroles, accompagnées de tant de larmes : « Allons la voir, dit-elle, et vous, ayez bon espoir. » En entrant dans la chambre de la jeune fille, elle lui dit : « Prenez courage, ma chère enfant, oui, courage, ce ne sera rien. » Elle fit alors le signe de la croix sur son gosier. Il était obstrué par une forte angine qui la suffoquait, et qui avait résisté aux remèdes les plus énergiques; mais le simple attouchement de la main de notre Vénérable, et son signe de croix, firent si bien disparaître le mal, que la jeune fille se trouva bientôt parfaitement guérie.

Or, de même que le divin Sauveur, en délivrant jadis la belle-

(1) Procès. fol. 304, Summ. XVIII, § 5, 25, etc.

mère de l'apôtre saint Pierre d'une fièvre ardente, qui la clouait sur son lit, avait fait de la chambre de cette pauvre vieille un lieu de bénédiction, parce que tous les malades qui s'y rendirent, furent aussi guéris, et s'en retournèrent chez eux en parfaite santé, ainsi en fut-il, par une permission du Seigneur, de la maison où Anna-Maria venait de guérir la jeune fille en question. Le fait prodigieux de la subite disparition de son mal s'étant aussitôt répandu aux alentours, une femme voisine, dont la fille était atteinte d'une pareille infirmité, s'empressa de l'emmener à Anna-Maria, qui la guérit de la même façon.

De cette maison, notre Vénérable dut aller dans une autre, où s'opéra également la guérison d'un jeune enfant qu'un apostème survenu dans l'oreille faisait horriblement souffrir; au seul contact de la main d'Anna-Maria, le mal cessa en un instant. Dans cette dernière maison, elle guérit aussi d'une angine le frère de cette jeune fille dont nous venons de parler; et nous pourrions citer encore plusieurs autres guérisons qui eurent lieu en la même occasion.

CHAPITRE XIV.

Autres guérisons opérées par la Vénérable Anna-Maria.

Pendant l'invasion de la Toscane par les Français, sous Napoléon Ier, la reine d'Etrurie, Marie-Louise, avait été chassée violemment de ses Etats et conduite à Rome, où le général Miollis l'enferma dans le couvent des saints Dominique-et-Sixte, comme dans une prison honorable. La reine était déjà sujette à de fréquentes convulsions, mais cette détention, venant après les spoliations dont elle avait été victime, augmenta le mal à un tel point, qu'elle fut atteinte dès lors de véritables attaques d'épilepsie. Il lui arrivait fréquemment de tomber tout à coup dans les cham-

bres ou dans les corridors du monastère, au grand péril de ses jours. On dut la tenir enfermée dans ses appartements, dont le sol fut couvert d'un double tapis fort épais, afin de rendre les chutes moins périlleuses, quand elle viendrait à tomber inopinément. En ces moments-là, elle faisait réellement compassion; se roulant sur elle-même avec une sorte de rage, elle se débattait comme une forcenée, jetait des cris épouvantables, rendait de l'écume par la bouche, et demeurait ensuite privée de sentiment, jusqu'à faire douter si elle était encore en vie.

On avait appelé auprès d'elle les plus fameux médecins; ils avaient multiplié leurs visites, essayé toute sorte de remèdes et fait, en un mot, tout ce qu'exigeait la haute position de la malade, mais rien n'avait pu la guérir, ni même la soulager. Or, il arriva que la dame de confiance de la Reine vint à apprendre, de la bouche même de la mère Doria, la guérison instantanée qu'elle avait reçue du Ciel par l'entremise d'Anna-Maria. Elle rapporta le fait à la Reine qui fit tout aussitôt venir la pieuse femme. L'ayant prise en particulier, elle lui dit: « Vous devriez bien demander à Dieu pour moi la faveur que vous avez obtenue pour la mère Doria. Je n'ignore point qu'il y a entre cette religieuse et moi une grande différence; c'est une sainte âme et moi je ne suis qu'une pauvre pécheresse, mais je sais, d'autre part, que le Seigneur est plein de miséricorde pour les pauvres pécheurs. »

Ces humbles aveux d'une noble Princesse plurent infiniment à Anna-Maria qui, après avoir tâché par de touchantes paroles de l'exciter à mettre toute sa confiance en Dieu et en la très-sainte Vierge, fit sur son front et sur sa poitrine le signe de la croix avec la Madone qu'elle portait toujours sur son cœur. Elle lui avait donné l'assurance que cette bénédiction la délivrerait de son affreuse maladie. En effet, les convulsions et attaques d'épilepsie disparurent dès ce moment pour toujours, à la grande admiration des témoins du fait, des médecins surtout, qui durent y reconnaître le doigt de Dieu[1]. Marie-Louise conçut dès lors la plus haute estime pour Anna-Maria. Elle en fit sa conseillère, sa directrice.

(1) Procès. fol. 380. Summ. N. XVIII. § 13, etc.

son amie, et la regarda pour ainsi dire comme sa sœur. Elle ne faisait jamais rien sans prendre son avis; mais elle ne put jamais l'amener, comme nous l'avons dit, à changer de condition.

Le confesseur d'Anna-Maria, ayant appris qu'elle avait guéri du mal caduc la Reine d'Etrurie, l'engagea à procurer aussi la guérison d'un pauvre jeune homme, qui depuis son enfance était sujet à la même infirmité[1]. Notre Vénérable ne se le fit pas dire deux fois, et, inclinant la tête sous un désir dont elle se faisait un ordre, se rendit à la maison du jeune homme en question; elle le trouva alité et très-affaibli par un nouvel accès, qu'il venait d'avoir, de son mal habituel. Arrivée auprès du patient, Anna-Maria se sentit remplie d'une céleste consolation parce que, chemin faisant, elle avait dit à Dieu dans le fond de son âme: « Cette fois, c'est bien vous, ô mon Dieu, qui m'envoyez vers ce pauvre malade; vous devez donc, pour votre honneur, lui accorder la guérison. » Quand elle vit que le jeune homme avait recouvré toute sa connaissance: « Vite, vite, lui dit-elle, levez-vous, je ne puis voir les gens au lit; hâtez-vous d'en sortir et ayez bon espoir, car, croyez-le bien, vous ne mourrez point de ce mal. » Le jeune homme, à ces mots, se sentit animé de la plus vive confiance, et, faisant comme autrefois le paralytique, sur la parole du Sauveur, il jeta loin de lui ses couvertures, se leva et se trouva immédiatement guéri, au grand étonnement de ses parents qui entouraient son lit.

Anna-Maria profita d'un moment où tout le monde était dans le silence et la stupeur, à la suite de cette soudaine guérison, pour sortir de cette maison et retourner chez elle. Le jeune homme alla la trouver pour lui témoigner sa vive reconnaissance. Il promit à sa bienfaitrice de venir à son secours en tout ce qui lui serait possible, et de ne jamais oublier ce qu'il lui devait. Anna-Maria lui observa de ne point trop compter sur cette bonne volonté, et que, s'il n'y prenait garde, il lui arriverait de se lasser et de l'abandonner. En effet, peu de temps après, le jeune homme cessa de fréquenter la maison d'Anna-Maria; il n'y parut plus. Le Seigneur le punit rudement de cette ingratitude. Les témoins

(1) Procès. fol. 380. Summ. XVIII. § 14, etc.

nous assurent que, du moment où il s'éloigna de sa bienfaitrice, il tomba dans une grave maladie, pour la guérison de laquelle il n'osa plus s'adresser à Anna-Maria. Elle dura longtemps, et lui occasionna beaucoup d'angoisses et de dépenses, mais, d'ailleurs, il ne fut plus atteint du mal dont l'avait délivré notre Vénérable.

« Le cardinal Barberini lui dut aussi son retour à la santé. Les médecins craignaient pour sa vie. Anna-Maria vit le péril et sut que la mort du Prélat était décrétée dans le conseil divin. Loin de se décourager, elle pria jour et nuit sans obtenir de réponse, si ce n'est : Que tout le monde doit se soumettre à la volonté de Dieu. Elle insista encore et finit par obtenir la grâce. Avant de l'accorder, Dieu lui dit que personne n'attribuerait cette guérison à ses prières, mais aux médecins et aux prières d'autres personnes. Elle répondit qu'elle était bien contente de n'être pas connue des créatures, mais qu'elle suppliait la bonté divine de guérir le malade. Le mal avait fait des progrès, de manière à ôter tout espoir, mais une crise inespérée causa la guérison[1]. »

(1) Nous donnons ici, sur ce fait miraculeux, l'attestation de la princesse Vittoria Barberini, belle-sœur du cardinal : « Après mon mariage, je fréquentai l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire, et pris pour confesseur le R. P. Philippe-Louis de Saint-Nicolas. La pieuse femme, qui se nommait Anna-Maria Taïgi, s'adressa au même confesseur pendant bien des années, et jusqu'à l'époque où elle tomba malade. J'eus par là occasion de la mieux connaître, et d'établir avec elle des relations qui me permirent d'apprécier sa grande piété, ses vertus éminentes et surtout les lumières extraordinaires que Dieu lui communiquait. J'aimais à conférer avec elle et remarquai dans nos entretiens, qu'elle était profondément pénétrée des maximes de notre sainte religion et d'un respectueux attachement à l'Eglise romaine. Lorsque je ne pouvais la voir, je lui écrivais ou j'envoyais quelqu'un qui eût sa confiance et la mienne ; elle priait Dieu pour moi, pour mes affaires, et le résultat était toujours comme elle le prédisait. Respectueuse et prudente, elle était franche et cordiale. Si mes enfants étaient malades, je recourais à elle, ainsi que pour d'autres choses concernant ma famille ou mes besoins particuliers, et j'expérimentais les heureux effets de ses prières.

« Mon beau-frère, Mgr Barberini, à cette époque maître de chambre du Pape, ayant été atteint d'une maladie mortelle, peu avant sa promotion au cardinalat, je fis savoir à la pieuse femme le dangereux état où il se trouvait. Elle y prit aussitôt l'intérêt que lui suggérait sa charité. La terrible maladie s'aggrava en peu de

Un des témoins, Luigi Antonini, qui fréquentait la maison de notre Vénérable, était fort persuadé, lui aussi, qu'elle avait reçu de Dieu le don spécial de guérir toute sorte de maladies, par le contact de sa main, en faisant le signe de la croix et invoquant la très-sainte Trinité : « Je me suis trouvé moi-même présent, dit-il, à un grand nombre de ces guérisons[1], je puis parler de science certaine, et d'après une propre expérience. » Il ajoute qu'aucune maladie ne résistait au pouvoir accordé à Anna-Maria, ni les plus violents maux de tête, ni les fluxions de dents qui sont quelquefois si douloureuses, ni les affections rhumatismales qui clouent le patient sur son lit, ni les maux de gorge ou de poitrine, ni aucun de ceux qui sont réputés incurables, les ulcères, la gangrène, le haut mal; en un mot, son action s'étendait sur tout ce qui peut affliger notre pauvre humanité.

« La Servante de Dieu, continue Antonini, était appelée de tous côtés dans la ville; plusieurs fois je l'accompagnai dans ses courses et je pus être témoin du bien immense qu'elle opérait en tous lieux. Quand elle ne pouvait aller en personne, elle m'envoyait

temps au point d'inspirer de grandes inquiétudes ; néanmoins, la pieuse femme me fit dire de ne rien craindre, en me conseillant de recourir à la Vierge de Saint-Augustin, et d'envoyer, à cet effet, six jeunes filles nu-pieds pour y prier, ainsi qu'une petite offrande de cierges ; je le fis. Elle me dit aussi de recourir à l'intercession de saint Philippe de Néri, protecteur particulier de notre famille, et de ne pas m'inquiéter. En effet, lorsqu'on parlait d'administrer l'Extrême-Onction au malade, il eut à l'improviste une crise qui le sauva. Les médecins stupéfaits durent avouer qu'on ne pouvait attribuer ce changement qu'à un vrai miracle de saint Philippe de Néri. La susdite Taïgi m'avait envoyé une relique du saint, pour faire le signe de la croix sur le front du malade et la suspendre à son cou. Nous l'avons fait.

VITTORIA COLONNA BARBERINI, *princesse de Palestrina.*

Rome, du palais des Quatre-Fontaines, 19 février 1841.

Le palais Barberini, dans la *via delle quattro fontane*, non loin de l'église de San Carlino, fut commencé par le cardinal François Barberini et terminé en 1640. C'est dans la maison attenante à ce palais, à droite de la porte d'entrée, que demeurait Mgr Natali, après la mort d'Anna-Maria, et c'est là qu'il est mort.

(1) Procès. fol. 1555, Summ. N. VIII, § 256.

moi-même ou quelque autre, avec un peu de coton trempé dans l'huile de la lampe de sa Madone: c'était assez pour produire les effets les plus merveilleux. » Il raconte ensuite de lui-même[1], qu'avant qu'il eût fait la connaissance de notre Vénérable, il ressentait fréquemment une sciatique qui, prenant à la hanche, s'étendait le long de la cuisse et de la jambe, jusqu'à la plante du pied gauche, lui causait des douleurs atroces et l'obligeait à garder le lit, et, dans les intervalles où le mal se calmait, il ne pouvait marcher, néanmoins, qu'à l'aide d'un bâton et en boîtant; mais dès que Anna-Maria eut touché sa jambe, fait dessus le signe de la croix et invoqué la très-sainte Trinité, il se trouva si bien délivré de son mal, qu'il put se passer de bâton et de tout autre appui, et même faire de longues courses en hiver et en été, par la chaleur, la pluie, le vent, le temps humide, les froids rigoureux, sans jamais plus avoir le moindre ressentiment de son mal.

Il dit encore que, pendant tout le temps qu'il passa à s'occuper des affaires d'Anna-Maria et à lui rendre des services, il a constamment joui d'une excellente santé, vu que si, par mégarde, il lui arrivait de prendre un refroidissement ou d'éprouver quelque douleur de tête ou de poitrine, il lui suffisait d'en parler à Anna-Maria, pour qu'aussitôt elle le guérît avec un simple signe de croix.

Nous citerons encore ici un cas de guérison, rapporté par Antonini, et qui a quelque rapport avec d'autres que nous avons déjà donnés. Joséphine Paglicci, dame d'honneur de la reine Marie-Louise, souffrait horriblement d'un cancer qui lui rongeait la poitrine. Elle eut recours à Anna-Maria qui, sans retard, lui envoya de l'huile de la lampe de la Madone, pour qu'elle en oignît avec grande confiance la partie malade. Joséphine n'eut pas plus tôt fait ce qu'on lui avait dit, qu'elle se trouva instantanément guérie[2]. Son mari, qui avait aussi un emploi dans le palais de la princesse, admira beaucoup ce prodige, et il eut dès lors pour notre Vénérable la plus haute estime, dont il lui donnait souvent des preuves.

(1) Procès. fol. 1583, § 34, 35.

(2) Procès. fol. 1583, § 36.

L'abbé Natali, confident de notre Vénérable, atteste avoir été témoin oculaire de diverses guérisons qui avaient tous les caractères du miracle, tant sous le rapport du temps où elles avaient lieu, que de la manière dont les opérait Anna-Maria. Il raconte, d'ailleurs, avoir fait lui-même l'épreuve du don accordé par le Ciel à la pieuse femme[1]. Il dit que plusieurs fois, par le seul contact de sa main ou en lui faisant sur le front le signe de la croix, elle le délivra instantanément de violents maux de tête ou de poitrine et de fluxions de dents; mais rien ne lui fit plus d'impression, que ce qui lui arriva pendant la dernière maladie de la Vénérable. Comme il s'était donné beaucoup de fatigue pour aller chercher le médecin, le curé, et pour avertir plusieurs personnes de distinction, qui connaissaient Anna-Maria et prenaient un vif intérêt à sa santé, il fut surpris par un tel refroidissement, avec embarras de poitrine, qu'il ne pouvait plus parler et ne respirait même qu'avec beaucoup de difficulté.

La Servante de Dieu, qui était déjà sur son lit de mort, lui fit signe d'approcher, puis, ayant fait sur sa poitrine le signe de la croix, elle lui dit : « Allez vous mettre au lit, dormez une demi-heure et tout sera fini. J'ai trop besoin de vous en ce moment, pour que vous soyez malade. » L'abbé Natali fit ce que lui avait dit Anna-Maria; il se mit sur le lit et s'endormit à l'instant. S'étant éveillé au bout d'une demi-heure, il se leva et se trouva la poitrine parfaitement libre, et la respiration tranquille. Puis, ayant légèrement toussé, il se sentit venir à la bouche un grumeau de matières qu'il cracha et qui étaient la cause de son mal.

Nous citerons, en dernier lieu, une guérison qu'Anna-Maria opéra, pour ainsi dire par hasard, et lorsque personne ne s'y attendait[2]. Notre Vénérable, allant un jour trouver son confesseur, fut prise dans la rue par une pluie battante; comme elle passait devant la maison d'une personne de sa connaissance, elle frappa à la porte, et, sans entrer, elle appela la maîtresse de la maison et lui dit: « Voudriez-vous bien me faire le plaisir de me prêter un para-

(1) Procès. fol. 304, Summ. N. XVIII, § 6.
(2) Procès. fol. 1368, Summ. XVIII, § 53.

pluie, pour que je puisse arriver, sans me mouiller, jusqu'à l'église de Notre-Dame de la Victoire? » — « Bien volontiers, lui dit son amie, mais veuillez entrer un moment. » Et, quand elle eut dépassé le seuil de la porte : « Savez-vous bien, lui dit-elle, que nous avons une personne morte dans la maison? » On lui expliqua alors ce qu'il en était, et de quelle maladie allait mourir une pauvre femme qui résidait dans le même logis. Elle n'était point encore décédée, comme on l'avait dit, mais elle pouvait bien passer déjà pour telle, car elle n'entendait plus, ne parlait plus et ne pouvait plus rien prendre. En un mot, elle se trouvait déjà avoir un pied dans la tombe.

Anna-Maria demanda à la voir : « Venez, lui dit-on, venez tout de suite. » On ouvrit la porte de la chambre, et la Vénérable, en y entrant, trouva la moribonde étendue comme un tronc de bois sec sur son lit, où elle poussait avec effort les derniers râlements de l'agonie. A côté du lit se trouvait l'étole du prêtre, ce qui était un signe qu'elle avait reçu les derniers Sacrements; il paraît que le curé lui-même s'était déjà retiré, parce qu'il lui avait paru inutile de continuer son assistance à une personne qui allait incessamment succomber. Elle était donc réduite à toute extrémité. On avait même jeté sur ses pieds le drap qui devait bientôt la couvrir entièrement, et ses parents et amis, accroupis autour de sa couche, pleuraient amèrement et se désolaient.

Cette scène de deuil émut profondément le cœur si compatissant d'Anna-Maria. S'approchant du lit de la moribonde, elle étend sa main droite sur son front déjà glacé, et fait sur elle le signe de la croix avec sa Madone, en invoquant la très-sainte Trinité. Puis, se tournant vers la maîtresse de la maison, elle lui dit : « Courage, vous avez reçu la grâce, la guérison est obtenue. » Et sans rien dire de plus, sans renouveler sa demande d'une ombrelle, parce que dans cet intervalle la pluie avait cessé, elle s'éloigne et reprend son chemin, laissant là tout le monde dans le silence et l'étonnement. L'amie d'Anna-Maria l'avait accompagnée jusque sur le seuil de la porte. Revenue auprès de la mourante, elle la trouve ranimée, et demandant déjà à prendre de la nourriture. Vite elle se met à courir après la Vénérable avec quelques autres personnes,

pour lui apprendre l'heureux résultat de sa visite. Elles avaient les larmes aux yeux, mais c'étaient des larmes de joie, d'attendrissement et de reconnaissance. La guérison fut complète et durable.

Ces quelques faits doivent suffire comme preuve du pouvoir communiqué à Anna-Maria sur le corps des malades pour les rendre à la santé. Quand ses maladies habituelles ne lui permettaient pas de sortir, elle offrait ses propres souffrances pour la guérison des personnes qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait avoir besoin de mettre ordre à leur conscience ou à leurs affaires. Par esprit d'humilité, elle ne fit jamais usage pour elle-même de ce don de guérir, à moins que l'obéissance ne lui en fît un devoir, mais nous avons vu qu'elle en usa quelquefois pour des membres de sa famille.

CHAPITRE XV.

Guérisons spirituelles. Conversions opérées par la Servante de Dieu.

Anna-Maria, nous l'avons vu, soulageait avec une incomparable sollicitude les souffrances corporelles de son prochain; mais sa charité se montrait encore plus active, plus ingénieuse, quand il s'agissait de la guérison des âmes et de leur retour à Dieu.

« Anna-Maria, nous dit le cardinal Pedicini, possédait un don spécial pour la guérison des infirmités spirituelles. Le pécheur le plus obstiné pouvait être assuré qu'elle briserait les chaînes du démon, et obtiendrait pour lui du Seigneur le pardon de ses crimes, si, d'ailleurs, de son côté, il était animé d'une grande sincérité de cœur; nul engagement avec les sectaires qui pût résister à la puissance que Dieu avait donné à sa fidèle Servante. Les uns étaient ébranlés par la grâce divine, en présence de cette femme, et retrouvaient plus tard la vie spirituelle; d'autres venaient à

elle, esclaves des habitudes les plus vicieuses et les plus invétérées; mais, dès un premier entretien, même sur des choses indifférentes, un simple regard d'Anna-Maria pénétrait comme une flèche jusqu'au fond de leur cœur. Elle triomphait de leur obstination, et en faisait des victimes de la contrition et un trophée de la miséricorde divine.

» Tous les pécheurs qui se mirent en rapport avec elle furent éclairés sur le triste état de leur âme, et bien des fois leur cœur se trouva tout à coup complétement converti. A son école, les loups les plus cruels se changeaient en doux agneaux du troupeau de Jésus. Elle recueillait, d'ailleurs, avec une égale tendresse toutes les âmes égarées qui s'adressaient à elle; elle les encourageait avec la plus véhémente charité, et, après leur avoir manifesté leurs fautes, elle s'offrait à en faire pénitence avec elles et pour elles, « afin, disait Anna-Maria, de ne pas rendre inutile la miséricorde de Dieu, qui voulait les sauver. »

Elle excitait surtout les grands pécheurs à vaincre la tristesse et le découragement que le démon emploie, et quelquefois avec tant de succès, pour triompher de la grâce dans les âmes. Elle se réglait, d'ailleurs, en cela, sur les propres paroles du divin Sauveur, qui, dans une allocution, lui avait dit : « Si le malin esprit arrive à jeter dans un cœur une profonde tristesse, sois sûre qu'il tient déjà dans ses filets celui qu'il a réduit à cet état, et qu'il ne tardera pas à le précipiter avec lui dans l'abîme. Il faudra alors une grâce bien plus puissante pour délivrer cette âme et pour la remettre dans la voie du salut. Sais-tu ce que faisait jadis mon fidèle serviteur, Philippe de Néri, quand il voyait venir à lui une personne triste, taciturne, peu sincère? Il la chassait et ne voulait point l'entendre, parce qu'il reconnaissait là une âme orgueilleuse et incorrigible; mais, s'il se présentait, au contraire, à lui un pécheur qui eût le cœur sur les lèvres, fût-il même chargé des plus grands crimes, il le serrait affectueusement sur sa poitrine et ne l'abandonnait pas, avant de l'avoir remis dans la voie de la sanctification. » Semblable à ce grand Saint et fidèle aux recommandations du divin Maître, Anna-Maria avait donc toujours pour les plus grands pécheurs, pourvu qu'elle vît en eux la confiance et la

bonne volonté, des paroles qui leur ouvraient le cœur et les ramenaient à Dieu.

Une jeune dame[1], de bonne famille, vint se présenter tout effrayée à Anna-Maria, et lui dit en pleurant : « Je viens à vous, et je veux que vous m'obteniez la grâce de... » et les sanglots étouffèrent sa voix. La pieuse femme l'accueillit affectueusement. A l'aide de ses lumières surnaturelles, elle connut et découvrit à la pénitente le déplorable état de sa conscience, l'exhorta à mettre en Dieu tout son espoir et à faire une bonne confession, accompagnée de la ferme résolution de changer entièrement de conduite. En même temps, elle lui promit de l'aider de ses faibles prières. Anna-Maria fit tout son possible pour la conversion de cette dame, et mérita, par sa confiance, de recevoir du Ciel l'assurance que la grâce demandée serait accordée. La dame se confessa et persévéra dans ses bonnes résolutions. Son exemple amena même la conversion de celui qui avait eu avec elle des relations coupables.

Un jour, Anna-Maria vit se présenter à elle, le visage pâle et abattu, une jeune dame qui, à peine entrée, se mit à pousser de profonds gémissements, puis à se lamenter tout haut sur son sort. Elle disait, au milieu de ses sanglots : « Non, il n'y a plus pour moi d'espoir, je suis perdue. » Anna-Maria lui donna le temps de se soulager un peu par ces épanchements de sa douleur, puis, voulant lui montrer tout l'intérêt qu'elle prenait à sa position, elle la prit entre ses bras, comme aurait pu le faire une mère pour son enfant, lui prodigua ses caresses et pleura avec elle. La dame, vivement touchée de tant de charité, lui dit : « Puisque vous daignez prendre une si large part à mes malheurs, aidez-moi, priez pour moi. » — « Oui, sans doute, lui dit la Servante de Dieu, je prierai volontiers pour vous, mais il faut tout d'abord, ma chère amie, que, de votre côté, vous fassiez une chose. Il faut que vous enleviez cet obstacle, qui empêche le Seigneur de répandre sur vous et sur votre famille ses grâces célestes, et même ses faveurs temporelles; » et alors, elle se mit à lui découvrir, avec toute la mansuétude possible, le malheureux état de son âme, depuis si

(1) Procès. fol. 1154, N. VIII, § 209.

longtemps esclave du démon. Puis, elle lui conseilla d'aller se confesser, de se repentir de tout son cœur de sa vie passée, de renoncer pour toujours aux mauvaises habitudes qu'elle avait contractées, et dès lors, d'aller demander au prêtre l'absolution et à Dieu sa miséricorde, dont elle ne tarderait pas à ressentir les salutaires effets.

La dame, fort étonnée de cette révélation de sa conduite passée, qu'elle savait être, d'ailleurs, très-véridique, et touchée de la grâce divine, éclata de nouveau en sanglots, accompagnés, cette fois, des larmes d'une sincère contrition : « Dieu soit béni ! reprit la Vénérable, allez tout de suite vous confesser, parce que vous êtes maintenant dans les dispositions les plus convenables pour vous présenter au tribunal de la pénitence. » La dame, quittant alors Anna-Maria, alla directement à l'église, y fit une confession de toutes ses fautes, et avec tant de douleur, que le confesseur crut pouvoir lui donner tout aussitôt la sainte absolution. Il lui sembla qu'elle recouvrait une nouvelle vie, tant était grande la joie de son cœur. Elle revint ensuite chez sa bienfaitrice qui, la serrant de nouveau entre ses bras, lui dit : « Retournez chez vous, et dites à votre mari de se tenir en paix ; c'est pour remplir un devoir de conscience qu'il a perdu son emploi ; le Seigneur le lui rendra et même avec profit. » Et c'est ce qui eut lieu.

Cet homme avait possédé un emploi assez élevé, sous l'administration pontificale ; il le perdit à l'arrivée des Français, parce qu'il refusa, conformément aux instructions du pape Pie VII, alors déporté en France, de servir le gouvernement usurpateur, mais, dès que sa femme se fût réconciliée avec Dieu, et qu'il se fût lui-même approché des Sacrements, il ne tarda pas à obtenir, et sans se compromettre, des fonctions qui lui apportèrent une aisance égale, sinon supérieure, à celle dont il jouissait auparavant, et il put ainsi vivre honorablement, tandis que beaucoup d'autres luttaient péniblement, en ce temps-là, contre la misère. Sa femme continua à fréquenter Anna-Maria, à cause de la profonde estime que lui inspiraient ses lumières et ses vertus. Elle se donna entièrement à Dieu, et voulut même être marraine à la confirmation de l'une des filles de sa bienfaitrice.

« Je puis assurer, dit Domenico, que, parmi les personnes qui venaient consulter ma femme, il s'en trouvait quelquefois qui étaient réellement exaspérées et furieuses, et que la tête leur fumait; mais, après un moment d'entretien avec la Servante de Dieu, je les voyais sortir la tête basse, pénétrées de componction, et revenues à la douceur et à Dieu. » Elle montrait toujours beaucoup d'empressement pour mettre la paix dans les familles, et y rétablir la bonne harmonie quand elle en avait été bannie. Elle indiquait les meilleurs moyens pour en arriver là, surtout celui de vivre toujours dans la grâce de Dieu, et de savoir céder dans les contestations; puis, profitant des lumières que le Ciel lui donnait sur l'état des consciences, elle ajoutait d'un ton confidentiel et plein de charité : « Vous avez grand besoin de faire une bonne confession, parce qu'il y a tel péché que vous n'avez jamais confessé, telle mauvaise habitude que vous n'avez point quittée, cette liaison coupable que vous n'avez pas eu encore la force de rompre. Or, comment pouvez-vous avoir la paix dans la famille, si vous ne l'avez d'abord avec Dieu? »

« Quand elle plaidait auprès du Seigneur la conversion d'une âme, elle usait, nous dit son confesseur, d'une sainte hardiesse; cette pensée la suivait au milieu de ses occupations domestiques, de ses douleurs, de ses croix et peines d'esprit, et alors les oraisons jaculatoires s'échappaient toutes brûlantes de ses lèvres. Saint Paul et Moïse auraient préféré, l'un, être anathème, l'autre, être rayé du livre de vie, plutôt que de ne pas obtenir le salut de leurs frères. A leur exemple, la pieuse femme, traitant avec Dieu de la conversion des pécheurs, employait des expressions affectueuses sans doute, et toujours respectueuses, mais pleines d'énergie et de confiance. Elle faisait des reproches à son divin Epoux, lui disant qu'il ne l'aimait donc plus, et que, s'il ne lui accordait point cette grâce, elle se verrait forcée de se brouiller avec lui. »

Nous rapporterons ici une de ces plaintes amoureuses qu'elle adressait alors à son doux Jésus. C'est un des témoins qui nous l'a laissée par écrit, car, en ces moments-là, uniquement préoccupée de son but, qui était de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, Anna-Maria ne faisait nulle attention aux personnes qui

l'entouraient, et qui pouvaient, par ses paroles, connaître ce qui se passait dans le fond de son âme. « O mon Jésus, s'écriait-elle avec d'abondantes larmes, ô mon Jésus, vous ne m'aimez donc plus comme je le voudrais, et je m'en aperçois bien, puisque vous me refusez la grâce que je vous demande depuis plusieurs jours. Je veux, oui, Seigneur, je veux la conversion de ces personnes. Ce sont, il est vrai, vos ennemis jurés, mais c'est parce qu'ils ne vous connaissent pas. Que vous en coûterait-il pour vous faire connaître un seul moment à eux? Ce moment suffirait, j'en suis sûre, pour assurer leur bonheur éternel. Vous les verriez accourir à vos pieds, se repentir de leurs iniquités, et implorer votre miséricorde et leur pardon. O mon Jésus! je devrai donc rompre avec vous, puisque vous ne voulez plus m'écouter, mais à qui donc alors aurai-je recours? Qui voudra m'écouter, si vous fermez vous-même l'oreille à mes supplications? »

Et, par cette prière si simple mais si fervente, par son esprit de foi, de pénitence et d'humilité, elle finissait toujours par obtenir du Sacré-Cœur de Jésus, ce qu'elle avait demandé. Plus d'une fois elle entendit, en ces moments-là, retentir à son oreille, ou au fond de son cœur, ces douces paroles qu'adressa autrefois le divin Maître à la Chananéenne: *Fiat tibi sicut vis :* Qu'il vous soit fait selon vos désirs.

Que n'obtint-elle pas par l'ardeur de ce zèle, soutenu par la plus ferme confiance! que d'affaires désespérées, que de pécheurs obstinés et perdus ne remit-elle pas dans le bon chemin! que de personnes, même constituées en dignité, n'embrassèrent-elles point, par suite de ses avis, une conduite plus conforme à leur état! Grands et petits, nobles et roturiers, riches et pauvres, tous ressentaient les effets de ce feu brûlant, qui la consumait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pendant longtemps, elle n'employa aucun intermédiaire pour avertir et encourager les personnes qui recouraient à ses prières, mais dans les dernières années, lorsque la maladie l'eut clouée sur son pauvre grabat, elle envoyait le prêtre confident porter des messages de tout genre à des gens de diverses conditions, pour les affaires de leur conscience. Ces messages concernaient la paix

des familles, la réconciliation des époux, le pardon des offenses, etc. Les uns étaient prévenus de se préparer à la mort, qui n'était pas éloignée; d'autres, de rompre des liaisons coupables, où d'être plus probes dans le commerce, de ne point tant s'attacher à l'argent, etc.

Elle exhortait son confident à fouler aux pieds le respect humain et la crainte, à n'agir que pour la gloire de Dieu et à n'espérer qu'en lui seul. Elle le prévenait que telle personne le recevrait de telle manière; elle lui suggérait ce qu'il devait répondre, mais surtout elle lui disait de n'avoir pas peur, de n'avoir aucun doute sur l'issue de l'affaire, parce qu'elle allait continuer à prier et qu'elle était bien certaine que tout réussirait pour la plus grande gloire de Dieu. Au reste, elle donnait au confident un signe auquel on pourrait reconnaître que son message venait réellement du Ciel, mais elle lui recommandait de ne pas la nommer; et c'était ainsi que ses avis arrivaient aux grands seigneurs comme aux gens du peuple. Souvent même elle obtenait la grâce, sans recourir aux messages, et son divin Epoux lui donnait la plus positive assurance qu'elle était accordée.

Un jour, une pauvre femme, Ursule Annibali, vint, tout épouvantée, se réfugier dans la maison de la Servante de Dieu, pour y mettre sa vie en sûreté. Son mari, homme de basse extraction et grand criminel, la cherchait de toutes parts, pour assouvir sur elle sa brutale colère. Anna-Maria recueillit charitablement cette faible victime, et la recommanda à Dieu; puis elle dit au prêtre confident: « Allez trouver le mari de cette infortunée pour lui dire que sa femme est ici. Je vous préviens qu'en vous voyant entrer, il accourra vers vous avec un grand coutelas; mais ne vous effrayez pas. Fort de votre autorité sacerdotale, faites-lui une sévère remontrance. Au premier mot, le couteau tombera de ses mains; il pleurera comme un enfant, il se jettera à vos genoux, et s'adoucira comme un agneau »; c'est ce qui eut lieu. Le prêtre remplit exactement les ordres qu'il avait reçus, et cet homme endurci tomba à ses pieds, en versant un torrent de larmes. Anna-Maria l'invita à déjeuner avec sa femme. Elle leur fit une bonne exhortation, ils partirent parfaitement réconciliés, et toujours, depuis lors, ils vécurent dans la plus douce harmonie.

Que de bien public et privé cette fidèle Servante de Dieu n'a-t-elle pas fait, et presque toujours d'une manière occulte, à des personnes placées au loin, et surtout aux habitants de la ville de Rome! Ils auraient dû lui en être extrêmement reconnaissants; mais la plupart d'entre eux n'en savaient rien, et ne s'en doutaient même pas. Ces grâces signalées étaient le fruit du zèle ardent et de l'inaltérable confiance qui ont toujours animé et dirigé notre Vénérable dans ses actions.

CHAPITRE XVI.

Anna-Maria pratique admirablement le pardon des injures et l'amour des ennemis.

Ce qui constitue la perfection de l'amour du prochain, c'est, d'après saint Thomas, la charité envers les ennemis. Anna-Maria l'exerça toujours, de la manière la plus admirable. Comme toutes les personnes vives et sensibles, elle était portée naturellement à la colère et au ressentiment, mais elle sut les réprimer par le frein du silence et de la douceur, et de la sorte elle acquit cette patience héroïque qui, procédant d'une profonde humilité, forma peu à peu son caractère distinctif.

Le grand amour qu'elle avait pour son prochain, la rendait insensible à toutes les injures qu'on pouvait lui faire. Nous en avons une preuve dans le fait suivant que nous raconte, dans sa déposition[1], Sofia, la fille aînée de notre Vénérable: « Me trouvant un jour, dit-elle, dans la maison de ma maîtresse, où j'allais apprendre à faire la couture blanche, je vis entrer une de nos voisines qui dit: « Elle vient de passer dans la rue, cette sorcière: elle était avec Agathe Grégori. » Elle voulait parler de ma mère,

(1) Procès. fol. 493. Summ. XVIII. § 103.

car elle ne savait pas que j'étais sa fille. Ma maîtresse ne dit rien, mais moi, je me sentis fort indignée et, tout en gardant le silence, je pensais en moi comment je pourrais faire pour punir cette femme d'une parole si déplacée. Quand je revins à la maison, avec ma grand'mère, je la quittai tout à coup, en passant devant le palais Chigi, et je fus trouver mon père auquel je racontai avec animation ce que cette femme avait dit. Mon père était alors occupé à la cuisine du Prince; il prit la chose au sérieux, et bouillonnant de colère, sans ôter son tablier qu'il plia sur le côté, il courut chez le mari de cette femme qu'il connaissait beaucoup, et, s'étant plaint de ce qui venait d'arriver, il lui déclara que s'il ne faisait en sorte de retenir la langue de sa femme, il pourrait bien s'en repentir, puis il revint au palais.

„ Nous sûmes depuis que cette babillarde, quand elle revint à sa maison, fut tellement maltraitée par son mari, qu'elle dut en garder le lit plusieurs jours. Lorsque ma mère vint à savoir ce qui s'était passé et le rapport que j'avais fait à mon père, elle m'en fit une très-sévère réprimande, et, comme elle n'avait point l'habitude de me frapper pour me punir, elle me fit rester immobile en un coin pendant plusieurs jours, sachant bien que c'était là pour moi une punition bien plus terrible que les coups. Elle ne manqua pas, d'ailleurs, de faire observer à mon père qu'il avait mal fait de faire tant de cas d'une simple parole et de recourir au mari de cette femme pour la faire châtier, vu que tout cela n'avait été que l'œuvre du démon. „ Anna-Maria ne se borna pas là, mais elle tâcha dès lors de faire à cette femme tout le bien qu'elle put. Elle lui porta quelques friandises, et pria instamment pour son prompt retour à la santé.

Nous avons un bel exemple de cette admirable patience de la Servante de Dieu dans la déposition de son mari. « Quoique ma femme s'efforçât, dit-il, de faire du bien à tout le monde, il y eut cependant de méchantes langues qui ne la laissaient pas en repos, soit par jalousie de voir tant de personnes de distinction venir à notre maison, soit par toute autre suggestion du démon. Je me souviens, entre autres, qu'une mauvaise femme eut l'audace de la calomnier sur l'article de l'honneur. Je fis incarcérer cette mal-

heureuse, mais ma femme en eut de la peine, et fit tout ce qu'elle put pour la faire sortir de prison; cette méchante créature recommença de plus belle.... Si je m'apercevais que quelqu'un la molestât, on le payait cher. »

Mais Domenico ne pouvait demeurer constamment auprès de sa femme pour prendre sa défense en cas de besoin, et, d'autre part, quand en son absence on avait fait quelque injure à la Servante de Dieu, il ne pouvait jamais, à son retour, savoir d'elle quel en était l'auteur, ni comment la chose s'était passée, parce qu'elle ne répondait à ses questions qu'en excusant le coupable. Aussi, quand elle voyait que Domenico prenait son parti avec trop de vivacité, elle s'en montrait peinée; elle le suppliait, les larmes aux yeux et pour l'amour de Jésus-Christ, de laisser courir les choses, lui observant qu'après tout, ce n'étaient là que des paroles qui ne pouvaient ni blesser ni tuer.

Domenico se rendait à ces observations de notre Vénérable, mais non sans lui faire connaître qu'il n'était pas tout à fait de son avis à cet égard, comme il a eu soin de nous le dire lui-même : « Je ne pouvais la suivre partout, observe-t-il, à cause de mes occupations dans le palais Chigi. Voyant, d'ailleurs, que la Servante de Dieu était si peinée quand je prenais part à ces choses, je finis par lui dire : « Fais un peu ce que tu voudras. Si tu aimes que les gens te lancent des pierres et si tu veux encore les leur donner, tu es libre, c'est ton affaire. » Ce que Domenico lui disait là en plaisantant, Anna-Maria l'aurait fait assurément, si elle l'avait pu, tant était grand son désir de souffrir des injures, des affronts, pour ressembler davantage à son divin Epoux. Tout ce qu'elle regrettait en cela, c'était que le Seigneur se trouvât lui-même offensé par la malice de ceux qui la maltraitaient.

Notre Vénérable opposa donc toujours à l'envie le désir de faire du bien à tout le monde, particulièrement à ses détracteurs. Elle pria constamment pour leur salut et s'humilia même souvent devant eux, bien qu'elle sût que c'était là s'exposer à leur mépris et à leurs railleries; mais Dieu prenait parfois ouvertement son parti, et quiconque témoignait pour la pieuse femme la plus légère malveillance, ou seulement concevait d'elle une pensée défavorable.

était puni sévèrement par le Seigneur. « C'est ce qui est arrivé, nous atteste le confesseur, à plusieurs persécuteurs. Il est inutile, dit-il, de les nommer, parce que les exemples en sont fort nombreux; les fils spirituels de la Servante de Dieu le savent bien, et ils pourraient attester, par leur expérience, que si quelque action de cette bonne mère était interprétée par eux à son désavantage, ils le payaient fort cher avant la fin de la journée. »

C'était la conséquence d'une promesse que lui avait faite son divin Epoux, dès le temps où elle se donna à lui sans réserve. On eût dit que Dieu avait renouvelé pour elle la défense faite jadis en faveur des lévites consacrés au Seigneur: *Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari*[1]. Et, en effet, la mission dévolue à la Servante de Dieu, en faisant d'elle un voyant, un prophète, un apôtre de charité, semblait devoir requérir pour sa personne et pour les oracles qu'elle rendait au nom du Ciel, le respect et la considération qui sont dûs aux ministres du Très-Haut et à leurs paroles.

Bien des fois, le cœur affectueux d'Anna-Maria pria pour ses persécuteurs. Elle faisait aussi des pénitences pour écarter les châtiments qui leur étaient réservés ici-bas; mais elle n'obtenait rien en pareil cas, et Dieu lui disait toujours: « Tu dois, sans doute, prier pour eux, mais moi je me souviens de la promesse que je t'ai faite, et tu dois être bien contente d'obtenir que je ne les punisse qu'en cette vie. » Il n'y eut jamais de miséricorde pour ces malheureux; tout ce qu'elle obtenait, c'était leur salut éternel; c'était déjà beaucoup assurément, mais en ce monde, les tribulations, la misère, les châtiments de tout genre, les maladies étaient inévitablement leur partage; on ne l'a que trop constaté. Voici quelques faits de ce genre.

A l'époque de Léon XII, un personnage distingué alla chez la pieuse femme pour voir le prêtre confident. Elle ouvrit la porte et dit que cet ecclésiastique n'était pas rentré; le visiteur lui répondit avec vivacité, et Anna-Maria répliqua nettement: « Qu'il

(1) Gardez-vous bien de toucher à mes Oints, et de maltraiter mes Prophètes. (Ps. 104 15.)

n'y était pas; que, grâce à Dieu, elle n'avait pas l'habitude de mentir, et qu'elle ignorait l'heure à laquelle il pouvait être de retour. » Soit que le personnage en question fût préoccupé d'autre chose, ou qu'il fût excité par le démon, le fait est qu'il insulta la pieuse femme, en la traitant d'imbécile, de folle, etc.... Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que cet individu fut arrêté publiquement et mis au fort Saint-Ange. Il fut accablé d'une foule de malheurs, sortit de prison à moitié fou et mourut peu de temps après, tout à fait déconsidéré.

On la pria, un jour, de recommander à Dieu un pauvre homme frappé d'apoplexie, la veille. Il avait entièrement perdu la parole, et l'on désirait que la pieuse femme obtînt, au moins, par ses prières et ses pénitences, qu'il pût parler, pour régler ses affaires et recevoir les Sacrements. Cet homme lui avait témoigné du mépris. C'était pour elle une raison de plus de prier pour lui. La femme du malade voulait qu'Anna-Maria lui envoyât la petite Madone qu'elle portait habituellement suspendue au cou. Voici ce que dit la voix céleste : « Celui qui t'a méprisée pendant la vie ne pourra t'avoir à la mort, et quiconque ne s'approche pas des Sacrements quand il est en santé, mérite d'en être privé au moment de la mort. » La pieuse femme connaissait déjà l'issue de cette affaire, avant même d'avoir entendu la céleste allocution. Elle répondit : « Il est inutile que j'envoie la Madone. » Cet homme mourut, en effet, le même soir.

Dans le temps que notre Vénérable habitait sur le *Corso,* non loin d'elle se trouvait une autre femme fort méchante qui, pendant plusieurs années, exerça tout particulièrement la patience de la bonne Anna-Maria. « C'était, dit Domenico dans sa déposition, une folle ou une possédée du démon, car elle proférait contre ma femme des accusations qu'il lui aurait été impossible d'inventer naturellement. Anna-Maria n'en faisait nul cas et semblait ne point s'en apercevoir. Quand elle la rencontrait dans les rues ou dans les escaliers de sa demeure, elle se mettait la première à la saluer. Elle cherchait l'occasion de lui parler, la traitait avec toute sorte d'égards et s'ingéniait à lui procurer de temps en temps quelque petit régal ou quelque présent; mais ce cœur de vipère ne se

laissait point toucher par tant de bonnes manières, et même sa haine et son audace ne faisaient que s'accroître encore de jour en jour. Elle continuait à attaquer Anna-Maria et ses filles, à ternir leur honneur, en un mot, à les discréditer, non-seulement auprès des gens de la maison, mais aussi dans les boutiques où elle savait que la Vénérable se rendait pour ses provisions. »

Domenico en était déjà bien fatigué, mais, profitant de l'ascendant qu'elle avait su acquérir sur lui, Anna-Maria l'exhortait à user toujours de douceur envers cette malheureuse, et à éviter toute mesure de rigueur. De son côté, elle continuait à exercer à son égard la plus active charité. Non contente de lui pardonner du fond du cœur, elle priait constamment pour elle, surtout pour obtenir du Seigneur qu'il ne la punît point de cette faute. Un jour qu'elle priait avec encore plus de ferveur pour cette femme, elle entendit une voix qui lui dit : « Le moment viendra, et il n'est pas loin, où cette orgueilleuse sera humiliée, et tu la verras venir frapper à la porte de ta demeure pour te demander l'aumône. » Anna-Maria, très-émue de ces paroles qu'elle savait venir du Ciel, s'écria : « Non, non, Seigneur, ne la châtiez point avec tant de rigueur ; épargnez-lui cette humiliation. » Mais il lui fut répondu : « Contente-toi de savoir que, si je la punis de la sorte en cette vie, c'est pour l'épargner en l'autre. »

On put bien se convaincre dans la suite que c'était Dieu qui lui avait ainsi parlé. Cette femme avait alors une certaine aisance ; quelques années après, elle perdit tout et fut réduite, pour vivre, à demander l'aumône. On la vit plusieurs fois venir frapper à la porte de la Servante de Dieu qui, loin de lui faire aucun reproche sur sa conduite antérieure, l'accueillait toujours avec bienveillance, la consolait par de bonnes paroles, l'excitait à mettre toute sa confiance en Dieu, et faisait tout son possible pour lui éviter la honte d'aller solliciter ailleurs des secours, dans sa profonde misère.

Telle était l'ardente charité qui embrasait, à l'égard du prochain quel qu'il fût, le cœur de notre héroïne. Bien loin de rechercher ses intérêts, elle les sacrifiait volontiers et se donnait elle-même, sans aucun ressentiment des injures qu'on lui faisait. Elle par-

donnait du fond du cœur, rendant à ses persécuteurs le bien pour le mal, parlant d'eux toujours favorablement, se réjouissant du bien qui leur arrivait, et déplorant amèrement les malheurs qu'ils avaient essuyés. Sublime conduite, inspirée par le divin Cœur de Celui qui s'écriait sur la croix : « *Pater, dimitte illis :* Mon Père, pardonnez-leur ; » ils sont plus aveuglés que méchants, car ils ignorent également et l'injure qu'ils font à votre divine Majesté et le tort qu'ils se font à eux-mêmes !

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Mission spéciale d'Anna-Maria. Considération sur les souffrances, comme moyen d'expiation.

Nous avons vu avec quel dévouement, quelle abnégation d'elle-même Anna-Maria exerça, au profit des malades qui recouraient à elle, le don surnaturel de guérir, que lui avait confié le divin Sauveur. Mais ce n'était là, toutefois, qu'une faible application du ministère d'amour et de sacrifice, dont elle fut investie pour le soulagement de ses frères.

Au moment où vivait Anna-Maria, le monde traversait une de ces crises profondes qui accumulent pour le présent des désordres sans issue, et pour l'avenir, des tempêtes séculaires. Dieu était chassé de ses temples, l'Eglise et son chef étaient persécutés, tous les principes, tous les droits étaient foulés aux pieds; la société entière, livrée à un esprit d'erreur et de vertige, semblait devoir s'abîmer dans la boue et le sang.

Saint Paul nous a dit: *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* Le pardon et la réparation des fautes ne peuvent avoir lieu que par l'effusion du sang, ou du moins, par l'effusion des larmes, unies au sang du Rédempteur. Au milieu du grand cataclysme dont nous venons de parler, quelques âmes d'élite, convaincues de cette nécessité d'une expiation pour fléchir la colère du Seigneur

offraient, dans le silence et le recueillement, leurs gémissements et leurs pénitences à la justice de Dieu.

Anna-Maria était de ce nombre. Dès le lendemain de sa conversion, elle avait compris que le Ciel l'appelait à cette mission spéciale, à cet apostolat de la prière et de l'immolation pour les pécheurs. Bien des fois depuis lors, elle s'offrit à Dieu pour endurer toute sorte de souffrances et même pour verser son sang, afin que son Epoux céleste fût aimé de tous les hommes. Ces ferventes offrandes lui apportèrent bien des croix et des douleurs corporelles. Sa générosité ne s'en contenta pas. Elle voulut, par un effort de son héroïsme, renoncer même aux délices spirituelles qui inondaient son âme, s'estimant encore trop heureuse si elle pouvait, à ce prix, diminuer les maux qui désolent le monde, et surtout l'Eglise de Dieu. Voyant, dans le principe, que son sacrifice n'était point encore agréé du Ciel, elle s'en plaignait tendrement à Dieu et tâchait, de son côté, de redoubler ses pénitences volontaires pour les pécheurs.

Nous aimons à citer ici l'opinion d'un pieux écrivain[1] sur l'opportunité de ces immolations individuelles pour le bien général de l'Eglise et du monde entier. « Il est un ordre de faits auxquels nous ne prenons pas garde, parce qu'ils se passent dans le silence et dans l'obscurité, et cependant ils exercent une influence capitale sur la marche des choses. Croyons-nous à la force de la prière, à la puissance des macérations? Acceptons-nous l'action des Saints dans l'histoire du monde? Si nous contemplions avec des yeux non prévenus ces choses que le vulgaire dédaigne, et qui sont pourtant substantielles, combien notre horizon s'élargirait! Telle âme héroïque, que le monde ne connaît seulement pas, déjouera tous les complots des pervers. Tel institut de contemplatifs renfermés dans leurs cellules, préservera toute une nation. Une maison de prières de plus et tel peuple sera sauvé, non-seulement dans sa foi religieuse, mais encore dans son existence politique. Si nous sommes chétiens, nous devons admettre ces vérités.

» Pour qui veut pénétrer dans le fond le plus intime de l'his-

(1) M. Léonce de la Rallaye, rédacteur du *Monde*.

toire, pour qui désire en savourer en quelque sorte la moëlle et la substance, il est nécessaire d'étudier les faits mystiques bien constatés, que l'on relègue trop souvent dans les légendes. Nous sommes fermement convaincu que le jour où l'on sera décidé à en tenir sérieusement compte, et à leur assigner la place qui leur est due, on aura fait un grand pas dans l'intelligence des causes qui président à la marche de l'humanité sur la terre. Sans doute, il ne faudra jamais négliger l'influence des passions et des intérêts, c'est par là que la plupart des hommes se laissent conduire; mais il y a aussi des âmes, plus nombreuses qu'on ne le pense, qui vivent de dévouement, et dont les supplications secrètes pèsent d'un poids considérable dans la balance de la Providence divine.

» Il en résulte une force mystérieuse et insaisissable qui s'oppose avec plus ou moins d'efficacité à l'action des passions et des intérêts. Il semble que les méchants aient comme l'instinct de cette puissance inconnue qui lutte contre eux; car, comment expliquer autrement la haine implacable avec laquelle ils poursuivent d'ordinaire les asiles de la prière et de la pénitence, inoffensifs au point de vue de la force matérielle? Il semble qu'un esprit satanique leur souffle à l'oreille : « Là sont vos plus redoutables adversaires. »

Quelle est donc, ajouterons-nous, la cause de cette haine qu'ont vouée le monde et ses partisans aux personnes qui, dans le cloître ou au sein du monde, suivent la voie étroite du salut? Ce n'est autre chose que l'horreur pour la souffrance, et surtout pour la souffrance volontaire qui accuse nettement, dans celui qui se l'impose, une force d'âme dont tant d'autres se sentent incapables. Oui, c'est cette expiation pour soi et pour les autres qui excite sans cesse et au plus haut point le rire détestable et la colère infernale de l'impie. Eh bien, malgré tout, nous demeurerons fidèles à l'idée chrétienne. Oui, il faut souffrir pour expier ses fautes, oui, l'on peut souffrir pour expier les fautes d'autrui. C'est une double vérité qui est fixée au plus profond de notre âme; et le spectacle de Jésus portant sa croix, de Jésus souffrant et mourant pour toute l'humanité, ce spectacle est fait pour passionner éternellement notre regard. L'humanité ne s'y trompera pas. Elle considérera

toujours Jésus comme son véritable représentant, comme son type éternel, et l'imitation du Christ au Calvaire demeurera toujours le secret de tout dévouement comme de toute vertu. Que nous le voulions ou non, il nous faut souffrir; heureux, du moins, ceux qui, loin de se révolter contre cette loi de la nature humaine, savent convertir les souffrances en mérites pour eux et pour les autres!

Anna-Maria était une de ces âmes-hosties que la Providence divine marque au front pour le sacrifice. Une voix du ciel lui avait annoncé sa mission : « Je t'ai choisie, disait la voix, pour te mettre au rang des martyrs.... Ta vie, pour le soutien de la foi, sera un martyre plus long et plus méritoire que l'autre, parce qu'il consistera en souffrances corporelles et en terribles peines d'esprit. » Voilà la mission d'Anna-Maria clairement annoncée. Voilà ce que le Seigneur attend d'elle désormais. Elle ne manquera, certes, ni de générosité, ni de promptitude pour répondre à cet appel, et il nous semble qu'elle a dû alors avoir dans le cœur et sur les lèvres cette parole de saint Augustin : « *Da quod jubes et jube quod vis.* Donnez-moi, Seigneur, la force d'accomplir ce que vous ordonnez, et ordonnez-moi dès lors tout ce qu'il vous plaira, je le ferai, dussé-je y laisser la vie. »

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que le jour où Anna-Maria reçut l'habit de pénitence du Tiers-Ordre de la très-sainte Trinité, dans l'église de *San Carlino* aux Quatre-Fontaines, elle fut ravie en extase, au milieu de cette solennité. Or, ce fut en ce moment même qu'il plut au Seigneur de lui manifester plus clairement encore, et avec la plus tendre affection, le genre de sa mission auprès de ses semblables. Après la communion, elle entendit une voix qui lui dit : « Viens, ô ma fille, auprès de moi, je veux te faire sentir la douceur infinie dont jouissent les âmes qui me sont fidèles et qui m'aiment. » Puis, après avoir rempli son cœur d'une joie ineffable et toute céleste, le Seigneur ajouta : « Sache donc que je te destine à convertir les âmes pécheresses et, d'autre part, à consoler des personnes de tout rang et de toute condition, des prêtres, des religieux, des prélats, des cardinaux et même mon Vicaire. Tu auras à lutter contre une foule de créatures faibles et assujetties à bien des passions. Tous ceux qui écouteront tes

paroles avec un cœur sincère et généreux et les mettront à exécution, je leur accorderai des grâces signalées, et ils seront heureux au fond du cœur.

» Ecoute encore, ma fille. Tu trouveras beaucoup d'âmes fausses et perfides; tu seras tournée en dérision, insultée, méprisée, calomniée; mais tu le supporteras pour mon amour, et je t'assure, Dieu grand comme je suis, que tes persécuteurs me rendront compte d'une telle conduite, et que je les punirai en ce monde ou en l'autre. Tous ceux, au contraire, qui te traiteront avec charité, et te donneront des marques de bienveillance, fussent-ils même de grands pécheurs, je les consolerai en cette vie et en l'autre. »

La Servante de Dieu, se réveillant alors de la quiétude extatique où elle était entrée aussitôt après la sainte communion, dit à son divin Epoux : « Me voici, Seigneur, toute disposée à faire votre sainte volonté; mais, grand Dieu! qui choisissez-vous donc pour cette œuvre? Je suis une misérable créature qui ne mérite pas de fouler la terre! » Et elle se mit à répandre des larmes et à pousser de profonds soupirs, non pas qu'elle éprouvât la moindre crainte à l'aspect des sacrifices que lui annonçait le Seigneur; elle sentait, au contraire, redoubler son courage et son énergie, mais la conviction qu'elle avait de sa faiblesse et de son indignité, lui faisait redouter comme un fardeau et une responsabilité trop grande pour elle, dans sa condition, les faveurs célestes qui devaient être la récompense de son dévouement.

Tandis que son humilité et le sentiment de son néant la livraient ainsi à la douleur, elle entendit de nouveau la voix divine lui dire : « Ma fille bien-aimée, je le veux ainsi; je te guiderai moi-même par la main, comme un agneau que son pasteur conduit à l'autel du sacrifice, et tout ce que je t'ai dit se vérifiera. On en verra un jour l'accomplissement. »

Rassurée par ces douces paroles du divin Sauveur, Anna-Maria ratifia ses premières offrandes. Elle se dévoua de nouveau et sans réserve à endurer toute sorte de souffrances, pour faire connaître et aimer de tous les hommes son céleste Epoux.

On ne saurait dire combien étaient agréables à Dieu les sacrifices de la pieuse femme. Il n'est rien qu'elle n'obtînt de lui.

Diverses allocutions qui eurent lieu dans les premiers temps, révèlent de merveilleuses complaisances de l'amour divin en sa faveur. Dieu lui dit plusieurs fois que, ne pouvant rien lui refuser et voulant, d'autre part, faire dans le monde ce qu'il croyait devoir opérer, il lui ôterait la ferveur de la prière, et rendrait son âme comme endormie. Aussitôt, avec un courage et une générosité incomparables, elle priait, dès ce moment, pour obtenir les grâces qu'elle ne pourrait pas demander plus tard, particulièrement pour la conversion du monde et le salut des pécheurs.

Le martyre annoncé précédemment ne se fit pas longtemps attendre, et Dieu se mit bientôt à l'œuvre; mais, avant d'entrer dans le récit de ces désolations de notre Vénérable, remarquons que sa mission providentielle offre beaucoup d'analogie avec celle dont furent revêtues, en divers temps, d'autres saintes âmes, des personnes de son sexe, qui devinrent entre les mains de Dieu des instruments de conversion et de salut pour un grand nombre de leurs contemporains. Sainte Rose de Viterbe, pauvre jeune fille, vivant dans le monde, ne fut-elle pas de ce nombre? N'est-ce point aussi ce qui eut lieu pour une Marguerite de Cortone, que Notre-Seigneur, après sa conversion, appelait tantôt sa chère pécheresse et tantôt son filet pour prendre les âmes? Et, en effet, les âmes les plus coupables, les plus avilies, puisaient dans son exemple et ses paroles le courage de faire pénitence et de revenir sincèrement à Dieu.

On peut dire la même chose encore, et d'une façon toute spéciale, de sainte Catherine de Sienne, du Tiers-Ordre de saint Dominique. Voici, relativement à sa mission, ce qu'elle disait elle-même dans une extase, en présence de plusieurs témoins : « Pourrais-je bien, Seigneur, être contente, si je vois périr, en s'éloignant de vous, quelques-uns de ceux que vous avez créés, comme moi, à votre image et à votre ressemblance? Non, je ne puis souffrir la perte d'aucun de mes frères qui me sont unis par les liens de la nature ou par ceux de la grâce, et je veux les enlever tous à l'antique ennemi, pour vous les rendre à la plus grande gloire de votre Nom. J'aimerais bien mieux les voir tous sauvés et me sentir moi seule dans l'enfer, que d'être moi-même en paradis tandis qu'ils

seraient, eux, tous damnés, car il y aurait, dans ce premier cas, bien plus de gloire et d'honneur pour votre saint Nom. »

Et, sans parler ici de beaucoup d'autres saintes femmes, n'est-ce point Notre-Seigneur lui-même qui confia à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque la mission de faire connaître et de répandre dans le monde entier la dévotion à son Sacré-Cœur, dévotion qui est destinée à procurer la conversion des pécheurs et à raviver dans les âmes le feu presque éteint de la charité?

Anna-Maria, choisie, elle aussi, par le divin Sauveur, pour coopérer entre ses mains à la rédemption des âmes, ne pouvait se lasser de le remercier pour l'avoir associée à cette grande œuvre, et, bien que la pensée de sa faiblesse lui inspirât quelquefois de vives appréhensions de ne pas répondre dignement à une telle vocation, néanmoins, ces flots de sang divin, qu'elle voyait à chaque instant se répandre du Cœur de Jésus sur le monde entier, allumaient dans son cœur le feu sacré dont est embrasé celui du divin Maître, et faisaient d'elle une âme réellement apostolique.

CHAPITRE II.

Vives souffrances d'Anna-Maria ; sa désolation intérieure ; sa persévérance dans les voies crucifiantes.

Qu'une âme, portée par le souffle de la grâce dans les consolations célestes, parcoure à grands pas le chemin de la perfection ; qu'elle y soit ferme, constante et pleine de courage, il n'y a rien là de bien étonnant ; mais, qu'après avoir goûté ces ineffables délices, elle laisse là les routes fleuries pour prendre la voie de la croix semée d'épines, qu'elle se mette courageusement à monter le Golgotha pour y suivre son Dieu crucifié, sans considérer ses propres défaillances, ni les mépris d'autrui, ni rien de ce qui peut déplaire et inspirer de l'horreur à la nature, voilà, sans doute,

une preuve assurée du plus parfait amour qu'une créature puisse donner à son Dieu; voilà une merveille et pour la terre et pour le Ciel.

Nous avons vu la Servante de Dieu tempérante et mortifiée dans les suprêmes satisfactions que lui faisait goûter son union constante avec Dieu; considérons maintenant combien elle fut généreuse et fidèle, dans les désolantes épreuves que lui occasionna l'absence momentanée du bien-aimé de son cœur.

« ... Alors, dit le cardinal Pedicini, les consolations disparurent comme un éclair, et laissèrent à leur place la sécheresse, la peine et le travail; aux larmes de la componction succéda l'aridité la plus désolante, aux joies célestes succéda le tourment, à la suavité, la tristesse, à la dévotion douce et tendre, le plus accablant ennui. Son âme passa rapidement des splendeurs du jour aux ténèbres les plus épaisses de la nuit; des demeures fortunées de la plus brillante cour, elle fut précipitée dans la plus obscure prison.

» Qui pourrait décrire les nuits qu'elle passait dans ces angoisses? Elle ne trouvait alors dans la prière que la plus désolante sécheresse. Tournée vers le ciel, pendant bien des heures, soupirant après son bien-aimé, elle le cherchait de tous côtés et l'appelait en tout lieu, afin qu'il consolât son cœur et en remplît le vide, mais le Ciel était de bronze pour elle; les pleurs auraient pu adoucir son douloureux exil, mais cette satisfaction lui était même refusée. Elle devait se résigner à la volonté divine, en buvant à petits traits le calice des plus cruelles tortures, sans adoucissement ni secours. »

Le riche qui passe subitement de la possession de sa fortune à la plus abjecte misère, souffre bien plus que l'homme qui a toujours eu la pauvreté pour compagne; l'influence des premières habitudes rend plus douloureuses pour lui les privations du moment. C'est l'image de la position qui fut faite à la Servante de Dieu, lorsque, expulsée du palais où elle avait goûté, pendant plusieurs années, les plus ineffables consolations, elle se trouva tout à coup dans un cachot obscur, chargée de pesantes chaînes et respirant un air infect. Souvent, des soupirs enflammés s'échappaient de son cœur, au souvenir du temps où son divin Epoux lui

donnait des preuves de sa tendresse, et sa pauvre âme, privée de ses bontés, écrasée sous le plus dur et le plus pesant esclavage, croyait vivre dans un coin de l'enfer, ou pour mieux dire, c'était une agonie continuelle, qui n'avait ni terme ni adoucissement. Son cœur desséché, n'éprouvant plus l'expansion de l'amour, à laquelle il était habitué, cherchait en vain, comme le cerf altéré, la source qui devait le rafraîchir, dans cet affreux désert.

Il est vrai que son Epoux céleste l'encourageait de temps en temps par le doux son de sa voix, pour lui faire continuer sa marche sur la voie du Golgotha, mais ces consolations qui disparaissaient comme l'éclair, augmentaient encore le désir de son cœur de posséder continuellement le bien infini. Une bouchée de pain jetée à un chien affamé aiguise sa faim au lieu de l'apaiser, et l'excite sans la satisfaire; mais, d'ailleurs, on ne saurait comparer à ce besoin naturel la faim dévorante qu'une âme, blessée de l'amour divin, éprouve pour son Dieu.

Il est vrai aussi qu'elle ne fut jamais privée des allocutions célestes et des lumières surnaturelles dont Dieu l'avait gratifiée, mais ce n'était plus un soulagement pour elle, dans la terrible désolation intérieure qui l'accablait; car, au lieu des jouissances spirituelles qu'elle y goûtait jadis, le ravissement n'offrait alors à ses regards que des contemplations douloureuses, par lesquelles Dieu lui découvrait les maux des habitants du monde, les fléaux et les châtiments qui leur étaient préparés. Sa charité la portait à prier de nouveau le Seigneur de suspendre sa colère et ses vengeances, et à faire dans ce but des offrandes réitérées d'elle-même; mais Dieu, en acceptant son offre, appesantissait sa main sur elle pour sauver les droits de sa justice.

On peut dire que son divin Epoux ne lui laissait ses dons et ses lumières que pour augmenter les mérites de son amour souffrant. C'est ainsi, mais dans un sens tout opposé, que Dieu a laissé aux anges rebelles, en punition de leur orgueil, l'intelligence et les connaissances qui augmentent les tourments de leur misérable état.

La lumière du soleil produit sur le cœur du prisonnier l'effet que produisaient sur l'âme d'Anna-Maria les lumières surna-

turelles. Tandis que sa clarté embellit la nature et réjouit le cœur de l'homme libre, elle révèle au captif l'horreur de sa prison, la pesanteur de ses chaînes, la profondeur de son cachot, l'épaisseur de ses murailles et la force des barreaux de fer qui le retiennent; mieux vaut pour lui l'obscurité de la nuit, parce qu'au moins son attention n'est pas attirée si vivement sur son infortune. Telle était Anna-Maria au temps de sa désolation; les allocutions et les ravissements n'apportaient alors aucun soulagement à son cœur.

Elle vit même redoubler, dans cet état, les tribulations de tout genre qui tourmentaient son esprit : tristesses, inquiétudes, maladies, contradictions, insultes, calomnies, mépris et abandon de tout le monde. Qui comprendra quelles furent les peines d'esprit et les souffrances corporelles qui accablèrent alors l'humble victime? Qui pourra dire les élans de sa douleur et les cris de son âme vers ce Dieu que ses tourments lui rendaient encore plus cher, bien qu'il parût la délaisser? Elle se voyait isolée au sein de la création, et il lui semblait que chaque créature lui disait : « *Où est ton Dieu?* » A l'exemple de l'Homme des douleurs, la patiente se trouva blessée dans tout son être, et meurtrie du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; mais, en de si terribles conjonctures, elle garda toujours une sublime résignation aux volontés du Ciel.

Après avoir purifié l'âme de sa Servante par les épreuves dont nous venons de parler, Dieu voulut faire passer aussi son corps par le creuset des souffrances. « De même, disait saint Diadoque, que, pour bien imprimer le cachet dans la cire, il faut commencer par amollir celle-ci par le feu, ainsi, pour que la créature puisse être marquée du sceau de Dieu, comblée de ses grâces et perfectionnée dans la vertu, il faut qu'elle y soit préparée par les maladies et les afflictions. Par là, elle s'amollit et prend les dispositions requises pour recevoir les divines empreintes. Dieu opérait jadis cet effet dans ses fidèles par les cruelles persécutions des tyrans; maintenant il produit le même résultat dans ses élus par les infirmités corporelles et les peines tant extérieures qu'intérieures qui forment la ressemblance et la beauté de Dieu dans les cœurs. »

A chacun des sens de notre Vénérable devait être attaché un don surnaturel, mais il fallait qu'ils fussent tout d'abord purifiés par la main de Dieu, et soustraits par le feu de la maladie aux funestes influences du monde. Elle souffrit continuellement des migraines et autres maux de tête qui augmentaient encore les vendredis, surtout après midi, aux heures de la Passion du Sauveur. Ces douleurs étaient quelquefois si vives que, ne pouvant plus se tenir sur pied, elle était réduite à se jeter sur le lit; et, quand les besoins de sa famille et la nécessité de la nourrir par son travail, la forçaient à se relever, le mal augmentait à tel point que, malgré la violence qu'elle se faisait pour n'en rien laisser paraître, on voyait de grosses larmes sillonner ses joues. Elle tournait alors ses regards vers le crucifix, moins pour y chercher du soulagement que pour unir ses souffrances à celles qu'a dû endurer le Sauveur lorsque la couronne d'épines a percé son auguste front; et, se rappelant, en ces moments, cette parole de saint Augustin : « Que ce sont nos péchés qui ont été les épines de Jésus, » elle lui offrait ses propres douleurs, en compensation de ce que lui ont fait souffrir nos péchés.

Ses yeux étaient comme percés de pointes très-aigues, qui lui causaient un continuel tourment. Souvent elle ne pouvait pas même supporter la lumière du jour; néanmoins, elle se livrait constamment à des travaux de couture, à ses occupations domestiques, ou au soin de la cuisine, bien que le feu dût encore aviver sa douleur. Elle ne s'en plaignait jamais aux personnes de sa maison, jamais elle n'eut recours pour ses yeux aux médecins ni à leurs remèdes, et, sans doute, on aurait toujours ignoré ce qu'elle souffrait dans sa vue, si l'obéissance ne lui eût fait un devoir de le manifester.

Elle éprouvait souvent dans les oreilles de vives douleurs rhumatismales, qui l'obligeaient à avoir presque toujours la tête couverte et serrée par un bandeau jusque sous les oreilles, ce qui, au lieu de la soulager, augmentait peut-être encore son mal, surtout dans la saison des chaleurs, qui sont quelquefois si fortes à Rome.

Son palais était soumis à un genre particulier de souffrance; il

lui semblait qu'elle avait dans la bouche de l'absinthe et du fiel, et l'amertume qu'elle en ressentait l'aidait à penser continuellement à ce vinaigre que les bourreaux présentèrent au Sauveur sur la croix, pour étancher sa soif. Au lieu de corriger cette amertume, elle l'augmentait encore par la nourriture, souvent à moitié gâtée, qu'elle réservait à son usage. Elle dut à la fin de sa vie prendre trois fois par jour une infusion de pavot, ce qui lui causait une grande répugnance. Elle finit par perdre tout à fait le goût, et c'était pour elle une peine et un tourment continuels de prendre quelques bouchées pour se soutenir.

Par une permission spéciale du Seigneur, son odorat se trouvait assujetti à un genre de supplice tout nouveau. Il était empesté continuellement, et d'une manière sensible, par la puanteur que lui apportaient les péchés commis dans le monde entier. Elle éprouvait toujours la plus pénible sensation lorsque des pécheurs s'approchaient d'elle ou lui parlaient; peu s'en fallait qu'elle ne s'évanouît devant eux. Elle ne savait à quoi comparer l'infection qu'ils répandaient; elle surpassait, à son avis, celle qui s'exhale d'un sépulcre plein de cadavres en décomposition, et rien ne pouvait la neutraliser pour elle, ni le parfum des fleurs, ni l'odeur des herbes aromatiques.

Ses pieds étaient endoloris ainsi que ses mains, surtout celle qui reçut du Sauveur le pouvoir de guérir les malades. De plus, elle éprouvait fréquemment dans les os, et aux jointures des membres, de très-vives souffrances dont il serait difficile de préciser la nature. Enfin, la pauvre femme fut atteinte, en particulier pendant ses dernières années, d'une foule de maladies, goutte, asthme, hernie, etc., qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit.

Crucifiée sur son lit de douleur, bien loin de se plaindre, elle était la joie, la consolation des autres; elle inspirait la paix et l'allégresse à ceux qui la visitaient, et rendait l'ardeur et le courage à ceux qu'elle voyait dans l'affliction. Elle s'intéressait à tout le monde avec une bienveillance inexprimable, oubliant ses propres infirmités, toujours tranquille, gaie, courageuse et résignée en tout à la volonté de son divin Epoux. Au lieu de diminuer, ses épreuves et ses souffrances augmentèrent sans cesse, mais les

eaux abondantes des amères tribulations qui fondaient sur sa tête, ne purent jamais éteindre ce feu du céleste amour qui brûlait dans son cœur.

Elle souffrait donc dans son corps non moins que dans son âme, sans cesse attirée vers le ciel par la violence de ses désirs, sans cesse ramenée et clouée sur la terre par les mille soins de la vie. Perpétuel déchirement! mais elle savait qu'elle expiait pour les autres, que Jésus l'associait à son sacrifice, qu'elle était victime avec lui, et cette conviction soutenait son ardeur. Les douleurs de l'amour divin sont d'ineffables ivresses.

Le prêtre qui demeurait dans la maison d'Anna-Maria assure que, pendant ces accablantes agonies, il allait la voir de temps en temps, pour savoir d'elle-même comment elle se trouvait. Sa réponse habituelle était : « Souffrances de mort. » Il ajoutait : « Faisons la volonté de Dieu, et disons : *Fiat voluntas tua.* » Ces paroles la ranimaient; d'un air gai et serein, et avec toute l'énergie dont elle était capable, elle répondait aussitôt : « *Sicut in cælo et in terra.* »

C'était alors surtout que les démons, se mettant de la partie, livraient à notre Vénérable les plus rudes combats ; mais, malgré son état de désolation, malgré tous les assauts du monde et des puissances infernales, elle n'abandonna jamais un seul instant ses exercices de piété, ses mortifications habituelles, ses pénitences réglées, ni ses pratiques de zèle pour le salut des âmes. On doit même observer que ses plus belles conquêtes sur l'enfer eurent lieu pendant qu'elle se trouvait dans le creuset de la douleur.

La retraite et le recueillement étaient alors pour Anna-Maria un grand tourment, parce qu'elle avait besoin de se distraire pour reprendre courage; néanmoins elle y persévéra, et toujours elle consacra le même temps à la prière. Elle l'augmenta même, et redoubla ses jeûnes avec un courage tout à fait viril.

Dans son premier état, elle interrompait les consolations célestes, surtout après la communion, de peur de nourrir l'amour-propre et de négliger ses devoirs de famille; mais, tant que dura la sécheresse et l'aridité de son âme, elle eut soin de consacrer à la pré-

paration et à l'action de grâces tout le temps fixé. Auparavant, l'onction de la grâce la rendait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle; maintenant, les tentations et les souffrances corporelles lui causaient une sueur froide, accompagnée d'un ennui et d'une agitation inconcevables. Pendant l'été, les insectes la fatiguaient horriblement; pendant l'hiver, les engelures, le rhumathisme et l'asthme semblaient l'attaquer de préférence au temps de la prière. Un quart d'heure de recueillement lui paraissait plus accablant que trois heures du plus dur travail; néanmoins elle demeurait immobile comme une statue. L'âme la plus fervente est moins fidèle à son Dieu, au milieu des consolations, que ne l'était la pieuse femme au plus fort des peines d'esprit qui l'accablèrent jusqu'à la mort; c'était en même temps un merveilleux témoignage de son amour pour Dieu et de sa charité pour le prochain; c'était la preuve d'une vertu extraordinaire, bien digne d'être proposée pour modèle aux véritables amis et disciples du divin Crucifié.

Plusieurs années de semblables victoires finirent par donner à Anna-Maria un empire absolu sur son corps; elle put en faire un instrument toujours docile aux généreux desseins de son âme.

CHAPITRE III.

Anna-Maria soutient avec courage les divers assauts du démon.

Aux cruelles désolations de son esprit et à tous les maux qu'elle eut à endurer dans son corps, vinrent se joindre, pour notre Vénérable, les assauts et les luttes extraordinaires qu'elle eut à soutenir de la part du démon; il lui livrait ces combats aux époques de ses plus grandes peines intérieures, et en d'autres circonstances que l'astucieux serpent savait merveilleusement choisir. On ne doit, certes, s'étonner nullement de cette lutte acharnée du démon

contre la pieuse femme. Ennemi juré de la nature humaine, il tente tous les hommes qui veulent ici-bas pratiquer la vertu, mais il se déchaîne avec une fureur sans égale contre ceux qu'il voit plus capables d'atteindre à un haut degré de vertu, et de lui arracher, par le spectacle de leur vie sans tache, ou par les efforts de leur zèle, quelques-unes des âmes qu'il tient déjà dans ses filets.

Ayant donc reçu du Seigneur la permission de tourmenter Anna-Maria, comme il avait pu jadis tenter le saint homme Job, il se mit à déployer contre elle toutes les industries de sa scélératesse, pour la retirer de la voie de justice et de sainteté, qu'elle suivait avec tant de joie sous le regard de Dieu. Il essaya, d'abord, de la troubler et de la distraire dans ses oraisons, en remplissant son esprit de fantômes horribles, d'imaginations impures, de sales représentations ; mais, comme il n'obtenait rien par ce moyen détourné, il en vint avec elle à une lutte ouverte, en se montrant à ses yeux sous les formes les plus repoussantes, et quelquefois aussi sous l'aspect le plus attrayant. Tantôt, il lui proposait, avec une subtilité toute satanique, des objections contre nos saints mystères, contre l'Incarnation du Verbe, la Passion du Fils de Dieu, la sainte Eucharistie, etc., tantôt, il s'ingéniait à lui démontrer l'impossibilité de la résurrection des morts, du jugement universel, et surtout de l'éternité des peines dans l'enfer.

La pauvre femme, qui avait alors l'esprit rempli de ténèbres, ne pouvait faire autre chose que de pleurer amèrement et de s'écrier, au milieu de ses larmes et de ses sanglots : « Je crois tout ce que la sainte Eglise me propose de croire ; oui, je crois fermement tout ce que Dieu a révélé à son Eglise, et tout ce que l'Eglise nous enseigne. Et vous, ô esprits immondes et maudits, au nom de Jésus-Christ, partez d'ici. Je crois en vous, ô mon Dieu ! j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur[1]. » A ce nom

(1) C'est surtout par l'accroissement des vertus théologales que l'âme se perfectionne, et parvient à l'union avec Dieu. Le démon le sait bien ; aussi est-ce contre ces vertus qu'il dirige avant tout ses attaques La guerre qu'il excite en nous contre les vertus morales a aussi quelque chose d'effrayant, parce qu'il n'ignore point qu'elles donnent à l'âme toute sa beauté aux yeux de Dieu.

de Jésus, qu'Anna-Maria invoquait avec tant de foi, le démon et ses suppôts cessaient pour un instant de la tourmenter, mais ils revenaient bientôt à la charge, et lui disaient avec insistance : « Que tu es donc simple de croire qu'après la mort, il y a un jugement ! Ce sont là des rêveries de personnes timides et peureuses, qui veulent empêcher les autres de se livrer aux joies de la vie. C'est une vraie folie de croire que le Fils de Dieu s'est fait homme pour mourir sur une croix. Pour qui donc serait-il mort ? Pour quel motif ? Dis-le-nous ? » — « O perfides trompeurs, répondait aussitôt Anna-Maria, et pourquoi donc, vous autres, craignez-vous tant la croix ? pourquoi donc fuyez-vous au seul signe que nous en faisons ? »

Et, en effet, notre Vénérable, faisant alors le signe de la croix, les voyait tous s'enfuir en grinçant des dents contre elle, et en lui lançant mille malédictions ; mais leur éloignement n'était pas de longue durée, et bientôt ils renouvelaient leurs attaques d'une autre manière : « Que fais-tu donc là ? lui disaient-ils, à quoi penses-tu donc de mener ainsi la vie la plus désagréable, au milieu des peines et des angoisses ? Mais ne vois-tu pas que tout finit pour l'homme avec la mort du corps ? Veux-tu une preuve sans réplique que tout ce qu'on te dit sous ce rapport est faux, et que ce sont là des fables, bonnes tout au plus pour des femmelettes et pour les gens du peuple ? Vois les hommes de talent, ceux même qui sont élevés en dignité, considère un peu ce qu'ils font, et comme ils vivent ; s'il y avait un jugement, un enfer, une éternité, ils n'auraient pas la folie de vivre ainsi. »

Tels étaient, entre plusieurs autres, quelques-uns des sophismes que les démons proposaient à la Servante de Dieu ; celle-ci, bien loin de se sentir portée, par de semblables raisons, à abandonner son genre de vie, éprouvait, au contraire, dans son cœur, la plus vive peine, en pensant que, parmi les hommes, il y en a un si grand nombre qui, séduits par l'ennemi du salut, ne visent qu'à jouir des biens caducs de cette vie, et se perdent éternellement. Dans son émotion, elle demandait instamment à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, d'éclairer tous ces pauvres pécheurs, et de les ramener au bien. Cette ardente prière, unie à ses protes-

tations d'attachement à la foi, désarmait les démons qui, honteux de leur défaite, couraient se précipiter dans cet enfer dont ils voudraient cacher l'existence aux hommes, afin de les y entraîner plus facilement avec eux et de les avoir pour compagnons de leur malheur. Ils ne se décourageaient pourtant pas, et bientôt ils revenaient à l'assaut avec de nouveaux engins de guerre, sur lesquels ils croyaient pouvoir compter pour obtenir la victoire.

Il y en eut un parmi eux qui se montra à la Servante de Dieu, tantôt sous l'aspect d'un vénérable religieux, tantôt avec l'extérieur d'un prélat élevé en dignité, ou d'un chef d'Ordre régulier. Ces personnages étaient bien connus d'Anna-Maria, et l'ennemi infernal savait si bien contrefaire leurs mouvements, leurs gestes et jusqu'à leur ton de voix, qu'à la première vue, elle croyait réellement recevoir leur visite. Mais il ne lui fallait pas longtemps, néanmoins, pour reconnaître avec qui elle avait affaire. Elle s'en apercevait, tout d'abord, par une certaine inquiétude qu'elle ressentait au fond du cœur, et ensuite par les paroles et les discours que lui adressaient ces étranges visiteurs.

En effet, l'ennemi du salut, habillé en religieux, ne tardait pas à vouloir démontrer à la pieuse femme, par de pathétiques exhortations, que ce genre de vie qu'elle suivait ne pouvait convenir ni à son âge, ni à sa condition ; qu'il nous est défendu de nous enlever nous-mêmes la vie, et, qu'avec tous ces jeûnes continuels et ces austérités qu'elle pratiquait, non-seulement elle abrégeait ses jours, mais que même elle se suicidait. Il ajoutait que c'était là la cause de ses précoces infirmités et qu'elle devait, en conséquence, prendre en sérieuse considération le tort qu'elle faisait à sa famille, en se rendant par là incapable de surveiller la conduite de ses enfants ; qu'après tout, elle était épouse et mère et qu'elle devait par conséquent, laisser aux personnes cloîtrées toutes ces macérations, qui seraient encore pour elles un trop lourd fardeau. Et il continuait ainsi ses raisonnements dont l'éloquence satanique ne pouvait cacher le mauvais esprit et les coupables intentions. Mais, s'apercevant bientôt que ses paroles ne produisaient nul effet, il renouvelait ses tentations et suggestions contre la foi et la morale chrétienne : « Quel profit, lui disait-il enfin, pouvez-vous donc

attendre de toutes vos pénitences? croyez-vous pouvoir par là vous sanctifier? Qu'importe à Dieu ce que vous êtes et tout ce que vous faites? Le croyez-vous assez cruel pour se complaire en vos macérations? »

Anna-Maria qui, pendant tous ces beaux discours, s'était recommandée à Dieu du fond du cœur par une humble prière, se sentant tout à coup animée de la force d'en-haut, s'écriait avec fermeté: « Hâte-toi, esprit maudit de Dieu, de te dépouiller de ces fausses apparences dont tu t'es revêtu, et de partir d'ici. Je sais bien que Dieu n'a nul besoin de moi, et qu'il n'a que faire de ma personne, parce qu'il est en lui-même très-heureux, mais moi j'ai grand besoin de lui et de son secours, et, puisqu'il m'a créée pour lui, il aime, j'en suis certaine, à me voir profiter de sa grâce pour mener une vie chrétienne, par le moyen de ces austérités qui m'aident à vaincre mes passions; et, comme nous ne pouvons triompher de tes perfides suggestions, ô maudit tentateur, que par l'oraison et la pénitence, je suis assurée que le Seigneur se réjouit de nous voir mettre en pratique ces deux moyens pour te vaincre. » A la vue d'une si noble assurance, le démon s'enfuyait, mais non sans faire un fracas épouvantable dans la maison d'Anna-Maria, qui demeurait là encore tout ahurie, par la pensée de tout ce qu'elle avait vu et entendu, dans ces entretiens avec les esprits infernaux.

Il arriva parfois qu'au sortir de ces luttes, on la trouva pleurant amèrement et pour ainsi dire inconsolable, par la crainte qu'elle conservait d'avoir peut-être fait à son ennemi quelque concession. Elle ne pouvait se rassurer que lorsque, après avoir manifesté toutes choses à son confesseur ou bien à son confident, elle recevait d'eux l'assurance qu'elle avait triomphé avec le secours du Ciel, et qu'elle pouvait se tenir tranquille et en repos. Là ne finirent point les attaques du démon, il les redoubla, au contraire, soit par des tentations intérieures de méfiance contre Dieu et de désespoir, soit par des suggestions contre la belle vertu de pureté ou contre la foi, ou même contre toutes les vertus en même temps; mais, quelle que fût l'agitation que le démon causait par là à la pauvre femme, il ne parvint jamais à obtenir d'elle le moindre consentement à ce qu'il lui proposait. Il voulut alors essayer de vaincre sa

résistance, en exerçant des mauvais traitements sur son propre corps[1].

Dès qu'il en eut reçu du Seigneur la permission, le malin esprit se mit à la tourmenter de toutes les façons; non content de l'épouvanter par ses clameurs, par le choc violent des portes et des fenêtres, ou bien en renversant tous les meubles de son appartement, et en lui apparaissant sous les formes les plus bizarres et les plus horribles, il prit avec lui d'autres démons, et, tous ensemble, ils se mirent à la frapper à la tête, aux épaules, aux côtés, à coups de poings, avec le pied ou avec un bâton. Ces assauts avaient lieu le plus ordinairement vers le milieu de la nuit, lorsque ses enfants étaient dans leur premier sommeil, car nous savons que Domenico n'arrivait presque jamais, surtout l'été, que quelques heures avant le jour.

Plusieurs fois les démons tentèrent de l'assommer, et telle était leur rage contre elle qu'ils l'auraient fait, sans doute, si le Seigneur le leur eût permis, car, tout en la frappant, ils se disaient entre eux : « Que c'était là le plus grand ennemi qu'ils eussent sur la terre, vu que tous ceux qui tombaient entre ses mains leur échappaient et étaient perdus pour eux. » Une nuit, tandis que Anna-

(1) Cette action extérieure du démon sur l'homme, prouvée par les récits du saint Evangile, est admise par tous les historiens ecclésiastiques et par les biographes des Saints. On la trouve exposée dans les vies de quelques grands Serviteurs de Dieu qui ont vécu de nos jours, en particulier, dans celles du R. P. Muard, du vénérable curé d'Ars et du R. P. de Ravignan. L'auteur de cette dernière vie a dit : « Le Seigneur avait donné libre carrière contre lui à l'ennemi de la nature humaine, et, si on peut le conjecturer d'après la violence des attaques, je croirais volontiers que Satan avait jugé digne de lui de se mesurer avec un tel adversaire, ou du moins de se venger d'un tel apôtre. » Cette action du démon, permise par Dieu comme épreuve de la vertu ou comme punition du péché, ne va jamais jusqu'à forcer la volonté de l'homme et à lui faire commettre le mal contre son gré. Le démon, du reste, n'emploie ces moyens extraordinaires de séduction que pour dompter les âmes fortement enracinées dans la foi, il ménage les autres parce qu'elles lui appartiennent déjà par une vie toute mondaine, ou que, du moins, leurs vertus l'inquiètent fort peu. On pourra consulter avec fruit sur ce sujet, l'excellent ouvrage du R. P. Séraphin, Passioniste, intitulé: *Principes de Théologie mystique*, à l'article *Purifications passives, attaques du démon*, p. 332.

Maria était à prier tout tranquillement dans sa chambrette, elle vit tout à coup entrer une foule innombrable de démons, qui remplirent tout l'appartement d'une lumière obscure comme celle des charbons. Ils faisaient peur à voir; l'un avait pris la forme d'une bête féroce, un autre ressemblait à un homme abruti, tandis qu'un troisième tâchait de l'intimider et de l'épouvanter par ses gestes désordonnés; puis, se mettant à parler tous ensemble, ils tinrent conseil entre eux pour arriver à la tuer; et, au milieu des bruits les plus discordants, ils s'écriaient : « C'est le moment d'en finir avec elle, il faut la tuer, il faut qu'elle meure une bonne fois. » Et, ce disant, ils se jetèrent sur elle avec fureur; les uns lui portaient les mains au gosier pour la serrer très-fortement, les autres la frappaient du poing à la figure, à la tête et à la poitrine. Il y en avait qui lui arrachaient les cheveux de la tête, d'autres qui lui mordaient les mains, ou qui la tourmentaient en diverses manières, en l'accablant de coups sur tous les membres du corps.

Bien loin de se plaindre de tant d'injures et de mauvais traitements, la pauvre Anna-Maria, toujours patiente, les souffrait volontiers par amour pour Dieu et pour l'expiation de ses péchés et de ceux d'autrui, mais il lui arrivait parfois de ne pouvoir plus seulement respirer et d'en être presque réduite à l'agonie. Ses bourreaux cessaient alors pour quelques instants de la martyriser de cette façon-là, et, changeant de tactique à son égard, ils lui présentaient les tentations les plus douces et les plus séduisantes, car ils espéraient qu'étant réduite à une si grande faiblesse corporelle, et troublée comme elle l'était dans son esprit, elle finirait par donner quelque consentement aux sales représentations qu'ils étalaient sous ses yeux, et dont ils tâchaient de remplir son imagination. Mais Anna-Maria, que cet aspect avait plus épouvantée encore que tous les coups qu'ils avaient pu lui donner, recueillant alors toutes ses forces, poussait un cri vers le Ciel, demandant avec instances à Jésus d'avoir pitié d'elle, et de venir à son secours.

C'en était assez ordinairement pour faire cesser les poursuites de ses ennemis, du moins pour un moment, car elles eurent lieu non point une fois, mais bien des centaines de fois, et le prêtre

confident, l'abbé Natali, nous atteste que souvent, au cœur de la nuit, il lui arriva d'être éveillé en sursaut par le vacarme épouvantable qui se faisait dans la chambre d'Anna-Maria. Il sortait aussitôt du lit, s'habillait en toute hâte, et, portant au cou l'étole sacerdotale et à la main un vase d'eau bénite, il entrait dans la chambre de la Servante de Dieu, qu'il trouvait gisant à terre et le visage tout livide des coups qu'elle avait reçus; il jetait de l'eau bénite sur elle et dans la chambre, et, après l'avoir ainsi délivrée des attaques de ses ennemis, il reprenait lui-même le chemin de son appartement.

Au reste, les esprits du mal varièrent à l'infini le genre de leurs attaques contre la pieuse femme. Ils allèrent jusqu'à exciter dans son âme des sentiments de colère et de haine contre Dieu, et ils tentèrent d'amener sur ses lèvres des paroles de blasphème. Qui comprendra quels étaient alors les déchirements et les angoisses de son cœur? Les efforts de l'ennemi furent toujours, il est vrai, vains et inutiles pour la faire consentir à ses suggestions, mais il faut dire aussi que les violences intérieures, qu'elle endura pour résister à tant d'embûches, finirent par briser son corps. Elles lui occasionnèrent de cruelles maladies et des infirmités qui la suivirent jusqu'au tombeau.

Dans ces combats, Anna-Maria recourait à la prière et invoquait les très-saints noms de Jésus et de Marie; elle s'armait de patience et s'humiliait dans la confusion et la douleur de ses fautes. Quelquefois, elle ne faisait aucun cas des tentations et se distrayait en travaillant, même pendant la nuit, qui était le moment des assauts de l'enfer; d'autres fois, elle crachait à la face de ces illusions diaboliques, et tournait ses regards vers Dieu. Il y avait des moments où la force des tentations et ses propres dispositions lui inspiraient de grandes craintes; alors, tremblante et tout en larmes, elle se recommandait à la très-sainte Vierge, aux saints Anges et surtout à saint Michel, qu'elle appelait la terreur et le fléau des démons. La foi avec laquelle elle invoquait les noms de Jésus et de Marie était si vive, que les démons étaient contraints de s'enfuir. Elle les voyait écumer de rage contre elle.

Les voies par lesquelles il a plu au Seigneur de faire passer son

humble Servante pourront paraître formidables. Nous ne savons si le monde, qui ne les a jamais connues, pourra les comprendre. Les âmes chrétiennes qui s'en scandaliseraient prouveraient par là qu'elles ont oublié le désert, où Jésus voulut être tenté par le démon, le jardin de Gethsémani, où il fut assailli par d'ineffables tristesses, le Calvaire, où il parut abandonné de son Père. « Un chrétien, dit saint Augustin, doit souffrir plus qu'un homme ordinaire, et un saint plus qu'un chrétien vulgaire, parce que les épreuves sont en proportion des ressources, des professions et des destinées. » Donc, que personne ne s'effraie. Le Ciel, dans sa sagesse et sa bonté, n'a pas coutume de traiter les faibles comme les forts, et Notre-Seigneur, lorsqu'il oblige une âme à boire au calice de ces amertumes, lui fait trouver, au fond, la douceur et la paix. Les tribulations du temps ne peuvent être que momentanées, selon la consolante expression de l'Apôtre, mais il faut avouer qu'elles peuvent nous paraître un peu longues quand elles durent autant que nous.

CHAPITRE IV.

Anna-Maria offre à Dieu ses expiations pour toute sorte de pécheurs, mais surtout pour le triomphe de l'Eglise.

Nous venons de voir quelles ont été les pénibles angoisses de notre Vénérable, dès l'instant où elle se fut généreusement dévouée à souffrir pour le salut de son prochain. Si Dieu ne l'eût soutenue et soulagée de temps en temps, il lui aurait été impossible, comme elle l'a avoué plusieurs fois elle-même, de supporter jusqu'au bout un tel martyre, qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à sa mort. Mais le Seigneur, nous l'avons dit, daigna plus d'une fois la consoler, après lui avoir fait boire jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Il lui dit un jour : « Tes souffrances sont inexprimables, je veux

qu'on les écrive; et, malgré tout ce qu'on lira, on ne pourra jamais comprendre le tourment de ton âme. Moi, j'écris tout en lettres d'or, et ce n'est qu'au ciel qu'on pourra comprendre la grandeur de ton amour souffrant; c'est là qu'il sera récompensé, là que sera couronnée la patience de ta longue et volontaire agonie. Aussi, t'ai-je dit plus d'une fois que je t'avais élue pour être du nombre des martyrs [1], et que ta vie ne devait être qu'un long et pénible martyre. »

Ces assurances réconfortaient son âme, et, sa générosité ne connaissant dès lors plus de bornes, elle redoublait la ferveur de ses oblations, selon les besoins publics ou les nécessités privées des personnes qui recouraient directement, ou d'une manière détournée, à son intercession. Elle s'offrait en expiation pour toutes les créatures, pour les esclaves, les prisonniers, les condamnés à mort, pour tous les malheureux, en un mot.

Quelquefois on l'entendit au milieu de ses douleurs, s'écrier tout à coup : « Ah! remercions le Seigneur et sa très-sainte Mère! en ce moment, le malade se confesse, c'est une âme gagnée à Dieu. »

Lorsqu'il devait y avoir une exécution capitale, elle priait infatigablement pour la conversion du condamné, jusqu'à ce qu'elle l'eût obtenue, et il lui en coûtait de grandes tribulations d'esprit et de corps. « Je me souviens, dit son mari, que, lorsqu'il y avait quelque exécution à Rome, et que le condamné ne voulait pas se convertir, elle était bouleversée, et j'ai remarqué qu'en pareille circonstance elle était plus malade que de coutume; quelquefois elle devait garder le lit, à cause de l'excès du mal de tête dont elle souffrait alors. » Nous pourrions citer, à l'appui de ces paroles, beaucoup de faits; nous nous contenterons du suivant qui donne une idée suffisante de sa charité, de ses souffrances et de l'amoureuse correspondance de son Dieu.

« Un jour qu'elle était allée communier à l'église *della Pietà*, le prêtre confident lui dit de recommander à Dieu trois pauvres

(1) Cette phrase forme en italien un distique :

Per ciò io t'ho più d'una volta detto :
Nel numero de' martiri t'ho eletto.

malheureux, dont on avait parlé la veille et qui devaient être exécutés à neuf heures du matin, sur la place du Peuple. La Servante de Dieu, quoique fort malade en ce moment, n'oublia pas de prier pour eux. Elle entendit une voix qui lui dit : « La femme ne vient pas ; sa peine a été commuée, et ceux-ci ne veulent pas se convertir ; qu'ils terminent donc ainsi leur vie, non pas tant à cause des délits pour lesquels le gouvernement les a condamnés à mort, que pour les iniquités beaucoup plus grandes qu'ils ont commises contre leurs parents. » Vers midi, la pieuse femme, étant déjà revenue à la maison, entendit de nouveau : « La femme n'y est pas, et ceux-ci ne se sont pas convertis. » Les souffrances d'Anna-Maria augmentèrent, dès lors, jusqu'au point de la forcer de se mettre au lit ; il lui survint une terrible migraine qui s'accrut continuellement jusques après l'exécution des malfaiteurs. Dans cet état d'indicibles douleurs, elle s'adressa à son divin Epoux : « Seigneur, lui dit-elle amoureusement, que puis-je donc faire pour ces malheureux ? »

Vers les six heures du soir, une douce voix la consola et lui dit : « Tu m'as donné ta volonté, j'en suis le maître. Par amour pour toi, j'ai converti ces âmes. Elles sont sauvées, mais uniquement pour l'amour que je te porte. Toutefois, ma justice ne peut moins faire que de décharger ses coups sur toi. »

La Servante de Dieu priait ardemment pour le salut de ces pauvres pécheurs qui, abusant des grâces divines, se lient par d'horribles serments aux sociétés secrètes. Elle voyait surnaturellement leurs réunions obscènes dans les parties les plus reculées du monde, leurs plans sanguinaires contre les gens de bien, et, à cet aspect, elle s'animait à de ferventes prières, à de généreuses immolations, afin que son Epoux céleste ne permît pas l'accomplissement de leurs desseins impies, principalement contre Rome.

Dieu, en sa faveur, déjoua bien des fois les plans des sectaires ; il daigna même lui donner l'assurance que, de son vivant, ils ne réussiraient jamais à entrer dans la Ville éternelle ; mais il exerçait ensuite les droits de sa justice sur sa fille bien-aimée, en redoublant ses souffrances en proportion des grâces qu'elle obtenait.

Anna-Maria accordait à tous les infortunés le secours de ses prières et de ses expiations. Nous avons dit ailleurs tout ce qu'elle faisait pour la délivrance des âmes du Purgatoire, la conversion des pécheurs et le salut de ses propres ennemis. Mais ce qui excitait au plus haut point l'ardente charité, l'esprit d'immolation de la pieuse femme, c'était l'Eglise Catholique, et dans l'Eglise, Rome qui en est le cœur et le centre, Rome que les impies d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, avaient choisie pour but de leurs projets criminels.

Anna-Maria priait donc jour et nuit pour le salut de sa patrie d'adoption; rien ne lui coûtait pour atteindre ce résultat. Elle répandait au pied des autels des larmes abondantes, poussait de profonds gémissements, visitait divers sanctuaires, redoublait ses mortifications, renonçait volontiers à toute consolation céleste, et offrait même de verser son sang dans le plus atroce martyre, si elle pouvait, à ce prix, procurer le triomphe de l'Eglise.

Les temps étaient alors fort mauvais, et Rome traversait une crise terrible. Un homme d'un vaste génie et d'un courage indomptable était parvenu, en passant par tous les grades de la milice, jusqu'au faîte du pouvoir et des grandeurs humaines. La guerre d'Allemagne de 1805; celles d'Italie et de Bavière; les fameuses journées d'Austerlitz, d'Iéna, de Magdebourg et de Breslau; les glorieuses campagnes d'Eylau, de Friedland et de Wagram, avaient répandu la terreur de son nom chez tous les peuples et tous les Souverains de la terre. Historiens et poètes brûlaient à l'envi de l'encens devant ce colosse. Les uns le comparaient à Alexandre et à Cyrus, d'autres à Scipion ou à César. Son ambition, qui ne connaissait plus de bornes, voulait confondre en sa personne les espérances de tous les partis, imposer au gouvernement des peuples ses créatures, et enchaîner à sa suite tous les hommes qui avaient contribué à son élévation; mais, parvenu à cet apogée de la puissance, une chose tourmentait néanmoins son cœur, c'était de voir qu'une partie de l'Italie ne fût point encore assujettie à son sceptre, et qu'elle servît de refuge aux amis de la liberté. Il osa se prétendre l'héritier et le successeur de Charlemagne, et résolut, en cette qualité, d'enlever au Pontife romain les Etats qu'il pos-

sédait depuis plus de dix siècles. Mais c'était là, dans les desseins de la Providence, l'écueil insurmontable où devaient venir se briser les flots de ses passions.

Il faut que nous entrions ici dans quelques détails historiques pour mieux faire comprendre à nos lecteurs quels furent alors les dangers que courut le Pape et avec lui l'Eglise tout entière. Plusieurs fois elle sembla pencher vers sa ruine, parce que les puissances séculières, oublieuses de leur mission à son égard, au lieu de la défendre et de la protéger, semblaient avoir pris à tâche de contrarier son action ou même de la tyranniser; mais Dieu, qui n'a jamais permis ces injustes persécutions que pour séparer la paille du bon grain dans son Eglise, Dieu, touché par les prières et les sacrifices expiatoires de saintes âmes qui s'immolaient en holocauste à sa justice, faisait converger les événements, en apparence les plus désastreux, au triomphe final de la vérité.

Elu à Venise, à l'unanimité des voix, le 14 mars de l'an 1800, le pape Pie VII fut couronné, le 20 du même mois, dans l'église Saint-Georges, parce que le gouvernement autrichien ne voulut point permettre que l'on fît cette cérémonie dans la Basilique de Saint-Marc. Il se tenait offensé de n'avoir point été consulté sur le choix du Souverain-Pontife, et, par esprit de vengeance, il exigeait que le Pape se fixât à Venise ou qu'il se transportât à Vienne, pour y être surveillé de plus près dans son administration. Mais Dieu le voulait à Rome, et la victoire des Français à Marengo lui en ouvrit le chemin. En effet, le 3 juillet de cette même année, 19 jours après la bataille de Marengo, le nouveau Pontife entrait dans sa capitale. Depuis environ 8 mois, les Français avaient dû céder Rome aux Napolitains ligués avec l'Angleterre, l'Autriche et la Russie contre la République française, et ces puissances ne pouvaient refuser de rendre Rome à son légitime Souverain. Pie VII y entra au milieu des transports de joie du peuple Romain, et ce fut ainsi qu'à force de prodiges, la capitale du monde chrétien recouvra son Pontife-Roi.

Nous ne dirons rien ici du voyage de Pie VII à Paris, où il vint couronner Napoléon, ni du Concordat qu'il fit avec l'Empereur: mais nous devons dire un mot de la lutte que ce Pape eut à sou-

tenir contre lui. Il parait bien que Napoléon ne cherchait qu'une occasion pour rompre ouvertement avec Pie VII, qui avait été son insigne bienfaiteur. Au lieu de rendre au Souverain-Pontife, comme il le lui avait promis, cette partie de ses états appelée les Légations, que lui avait enlevée la République française, il fit occuper militairement Ancône, et, aux protestations du Pape, il répondit avec la dernière insolence, le 7 janvier de l'an 1806. Un an après, le général Lamarque occupait, au nom de Napoléon, les provinces d'Urbino, Ancône, Macerata et Camérino. Peu après, le Pape était informé qu'une armée française, commandée par le général Miollis, était sur le point d'entrer dans Rome, ce qui eut lieu, en effet, le 2 février 1808. Le Pape protesta par écrit; mais que peuvent les meilleures raisons contre la force? Un décret impérial du 2 avril déclara que les provinces, possédées par le Souverain-Pontife, étaient et demeuraient irrévocablement annexées au royaume d'Italie. Dès ce moment, commencèrent pour l'Eglise de grandes calamités et la plus violente persécution. L'attentat fut consommé le 9 février de l'an 1809; le drapeau français remplaça la bannière pontificale sur tous les monuments publics, et, en même temps, on publiait au son de la trompette, dans tous les quartiers de Rome, un décret impérial, qui ordonnait la réunion à l'Empire français de tout ce qui restait des Etats de l'Eglise.

En ce même jour, Pie VII publiait et faisait afficher une bulle d'excommunication, préparée depuis trois ans, mais qui fut datée du 10 juin 1809, l'an X[e] de son pontificat. Ce fut le 10 juillet de la même année, que le général Radet, à la tête d'une bande de sicaires, de gendarmes et de quelques traîtres natifs de Rome, conduits par un voleur nommé Rossola, escalada le palais du Pape, une heure avant l'aurore. Après avoir brisé à coups de hache les portes de l'appartement particulier du Saint-Père, ils étaient arrivés à la chambre où les attendait tranquillement Pie VII. Ce fut alors, et après cette longue succession d'injures gratuites et de criminelles agressions, que le Vicaire de Jésus-Christ se vit, par un dernier excès, brutalement éloigné de sa capitale, pour commencer sa captivité, qui ne devait pas moins durer de cinq ans.

O Rome! que vas-tu devenir, ainsi privée de ton Pontife-Roi?.. La Ville Eternelle fut bientôt le siége de l'erreur et du désordre, le centre du brigandage et de l'immoralité. Les tribunaux avaient été dissous et les congrégations supprimées; les archives des bibliothèques, les monuments des beaux-arts, les insignes de la dignité pontificale, avaient été transportés à Paris. Les cardinaux, les prélats, les chefs d'Ordres, les officiers publics avaient été dispersés ou amenés en France, et le joug de l'usurpation pesait horriblement sur le vrai peuple de Rome, toujours fidèle dans le cœur, à son véritable souverain[1].

Et Anna-Maria était inconsolable dans sa douleur, et ses pleurs au sujet de Rome n'avaient point de fin. Son esprit de sacrifice allait en augmentant à mesure que croissaient les dangers de l'Eglise et de la société. Aussi, que de prières n'offrit-elle point à Dieu lors de la déportation de Pie VII! combien de pieux pèlerinages et d'autres souffrances corporelles ne s'imposa-t-elle point alors! Souvent elle allait visiter nu-pieds, à Saint-Paul hors-les-murs, le crucifix miraculeux que l'on y vénère, et elle y passait des heures entières en oraison, offrant à Dieu ses larmes et ses prières pour apaiser sa colère, et obtenir qu'il rendît la tranquillité à son Eglise et le Pontife Romain à son siége. Elle demandait

(1) Puissent les Romains ne jamais oublier à quel état d'opprobre a été réduite la Ville Sainte, leur capitale, toutes les fois qu'elle a été privée, même momentanément, du chef de l'Eglise! Puissent aussi les Souverains de nos jours apprendre, par les infortunes de celui, auprès duquel ils ne sont, après tout, que des roitelets, ce qu'il en coûte de porter la main sur l'Oint du Seigneur! Peu importe qu'ils mettent dans leurs projets plus d'astuce et de lenteur, puisqu'ils rêvent d'atteindre au même résultat, le vol et la spoliation du légitime possesseur... Nous tracions ces lignes en mai 1870. Nous ne pouvions prévoir que les événements nous donneraient si tôt raison. On a beaucoup remarqué que les Français ont fléchi devant les armées allemandes au moment même où leur indigne souverain, le moderne Pilate, ordonnait à la garnison de Rome de quitter les Etats-Pontificaux. C'est en vain qu'il a essayé de se laver d'un si lâche abandon des traditions de la France catholique à l'égard de la Papauté Au reste, on peut dire que les fautes et les malheurs de Napoléon III datent du jour où il permit l'attentat de Castelfidardo.

que les armes des impies fussent abattues et dispersées, et, qu'après le retour du Chef de l'Eglise, les cardinaux, les évêques et tous les autres ecclésiastiques fussent remplis de l'esprit de Dieu; que les religieux, une fois rétablis, répandissent partout le parfum des plus belles vertus, et, qu'animés d'un zèle ardent, ils travaillassent, chacun selon l'esprit de son institut, au salut des âmes.

Par toutes ces œuvres satisfactoires, animées de la plus ardente charité, elle mérita d'être assurée de la réalisation de ses vœux. Un jour, qu'elle priait avec la plus grande ferveur pour l'Eglise, à l'époque de la déportation de Pie VII, elle entendit, dans un ravissement, une voix qui lui annonçait la chute imminente des ennemis de la religion, la date précise du glorieux retour du chef de l'Eglise à Rome, et quelle serait la première solennité qu'il célébrerait après sa rentrée dans la Basilique de Saint-Pierre, au Vatican. On en prit note dès lors, et tout s'accomplit comme elle l'avait prédit.

Telles furent aussi les supplications de notre Vénérable aux premiers jours du pontificat de Grégoire XVI, pour arrêter et anéantir la révolte armée qui, ayant pris naissance à Bologne, s'était étendue de proche en proche jusqu'aux portes de Rome, et menaçait d'envahir la ville. Nous trouvons dans le procès juridique les attestations des témoins qui affirment que, dès les premiers mouvements de cette émeute, Anna-Maria prédit qu'elle serait écrasée, et que ses auteurs ne pourraient mettre les pieds dans Rome; mais, comme d'ailleurs, cet insuccès n'arrêta pas en Italie ni ailleurs les entreprises des impies, ligués partout contre le bon ordre, Dieu, pour leur donner une nouvelle leçon, qui fût aussi un châtiment de leurs crimes, permit que, des bords du Gange, le mal asiatique, que nous avons appelé le choléra, vînt alors, pour la première fois, promener ses ravages sur l'Europe, et y faire de nombreuses victimes.

Anna-Maria redoubla, en ces douloureuses circonstances, ses expiations pour les pauvres pécheurs. Si elle ne put parvenir à écarter totalement des nations chrétiennes ce terrible fléau, du moins elle obtint que la Ville éternelle en fût préservée de son

vivant[1], et c'est ce qui se vérifia. En effet, bien que tous les alentours fussent déjà envahis, il ne fut permis à la maladie de franchir les portes de Rome, que le jour même où notre Vénérable franchissait elle-même le seuil de l'éternité. Nous reviendrons sur ce fait étonnant, quand nous aurons à parler du décès de la pieuse femme.

Contentons-nous de remarquer, pour le moment, la continuité, dans Anna-Maria, de cet esprit de sacrifice et d'immolation, qui lui fit obtenir de la justice de Dieu l'éloignement ou du moins le retardement des châtiments suspendus sur la tête des coupables. Une charité si constante, si étendue, puisqu'elle embrassait l'univers entier, revêt le caractère d'un héroïsme presque divin. On peut le déduire d'un passage de saint Denis l'Aréopagite où cet auteur, parlant du dévouement des ouvriers évangéliques, dit : « Que l'on peut bien appeler divins ceux qui, pleins de charité, et voulant imiter Dieu lui-même dans l'expansion de sa bonté envers ses créatures, se livrent par pur amour et au prix de grandes fatigues personnelles, à la conversion et au salut de leurs frères. »

L'exemple d'Anna-Maria nous apprend aussi la force de la prière. « Nous ne connaissons point assez, dit un pieux écrivain[2], la force de la prière du juste, de cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. Sa prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel et les nuages s'éloignent. Par là, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont également trompés. Serait-il donc indigne de Dieu de conserver Rome pour qu'une pauvre femme ne soit point troublée dans ses prières? Serait-il indigne de Dieu de lui faire connaître directement à elle-même que tous ces efforts du monde sont ridicules, et que, tant qu'elle voudra prier au tombeau des apôtres, elle y sera en paix? »

Prier et souffrir, tel sera donc toujours le moyen le plus prompt et le plus efficace pour opérer dans l'Eglise et dans le monde ces

(1) Procès. fol. 1321. Summ. V. VIII. § 235.
(2) Louis Veuillot. *Parfums de Rome.*

mystérieux changements dont le secret se révèlera au jour des jugements éternels de Dieu. Nous venons d'en donner une preuve bien éclatante dans les traits que nous avons cités de la vie d'Anna-Maria; qu'on nous permette d'en offrir une semblable, en rapportant ici quelques faits relatifs à l'action exercée par sainte Catherine de Sienne sur les sectaires de son temps. « Catherine vit alors, nous dit son historien, la ville de Rome toute remplie de démons, qui excitaient le peuple contre le Pape. Ils criaient également contre la Sainte et disaient : « Maudite que tu es, tu veux arrêter nos projets, mais nous te tuerons. » La Sainte, cependant, ne s'inquiétant nullement d'eux, priait sans cesse l'Epoux céleste, afin qu'il réduisît au néant leurs embûches, et qu'il ne permît aucune insulte contre son Vicaire. »

Et le Seigneur lui parla ainsi : « Cesse donc, ô ma fille, et que ce peuple, en punition de tant de blasphèmes par lesquels il offense journellement mon nom, tombe dans ce péché, et que par là il mérite d'être exterminé complétement de ce monde, parce que ma justice ne peut plus le souffrir. » Mais l'humble Vierge, s'animant de plus en plus dans ses supplications, répliquait : « O très-clément Seigneur! vous voyez l'Eglise votre épouse, rachetée au prix de votre sang, déchirée et tourmentée dans presque tout l'univers; vous savez combien sont peu nombreux les hommes qui viennent à son secours. Vous savez, de plus, que les ennemis de l'Eglise veulent la mort de votre Vicaire. Si vous permettez cette scélératesse dans le peuple, votre jugement produira un grand dommage dans l'Eglise et dans toute la chrétienté. Adoucissez donc votre colère, ô Seigneur, et n'abandonnez pas ces âmes que vous avez rachetées si cher; et, s'il faut absolument que votre justice soit satisfaite, ne méprisez pas les prières et l'offrande de votre Servante. Je consens volontiers que mon corps porte la peine dont votre justice menace le peuple. Oui, je consens pleinement à boire ce calice de passion et de mort, pour l'honneur de votre nom et le bien de votre Eglise, comme je l'ai toujours désiré, du moment où je vous ai donné mon cœur et mon amour. »

Il plut à Dieu de lui accorder cette grâce, mais il voulut qu'elle en payât tout le prix, car il permit dès lors aux esprits malins de

la tourmenter de mille douleurs qui lui durèrent tant qu'elle vécut. Or, dans ce même temps, le peuple cessa de s'agiter. La souffrance que la pieuse vierge, devenue victime de sa charité, supporta généreusement sur son faible corps, fut telle, qu'il ne lui resta plus que la peau et les os, et pourtant, animée comme elle l'était de l'esprit intérieur, elle marchait, priait, s'occupait et semblait à qui la voyait un vrai cadavre ambulant. Ceux qui l'entouraient remarquaient manifestement sur elle les traces des coups que lui donnaient les démons, et la sainte elle-même, écrivant à son frère Raymond, assurait que les démons, en la frappant, lui disaient: « O maudite! qui nous a tourmentés pendant toute ta vie, maintenant est venu le moment où nous nous vengerons. Tu veux nous chasser de cette Ville, mais nous te tuerons. »

Cette relation nous montre combien est cachée souvent aux yeux de la sagesse humaine la mystérieuse chaîne des causes qui influent le plus directement sur les événements politiques. On y voit combien la sagesse divine est attentive à confondre la prudence purement naturelle, combien aussi les âmes consacrées à la prière publique dans l'Eglise, et les simples fidèles, doivent être exacts à élever leurs cœurs et leurs mains vers Dieu, dans les temps de calamités générales. On y puise des motifs pour ne point se trop attrister dans les temps fâcheux que nous traversons, et même pour espérer contre toute espérance, « vu que Dieu, nous dit saint Grégoire-le-Grand, n'a coutume de différer d'exaucer les prières de ses élus, opprimés par leurs adversaires, que pour accroître de plus en plus leurs mérites. »

CHAPITRE V.

Soleil mystérieux accordé à Anna-Maria pour l'accomplissement de sa mission. Nature de ce phénomène.

Dieu opère des merveilles dans les âmes qui sont l'objet de ses prédilections, en leur accordant les dons surnaturels que réclame la mission spéciale qu'il leur confie. Anna-Maria, animée d'un zèle extraordinaire pour le salut des âmes et la conversion des pécheurs, avait offert à Dieu d'y contribuer, en leur obtenant des grâces par ses prières, ses souffrances et ses macérations corporelles. Elle avait demandé instamment, et à plusieurs reprises, d'être une de ces victimes que la main de Dieu cloue à la croix. Nous savons que c'était là l'intention formelle qu'elle avait manifestée au P. Angelo, dès le lendemain de sa conversion. Le divin Rédempteur ne pouvait point ne pas agréer des vœux si purs, procédant d'une si grande générosité, et nous avons vu avec quelle rigueur la justice de Dieu exerça ses droits sur notre Vénérable, qui s'était constituée la médiatrice des pauvres pécheurs.

Mais, pour pratiquer fructueusement ce laborieux apostolat, pour alimenter et accroître encore son esprit de sacrifice, il fallait à notre héroïque chrétienne un moyen quelconque de connaître les divers besoins des âmes qu'elle voulait secourir, le déplorable état des pécheurs, les embûches des démons, les périls de l'Eglise, en un mot, tous les désordres auxquels elle devait remédier. Dieu avait satisfait la charité d'Anna-Maria qui lui demandait la guérison des malades; il y ajouta la science de la religion, la connaissance du passé, du présent, de l'avenir, pour favoriser plus utilement cette charité qui lui demandait encore et surtout la conversion des pécheurs. De plus, comme son oblation et son sacrifice avaient été faits pour tout le temps de sa vie, il était convenable

que le moyen surnaturel, mis à sa disposition, fût durable et permanent.

Ce fut, sans doute, pour cette double raison, que Dieu lui donna ce brillant et mystérieux soleil, dans lequel elle voyait l'état des consciences, la situation des diverses nations de la terre, les révolutions, les guerres, les desseins des gouvernements, les machinations des sociétés secrètes, les piéges tendus par les démons, les crimes, les superstitions des idolâtres, et tous les fléaux que Dieu avait préparés pour punir les péchés de son peuple. Cette vue continuelle des maux spirituels et temporels qui désolent la terre, était assurément un puissant stimulant pour le zèle et la charité de la pieuse Anna-Maria [1].

L'existence de ce soleil est constatée par des milliers de faits miraculeux, dont les principaux se trouvent relatés dans les dépositions des témoins entendus dans le procès juridique. Nous en donnerons ci-après un bon nombre, mais nous devons, d'abord, tâcher d'expliquer la nature de cet étrange phénomène.

Nous observerons, avant tout, que les éminentes vertus d'Anna-Maria, et surtout son humilité et son obéissance, indiquent clairement que ce don avait une origine divine. « On connaît l'arbre à ses fruits, » dit l'Évangile. Si donc la Servante de Dieu a pu, par les lumières surnaturelles qu'elle puisait dans ce mystérieux soleil, obtenir des conversions innombrables et réaliser un bien immense, au profit de l'Église, c'est une preuve évidente que l'esprit du mal n'y avait aucune part. Tout nous porte à croire, au contraire, que la divinité elle-même résidait d'une manière spéciale dans cette

(1) Nous avons comparé la mission d'Anna-Maria à celle de quelques saintes filles ; mais remarquons que notre Vénérable n'était pas, comme elles, libre dans ses démarches, tant à cause de sa pauvreté, que de son engagement dans les liens du mariage et dans les embarras d'une famille. Elle n'aurait donc pu remplir que très-imparfaitement sa mission, si Dieu ne lui eût donné un moyen surnaturel de connaître les besoins des âmes. Voilà encore pourquoi l'aspect de ce soleil, tout en lui révélant continuellement l'état des consciences et les péchés qui offensent Dieu sur la terre, l'excitait vivement, d'autre part, à la prière, à l'expiation et à ces généreuses offrandes d'elle-même qui plaisaient tant au Seigneur, à cause de leurs précieux résultats.

mystérieuse lumière, et qu'on peut appliquer au soleil de la Servante de Dieu cette parole du prophète : « *In sole posuit tabernaculum suum.* Il a établi sa demeure dans le soleil. » Dieu remplit, il est vrai, l'univers entier ; quelquefois, néanmoins, il a résidé plus particulièrement en certains lieux, par exemple, dans l'arche d'alliance, dans la nuée mystérieuse, dans le buisson ardent, etc. Il nous semble qu'on peut admettre également la présence spéciale de la Divinité dans le globe lumineux dont nous parlons. Cette opinion est conforme à ce que Dieu a déclaré lui-même plusieurs fois à notre Vénérable : « Qu'il l'avait introduite dans son sanctuaire, son tabernacle, pour lui confier ses plus intimes secrets. » S'il n'y eût eu, d'ailleurs, dans le globe en question, qu'une lumière naturelle, ou un signe allégorique, comment Anna-Maria eût-elle pu, en y jetant un seul coup d'œil, connaître tant de choses diverses et acquérir de si vives lumières surnaturelles, qui lui dévoilaient les secrets des cœurs ?

Au reste, quelle que soit l'opinion que l'on embrasse sur la nature de cette lumière, un fait certain, c'est que Anna-Maria, toutes les fois qu'elle y portait ses regards, acquérait des connaissances tout à fait supérieures à l'intelligence humaine. Dieu a dit plusieurs fois à Anna-Maria, pour l'encourager et l'aider à accomplir jusqu'au bout sa difficile mission : « Qu'il avait fait pour elle ce qu'il n'avait encore opéré pour aucun autre de ses serviteurs, en lui accordant un don que nul d'entre eux n'avait jamais eu. » Mais ceci ne doit s'entendre que pour la forme et le mode d'action, car, pour le fond de la chose, le don surnaturel accordé à Anna-Maria n'est pas sans précédents dans l'histoire de l'Eglise.

Il est dit de sainte Françoise Romaine qu'elle eut pendant vingt-sept ans la vision permanente d'un ange, dont l'office était à peu près le même que celui du soleil pour la vénérable Anna-Maria. Sainte Françoise était âgée de vingt-neuf ans et déjà mariée, lorsque l'Ange lui apparut pour la première fois. Il fut remplacé par un esprit d'un ordre supérieur, au moment où la sainte veuve prit l'habit religieux. Cette vision continuelle d'un ange exerça une merveilleuse influence sur la sanctification de Françoise, et devint une source de précieuses grâces pour le prochain. Elle lui

donnait sur l'état des consciences une certitude qui faisait bien voir qu'elle lisait au fond des cœurs. La présence d'un esprit si pur et si brillant produisait un profond sentiment d'humilité dans l'âme de la sainte, qui voyait clairement sa bassesse et son indignité. Si Françoise commettait une faute légère, même involontaire, l'ange disparaissait et ne se montrait de nouveau que lorsqu'elle l'avait réparée.

Le soleil donnait les mêmes lumières à Anna-Maria; elle exerçait par ce moyen un contrôle continuel sur ses plus secrètes dispositions et sur sa conduite extérieure. Elle y découvrait tous ses manquements bien qu'involontaires, car aussitôt il s'y formait des ombres; mais la Servante de Dieu s'en humiliait, et le soleil reprenait immédiatement tout son éclat.

Le don fait à Anna-Maria était une de ces grâces appelées gratuites, ou gratuitement données, *gratis datæ*. Ce don était permanent et non point habituel. L'habitude étant une qualité inhérente à l'âme, il n'y a que la foi éminente, la science, le don des langues, la sagesse et les autres dons de ce genre qui puissent être habituels, dans le sens rigoureux du mot. Il ne peut en être ainsi du don des miracles. Il est vrai que saint Vincent Ferrier en opérait si fréquemment et si facilement qu'il fixait l'heure et le moment de ces prodiges, et faisait sonner la cloche pour avertir les personnes qui désiraient y participer ou en être témoins. On dit aussi de saint François de Paule qu'il opéra près de trois cents guérisons miraculeuses en quelques jours; mais l'exercice d'un tel pouvoir, quelque fréquent qu'il fût, ne constituait point pour eux un don habituel.

Le don accordé à Anna-Maria ne l'était pas non plus; car ce soleil mystérieux, étant extérieur et indépendant de l'action de l'âme, provoquait de la part de la Vénérable un regard pour chaque fois qu'elle voulait connaitre la vérité, et ce regard devait être revêtu d'une vertu surnaturelle pour produire son effet; toutes choses qui diffèrent essentiellement d'une habitude inhérente à l'âme, car alors, celui qui agit n'a nul besoin d'un objet extérieur pour remplir son acte. Mais le soleil d'Anna-Maria constituait pour elle un don permanent, en ce qu'elle possédait constamment le

pouvoir d'en user, conformément au but pour lequel Dieu le lui avait accordé, et d'après les impulsions de la grâce divine. Anna-Maria a dit plusieurs fois à son confesseur, au cardinal Pedicini et au prêtre son confident: « Qu'elle possédait ce don du soleil d'une manière stable et continuelle, et qu'elle l'avait toujours devant les yeux, partout où elle allait, la nuit et le jour. »

Il est difficile de croire que ce signe mystérieux disparaissait, lorsque la Servante de Dieu n'en faisait pas usage, et qu'il reparaissait dès qu'elle y recourait par impulsion divine. Sans doute l'exercice n'en fut pas continuel, les effets durent en être interrompus; mais nous savons qu'elle avait pris l'engagement de prier pour le monde entier, pour la conversion des pécheurs, pour l'Eglise persécutée et pour les besoins particuliers, spirituels et temporels, des personnes qui recouraient continuellement à elle. Ce fut donc réellement pour la Servante de Dieu un aiguillon continuel, et un exercice de charité qui dura autant que sa vie. Si Dieu lui eût retiré quelquefois ce don, il aurait dû le lui rendre presque aussitôt pour le parfait accomplissement de sa mission.

Jadis, le Seigneur avait fait à Moïse le don des miracles pour la délivrance du peuple hébreu en Egypte; ce don était attaché à une verge comme moyen d'action tout à fait nécessaire. De nos jours, il lui a plu d'accorder à sa Servante le don de connaître les choses surnaturelles et les besoins d'une foule d'âmes, qu'elle devait retirer de la captivité du démon. La verge de Moïse a fait sortir l'eau du rocher, mais le globe lumineux d'Anna-Maria a fait jaillir du cœur de Dieu, sur les pécheurs, les eaux abondantes de la vie éternelle. Si le don fait à Moïse a été permanent comme la mission de ce grand législateur, pourquoi celui d'Anna-Maria ne l'aurait-il pas été, puisque la mission de la Servante de Dieu a duré presque un demi-siècle?

Une dernière raison qu'on peut donner de la permanence du don fait à Anna-Maria, c'est que Dieu le lui avait accordé principalement pour opérer sa sanctification personnelle, pour lui manifester ses fautes, l'exciter à la pratique de toutes les vertus, et surtout à ces généreuses expiations qui procuraient la con-

version des pécheurs; or, c'était là pour elle une œuvre de tous les instants.

Le don du mystérieux soleil était pour Anna-Maria un guide sûr, qui dirigeait ses pas dans le chemin de la vertu. De même que, dans les rayons du soleil naturel, nous découvrons ces innombrables atômes de poussière, qui s'élèvent de la terre et qu'on ne peut voir autrement, ainsi la Servante de Dieu, agissant d'après les impulsions qui lui donnait le Seigneur, voyait dans son étrange phénomène ses propres défauts, défauts involontaires dont l'âme n'est jamais exempte en cette vie. Ils apparaissaient comme des mouches noires ou des ombres qui circulaient dans le soleil. Elle s'en humiliait, en demandait pardon à Dieu, et le soleil reprenait le plus vif éclat. Par là, elle se voyait obligée de marcher continuellement en présence de Dieu, et, par conséquent, de reconnaître toujours davantage sa bassesse et son néant. Son humilité devenait plus profonde, sa charité plus ardente et toute sa conduite plus mesurée. Au surplus, tous les arguments que l'on peut faire valoir doivent céder à la réalité des faits, qui prouvent, avec la dernière évidence, que le mystérieux soleil demeura constamment devant les yeux d'Anna-Maria, et qu'elle en usa pendant tout le temps de sa vie.

CHAPITRE VI.

Aspect intérieur du soleil mystérieux. La Servante de Dieu y découvre toutes choses.

Nous avons dit déjà que le soleil mystérieux apparut pour la première fois à la Servante de Dieu, pendant qu'elle prenait la discipline dans son oratoire, après son admission parmi les Tertiaires de l'Ordre de la très-sainte Trinité. Depuis ce moment, elle l'eut continuellement devant les yeux jusqu'à sa mort, pendant l'espace de quarante-sept ans.

Elle fut saisie de frayeur au premier aspect qu'elle en eut, dans la crainte que ce ne fût une illusion du démon. Elle en parla au confesseur qui la dirigeait alors. Celui-ci lui ayant ordonné d'en demander à Dieu l'explication, elle eut pour réponse ces mots : « Ceci est un miroir que je te montre pour que tu saches le bien et le mal [1]. » Le confesseur alors lui ordonna de demander à Dieu de lui retirer ce don, et de le communiquer aux vierges des monastères, bien plutôt qu'à une femme mariée. La Servante du Seigneur obéit encore, mais elle rapporta, cette fois, une réponse peu satisfaisante pour le confesseur. Il fut répondu : « Que Dieu est libre de faire ce qu'il veut ; que personne ne doit avoir l'audace de vouloir pénétrer ses secrets, et que le confesseur devait se borner à faire son devoir, et rien de plus. »

Au commencement, la lumière du soleil avait la couleur de la flamme, et le disque était comme de l'or mat ; à mesure que la pieuse femme progressa dans la vertu, le soleil devint plus brillant, et acquit en peu de temps une lumière plus splendide que celle de sept soleils, réunis en un seul foyer. Sa grandeur était celle du soleil naturel, entouré de ses rayons. Cette lumière eût fatigué, disait la pieuse femme, les yeux les plus sains ; elle la voyait, cependant, de son œil malade, qu'elle avait presque entièrement perdu, et avec lequel elle ne pouvait distinguer les objets ordinaires ; la lumière céleste fortifiait l'organe malade, au lieu de le fatiguer.

A l'extrémité des rayons supérieurs était une grosse couronne d'épines entrelacées, qui embrassait toute la dimension du soleil. Des deux extrémités de la couronne partaient deux épines très-longues, comme deux verges, dont les pointes arquées venaient se croiser sous le disque solaire, et sortaient des deux côtés des rayons. Au centre droit, une belle femme était majestueusement assise, les yeux levés vers le ciel, et dans l'attitude de la contemplation extatique ; ses vêtements jetaient le plus vif éclat, et de son front partaient deux rayons verticaux, semblables à ceux de

(1) Les paroles textuelles sont en italien : « *Questo è uno specchio che io ti faccio vedere, perche capischi il bene ed il male.* »

Moïse, quand il descendit de la montagne; ses pieds reposaient sur l'extrémité inférieure du disque solaire, à gauche. Le centre était inaccessible aux ombres et aux figures qui partaient de la terre; une force invincible semblait repousser violemment toute obscurité.

Un homme fort expérimenté dans les choses mystérieuses a expliqué les divers symboles dont nous venons de parler, en disant qu'ils représentaient la divine Sagesse incarnée. Cette interprétation semble fondée. En effet, selon lui, le mystérieux soleil figurait la divinité; la couronne et les deux longues épines, en forme de croix, indiquaient la nature humaine passible et ses principaux mystères douloureux : le couronnement d'épines, la flagellation, le crucifiement. La majestueuse femme, dont le front supportait deux rayons, exprimait plus particulièrement la seconde Personne divine, source de l'intelligence et de toute lumière. Le prêtre confident assure que la Vénérable, qui, sans doute, comprenait tout le mystère, admettait le fond de cette explication.

Anna-Maria voyait dans son soleil tout ce qui se passe en ce monde. Pendant les premières heures de la nuit, la pieuse femme se mettait tranquillement à réciter ses prières habituelles, jetant de temps en temps un regard sur le soleil pour ranimer sa ferveur; c'était surtout en ce moment qu'il plaisait à Dieu de faire passer devant ses yeux des figures et représentations, qui disparaissaient pourtant lorsqu'elle voulait voir un objet déterminé. Ces figures passaient dans le soleil comme les vues d'une *lanterne magique*. Souvent Dieu les expliquait; quelquefois il laissait la pieuse femme dans l'obscurité, mais il voulait néanmoins qu'on en prît note le mieux possible, parce qu'un jour on en verrait l'explication par les événements.

Anna-Maria ne demandait rien, se contentant de remercier avec effusion la bonté divine, qui témoignait tant d'amour à une misérable pécheresse. Elle usait de beaucoup de circonspection et de réserve pour fixer ses regards sur le soleil, car elle disait qu'en le regardant, elle se sentait saisie jusqu'à la moëlle des os par un sentiment de respect et de crainte, semblable à cette vive frayeur qu'inspirait aux anciens d'Israël la vue des deux rayons de lumière qui jaillissaient du front de Moïse.



Aspect intérieur du Soleil miraculeux
accordé a la Vénerable Anna - Maria

La pieuse femme ne portait donc ses regards sur le soleil que pour la gloire de Dieu ou par charité, en vue du bien spirituel des âmes, par obéissance à son directeur, ou par impulsion divine. Elle agissait avec simplicité, même avec indifférence, mais jamais par curiosité. Cette mortification de sa volonté plaisait beaucoup à son divin Epoux; il lui en témoigna plusieurs fois sa satisfaction.

Nous savons que le disque lumineux était inaccessible à toute ombre; les figures ne s'y montraient jamais, mais elles passaient à droite ou à gauche des rayons, en dessus du disque ou au-dessous, et, en s'approchant de la lumière centrale, les choses représentées se perdaient, comme si elles eussent été détruites et anéanties; à moins qu'il n'y eût des âmes bienheureuses, comme nous le dirons bientôt.

La Servante de Dieu voyait donc des figures, des objets passer continuellement devant le soleil; quelquefois ces objets étaient représentés au naturel, des tempêtes, des coups de tonnerre, des pluies torrentielles, des tremblements de terre, des pestes, des révolutions, des massacres, des émeutes, des défaites, des victoires, etc.; d'autres fois c'étaient des symboles allégoriques, des poignards, des faisceaux d'épines, des réseaux, des boulets, des bombes incendiaires, ou bien des couronnes, des colliers d'or, des pierres précieuses, une pluie d'or, etc. Bien des fois, elle vit le soleil s'ouvrir de haut en bas, et il en sortait des torrents de sang. Souvent aussi, elle vit des aérostats noirs qui prenaient feu subitement, et répandaient sur la terre une épaisse fumée, puis des monceaux d'armes et des feux d'artifice, etc. Enfin, c'était un mouvement perpétuel; mais, si Anna-Maria regardait le soleil pour y voir un objet déterminé, toutes les images, tous les signes allégoriques diparaissaient, et l'objet qu'elle cherchait se montrait clairement. Il semblait, en un mot, que ce don fût soumis à sa volonté et à son désir, et cela continuellement pendant quarante-sept ans.

Les connaissances que la Servante de Dieu puisait dans son mystérieux soleil étaient certaines et à l'abri de toute méprise. Dès le principe, Dieu lui avait donné l'assurance que cette lumière

ne serait jamais sujette à aucune illusion, et, en effet, nous atteste le prêtre confident, il n'y a jamais eu aucune erreur ni la moindre incertitude dans les réponses données par Anna-Maria. Son regard parcourait rapidement la terre et les mers et pénétrait le ciel et les abîmes de l'enfer; les peuples les plus lointains étaient connus d'elle et avaient part à ses prières, comme les personnes qu'elle voyait tous les jours.

Ce n'étaient donc pas seulement les choses particulières et individuelles que la pieuse femme lisait dans le mystérieux soleil. Elle connaissait en général tout ce qui se fait de bien et de mal dans le monde. Elle voyait les fléaux décrétés pour chaque nation et chaque royaume, la cause de ses maux, les remèdes qu'on aurait pu y appliquer. Elle voyait les désordres de chaque rang de la société, le libertinage et l'insubordination des populations, les crimes des riches, l'oppression des pauvres, la propagation des mauvaises doctrines, etc.

Elle voyait minutieusement et en détail le monde entier, comme nous voyons la façade d'un édifice; et même, pour en avoir une connaissance exacte, nous sommes obligés d'en regarder successivement, et à plusieurs reprises, les diverses parties, tandis qu'en un clin d'œil, elle voyait les choses sous tous les aspects.

Ordinairement, les plus saintes âmes auxquelles on recommande une affaire, pour en connaître la nature ou l'issue, ne peuvent répondre qu'après avoir longtemps prié et fait de grandes pénitences, et leurs lumières sont souvent incertaines; mais, avec son soleil, Anna-Maria pouvait donner des réponses promptes et précises sur toutes les affaires. Elle ne donnait presque pas le temps d'expliquer ce dont il s'agissait, il ne lui en coûtait que de jeter les yeux sur le soleil, pour voir aussitôt l'origine, la suite et la fin des choses, les moyens à prendre pour réussir, et les secrets motifs pour lesquels Dieu en avait disposé de la sorte. « Enfin, dit un des témoins du procès, c'était véritablement un don du Paradis. »

« Les Bienheureux possèdent seuls, dans la vision béatifique, la connaissance des choses de la manière la plus étendue, mais il est certain que notre Vénérable en eut une participation continuelle

et permanente ici-bas. Elle eut cette connaissance, autant qu'elle est possible à une âme qui se trouve encore dans la condition de la vie présente[1].

(1) Les Bienheureux dans le ciel ont la vision intuitive de l'essence divine, par la lumière de la gloire, en laquelle ils voient aussi les créatures comme objet secondaire de leur connaissance. L'homme, dans cette vie, ne peut voir l'essence divine que par la mort ou dans un ravissement qui fait perdre l'usage des sens, comme il arriva à saint Paul. « Je ne prétends pas, dit le confesseur, que ma pénitente fût capable de comprendre et encore moins d'expliquer les augustes mystères de notre sainte religion, c'est la prérogative des Saints qui voient Dieu ; mais je dis que, bien qu'elle n'eût pas fait d'études, elle parlait des mystères comme de profonds théologiens auraient pu le faire. Pour les autres choses accessibles à l'intelligence humaine, comme morale, science, etc., elle donnait des réponses et des solutions précises, quel que fût le sujet dont elle devait s'occuper par obéissance ou par charité. » Le confesseur déclare aussi qu'en parlant du don accordé à Anna-Maria, il n'a pas voulu dire que Dieu lui faisait voir et connaître tout ce qu'il voit et connaît lui-même dans son infinie sagesse; elle ne voyait et connaissait, ainsi que la Vénérable l'a plusieurs fois déclaré elle-même, que ce que Dieu voulait bien lui manifester, et rien de plus.

Voici ce que raconte saint Gégoire-le-Grand, dans la vie de saint Benoît. « Une nuit, s'étant mis à la fenêtre de son habitation, il adressa au Seigneur une fervente prière. Tout à coup les ombres de la nuit se dissipent et il aperçoit une lumière éclatante et une splendeur telle, que la lumière même du jour aurait pâli devant elle. Pendant qu'il considérait avec admiration ce spectacle étonnant, un prodige eut lieu et nous en avons le récit de sa propre bouche. Il vit le monde entier réuni sous ses yeux dans un même rayon. Et, pendant qu'il contemplait cette merveille, dans l'éclat de ce rayon, il vit l'âme bienheureuse de Germain, évêque de Capoue, que les anges emportaient au ciel, dans un globe de feu. Il appela aussitôt son compagnon, auquel il expliqua tous les détails de la céleste vision. » Après avoir cité le fait, l'auteur fait ces réflexions : « Pour toute âme qui voit le Créateur, le monde lui-même paraît bien petit. Pour peu qu'on ait entrevu quelque chose de la gloire de Dieu, tout ce qui est de l'ordre créé est à peine visible en comparaison. Par l'effet de cette vision intime qui illumine l'âme, l'âme elle-même se dilate et grandit tellement en Dieu, qu'elle plane bien au-dessus du monde, étant plus grande que lui. L'âme des saints, au moment de leurs visions, sort pour ainsi dire d'elle-même et devient supérieure au monde visible, et lorsque, ravie dans la lumière de Dieu, elle s'élève au-dessus d'elle-même, elle sent grandir ses puissances, ses facultés. Considérant alors, dans cet état supérieur, ce qu'elle est dans l'état ordinaire et abaissé, elle comprend combien est petit ce qu'elle embrasse maintenant avec tant de facilité et dont la grandeur relative l'accablait dans son premier état,

« On croira que j'exagère, conclut le confesseur, après avoir longuement parlé du phénomène merveilleux accordé à la pieuse femme, mais je puis assurer que j'ai dit seulement ce qui est indispensable pour s'en faire une idée; de forts volumes ne suffiraient pas, s'il fallait rapporter tous les faits qui ont eu lieu pendant quarante-sept ans. Voudrait-on énumérer toutes les pensées qu'une personne peut avoir pendant le cours d'un demi-siècle? Qui pourra donc compter le nombre de fois que la pieuse femme a trouvé dans son soleil la connaissance des choses sur lesquelles se portait sa pensée? »

On n'est donc plus étonné d'apprendre que le céleste Epoux lui ait dit plusieurs fois : « Qu'il avait opéré pour elle une chose unique qu'il n'avait jamais accordée à d'autres; qu'il avait établi son siége et sa demeure dans son cœur, et que si les personnes qui venaient la voir avaient su qui était avec elle, elles se seraient prosternées à genoux, non à cause d'elle, pauvre et faible créature, mais à cause de l'Hôte divin qu'elle avait mérité de recevoir.... » D'autres déclarations non moins affectueuses ne laissent nullement

Ainsi notre bienheureux, quand il voyait le globe de feu et l'âme de Germain portée au ciel, ne pouvait voir ces choses que dans la lumière de Dieu. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'élevé si haut et placé bien au-dessus de ce monde, il l'ait vu tout entier dans un si petit tableau? Et, quand je dis qu'il vit tout l'univers, je ne veux pas dire qu'il vit le ciel et la terre réduits et en raccourci, mais élevé en Dieu, et l'âme dilatée en Dieu, il vit les choses d'une manière très-complète et dans leur majestueux ensemble comme dans un détail infini. Pendant que cette lumière extérieure brillait à ses yeux, une lumière intérieure pénétrait divinement son âme, la ravissait dans cette région d'en haut, et lui faisait voir l'exiguité des objets d'ici-bas. »

Ce fait est précieux pour nous, parce qu'il nous aide à nous faire une idée de la manière dont Anna-Maria voyait toutes choses dans son soleil miraculeux. Le P. Séraphin parlant, dans sa *Théologie mystique*, du phénomène appelé *Clairvoyance surnaturelle*, dit : Elle a lieu à l'aide d'une lumière prophétique, qui rapproche l'objet de la personne qui le voit, d'une manière tantôt plus, tantôt moins parfaite, sans qu'il y ait double présence de la personne elle-même en deux lieux différents. C'était à peu près ainsi, quoique d'une manière très-admirable, qu'Anna-Maria voyait, dans son prodigieux soleil, tout ce qui se passait dans d'autres parties du monde les plus reculées, sans qu'elle fût obligée pour cela de se biloquer. »

douter que la divinité elle-même ne résidât dans le mystérieux soleil.

Dès qu'on eut connaissance à Rome du don surnaturel accordé à la Servante de Dieu, les personnes les plus recommandables s'en émurent. On plaça auprès d'elle, en qualité de confidents, des prêtres dignes de toute confiance. Nous avons parlé de Mgr Pedicini, puis de l'abbé Natali, devenu plus tard prélat romain, qui a demeuré dans la maison d'Anna-Maria une vingtaine d'années et jusqu'à la mort de la Servante de Dieu[1]. « Il est mon pénitent encore aujourd'hui, dit le P. Philippe, dernier confesseur d'Anna-Maria. Je le chargeai de tout noter, et j'ordonnai à la pieuse femme de ne lui rien cacher. »

CHAPITRE VII.

La Servante de Dieu voit le sort des âmes après la mor.

La Servante de Dieu connaissait parfaitement, au moyen de son mystérieux soleil, le sort des âmes après la mort.

En priant pour une âme passée à l'autre vie, elle voyait aussitôt sa destinée éternelle. Si l'âme était en Purgatoire, elle paraissait au bas des rayons, sous forme d'un cœur souillé ou d'un diamant obscurci, et la Servante de Dieu voyait très-clairement ses peines, les raisons pour lesquelles elle souffrait, et la durée de l'épreuve; sa charité travaillait à en abréger le temps par des prières et des pénitences. L'image restait le peu de temps qu'il fallait à la Servante de Dieu pour comprendre, par un seul coup d'œil, l'état de l'âme; puis, la figure allégorique baissait lentement et disparais-

(1) L'abbé Natali a été pendant trente ans le confident d'Anna-Maria ; mais ce n'est que pendant les vingt dernières années, qu'il a eu un logement dans les maisons habitées successivement par notre Vénérable.

sait. Si l'âme était déjà en possession de la gloire, elle paraissait comme un cœur étincelant ou un diamant qui jetait le plus vif éclat; elle s'arrêtait un instant, pendant lequel la Servante de Dieu comprenait clairement, par un simple regard, la récompense des vertus qu'elle avait particulièrement pratiquées. L'âme faisait quelques mouvements, et répandait une vive splendeur, puis elle allait se perdre dans le disque lumineux. Enfin, si c'était une âme damnée, les rayons du soleil se séparaient à gauche, une horrible caverne s'entr'ouvrait, et la Servante de Dieu y voyait clairement l'âme infortunée, les motifs de sa condamnation et les peines atroces qu'elle endurait; en un clin d'œil, la terrible vision disparaissait, dans un choc effroyable d'éclairs et de tonnerres, et ensuite les rayons du soleil se réunissaient de nouveau.

La Servante de Dieu, par délicatesse, ne désignait jamais les personnes qu'elle avait vues de cette manière. « Je lui dis un jour, observe le confident, que les damnés étant privés de charité, on ne blesserait pas cette vertu en les faisant connaître. Elle me répondit sagement que si les damnés n'ont plus droit à la charité des vivants, leurs parents et amis, qui sont encore sur la terre, y ont droit, et que ce serait leur causer un vif déplaisir de parler ainsi de leurs défunts. »

Le Père Jean de la Visitation, supérieur général des Trinitaires déchaussés à Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, m'a raconté plus d'une fois qu'ayant appris la mort de son père, il le dit à Anna-Maria, afin qu'elle priât pour lui. Elle répondit qu'il était en Purgatoire, et spécifia les motifs pour lesquels il s'y trouvait, rendant compte de l'emploi qu'il avait géré et de ses occupations, avec le plus grand détail. Pourtant, le Père Jean n'avait jamais parlé à Anna-Maria de la condition de son père; il n'était pas possible qu'elle le connût naturellement, avec tant de précision.

Un prêtre de sa connaissance étant mort, elle vit qu'il était sauvé pour s'être fait violence en faveur d'un mendiant fort importun; cet acte de vertu avait été le principe pour lui de beaucoup de grâces qui l'excitèrent à d'autres œuvres méritoires. Elle vit ses souffrances et le temps qu'elles devaient encore durer.

Elle connut le salut d'un comte assez célèbre, mort deux jours

auparavant. Sa vie, adonnée à la mollesse et dissipée par de continuels voyages, avait été tout autre que chrétienne. Néanmoins, il se sauva pour avoir non-seulement pardonné à son ennemi, mais encore, lui avoir fait du bien. Il devait, pourtant, demeurer en Purgatoire autant d'années qu'il en avait passées d'inutiles en ce monde.

Elle vit un ecclésiastique très-estimé sur la terre par son activité, ses prédications et son zèle, cruellement tourmenté dans le Purgatoire, parce qu'au lieu de chercher avec droiture la gloire de Dieu, il avait ambitionné la réputation de grand prédicateur et ne s'était pas dépouillé de l'amour-propre.

Elle vit qu'un laïque de ses amis, mort avec une réputation d'excellent chrétien, avait été condamné à de grandes souffrances dans le Purgatoire, pour avoir cultivé avec trop d'empressement et de soin l'amitié des personnes influentes, et n'avoir pas recherché, de propos délibéré, le mépris du monde.

Elle vit qu'une de ses bonnes amies, qui avait eu des lumières surnaturelles, était en Purgatoire pour n'avoir pas gardé le silence, comme elle le devait, et pour n'avoir pas usé fidèlement des dons du Seigneur.

Elle vit deux religieux de sa connaissance condamnés au Purgatoire. Le premier, mort en odeur de sainteté, avait montré trop d'attachement à son jugement; le second avait laissé une réputation universelle comme directeur spirituel, mais il avait eu une conduite trop dissipée, dans les derniers temps de sa vie, quoique ce fût pour l'exercice du ministère; s'il eût observé plus régulièrement la vie de communauté, il ne serait pas mort sitôt.

La Servante de Dieu vit dans ce mystérieux soleil le catafalque dressé pour Léon XII; quelques années après, en parlant de lui, elle vit apparaître modestement sa belle âme, au sommet inférieur des rayons du soleil, comme un magnifique rubis qui n'était pas encore purifié; l'âme descendit peu à peu et disparut.

Assistant à un service funèbre pour un haut dignitaire ecclésiastique, le cardinal Doria, elle vit et entendit qu'il ne recevait aucun soulagement des messes celébrées pour lui et de tout ce qu'on faisait dans sa chapelle privée et ailleurs, et que tout était

réservé pour les âmes les plus délaissées du Purgatoire; que l'âme de cet ecclésiastique serait un peu soulagée, lorsqu'on ferait un autre service à l'église et qu'elle devait expier longtemps telles et telles fautes, etc. Il est dit que la pieuse femme *vit* et *entendit*, parce que la vision était souvent accompagnée d'allocutions célestes.

Elle vit un frère convers capucin, qu'elle connaissait particulièrement, transporté directement du lit de mort au ciel, et son âme bienheureuse, embrasée d'une ardente charité, occuper un des premiers trônes du Paradis. C'était le frère Félix de Montefiascone. Elle vit aussi l'âme bienheureuse d'un convers Mineur de l'Observance d'Amélia, assistée par la Sainte Vierge, voler de la terre au ciel, et se placer parmi les séraphins.

Le Père Rossini, jésuite, fit recommander aux prières de la Servante de Dieu un jeune novice nommé Valory, mort depuis peu; Anna-Maria répondit que cette belle âme était allée du lit de mort au Paradis. Le Père Rossini fit connaître alors les éminentes vertus du novice.

M. Roberti, de la Congrégation de la Mission, étant tombé malade et désirant vivement la mort pour s'unir à Dieu, me recommandait, dit le confident, toutes les fois que j'allais le voir, de prier la Servante de Dieu de vouloir bien lui dire combien de temps il lui restait encore, avant de passer à une vie meilleure; il croyait sa mort prochaine, et il l'espérait pour un jour qu'il me désignait. Anna-Maria me chargea de lui déclarer que son temps n'était pas encore venu. Elle vit plus tard, dans le soleil mystérieux, l'âme de ce prêtre voler de son lit dans le Ciel[1]. Elle entendit l'éloge de ses vertus cachées. Elle vit l'âme d'un autre prêtre de la Mission[2] quitter la terre et aller au Paradis.

Un matin, la Servante de Dieu allant se confesser au P. Ferdinand de Saint-Louis, religieux Trinitaire, lui donna la nouvelle que son Général, qui se trouvait en Espagne, pendant l'invasion française, avait été maltraité, puis massacré, avec son compagnon, par les Français, tandis qu'ils allaient d'un lieu à un autre qu'elle

(1) On a commencé le procès pour sa béatification.

(2) M. Folchi, qui était encore jeune.

désigna. Elle ajouta qu'ayant souffert tous ces mauvais traitements et la mort pour l'amour de Dieu, leurs âmes s'étaient envolées directement dans le ciel. Le P. Ferdinand fut très-surpris de la nouvelle et en fit part à ses frères. Il avait une grande considération pour Anna-Maria, à cause de l'expérience qu'il avait de son éminente vertu. Un mois après, il reçut d'Espagne des lettres qui lui apprirent tout ce qu'Anna-Maria lui avait annoncé; la communauté voyant l'accomplissement de la première partie de cette annonce, ne douta plus de la réalité de la seconde, c'est-à-dire que les âmes de ces religieux étaient en Paradis. « Le fait, ajoute le prêtre confident, m'a été raconté plusieurs fois par le P. Jean de la Visitation, mais déjà je l'avais appris de la bouche d'Anna-Maria, qui devait tout me dire par obéissance. »

Enfin elle vit aussi une foule d'âmes damnées et d'autres qui se perdent à tout instant: des personnes de tout rang, même des dignitaires ecclésiastiques, des religieux, des religieuses et autres, que l'on pourrait croire, selon toute apparence, déjà assurées de leur salut; mais la Servante de Dieu était extrêmement réservée sur ce sujet, et ne désignait jamais personne. On pouvait bien former des soupçons, en remarquant son agitation, ou tout autre signe, mais nul n'osait porter la curiosité jusqu'à la questionner sur les jugements de Dieu, à l'égard des âmes condamnées aux tourments de l'enfer. Si on parlait, au contraire, des personnes qui étaient au ciel ou en purgatoire, on la voyait louer Dieu ou prier pour leur soulagement.

Ordinairement, lorsqu'elle apprenait que quelqu'un, surtout un ecclésiastique, avait laissé à sa mort beaucoup d'argent, c'était un mauvais signe à ses yeux, vu les malheurs des temps et le grand nombre de pauvres qu'il faut soulager. Elle disait que le salut est bien difficile pour les spéculateurs qui accaparent les vivres et affament le pauvre peuple afin de s'enrichir......

CHAPITRE VIII.

Anna-Maria connaît les choses surnaturelles, et celles de l'ordre moral.

Il nous est dit que Dieu donna à saint François d'Assise les sacrés Stigmates pour réveiller le monde de son assoupissement, *refrigescente mundo;* on peut croire aussi que de nos jours, où la science moderne se glorifie de tant d'inventions nouvelles, et en particulier de la vapeur et du télégraphe, Dieu a voulu, pour confondre l'orgueil d'un siècle qui se dit éclairé, malgré les ténèbres accumulées par des maximes impies et par l'abus des bienfaits divins, donner à son humble Servante, dans la mystérieuse lumière du soleil, une espèce de miroir céleste, dans lequel une pauvre femme dépourvue d'instruction, a pu apprendre, par un simple regard, les choses les plus lointaines, les événements politiques avec toute leur suite, et dévoiler les plus secrètes pensées des hommes.

C'est ainsi que Dieu manifeste sa toute-puissance et confond la sagesse humaine. Du reste, quel que soit le motif, pour lequel Dieu accorde des dons surnaturels à l'un de ses serviteurs plutôt qu'à un autre, l'homme ne saurait l'approfondir, et il ne peut que s'écrier avec saint Paul : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!*

« La Servante de Dieu, nous dit son confesseur, connaissait, en vertu du don qui lui avait été fait, les choses surnaturelles et celles de l'ordre moral. Loin d'avoir besoin de recourir à l'étude et aux recherches, il lui suffisait de regarder son soleil. Si on la questionnait sur un point dogmatique, par exemple sur la conciliation de la prédestination avec la bonté divine, ou bien, si on lui demandait comment l'humanité, unie à la divinité, avait pu souffrir, elle faisait des réponses d'une justesse et d'une précision frappantes, autant

du moins que l'intelligence humaine peut s'expliquer de si grands mystères. »

C'était un plaisir de l'entendre parler de l'Incarnation du Verbe, de la maternité et de la virginité de Marie. Le prêtre son confident eut un jour une discussion avec une autre personne, sur le petit nombre des élus; il soutenait que, de nos jours, le plus grand nombre de chrétiens se perdent, et son compétiteur défendait le sentiment contraire. La pieuse femme ayant eu connaissance de cette discussion, regarda son soleil et vit le sort des personnes décédées pendant le jour qui s'écoulait: très-peu, pas même dix, volèrent au ciel, plusieurs s'arrêtèrent en purgatoire, et les autres tombèrent en enfer, aussi pressées que des flocons de neige au fort de l'hiver[1].

La Servante de Dieu, favorisée de ces hautes connaissances, n'avait donc nul besoin de livres pour méditer les mystères de la religion. Si elle pensait au Jardin des Olives, il se présentait à ses yeux avec toutes les circonstances notées dans le saint Évangile. Elle voyait l'abandon des Apôtres, la trahison de Judas, la sueur de sang, et toutes les indicibles souffrances du divin Rédempteur. Quelles délices pour les âmes pieuses d'entendre Anna-Maria parler du voyage en Egypte, de la Cène et des autres mystères de la vie

(1) Le bienheureux Joseph-Benoît Labre donne une attestation à peu près semblable sur le grand nombres des réprouvés. Voici ce qu'on lit dans sa vie écrite par le P. Desnoyers (Tom. 1er p. 180) « Une nuit j'eus, dit-il, un songe. Je voyais trois processions différentes de pénitents, la première était peu nombreuse et toute composée de personnes vêtues de blanc; la deuxième offrait de longues files avec des robes de couleur rouge; la troisième se composait d'une grande multitude portant des habits lugubres et de couleur noire. Comme je ne comprenais pas ce que signifiait cette diversité de couleurs et de nombres, je le demandai et il me fut répondu que la première procession symbolisait ceux qui, au moment de leur mort, se trouvant avoir la conscience purgée de tout péché, s'acheminent vers les célestes parvis; la deuxième, ceux qui se rendent en purgatoire pour satisfaire à la justice divine qu'ils n'ont point suffisamment apaisée durant leur vie; et la troisième, les malheureux pécheurs qui sont condamnés aux peines de l'enfer, à cause de leurs confessions mal faites: « Oh! s'écriait-il, combien d'âmes sont précipitées dans les gouffres éternels par les mauvaises confessions. Elles y tombent malheureusement aussi pressées que les flocons de neige pendant les brumes de l'hiver. »

du Sauveur! Elle voyait et décrivait, dans ses plus petits détails, la maison de Nazareth, la simplicité des meubles de la sainte Famille, l'endroit où reposait la Sainte Vierge, et, pour mieux dire, où elle contemplait; « car, disait la pieuse femme, le repos, d'ailleurs très-court, que la Sainte Vierge donnait à son corps, était une contemplation continuelle. »

Elle voyait dans tous ses détails le genre de vie qu'avait mené Marie, dès qu'elle se fut retirée auprès de saint Jean l'Evangéliste, après la mort du Sauveur. Si elle désirait contempler le martyre de saint Jean-Baptiste, elle voyait d'un coup d'œil l'horreur de sa prison, l'humilité et la résignation du Précurseur, courbant la tête sous le fer du bourreau, et en même temps le somptueux festin d'Hérode, et toutes les horreurs qui s'y sont passées; de même pour le martyre des autres Saints, il lui était représenté au naturel. Si elle désirait connaître la physionomie d'un saint, elle en était instruite par un seul regard. Comme elle avait une grande dévotion pour saint Joseph, elle eut la sainte curiosité de le voir dans le soleil; elle vit un fort beau jeune homme, d'un âge un peu plus avancé que celui de Marie, et tel qu'il le fallait pour être le gardien de cette Vierge incomparable; « c'est uniquement par respect, disait-elle, que l'Eglise a voulu lui donner les traits d'un vieillard. » Au reste, elle ne parlait de ces choses qu'avec ceux de ses fils spirituels qui étaient les plus avancés dans sa confiance, et avec la permission de son confesseur.

Il paraît que, dès les commencements de sa conversion et de sa mission de charité au profit du prochain, Anna-Maria eut sous sa direction un certain nombre de personnes, qui constituaient pour elle une seconde famille. Elle les soignait avec une infatigable sollicitude et remplissait à leur égard tous les devoirs de la plus tendre des mères. Elle leur recommandait sans cesse cette force de caractère qui est si nécessaire au chrétien. Voici ce que nous trouvons à cet égard, dans la déposition de son confesseur:

« Elle voyait les tentations de ses fils spirituels; bien des fois, lorsqu'ils allaient la voir, elle leur reprochait affectueusement de s'être entretenus avec le démon sur telle tentation, la veille ou dans la matinée. Elle leur conseillait de couper court avec lui, et

de redouter ses ruses, qui peuvent faire tant de mal aux âmes. Or, ceux que la pieuse femme appelait si bien les fils de son âme, avaient fait tant de fois l'expérience de ses lumières, que bien souvent, avant de recevoir la sainte communion, ils lui demandaient s'ils pouvaient le faire sans crainte. Elle jetait un coup d'œil sur le soleil, et leur disait : « Tranquillisez-vous » ou bien « Faites un acte de contrition pour tel acte de légèreté, dont vous avez oublié de vous confesser, ou que vous avez commis depuis votre confession. »

Un de ses fils spirituels lui avait donné, paraît-il, beaucoup de satisfaction par une fidèle correspondance à ses conseils. Il devait s'absenter ; Anna-Maria en fut peinée. Craignant d'avoir pour lui un attachement trop humain, la vertueuse femme se prosterne un jour devant son petit autel, avec ce cher fils, et adresse au Seigneur cette fervente prière : « Dieu de bonté, me voici prosternée à vos pieds, ainsi que mon enfant. Je vous le sacrifie volontiers, donnez-lui seulement votre saint amour. Vous connaissez mes secrètes dispositions ; si donc vous voyez que mon cœur soit trop faible à son égard, privez-moi de sa compagnie.... Faites-moi la charité de lui accorder tout ce que je demande en sa faveur, non point parce que je vous le demande, mais parce que vous êtes grand. »

A peine avait-elle achevé ces mots, que son esprit fut transporté à la Cène mystique du Rédempteur. Voici l'affectueuse réponse qu'elle entendit : « Vois, ma fille, quel grand amour j'avais pour mes apôtres, comment je les traitais, combien je les aimais et tout ce que je fis pour eux ! Je les gardais toujours auprès de moi ; je les nourrissais et les instruisais. Il y en eut trois qui me quittèrent au jardin des Olives, et, bien que mes souffrances fussent parvenues à un degré tel que je dus en suer du sang, je me levai, en voyant qu'ils dormaient, et je les éveillai ; ils eurent peur, prirent la fuite et m'abandonnèrent. Vois, ma fille, tout ce que je fis pour le salut de Judas, comme je l'embrassai et le caressai ; mais ses oreilles furent sourdes, et il voulut se donner la mort. On ne peut donc compter longtemps sur la bonne volonté des créatures. Vois, d'autre part, que malgré le grand amour que je portais à ma mère, j'ai dû la laisser, avec une complète indifférence et un entier

détachement ; et tu ne voudrais pas, par amour pour moi, faire ce sacrifice de l'éloignement de ton enfant, même pour un peu de temps !.... »

Nous avons rapporté cette allocution pour donner une idée, soit de la tendresse maternelle qu'Anna-Maria mettait au service de ceux qui recouraient à ses conseils, soit de la simplicité de langage, de la continuelle affection avec laquelle le Seigneur traita cette femme privilégiée, dès les premiers temps de sa conversion jusqu'à la fin de sa vie.

Le cardinal Pedicini a connu, lui aussi, par une longue expérience, les profondes connaissances de la Servante de Dieu. « Combien de fois, nous dit-il, ne l'ai-je pas consultée sur les diverses affaires des charges que j'ai occupées dans le gouvernement ! et quels sages conseils, quelles lumières ne m'a-t-elle pas données ! Ses connaissances, aussi profondes qu'universelles, provenaient indubitablement de la sagesse divine ; il n'était pas possible qu'une pauvre femme, qui n'avait rien appris, eût un savoir si étendu, et possédât des notions si précises sur une foule de connaissances, pour lesquelles la vie entière et l'expérience ne suffisent pas. Elle me révélait des choses bien supérieures à l'intelligence humaine. Si j'étais inquiet pour des nouvelles que j'attendais, elle jetait un regard sur le soleil mystérieux, et me disait la cause du retard ; cela suffisait pour me tranquilliser ; j'avais appris par expérience à ne jamais douter de ses indications. Elle m'a averti bien des fois de ce qui devait survenir, afin que je n'en fusse pas surpris. Affectueuse et reconnaissante, elle s'intéressait à moi dans les plus petites choses. Son cœur généreux la portait à consoler tout le monde. En la quitant, on se sentait, non-seulement instruit et parfaitement éclairé, mais encore touché, encouragé, consolé. Elle racontait à chacun les différentes circonstances de sa vie, et lui découvrait ses plus secrètes pensées. Elle annonçait à tous ce qui devait leur arriver, et donnait toujours les meilleurs conseils. L'on ne pouvait douter qu'elle n'eût les lumières du Seigneur, et que les moyens suggérés par elle ne fussent vraiment efficaces pour atteindre le but, surtout s'il s'agissait du bien spirituel des âmes. Elle faisait tout cela avec facilité, d'une manière naturelle

et sans affectation, sous forme d'une conversation amicale. Pour elle, il était plus facile de connaître l'état d'une âme, la marche d'une affaire ou toute autre chose, qu'il ne l'est pour nous de faire la lecture d'un livre, parce que cette lecture exige un certain temps, pour prendre suffisamment connaissance du sujet et de la manière dont il est traité, tandis qu'il lui suffisait, à elle, de jeter sur son soleil un simple regard. »

CHAPITRE IX.

Anna-Maria connait tous les secrets de la nature, le genre des maladies, etc.

Puisque la pieuse femme sondait, au moyen de son soleil, les secrets de l'ordre moral, c'est-à-dire les pensées les plus intimes et le fond des cœurs, on doit être moins étonné qu'elle connût, en vertu du grand don qu'elle possédait, tous les secrets de la nature, de la manière la plus précise; mais elle ne faisait usage de ces connaissances qu'en cas de besoin.

Elle pouvait éclaircir tous les points d'histoire sacrée et profane, ancienne et moderne. Les siècles écoulés se présentaient à ses yeux avec tous les faits qui s'y rapportent; le passé était pour elle comme le présent. Le fond des mers, l'immensité des cieux, le centre de la terre et ses abîmes étaient présents à ses yeux comme la superficie de sa chambre.

Des spéculateurs voulurent explorer le lac de Némi, dans l'espoir d'y trouver des trésors de l'antiquité; quelqu'un parla de cette entreprise devant la pieuse femme; elle regarda son soleil et vit aussitôt qu'ils perdraient leur temps et leurs peines. En effet, on ne trouva absolument rien dans le lac.

En priant pour un malade, la Servante de Dieu lisait aussitôt dans le mystérieux soleil la nature du mal, les chances de guérison,

les remèdes à prendre, les dispositions divines pour lesquelles la maladie avait été envoyée.

Le mari de Sofia, fille aînée d'Anna-Maria, lui amena un jour un jeune homme qui avait le ver solitaire depuis très-longtemps; les consultations et les remèdes des médecins avaient été impuissants. La pieuse femme regarda son soleil, et vit le remède qu'il fallait; elle voulut le préparer elle-même, et le donna à ce pauvre enfant, qui l'ayant pris trois jours de suite, vint, le quatrième, annoncer sa parfaite guérison.

Une famille romaine n'avait qu'un enfant dont la mort devait causer la perte d'une succession importante. Cet enfant étant tombé dangereusement malade, quelqu'un le recommanda aux prières de la vertueuse femme qui connut aussitôt dans le soleil le genre de la maladie, et indiqua un remède très-simple; mais elle vit en même temps que les médecins, ne soupçonnant pas la nature du mal, ne voudraient pas employer ce remède, et que par suite, l'enfant mourrait : c'est ce qui arriva, bien que les médecins qu'on avait consultés fussent extrêmement habiles et renommés.

Le duc Vincenzo Lanti était atteint de la pierre. Le confesseur d'Anna-Maria lui recommanda de prier pour le malade. Elle le fit et transmit la réponse suivante : « Si le duc laisse faire l'opération, il en mourra, au lieu qu'en ne la laissant pas faire, il pourra vivre encore quelque temps. » Le duc voulut subir l'opération, qui était conseillée par les médecins, et il mourut le lendemain.

Près du palais Chigi, Anna-Maria, rencontrant un avocat, se trouva subitement émue ; on lui en demanda la raison. Elle répondit qu'il mourrait la nuit suivante ; et c'est ce qui eut lieu.

« Nous rencontrâmes, dit le confident, le cardinal Marazzani, se rendant à Saint-Pierre après sa promotion, comme c'est l'usage. Je dis à Anna-Maria de regarder la cérémonie. Elle jeta un coup d'œil sur le soleil et me répondit : « Aujourd'hui, grande pompe, dans un mois, au tombeau. » En effet, le cardinal fut porté en terre un mois après. »

A une certaine époque, la reine d'Etrurie, Marie-Louise, était fort inquiète au sujet de son frère, le roi d'Espagne. Le bruit courait dans Rome que ce prince était tombé dans les piéges de

ses ennemis. La reine fit appeler Anna-Maria qui la tranquillisa complétement. Elle lui indiqua le lieu où le roi se trouvait, lui dépeignit la physionomie des gens de sa cour, etc. La reine sut plus tard que tout était parfaitement vrai.

Cette même princesse étant tombée malade à Rome, Mgr Strambi et Mgr Sala, qui s'intéressaient à sa guérison, proposèrent un triduo à Saint-Jean-et-Saint-Paul, en exhortant la malade à implorer l'intercession du vénérable Paul de la Croix, fondateur des Passionistes. Le triduo fut célébré avec la magnificence que réclamait la haute position de la malade; les deux prélats faisaient espérer la guérison. « Monseigneur Strambi m'avait chargé, ajoute le confident, de prévenir Anna-Maria, afin qu'elle priât de son côté, et qu'elle exprimât son sentiment sur la nature de la maladie. Elle fit répondre, avec non moins de franchise que de simplicité: « Que Mgr Strambi ne devait pas s'avancer autant dans cette affaire, parce que tant lui que son fondateur y feraient mauvaise figure. » J'allai voir journellement Mgr Strambi, pendant quelque temps, et, comme les nouvelles de la Reine étaient assez bonnes, il me disait en souriant: « Marie-Louise est mieux aujourd'hui encore; voyez-vous? Dites-le à Anna-Maria: » Je répondais: « Cela me fait plaisir. Je voudrais bien qu'elle obtînt cette grâce. » A l'improviste, la malade rechuta et le danger de mort devint imminent. Les gens de la cour n'osaient pas annoncer à la Reine qu'elle devait se préparer au passage de l'éternité. Comme ils connaissaient la grande estime que Marie-Louise avait pour Anna-Maria, ils envoyèrent prendre celle-ci en voiture, la conjurant de venir sur-le-champ. La Servante de Dieu ne se fit pas attendre; elle annonça prudemment à la malade qu'elle devait se préparer à la mort, l'exhortant à se soumettre à la volonté de Dieu, et à placer en lui toute sa confiance. Elle l'avertit aussi de mettre ordre à ses affaires temporelles. La Reine ne s'y attendait pas; on l'avait entretenue dans l'espérance de sa guérison; il lui en coûta de se résigner. Elle le fit pourtant, et eut le temps de faire son testament. Lorsque Mgr Strambi apprit le danger où était la Reine, il s'écria, en ma présence: « Ah! si j'avais écouté Anna-Maria!... » Le fait est que l'on vit s'accomplir tout ce que la Servante de Dieu avait prédit. »

Une dame anglaise étant gravement malade, le cardinal Weld et lord Clifford, mari de cette dame, mirent tout en œuvre pour la sauver. « Je connaissais ces messieurs, dit Mgr Natali, et je recommandai la malade aux prières d'Anna-Maria. Celle-ci regarda le soleil, et me dit : « Que Dieu la voulait avec lui, parce que dans sa jeunesse, elle avait fait un vœu que Dieu avait accepté. » Le père, le mari, le confesseur, étaient les seuls qui en eussent connaissance. Je portai cette nouvelle au cardinal Weld, qui en fut fort étonné, et me pria de lui permettre de le dire à lord Clifford. Celui-ci fut vivement surpris de la découverte d'une chose aussi secrète, et avoua que Dieu seul avait pu la révéler ; il me pria de lui faire connaître la Servante de Dieu ; je refusai parce qu'elle me l'avait défendu, comme c'était l'usage en pareil cas. Lord Clifford a paru dans l'enquête et a confirmé le fait. »

Le cardinal Galeffi et le cardinal Weld étant tombés malades en même temps, on les recommanda aux prières de la pieuse femme. Quoique la maladie du premier fût très-sérieuse, tandis que celle du second semblait légère, Anna-Maria, après avoir jeté un coup d'œil sur le soleil, dit aussitôt : « Que le cardinal Weld mourrait, et que le cardinal Galeffi pourrait se rétablir, s'il prenait de grandes précautions pour la nourriture, pendant sa convalescence, et s'il s'abstenait d'aller désormais dans les couvents pour motif de direction. » Elle prédit que cette fatigue, si elle était renouvelée, lui enlèverait tout espoir de guérison. Le cardinal Galeffi s'abstint de demander quelle était la personne qui avait fait cette annonce, mais il voulut savoir au moins si elle était pauvre, pour lui envoyer une aumône en cas de besoin ; l'aumône fut, comme toujours, absolument refusée. Le cardinal n'ayant pas mis en pratique les avis qui lui avaient été donnés, retomba quelques jours après dans la même maladie et mourut bientôt.

La pieuse femme, qui gardait alors le lit, n'avait jamais vu le cardinal Weld : néanmoins, elle décrivit très-exactement ses traits, son teint, ses manières, et dit à quelqu'un qui parlait d'aller prendre de ses nouvelles : « Allez, vous le trouverez mourant, mais sans être assisté du P. Jésuite, son confesseur. » C'était parfaitement vrai, et le cardinal mourut aussitôt après.

Il fut une époque où Anna-Maria allait très-souvent à l'église de Saint-André du Quirinal où se trouve le noviciat des Jésuites. « Le P. Rossini me pria, observe le confident, de dire à la Vénérable de recommander à Dieu le frère Marcelli, qui souffrait de la pierre. Anna-Maria le fit volontiers; bientôt elle me chargea de déclarer que la maladie n'était pas ce qui faisait souffrir le plus le malade, mais que c'étaient des peines d'esprit. En effet, Marcelli avoua qu'il sentait de grandes peines intérieures. Il fut soulagé par cette communication. Le P. Rossini avait une grande estime pour la Servante de Dieu; il me pria de lui dire de recommander à Dieu la Compagnie de Jésus. Je me souviens qu'en cette occasion, elle vit dans le soleil mystérieux, et avec le plus grand détail, tous les événements relatifs à la Compagnie; elle connut les persécutions, aussi injustes que violentes, auxquelles elle a été en butte dans ces derniers temps. La vision eut lieu le dimanche du Patronage de saint Joseph. »

Les enfants spirituels de la Servante de Dieu, qui avaient le bonheur de jouir plus souvent de ses entretiens, faisaient quelquefois usage de ses lumières pour leurs affaires temporelles, et la tendre mère, avec sa charité et sa patience ordinaires, ne leur refusait pas ses bons offices. L'un demandait s'il trouverait dans la matinée telle personne qu'il devait voir; Anna-Maria regardait son soleil et disait aussitôt si la personne était chez elle, ce qu'elle répondrait, et quelle serait l'issue de la visite. Un autre, inquiet de ne pas recevoir une lettre de sa famille, voulait en savoir le motif, et la pieuse femme, après un coup d'œil sur son soleil, disait sur-le-champ si les parents étaient en bonne santé, s'ils avaient écrit, si les lettres étaient perdues ou retenues à la poste, et ce qu'elles contenaient.

Un autre venait se plaindre d'avoir perdu une clef ou sa tabatière. Anna-Maria disait gaîment: « Cherchez-la donc; est-ce que Dieu est obligé de protéger les étourdis? » Lorsque toutes les recherches avaient été inutiles, elle disait en souriant: « Allez à tel endroit, c'est là que vous l'avez laissée, » ou bien: « Telle personne l'a trouvée, faites-vous la rendre, mais soyez plus attentif une autre fois à ce que vous faites. » Un individu était tourmenté

par le doute que son père eût laissé en mourant une forte somme à une tierce personne, pour la remettre à lui, son fils aîné. Il consulte Anna-Maria qui, grâce au mystérieux soleil, répond : « Ne pensez plus à cet argent. D'abord, la somme n'était pas aussi considérable que vous le croyez, car il n'y avait que tant en or et tant en argent. Quelque temps avant la maladie de votre père, quelques-uns de ses domestiques se concertèrent pour la lui voler; ils sont morts et ils en subissent la peine dans l'autre vie. N'y pensez plus, toute recherche est inutile. »

Un de ses fils spirituels, qui était aux prises avec la misère, vient un jour supplier sa bonne mère de chercher dans le soleil et de lui indiquer les numéros qui devront sortir au premier tirage de la loterie, afin qu'en en prenant trois, il puisse se délivrer de toute tribulation. Avant de regarder dans le soleil pour une semblable chose, Anna-Maria veut d'abord prier Dieu pour savoir s'il le permet; elle en reçoit cette réponse : « Garde-toi bien de rechercher dans ce miroir les billets en question; ce n'est point là la bonne voie. »

Enfin il n'était pas rare que quelqu'un vînt se plaindre à Anna-Maria de quelque indisposition. La pieuse femme, par prudence, commençait par renvoyer chez le médecin. Si le médecin avait connu la maladie, elle ne disait rien; si, au contraire, il s'était trompé, elle disait : « Mon enfant, essayez un peu tel remède, votre mal est celui-ci, voilà les médicaments. » Bien qu'elle conseillât d'aller voir un médecin, la confiance de ses fils spirituels était si grande, qu'ils suivaient aveuglément ses avis. Elle aurait pu les guérir instantanément par le contact de sa main; mais elle disait qu'il faut s'en tenir aux remèdes ordinaires, lorsqu'on les a, et ne recourir aux miracles que par nécessité.

CHAPITRE X.

La Servante de Dieu voit l'état des consciences. Elle lit au fond des cœurs les pensées les plus cachées.

La pénétration de la conscience la plus embrouillée était aussi facile pour Anna-Maria que l'est pour nous la lecture d'un livre, dans notre langue usuelle. Rien ne lui échappait. Elle voyait clairement les défauts, les dispositions physiques et morales de chaque personne, et même ses plus secrètes intentions. C'est par ce moyen qu'elle convertit un si grand nombre de pécheurs. Outre la charité, le zèle, l'affabilité qu'elle mettait à les recevoir, outre les pénitences qu'elle s'imposait pour eux, elle faisait leur examen de conscience avec une précision qui les frappait de stupeur. Souvent, elle découvrait en eux des péchés qu'ils ne connaissaient même pas.

« Je me souviens dit Mgr Natali, que Luigi Antonini, jeune homme de mœurs simples, rendait service à la Servante de Dieu pour les dépenses journalières de la maison. N'ignorant pas le grand don qu'elle avait de connaître en un instant et avec les plus minutieux détails l'état des consciences, il lui demanda plusieurs fois s'il s'était bien confessé. Anna-Maria ne répondait pas tout d'abord, mais s'il insistait, elle jetait un coup d'œil sur le mystérieux soleil, prenait Antonini à part et lui disait : « En accusant telle faute, vous avez oublié telle circonstance. » Il réfléchissait un moment, et répondait : « Ah ! c'est bien vrai. » Avec un pareil don, la pieuse femme ne pouvait qu'être une excellente directrice. Elle découvrait les plus secrètes tentations et donnait à tous les plus salutaires conseils.

« Voici ce qui m'est arrivé à moi-même, raconte le confident. Souvent, quand je rentrais, en retournant à la maison, elle me dit les tentations que j'avais eues, et me donna des instructions pour

me conduire en pareil cas. Plusieurs fois, me voyant pensif et troublé, avant de dire la sainte messe, elle me découvrit les pensées les plus intimes de mon cœur, puis elle me tranquillisa. »

Un prélat, Mgr Guerrieri, donnait la bénédiction du Saint-Sacrement dans l'église Saint-Barthélemy, sur la place Colonna. La Servante de Dieu qui y assistait vit dans le soleil mystérieux le trouble et les tentations qui tourmentaient ce bon prélat. Après la bénédiction, elle le fit prévenir qu'elle désirait lui parler. Elle lui manifesta les peines d'esprit qu'il avait endurées pendant la cérémonie et lui donna d'excellents conseils. Il en fut tellement surpris et consolé, qu'il lui voua une grande estime et demeura en relation avec elle jusqu'à sa mort.

Combien de personnes de tout rang ne lui ont-elles pas eu, sans le savoir, les plus grandes obligations? En rencontrant quelqu'un dans la rue, elle voyait en un instant l'état de sa conscience, les décrets divins à son égard, le moment de sa mort et son éternité.

Lorsqu'un sectaire affilié aux sociétés secrètes se présentait devant elle, le mystérieux soleil se couvrait de ténèbres, et elle connaissait à l'instant tous ses plans et complots; mais, d'autre part, quand une personne vertueuse venait la voir, le disque solaire indiquait aussitôt son mérite. « Je me souviens, dit Mgr Natali, que Don Vincenzo Pallota étant venu me voir, causa un instant avec Anna-Maria. Quand il fut sorti, je demandai à la pieuse femme ce qu'elle avait vu dans son soleil, pendant cette visite. Elle répondit que le soleil brillait alors d'un éclat inaccoutumé.

» Une jeune personne qui connaissait Anna-Maria, la pria de la recommander au Seigneur, afin qu'elle pût réaliser son désir d'embrasser la vie religieuse. Elle était pauvre et n'avait pas de dot. Elle consulta Mgr Menochio, qui crut qu'elle n'était pas appelée à cet état. Elle retourna découragée chez Anna-Maria, qui lui dit: « De ne rien craindre et d'attendre patiemment, parce qu'elle serait religieuse. » En effet, peu de temps après, un bienfaiteur donna la dot, et elle entra chez les Capucines, où moi-même je l'ai vue, atteste le prêtre confident, pendant qu'elle y était

abbesse; elle y a vécu et y est morte d'une manière très-édifiante.

» Un religieux très-estimé à cause de sa haute piété, le P. Settimio Poggiarelli, Augustinien, qui était bien connu de la Servante de Dieu, me confia qu'un jour, priant pour une affaire qui l'intéressait au plus haut degré, il eut, pendant la nuit, l'apparition de deux anges qui l'assurèrent du succès. Cependant, comme il professait une grande estime pour Anna-Maria, il me chargea de la consulter à cet égard. La pieuse femme, jetant un coup d'œil sur son soleil, fit la réponse suivante : « Ces deux prétendus anges étaient deux démons qui avaient pris cette forme pour le tromper. » Elle ajouta que l'affaire tournerait d'une manière tout opposée à ce qu'ils avaient annoncé; et c'est ce qui arriva. Elle découvrit plusieurs autres tromperies que l'esprit des ténèbres avait employées pour faire tomber les âmes dans l'illusion.

» Le cardinal Franzoni reçut une lettre du confesseur d'une bonne âme, avec quelques prédictions, qui annonçaient qu'il serait Pape. Le cardinal m'en fit la confidence et me dit de consulter Anna-Maria. La réponse fut : « Qu'il ne fallait pas en faire cas, parce que le confesseur avait exagéré les choses. » L'événement fit bientôt connaître que notre Vénérable avait raison.

» Il y eut une époque où les ecclésiastiques les plus haut placés et les plus instruits s'accordaient pour admirer la piété et les prétendus dons surnaturels d'une religieuse clarisse, nommée Marie-Agnès Firrau ; Anna-Maria, connaissant la voie de perdition où elle était, ainsi qu'une de ses compagnes, et l'abîme vers lequel elles couraient, alla les voir expressément pour leur faire envisager le malheureux état de leur âme. Elle les fit appeler, mais ne put leur parler librement. Elle leur jeta pourtant quelques coups d'œil significatifs, qui durent leur faire comprendre qu'elles étaient découvertes. Elle y alla une seconde fois, mais toujours inutilement. Elle a dû me raconter le fait par ordre de son confesseur.

» Je fréquentais un religieux, des frères Mineurs de l'Observance. Un jour, il me dit qu'il avait sous sa conduite une sainte religieuse de Monte Castrillo, dont il exaltait les dons et les vertus; je lui parlai de l'entière confiance que j'avais en la Servante de Dieu. Il me pria de la consulter pour savoir ce qu'elle pensait

de la religieuse; j'en parlai à Anna-Maria. Elle ne me rendit aucune réponse, parce qu'elle était très-délicate sur l'article de la charité. Comme j'insistais, elle me dit : « Il est inutile que vous alliez porter la réponse; ne perdez pas votre temps avec toutes ces visites. » Je compris qu'il y avait là quelque chose de répréhensible; en effet, quelque temps après, ce Père fut appelé au Saint-Office ainsi que la religieuse, et ils furent punis.

» Un des premiers prélats de Rome sous Léon XII, Mgr Cristaldi, était dans l'antichambre du Pape lorsqu'entra un de ses amis, qui était précisément le confident de la Vénérable. Celui-ci s'aperçut que le prélat était un peu pensif, contre son habitude, et prit la liberté de lui en demander la raison. Il répondit : « Je suis en souci pour mon voyage de Naples. Je ne crains point cette fatigue, mais le malheur est qu'un Passionniste, qui passe pour un saint homme, m'a dit de ne pas y aller, parce que j'y mourrais. Connaissez-vous quelqu'un qui ait des lumières surnaturelles et veuille prier pour moi? Je ne sais que faire, et, bien que je croie peu aux prophéties, je suis triste, je l'avoue, parce qu'il y va de ma vie. » Le prêtre confident promit de recommander l'affaire à une sainte âme et de porter la réponse. Lorsqu'il en parla à la pieuse femme, elle regarda le soleil et se mit à sourire : « Dites-lui de partir content, parce qu'il reviendra en parfaite santé. Comme signe de la vérité de ce que je lui promets, dites-lui que telle pensée qu'il tient si cachée dans son cœur ne se réalisera pas pour telle raison, etc. Qu'il se tranquillise; il aura un excellent voyage et un heureux retour. » Elle ajouta : « Que lorsqu'il serait à Naples, il devait aller à un couvent, je ne me souviens plus lequel. Il y trouverait deux religieuses, l'une en renom de sainteté; il devait s'en méfier, parce qu'elle était dans l'illusion; l'autre, regardée comme folle, il devait lui parler parce qu'elle lui dirait le reste; mais il rencontrerait des obstacles pour la faire descendre au parloir. » Le confident porta la réponse. En entendant manifester la pensée qu'il tenait cachée au fond de son cœur, le prélat fut émerveillé : « Je vous assure, dit-il, que cette pensée n'était pas même entrée dans ma tête, tant je la tenais scellée dans mon cœur; non-seulement je ne l'ai communiquée à personne, pas même à

mon confesseur, mais elle était encore, pour ainsi dire, comme une inconnue pour moi-même. Maintenant je pars content : dites à cette sainte âme de prier pour moi. » Il fit tout pour la connaître et offrit des secours si elle en avait besoin; mais le confident refusa tout, suivant les recommandations qu'il avait reçues. Le prélat raconta publiquement le fait dans un repas qu'il donna à ses amis avant de partir. Parmi eux était Pierre Sterbini, qui m'en a donné une attestation authentique.

» Quelque temps après, le même prélat, devenu cardinal, essuya plusieurs maladies, une surtout qui ne semblait pas sérieuse au commencement; il se flattait d'une prompte guérison; mais la Servante de Dieu avait vu sa mort dans le soleil, et, désirant qu'il mît ordre à ses affaires en temps propice, elle le fit avertir; il se résigna, suivit son conseil et mourut peu de jours après. La pieuse femme ne profita de cette relation que pour recommander un pauvre père de famille qui était venu déplorer sa misère auprès d'elle; ne pouvant l'aider, parce qu'elle était plus pauvre que lui, elle le fit recommander, en son nom, au Cardinal, qui accorda un secours mensuel tant qu'il vécut.

» Le serviteur de Dieu, Don Vincenzo Pallota, vint me voir tout affligé, en me disant qu'un de ses cousins, saisi de tristesse pour le mauvais état de ses affaires, s'était enfui de son pays; on ne le trouvait pas, malgré toutes les recherches, ce qui faisait craindre qu'il ne se fût donné la mort. Don Vincenzo me dit de faire prier Anna-Maria. La Servante de Dieu, levant les yeux vers le mystérieux soleil, vit le lieu où cet homme se trouvait. Elle le fit savoir immédiatement à Don Vincenzo, afin qu'il se tranquillisât.

» Un monsieur, au salut duquel Anna-Maria s'intéressait particulièrement, fut sauvé de la manière que voici. Tandis qu'elle pensait à lui, en regardant le soleil, elle m'appela à l'improviste et me dit de courir à la maison de cet homme, parce qu'il était sur le point de se donner un coup mortel; il était saisi de mélancolie par suite du dérangement de ses affaires, et le démon le tentait fortement. Je courus et le trouvai seul dans sa chambre, fort agité. Je lui dis quelques mots de la part de la Servante de Dieu, et

tâchai de le tranquilliser; il m'avoua que si j'avais tardé un seul moment, il se serait donné un coup de pistolet et que je l'aurais trouvé mort. »

CHAPITRE XI.

La Servante de Dieu connaît tout ce qui se passe au loin et prédit les événements futurs.

Nous avons déjà parlé de l'estime et de la confiance que le cardinal Pedicini avait accordées à la Vénérable Anna-Maria. Toutes les fois qu'il devait se rendre dans son diocèse de Palestrina, il venait recevoir ses instructions. Elle lui faisait connaître les désordres qui régnaient dans le peuple et dans le clergé; les remèdes qu'il fallait y apporter, et quelle en serait l'issue; et tout s'accomplissait comme elle l'avait dit. Le Cardinal ne remuait pas, pour ainsi dire, une paille sans la consulter.

« Pendant que j'étais secrétaire du maître de chambre de Sa Sainteté, dit le confident, un consul russe, nommé Pontevès, vint me voir avec sa femme et un petit enfant appelé Alexandre. Il était chargé de plusieurs affaires, pour lesquelles il demandait une audience de Léon XII. Anna-Maria les ayant aperçus, me dit: « Cette pauvre famille va être détruite tout entière en un instant. » En effet, elle périt dans un naufrage, avec d'autres passagers.

» Je connaissais la famille Redington, irlandaise; elle était logée dans un hôtel de la Place du peuple. La dame était pieuse, mais d'un caractère raide et altier; elle se recommanda à mes prières. Je le dis à Anna-Maria qui se trouvait au lit. Elle consulta le soleil et me dit des choses qui mettaient à découvert les plus secrètes pensées de la noble dame. Je la trouvai au moment où elle allait en soirée. En m'entendant parler, elle resta stupéfaite et tomba à mes pieds, en me disant: « Vous êtes un saint; tout ce que vous

me dites-là est parfaitement vrai. » Je répondis que je n'étais pas un saint, mais que j'étais l'écho d'une âme pieuse qui ne voulait pas être connue. Le docteur Cullen, aujourd'hui évêque, entra, et la conversation finit ainsi. L'avertissement consistait à mettre cette dame en garde contre des soupçons qu'elle avait dans son esprit, et contre une tentation qui la portait à mal juger du prochain, tentation qu'elle devait repousser énergiquement, au lieu d'en nourrir son esprit. Madame Redington conçut dès lors une grande estime pour la Servante de Dieu.

» Le fils d'un négociant de Rome ayant été frappé d'une maladie très-dangereuse, ses deux tantes vinrent le recommander aux prières de la vénérable Anna-Maria. Elle se recueillit un instant et regarda son soleil : « Soyez sans crainte, cette fois, dit-elle ; mais n'oubliez pas que, dans cinq ans, le jeune homme fera une chute de cheval, et sera transporté à sa maison à moitié mort et ne pouvant plus parler. Invoquez aussitôt avec foi le saint Nom de Jésus : il reprendra l'usage de la parole, faites-le confesser sans retard et procurez-lui les derniers sacrements ; il mourra peu après, car sa maladie d'entrailles est une de celles pour lesquelles il n'y a point de remède. » Une des tantes mourut, mais l'autre ne perdit point de vue l'avertissement. Cinq ans après, le jeune homme tomba de cheval, sa tante invoqua le nom de Notre-Seigneur, et le malade, ayant repris la parole, se confessa, reçut le Viatique et l'Extrême-Onction, et passa à l'éternité. L'autopsie du cadavre manifesta la maladie d'entrailles que la Vénérable avait annoncée.

» En 1815, après le retour du pape Pie VII à Rome, Mgr Strambi pria Sa Sainteté d'accepter sa démission de son évêché ; il voulait s'exonérer de la charge des âmes, et passer ses derniers jours dans la retraite. Les choses furent disposées de telle sorte, que Monseigneur se flattait de pouvoir réussir. Néanmoins, comme il avait grande confiance en la Servante de Dieu, il me chargea d'aller de sa part chez elle, et de lui dire que le lendemain, il allait offrir sa démission au Saint-Père, et qu'elle priât à cette intention. Anna-Maria leva les yeux au Ciel, et me fit aussitôt cette réponse : « Dites à Monseigneur que demain le Pape le recevra très-brusquement ; il n'acceptera pas sa démission, et voudra qu'il parte sur-

le-champ pour son diocèse. » Je portai la réponse. Monseigneur sourit et me dit: « Cette fois, la sainte cigale s'est trompée; sachez, mon enfant, que j'ai tout arrangé avec S. Em. le cardinal Pacca, secrétaire d'Etat, qui en a averti Sa Sainteté, et je vais plutôt remercier que demander. » Dieu permit que moi-même, qui avais porté la réponse, j'accompagnasse Mgr Strambi à l'audience du Pape, et que je me trouvasse présent à sa réception. En traversant l'antichambre où était Mgr Strambi, Pie VII montra de l'émotion quand il le vit, et il lui dit d'un air sérieux: « Nous savons déjà pourquoi vous êtes venu. Tout le monde prétexte la santé. Nous aussi nous sommes infirme, et nous portons le poids du monde; qui enverrons-nous donc pour évêques? Les balayeurs de nuit? Tous veulent se démettre. Partez et partez sur-le-champ; » et il le laissa brusquement. Le prélat demeura là encore quelque temps, et demanda à Mgr Doria une audience particulière pour quelques affaires de son diocèse.

» Après l'audience, Monseigneur prit une voiture pour retourner chez les Passionistes. Nous ne disions rien. Arrivé à l'arc de Titus, Monseigneur rompit le silence et me dit: « Vous avez entendu, mon enfant, je me tranquillise et je n'y pense plus. » Je le dis à Anna-Maria qui m'assura que Monseigneur viendrait passer ses derniers jours à Rome, comme il le désirait, mais seulement pour y laisser ses os, c'est-à-dire pour peu de temps. Plus tard, les infirmités ne faisant que s'accroître, le bon prélat tenta encore de donner sa démission; il ne put rien obtenir et perdit entièrement l'espoir de passer à Rome les derniers jours de sa vie. Il m'écrivit d'en parler à Anna-Maria, qui confirma ce qu'elle avait annoncé jadis. En effet, après la mort de Pie VII, Léon XII appela Mgr Strambi à Rome pour en faire son conseiller. Monseigneur laissa son diocèse et vint demeurer auprès du Pape, au Quirinal. Il me pria d'aller le voir tous les soirs. Il me faisait part avec circonspection de la conférence secrète qu'il avait eue dans la journée avec le Saint-Père, afin que je prisse l'avis d'Anna-Maria, dont les conseils étaient d'un si grand prix à ses yeux.

» Léon XII tomba gravement malade après son élection. Rome entière était dans l'anxiété et craignait de perdre le Pontife qui

venait à peine de s'asseoir sur le trône. Mgr Strambi envoya quelqu'un chez la Servante de Dieu, pour lui demander de prier avec ferveur pour le Pape qui allait mourir. Anna-Maria était dans sa cuisine, quand l'envoyé du prélat entra chez elle. Après avoir jeté un regard sur le soleil, elle dit en souriant: « Non, non, le Pape ne s'en va pas; il a encore du temps pour travailler au bien de l'Eglise; dites plutôt à Monseigneur que c'est lui qui doit se préparer à mourir. » L'envoyé lui dit que le prélat se portait très-bien; alors elle dit d'un ton sérieux: « Je vous assure que dans quelques jours Monseigneur sera exposé dans l'église. » On était aux fêtes de Noël; Mgr Strambi était exposé dans l'église des Passionistes vers les premiers jours de janvier.

» Dans sa maladie, Mgr Strambi perdit la parole et l'usage de ses facultés; les bons Pères étaient bien peinés de ne pouvoir lui donner les sacrements; ils épiaient le moment où il reprendrait connaissance; mais on commençait à perdre tout espoir, en voyant que le malade marchait à grands pas vers l'éternité. J'entrais fréquemment dans la chambre du moribond. Le voyant en cet état, je me sentis inspiré d'aller chez Anna-Maria, afin qu'elle priât la Bonté divine de lui faire la grâce de pouvoir communier. Je la trouvai ce soir-là tricotant devant une table. Je me souviens parfaitement qu'en entendant ce que je demandais, elle quitta son travail, mit sa tête entre ses mains, et pria quelques minutes; puis, elle leva les yeux vers le ciel, et, se tournant vers moi, elle me dit: « Avertissez ceux qui l'assistent, et dites-leur de commencer la messe à l'aurore, pour lui donner la communion; il aura l'esprit lucide et libre, il pourra communier; il aura même le temps de faire son action de grâces, puis il retombera en léthargie, d'où il passera au repos éternel. » J'allai porter cet avis aux personnes qui assistaient Monseigneur, et tout s'accomplit à la lettre[1].

(1) L'institut des Passionistes fut fondé en 1746 par saint Paul de la Croix, canonisé par SS. Pie IX en 1867. Ce grand saint s'est distingué par un attrait spécial pour la pénitence, et ses enfants spirituels suivent la même voie. Parmi ses premiers disciples on compta Mgr Strambi, dont il est ici question. Il fut successivement missionnaire, professeur de théologie au couvent de Saint-Jean et Saint-

„ Lorsque j'étais secrétaire du maître de chambre de Léon XII, je me laissais conduire en tout par la Servante de Dieu. Le soir, je lui lisais la liste des personnes qui avaient demandé audience pour le lendemain. Après avoir regardé le soleil, elle me disait de prendre garde, en faisant entrer certains étrangers, et d'attendre, pour avoir des renseignements auprès de leurs ambassadeurs. Il se présenta, entre autres, un sectaire qui avait de fort mauvaises intentions, et que j'écartai. Léon XII conçut une si grande confiance en moi pour la direction des audiences, qu'il voulut me faire rester dans l'antichambre avec Monseigneur, contrairement à tous les usages. Ce dernier tomba malade. Je n'avais, par conséquent, aucun titre pour me présenter, et restai chez moi; mais Sa Sainteté me fit appeler pour régler l'antichambre, comme je le faisais auparavant.

„ Anna-Maria vit dans son soleil les massacres d'Espagne, la guerre de Grèce, les journées de juillet à Paris. Déjà elle avait vu la déroute de l'armée française devant Moscou, au moment où elle avait lieu... Elle me décrivit la défaite de Napoléon, et m'en donna tous les détails, bien avant qu'on eût pu en avoir la nouvelle. Elle vit aussi sa mort à Sainte-Hélène, son lit, ses dispositions, son

Paul, maison-mère de l'Institut, à Rome, puis recteur de cette maison, provincial, consulteur et définiteur. En 1801, Pie VII le nomma évêque de Macerata et Tolentino Confesseur de la foi en 1808, il fut déporté à Novare, puis à Milan; de retour dans son diocèse, il reprit avec une nouvelle vigueur ses travaux apostoliques; il fut appelé plusieurs fois à Rome pour prêcher au Sacré Collège. Il supplia longtemps Pie VII de le décharger de l'épiscopat, dans l'intention de se retirer parmi les religieux, ses confrères. Léon XII y consentit enfin, mais à la condition qu'il habiterait le Vatican. La charité devait bientôt en faire une victime d'un nouveau genre. Le Pape tomba malade, Mgr Strambi, qui l'assistait, offrit sa vie pour le Pontife. Celui-ci guérit instantanément, et quelques jours après l'évêque mourut, le premier janvier 1824. Sa sainte dépouille repose dans la basilique de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Le 17 juin 1843, Grégoire XVI signa le décret d'introduction de la cause de béatification de Mgr Strambi; les miracles qui s'opèrent à son tombeau font espérer qu'il recevra bientôt sur la terre la couronne des saints. Ces détails sont pris dans la *Vie de Saint Paul de la Croix*, par le R. P. *Louis de Jésus*, passioniste.

tombeau, les cérémonies de ses funérailles, le sort de ce prince dans le temps et dans l'éternité.... »

CHAPITRE XII.

La vénérable Anna-Maria connait les secrets de la politique, etc... Attestation authentique du marquis Carlo Bandini.

« Certaines circonstances avaient obligé Anna-Maria de voir l'ambassadeur d'une grande puissance auprès d'un gouvernement d'Italie. Elle commença par répondre exactement à ses questions, puis, elle lui exposa toute sa vie, les événements de sa jeunesse, les personnes qu'il avait connues pendant la révolution française, son arrestation pendant la nuit, et tout le reste de son existence, avec les fautes qu'il avait commises durant sa longue carrière. L'ambassadeur était stupéfait. La pauvre femme aborda la politique et fit de la situation un exposé qui augmenta l'étonnement du diplomate. Elle décrivit clairement les affaires des cours de l'Europe et du reste du monde; comment tous les cabinets politiques étaient attentifs à discerner les effets de leur action et de leurs intrigues, dont la plupart se dissipaient comme la fumée; comment les trames ourdies par telle cour, pour telle fin, avaient été déjouées par la Providence; quel doit être le but des souverains, la fidélité des ministres et leur circonspection; quelle était la politique du gouvernement ottoman dans ses relations avec telle cour, qui, de son côté, employait tel moyen pour atteindre son but. En un mot, Anna-Maria décrivit le monde politique, les gouvernements, la diplomatie, les négociations, les intrigues secrètes dont elle annonça le résultat final, tout à fait contraire aux vues qu'on avait et aux moyens qu'on employait.

» L'ambassadeur demeura plus d'une heure avec la pieuse femme; en sortant, il avait les larmes aux yeux, et dit à la personne qui

l'avait conduit : « Quel prodige ! quelle merveille ! comment une femme peut-elle savoir tout cela ? On ne peut nier qu'elle ne soit remplie de la science divine. Elle a le monde entier sous ses yeux, comme je tiens ma tabatière à la main. Elle sait tout, tandis que nous, vieux diplomates, nous ne savons pas même ce qu'on traite secrètement dans les cours auprès desquelles nous sommes accrédités. » Ce diplomate était un ambassadeur de France à Turin, qui, passant à Rome, avait voulu connaître Anna-Maria.

» En 1824 ou 1826, sauf erreur, le général Alexandre Michaud, mort depuis plusieurs années, étant allé à Nice, sa patrie, vint dans le couvent des Capucins de Saint-Barthélemy, et me raconta que, s'étant rendu à Rome pour le jubilé que Léon XII avait accordé, il entendit, pendant son séjour dans cette ville, un bruit vague de la mort de l'empereur Alexandre, de Russie. Cette nouvelle lui causa une grande agitation ; il était aide de camp de l'Empereur, et il avait pour lui une grande affection. Il courut à l'ambassade russe, où on lui dit que cette nouvelle devait être fausse et propagée par les libéraux, vu que les dernières dépêches n'en faisaient aucune mention. Ces assurances ne satisfirent pas entièrement le général. Il se rendit chez la reine, Marie-Thérèse de Sardaigne, veuve du roi Victor-Emmanuel. Elle l'assura pareillement que les dernières lettres de Vienne ne disaient mot de cette triste nouvelle. Il fit part de sa peine à un ami qui lui conseilla d'aller consulter une pauvre femme, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il y alla et, dès qu'il eut annoncé quelle était sa crainte, elle répondit que la nouvelle n'était que trop vraie. Le général fit observer que ni les dépêches de l'ambassade russe, ni les plus récentes lettres reçues de Vienne par la reine de Sardaigne, ne renfermaient rien qui pût accréditer ce bruit. Elle ajouta sans hésiter : « Demain, l'ambassade russe recevra la nouvelle officielle. » Le général m'assura que, s'étant empressé d'aller à l'ambassade dès le lendemain, il trouva que la prédiction de la pieuse femme était vraie. Elle le consola en lui disant que l'âme de l'empereur Alexandre était en purgatoire, et qu'il était mort catholique.

» Pour me confirmer dans la consolante pensée de la conversion

de ce prince, le général m'assura qu'il avait appris de bonne source qu'un cardinal, en célébrant le saint sacrifice de la messe, avait nommé explicitement l'empereur Alexandre dans le *memento*, des morts ; son chapelain, pensant que c'était là l'effet d'une distraction, lui avait fait entendre délicatement qu'il ne réfléchissait peut-être pas que ce prince était schismatique, mais le cardinal avait répondu qu'il savait bien ce qu'il faisait. Le général ne me dit pas quel était ce cardinal. Anna-Maria avait vu dans le soleil la mort de l'Empereur, les causes de sa mort et le salut de son âme, parce qu'il avait usé de miséricorde envers le prochain, respecté le Souverain-Pontife, Vicaire de Jésus-Christ, et protégé la sainte Église romaine [1]. Le général, excellent catholique, ressentit la plus

(1) La *Civiltà cattolicà* du 4 novembre 1876 a publié un document remarquable qui jette une nouvelle lumière sur les sentiments religieux de l'empereur Alexandre Ier. Il est dû à la plume du comte de l'Escarène, excellent catholique, ministre de l'intérieur du Piémont sous Charles-Albert. Nous le résumons un peu. L'empereur Alexandre savait bien que le comte Michaud était catholique, mais il ne lui en témoignait que plus de confiance et de bonté. Souvent il lui parlait avec une certaine moquerie de la religion grecque. Lorsqu'il dut se rendre au congrès de Vérone, Alexandre manifesta dans sa famille son désir d'aller jusqu'à Rome. L'impératrice-mère l'en détourna, dans la crainte qu'elle avait qu'un entretien avec le Pape, ne le fît rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Quand il fit, en 1825, son voyage à Odessa, il envoya le comte Michaud voir ses parents en Italie et remplir de sa part, à Rome, une mission secrète auprès du Souverain-Pontife. Il devait lui exprimer la ferme volonté de l'Empereur de mettre fin au schisme, de faire rentrer le peuple russe dans le giron de l'Eglise et de faire lui-même personnellement son abjuration. En conséquence, il suppliait le Pape d'envoyer secrètement à Saint-Pétersbourg comme son fondé de pouvoirs, un docteur, simple prêtre, sans caractère officiel. Après avoir donné au comte ces instructions verbales, l'Empereur prévoyant les terribles obstacles qui lui viendraient, surtout de sa famille, avait ajouté : « Hé bien ! s'il le faut, je serai martyr. » Arrivé à Rome, le général s'acquitta de cette mission, et déjà le Pape, Léon XII, avait désigné le cardinal qui devait se rendre à Saint-Pétersbourg, lorsque tout à coup on apprit à Rome la mort de l'Empereur à Taganrok. Le comte Michaud s'empressa de se rendre dans la capitale de la Russie, où il put encore assister aux funérailles de son bienfaiteur. Plus tard, il apprit qu'Alexandre, déjà catholique dans le cœur, passant, dans son premier voyage, par une ville où se trouvait un couvent de Dominicains, était venu seul, sur le minuit, demander au P. Prieur à voir son église et à recevoir la

vive douleur de la perte de son souverain; il hésitait à entreprendre en hiver le long voyage de Russie; il redoutait beaucoup les intrigues de cour, et comme il avait un bon nombre d'envieux et d'ennemis, il craignait pour sa position, d'autant plus qu'on lui donnait de la capitale des nouvelles inquiétantes. Il reçut, néanmoins, l'assurance qu'il n'avait rien à redouter, qu'il ferait un bon voyage et que son retour serait entouré de marques de respect et d'estime. Voyant la misère de la famille d'Anna-Maria, le général voulait absolument faire quelque chose pour elle, mais la réponse de la pieuse femme lui fit comprendre qu'elle s'en offenserait. Il se tourna alors du côté du prêtre confident, et lui offrit des secours pour les pauvres de Rome qu'il devait connaître mieux que personne. Ce stratagème n'ayant pas mieux réussi que le premier, il le pria d'acquitter six messes pour lesquelles il lui donna six écus romains. Je célébrai moi-même les messes, et la Servante de Dieu fit donner les six écus à un pauvre père de famille. L'officier supérieur s'étant rendu à Nice, envoya un petit baril d'excellente huile à la pieuse femme, parce qu'il savait qu'elle faisait maigre. A son retour à la capitale, son souverain l'accueillit parfaitement et lui conféra immédiatement le grade de lieutenant-général, bien supérieur à tout ce qu'il avait pu attendre. Il lui assura de plus une bonne pension. Le nouveau lieutenant-général écrivit au prêtre confident pour le prier de remercier la Servante de Dieu, aux prières de laquelle il attribuait sa fortune inespérée. On conserve encore cette lettre.

„ Pendant que j'étais secrétaire du maître de chambre de

bénédiction du très-saint Sacrement. Il s'était prosterné la face contre terre, et avait arrosé de ses larmes les degrés de l'autel, puis il s'était retiré avec le même secret. Le comte Michaud, penétré de douleur de ce que la bonne volonté de l'Empereur fût restée sans effet, rédigea une relation de ce qui s'était passé à cet égard et l'adressa à l'empereur Nicolas, dans l'espoir que cette lecture pourrait le porter à suivre cet exemple. Dès que ce récit de M. de l'Escarène fut connu par les journaux, le P. Pierling, jésuite, déclara dans une lettre adressée au *Monde* qu'il avait eu connaissance de documents qui confirment en tous points les paroles du général Michaud et ajoutent des détails importants sur les derniers moments d'Alexandre Ier.

Sa Sainteté Léon XII, Mgr Lambruschini vint à l'audience du Pape, avant de partir pour sa nonciature de Paris. Comme je le connaissais depuis longtemps, et que d'ailleurs Mgr Strambi m'avait souvent parlé de lui, je m'en approchai pour lui souhaiter un bon voyage; il me remercia, et me dit de le recommander à Dieu. Je répondis : « Mes prières sont faibles, mais je ferai prier pour vous une bonne Servante de Dieu, que Mgr Strambi connaît parfaitement. » Je parlai à Anna-Maria; elle regarda le soleil et me chargea de dire à Monseigneur: « Que son voyage serait heureux, mais que son séjour serait pénible; qu'il devait se préparer à un long et douloureux martyre. » Le voyage fut heureux, en effet; le reste est connu de tous ceux qui savent ce qui se passa en France, par rapport à la personne de Mgr Lambruschini. »

Un des premiers employés caméraux, alors fort riche, et qui avait d'excellentes relations, voulut connaître la Servante de Dieu. Il commença par dire que plusieurs personnes de bien, regardées comme de saintes âmes, lui avaient annoncé que, de concert avec le Saint-Père, il ferait de grandes choses pour l'Eglise. Anna-Maria garda le silence. Pressée de parler, elle répondit: « Je sais que Dieu veut punir certaines familles, parce qu'elles n'ont pas bien rempli leur ministère et les obligations de leur état. » Elle avertit l'employé de se préparer à mourir bientôt, lui et sa femme, et prédit que sa famille serait entièrement détruite avant la fin des malheurs. Elle voulait parler de l'occupation militaire de Rome. La femme succomba la première, et le mari mourut en faillite, après avoir vu la ruine de tous les siens.

Le confesseur de la Vénérable lui dit un jour: « Priez beaucoup pour l'Espagne; mon père est à la cour, et je crains qu'il n'ait de grandes tribulations. » La Servante de Dieu obéit, mais sa réponse fut tout autre que favorable. Elle dit au confesseur: « Que son père mourrait dans les troubles; que toute l'Espagne se révolterait, et qu'il verrait lui-même comment finirait le chef de la nation. » En effet, le père du confesseur mourut; la révolution éclata dans toute l'Espagne, et nous avons vu le Roi finir ses jours à Rome.

Le confesseur lui dit encore de prier pour une illustre famille qui lui avait été recommandée. Anna-Maria pria et reçut la réponse

suivante: « Ma chère fille, cette famille doit souffrir. Elle sera détruite et son chef mourra d'une mort terrible. » Cette réponse déplut au confesseur, qui prescrivit de nouveau de prier avec ferveur. Il fut répondu encore: « C'est inutile, ils doivent être déracinés à cause de leurs péchés, et tu verras la mort du chef, comme il a été dit. » Tout cela s'accomplit. Le chef de la famille fut comdamné à être fusillé; on le porta sur le lieu où devait avoir lieu l'exécution, mais la peine de mort fut commuée en prison perpétuelle; il mourut peu de temps après; sur le lieu du supplice, il s'était trouvé à côté d'un condamné qui fut réellement fusillé. Cette famille était de Pistoie et le fait a eu lieu à Paris.

Anna-Maria vit l'incendie de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, quelques mois avant l'événement. Étant en prières devant le saint Crucifix, elle sut que Dieu permettait ce malheur, en punition des profanations qui se commettaient dans ce lieu. Il lui fut dit en général: « Je veux en faire un monceau de ruines. » La pieuse femme pria pour arrêter la justice divine.

A ces faits, nous ajoutons un extrait de l'attestation du marquis Carlo Bandini, qui figure dans le procès juridique. « La renommée des dons et des lumières extraordinaires de la Servante de Dieu, Anna-Maria, étant parvenue jusque dans notre pays, mon père qui aimait à se mettre en relation avec les personnes de ce genre, me recommanda d'aller la voir. Arrivé à Rome, je fus retenu par d'autres occupations et je négligeai la commission. Je retournai dans ma patrie, mais des affaires m'ayant obligé de repartir pour Rome, mon père me recommanda de nouveau d'aller voir Anna-Maria. A peine arrivé à Rome, j'allai à sa maison. Elle me révéla aussitôt la répugnance que j'avais éprouvée à aller la voir, puis d'autres choses qui regardaient mon intérieur, et qu'elle ne pouvait connaître que par révélation. J'en demeurai fort surpris. Je le fus bien davantage, lorsque, un jour, peu avant mon départ pour Macerata, elle vint me voir pour me prévenir que je rencontrerais un grand péril pendant le voyage. Voici ce qu'elle me dit: « Le postillon quittera l'ancienne route à tel endroit; en voyant le danger, vous crierez, mais il ne vous écoutera pas. » Tout s'accomplit à la lettre; je fus sauvé par miracle; mais mon pauvre

domestique eut à la tête une forte contusion, dont il ne guérit pas.

» Peu de temps avant mon mariage avec la princesse Giustiniani, et lorsqu'elle était fraîche et robuste, Anna-Maria me dit qu'elle l'avait vue dans le soleil, maigre, sèche et tombant de faiblesse. Sa prédiction s'accomplit. J'allai voir Anna-Maria, et la priai de recommander à Dieu la pauvre princesse. Elle me promit volontiers de le faire, en m'assurant que je serais pleinement exaucé et consolé. C'est ce qui arriva.

» En 1830, pendant la révolution qui mit Louis-Philippe sur le trône, Anna-Maria vit cette catastrophe. Elle m'en donnait les péripéties, jour par jour, comme si elle eût été sur les lieux. Elle connut et me décrivit de la même manière la révolution de Bruxelles, avant qu'on eût pu l'apprendre par une autre voie.....

» Elle me raconta dans le plus grand détail, les batailles de la guerre de Pologne, à mesure qu'elles se donnaient, ainsi que les incendies, la désolation des villes et des campagnes; tout cela m'était annoncé avant que la plus rapide dépêche télégraphique eût pu nous en informer. Je le disais quelquefois dans les salons, sans en faire connaître la source, et tout le monde était émerveillé de m'entendre raconter les choses avec une si grande précision, lorsque les nouvelles ne pouvaient pas encore en être arrivées. Anna-Maria voyait et annonçait les événements les plus lointains, quelquefois avant leur accomplissement et d'autres fois au moment même où ils s'accomplissaient. »

Cette importante attestation du marquis Bandini nous fournira encore quelques faits relatifs aux Papes. Le confesseur de la Vénérable atteste que le prince Gagarin, abassadeur russe à Rome, vint plusieurs fois questionner le marquis Bandini, pour être au courant des communications qu'Anna-Maria lui avait faites. C'est le marquis lui-même qui l'avoua confidentiellement au confesseur.

CHAPITRE XIII.

Anna-Maria voit dans son soleil l'élection des Papes et les événements de leur pontificat, la mort des Papes, etc.

Anna-Maria vit dans le mystérieux soleil l'élection de tous les Papes, depuis Pie VII. Elle prédit leurs actes et les événements qui devaient avoir lieu sous leur pontificat, longtemps avant qu'ils s'accomplissent.

A l'époque où le général Miollis commandait à Rome, Anna-Maria vit le glorieux retour de Pie VII. Le marquis Bandini nous l'atteste. « Environ un an avant le retour de Pie VII, lorsque les affaires politiques présentaient un aspect bien triste, elle me dit que le Pape retournerait glorieusement sur son siége, en m'indiquant l'époque précise; qu'il officierait à Saint-Pierre le jour de la Pentecôte; et tout cela s'accomplit exactement. »

Dès avant le retour de Pie VII, elle avait vu dans sa mystérieuse lumière le départ des Français, la fin de leur gouvernement; les fêtes que l'on ferait partout sur le passage du Pape en Italie, et surtout à Rome. Elle vit les suites de sa restauration, la manière dont son gouvernement devait être implanté, les malheurs subséquents, les conspirations et tout ce qui devait arriver. Elle vit les plans homicides des sociétés secrètes contre Rome, et surtout contre le haut clergé. Bien des fois, elle se rendit à Saint-Paul-hors-les-murs pour y épancher son cœur devant Dieu. C'était surtout alors que son ardente charité la portait à intercéder par de ferventes et continuelles prières, et à s'offrir à la divine justice comme victime pour ses frères.

Ses prières à ce sujet furent si persévérantes et si ferventes, que Dieu lui promit expressément que, de son vivant, les plans des impies ne réussiraient jamais dans Rome; que s'il leur laissait

le champ libre pour agir, il les arrêterait toujours au moment où ils se croiraient sur le point de triompher; mais que, de son côté, elle devait se disposer à satisfaire à sa justice, en compensation de grâces aussi signalées. Aussi, toutes les fois que les machinations des loges maçoniques furent déjouées, la Servante de Dieu fut-elle frappée de maladies mortelles, de persécutions, de misères, de calomnies et de terribles peines d'esprit.

La pieuse femme ne se décourageait jamais; dès qu'elle voyait reparaître dans le mystérieux soleil les plans des sectaires ourdis de nouveau, tels que le massacre des prêtres et des hauts dignitaires de l'Église, etc., elle rappelait au Seigneur sa promesse, sauf à payer ensuite le prix de ces grâces par de nouvelles souffrances. Ce phénomène dura toute sa vie. Que l'Église est redevable aux prières et aux pénitences de cette pieuse femme! Que ne lui doit pas la ville de Rome, en particulier!

Un des premiers cardinaux avait résolu de faire sa promenade du soir dans un certain endroit de Rome. Anna-Maria voyant dans le soleil le piége que les sectaires lui avaient préparé, chargea aussitôt le prêtre, son confident, d'aller avertir ce digne prince de l'Église de ne pas aller à tel endroit pour sa promenade, comme il l'avait résolu en lui-même, mais de prendre une autre route. Cette communication surprit vivement le Cardinal, qui n'avait manifesté à personne son intention.

A peine Anna-Maria fut-elle sortie de la maladie mortelle dont elle avait été accablée sous le pontificat de Pie VII, que Dieu lui révéla, dans le soleil mystérieux, de nouveaux plans, plus terribles que les précédents, et qui étaient sur le point d'éclater. Elle s'offrit de nouveau à Dieu qui, de son côté, remplit sa promesse. Les sociétés secrètes ne se lassèrent jamais de conspirer sous Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI; mais le Seigneur, agréant pleinement la générosité et l'esprit d'immolation de son humble Servante, déjoua constamment les conspirations des impies, qui avaient déjà fixé l'heure et le moment de leur triomphe. Souvent il procura l'arrestation des chefs; d'autres fois il fit avorter leurs projets, en les découvrant directement à quelque sainte âme, ou par des inondations, des pluies torrentielles, qui en empêchaient l'exécution, ou

par d'autres moyens encore que la pieuse femme remarquait toujours dans le soleil.

Ce fut Anna-Maria qui avertit que l'on devait s'empresser de faire donner les derniers sacrements à Pie VII; les médecins prétendaient qu'il ne courait aucun danger, mais la Servante de Dieu fit savoir que l'on ne devait pas s'en rapporter à leurs promesses, et qu'il ne tarderait pas à mourir; le fait le prouva bientôt.

Lors de la dernière maladie du Pape Léon XII, Anna-Maria reçut, de grand matin, de son céleste Époux, l'ordre de prier pour son passage à l'éternité. Elle entendit ces paroles: « Lève-toi, et prie pour mon Vicaire, qui est sur le point d'être appelé à mon tribunal. » Elle se leva aussitôt, pria et l'on apprit la mort du Pape le lendemain.

« Je me souviens fort bien, dit le marquis Carlo Bandini, qu'après la mort de Léon XII, pendant que les cardinaux étaient au conclave, et lorsque personne ne pouvait prévoir l'époque où il plairait à Dieu de consoler l'Église par l'élection du nouveau Pape, Anna-Maria annonça l'élection, huit jours avant qu'elle ne fût faite, en ajoutant que le Pontificat de Pie VIII serait court. »

« La Servante de Dieu, dit Mgr Pedicini, vit dans le mystérieux soleil le catafalque préparé pour les funérailles du Pontife. Je me souviens que je demeurais au Quirinal, en qualité de secrétaire des mémoriaux de Pie VIII, lorsque ce Pape tomba malade, mais il se trouva un peu mieux, et l'on espérait qu'il pourrait reprendre ses audiences; le soir même, le prêtre confident vint me voir, et me dit que la Servante de Dieu avait vu dans le soleil le catafalque surmonté de la tiare. J'en prévins aussitôt le cardinal. Celui-ci témoigna une vive surprise; mais, connaissant fort bien, par expérience, que les choses communiquées à Anna-Maria se vérifiaient toujours, il ne douta pas de ce que je lui annonçais. Pie VIII mourut peu de jours après. »

Après la mort de Pie VIII, la révolution devait éclater à Rome. Dieu fit voir à la pieuse femme, accablée de souffrances, les divers moyens qu'il avait pris pour couper tous les fils du complot. Le divin Époux lui disait souvent que ses souffrances étaient nécessaires pour diverses fins qu'elle connaissait, et pour d'autres qu'elle

devait être contente de ne pas connaître. Ces souffrances lui étaient annoncées, afin qu'elle s'y préparât, par des coups redoublés qu'elle entendait distinctement dans son cœur; ils étaient plus ou moins forts, suivant l'intensité du mal qui allait survenir. Elle se résignait tranquillement, quoique la pauvre nature en sentît toute l'amertume. Dieu la lui faisait savourer pour augmenter ses mérites. Elle demandait avec humilité pardon pour elle et pour les autres, répétant cette parole qui lui était familière dans ses souffrances: « *Peccavi, Domine, miserere mei.* J'ai péché, ô Seigneur, ayez pitié de moi. »

La relation suivante, faite par Mgr Natali, confident de notre Vénérable, prouve qu'elle prévit également le pontificat de Grégoire XVI et les principaux événements qui devaient le caractériser. Cette annonce prophétique eut lieu au moyen de charmants symboles, qui témoignent de l'alliance intime qui existe entre la religion et la poésie, comprise dans son sens le plus élevé.

« J'allai avec la Servante de Dieu visiter le crucifix de Saint-Paul-hors-les-murs. Le cardinal Capellari y vint après, de Saint-Grégoire. Anna-Maria occupait l'unique prie-dieu qui se trouvât dans la chapelle; j'essayai de la secouer, afin qu'elle cédât la place au cardinal, mais elle était en extase et ne s'aperçut de rien; le bon cardinal me fit signe de la laisser tranquille, et s'agenouilla devant la balustrade. Anna-Maria, revenue de son sommeil extatique, se mit à regarder fixement son soleil, puis le cardinal. En retournant à Rome, je la questionnai sur ce regard fixe qu'elle avait arrêté quelque temps sur le cardinal Capellari. Comme elle devait par obéissance me découvrir toutes choses, elle me dit franchement: « C'est le Pape futur. » Elle me décrivit les signes allégoriques qu'elle avait remarqués à ce sujet dans le mystérieux soleil; c'était une petite colombe, entourée de rayons d'or, qui se posait devant lui; elle était couverte de nuages qui indiquaient les épreuves du Pontificat.

» A l'époque où Anna-Maria prédit l'élection du cardinal Capellari, Pie VIII n'était pas très-bien. Elle commença dès lors à faire de ferventes prières pour lui; il mourut quelques mois après. Pendant la vacance du Saint-Siége et durant les conclaves,

la Servante de Dieu redoublait ordinairement ses prières et ses pénitences, pour qu'il plût à Dieu de donner à son Eglise un Pasteur capable de la gouverner et de la défendre. Le conclave s'étant donc réuni, Anna-Maria vit de nouveau paraître dans le soleil les signes de l'élection du cardinal Capellari : une petite colombe portant la croix, une autre, les clefs, une troisième, la tiare, deux autres buvant dans un calice aux armes des Camaldules. Elle vit en même temps la révolution qui fût comprimée, et toute la suite du Pontificat.

» Le cardinal Capellari me témoignait une grande bonté ; il m'offrait du tabac ainsi qu'à Mgr Barberini, à cause d'un mot spirituel qui lui fut dit dans l'antichambre de Léon XII, lors de son élévation au cardinalat ; il protesta que Monseigneur et moi, nous aurions toujours du tabac de sa tabatière. Je le rencontrai à Sainte-Marie-de-la-Victoire, un peu avant qu'il entrât au conclave ; il m'appela pour m'offrir du tabac, et, en le prenant, je lui dis : « Je ne voudrais pas que ce fût la dernière fois ; car qui oserait mettre la main dans la tabatière du Pape ? » Il me répondit en souriant : « Allons donc ! je n'y pense pas ; » et remonta en voiture. Il y avait bien des jours que les cardinaux étaient assemblés. D'après ce que m'avait annoncé Anna-Maria, je me rendis à l'un des tambours du conclave, auquel présidait Mgr Spada. Je demandai le cardinal Barberini, et, après avoir pris des nouvelles de sa santé, et lui avoir demandé ce dont il pouvait avoir besoin, je lui dis : « Prenez dix-sept ou dix-huit prises de tabac dans la tabatière de notre ami, et dites-lui que je ne pourrai plus en prendre. » C'était prédire clairement la papauté. Le cardinal Barberini prit les dix-sept prises dans la tabatière du cardinal Capellari ; mais, ne pouvant pas faire usage de toutes, ils les prenait et les jetait par terre. Le cardinal surpris lui dit : « Que faites-vous ? vous jetez mon tabac ? » — « Je vous le dirai plus tard, » répondit Barberini, en continuant de compter les dix-sept prises. Capellari sourit à l'annonce que le cardinal lui fit de ma part. Le fait est qu'il fut élu pape, dix-sept ou dix-huit jours après. Les portes ayant été ouvertes, il me vit dans la grande salle, avec l'ambassadeur du Portugal, et me jeta un coup d'œil significatif. Plus tard, j'allai

lui faire acte d'obédience avec mes collègues du collége des chapelains pontificaux; il me fit rester après les autres et m'offrit du tabac. Il continua de m'en donner toutes les fois que j'allai à l'audience.

» Après la mort d'Anna-Maria, je fis offrir à Sa Sainteté un portrait lithographié de cette vertueuse femme, par l'intermédiaire du premier aide de chambre, le chevalier Gaetano Moroni, et lui fis part de toute la prophétie susdite, concernant les événements relatifs à son auguste personne, tels que la Servante de Dieu me les avait communiqués.

» Après l'élection de Grégoire XVI, la révolution éclata dans l'Etat Pontifical. Anna-Maria, alors déjà décédée, avait vu par avance dans son soleil les plans sanguinaires des sociétés secrètes, surtout contre les ministres du sanctuaire. On ne saurait dire toutes les prières, les sacrifices, les pénitences, qu'elle offrit dès lors à Dieu avec toute l'énergie de son âme. Dieu, qui l'aimait particulièrement, ne sut pas lui refuser une grâce demandée avec tant de confiance et de zèle; mais, pour accroître encore ses mérites, il lui révéla que sa justice allait se satisfaire sur elle-même, pour tant de péchés qui se commettaient et devaient se commettre encore dans cette ville de Rome. Elle se résigna à la volonté divine et accepta tout, afin que l'Église et l'État Pontifical fussent préservés de si grands maux. En effet, il lui en coûta de terribles souffrances et une longue maladie, sans compter le cortége ordinaire des peines de famille et autres tribulations de tout genre. »

CHAPITRE XIV.

Prédictions de la Servante de Dieu, relatives à Sa Sainteté Pie IX et à son pontificat.

La Vénérable Servante de Dieu, Anna-Maria, avait connu les événements qui, après le pontificat de Grégoire XVI, devaient marquer toute la suite glorieuse et tourmentée de celui de son successeur. Ici notre tâche devient difficile et scabreuse. Nous essaierons d'éviter tous les écueils, en nous bornant à la reproduction pure et simple des pièces authentiques recueillies dans le procès de béatification.

« Un jour, raconte le cardinal Pedicini, elle priait, en versant un torrent de larmes. Elle offrait au Seigneur ses peines et ses souffrances afin que les pécheurs se convertissent, que le péché fût détruit et que Dieu fût connu et aimé. Le Seigneur daigna lui manifester les horribles péchés des personnes de toute condition, et combien il en est offensé. A cette vue, la Vénérable ressentit une profonde douleur, et dit en soupirant: « O mon Bien-Aimé! comment pourrait-on remédier à un si grand désastre? » Il lui fut répondu: « Ma fille, mon épouse, mon Père et moi nous remédierons à tout. Après le châtiment...... ceux qui survivront devront se comporter ainsi...., etc. » Et elle vit une foule innombrable d'hérétiques rentrer dans le sein de l'Eglise; elle vit aussi leur conduite édifiante et celle des autres catholiques [1].

» Une autre vision eut lieu lorsqu'elle était en oraison, devant le petit autel de sa chambre, dans la nuit 21 mars 1812. La sainte femme priait pour l'Eglise et pour le monde entier. Elle vit [2] paraître tout à coup dans les airs un globe semblable à la

(1) Procès. fol. 1246. Summ. N. VII. § 167, etc.

(2) Procès. fol. 307. Summ. N. XVII, § 15 et 145.

terre, entièrement entouré de flammes qui menaçaient de le consumer. D'un côté, était Jésus crucifié, répandant un torrent de sang; à ses pieds, était la sainte Vierge qui, ayant déposé son manteau de Reine, priait instamment le divin Sauveur d'arrêter, par les mérites de son sang offert pour les pécheurs, les fléaux dont les hommes étaient menacés; Anna-Maria s'unit à cette prière et la vision disparut.

» Anna-Maria parlait souvent au prêtre, son confident, de la persécution que l'Eglise devait traverser, et de la malheureuse époque où l'on verrait se démasquer une foule de gens que l'on croyait estimables. Elle demanda quelquefois à Dieu quels seraient ceux qui résisteraient à cette terrible épreuve; il lui fut répondu: « Ceux auxquels j'accorderai l'esprit d'humilité. » C'est pour cela que la Servante de Dieu établit dans sa famille l'usage de réciter, après le rosaire du soir, trois *Pater,* trois *Ave Maria* et trois *Gloria Patri,* en l'honneur de la T.-S. Trinité, pour obtenir qu'elle daignât, par sa bonté et sa miséricorde infinies, mitiger le fléau que sa justice réservait à ces temps malheureux.

» Pendant plusieurs jours de suite, elle vit se répandre sur le monde entier des ténèbres excessivement épaisses[1], puis tomber

(1) Il est à présumer qu'il s'agit ici de ténèbres physiques. Mais, la Vénérable n'a fixé ni la durée, ni la nature de ces ténèbres, ni le temps où elles arriveront. Mgr Natali, interrogé à cet égard par un grand nombre de personnes, a donné à toutes l'assurance que les ténèbres dureront trois jours. Nous lisons, dans la vie anglaise d'Anna-Maria, éditée par M. Thompson, qu'un prêtre italien, autrefois employé à l'église Saint-Marcel à Rome, et aujourd'hui retiré en Angleterre, étant allé trouver un jour don Natali qu'il connaissait bien, celui-ci lui livra la prophétie relative aux ténèbres « pendant lesquelles, lui dit-il, les cierges bénits donneront seuls de la lumière » et il ajouta que la Vénérable n'avait fixé aucune date pour cet événement, mais qu'il aurait lieu précisément lorsqu'on aurait perdu tout espoir d'anéantir par des moyens humains la persécution qui sévit contre l'Eglise. Au reste, Anna-Maria n'a point été seule à prédire cet événement. Elisabeth Canori-Mora, autre Tertiaire Trinitaire, déclarée Vénérable en 1875, parle aussi dans ses prédictions d'un temps ou régneront d'épaisses ténèbres.

L'auteur d'une autre Vie d'Anna-Maria a l'air de s'étonner que nous parlions à nos lecteurs des ténèbres et autres événements extraordinaires, dont l'annonce est attribuée à Anna-Maria. Nous pourrions nous contenter de répondre que notre

des débris de murs et de poutres, comme si un grand édifice se fût écroulé.

„ Ce fléau lui avait été manifesté à plusieurs reprises, dans le mystérieux soleil. Il plut à Dieu de lui révéler aussi que l'Église, après avoir traversé plusieurs douloureuses épreuves, remporterait un triomphe si éclatant que les hommes en seraient stupéfaits; que des nations entières retourneraient à l'unité de l'Eglise romaine, et que la terre changerait de face. „

Voici encore ce que nous lisons dans la Vie de la Vénérable, écrite par Mgr Luquet, évêque d'Hésebon. « Les différents pontifes, sous lesquels vécut Anna-Maria, et l'auguste Pie IX lui-même, bien qu'elle fût morte avant son élévation au suprême pontificat, ont été l'objet des lumières surnaturelles que Dieu lui donnait. Voici, en particulier, ce qu'elle connut, bien longtemps d'avance, au sujet de ce saint Pontife. Nous tenons ces détails d'un prêtre respectable en qui Anna-Maria avait la plus grande confiance, et qui nous les attesta de vive voix et par écrit, dès les premiers temps de Pie IX. Elle parlait un jour à ce même prêtre de la persécution que l'Église devait souffrir. Elle lui fit connaitre ce que les impies devaient tenter contre Rome, comme par malheur nous l'avons vu se réaliser. Elle lui indiqua ce que devait souffrir alors le conducteur de la barque de saint Pierre.

„ Désireux de savoir ce que serait ce Pontife, le prêtre lui demanda s'il se trouvait au nombre des cardinaux. Elle répondit que non; que c'était un simple prêtre, alors habitant hors de l'État romain, dans des contrées fort lointaines. En effet, l'abbé Mastaï était alors simple prêtre, attaché à la nonciature de Chili. Anna-

seconde édition, qui déjà les citait, a été examinée attentivement à Rome, et trouvée *conforme en tout aux procès apostoliques, plus complète et plus exacte que nulle autre des Vies de la Vénérable, données jusqu'à ce jour au public*. (Voir aux Approbations).

Nous comprenons bien que ces prédictions puissent effrayer, peut être inutilement, certaines âmes molles et sensuelles, mais nous savons aussi de bonne part qu'elles font que d'autres se prennent à réfléchir sur leurs désordres, se recueillent, prient et se convertissent. Or, il faut absolument qu'on en arrive là pour arrêter le bras de Dieu prêt à nous frapper encore.

Maria décrivit le futur Pontife. Elle dit: « Qu'il serait élu d'une manière extraordinaire; qu'il ferait des réformes; que si les hommes en étaient reconnaissants, le Seigneur les comblerait de bénédictions, mais que s'ils en abusaient, son bras puissant s'appesantirait sur eux pour les punir. Elle dit que ce Pontife, choisi selon le cœur de Dieu, serait assisté par lui de lumières spéciales; que son nom serait divulgué dans tout le monde et applaudi par les peuples; que le Turc lui-même le vénérerait et enverrait le complimenter. Elle dit qu'il était le Pontife saint, destiné à conjurer la tempête qui allait éclater contre la barque de Pierre; que le bras de Dieu le soutiendrait et le défendrait contre les impies, lesquels seraient humiliés et confondus; qu'il aurait, à la fin, le don des miracles; que l'Eglise, après de douloureuses vicissitudes, obtiendrait un si éclatant triomphe, que les peuples en seraient dans la stupéfaction [1]..... »

Sans doute tous les secrets que révéla Anna-Maria sur les temps présents et futurs ne sont pas encore connus. On a dû remarquer qu'il y a une lacune dans les documents que nous avons reproduits plus haut; d'autres semblables lacunes se trouvent en plusieurs endroits, sans doute parce qu'il n'est pas prudent de livrer à la publicité, surtout dans une cause dont le procès n'est pas terminé [2],

(1) On avait voulu nous assurer que Mgr Natali, confident d'Anna-Maria, avait formellement protesté contre l'application que l'on a faite à S. S. Pie IX de ces prédictions de notre Vénérable. Pour plus de sûreté, nous avons dû recourir à Rome, et il nous a été répondu catégoriquement : « Que jamais Mgr Natali n'a rien dit de semblable; qu'il résulte, d'ailleurs, évidemment de la lecture des pièces du procès de Béatification, que ces prédictions regardent le successeur immédiat de Grégoire XVI; que Pie IX lui-même a déclaré plusieurs fois très-explicitement que ce qu'a dit là notre Vénérable le concerne lui-même; que Sa Sainteté en touche la réalisation, pour ainsi dire, avec la main; et que par deux fois, au moins, Elle a vivement pressé le Promoteur de la foi de hâter la conclusion du procès apostolique relatif à la Béatification d'Anna-Maria.

(2) Mgr Barbier de Montault, camérier de S. S. Pie IX, rendant compte d'une visite qu'il fit, en 1869, à Mgr Natali, en compagnie d'un haut dignitaire de l'Eglise d'Allemagne, assure que le prêtre confident leur a dit: « L'Italie rendra au Pape ce qu'elle lui a pris, et elle lui sera soumise. — Pie IX verra le triomphe de l'Eglise. — Le Pape est uni d'intention avec Anna-Maria qui veille sur lui. — Pie IX sera

des faits relatifs, pour la plupart, à des personnages qui sont encore sur la scène politique du monde. Peu à peu, le jour se fera plus complet, mais nous en savons déjà assez pour nous édifier sur l'importance des dons surnaturels confiés à cette grande âme, pour sa sanctification personnelle et pour le bien général de l'Église[1].

La Servante de Dieu nous a promis pour notre mère bien-aimée, la sainte Église Romaine, un triomphe final sur tous ses ennemis. Oh! comme notre cœur s'ouvre et se dilate à cette consolante promesse! Comme il sent se fortifier son espérance en la miséricorde du Seigneur! Non, il ne peut se faire que Dieu retarde encore beaucoup l'exaltation complète de la Foi catholique.

Cette douce Reine des Anges, à laquelle notre siècle s'honore de payer un large tribut de vénération et d'hommages, exaucera sans nul doute les vœux plusieurs fois exprimés par Celui qui, après de si longs jours d'attente, a eu la gloire de la proclamer *Immaculée*[2].

un saint. — Les prophéties d'Anna-Maria s'étendent jusqu'à l'Antechrist, dont les temps sont proches. — Il y aura encore beaucoup de Papes, mais ils ne vivront pas longtemps. » On lui demanda alors pourquoi les prophéties d'Anna-Maria ne sont pas publiées entièrement puisqu'elles sont si claires. Il dit qu'elles sont sous le scellé à la Congrégation des Rites, et qu'on ne pourra les faire connaître que lorsque le procès de Béatification sera achevé.

(1) Voici ce qu'on lisait dans la *Gazette du midi* 23 juillet 1871. « Le Saint-Père donnait audience, il y a quelques jours, aux collecteurs de la confrérie de Saint-Pierre chargés de l'œuvre du denier à Rome. En les voyant, le Pape s'est écrié: « Oh! voici mes bons quêteurs; je suis en effet, comme le P. Gardien qui envoie ses tertiaires, la besace sur le dos, quêter pour le pauvre couvent, car sans cela l'affaire irait mal; mais c'est assez, remercions le Seigneur. Il y avait un bon vieux prêtre, Mgr Rafaële Natali, promoteur zélé de la cause de la Vénérable Anna-Maria, qui nous racontait des choses merveilleuses de cette pieuse femme, et surtout des prédictions relatives au temps où nous vivons. Elles sont consignées dans les procès-verbaux, et le Saint-Siége portera à cet égard son jugement. Or, ce bon prêtre nous a répété fort souvent, comme le tenant de la Vénérable, qu'un moment viendrait où le Saint-Siége serait réduit à vivre et à se soutenir des aumônes du monde entier, mais que, du reste, l'argent ne manquerait jamais. En vérité, il serait difficile de ne pas reconnaître la justesse de cette prédiction. Remercions donc le Seigneur, prions davantage et espérons. »

(2) S. S. Pie IX disait, à la fin de 1870, à un évêque d'Orient : « Le monde est plongé dans le mal, mais une main humaine est impuissante à le sauver; il faut

La paix reviendra dans le monde parce que Marie soufflera sur les tempêtes et les apaisera; son nom sera loué, béni, exalté à jamais.

Hâtons, nous-mêmes, l'arrivée de ces temps fortunés, en nous adressant par de ferventes supplications à la très-sainte Trinité et à la puissante Mère du Rédempteur.

que la main de Dieu se manifeste visiblement, et je vous le dis : nous verrons nous-mêmes cette main divine avec les yeux de notre corps. »

Dès le lendemain même de la mort de Pie IX, un écrivain distingué, M. Coquille, se posait dans le journal *Le Monde* cette question : *Pie IX a-t-il quitté la terre avant d'avoir vu le triomphe de l'Eglise?* en voici la réponse qu'il y faisait : « Dieu ne juge point à notre mesure ... A quelle époque l'Eglise a-t-elle eu plus d'enfants docilement rangés sous sa houlette? Quel conquérant a jamais soumis plus d'espaces que Pie IX et annexé plus d'âmes à son empire? La hiérarchie catholique a reconquis la Hollande, l'Angleterre. Elle prend possession de l'Ecosse. Que de diocèses créés !... 1200 évêques unis entre eux et au siége de Pierre, comme jamais ne l'avaient été leurs prédécesseurs. Partout les fidèles s'associent pour la défense de l'Eglise et de la Papauté... La restauration temporelle se prépare... Pie IX a partout raffermi les défenseurs de la Vérité; partout il a fait reculer l'erreur. Dogme de l'Immaculée Conception, Dogme de l'Infaillibilité pontificale, *Syllabus!*... Concile du Vatican, dont on peut dire sans nul doute que c'est l'événement le plus important qui ait eu lieu dans l'Eglise, après le concile de Trente. Celui-ci avait refoulé la Réforme, le concile du Vatican présidé par Pie IX, a brisé le libéralisme, qui pénétrait dans l'Eglise et rendu à l'autorité son éclat. Quel plus beau triomphe aussi pour l'héroïque vieillard que ces foules accourues des extrémités du monde pour les fêtes de son cinquantenaire. » L'humiliation des ennemis du catholicisme est moins sensible, il est vrai, et, néanmoins ils ont dû subir ce déboire de ne pouvoir rien contre le conclave qu'ils s'étaient tant promis d'empêcher ou d'influencer à leur gré. On a dû remarquer aussi que la société civile tend à se rejoindre à l'Eglise et que les princes, même ceux qui sont encore séparés du centre catholique, commencent a s'apercevoir qu'en se tenant éloignés du Saint-Siége, ils tombent sous le joug de la révolet et de l'instabilité; de cette sorte que le jour n'est peut-être pas éloigné où les successeurs de Pie IX seront encore les arbitres des destinées de l'Europe et du monde entier. Les fondements de l'avenir sont jetés; le succès moral, obtenu par l'immortel Pie IX, ne peut être que le signal de bien d'autres succès. Sachons attendre avec confiance; l'heure de l'entière délivrance et du triomphe complet ne peut tarder beaucoup à sonner.



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

Réputation de sainteté dont jouissait Anna-Maria même de son vivant. Hommages qu'on lui rendait. Son humilité.

Il arrive souvent, dans ce monde, que la vertu est livrée au mépris et foulée aux pieds; mais la justice de Dieu l'exalte aussi quelquefois, en la couronnant dès ici-bas de cette vive lumière, qui forme plus tard l'auréole des saints.

Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes d'Etat, des savants et des conquérants, des princes et des rois, venir s'incliner humblement devant un anachorète simple et grossier, ou devant une pauvre femme du peuple, en signe de leur sincère admiration pour les prodiges qu'opérait en eux la main du Seigneur! Combien de fois aussi la beauté d'une âme juste, rayonnant pour ainsi dire par tous les sens, n'a-t-elle point imposé silence aux partisans du monde, on les forçant à avouer que toute gloire humaine n'est qu'une ombre, en comparaison de celle qui accompagne tôt ou tard les vrais serviteurs de Dieu!

Anna-Maria a joui de cette haute influence attachée à la pratique de la vertu, bien que jamais elle ne l'eût recherchée. Quoique la Servante de Dieu fît tout son possible pour s'éclipser et se cacher, la splendeur des lumières et des dons surnaturels dont elle faisait usage pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, ne le permettait pas toujours. Elle recommandait

instamment le silence aux personnes qui recevaient des grâces extraordinaires par son entremise, et, par un saint artifice, elle tâchait de leur faire croire qu'elle était une des plus misérables créatures de ce monde; néanmoins, comme l'on est naturellement porté à indiquer à d'autres le remède par lequel on a été guéri soi-même, la réputation d'Anna-Maria alla si loin, surtout dans les premiers temps, qu'elle était continuellement assiégée chez elle et dans les églises, par des personnes qui recouraient à elle.

Sa pauvre et petite maison, au fond d'une ruelle, était fréquentée par des personnes de condition, qui foulaient aux pieds le respect humain, pour avoir l'avantage de consulter une âme aussi privilégiée. Des prélats qui furent ensuite élevés à la pourpre, des princes, des dames distinguées s'y montraient fréquemment.

Les cardinaux Ercolani, Riganti, Cesari, Mgr Mastaï[1] et d'autres la connurent. Des évêques étrangers, arrivant à Rome, la consultaient sur les plus importantes affaires de leurs diocèses, et attendaient sa décision avant d'agir.

Le Pape Pie VII, de sainte mémoire, avait une grande estime pour notre Vénérable. « Ce pontife lui fit donner un jour par moi-même, dit le cardinal Pedicini, l'ordre de lui écrire. Elle s'épouvanta, d'abord, à cause de son peu d'instruction, d'avoir à tracer quelques lignes pour le Saint-Père; mais, vaincue enfin par l'obéissance, elle raconta par écrit et avec les plus minutieuses circonstances un trait de l'enfance de Pie VII. Le Pape dit en souriant, que tout était parfaitement vrai; depuis lors, Sa Sainteté me demandait des nouvelles d'Anna-Maria toutes les fois que je me rendais à l'audience. Elle me chargeait de lui porter sa bénédiction, en lui recommandant de prier pour la sainte Eglise et pour son chef.

Léon XII conçut une grande vénération pour la Servante de Dieu, par ce que lui en avait dit Mgr Strambi[2]. Mgr Menocchio[3],

(1) Ce prélat, dont il a déjà été parlé plus haut, est différent de SS. Pie IX.

(2) Voir plus loin la note relative aux Passionistes.

(3) Sacriste de SS. Pie VII, mort à Rome le 25 mars 1823; déclaré Vénérable le 27 avril 1871.

le Vénérable frère Félix de Montefiascone, capucin[1], et une foule d'autres personnages, morts en odeur de sainteté, eurent des relations suivies avec Anna-Maria, à cause de la haute considération qu'ils avaient pour elle.

Quelle profonde humilité, quel détachement, quelle prudence héroïque ne lui fallut-il pas pour se tenir dans l'ombre, pendant qu'elle était consultée de toutes parts par des souverains, des princes, des prélats et des personnes de toute condition! Elle ne se départit de cette réserve que devant une nécessité bien constatée.

Avec les lumières qu'elle avait, les relations et les moyens dont elle disposait, elle aurait pu s'illustrer parmi les serviteurs de Dieu, en fondant quelque œuvre pieuse; mais elle en était très-éloignée parce qu'elle n'aimait pas les nouveautés. Elle craignait extrêmement l'amour-propre. En plusieurs occasions, elle conseilla à des personnes qui la consultaient, de rétablir les belles œuvres qui existaient à Rome en si grand nombre, au lieu d'en créer d'autres. « De cette manière, disait-elle, on fait du bien et on se moque du démon, qui n'a pas le moyen de s'y introduire par l'amour-propre, l'ambition et la gloire de propager une institution nouvelle. » Elle ne se servit de ses dons surnaturels que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, en écartant toute vue d'intérêt personnel. Elle n'en usait qu'avec circonspection pour ce qui la concernait, parce qu'elle se considérait comme une indigne dépositaire des grâces du Seigneur.

Elle opérait souvent des guérisons miraculeuses, en visitant les malades. Si on voulait la remercier, elle se troublait et répondait aussitôt qu'il fallait remercier la bonté divine qui avait daigné faire cette grâce, par l'intercession de la sainte Vierge ou des Saints. « Car, disait-elle, tout bien spirituel ou temporel vient de Dieu, au lieu que la créature, n'a pour elle que l'héritage des maux et de la misère, causés par le péché. » Elle tremblait toujours pour elle-même et priait son céleste Epoux, par d'incessantes larmes et des soupirs, de la soutenir dans ses combats. Dans ce

(1) Mort à Rome, en odeur de sainteté, en l'année 1828.

but, elle se mortifiait et fuyait toutes les occasions d'offenser Dieu, parce qu'elle était intimement persuadée de sa faiblesse et de son néant.

Elle détestait ses fautes, si légères qu'elles fussent, avec tout le zèle de son âme, et pour les effacer, elle appliquait toutes les pénitences et mortifications qu'elle pouvait faire, mais surtout les croix et tribulations que Dieu lui envoyait chaque jour et les rudes privations résultant de sa pauvreté. Lorsqu'elle s'apercevait d'avoir fait quelque manquement, même involontaire, elle s'en accusait avec amertume, et, animée d'une sainte indignation contre elle-même, elle disait sans détours, qu'elle était une orgueilleuse, une sotte qui n'était bonne à rien, qu'à faire le mal. Elle s'estimait au fond du cœur la dernière et la plus méprisable des créatures.

Un autre effet de sa profonde humilité, c'était le respect qu'elle avait pour son prochain, surtout pour les prêtres et pour les personnes élevées en dignité; son céleste Directeur lui avait appris à voir dans toute personne, revêtue d'une autorité quelconque, un représentant de Dieu même.

L'obéissance parfaite qu'elle pratiqua constamment, soit envers son confesseur, soit à l'égard de son mari et de toutes les personnes de sa maison, témoigne aussi du bas sentiment qu'elle avait d'elle-même, puisqu'en toutes choses elle renonçait volontiers à sa manière de voir, pour adopter les sentiments d'autrui.

Ce fut donc pour la pieuse femme un tourment continuel de se voir honorée, estimée et recherchée. Elle s'en plaignit fréquemment à Dieu, lui disant avec la plus aimable simplicité : « Qu'elle voyait bien qu'il ne l'aimait pas, puisque, au lieu de lui faire suivre la voie du mépris qu'il avait choisie pour lui-même, il la faisait marcher par un sentier différent, où elle craignait d'être la victime des ruses du démon et de finir par se perdre. »

« Le 28 août 1821, la pieuse femme eut une terrible tentation dans laquelle le démon lui disait, avec une grande insistance, qu'elle ne se sauverait pas. Ce fut pour dissiper cette attaque de l'esprit malin, que le Seigneur lui dit, pendant qu'elle priait, sur les cinq heures du soir : « Tu te souviens bien de ce que je te dis un jour; ma promesse s'est accomplie et s'accomplira encore. Je

n'ai jamais accordé de telles faveurs à ceux qui vivent dans ma disgrâce. Comme je suis le principe et la fin de l'homme, je ne découvre point ainsi mes secrets à ceux qui doivent faire une mauvaise fin. Il est vrai qu'il en est un grand nombre, qui, ayant bien commencé, ont mal fini, mais je ne leur ai jamais donné de semblables enseignements. J'ai été jusqu'à te faire connaître une à une les personnes que tu devais souffrir pour mon amour, et tu diras encore que je ne t'aime pas? Ne t'ai-je pas faite semblable à moi dans la croix? Au lieu donc de te plaindre, tu dois te réjouir. Tu dois arriver à ce point... et bientôt après tu viendras être heureuse avec moi. »

A la fin de sa vie, la pieuse femme parvint à une grande tranquillité d'esprit et à une paisible union avec Dieu, que rien ne pouvait plus interrompre.

Nous avons dit avec quel soin Anna-Maria évitait les démonstrations d'estime et d'amitié que lui faisait quelquefois en public la reine Marie-Louise; mais, certes, s'il s'agissait d'essuyer quelque mépris ou des insultes, elle se gardait bien de fuir et de manquer cette bonne occasion. Elle faisait même en sorte que les personnes qui l'accompagnaient ne s'en aperçussent pas, afin que ses détracteurs ne fussent ni réprimandés ni punis. Elle supporta pendant toute sa vie des calomnies, des outrages, des persécutions, mais avec une patience, une résignation, une tranquillité d'esprit sans égales, et même avec une sincère affection pour ceux qui se constituaient ses ennemis. Il faut avouer, néanmoins, qu'il lui en coûta beaucoup d'efforts pour arriver à ce haut degré d'abnégation d'elle-même, à cause de la vivacité de son caractère.

Nous trouvons une dernière preuve de l'humilité de notre Vénérable, dans l'empressement qu'elle mit toujours à rendre aux pauvres et aux déshérités de ce monde tous les services qui étaient en son pouvoir. Elle voyait en eux les fils bien-aimés de son divin Epoux, et de là venaient la déférence et l'affection qu'elle leur témoignait en toute occasion.

Elle priait aussi bien pour une marchande de fruits, pour la femme d'un charretier que pour une princesse. Elle le faisait même avec plus d'empressement et de ferveur, quand il s'agissait

des pauvres. Elle aimait à les entendre exposer leurs besoins, afin d'y subvenir. Malgré son désir de rester dans l'obscurité, elle ne pouvait, la plupart du temps, s'abstenir de s'intéresser aux affaires de haute importance qu'on lui recommandait. Pourtant, nous dit un témoin, la mouche était pour elle comme le chameau, c'est à dire qu'elle témoignait à tout le monde le même intérêt. C'était une chose vraiment merveilleuse de la voir consoler quelque pauvre femme qui se plaignait de la misère, parce que son petit commerce de poules ne marchait pas, ou que ses poules ne lui faisaient pas des œufs comme à l'ordinaire.

Anna-Maria, donnant ses instructions à la pauvre femme sur la manière de soigner sa basse-cour, s'en acquittait avec toute l'exactitude et la charité désirables. Un instant après, elle devait s'occuper d'affaires très-sérieuses, mais elles n'avaient pas à ses yeux plus d'importance que les poules de la voisine. Elle répondait à tout le monde avec la même affabilité, la même patience, le même empressement.

CHAPITRE II.

Des vertus morales de la Servante de Dieu, et, en particulier de sa Prudence et de sa Justice.

« Chacun veut avoir des vertus éclatantes, dit saint François de Sales, des vertus attachées au haut de la croix, des vertus que l'on voit de loin, et qu'on admire ; peu de personnes aiment à cueillir celles qui, humbles plantes, croissent dans l'ombre, au pied de cet arbre de vie ; cependant, elles sont les plus odorantes et les mieux arrosées du sang de Jésus-Christ. Elles sont comme ces violettes qui se plaisent à la fraîcheur de l'ombre, qui se nourrissent de la rosée, et, qui, bien qu'elles aient peu d'éclat, ne laissent pas de répandre un doux parfum. »

Anna-Maria possédait les dons les plus sublimes, les vertus les plus éminentes; cependant, elle avait pour les plus petites, du moins, pour celles qui paraissent telles aux yeux des hommes, une prédilection bien marquée. Nous en avons donné déjà des preuves nombreuses ; nous allons achever cette démonstration, avant d'avoir à raconter le suprême adieu de notre Vénérable à la terre d'exil.

Il est une vertu qui consiste à savoir employer toujours les moyens efficaces et convenables pour atteindre, dans la position où l'on est, le but que l'on se propose; c'est la Prudence. Notre pieuse femme la possédait à un haut degré, car, n'ayant d'autre intention que de plaire à son divin Epoux, elle rapportait tout à lui, de manière à suivre le chemin de la perfection, non moins dans ses occupations domestiques que dans les actions qui s'adressent plus directement à Dieu.

« Passant à la vertu de prudence, dit Domenico, je dépose que la Servante de Dieu faisait tout par amour pour Dieu, et recourait à lui dans toutes ses actions. Elle faisait souvent des oraisons jaculatoires pendant ses occupations. Elle châtiait les enfants avec modération, en sorte qu'ils sont tous sains et saufs, grâce à Dieu. Elle voyait avec peine que des parents s'emportent jusqu'à frapper leurs enfants à la tête, et elle tâchait de l'empêcher si la prudence lui permettait de s'interposer. »

« Anna-Maria, dit le cardinal Pedicini, fut toujours prudente dans ses pénitences. Elle faisait celles qui mortifient le corps, sans ruiner la santé. Elle renonça, sur le conseil de son confesseur, à des macérations qu'elle pratiqua pendant quelque temps, dans la première ferveur de sa conversion. Elle recommandait à ses fils spirituels de se soumettre entièrement aux avis de leur directeur pour les pénitences corporelles, parce qu'il arrive souvent que le démon fait entreprendre des austérités extravagantes pour fatiguer les âmes et les rendre impotentes pour le service de Dieu. Elle aimait, sans doute, que ses fils spirituels prissent de saintes résolutions, mais sans s'engager trop facilement par des vœux que l'on ne peut ensuite facilement observer, ce qui donne des peines de conscience. Elle avait un règlement pour ses exercices de piété,

mais elle avait la prudence de le laisser, quand la charité ou la paix de la famille le demandaient. Elle n'hésitait pas à s'abstenir de la messe et de la sainte communion, quand il fallait soigner à la maison son mari ou ses enfants malades, et pour toute autre nécessité. Elle aima constamment la solitude et la retraite, parce qu'elle savait que la prudence ne permet guère de se répandre et de former des relations, surtout de nos jours, à moins que la charité ne l'exige; mais alors Dieu vient à notre aide, puisque c'est pour son amour que nous traitons avec le monde. »

« Elle avait un caractère doux, gai et patient, ajoute le prêtre confident; néanmoins, elle savait reprendre énergiquement ses fils spirituels, par des reproches proportionnés à leur condition, et elle s'en acquittait avec cette prudence, dont elle était une parfaite maîtresse; mais cette vertu brilla surtout en elle par les conseils de direction qu'elle donnait aux personnes de tout rang qui la faisaient consulter. Des évêques, des prélats, des cardinaux, des princes firent maintes fois l'expérience de sa sagesse et de sa discrétion, dans les affaires les plus compliquées. La duchesse de Lucques suivait aveuglément ses décisions, même pour le gouvernement de ses Etats. Elle l'autorisa à lui envoyer des estafettes, lorsqu'elle croirait qu'il y avait urgence à lui transmettre ses avis. La pieuse femme lui députait ordinairement le prêtre confident; elle agissait en cela sans la moindre prétention, dans le plus profond secret, et avec cette merveilleuse prudence qui lui permit de faire beaucoup de bien, en demeurant toujours cachée. »

La Servante de Dieu ne pratiqua pas avec moins de perfection la vertu de Justice, qui consiste à rendre exactement ce que l'on doit au Créateur, à soi-même et au prochain. Nous savons déjà qu'elle renvoya constamment à Dieu seul tous les remercîments et actions de grâces qu'on lui rendait, après les guérisons obtenues par son intercession. Sa fidélité à remplir tous les devoirs de religion était une marque évidente de sa justice envers Dieu. Elle mettait au premier rang tout ce qui concerne le service du Seigneur; les plus importantes affaires ne venaient qu'après.

Jamais elle n'offensa personne, ni dans ses actions, ni par ses paroles. Elle traitait tout le monde avec les plus grands égards, ne

rebutant jamais personne, bien que souvent elle fût accablée par la maladie et surtout par de violentes migraines; mais elle se faisait violence pour se montrer toujours gaie et de bonne humeur, en famille et avec les personnes du dehors.

Elle était douée d'un cœur très-reconnaissant. Outre les prières communes et particulières qu'elle faisait pour ses bienfaiteurs, elle offrait souvent pour eux des messes et des communions, et se chargeait volontiers de leur obtenir des grâces, au prix des plus rudes pénitences.

Malgré tous les désagréments qu'elle éprouva de la part de son père et de sa mère, elle les traita toujours avec le plus grand respect et les assista jusqu'à leurs derniers moments. Bien que son mari fût naturellement antipathique à une femme d'un tempérament si délicat, elle remplit néanmoins tous ses devoirs à son égard, par esprit de justice, et en se faisant violence intérieurement. Elle l'accueillait avec une douce affabilité et le servait comme une domestique, lui témoignant une affection surprenante, surtout en cas de maladie.

« Les dépenses de la maison, dit Domenico, étaient toujours bien réglées, suivant nos besoins, et jamais rien ne nous manquait de ce qui était nécessaire; mais elle usait pourtant de frugalité, pour ne point laisser prendre de mauvaises habitudes. »

« Non-seulement elle payait ce qu'elle devait, mais je me souviens que si, pour les dépenses journalières, elle remarquait l'erreur de quelque sou, dans ses comptes avec Luigi Antonini, elle faisait rendre ce sou, même avant le déjeuner. A l'époque où elle faisait des corsets pour les religieuses des Saints-Dominique-et-Sixte, elle restituait jusqu'à un bout de fil qui lui était resté. Elle ne contractait pas de dettes parce que, d'après le proverbe, elle faisait les pas suivant la jambe; mais, si elle était contrainte de faire quelque dette de peu d'importance, elle avait soin d'avertir tout d'abord le marchand, puis elle s'empressait de payer au plus tôt, sans attendre la visite du créancier[1].

(1) Au mois de décembre 1874, vivait encore à Rome une vieille dame Grégori, qui avait habité jadis dans la même maison que la famille Taïgi, près du palais

» Elle payait très-exactement les filles de service qu'elle employait dans la maison : outre le salaire convenu, qu'elle avait soin de leur donner chaque mois, toutes les fois qu'il y avait dans le ménage quelque travail extraordinaire, elle leur donnait des étrennes et leur offrait quelque régal. Ces filles témoignaient peu de gratitude, mais elle passait par-dessus, par esprit de charité. »

« En somme, conclut le confesseur de la Vénérable, vigilante pour elle-même, elle tenait constamment en main la balance de la justice envers Dieu et à l'égard du prochain. »

Que dirons-nous de sa Force? Cette vertu est admirable dans les personnes qui ont des dispositions naturelles à la pratiquer, mais elle l'est bien davantage dans un être faible et inconstant comme la femme. Nous trouvons, néanmoins, dans Anna-Maria un esprit plus que viril et une constance à l'épreuve des plus terribles obstacles. Quelle force, quelle énergie de caractère ne lui fallut-il point pour persévérer jusqu'au bout dans sa mission spéciale d'immolation pour les pécheurs! quelle force aussi pour vivre au sein des privations de toute sorte, tandis qu'elle aurait pu avoir tout à souhait! Elle recommandait beaucoup à ses fils spirituels cette persévérance dans les voies de Dieu, leur disant que c'est à cela surtout que l'on reconnaît ses vrais serviteurs.

Les maladies et autres difficultés ne faisaient que ranimer le courage d'Anna-Maria, parce qu'elle savait que les œuvres de Dieu doivent être traversées, pour avoir des garanties suffisantes de bonté et de perpétuité. Dans ses austérités et ses pénitences, bien loin de reculer devant la névralgie et d'autres maux corporels, qu'elle ressentait en commençant, elle s'armait, au contraire, d'une noble vigueur, et bientôt l'épreuve était heureusement vaincue.

La Tempérance, prise dans le sens strict, consiste dans la parfaite modération de l'appétit sensitif pour le boire et pour le manger, et en tout ce qui peut flatter les sens; l'abstinence et la sobriété sont ses filles. Nous en avons déjà parlé relativement à la Servante de Dieu en traitant de la mortification corporelle

Chigi. Elle disait qu'Anna-Maria lui avait emprunté quelquefois de l'argent, mais qu'elle le lui avait toujours très-exactement rendu.

qu'elle pratiqua dès le lendemain de sa conversion. Mais, entendue dans un sens générique, la tempérance est la régulatrice de toutes les actions et passions de la vie humaine.

Armée de ce frein, Anna-Maria sut soumettre toutes ses affections, tous ses actes à la loi de Dieu, et acquérir les vertus opposées aux principaux vices. En réprimant son naturel fougueux, et en se soumettant à tout le monde, elle acquit la tranquillité de l'esprit et une aimable gaieté de caractère, accompagnée d'une profonde humilité de cœur. Par la mortification des sens et surtout de la vue, elle acquit cette exquise pureté qui la rendit, quoique mariée, plus timide et plus circonspecte qu'une jeune fille, dans ses actions, ses paroles, et en toute rencontre ; et ce fut pour conserver intacte cette pureté des lis, signe caractéristique des âmes prédestinées, qu'elle eut soin d'entourer toujours le jardin de son cœur de la haie vive de la pénitence. Elle était persuadée, d'ailleurs, que le corps abattu par les souffrances songe moins à se révolter contre la loi de Dieu. Dans les maladies, elle pratiquait la patience, en union aux souffrances du Rédempteur. Comme toutes les personnes vives et sensibles, elle était portée à la colère, mais elle la réprimait par le frein du silence et de la douceur, et de la sorte, elle put acquérir une résignation héroïque aux volontés du Ciel. Enfin, nous pouvons dire que la tempérance fut la maîtresse absolue de toutes ses actions ; elle régla son cœur et son âme, et soumit parfaitement tous ses sens à la direction de l'esprit.

Par là, notre Vénérable a réellement mérité, croyons-nous, qu'on lui applique cette parole des Proverbes : « La Sagesse éternelle s'est construit une maison qu'elle a établie sur sept colonnes. » L'âme d'Anna-Maria fut en réalité cette maison que le Seigneur éleva de ses propres mains et orna des plus sublimes vertus. Il fonda l'édifice de sa perfection sur sept colonnes inébranlables qui sont les sept vertus que nous avons remarquées successivement en elle, la foi, l'espérance et la charité, puis la prudence, la justice, la force et la tempérance ; et ces sept colonnes reçurent dans son cœur une base si ferme, si solide, que ni les vents des tentations, ni le choc des adversités, ni les efforts des démons ne parvinrent jamais à les détruire ni même à les ébranler.

CHAPITRE III.

Dernières années de la Servante de Dieu, sa résignation dans les souffrances, sa dernière maladie.

Une soif ardente de justice et de sainteté tourmente en cette vie le pieux fidèle qui, ayant reçu dans son cœur quelques étincelles de l'amour divin, gravit courageusement les pentes escarpées de la vertu, et s'efforce d'imiter en tout la perfection du Père céleste. Il ne dit jamais : *C'est assez,* comme le remarque fort bien Saint Jérôme, mais il court à pas de géant dans la voie que lui a tracée le Sauveur; car il n'ignore pas que s'arrêter dans ce sentier, c'est déjà reculer. Il a devant les yeux de son esprit un type de perfection et comme un miroir de justice, dans lequel chacun de ses défauts lui semble une difformité. Bientôt même, il ne peut plus supporter dans sa conduite ces légères imperfections que d'autres n'y remarquent même pas.

C'était bien là le travail intérieur qui s'opérait, avec le cours des ans, dans la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi. Sa chère pauvreté, dont on avait essayé en vain de la dépouiller, son ardent amour des souffrances et de l'abjection, son amour non moins intense pour Dieu et le prochain, atteignaient peu à peu dans son cœur l'apogée de la perfection : « O ma chère fille, lui avait dit, dans une douce vision, le tendre Epoux des âmes, je suis la fleur des champs; je suis tout à toi, de même que je me donne à tous ceux qui prennent hardiment leur croix et marchent sur mes traces. Les enfants de la croix sont mes bien-aimés, et leurs souffrances me forcent à les chérir toujours davantage. Celui qui veut obtenir le ciel doit mener ici-bas une vie de pénitence; celui qui veut me suivre doit souffrir, et quiconque souffre n'est point sujet à l'illusion, mais il avance d'un pas sûr dans la voie du salut. »

Et Anna-Maria s'avançait à grands pas dans cette voie du Sei-

gneur. Elle allait, les pieds ensanglantés, la tête rayonnante. Elle suivait la voie royale sans se détourner jamais, sans se reposer, sans ralentir sa marche. Tout au contraire, la rigueur de sa pénitence croissait, à mesure que déclinait sa vie. Elle voyait le soleil mystérieux jeter une clarté chaque jour plus brillante, et de délicieuses extases venaient plus fréquemment la ravir au séjour des mortels, pour la transporter dans une atmosphère inaccessible aux changements et aux passions humaines. On voyait s'accroître encore les démonstrations de respect et de profonde vénération qu'avait toujours prodiguées à la Vénérable ce bon peuple de Rome, pour le salut duquel elle avait voulu être une victime expiatoire devant la justice de Dieu.

Il était beau et touchant de la voir entourée, dès qu'elle sortait, d'une foule de gens qui, la proclamant sainte, se recommandaient instamment à ses prières, et lui exposaient naïvement leurs désirs, avec la ferme confiance d'être exaucés. Mais ce concert de louanges répugnait à son humilité, et, dans son cœur, elle sentait un besoin toujours plus urgent de vivre dans le silence et le recueillement. Dans son intérieur, et au milieu de ses occupations domestiques, on la trouvait le visage inondé de douces larmes, l'esprit absorbé dans la contemplation des choses de Dieu, tandis que dans son regard brillait une vive lumière qui n'avait plus rien d'humain; on ne pouvait s'empêcher d'éprouver aussitôt pour elle un sentiment de respect et d'admiration.

Le monde ne verra rien de comparable à la beauté des saints. Rien ne sera plus haut que ce détachement souverain de toutes les choses terrestres, plus généreux que cette acceptation constante de la douleur, au profit d'autrui, plus sublime que ce travail pour approcher de la ressemblance de Dieu, non dans la gloire, mais dans les opprobres; et, en courant aux opprobres, les saints atteignent la gloire. Ils remportent des victoires divines; ils distribuent des grâces de salut. Telle était Anna-Maria.

Supérieure à toutes les impressions de la nature, dépouillée de tout attachement aux choses de la terre, et s'abandonnant au bon plaisir de Dieu, elle marchait constamment en la présence de Celui qui avait daigné lui manifester d'une façon si merveilleuse ses

décrets éternels. Elle aurait voulu se rendre invisible aux créatures et consumer son temps aux pieds du crucifix, en attendant qu'elle fût unie pour toujours, dans le ciel, à son Bien-Aimé; mais, néanmoins, l'ardeur de ces désirs ne l'empêchait point de remplir fidèlement les devoirs qui lui étaient imposés au sein de sa famille.

Le 10 mai 1836, Anna-Maria s'était rendue à Saint-Paul hors-les-murs, par ordre de son confesseur; chemin faisant, elle dit au prêtre confident que c'était pour la dernière fois. Après la messe où elle avait communié de la main de ce prêtre, elle s'agenouilla devant le saint Crucifix découvert. Elle sentait en son cœur une grande tranquillité, un profond détachement de toutes choses humaines, et elle entendit les paroles suivantes: « Vis en paix, ma fille, et ne t'inquiète pas de l'extérieur. Tu n'as pas dit cette chose au hasard. Adieu, ma fille, tu me reverras au Paradis, et, pour l'acte d'obéissance que tu as fait aujourd'hui, je t'ai accordé, ainsi qu'à ton confident, une grâce dont vous verrez l'effet sous peu de temps. Oui, ma fille, adieu; bientôt tu seras avec moi dans mon royaume. Hâte-toi d'aller où tu voudras, parce qu'après c'est fini !... »

Le moment arriva enfin, où Dieu, pour la séparer du monde, l'étendit pendant plusieurs mois sur un pauvre grabat. Elle put y rassasier cette soif des souffrances, qui avait toujours tourmenté son cœur.

Le 26 octobre 1836, Anna-Maria tomba malade et se mit au lit qu'elle ne devait plus quitter. La maladie dont elle mourut dura sept mois et quelques jours. Malgré les cruelles douleurs qu'elle endurait, et la peine qu'elle ressentait de laisser sa nombreuse famille sans ressources et abandonnée à la charité d'autrui, elle conserva la plus invariable résignation à la volonté divine, dans une parfaite tranquillité d'esprit. Elle parlait de sa mort prochaine comme d'un voyage qu'elle aurait dû entreprendre ici-bas. De son lit, et jusqu'aux trois derniers jours de sa vie, elle réglait tout l'ordre de la maison. Elle annonça dès lors clairement le moment de son trépas.

Notre malade se trouva bientôt réduite à un tel état de souf-

france, qu'elle ne pouvait plus se mouvoir sur sa couche où l'asthme, les douleurs rhumatismales, les spasmes accompagnés de sueurs, les convulsions intérieures la tourmentaient tour à tour. C'était là une rude épreuve à laquelle le Ciel voulait soumettre sa vertu ; elle la soutint énergiquement. Toujours aimable et gaie avec tout le monde, elle donnait elle-même du courage à ses enfants et à ses amis ; jamais aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres, aucun de ces gémissements étouffés, si familiers aux malades ; il fallait même insister pour qu'elle manifestât le plus faible désir, dans la vue d'alléger ses douleurs. On eût dit qu'elle était bien plutôt au milieu des roses que sur des épines. Qui pourrait nous révéler quelle fut alors l'intensité de sòn mal ? La violence continuelle qu'elle se faisait pour le surmonter, finit par briser tout à fait son corps.

« Pendant sa dernière maladie, nous dit le confesseur, sa nourriture se réduisit presque à rien ; un peu de semoule et une très-faible portion de viande ou de poisson. Ayant ensuite reçu du Ciel l'ordre de s'abstenir de viande, elle ne prit plus qu'un peu de poisson et un tout petit morceau de pain, qui suffisait pour la journée et au delà ; elle prenait quelquefois un fruit cuit. Voilà le régime qu'elle suivit pendant bien des mois, avec une déperdition incessante de forces, par suite d'une sueur continuelle, accompagnée de souffrances aiguës. Elle devait prendre toutes les six ou sept heures une infusion de pavots fort désagréable ; elle le faisait avec une inaltérable patience, et sans perdre jamais la profonde tranquillité dont elle jouissait dans le Seigneur. »

La pauvreté qu'elle avait embrassée par amour pour Jésus-Christ, l'accompagna jusqu'à sa dernière heure. Voici ce que nous trouvons dans une note du confesseur : « Les draps de lit qui servirent à la pauvre femme pendant sa dernière maladie, et dans lesquels elle mourut, je les lui avais donnés moi-même, a titre de charité. Un de ses fils spirituels fournissait quelques petites choses ; je recueillais quelques aumônes, mais cela ne suffisait pas pour soutenir la pauvre famille, et le prêtre confident était obligé de chercher journellement des secours auprès de différentes personnes. C'était un indicible tourment pour la pieuse femme qui

avait le cœur si noble et si généreux; Dieu n'envoyait que le strict nécessaire. »

« Bien que sa détresse fût si grande, pendant les derniers mois de sa maladie, elle reçut, bien injustement, une citation pour payer une dette de sa fille. L'individu qui la fit citer devant le tribunal, jouissait alors d'une santé robuste; il mourut quelques mois après, d'une maladie extrêmement violente.

» Vers la même époque, la pieuse femme eut une tentation du côté d'une dame étrangère, qui voulait parler d'elle, pour la faire connaître dans son pays et lui procurer des secours. La Servante de Dieu chargea le prêtre confident de répondre que le Seigneur s'était servi de la plus misérable créature, pour exercer ses miséricordes, mais sans dire où elle était, ni si c'était un homme ou une femme qui avait été l'instrument des bontés du Seigneur. »

Le prêtre confident célébrait tous les jours la sainte messe dans l'oratoire de notre Vénérable, et chaque jour aussi, il lui administrait le pain des anges pour la fortifier; mais lorsque le mal eut fait de notables progrès, le cardinal Pedicini, qui avait été un des plus grands admirateurs de ses dons et de ses vertus, demanda pour elle au Souverain-Pontife Grégoire XVI, la permission de prendre, même après minuit, des potions calmantes et autres médecines, afin qu'elle ne fût point privée de la céleste nourriture, qui apportait tant de joie dans son cœur.

CHAPITRE IV.

Progrès de la maladie d'Anna-Maria. — Derniers actes d'obéissance. Son délaissement. — Sa sainte mort.

Le 2 juin 1837, notre Vénérable fut prise d'un léger accès de fièvre, qui n'inspira aucune crainte à sa famille, parce qu'elle en avait eu souvent de semblables, et même de plus violents. Les

médecins eux-mêmes assuraient que cette crise n'indiquait pas le moindre danger dans l'état de la malade, mais celle-ci ne pouvait ajouter foi à ces assurances. Elle souriait délicieusement, car elle savait bien que son heure était arrivée, et, de toute la ferveur de son âme, elle se préparait à répondre à l'appel de Dieu.

On était alors dans la soirée du dimanche; la nuit suivante, la fièvre la reprit; elle devint même plus violente, et, le lendemain matin, lundi, la malade eut, aussitôt après la sainte communion, un évanouissement prolongé et un moment d'agonie tel, que toute la famille la crut arrivée à l'article de la mort. Ce n'était là, pourtant, qu'un ravissement pendant lequel un envoyé céleste vint l'avertir qu'elle mourrait le vendredi suivant. Cette nouvelle la remplit d'une allégresse ineffable. Revenue de son extase, elle fit appeler le prêtre qui était le confident de ses pensées, et lui découvrit, avec un visage tout rayonnant de joie, ce que Dieu venait de lui faire savoir. Ses yeux brillaient d'une vive lumière, et tout son extérieur exprimait un sentiment de bonheur qu'il est impossible de rendre. Elle demanda son mari, et le remercia du fond du cœur, et avec les plus tendres expressions, de tous les soins qu'il avait eus pour elle. Elle eut avec lui un dernier entretien particulier, puis elle fit venir l'un après l'autre tous ses enfants, et leur recommanda, avec un amour incomparable, l'usage de la prière et la pratique de la vertu.

« Ayez devant les yeux, leur dit-elle, Jésus crucifié, et que son sang précieux soit toujours l'objet de vos adorations. Oh! sans doute, vous aurez beaucoup à souffrir, mes chers enfants, mais le Seigneur sera toujours prêt à vous consoler, si vous observez ses commandements. Ayez toujours une tendre et sincère dévotion envers la très-sainte Vierge, qui me remplacera auprès de vous, en qualité de mère. Oh! je vous en conjure, ne laissez jamais s'éteindre parmi vous cette douce harmonie, qui est le premier des biens dans une famille. Je vous laisse aussi sous la protection de la glorieuse martyre sainte Philomène. Elle sera toujours votre tutrice sur la terre. »

A ces derniers adieux d'une tendre mère, le cœur de ses enfants se brisait de douleur. Ces salutaires avis les avertissaient de la

grandeur de la perte qu'ils allaient faire; ils ne pouvaient retenir leurs sanglots; des larmes brûlantes témoignaient de la vivacité de leurs regrets, et, tandis qu'ils se tenaient prosternés, comme devant un autel, aux pieds du lit de la mourante, Anna-Maria leur donna à tous sa suprême bénédiction. Elle fit ensuite à son mari les derniers adieux, et Domenico en ressentit une profonde douleur, parce qu'il comprit alors tout le mérite de la compagne qu'il allait perdre. Tout le monde était en pleurs; elle seule éprouvait de la joie. L'apparition de son doux Jésus lui avait laissé dans le cœur une paix céleste. Tandis que ses paroles exhalaient les dernières ardeurs de sa charité, sa pensée la transportait déjà dans les délices de l'éternité.

« De même, ajoute le confesseur, que le pilote expérimenté ne s'effraie pas des plus violentes tempêtes et tient courageusement ses yeux fixés sur la boussole pour guider son navire au milieu des écueils, ainsi la Servante de Dieu, sur son lit de douleur, les yeux fixés toujours sur la céleste enseigne de la volonté divine, dirigeait avec une merveilleuse force d'esprit et jusqu'aux derniers jours de sa vie mortelle, le frêle esquif de sa famille, au sein des plus terribles tempêtes que causaient les contradictions, les murmures, les calomnies et les rudes privations de la pauvreté. Elle donne à chacun les instructions qu'il lui faut, et, détachée de tout, elle se dispose à gravir la montagne de son crucifiement, où elle va consommer son sacrifice, au milieu de vives souffrances et d'un mortel accablement, qui ne feront qu'augmenter, jusqu'aux trois heures d'agonie et au délaissement qu'elle devra subir à l'exemple du Sauveur. »

La pieuse femme aimait beaucoup ses enfants, comme c'est le devoir d'une mère. C'était une grande peine pour son cœur de les laisser dans la misère, bien que ce sacrifice fût de sa part tout à fait volontaire; mais son divin Époux lui avait dit plusieurs fois: « Qu'il les prenait sous sa haute protection, et qu'elle ne devait pas craindre de les laisser, par amour pour lui, au sein de la pauvreté, au lieu de l'aisance qu'elle aurait pu leur procurer. » Il lui avait donné « l'assurance que les bienfaiteurs de tous pays qui feraient du bien à elle-même ou à sa famille seraient récompensés;

qu'il sauverait tous ceux qui, après sa mort, continueraient à faire du bien à ses enfants, tandis qu'il retirerait ses miséricordes à ceux qui cesseraient de les secourir par leurs aumônes. » Notre Vénérable avait reçu les mêmes promesses dans plusieurs allocutions, et le souvenir de ces touchantes prédilections du divin Sauveur pour elle-même et pour ceux qui lui étaient si chers, ne pouvait que la soulager au milieu des anxiétés de ses derniers jours.

Le Seigneur avait conduit jusque là sa fidèle Servante par la voie de la croix, et nous avons vu combien fut héroïque son obéissance envers tous ceux qui étaient auprès d'elle les représentants de Dieu, si durs que fussent quelquefois les ordres qu'elle en recevait. Dieu voulut qu'Anna-Maria, réalisant en elle ce qui a été dit du divin Sauveur, fût réellement obéissante jusqu'à la mort.

« Plusieurs jours avant son décès, elle avait appris surnaturellement que son mal avait besoin de calmants; que des remèdes violents mettraient en mouvement les humeurs, et rendraient sa guérison impossible; mais que si on insistait pour de tels médicaments, elle devait obéir, et que sa soumission serait couronnée dans le ciel. Elle communiqua cet avis au prêtre confident, suivant l'ordre que son confesseur lui en avait donné.

» Le mardi, le mal augmenta avec une grande violence; les médecins voulurent faire usage de ces remèdes énergiques, que la pieuse femme savait devoir lui être funestes. Elle garda, cependant, le plus humble silence; mais le prêtre confident s'opposa fortement à cet avis. Ce fut en vain; les médecins insistèrent pour l'emploi de leurs médicaments, et le mari avec les autres personnes de la maison se rangèrent de leur côté. La pauvre femme se résigna. Elle soumit son corps à ces nouvelles douleurs qui l'unissaient de plus en plus à Jésus crucifié. On appliqua donc les vésicatoires et autres remèdes du même genre, qui excitèrent les humeurs et les attirèrent sur la poitrine. »

Le mercredi, elle demanda le Saint-Viatique. Elle le reçut avec une piété si tendre, un amour si profond, que les sentiments de son âme se communiquèrent à ceux qui furent les témoins de cette touchante cérémonie, et leur arrachèrent des larmes d'attendrissement. On fit venir un religieux Trinitaire, qui lui appliqua

l'absolution *in articulo mortis*, avec les indulgences attachées au Tiers-Ordre de la très-sainte Trinité; puis elle entra dans une longue et douloureuse agonie, pendant laquelle Dieu lui laissa toute sa connaissance, tandis qu'elle jouissait d'une paix parfaite et d'une résignation toute d'amour.

C'est l'usage en Italie, qu'à l'approche des derniers moments, les membres de la famille quittent la chambre du mourant; Anna-Maria eut assez de force et de présence d'esprit pour inviter elle-même ses gens à aller prendre un peu de repos; et, comme le prêtre qui l'assistait en cette heure suprême, lui demandait comment elle se trouvait, elle lui répondit avec le sourire sur les lèvres: « Ce sont des douleurs mortelles. » Pour la fortifier, il lui répéta ces paroles: *Fiat voluntas tua*, auxquelles la moribonde, à bout de forces, ajouta lentement: *Sicut in cælo et in terra;* et ce fut en ce moment même que le prêtre confident fut guéri instantanément d'un gros rhume de poitrine, par l'attouchement de la main d'Anna-Maria.

Dans la soirée du jeudi, elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction; bientôt après ses souffrances redoublèrent, et son agonie, devenue plus douloureuse, lui ôta l'usage de la parole. Ce fut alors seulement qu'on fit éloigner ses proches et ses enfants; leurs gémissements et leurs sanglots auraient pu troubler la sérénité de ces moments suprêmes, et il ne resta auprès de son lit que les personnes qui devaient l'assister. Mais le Seigneur Jésus, qui l'avait rendue obéissante jusqu'à la mort, voulut qu'elle l'imitât aussi dans son complet délaissement sur la croix.

Il permit qu'elle fût abandonnée de tous, pendant les trois dernières heures de son agonie. « Vers le soir, les Pères de la Madeleine, disciples de saint Camille de Lellis[1], croyant qu'elle avait

(1) Il est assurément fort étonnant que les Pères de la Madeleine aient quitté Anna-Maria en un tel moment, où elle avait un plus grand besoin de leur assistance, ce qui sert à démontrer que leur erreur entrait réellement dans les desseins de la Providence à l'égard de notre Vénérable. L'église de la Madeleine se trouve non loin du Panthéon. Elle est desservie par les fils spirituels de saint Camille de Lellis, appelés Clercs Réguliers, ou ministres des infirmes; aux trois

encore quelque temps à vivre, revinrent à leur couvent, et le vice-curé, étant dans la même persuasion, se mit à dire tranquillement son bréviaire dans une pièce séparée. Les gens de la maison s'étaient retirés ; il ne resta donc dans la chambre de la malade que deux femmes de service, qui, entendant dire qu'il n'y avait rien à craindre, se mirent à converser dans un coin de la chambre. Le prêtre confident demeurait bien dans la maison, mais, comme il avait veillé toute la nuit précédente auprès de la malade, on l'avait obligé d'aller prendre un peu de repos. Il était minuit lorsqu'une inspiration bien marquée le fit sortir du lit. Il descendit aussitôt chez la malade qui touchait à ses derniers moments. Il fit appeler le vice-curé, qui commença les prières de l'Église, pour la recommandation de l'âme; après quoi il lui donna une dernière absolution. Le prêtre confident jetait de l'eau bénite sur la moribonde, en invoquant le nom de Jésus et son très-précieux sang. Ce fut alors que cette âme si pure passa à une vie meilleure, pour recevoir dans le sein de Dieu le prix de ses vertus.

On a dit du divin Sauveur qu'il jeta un grand cri au moment de son trépas, *emissâ voce magnâ, expiravit,* pour nous manifester l'intensité des souffrances de son humanité et l'énergie toute divine qui les lui faisait endurer. De même, notre Vénérable poussa en expirant un profond soupir ; c'était une preuve de la force héroïque de son âme, qui lui avait fait supporter si longtemps, et avec une si parfaie résignation, le pesant fardeau de si cruelles douleurs.

Sa mort arriva à une heure du matin du vendredi 9 juin 1837. Elle avait soixante-huit ans et quelques jours, étant née le 29 mai 1769.

vœux ordinaires de religion, ils ajoutent celui de se dévouer au service des malades, même des pestiférés. Ces religieux se sont montrés si utiles à Rome pendant le choléra de 1837, que, pour perpétuer le souvenir de leur dévouement, le Sénat fit alors le vœu de leur donner chaque année un calice en argent. Nous ne saurions dire si cet engagement a été constamment tenu, même après l'arrivée des Piémontais à Rome. Saint Camille, en fondant son Ordre, n'avait eu pour but que le service des malades dans les hôpitaux. Dieu lui fit connaître qu'il devait y joindre les secours à donner aux mourants, dans les maisons particulières.

CHAPITRE V.

Attestations du cardinal Pedicini et du confesseur. Réflexions sur la mort d'Anna-Maria.

A peine la Servante de Dieu eut-elle rendu le dernier soupir, que la nouvelle de sa mort fut communiquée au cardinal Pedicini. Il s'empressa d'adresser au Cardinal, Vicaire de Sa Sainteté, la lettre suivante :

« Eminence Révérendissime,

» Il a plu au Seigneur d'appeler au repos éternel l'âme d'Anna-Maria Taïgi, domiciliée dans la rue des Saints-Apôtres, nº 7. Le cardinal vice-chancelier soussigné, ayant eu l'avantage de la connaître, et d'admirer, pendant plus de trente ans, les dons extraordinaires et les étonnantes lumières dont Dieu l'avait enrichie, à l'égal des plus grands saints, a eu mille fois la preuve que ces lumières ne pouvaient venir que de Dieu, par la manière dont elle a fait connaître, à des époques encore éloignées, des faits particuliers, aussi bien que les événements qui intéressaient l'Eglise et le monde entier. En conséquence, le cardinal soussigné croit devoir avertir la religieuse piété de Votre Eminence, afin que la dépouille qui servit d'enveloppe mortelle à cette âme fortunée, dans l'exercice de tant de vertus, soit entourée des égards particuliers, pratiqués dans des cas semblables et si peu communs. Il a plu à Dieu, dans ses jugements secrets, de cacher au monde cette âme favorisée de la grâce (bien qu'elle ait été connue de personnages de grande considération, tels que Pie VII, de sainte mémoire, qui eut plusieurs entretiens avec elle ; Léon XII, à qui Mgr Strambi en avait beaucoup parlé. Plusieurs autres, même des étrangers, l'ont beaucoup connue, en particulier Mgr Flaget, qui

eut la satisfaction de la visiter pendant sa maladie, avant de quitter Rome). Cependant, qui peut savoir quels sont les secrets desseins du Seigneur, et s'il ne daignera pas, comme on a lieu de l'espérer, manifester dans l'avenir ses miséricordes envers cette créature privilégiée? Le cardinal soussigné profite de cette occasion, pour exprimer à Votre Eminence le profond respect avec lequel il lui baise très-humblement les mains. De Votre Eminence Révérendissime, le très-dévoué serviteur,

» CHARLES-MARIE, CARD. PEDICINI.

» De la chancellerie apostolique, le 10 juin 1837. »

Nous transcrivons également la lettre que le Père Philippe, confesseur de la Vénérable, adressa au cardinal Odescalchi, le lendemain de la mort d'Anna-Maria.

« Il est bien juste et raisonnable de révéler à propos les œuvres de Dieu, pour sa plus grande gloire et pour l'édification du prochain. Hier, vendredi, 9 du courant, est passée au repos éternel l'âme d'Anna-Maria Taïgi, qui demeurait sur la paroisse de *Sancta-Maria in via lata*. Je sais que le secrétaire de l'éminent cardinal Barberini, Don Rafaele Natali, qui demeurait avec elle depuis près de vingt ans, a adressé, conjointement avec d'autres personnes, une supplique à Votre Eminence, afin qu'on prît en considération le corps de cette pieuse femme, lequel mérite tous les égards. Pour moi qui ai été son confesseur plus de trente ans, jusqu'au moment où elle a reçu les derniers sacrements, je crois être obligé en conscience de manifester à Votre Eminence que, non-seulement elle exerça les vertus chrétiennes au degré héroïque, mais que Dieu la gratifia aussi de grâces spéciales et de dons extraordinaires, qui exciteront l'admiration, s'il plait à Dieu de les publier authentiquement devant toute l'Eglise, comme je l'espère. J'aurais bien des choses à dire sous ce rapport; je me contente de signaler la charité de cette bonne âme, qui s'est constituée victime devant Dieu, et a obtenu des grâces signalées pour Rome. J'espère que Dieu le fera constater plus tard. La dépouille

mortelle d'une âme si vertueuse et si estimée de Pie VII, de Léon XII, de Mgr Strambi, de Mgr Menocchio, et d'une foule de personnes de tout rang et de tout pays, qui obtinrent des grâces extraordinaires par son entremise, semble mériter des égards particuliers, suivant la pratique constante de l'Eglise.

„ En baisant respectueusement le bord de la pourpre de votre Eminence,

„ J'ai l'honneur de me dire avec une très-profonde obéissance,

„ de Votre Eminence Révérendissime,

„ le très-dévoué serviteur,

„ FR. PHILIPPE DE SAINT-NICOLAS, Carme déchaussé.

„ Du couvent de Sainte-Marie-de-la-Victoire, 10 juin 1837. »

Telle fut la mort de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, mort précieuse, puisqu'elle terminait une sainte vie, mort enviable pour chacun de nous, parce qu'elle servit d'introduction à la vie véritable et au repos éternel. La vie des justes sanctifie la terre et la préserve souvent des châtiments du Ciel, mais leur mort est aussi pour nous un motif de consolation, car elle nous met en possession de l'inestimable héritage de leurs vertus.

L'historien de la vie d'un saint se trouve douloureusement attristé, et pour ainsi dire isolé, quand il arrive au terme de la carrière mortelle de son pieux héros. L'admiration qu'il avait conçue pour tant de belles actions publiques et privées, admiration qu'il a tâché de faire partager à ses lecteurs, s'était changée peu à peu en une douce affection, à mesure qu'il s'accoutumait à vivre dans l'intimité du Serviteur de Dieu. Les relations qu'il avait dû établir avec lui, étaient devenues un aliment pour son esprit et un besoin pour son cœur. Tout à coup, ces liens se brisent, et la fin de la narration devient, pour celui qui l'a faite, le commencement d'une sensible douleur ; il ressent toutes les angoisses d'une amère séparation. Il dit alors volontiers avec de pieux fidèles : « qu'il faudrait que les Saints ne mourussent jamais ; » mais ils sont aussi fils d'Adam et, comme nous, ils doivent subir

la loi commune. Au reste, l'Eglise de Dieu, mère toujours jeune et toujours féconde, donne constamment à son divin Epoux de nouveaux enfants, qui remplacent leurs devanciers dans la carrière de la sainteté.

Nous aimons à citer, au sujet de la mort d'Anna-Maria, les belles réflexions qui terminent la relation de son confesseur. « Une femme comblée de mérites, de vertus et de dons surnaturels, vit inconnue et meurt abandonnée de tout le monde, n'ayant autour de son lit de douleur qu'une pauvre famille, qu'elle laisse dans la misère, et recommande à un prêtre non moins pauvre, qui devra continuer à recueillir l'aumône quotidienne! Elle bénit ses enfants et ne leur laisse pour tout patrimoine que la religion et la dévotion à Dieu et aux Saints; après quoi, recueillie en Dieu et animée de la force que donne une sublime résignation, elle boit, jusqu'à la dernière goutte, le calice amer d'une mort douloureuse! N'est-ce point là un spectacle digne d'attirer les regards de Dieu et l'admiration des hommes?

» Les quarante martyrs de Sébaste méritèrent la couronne de gloire, pour avoir résisté, pendant quelques heures, à la tentation de quitter l'eau glacée pour entrer dans un bain délicieux; qu'elle ne sera donc pas la récompense réservée au martyre d'esprit, martyre volontaire, long et douloureux, que la pieuse femme a subi, non pendant quelques heures, mais toute sa vie, surtout au milieu des privations de sa dernière maladie, et avec la tentation toujours présente de passer, des eaux glacées de la misère et de la souffrance, au bain consolant de l'aisance et de la considération pour elle-même et pour sa pauvre famille? Là, resplendissent l'ardeur de sa foi, la fermeté de son espérance, l'héroïsme de sa charité. Les autres vertus y brillent aussi sous l'égide des conseils évangéliques, et à la lumière des sept dons de l'Esprit divin. Heureuse créature qui a eu pour guide dans la vie la Sagesse éternelle elle-même, et qui a su, avec l'aide de la grâce, suivre toujours Jésus souffrant, parmi les épines de ce misérable pèlerinage! J'ai toutes les raisons de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire céleste, et je ne doute nullement que le Seigneur, qui a voulu, dans sa profonde sagesse, tenir son humble et bien-aimée

Servante cachée au monde pendant sa vie, ne daigne exalter un jour ses vertus, pour nous servir à tous d'exemple, et manifester ses propres miséricordes, en divulguant les dons extraordinaires dont il a comblé cette âme d'élite, lui dont l'amour infini prend ses délices d'habiter sur cette terre, au milieu des enfants des hommes. Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen. »

CHAPITRE VI.

Le corps d'Anna-Maria est d'abord enseveli dans le cimetière de Saint-Laurent. Concours du peuple.

L'année 1837 rappelle à l'Italie un terrible fléau de Dieu, le choléra. La rapidité de sa marche, le nombre immense de ses victimes, avaient jeté partout une épouvante indescriptible. Nul âge, nulle condition, n'étaient épargnés; on voyait des familles entières disparaître en un seul instant, et on n'entendait de toutes parts que les sanglots et les cris de douleur des survivants. Après avoir infesté le nord et le midi de la péninsule italique, le fléau menaçait les Etats de l'Eglise. Le gouvernement romain avait pris les mesures les plus énergiques pour en empêcher l'invasion.

Dieu avait donné jadis à sa fidèle Servante la double assurance que, tant qu'elle serait en vie, la révolution ne pourrait prendre pied à Rome, ni le choléra y faire sentir ses ravages. La parole divine se vérifia exactement, mais aussi, le jour même où Anna-Maria rendait le dernier soupir, le choléra éclatait à Rome; la Ville Eternelle venait de perdre sa puissante protectrice, sa médiatrice auprès de Dieu. Voici quels furent alors, sur la population romaine, les terribles effets de l'irruption du fléau.

« Le peuple, dit le cardinal Pedicini, était si effrayé et craignait tellement la maladie, que, si l'on rencontrait un cadavre porté dans

les rues, même renfermé dans un cercueil, on rebroussait chemin, on se couvrait la bouche et les narines, ou bien on entrait dans les boutiques; en un mot, on cherchait, de toutes les manières, à éviter la contagion. Pour la même raison, on désertait complétement les églises où l'on savait qu'un défunt devait être exposé. Personne ne prenait soin de s'informer des personnes décédées, afin de détourner l'image de la mort, et les inquiétudes d'esprit qui pouvaient disposer à la maladie. Cette pensée de la mort était devenue plus que jamais effrayante et terrible, même pour la plus brillante jeunesse. Ce fut pour cette raison que la mort de la pieuse femme passa inaperçue dans le premier moment.

» Le prêtre confident, qui habitait dans la maison de la Vénérable depuis plus de vingt ans, n'avait, au moment du décès, pour toute ressource, que quatre écus, pour soutenir la pauvre famille de la défunte pendant tout le mois; néanmoins, se confiant en la Providence, il ordonna des funérailles convenables, une caisse de plomb, un demi-buste en cire, un acte notarié, et d'autres dépenses qui pouvaient s'élever à deux cents écus. Il me pria de lui prêter une cinquantaine d'écus pour les choses les plus urgentes; je promis de les envoyer le lendemain, mais je sentis au cœur une si vive impulsion, que je les fis porter immédiatement, avant même de dire la sainte messe, et je les donnai de bon cœur, par gratitude pour la mémoire de cette sainte femme, à laquelle j'avais tant d'obligations. Au reste, je ne connaissais point alors la misère extrême de cette famille et de l'ecclésiastique chargé de la diriger et de la sustenter; bientôt des personnes de Milan et de Turin, qui ne connaissaient Anna-Maria que de réputation, envoyèrent tout l'argent nécessaire.

» Le cadavre demeura exposé dans la maison tout le vendredi et le samedi. Dans la soirée du samedi, on le transporta dans l'église paroissiale de Sainte-Marie *in via lata,* où il resta exposé toute la journée du dimanche. Le soir du même jour, le vice-curé et le prêtre confident de la Servante de Dieu accompagnèrent son cadavre au nouveau cimetière du Champ-Véran[1]; il avait été

(1, Les champs Véraniens ou Champ-Véran, possédés jadis par sainte Cyriaque,

renfermé dans un cercueil de plomb et scellé des sceaux de l'avocat Rosatini, en présence de trois témoins, et le matin du jour suivant, conformément aux instructions que Sa Sainteté Grégoire XVI avait données à son Vicaire, le cardinal Odescalchi, le corps fut enseveli dans un lieu séparé, c'est-à-dire, hors de la chapelle du cimetière, du côté de l'Evangile, et non loin de la porte d'entrée. Il était revêtu de ses habits ordinaires, avec une croix de laiton au cou. On enferma aussi dans le cercueil un tube de fer-blanc, renfermant une relation du prêtre confident. On recouvrit la fosse d'une pierre de marbre, sur laquelle on grava une inscription italienne que nous donnons ici, avec la traduction française en regard.

D. O. M.	Au Dieu très-bon, très-grand
Anna - Maria - Antonia - Gesualda	Anna-Maria-Antoinette-Gesualda
Taïgi nata Gianetti in Sienna	Taïgi,
il XXX maggio MDCCLXIX	née Gianetti, à Sienne,
morta in Roma il IX giugno	le 30 mai 1769[1],
MDCCCXXXVII	morte à Rome, le 9 juin 1837
Terziaria scalza	Tertiaire déchaussée
del Ordine della ssma Trinita.	de l'Ordre de la T.-S. Trinité.

„ Au bout de quelques jours, nous dit le prêtre confident, le bruit de cette mort se répandit dans la Ville. Je ne pouvais me

riche dame romaine, sur la route de Rome à Tibur, du côté de Saint-Jean de Latran, mais plus loin, furent offerts par elle pour y recueillir les reliques de saint Laurent, et y bâtir une église en l'honneur de ce saint diacre, qui avait été martyrisé à l'endroit, où se trouve aujourd'hui l'église de Saint-Laurent *in Panisperna*. La tombe de saint Laurent devint un lieu de pèlerinage fort fréquenté. C'est près de cette basilique mineure que se trouve le nouveau cimetière de Rome appelé champ-Véran, considérablement agrandi par Pie IX. Tout autour on voit les stations du chemin de la Croix, pratique si consolante pour les vivants, et qu'ils peuvent appliquer avec tant de fruit au soulagement des défunts. De tout temps les Romains ont eu une grande dévotion pour cette basilique; la foule s'y porte surtout les samedis, de très-grand matin, pour y faire célébrer des messes pour les âmes des trépassés.

(1) Tous les biographes de la vénérable Anna-Maria disent qu'elle naquit le 29 mai. On ne peut s'expliquer que par une erreur la date du 30 mai, que porte l'inscription ci-dessus.

débarrasser des demandes que m'adressaient à ce sujet les personnes du peuple, aussi bien que les plus distinguées, prélats, évêques, cardinaux et seigneurs de marque, désirant tous en connaître les plus minutieux détails. Je me rappelle qu'ayant rencontré le chanoine Del Buffalo[1], devant l'église du Gesu, et nous étant entretenus de cette mort, cet homme de vertueuse mémoire, témoigna la plus grande douleur sur la perte que faisait toute notre Ville, dans la personne de la Servante de Dieu. Il me dit ces propres paroles: « Ah! Dom Rafaele, quand le Seigneur appelle à lui des âmes qui lui sont si chères, c'est un signe qu'il veut punir! Préparons-nous à des fléaux. »

Le mari de la défunte nous atteste, de son côté, et avec sa naïveté ordinaire, l'impression de douleur qu'avait produite dans la population romaine la mort d'Anna-Maria.

« Bien des personnes qui l'avaient connue m'arrêtaient pour me demander des détails; les uns parlaient des dons particuliers qu'elle avait reçus de Dieu, d'autres disaient qu'ils avaient obtenu des grâces par ses prières, chacun en disait du bien et faisait son éloge, et tous la regardaient comme comblée de mérites et de vertus; plusieurs allèrent visiter son tombeau au cimetière de Saint-Laurent, malgré l'épidémie qui régnait. Pour moi, je l'ai toujours estimée, et je dis que le Seigneur m'a ôté sa pieuse Servante parce que je n'étais pas digne de la posséder. Je dis que je l'ai toujours estimée comme une âme de grande vertu, mais je ne connaissais pas et je ne soupçonnais pas une foule de choses que j'ai apprises de différentes personnes après sa mort; je crois que le Seigneur l'a mise dans le Paradis, à cause de sa grande bonté et de ses éminentes vertus, et j'espère qu'elle prie pour moi et pour toute la famille. »

Ainsi donc, la Servante de Dieu avait emporté avec elle dans sa tombe l'affection de tous ceux qui l'avaient connue; sa mort excitait d'unanimes et universels regrets: « La sainte est morte! la

(1) Chanoine de la basilique Saint-Marc, fondateur de la congrégation des missionnaires du Précieux-Sang, mort à Rome le 28 décembre 1837, déclaré Vénérable le 18 juin 1852.

sainte est morte! » disait-on de toutes parts; on s'entretenait d'elle et de ses vertus, malgré les douloureuses préoccupations du moment. La pauvre maison qu'elle avait habitée était fréquemment visitée; on voulait encore respirer le doux parfum de ses vertus, pour neutraliser les funestes effets de la contagion. La terreur inspirée par le choléra n'avait pas même empêché qu'on se rendît sur sa tombe; les habitants de Rome y allaient en foule, et on y vit même beaucoup d'étrangers, entre autres l'évêque de Mondovi et celui de Sutri et Népi. Des cardinaux, des chefs d'Ordre se trouvaient au milieu du peuple dans ce pèlerinage.

Parmi les hauts personnages qui donnèrent alors des marques publiques de leur vénération pour la Vénérable, nous citerons, en premier lieu, le cardinal Pedicini qui, ayant connu Anna-Maria pendant de longues années, lui avait voué la plus haute estime et venait maintenant se prosterner devant sa dépouille mortelle, avec les sentiments de la plus vive dévotion et de la plus entière confiance; le cardinal Micara, dont tout le monde connaissait la prudence et la sévérité en matière de vertus et de dons surnaturels. Il avait une telle confiance en la Servante de Dieu, que, dans une grave maladie, il ne voulut jamais se séparer de son portrait; dans toutes ses peines, il se recommandait à son intercession. Le serviteur de Dieu, Don Vincenzo Pallota, mort à Rome le 22 janvier 1850, en grande réputation de sainteté, avait eu des preuves évidentes de la protection d'Anna-Maria; aussi l'appelait-il avec une charmante naïveté: « Sa secrétaire, sa plénipotentiaire, chargée des intérêts de sa congrégation auprès du trône de la très-sainte Trinité. » Le cardinal Ferretti, après avoir pratiqué plusieurs actes de dévotion envers la Servante de Dieu, dans sa dernière maladie, mourut tenant en main une image d'Anna-Maria. Le père Bernard Clausi, de l'ordre des Minimes, mort[1], lui aussi avec la réputation d'une grande vertu, avait reçu d'Anna-Maria d'utiles conseils et de précieuses lumières; il disait avec une

(1) A Paula le 20 décembre 1849. Dès l'an 1862, on a commencé à s'occuper de sa Béatification.

certaine emphase: « Que si Anna-Maria n'était pas dans le ciel, personne ne pouvait espérer d'y entrer. »

Nous omettons un grand nombre d'autres témoignages que rendaient en faveur de notre Vénérable une foule de personnages, non moins remarquables par leur science et leur vertu que par leurs dignités. Ce fut alors que le cardinal Odescalchi, Vicaire de Sa Sainteté, ordonna au prêtre qui, pendant plus de trente ans, avait été le confident intime de la Servante de Dieu, de recueillir, bien que sous une forme privée, tous les documents relatifs à la vie de la pieuse femme.

Ces documents servirent à Mgr Luquet, évêque d'Hésebon et postulateur de la cause[1], pour composer sur la vie d'Anna-Maria un premier opuscule qui eut un immense succès. A Rome seulement, il s'en est vendu plus de dix-sept mille exemplaires. On le traduisit bientôt dans toutes les langues, et il parvint jusque dans la Chine et en Amérique. Pour contenter la piété des fidèles, on fit aussi plusieurs fois le portrait d'Anna-Maria Taïgi; son nom et ses vertus furent, en peu d'années, connus dans l'univers entier.

Dieu, de son côté, voulut montrer en diverses circonstances qu'il avait pour agréable la foi qui se montrait de toutes parts aux vertus et à la gloire de son humble Servante. Par son intercession, des malades furent guéris, des pécheurs endurcis se convertirent, des grâces précieuses furent obtenues. Anna-Maria elle-même apparut à diverses personnes, pour leur venir en aide dans leurs difficultés. Nous donnons ci-après la relation de quelques-uns de ces faits miraculeux, puisés dans un opuscule publié récemment à Rome, avec l'approbation de l'autorité compétente.

(1) A sa mort, Mgr Luquet fut remplacé, dans ces fonctions de Postulateur, par le P. Vincent de saint Jean-Baptiste, Augustinien. Après lui, vint le R. P. Antoine de la Mère de Dieu, Ministre Général de notre Ordre, mais, comme la multiplicité de ses occupations l'empêchait de donner à cette cause tout le temps et les soins qu'elle méritait, il fit bientôt nommer pour le remplacer, en qualité de Postulateur, le R. P. André de Sainte-Agnès, qui occupe actuellement encore cet emploi avec tant de science théologique et de dévouement.

CHAPITRE VII.

Translation du corps d'Anna-Maria à l'église Sainte-Marie-de-la-Paix, puis à Saint-Chrysogone.

Le concours des pieux fidèles allait toujours croissant sur le lieu qui gardait la dépouille mortelle de la Servante de Dieu. On se plaignait même que le corps de celle que tout le peuple invoquait comme une sainte, fût placé dans un endroit si modeste, et si peu à la portée de la piété publique. L'autorité voulut répondre aux élans de la vénération du peuple; on résolut de transporter dans une église de Rome les restes d'Anna-Maria, qui reposaient depuis dix-huit ans dans le cimetière commun. Il est même à présumer que cette translation aurait eu lieu bien plus tôt, si des circonstances pénibles, telles que le choléra, la pénurie extrême de la famille Taïgi, etc., n'y eussent fait obstacle.

Quoi qu'il en soit, on décida de transférer le corps dans l'église de Saint-Charles *aux Quatre-Fontaines*, appartenant aux Trinitaires déchaussés d'Espagne. C'était là que la Servante de Dieu avait été admise dans le Tiers-Ordre des Trinitaires. Elle était venue bien souvent y prier; elle y avait été favorisée de plusieurs prodiges étonnants, comme nous l'avons dit; d'ailleurs, la pieuse femme avait témoigné elle-même plusieurs fois le désir d'y être ensevelie. Tout semblait donc militer en faveur de cette église, pour lui confier le précieux dépôt; néanmoins le Cardinal-Vicaire crut devoir le faire transporter dans l'église de Notre-Dame-de-la-Paix[1],

(1) L'église de Sainte-Marie-de-la-Paix, dans laquelle reposa pendant dix ans le corps de notre Vénérable, se trouve au couchant de la place Navone, et non loin du pont Saint-Ange. Cette église, et la maison attenante appartenaient jadis aux chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran. Léon XII les donna, en 1825, à une Congrégation de prêtres séculiers, dits de Saint-Paul. Sixte IV, avait fait

confiée au clergé séculier de Rome. C'était en quelque sorte une injustice, qui sera plus tard réparée.

Le juge, le procureur fiscal, le notaire, le postulateur de la cause, et d'autres témoins, s'étant rendus dans le cimetière de Saint-Laurent, au Champ-Véran, retirèrent le cercueil, reconnurent les sceaux et trouvèrent le corps tout à fait intact, les chairs et les yeux exempts de corruption, les habits, quoique très-fins, encore entiers et sans tache aucune, le tout dans le même état où on l'avait mis, le jour de la sépulture. Ravis d'étonnement, ils refermèrent le cercueil, remplirent la fosse et résolurent de retourner dans la soirée, avec le médecin et le chirurgien, pour clouer de nouveau la bière et en dresser procès-verbal, comme l'on fait en pareil cas. On avait voulu tenir la chose secrète, et cependant on y vit accourir différents personnages haut placés, parmi lesquels se trouvait Mgr Chigi, depuis nonce apostolique à Paris et cardinal, qui entendit, comme les autres, la déclaration du médecin, assista à la fermeture du cercueil et à l'apposition des sceaux, et souscrivit aussi le procès-verbal avec les autres témoins.

Pour éviter le concours du peuple, on décida de faire la translation bien avant dans la nuit. Sur la place de Sainte-Marie-de-la-Paix, s'était réunie une foule immense de gens et on dut fermer les portes de l'église. Le recteur reçut la sainte dépouille, qui fut placée au devant de l'autel de saint Antoine, du côté de la sacristie. Sur la petite pierre qui recouvrait la fosse, on grava seulement ces mots:

Hic requiescit Serva Dei Anna-Maria Taïgi,
Ici repose la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi.

Dix ans s'étaient écoulés lorsque la famille et les amis de la pieuse femme, se souvenant enfin de ses dernières volontés, adressèrent une humble pétition au Souverain-Pontife régnant, et obtinrent de Sa Sainteté la permission de faire transporter les

construire cette église, et il l'avait dédiée à Notre-Dame-de-la-Paix, en actions de grâces pour la paix qu'il avait obtenue, en 1487, entre les princes chrétiens.

restes précieux de l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix, dans la Basilique de Saint-Chrysogone *in Trastevere.*

Le 10 juillet de l'année 1865, et à une heure après-midi, on ouvrit la tombe et on en retira le cercueil, sur lequel on trouva encore intacts les sceaux qui y avaient été apposés en 1855. Etaient présents le R. Dom Antonio Ruggeri, promoteur fiscal, les deux petits-fils d'Anna-Maria, deux témoins, le préfet de l'église et le sieur Diamilla, notaire public. Sur les huit heures du soir, et en présence des mêmes personnes, le R. chanoine Dom Raymond Pigliacelli, préfet de l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix, voulut faire ses adieux à la Servante du Seigneur et exprimer les regrets qu'il éprouvait, ainsi que ses collègues, de la perte qu'ils allaient faire d'un si riche trésor. Le ton énergique et tendre à la fois de ses paroles éveilla la plus vive émotion dans le cœur de tous ceux qui les entendirent.

« *Benedicta sit sancta Trinitas atque indivisa Unitas; confitebimur ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam.* Bénie soit la Très-Sainte Trinité qui forme une indivisible Unité. Nous publierons à jamais ses louanges, parce qu'elle a exercé envers nous ses miséricordes.

» O âme bien-aimée! L'affection et l'intérêt que vous avez constamment témoignés au clergé séculier, pendant le cours de votre vie terrestre, nous font espérer que vous daignerez encore vous souvenir de lui et lui accorder votre assistance, du haut du ciel. Nous allons être privés, hélas! de votre dépouille mortelle, mais nous osons espérer que votre puissante protection ne nous manquera jamais. Souvenez-vous toujours de cette pauvre église qui, pendant dix ans, a conservé vos restes avec tant de soin. Priez pour tous ces dignes ecclésiastiques qui travaillent avec moi au ministère des âmes. Obtenez-leur, ainsi qu'à moi-même, un accroissement de zèle, afin que nous n'agissions en tout que pour la gloire de Dieu, et pour le salut des âmes. L'obéissance fut ici-bas votre vertu caractéristique, et c'est l'obéissance encore, due par nous à l'autorité, qui nous oblige à nous séparer de vous. Peut-être aucun de nous ne pourra-t-il plus travailler à vous faire connaître et honorer sur la terre lorsqu'il aura plu à Dieu de vous élever aux honneurs des

autels, mais faites que nous puissions être admis à la participation de votre gloire dans le ciel. »

Tels furent, du moins quant au sens, les sentiments exprimés par le savant et pieux pasteur. Dès qu'il eut achevé de parler, le cercueil qui renfermait le corps d'Anna-Maria fut porté, accompagné des parents et des témoins sus-mentionnés, jusqu'à Saint-Chrysogone, où le T.-R. P. Antoine de la Mère de Dieu [1], ministre général des Trinitaires déchaussés, le reçut solennellement, à la tête de sa famille religieuse ; le notaire susdit dressa procès-verbal de la consignation du dépôt et cet acte fut souscrit par le promoteur, fiscal, le Général des Pères Trinitaires, le Curé, Don Léon Bartolini, Don Rafaele Natali, Don Pietro Panighetti, Vincenzo Lumacca, Joseph Forti, et enfin par les deux petits-fils de la Servante de Dieu, Salvatore et Antonio Micali. On avait voulu faire secrètement cette translation, mais le bruit s'en était promptement répandu dans le *Trastevere*, et le jour suivant, un grand

(1) Le père Antoine de la Mère de Dieu, décédé à Rome au mois de décembre de l'an 1867, était né à Novi dans la Lombardie, le 19 mai de l'an 1809. La parfaite harmonie de ses traits, la bienveillance de son regard, l'aménité de son caractère, étaient un indice frappant de la beauté de son âme, et lui gagnaient l'estime et la vénération de tous ceux qui l'approchaient ; aussi jouissait-il, à Rome surtout, de cette haute influence attachée partout au mérite réel et à la vertu. Ses pieuses exhortations ont ramené à Dieu un grand nombre de pécheurs ; il réussissait merveilleusement dans la conversion de ceux que la justice humaine a condamnés au dernier supplice, et souvent il les accompagnait jusque sur l'échafaud. Nous pourrions parler aussi de son talent pour la prédication et des glorieux souvenirs qu'il a laissés dans les principales chaires de l'Italie. Son zèle pour la gloire de Dieu, et pour l'extension de notre saint Ordre, lui ont fait supporter de grandes fatigues non-seulement en Italie mais en France et en Espagne, où il alla faire une collecte pour subvenir aux frais de la canonisation de saint Michel-des-Saints. Nommé postulateur de la cause de Béatification de notre Anna-Maria, il déploya beaucoup d'ardeur pour la faire déclarer Vénérable. Nous le voyons ici recevoir en notre maison-mère, et à la tête de sa famille religieuse, les dépouilles mortelles de la vertueuse femme, non loin de laquelle il repose actuellement sous les dalles de la basilique de Saint-Chrysogone. Il n'est pas temps encore de parler des grâces signalées que plusieurs personnes assurent avoir reçues par l'intercession de notre cher défunt. Enfant soumis de l'Église, nous savons qu'elle seule a autorité pour juger de ces faits.

concours de peuple se fit à l'église de Saint-Chrysogone[1], où le corps repose près de la Chapelle du Saint-Sacrement, dans un petit monument en maçonnerie, ayant la forme d'un sarcophage[2], et

(1) La basilique de Saint-Chrysogone appartenant aujourd'hui aux Trinitaires déchaussés italiens, qui ont leur maison mère dans le couvent qui y est attenant, se trouve près de la *via della Longaretta au Trastevere*. Son origine remonte à Constantin. Elle fut rebâtie, en 731, par Grégoire III, et restaurée de nouveau, en 1623, par le cardinal Scipion Borghèse. L'intérieur est à trois nefs, séparées par vingt-deux colonnes de granit égyptien, que l'on croit provenir des Thermes de Septime-Sévère. Il ne reste que des fragments des mosaïques qui décoraient l'abside. Le pavé en *Opus Alexandrinum*, sorte de mosaïque très-recherchée, est parfaitement conservé. Le tombeau provisoire qui renferme les restes d'Anna-Maria se trouve dans la nef de droite, près de l'autel du Saint-Sacrement.

(2) Le cercueil qui renferme les restes mortels d'Anna-Maria a été rouvert, il y a dix ans. Comme le pavé de la Basiliqus de Saint-Chrysogone devait être refait, on profita de cette occasion pour faire la reconnaissance du corps de la Vénérable.

Muni de la permission du Souverain-Pontife, le Promoteur de la Foi, Mgr Minetti, vint, assisté de son vice-promoteur, de deux assesseurs et du secrétaire de la sainte Congrégation des Rites, faire extraire du sarcophage le cercueil, qui fut transporté dans la sacristie des reliques, à gauche de la basilique. Là, en présence des dits Prélats, d'un médecin, du chirurgien et de quelques autres personnes, on procéda à l'ouverture de la caisse où l'on trouva le corps de la Vénérable couvert d'une moisissure blanchâtre. Des experts se mirent à enlever celle de la figure. La peau du visage avait une teinte bronsée, mais les chairs étaient souples. Le cou avait conservé sa blancheur, et la tête, bien que privée de tout appui, adhérait, cependant, au buste et avait conservé, ainsi que les bras, toute sa flexibilité. Le reste du corps était intact, les pieds et les mains avaient conservé leurs ongles; seulement, les chairs de l'avant-bras étaient bronzées comme la figure, et, de plus, un peu desséchées. Les linges qui enveloppaient le corps depuis trente et un ans étaient parfaitement conservés. Cette reconnaissance avait eu lieu le premier août 1868; huit jours après, les membres de la commission des médecins, quatre religieuses et la fille de notre Vénérable vinrent à la sacristie reconnaître de nouveau le corps; puis, il n'y resta que les médecins et les religieuses qui dépouillèrent le corps de ses anciens vêtements et lui en mirent de nouveaux, entre autres une robe de soie faite par la princesse Barberini et bénite par Sa Sainteté Pie IX. Ils déposèrent qu'ils avaient trouvé en quelques parties du corps quelques vers, engendrés par les chairs grasses, mais que ces vers n'avaient pas entamé le corps; qu'à l'exception de la figure et des mains, tout le corps était d'une blancheur naturelle, et très-flexible; que seules, les jambes exposées à l'air pendant huit jours, s'étaient un peu bronzées. Le corps demeura exposé

portant cette inscription latine, que nous donnons avec la traduction française.

A † Ω

Hic quiescunt exuviæ Ven. Servæ Dei
Annæ-Mariæ Taïgi,
Matris-familias et Tertiariæ professæ
Ord. discalceat. SSmæ Trinitatis
Redemp. Captivor.
Quæ in conjugio fidem
Inviolatè servavit
Et susceptam prolem piè educavit.

Ici repos. les dépouilles de la V. S. de Dieu
Anna-Maria Taïgi,
mère de famille et Tertiaire professe
de l'Ord. des Rel déc. de la T.-S. Trinité
pour la rédemp. des captifs,
laquelle conserva inviolablement
la foi conjugale
et éleva pieusement ses enfants.

On peut se faire une idée de la réputation de sainteté dont jouit aujourd'hui la Servante de Dieu, par l'empressement qu'on met généralement partout à connaître sa vie, ses vertus et les dons surnaturels dont elle fut favorisée [1]. On voit, en effet, arriver près

quatre jours à la vénération publique dans la sacristie, sous la garde du Postulateur de la cause, des religieux Trinitaires et de huit soldats. Le concours des fidèles fut immense. Dès le 12 août, le corps fut remis dans une nouvelle caisse en bois qui fut scellée. On la renferma dans un cercueil en plomb et on remit le tout à la même place dans la Basilique de Saint Chrysogone. (Extrait du R. P. Bouffier.)

Plusieurs lettres que nous avons reçues successivement du R. P. Postulateur de la cause, nous apprennent que le corps de la Vénérable se conserve flexible et exempt de toute corruption.

(1) Depuis le moment où nous traçions ces lignes (1871) l'empressement des fidèles est bien plus grand encore. (Voir ce que nous disons dans la préface de la présente édition). Cet élan de piété ne fera que s'accroître, puisque la Vénérable déclara elle-même un jour à son confesseur, en vertu de la sainte obéissance, que le Seigneur lui avait manifesté sa volonté de la faire connaître dans le monde entier, et de la proposer partout comme un modèle pour les femmes engagées dans le mariage. Cette annonce faite par Dieu à notre Vénérable aurait de quoi nous surprendre beaucoup, si nous ne savions qu'il a plu de temps en temps au Seigneur de donner à d'autres saints personnages, et entre autres, à saint Félix de Contalicio et au bienheureux Labre, une vue anticipée des honneurs qui leur seraient rendus après leur décès. Il est à remarquer que ces deux saints se distinguèrent surtout, comme Anna-Maria, par la profondeur de leur humilité. C'était une conséquence de la parole du Maître : *Celui qui s'abaisse et s'humilie* suffisamment dans sa propre estime *sera* dès ici-bas *exalté* à ses propres yeux, dès qu'il n'y aura plus pour

de son tombeau, à Rome, une foule de pèlerins qui viennent non-seulement des contrées adjacentes, mais de la France, de l'Espagne, de l'Orient et des pays les plus reculés du Nouveau-Monde. On veut voir, dans la Ville Éternelle, les maisons qu'a habitées notre Vénérable, on visite les membres encore vivants de sa famille, et on est heureux d'entendre de la bouche de sa fille, ou des autres personnes qui l'ont connue, quelques particularités d'une si belle vie. On examine avec respect tous les objets qui ont été à son usage, et on reçoit avec bonheur quelques images ou reliques de la Vénérable[1].

lui ce danger, que la connaissance de sa future élévation lui fasse tourner la tête, et perdre en un instant le fruit de tant d'humiliations antérieures.

(1) Nous avions nous-même ce bonheur, au mois d'avril 1869. Mgr Natali, chapelain Pontifical, abbé de Saint-Victor, etc., vivait encore. Il habitait près de l'entrée du Palais Barberini, rue des Quatre-Fontaines, numéro 29. Il avait avec lui la fille cadette de la Vénérable, Maria, âgée de 60 ans, et une petite-fille d'Anna-Maria, âgée de 35 ans, celle même qui a été guérie à l'œil. Elles paraissent animées l'une et l'autre d'une profonde piété. Le buste en cire d'Anna-Maria, reproduisant, nous a-t-on dit, très-fidèlement les traits de son visage, ne présente rien que de fort ordinaire sous le point de vue purement physique; le front est étroit et déprimé, le nez petit et retroussé; mais, d'autre part, ces yeux qui semblent encore lire dans le soleil mystérieux, cet air d'indicible souffrance mêlée de résignation, ce cachet de profonde humilité, tout enfin contribue à donner à la physionomie de notre Vénérable une expression de beauté toute céleste.

Voici une autre appréciation : « J'ai bien examiné le buste en cire, pris sur la tête de la Vénérable après sa mort. Elle a deux verrues, l'une à la naissance du nez près de l'œil droit, l'autre sur la lèvre inférieure, un peu au-dessous de la narine gauche. La bouche offre une ligne presque droite; les lèvres sont minces, le menton et la bouche sont avancés. Elle a de grands et beaux yeux bleus; le nez un peu court, un peu retroussé, figure commune, mais respirant un grand calme. » Nous dirons que les personnes qui ont connu Anna-Maria prétendent qu'aucun des portraits qui en ont été faits par la photographie ou la gravure, à Rome et ailleurs, ne lui ressemble parfaitement. On la représente ordinairement devant sa table de travail, jetant un regard sur le soleil miraculeux; mais ce regard manque son but et se dirige à côté du soleil. A Rome, elle porte dans les gravures le scapulaire de la Très-Sainte Trinité sur les habits, mais à Paris et à Londres, on a dû l'éviter, parce que les fidèles n'y auraient pas compris la signification de cet ornement.

Don Rafaele assurait que ce buste d'Anna-Maria prend tout à coup un reflet de

CHAPITRE VIII.

Faits miraculeux dus à l'intercession d'Anna-Maria et rapportés dans le procès juridique.

Les faits que nous allons raconter sont rapportés dans le procès juridique, ou dans des lettres authentiques. Nous attendons cependant, pour y ajouter une foi entière, le jugement du Saint-Siége, auquel seul il appartient de porter une décision sur les vertus, les œuvres et les dons surnaturels des Serviteurs de Dieu. Nous lui soumettons encore ici, toutes nos paroles et nos appréciations, pour les réformer s'il y a lieu.

Anna-Maria avait laissé sa famille dans une grande pénurie; elle l'avait recommandée spécialement aux soins du prêtre qui l'avait assistée elle-même pendant tant d'années, lui promettant bien

bonheur, exprimé par un doux sourire, lorsque surviennent des événements favorables au triomphe de l'Eglise. Le digne Prélat se montrait très-sobre de renseignements sur les détails intimes de la vie d'Anna-Maria, et surtout sur ses prédictions ; il était lié par le secret imposé, sous la foi du serment, à tous ceux qui s'occupent à Rome de cette cause, mais il lui arrivait parfois de s'écrier avec l'accent du plus vif enthousiasme : « Oh ! que de belles et grandes choses l'on connaîtra au moment de la Béatification ! »

L'*Univers* (15 mars 1871) disait, dans sa correspondance de Rome : « Dom Rafaele Natali vient de s'éteindre, entouré de la famille d'Anna-Maria, au milieu de laquelle il vivait depuis bien des années ; il était nonagénaire, et ne conservait plus ses facultés que pour parler de la Vénérable, dont il fut le confident. Les moines de Saint-Bernard l'ont assisté pendant les dernières semaines de sa vie. Bien que ce saint prêtre eût demandé à être enseveli à Saint-Chrysogone, auprès d'Anna-Maria, où il avait préparé sa sépulture, il a fallu obéir à la loi italienne, qui exige que toutes les inhumations aient lieu hors de la Ville, dans le cimetière de Saint-Laurent. Cette loi brutale, égalitaire, ne respecte rien, et les religieux de tous les Ordres, aussi bien que les sœurs cloîtrées, doivent être ensevelis à Saint-Laurent. »

d'ailleurs, que du haut du ciel, où elle espérait aller par les mérites de Notre-Seigneur, elle ne manquerait point de venir à son secours.

Un jour, pendant que le choléra exerçait ses ravages dans la ville de Rome, ce prêtre se trouva dans une telle disette, qu'il lui sembla impossible de pouvoir fournir plus longtemps à ses protégés les ressources nécessaires. Il s'adresse avec ferveur à Anna-Maria, et tout à coup, il entend qu'on frappe à la porte. Un inconnu avait déposé sur le seuil un rouleau de pièces d'or, puis il s'était enfui. On apprit longtemps après, qu'un seigneur de Milan avait eu l'inspiration d'envoyer cette somme à la famille de la Vénérable. Elle lui était parvenue au moment de ses plus grands besoins, et lorsque le prêtre avait rappelé à Anna-Maria sa promesse de venir à son secours, en temps opportun.

Le même prêtre atteste que plusieurs fois il a été l'objet de semblables faveurs, et que ce n'a été qu'à force de miracles qu'il a pu faire prospérer la famille de la Servante de Dieu.

Un aumônier de l'armée de Charles-Albert, affligé d'une grave maladie des yeux, se recommanda, avant de subir l'opération, à la protection d'Anna-Maria. Or, non-seulement l'opération réussit très-bien, mais même le malade n'en ressentit pas la moindre douleur. En reconnaissance de cette faveur, il envoya à Rome une petite somme d'argent pour aider à la béatification de la Servante de Dieu.

Une dame piémontaise envoya dans une lettre une petite somme pour le même motif, et avec l'assurance qu'elle avait reçu d'Anna-Maria une grâce signalée.

Le ministre général des Capucins fut pris tout à coup, pendant qu'il était préfet du collége des Missions, d'une très-forte inflammation des intestins. C'était au mois de septembre 1849. En peu de jours il fut réduit à toute extrémité ; le médecin l'avait abandonné et déjà il avait reçu le Saint-Viatique, lorsqu'un de ses amis lui donna une parcelle du cilice dont se servait Anna-Maria, en l'exhortant à se recommander à la Servante de Dieu. Le bon religieux, bien qu'il fût disposé à mourir, se sentit porté à suivre le conseil de son ami, et, ranimant sa foi, il fit cette prière : « O

Servante de Dieu! Si tout ce que l'on dit de vous est vrai, et si vous êtes réellement puissante auprès de Dieu, obtenez-moi la guérison, pourvu que telle soit la volonté du Seigneur. » A peine avait-il fait cette invocation, qu'il commença à se trouver mieux; en peu de temps il eut recouvré une santé florissante, et put de nouveau se livrer à ses nombreuses occupations, bien persuadé que c'était à Anna-Maria qu'il devait sa guérison.

Thérèse Bresciani, fille de Michel et de Marguerite, souffrait, à l'âge de vingt-quatre ans, de très-vives douleurs dans les yeux. Elle fit usage, pendant plus de six ans, de toute sorte de médicaments conseillés par les hommes de l'art, mais sans pouvoir jamais obtenir sa guérison. Ayant perdu tout espoir du côté des remèdes humains, elle s'adressa à Anna-Maria, dont elle avait entendu raconter plusieurs faveurs signalées. Elle commença un triduum en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à sa fidèle Servante, et à peine l'avait-elle achevé, qu'elle se trouva parfaitement guérie, sans avoir plus besoin ni des médecins, ni de leurs remèdes.

Magdeleine, épouse du sieur Rosario Zamith, marchand à la Valette, dans l'île de Malte, avait été atteinte, à l'âge de trente-deux ans, d'un flux de sang, qui, après deux mois de vives douleurs, et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, la réduisit bientôt à un état d'extrême faiblesse. Dans la soirée du 16 février 1856, son médecin était d'avis qu'on lui administrât le Saint-Viatique. La malade recourut, avec une vive confiance, à la médiation d'Anna-Maria, et aussitôt il se fit en elle une amélioration bien sensible; en peu de jours, sans avoir employé aucun autre remède, elle se trouva parfaitement guérie.

Un autre fait remarquable a eu lieu dans la même ville de la Valette; nous reproduisons la lettre écrite à ce sujet par Mgr le chanoine Falcon au Postulateur de la cause.

« Je profite de la présente occasion pour vous donner une nouvelle bien consolante. Ces jours derniers, a eu lieu ici un miracle éclatant, opéré par la médiation de la Servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, en faveur d'une jeune Maltaise de cette ville, appelée Joséphine Musca, qui était estropiée d'une jambe, de

manière à ne pouvoir aucunement marcher. Les médecins les plus habiles avaient été consultés; on avait essayé de tous les médicaments qu'ils avaient indiqués, mais sans avoir pu obtenir aucun bon résultat. La maladie devenait toujours plus grave, et les médecins, après y avoir épuisé toute leur science, déclarèrent que cette infirmité était incurable. Ayant donc perdu tout espoir de guérison par des moyens humains, la malade, qui avait entendu dire que j'avais des images et des reliques de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, m'en fit demander une et recourut à son intercession par un triduum de prières, dans le but d'obtenir enfin la grâce qu'elle attendait depuis si longtemps. Le troisième jour de ce triduo, elle redoubla ses prières, et, à l'heure précise de midi, elle ressentit une forte commotion dans tout son corps; aussitôt, et sans avoir pris aucun remède, elle se sentit parfaitement délivrée de cette grave et incurable maladie, qui la clouait sur son lit depuis tant d'années. Toute sa famille en fut dans la plus vive admiration, non moins que son médecin, qui, l'ayant déjà abandonnée, accourut alors pour se rendre compte de la guérison. Le fait est d'autant plus certain et mieux constaté, que le médecin dont il s'agit est d'un âge avancé, fort expérimenté et partout renommé pour sa science. Avant de se prononcer à cet égard, il a voulu attendre quelque temps, pour se bien assurer de la durée de cette guérison, obtenue le dix-sept du présent mois.

» Le bruit s'en est bientôt répandu partout, et toute la ville est maintenant sous l'émotion produite par cette nouvelle. Je suis moi-même assiégé de continuelles demandes que l'on me fait pour avoir des images et des vies de la même Vénérable Servante de Dieu. Je vous supplie, en conséquence, de m'en expédier un bon nombre, afin que je puisse contenter la dévotion de ce bon peuple envers Anna-Maria Taïgi. »

Des lettres plus récentes attestent que cette guérison, obtenue en 1835, persévère toujours. Déjà on en a fait le procès-verbal, qui doit servir à l'instruction du procès de béatification.

CHAPITRE IX.

Enquête juridique sur les vertus et les dons de la Servante de Dieu.

Les nombreux faits miraculeux que nous venons de citer, et d'autres encore que nous avons dû omettre, amenèrent l'autorité ecclésiastique à s'occuper canoniquement de la vie, des vertus et des miracles d'Anna-Maria Taïgi. Par les ordres du cardinal Odescalchi, une enquête fut ouverte, et on charga de l'information Don Rafaele Natali qui, pendant plus de trente ans, avait reçu de la bouche même de la Servante de Dieu, avec la confidence des grâces conférées à son âme par la main du Seigneur, le secret de ses vertus et de ses bonnes œuvres.

L'enquête juridique qui fut ouverte en 1852, forme un dossier composé de plusieurs milliers de pages. Elle renferme la déposition de trente témoins qui connurent personnellement la Servante de Dieu[1]. Après plusieurs personnages distingués, cardinaux, prélats

(1) Voici les noms et qualités de tous ces témoins :

1 Cardinal Pedicini, évêque de Palestrina, vice-chancelier de la sainte Eglise, préfet de la Congrégation des Rites, etc.
2 Cardinal Barberini, archiprêtre de l'église de Saint-Jean de Latran, etc.
3 Cardinal Recanati, de l'ordre des Capucins.
4 Mgr Piervisani, évêque de Nocera.
5 Mgr Basilici, évêque de Sutri et Népi.
6 Mgr Contralto, évêque d'Acqui, en Piémont.
7 Lord Clifford, d'une des premières familles de Londres.
8 Le marquis Carlo Bandini, père du Prince.
9 Le marquis de Gregorio de Rome.
10 Luigi de Gregori, expéditionnaire à la Daterie apostolique.
11 Luigi, fils du chevalier Antonini.
12 Le maître de chambre du cardinal Cristaldi.
13 Le domestique du même cardinal.

et religieux, on y remarque Domenico Taïgi, mari d'Anna-Maria, qui ne passa pas moins de cinquante-sept ans avec elle. Domenico avait quatre-vingt-onze ans à l'époque où il comparut en qualité de témoin; deux filles de la Vénérable, Sofia et Maria, sont aussi parmi les témoins, ainsi que sa belle-fille et sa petite-fille.

En dehors des trente témoins interrogés personnellement lors de l'enquête, plusieurs de ceux qui connurent de près la Vénérable écrivirent ce qu'ils savaient de sa vie et de ses vertus, dans la crainte d'être surpris eux-mêmes par la mort, avant l'ouverture de l'enquête. C'est ainsi que l'on possède une longue et précieuse relation rédigée par le cardinal Pedicini. Il connut la Vénérable Anna-Maria pendant plus de trente ans, et il avait l'habitude d'aller la voir presque tous les jours, jusqu'à l'époque de sa promotion à la pourpre. Ce fut surtout à l'époque où il était secrétaire de la Propagande, que Mgr Pedicini fréquenta Anna-Maria. Le confesseur de celle-ci, ne pouvant la voir aussi souvent qu'il l'aurait fallu, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de tout manifester au digne prélat, qui en prit note exacte. C'est ainsi qu'il eut à sa disposition tous les matériaux désirables pour écrire une relation véridique

14 Le R. P. Jean de la Visitation, général des Trinitaires Déchaussés.
15 Le P. Philippe de Saint Nicolas, confesseur d'Anna-Maria.
16 Le P. Pallotti, fondateur de la congrégation des ouvriers pies.
17 Mgr Natali, abbé de Saint-Victor, chapelain pontifical, confident d'Anna-Maria.
18 La duchesse de Saxe, de la famille royale des Bourbons.
19 La princesse Giustiniani.
20 Domenico Taïgi, mari de la Servante de Dieu.
21 Sophie, veuve Micali, fille d'Anna-Maria.
22 Marie, fille cadette d'Anna-Maria.
23 Joséphine Micali, fille de Sophie.
24 Agnès, veuve Androver, de Rome.
25 Maria Androver, femme Pieri.
26 Caroline Gregori, femme Polidori.
27 Agathe Gregori, sœur de Caroline.
28 Antonia Puri, veuve de Camillo Taïgi, belle-fille d'Anna-Maria.
29 Camille Hesse, femme du portier de la famille Chigi.
30 Annunziata Panunci Barberi, domestique.

et complète, dans laquelle il parle longuement des éminentes vertus et des dons surnaturels de la Servante de Dieu[1].

Nous avons la déposition juridique de Don Rafaele Natali, qui succéda à Mgr Pedicini, dans l'office de confident auprès de la Vénérable.

Pe P. Philippe de Saint-Nicolas, carme du couvent de la Victoire à Rome, confesseur[2] de la vénérable Anna-Maria, est aussi l'auteur

(1) Mgr Pedicini, né en 1760 à Benevento, d'une famille fort honorable, vint étudier à Rome où il reçut le sacerdoce. Pie VII le nomma coadjuteur de Mgr Quarantotti, auquel il succéda en qualité de secrétaire de la Propagande. Le même Pape le fit cardinal, puis Grégoire XVI le nomma Préfet de la Propagande et vice-chancelier de l'Eglise Romaine. Il fut le confident d'Anna-Maria jusqu'en 1816, et fut alors remplacé par l'abbé Natali. Mgr Pedicini mourut 6 ans après Anna-Maria, c'est-à-dire en 1843 ; son corps repose dans l'église de Saint-Laurent in Damaso. L'épitaphe placée sur son tombeau dit sa profonde piété, l'intégrité de ses mœurs et son inaltérable dévouement au Saint-Siége.

(2) On pourrait peut-être éprouver quelque ombrage de l'intervention des confesseurs comme témoins dans les procès de Béatification, et craindre que leurs dépositions ne soient une violation du secret de la confession. Le secret sacramentel tombe directement sur les vices, les défauts et les fautes du pénitent, et dès lors il est perpétuel et absolu; le confesseur peut jurer qu'il ne les connaît pas. Il est obligé à ce silence, avant et après la mort du pénitent, parce que ce secret est établi pour la conservation de l'honneur et de la réputation de celui qui s'est accusé, en se fiant à cette obligation de droit naturel, divin et ecclésiastique. Quant aux actes de vertu, le secret a un autre fondement, car leur manifestation ne saurait nuire ni à l'estime, ni à l'honneur des pénitents. Il convient aux confesseurs de les tenir cachés pour plusieurs motifs ; il pourrait y avoir tentation de vanité pour le pénitent ; sa vertu peut encore se démentir; cette déclaration pourrait éveiller des jalousies contre lui ; il pourrait rougir de cette déclaration fondée sur ses propres paroles, et ne serait plus libre dès lors avec son confesseur; d'ailleurs, celui-ci serait toujours dans le danger de ne pas bien discerner entre ce qui peut honorer son pénitent ou l'humilier. Mais, on admet qu'un confesseur pourrait manifester les bonnes qualités, les vertus de son pénitent pour des raisons majeures, par exemple, pour lui sauver la vie, pour porter un fils à la vertu, en lui manifestant, du moins généralement, les bonnes qualités de son père ; mais y eût-il doute pour ce qui concerne les vivants, il est certain qu'on a plus de liberté pour les défunts. Il s'agit de motifs très-graves : l'édification des fidèles, l'exaltation de la sainte Eglise ; ces avantages ne sont neutralisés par aucun inconvénient, et personne ne peut être détourné de la confession par les témoignages

d'une relation, qui fut écrite sous sa dictée, du 17 octobre au 1er décembre 1838, environ un an et demi après la mort de la Servante de Dieu. Un indult du Cardinal-Vicaire avait permis de recueillir les attestations des personnes avancées en âge. Voulant donner à sa relation la valeur d'une déposition juridique, le P. Philippe fit, à chaque session, la profession de foi catholique, prêta serment et apposa sa signature sur toutes les pages, en présence de douze témoins, parmi lesquels était Mgr Rosatini, qui dirigea cette enquête extra-judiciaire. Lorsqu'en 1854, le procès juridique fut ouvert, on présenta, entre autres documents, la relation du P. Philippe, intacte et encore revêtue des sceaux apposés seize ans auparavant.

rendus à la vertu d'un défunt; aussi l'Ecriture Sainte nous dit-elle : *Ne laudes in vita, lauda post mortem, magnifica post consummationem* (Eccli. XI, 30). Dans la cause du bienheureux Labre, sur les 126 témoins entendus dans les informations qui suivirent sa mort, il s'est trouvé sept confesseurs, qui successivement l'avaient reçu au tribunal de la pénitence, et qui ont témoigné, sous la foi du serment; ce qui ne s'était jamais rencontré. En fait de dépositions de confesseurs, on trouve celles de Godefroy, dominicain, dans la vie de saint Louis roi de France; de Raymond de Capoue, dans la vie de sainte Catherine de Sienne; de Jean Matheotti, dans la vie de sainte Françoise Romaine; de François Ribera, dans la vie de sainte Térèse, d'Adjoint Méneval, dans la vie de sainte Marguerite de Cortone. En ce cas, les confesseurs font plutôt foi comme juges que comme témoins. Ils ont pu et dû procéder à une sorte d'information sur les actes, les paroles, les pensées, et se former un jugement sur la conscience de leurs pénitents. Le pénitent lui-même est un témoin irrécusable dans ce tribunal, et la présomption est en faveur de sa véracité, lorsqu'il n'y a point de preuves contraires, parce que, si le témoin juridique est censé retenu par la religion du serment, le pénitent l'est par la crainte du sacrilège. Auprès de la sainte Congrégation des Rites, chargée des canonisations, le témoignage du pénitent, rapporté par le confesseur, a toujours fait foi, comme on le voit dans les causes de saint Pierre, martyr; de saint Hommebon; de saint Philippe de Néri; de sainte Térèse, de sainte Magdeleine de Pazzi, de sainte Rose de Lima, de sainte Catherine de Sienne, etc. Le confesseur est un vrai témoin oculaire, qui se montre digne d'être cru par sa probité, sa doctrine, son expérience, surtout par le soin, la diligence, l'industrie qu'il a dû employer pour s'assurer de l'état de son pénitent et enfin par la sollicitude, la prudence, la circonspection, qu'il a mises à le diriger. (Voir, à la fin de la vie du bienheureux Labre par le P. Desnoyers. Notes explicatives).

On a aussi, sur quelques circonstances de la vie d'Anna-Maria, la relation du marquis Carlo Bandini et une autre de Luigi Antonini, fils spirituel et commissionnaire de la Vénérable. Ces quatre relations extra-judiciaires ont été insérées dans le procès. Celle du cardinal Pedicini est la plus importante. Elle occupe près de mille pages, presque le tiers du procès.

CHAPITRE X.

Nouveaux faits miraculeux. — Décret qui donne à la Servante de Dieu le titre de Vénérable.

D'autres faits miraculeux se sont produits après le procès ordinaire. Il appartient à l'autorité compétente de donner une décision sur leur valeur. Nous les rapportons ici nous-même comme simple historien.

Dans une lettre munie du certificat de François Xavier Micallef, notaire public, Vincenzo Buonavita, maltais de la Valette, atteste que depuis quinze mois, il était atteint d'une très-grave maladie, qui lui faisait rejeter toute espèce de nourriture. Tout son corps était extrêmement enflé, surtout aux extrémités; en un mot, il se voyait réduit à mourir, lorsque, ayant reçu une image d'Anna-Maria, il se recommanda avec beaucoup de ferveur à son intercession. Sa prière était à peine achevée, qu'il se sentit tout bouleversé, et aussitôt il put manger et boire. Ce fait se passait le vingt-cinq novembre 1855, et, depuis ce jour, il est demeuré dans un parfait état de santé.

Elisabeth, veuve Rienzi, également de la Valette, et âgée de 73 ans, était affligée, depuis plus d'une année, d'une sciatique qui lui causait d'atroces douleurs. Elle avait mis à contribution tous les secours de la médecine, sans avoir pu recevoir aucun soulagement; plusieurs fois elle avait reçu le Saint-Viatique, et, voyant

qu'il n'y avait plus pour elle espoir de guérison, elle eut recours à Anna-Maria et se mit à la prier avec la plus ferme confiance. Dès qu'elle eut achevé sa prière, elle sentit un notable soulagement, et, quelques jours après, elle était parfaitement guérie. La relation de ce fait porte le sceau et l'attestation du notaire, chancelier de la haute cour.

Anna-Maria Guglielmi, d'Albano, avait un de ses petits-fils, âgé de seize ans, attaqué d'une humeur maligne, qui lui avait fait plus de quinze plaies, en diffiérentes parties du corps. Comme les médecins avaient assuré qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir de guérison, la mère recourut, avec une vive foi, à Anna-Maria. Elle donna à boire au malade, dans sa tisane, quelques fils d'un linge qui avait servi à la Vénérable, et, en même temps, elle lui remit une de ses images, pour la faire toucher à sa tête, à son estomac et à ses plaies. Dès ce moment le malade se trouva mieux, toutes ses plaies se fermèrent, et il put se livrer activement au travail.

Marie-Augustine Zabaïni, prieure du couvent de l'Annonciation, à Rome, étant tourmentée par un squirre qui lui était survenu à l'estomac, y appliqua une image d'Anna-Maria, et, peu de jours après, elle était entièrement délivrée de son mal. Le fait arriva en décembre 1859, et son confesseur, ex-général des Capucins, qui fut depuis archevêque et visiteur apostolique extraordinaire dans les Indes méridionales, attestait, en 1860, que cette religieuse n'avait plus ressenti aucune atteinte de son ancienne maladie.

Alphonse Lazzarini, romain, âgé de dix ans, fut recommandé, pendant une très-grave maladie, à la Servante de Dieu ; au bout de quelques instants, il éprouva du mieux, et bientôt il fut en parfaite santé.

Au mois d'octobre 1857, Spiridion Salvi, d'Albano, fut attaqué d'une pulmonie, compliquée d'une sérieuse hydropisie. Les médecins désespéraient de pouvoir le sauver, et déjà il avait reçu le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Sa femme lui appliqua sur la poitrine l'image d'Anna-Maria, et lui donna à boire, dans de l'eau, quelques fils d'un vêtement qui avait servi à la Vénérable. Elle tâcha de ranimer la foi de son mari, puis, elle se retira dans

une chambre voisine pour y prier. Le malade reprit aussitôt ses forces, et dit qu'il avait appétit; quelques jours après, il avait recouvré la santé.

A la Valette, Philomène Vassalo, âgée de 18 ans, avait été prise de violentes douleurs rhumatismales dans tout le corps. Elle fut guérie dès qu'on lui appliqua sur la tête une image d'Anna-Maria.

Dans la même ville, le docteur Louis Spiteri, éprouvait un grand mal de cœur, accompagné de vomissements de sang; il souffrait d'un asthme et ressentait d'atroces douleurs à la poitrine; déjà il était abandonné des médecins, quand il commença une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à Anna-Maria Taïgi. Dès le premier jour, il se trouva mieux, et le dernier jour de la neuvaine, il fut pris d'une colique qui, au jugement du médecin, devait produire un effet tout à fait favorable et chasser le mal principal. En effet, quelques jours après, il se trouvait parfaitement bien.

Marianne Boccaci, de Rome, âgée de quatre ans, fut attaquée, au mois de décembre 1859, d'une violente fièvre putride nerveuse. On se hâta de lui donner la confirmation, parce qu'on n'espérait plus la conserver en vie. Sa mère, après avoir récité, avec une vive foi, *trois Pater, trois Ave, trois Gloria,* en l'honneur de la très-sainte Trinité, appliqua sur la tête de sa fille, déjà moribonde, et couverte d'ulcères en suppuration, une image d'Anna-Maria; en même temps elle lui donna à boire dans de l'eau, quelques fils d'un des vêtements de la Servante de Dieu. A l'instant même, et à la grande surprise des assistants, les convulsions cessèrent et tout danger de mort disparut; au bout de trois jours, la jeune enfant, dont les médecins avaient désespéré, eut recouvré toutes ses forces et sa santé.

Madame de Lestanville qui avait reçu, par la médiation d'Anna-Maria, une faveur signalée, fit une offrande de cent écus d'or pour la cause de sa béatification.

Mgr Luquet[1], insigne bienfaiteur de cette cause, ayant aussi

(1) Voici ce que nous lisons, sur ce Prélat, dans un opuscule du R. P. Philpin de Rivières, *Un pèlerinage en 1848:* « Mgr Luquet était un jeune et habile archi-

obtenu une grâce fort précieuse, fit don d'une somme importante, et un de ses amis fit la promesse de donner, dans le même but, une égale somme, s'il obtenait une grâce qu'il demandait depuis

tecte de Langres, qui s'était fait connaître par des ouvrages sur les antiquités du pays. Touché de la grâce, il avait abandonné sa position, et était entré à Saint-Sulpice, avec la pensée de ne point mettre de bornes à son dévouement pour la gloire de Dieu. Dans le but de s'endurcir à la vie des missions, il prit l'habitude de ne plus fermer ses fenêtres en hiver, et de choisir les aliments qui répugnaient à son estomac. Sa carrière dans les missions s'ouvrit d'une manière aussi brillante que rapide. En cinq années, il avait passé au Séminaire des Missions-Etrangères, écrit son ouvrage adressé à Mgr de Langres, sur la formation d'un clergé indigène dans les missions, et fait un voyage aux Indes, où il avait été l'âme du Synode de Pondichéry, et le prédicateur de la retraite sacerdotale, donnée à cette occasion. Ayant été chargé, par les Prélats et les missionnaires assemblés, de rédiger les actes du Synode, et de les présenter à Rome, il y insista sur la formation de quatre nouveaux diocèses. Il obtint une partie de ses demandes, et le cardinal Fransoni ne vit rien de mieux que de choisir le négociateur lui-même, pour remplir un de ces nouveaux siéges. Il fut donc sacré à Rome, sous le titre d'évêque d'Hésebon, par le cardinal Fronzoni, dans l'église de l'Oratoire ; mais là, sa carrière se trouva subitement brisée. Les membres d'un Ordre religieux crurent trouver une critique de leurs œuvres dans les lettres à l'Evêque de Langres. Ils s'opposèrent au retour de Monseigneur Luquet dans les Indes, et l'on crut devoir leur céder. Une disgrâce universelle sembla dès lors peser sur le jeune Prélat ; c'est à peine s'il put reparaître dans son diocèse natal. » Après avoir rempli une mission diplomatique, au nom du Saint-Siége, Mgr Luquet s'était retiré à Rome, au sein d'une pieuse famille française. Ce fut alors qu'il publia divers opuscules français qui furent remarqués, entre autres, la vie d'Anna-Maria qui eut beaucoup de succès malgré ses imperfections, et une série de documents sur les monuments français à Rome, recueil qui est apprécié par les érudits. Il revint en France en 1855, et tâcha de coopérer, à Paris, à la fondation de l'Œuvre Réparatrice, réalisée par la mère Marie-Térèse, mais il retourna bientôt à Rome, et, comme alors il avait épuisé déjà toutes ses ressources en bonnes œuvres, il accepta une cellule au séminaire français. Là, vêtu d'une mauvaise soutane noire, sous laquelle il cachait la croix d'Evêque, il vécut en pauvre, balayant sa chambre, se servant lui-même, et se livrant, dans une retraite absolue, à la vie contemplative. Au bout de peu de temps, il fut atteint à la lèvre d'un cancer qui le conduisit au tombeau, à travers dix-huit mois des souffrances les plus aiguës et les plus humiliantes. Comme il était près de sa fin, le Pape envoya prendre de ses nouvelles, en annonçant sa prochaine visite. l'humble Prélat fit conjurer le Saint-Père de lui envoyer de loin sa bénédiction, se

longtemps avec instances. Ses désirs furent accomplis, et il exécuta ce qu'il avait promis.

Nous joignons au récit de ces faveurs celui d'autres guérisons plus récentes dues, en France et ailleurs, à notre Vénérable. Le vendredi, 22 février 1867, une jeune pensionnaire du couvent de l'Assomption à Lyon, rencontre, en courant, la fente d'un plancher; son pied y reste pris et reçoit, par l'effet de l'impulsion du corps, une secousse qui le déboite, brise les tendons et lui fait subir une affreuse contorsion. La jeune fille est portée dans son lit, souffrant cruellement. Un médecin de Lyon est appelé et reconnaît la gravité du mal, auquel il donne les premiers soins. Ses alarmes augmentent à la seconde visite, à la vue d'ecchymoses qui lui font redouter la gangrène. Le samedi, lendemain du jour de l'accident, tandis que l'on s'apprêtait à poser vingt sangsues, et que l'on préparait un appareil, dans lequel devait être renfermé le membre malade, les religieuses se mettent en prières; l'une d'elles a l'inspiration d'aller chercher une image de la vénérable Anna-Maria et un morceau de ses vêtements. On applique ces objets sur le pied enflé et douloureux. En un instant l'enflure disparaît, la douleur cesse, le sang coagulé reprend sa circulation, le pied revient à sa forme naturelle, la malade s'écrie: « Je suis guérie. » Le médecin qui était sorti pour donner ses instructions au menuisier chargé de faire l'appareil, rentre sans savoir ce qui s'est passé, voit le membre revenu à son premier état, et profondément ému, s'unit aux autres témoins pour rentre grâces à Dieu. La malade se lève le lendemain avec ses compagnes, assiste aux offices et marche sans la moindre douleur. La présente attestation a été donnée par les religieuses qui ont été témoins oculaires de cette guérison miraculeuse.

A Viterchiano, diocèse de Bagnorea, limitrophe de celui de

voulant pas d'un honneur qui eût attiré l'attention sur les derniers jours d'une vie vouée à l'obscurité.

Nous avons cru devoir donner ces renseignements sur ce Serviteur de Dieu qui, ayant été le premier historien de notre Vénérable, a contribué si puissamment à la faire partout connaître et vénérer.

Viterbe, ont eu lieu trois grâces extraordinaires, dont une surtout présente tous les caractères d'une guérison miraculeuse. Une personne atteinte d'hydropisie, ne voulant recourir à aucun remède, ni subir l'incision, était abandonnée des médecins, et déjà même elle avait reçu les derniers sacrements, lorsqu'elle eut la pensée de faire, avec deux autres personnes, un triduo de prières en l'honneur de notre Vénérable, puis elle s'appliqua sur le siége du mal une de ses images, en même temps qu'elle prenait dans sa boisson quelques fils d'un linge qui avait touché son corps. La nuit suivante, elle rejeta, par les voies ordinaires, plus de quarante litres de liquide, et se trouva instantanément guérie de tout mal, et maintenant elle jouit d'une parfaite santé.

Quelque chose de plus surprenant encore a eu lieu à Rome. dans le courant du mois de mai 1876. Une personne de 26 ans, pénitente d'un de nos Pères Trinitaires, était atteinte, depuis plus de 6 ans, au sein, d'un squirre qui avait dégénéré en cancer. Il n'y avait plus aucun espoir de guérison, et le médecin qui la soignait lui avait dit qu'un miracle pouvait seul la guérir de son mal. La patiente, réduite presque à l'extrémité, faisait compassion à toutes les personnes qui la voyaient. Elle résolut alors, avec la permission de son confesseur, de faire un triduum en l'honneur de la très-sainte Trinité, pour lui demander sa guérison, par l'intercession de notre Vénérable. Elle faisait ses prières en compagnie de deux autres pieuses filles. Après le triduum. elle prit, dans une cuillerée d'eau, quelques fils d'un linge qui avait appartenu à Anna-Maria. Elle s'appliqua sur le mal une de ses images, et aussitôt elle demeura assoupie. Tandis qu'elle était en cet état, la très-sainte Vierge lui apparut, accompagnée de la Vénérable qui portait entre ses mains un bassin. Marie lui dit alors d'extraire du sein de la moribonde le cancer qui la dévorait. et de jeter dans le bassin les chairs déjà pourries. Quelques instants après, la malade étant revenue à elle-même, jeta un grand cri, puis elle rendit, par les voies ordinaires, une si grande quantité de matières fétides et corrompues, que les deux compagnes qui étaient autour de son lit en demeurèrent fort étonnées, et même elles furent sur le point de s'évanouir, à cause de la grande

puanteur de ces matières. La malade dit aussitôt: « Je suis guérie. » Elle sortit du lit, s'habilla et se rendit en toute hâte à Saint-Pierre *in Montorio* pour raconter le fait au médecin qui la soignait; puis elle vint faire sa visite à notre basilique de Saint-Chrysogone, mais tout aussi ingambe et agile qui si elle n'avait jamais été malade.

Dans le courant du mois d'octobre 1876, à *Rocca di Papa*, près Rome, un homme avait reçu dans le bas-ventre un coup de couteau, qui avait fait sortir les intestins; déjà la gangrène s'y était mise, et le médecin avait déclaré que, la mort pouvant survenir à tout instant, il était urgent de lui administrer les derniers sacrements. Le Père Ambroise, ministre de notre couvent à *Rocca di Papa*, se rendit en toute hâte auprès du moribond; et, après l'avoir confessé, il lui fit réciter 3 *Pater*, 3 *Ave*, et 3 *Gloria*, puis il lui donna à boire, dans une cuillerée d'eau, quelques fils d'un linge qui avait appartenu à notre Vénérable. Pendant la nuit, on lui apporta le Saint-Viatique, et, s'étant ensuite endormi, il vit lui apparaître en songe une vieille femme, qui lui passait la main sur le ventre; s'éveillant aussitôt il s'écria: « Je suis guéri, » et demanda à sa mère à manger. La mère lui fit rôtir une côtelette de cochon, qu'il mangea avec grand appétit, et, dès le matin, il se leva tout à fait guéri et alla aussitôt faire une visite à la Madone *del Tuffo*, que l'on vénère dans un sanctuaire voisin. Le Postulateur de la cause a procédé, sans délai aux informations juridiques sur ce fait, qui lui paraît un vrai miracle dû à l'intercession de notre Vénérable.

Peu de temps auparavant, notre révérend Père Provincial de Naples écrivait au Postulateur pour l'informer de faveurs signalées, obtenues dans cette ville par l'entremise d'Anna-Maria. Des relations identiques arrivaient presque en même temps de Malte, de Vienne, de Constantinople et d'ailleurs. Partout la Servante de Dieu signale son pouvoir en faveur de ceux qui l'invoquent.

Ajoutons à ces guérisons celles dont il est parlé dans une lettre de la supérieure du couvent de Notre-Dame de la Merci, à Buenos-Ayres. (Amérique méridionale) Cette lettre est datée du 12 mai 1875. On y lit ce qui suit: « A la suite d'un accès de fièvre chaude,

qui avait affecté son cerveau, en l'année 1862, une de nos sœurs avait continué à ressentir dans la tête de violentes douleurs qu'aucun remède humain ne pouvait soulager. Vers la fin de l'année 1873, ces douleurs augmentèrent encore, parce que la malade avait voulu donner à son emploi une attention dont elle était devenue incapable. Or, il arriva qu'au commencement de l'année 1874, des reliques d'Anna-Maria furent apportées à notre couvent par un prêtre qui venait de Rome. Un jour que cette sœur souffrait plus qu'à l'ordinaire, une autre de nos religieuses lui conseilla de porter sur elle une partie d'une petite chaîne qui a touché le corps d'Anna-Maria, dans l'espoir qu'elle pourrait par là obtenir sa guérison. La malade promit de le faire, mais, soit négligence, soit oubli involontaire, elle différait toujours d'exécuter ce qu'on lui avait suggéré. Cédant enfin aux instances réitérées qu'on lui faisait, elle mit sous son voile ce morceau de chaîne; puis, elle n'y pensa plus du tout. Quinze jours s'étaient écoulés, lorsque eut lieu dans ce couvent un événement bien capable de donner un violent mal de tête, surtout à quiconque y était déjà sujet. Aussitôt après cette secousse, une des sœurs étant allée trouver la malade, lui dit : « Eh bien! n'êtes-vous pas, en ce moment, bien tourmentée de votre mal? » — « Pas trop, répondit-elle, il n'est pas plus fort qu'à l'ordinaire et je puis bien le supporter. Je suis même bien étonnée de n'avoir pas ressenti, lorsque tout le monde était en émoi, cette terrible sensation dont j'ai tant souffert d'autres fois. Voilà d'ailleurs quelques jours que je me trouve notablement soulagée. » On lui demanda depuis quand elle se trouvait mieux. Elle ne put d'abord rien préciser, mais, en y réfléchissant, elle assura qu'il y avait quinze jours, et l'on put reconnaître ainsi, que c'était à partir du moment où elle avait mis sur elle la chaîne en question. Depuis lors, elle a bien ressenti de loin en loin quelques maux de tête, mais assez légers, tandis que ses grandes souffrances ont tout à fait disparu. »

Plusieurs autres sœurs du même couvent, qui avaient eu recours à la vénérable Anna-Maria, ont ressenti les effets de sa puissante intercession. Nous ne citerons que le cas suivant :

« En août dernier, (1874) une de nos sœurs, atteinte d'une très-forte fièvre, avait pris, par mégarde, une grosse dose d'opium

tout pur, au lieu de la médecine qu'on lui avait ordonnée. La quantité qu'elle en avait bu aurait suffi pour tuer deux hommes bien robustes. Elle ignorait qu'elle eût absorbé de l'opium, mais, se sentant tout à coup très-fatiguée, et prise d'un sommeil léthargique, elle vit bien qu'il y avait eu de sa part quelque erreur, relativement à la médecine. Elle se mit donc tout de suite à invoquer avec ferveur Anna-Maria, et à presser sur son cœur une de ses images qu'elle avait à côté de son lit. Sa méprise n'eut pas d'autres fâcheuses suites. Elle demeura sans connaissance jusqu'au matin, mais, ayant alors vomi, après beaucoup d'efforts, ce qu'elle avait pris la veille, elle se trouva mieux à l'instant, et depuis lors elle est plus forte et plus robuste que jamais. »

La lettre de la supérieure qui raconte cette double faveur, était accompagnée d'un don de 18 livres sterling (450 fr.) comme témoignage de sa reconnaissance, et aussi pour aider aux frais de béatification de notre vénérable Anna-Maria.

Nous passons sous silence un grand nombre d'autres faits semblables qui ont eu lieu en diverses contrées du monde catholique[1].

(1) Peut-être me sera-t-il permis, en achevant ici ce récit, encore bien incomplet, des guérisons dues à l'intercession d'Anna-Maria, d'ajouter ce qui m'est arrivé à moi-même. La veille de l'Ascension, 9 mai 1877, je fus atteint tout à coup, en me livrant à des occupations manuelles, d'un si violent tour de reins (lumbago) qu'étendu bientôt sur un lit, je ne pouvais y faire le moindre mouvement sans le secours d'autrui. J'avais été assujéti déjà au même mal, mais jamais d'une manière aussi douloureuse, et, comme d'ailleurs, la guérison s'était fait attendre alors plusieurs mois, je ne pouvais espérer cette fois d'en être bientôt délivré. Au bout de deux jours, je n'avais éprouvé encore aucun soulagement. Je m'enhardis dès lors à m'adresser à notre Vénérable, et, sachant qu'elle aime assez qu'on lui parle sans trop de façons, je lui dis, moins de bouche que du fond du cœur : « Que je la supplie de penser sérieusement à moi, qui me suis déjà donné quelque peine pour la faire connaître et invoquer ; que si je lui demande un prompt retour à la santé, ce n'est que pour achever enfin cette nouvelle édition de sa vie, si longtemps retardée ; que si elle m'exauce, je me ferai un devoir de le dire, à sa louange et pour la gloire de Dieu, mais que si, d'autre part, elle rejette ma demande, je ne manquerai pas de le faire savoir aussi, ce qui ne lui fera pas grand honneur. » C'était dans la soirée du vendredi que je faisais à notre bonne Anna-Maria cette prière, qui avait trop l'air d'une sommation. La nuit fut bonne, et dès le lendemain, je pus dire la

L'autorité légitime portera son jugement à cet égard, en temps opportun.

Déjà un décret pontifical a déclaré Vénérable la Servante de Dieu Anna-Maria Gesualda Taïgi. Ce décret qui est du 8 janvier 1863 a introduit la cause de sa Béatification. Cette cause se poursuit en ce moment. Elle excite partout le plus vif intérêt, et préoccupe toutes les âmes pieuses, qui desirent voir enfin couronnées par un culte public les modestes mais héroïques vertus de la Servante de Dieu. Nous tenons nous-même d'un Prince de l'Église, chargé de cette cause, que l'heureux jour de la glorification de notre chère Anna-Maria ne se fera plus longtemps attendre, et que l'oracle du Vatican assignera bientôt, sans doute, un astre de plus à l'Ordre de la très-sainte Trinité, dans le firmament de l'Eglise[1].

sainte messe ; la raideur que j'avais encore dans les membres eut bientôt entièrement disparu.

(1) Nous ajoutons ici la traduction d'une note imprimée à Rome peu après l'insurrection qui eut lieu, on se le rappelle, dans cette Ville, au mois d'octobre 1867. « Dieu avait promis maintes fois à sa fidèle Servante d'épargner en sa considération la ville de Rome et d'empêcher que les sectaires pussent s'y établir. Cette promesse divine devait avoir une éclatante réalisation, trente ans après la mort de la Vénérable. Dans la soirée du 22 octobre 1867, le prêtre confident ressentit une forte secousse et reçut d'Anna-Maria la manifestation de ce qu'avaient décrété contre Rome les impies garibaldiens. Don Rafaele Natali connut par cette voie les plans terribles de ces innombrables sectaires, qui voulaient faire de la Ville éternelle un monceau de ruines, de manière à ce que l'on pût dire ensuite : « Là fut Rome, » comme l'on dit : « là fut Carthage, ici Athènes. » Les moyens pour opérer cette horrible destruction étaient tous arrêtés. On avait désigné ceux qui devaient mettre le feu aux églises, aux édifices publics et aux quartiers des troupes pontificales, en employant à cet effet des bombes à double fond. Cette criminelle espérance fut trompée, et tant de projets iniques furent enfin déjoués. Le prêtre confident, une fois averti, fit prendre possession de la Ville éternelle, et surtout du Capitole, à la Vénérable Anna-Maria, au nom de Pie IX. Le soir même il fit part au Souverain-Pontife de l'avertissement céleste qu'il avait reçu et de la protection qui couvrait la Ville et le Capitole ; il donna à Sa Sainteté l'assurance que, dans la nuit, Marie, la Vierge Immaculée, et son divin Fils Jésus opéreraient en faveur de Rome des miracles surprenants, et que les impies seraient confondus dans leurs plans et totalement dispersés.



S.S Pie IX et la Vén. Anna-Maria priant pour l'Eglise la veille de la bataille de Mentana.

« Les Saints vivent deux fois en ce monde; ils ont l'existence ordinaire, ils en ont une seconde, qui est l'image de l'éternité, et qui atteste leur vie bienheureuse. Entrés dans le tombeau par la croix, ils en sortent par la gloire. Le temps est plus long ou plus court; qu'importe le temps? Dieu est le maître du temps, il le donne ou le retire. Il sait ce qu'il plante et à quelle heure mûrira le fruit. Voici que cette seconde vie d'Anna-Maria commence à présent. La leçon de la vie héroïque et le miracle de la vie surnaturelle vont répondre comme Dieu l'a voulu...

« Lorsque le Pape introduit une cause de Béatification, il prend en main la trompette qui ressuscite les morts. Hommes de bonne volonté, dont les yeux ne sont pas ouverts et qui voudriez voir, remarquez la foi, la dignité, la sincérité de l'Eglise. Elle reconnaît ici une sainte vie. Elle y pressent le miracle. Elle n'est pas rassurée encore, elle ouvre une enquête et la poursuit publiquement avec un calme que rien ne peut ébranler. Les dérisions ne l'arrêteront pas, l'erreur ne la pourra surprendre; si le miracle n'est pas prouvé jusqu'à la dernière évidence, elle ne le recevra point; s'il est démontré par la certitude des autres témoignages et par l'éclat de miracles nouveaux, elle le proclamera en vous exhortant à le croire. O hommes, qui ne voulez rien croire et rien admirer des Saints de Dieu, considérez les choses que vous croyez et admirez[1].... ! »

Pour effectuer cette prise de possession, Don Rafaele avait fait apposer par un jeune prêtre italien, Don Benvenuto Magini, une image de la Vénérable sur la façade principale du palais des Conservateurs. Un pieux capitaine de la légion d'Antibes nous assura ensuite avoir vu lui-même cette image, dans la soirée du 22 octobre, et il s'étonnait alors du calme et de la sécurité qui régnaient dans le quartier du Capitole, tandis que le reste de la Ville était dans le tumulte et la consternation. On connaît les événements providentiels qui ont suivi.

Peu de jours après l'éclatant succès du parti de l'ordre à Mentana, on vit circuler dans Rome des photographies de diverses grandeurs qui représentaient au bas, sur un prie-Dieu à deux faces, d'un côté S. S. Pie IX, et, de l'autre, la Vén. Anna-Maria, élevant tous deux leurs mains vers le ciel, en signe de reconnaissance et d'ardente supplication. Saint Pierre et saint Paul présentaient leurs vœux au Très-Haut, et couvraient de leur protection le Capitole et toute la ville de Rome.

(1) Louis Veuillot. *Parfums de Rome.*

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

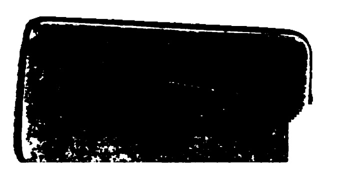
LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Tournai, typ. Casterman.




C 1359.28.60
Vie de la venerable Anna-Maria Ta
Widener Library 002954951
3 2044 081 773 483